

LA BIBLIOTHÈQUE RUSSE ET SLAVE

— LITTÉRATURE RUSSE —

Alexeï Pissemski

(Писемский Алексей Феофилактович)

1821 – 1881

MILLE ÂMES

(Тысяча душ)

1858

Traduction de Victor Derély, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1886.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE	4
I	4
II	19
III	34
IV	46
V	56
VI	74
VII	86
VIII	105
IX	126
DEUXIÈME PARTIE	132
I	132
II	146
III	163
IV	179
V	196
VI	213
VII	227
VIII	235
IX	253
TROISIÈME PARTIE	260
I	260
II	272
III	291
IV	310
V	328
VI	342
VII	349
VIII	361
IX	373

X.....	390
XI.....	405
XII.....	418
XIII.....	429
QUATRIÈME PARTIE.....	446
I.....	446
II.....	456
III.....	466
IV.....	481
V.....	490
VI.....	499
VII.....	507
VIII.....	520
IX.....	532
X.....	544
XI.....	559
XII.....	579
XIII.....	588

PREMIÈRE PARTIE

I

Un jour parut dans le *Bulletin des actes administratifs* l'ordonnance suivante :

« L'assesseur de collège Godnieff, principal du collège d'E..., est admis à faire valoir ses droits à la retraite. » Plus loin, on lisait un autre décret ainsi conçu : « Le candidat Kalinovitch est nommé principal du collège d'E... »

À E... Godnieff possédait une maison à lui, avec un jardin, et, dans la banlieue, un bien de trente âmes. Veuf, il habitait avec sa fille, Nastenka, et sa femme de charge, Pélagie Eugraphovna. Cette dernière avait quarante-cinq ans et n'était pas des plus belles. Cela n'empêchait pas l'ispravnitza,¹ une bien mauvaise langue, de dire que Pierre Mikhaïlitch devrait bien épouser sa charmante sommelière ; qu'au moins, ainsi, il n'y aurait pas de péché. À quoi les personnes plus équitables répondaient qu'il ne pouvait être question de péché entre ces deux vieilles gens, et que, dès lors, ils n'avaient aucun besoin de se marier ensemble.

Ce n'est pas exagérer de dire que Pierre Mikhaïlitch était connu non seulement dans la ville et dans le district,

¹ Femme d'un ispravnik ou commissaire chargé de la police rurale d'un district.

mais dans la moitié de la province ; chaque jour, à sept heures du matin, il sortait de chez lui pour aller au marché, et, chemin faisant, il avait coutume de causer avec toutes les personnes qu'il rencontrait. Apercevait-il, par hasard, la bourgeoise, sa voisine, à la fenêtre d'une petite maisonnette délabrée, il lui disait :

— Bonjour, Fékla Nikiphorovna.

— Bonjour, batouchka,² Pierre Mikhaïlitch, répondait-elle.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes revenue du chef-lieu ?

— Depuis hier, monsieur. Je n'ai pas pu me procurer de charrette, et j'ai dû faire la route à pied, au milieu de cette boue. Ce que je me suis crottée !

— Comment vont les affaires ?

— Mes affaires, Pierre Mikhaïlitch, sont entre les mains de l'autorité.

— Allons, si elles sont entre les mains de l'autorité, tant mieux !

— Est-il bien vrai, mon père, que ce soit tant mieux ?

— Oui, oui, c'est tant mieux... disait Godnieff en s'éloignant.

À dire vrai, Pierre Mikhaïlitch ne savait même pas en quoi consistaient les affaires de sa voisine, ni si c'était réellement un bien pour elle qu'elles fussent entre les mains de l'autorité, mais il parlait ainsi à seule fin de la consoler.

S'il rencontrait le pope, Pierre Mikhaïlitch n'attendait pas qu'il fût près de lui pour le saluer.

² Petit père, terme amical fort usité en Russie.

— Bonjour, disait-il en ôtant sa casquette et en s'approchant pour recevoir la bénédiction du prêtre.

— Bonjour, répondait celui-ci de sa voix de basse.

— Eh bien, père, avez-vous lu mon livre, ou en avez-vous encore besoin ?

— Je l'ai lu, et j'avais l'intention de vous le rendre aujourd'hui même avec mes remerciements. C'est un charmant ouvrage !

— Oui, oui, un livre instructif... Rapportez-le-moi un de ces jours.

— Je n'y manquerai pas, répondait le pope.

Et, sur ce, il tirait sa plus belle révérence.

Rentré chez lui, Pierre Mikhaïlitch allait droit à la cuisine, où Pélagie Eugraphovna, la cuisinière, était déjà en train d'allumer le poêle.

— Voici pour toi, commandante ! Je t'apporte les biens de la terre ! disait-il en tendant un sac de nattes à la femme de charge. Celle-ci le prenait et commençait à en retirer les provisions, non sans hocher la tête et proférer des « Hé ! hé ! hé !... »

— Allons, voilà que tu te mets à bougonner ! Quelle grondeuse !... J'ai mal acheté, n'est-ce pas ?

— Fort bien, au contraire, répliquait avec une mordante ironie Pélagie Eugraphovna.

Jamais elle n'était contente des achats de Pierre Mikhaïlitch, et, à cet égard, elle avait parfaitement raison. Tantôt les marchands le trompaient sur le poids, tantôt ils lui vendaient comme fraîches des denrées gâtées. Or, l'économie domestique était la passion dominante de Pélagie Eugraphovna. Quoique d'origine allemande, elle ne savait s'exprimer qu'en russe. Comment et pourquoi

était-elle venue dans cette petite ville de district ? Je l'ignore ; toujours est-il qu'elle pensa y mourir de faim ; ensuite elle entra à l'hôpital. Ce fut là que Pierre Mikhaïlitch eut occasion de la voir ; sans la connaître, il se mit, selon son habitude, à causer avec elle, et comme il était depuis peu devenu veuf, il la prit chez lui pour en faire la gouvernante de la petite Nastenka. Mais, entrée comme niania, Pélagie Eugraphovna attira peu à peu entre ses mains tout le gouvernement de la maison. Depuis le lever du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit, elle vaquait aux divers soins du ménage, elle grimpait au grenier, descendait à la cave, bêchait dans le jardin, frottait, balayait ; enfin, à huit heures du matin, après avoir retroussé ses manches et ceint un tablier, elle s'occupait de la cuisine, et, pour lui rendre justice, il faut dire qu'elle s'acquittait très bien de cette tâche. Les salaisons et les marinades étaient surtout son triomphe. Par exemple, le poisson salé, qu'elle accommodait en botvinia³ pendant le grand carême, était tel que Pierre Mikhaïlitch n'en pouvait manger sans s'écrier :

— Messieurs, voilà du poisson et de la botvinia comme Lucullus lui-même n'en a jamais mangé !

Les plastrons de Pierre Mikhaïlitch, les cols et les manchettes de Nastenka, la femme de charge les lavait toujours elle-même, et je crois bien qu'elle aurait aussi blanchi tout le reste, si ses forces le lui avaient permis ; car, selon sa propre expression, le cœur lui saignait à la vue du linge blanchi par la repasseuse.

³ Sorte de potage composé de poisson, de kvass et de légumes.

Il aurait été assez difficile de préciser quand dormait et de quoi se nourrissait Pélagie Eugraphovna ; elle-même, d'ailleurs, n'aimait pas qu'on l'entreprît sur ce sujet. Elle buvait son thé, pour ainsi dire, à ses moments perdus ; à la table de famille où son couvert était toujours mis, elle ne restait qu'une minute ; dès qu'on servait le rôti, elle se levait brusquement et s'en allait à la cuisine.

— Eh bien, commandante, pourquoi donc ne manges-tu jamais rien ? lui disait Pierre Mikhaïlitch, quand il la voyait reparaître ensuite.

— Puisque je vis, c'est donc que je mange, répondait en souriant Pélagie Eugraphovna, et elle retournait à la cuisine.

C'était avec beaucoup de répugnance qu'elle acceptait ses honoraires (cent vingt roubles assignats par an). D'ordinaire, à la fin de chaque mois, Pierre Mikhaïlitch lui remettait dix roubles.

— Qu'est-ce encore que cela ? disait la femme de charge.

— C'est votre argent. L'argent est une bonne chose. Vous plaît-il de le prendre et de m'en donner un reçu ? répondait Godnieff.

— Eh... finissez-en avec vos sottises ! reprenait Pélagie Eugraphovna, qui se détournait et commençait à regarder par la fenêtre.

— L'ordre, commandante, n'est pas une sottise. Veuillez prendre cet argent, insistait Pierre Mikhaïlitch.

— Comme si je n'avais pas chez vous la nourriture et le vêtement, répliquait-elle sans retourner la tête.

— Accepte, ma chère, je t'en prie ; tu sais que je n'aime pas cela ! poursuivait Godnieff de plus en plus pressant.

Pélagie Eugraphovna prenait l'argent avec colère et le jetait dédaigneusement dans le tiroir de sa table à ouvrage.

Chaque fois qu'avait lieu cette scène, bien que le mécontentement se montrât sur son visage, des larmes roulaient dans ses yeux.

— Il m'a recueillie quand j'étais dans la misère, il m'a empêchée de mourir de faim, et il me donne encore des gages, l'effronté ! Il a une fille : il ferait mieux d'amasser quelque chose pour elle ! grommelait en aparté la brave femme.

— Ne t'avise pas de me parler ainsi, entends-tu ? Je n'ai pas de leçons à recevoir de toi ! grondait à son tour Pierre Mikhaïlitch.

Ces paroles faisaient taire Pélagie Eugraphovna, mais, malgré cela, c'était toujours à contre-cœur qu'elle acceptait ses gages.

Quand il avait remis ses emplettes entre les mains de la femme de charge, Godnieff allait prendre son thé au salon avec Nastasia. Presque chaque matin une conversation de ce genre s'échangeait entre le père et la fille :

— Nastasia Péetrovna, vous êtes encore restée sur pied toute la nuit... Ce n'est pas bien, ma chérie, non, vrai, ce n'est pas bien... Il y a un temps pour le travail, un temps pour la récréation et un temps pour le sommeil.

— Je n'ai pu m'arracher à ma lecture, papa. J'ai déjà fini le roman d'hier.

— Tant pis. Comment allons-nous faire aujourd'hui ? Nous n'avons rien à lire pour ce soir.

— Si fait, je vous achèverai la lecture de ce roman ; moi-même je ne serai pas fâchée de le relire une seconde fois. Figurez-vous que ce Valentin devient un affreux homme...

— Allons, allons, ne raconte pas. Il m'est plus agréable d'être mis au courant des choses par l'auteur lui-même, interrompait Pierre Mikhaïlitch, et Nastasia en restait là de son récit.

Après cela, le plus souvent ils se quittaient. Nastenka passait la journée soit à lire, soit à faire des extraits, soit à se promener dans le jardin. Ni le ménage, ni les ouvrages de main ne l'occupaient. Godnieff revêtait son uniforme et se rendait au collège. Généralement il trouvait dans l'antichambre Gavrilitch, ancien soldat, attaché en qualité de storoj à l'établissement scolaire d'E... Il fallait la patience vraiment chrétienne de Pierre Mikhaïlitch pour conserver depuis dix ans un cuistre comme ce Gavrilitch : à la fois bête, paresseux et grossier, le vieux militaire laissait l'établissement dans un tel état de saleté que le directeur était obligé, au moins une fois par mois, de louer à ses frais des laveuses pour nettoyer les parquets. En outre, le storoj, qui adorait le chtchi⁴ et en mangeait toujours à son déjeuner, avait l'habitude de le faire cuire, pendant toute la nuit, dans le poêle du cabinet directorial. En entrant, Pierre Mikhaïlitch était suffoqué.

— Tu as encore étuvé du chtchi, grenadier ! disait-il ; quelle odeur ! il n'y a pas moyen de respirer !

⁴ Soupe aux choux aigres.

— Allons, soit, j'en ai étuvé, on sait bien que tu n'as jamais autre chose à me dire, répliquait Gavrilitch.

— Mais, sans doute, tu en as étuvé ! Il faut que tu aies un joli aplomb pour le nier ! Fi, que c'est laid de mentir à ton âge !

— Regarde toi-même dans le poêle, tu verras bien qu'il n'y a rien.

— Je sais qu'il n'y a rien dans le poêle : tu as mangé ce que tu y avais fait cuire, tu as encore de la graisse sur ton museau, imbécile !... Et il se permet de répliquer, qui plus est ! Je te mettrai à la porte, tu entends !

— Mets-moi à la porte ! Si tu crois que je tiens à rester dans ta boîte !... répondait Gavrilitch, et il s'en allait.

— Imbécile ! répétait Pierre Mikhaïlitch.

Du reste, tout finissait par là.

Dans l'entre-classe, le directeur rédigeait des rapports, des comptes rendus ; ensuite il allait faire sa tournée d'inspection dans les diverses salles de cours. S'il avait à réprimer quelque désordre, il faisait la grosse voix et fulminait des menaces, d'ailleurs rarement suivies d'exécution.

En général, la sévérité répugnait à Pierre Mikhaïlitch. Au surplus, ce n'étaient pas encore les élèves qui lui donnaient le plus de mal ; quand il ne pouvait en venir à bout autrement, il leur faisait donner le fouet par Gavrilitch. Mais rien n'était plus pénible au vieillard que d'avoir à réprimander un des membres du personnel enseignant placé sous ses ordres. Un seul, il est vrai, se mettait parfois dans le cas de mériter des reproches : c'était le professeur d'histoire, Exarkhatoff, un homme intelligent, qui

avait étudié dans une université et possédait à fond sa science.

Tout le long du mois, il se montrait paisible, taciturne et appliqué à ses devoirs ; mais dès le lendemain du jour où il avait touché son traitement, on le voyait arriver tout guilleret dans sa classe ; il plaisantait avec les élèves, puis allait se promener dans la rue, le chapeau sur l'oreille, le cigare aux lèvres, chantonnant, sifflotant et tout prêt à faire un mauvais parti à qui l'eût regardé de travers. Dans ces occasions-là, Exarkhatoff devenait fort épris du beau sexe et allait coqueter avec les blanchisseuses dans les bateaux amarrés au bord de la rivière... Les vitres, la vaisselle et les gens avaient grandement à souffrir de son ivresse.

Le lendemain, une fois les fumées du vin dissipées, il n'y avait pas plus tranquille que lui. Au temps où il faisait ses études à Moscou, il avait épousé une veuve chargée de cinq enfants et appartenant Dieu savait à quelle condition sociale. Cette femme, sottre et tracassière, était, disait-on, la cause des habitudes d'intempérance contractées par son mari. Lorsqu'elle voyait celui-ci en ribote, madame Exarkhatoff s'enfuyait chez des voisins ; mais dès que la raison était revenue au professeur, sa femme, non contente de lui faire une scène terrible, allait ensuite se plaindre de lui à son supérieur.

— Batuchka, Pierre Mikhaïlitch, ayez pitié de moi ! criait-elle en entrant comme une trombe dans le cabinet du directeur.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Que voulez-vous de moi ? demandait Godnieff, quoiqu'il devinât parfaitement le motif de cette visite.

— On sait bien de quoi il s'agit ! Il a bu pendant quarante-huit heures ! Je suis à bout de forces ; il ne reste plus une cuiller, plus une jatte à la maison, il a tout cassé. Moi-même, c'est à grand'peine que j'ai pu m'échapper vivante ; voilà la troisième nuit que je couche hors de chez moi, avec mes enfants.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Pierre Mikhaïlitch en haussant les épaules. Calmez-vous, madame ; je lui parlerai, et j'espère que ce sera pour la dernière fois.

— Batuchka, lavez-lui bien la tête ; ne pourriez-vous même pas lui donner le fouet ?

— Est-ce possible, madame ? Vous ne devriez pas parler ainsi, répliquait Pierre Mikhaïlitch. — Gavrilitch ! criait-il ensuite, allez appeler M. Exarkhatoff.

Vêtu d'un uniforme râpé, Exarkhatoff arrivait, la tête basse, le visage défait, une ecchymose sur l'œil gauche, bref, ne payant pas de mine.

— Nicolas Ivanitch, vous voilà encore adonné à votre malheureuse passion ! Vous connaissez sans doute l'adage grec : « L'ivresse est une démence en petit. » Eh bien ! quel plaisir y a-t-il à perdre la moitié de sa raison ? Un homme de votre intelligence, de votre éducation... ce n'est pas bien, non, ce n'est pas bien !...

— Pardon, Pierre Mikhaïlitch, je sens fort bien moi-même que j'ai tort, répondait le professeur en baissant encore plus la tête.

— Allons donc, crapule ! vociférait madame Exarkhatoff sans aucun souci de la présence du directeur ; tu reconnais tes torts en paroles, mais, au fond, tu ne sens rien du tout. Tu as cinq enfants, et c'est ainsi que tu pourvois

à leur entretien ! Il faudra donc que je vole, que je mendie pour leur donner à manger !

— C'est pourtant vrai, disait Godnieff en hochant la tête.

— Pardon, Pierre Mikhaïlitch, répétait Exarkhatoff.

— Je crois à votre repentir, et j'espère que vous êtes maintenant corrigé pour toujours. Je vous prie de retourner à vos occupations, reprenait le principal. Eh bien, vous voyez, madame, ajoutait-il quand Exarkhatoff était sorti : je ne l'ai pas ménagé, je lui ai adressé l'admonestation qu'il méritait : à présent, vous n'avez plus lieu d'être affligée.

Mais madame Exarkhatoff n'était pas encore satisfaite.

— Et pourquoi n'ai-je plus lieu d'être affligée ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Vous lui avez doucement passé la main sur la tête : est-ce ainsi qu'il aurait fallu traiter un pareil chien ? reprenait-elle.

— Ah ! comment une dame peut-elle tenir un tel langage ? répliquait Pierre Mikhaïlitch ; ce n'est pas par des injures, c'est par la douceur et l'amour que les époux doivent corriger les défauts l'un de l'autre.

— Avec ça que cet avorton en mérite, de l'amour ! répondait madame Exarkhatoff : si j'avais su, je ne serais pas venue : pour la réprimande que vous lui avez adressée, ce n'était pas la peine, achevait-elle en se retirant.

Pierre Mikhaïlitch souriait et se disait à part soi :

— Voilà une femme de caractère ! Ah ! quel caractère ! Elle a fait le malheur de son mari qui est un garçon si distingué !

En regagnant son logis, Godnieff était toujours heureux quand il rencontrait quelque propriétaire de sa connaissance, venu momentanément à la ville.

— Arrêtez... une petite minute ! criait-il.

Le propriétaire s'arrêtait.

— Êtes-vous pour longtemps ici ? demandait Pierre Mikhaïlitch.

— Pour jusqu'à demain.

— Êtes-vous invité à dîner quelque part aujourd'hui ?

— Non, je n'ai fait encore aucune visite.

— Eh bien, venez manger la soupe avec moi ; si vous refusez, je me fâche, je me brouille pour tout de bon avec vous. Nous ne nous sommes pas vus depuis un an.

— Je vous remercie. J'accepte, si cela ne vous dérange pas. Je vous demande seulement la permission de donner un coup de pied jusqu'au tribunal, et ensuite je suis à vous.

— Bien, bien ! Vous savez, c'est tout à fait sans cérémonie, à la fortune du pot ! Au revoir ! disait Pierre Mikhaïlitch.

Pélagie Eugraphovna ne cessait de s'élever contre cette habitude qu'il avait d'inviter ainsi les gens à brûle-pourpoint.

— Eh bien ! commandante, qu'est-ce que nous avons aujourd'hui pour dîner ? demandait-il en arrivant chez lui.

— Vous aurez de quoi manger, soyez tranquille.

— C'est que j'ai invité quelqu'un...

— Vous n'en faites jamais d'autres ! Est-ce que vous ne pourriez pas me prévenir en temps utile ? Comment

voulez-vous que je me procure des vivres à cette heure-ci ?

— Allons, assez, commandante ! Celui qui n'aime pas à partager son repas avec un ami est un ladre.

Au fond, Pélagie Eugraphovna elle-même était de cet avis ; seulement, elle n'aimait pas à être prise au dépourvu. En dehors des hôtes d'occasion, Pierre Mikhaïlitch avait chaque jour à sa table son frère, Phlégont Mikhaïlitch Godnieff, capitaine en retraite. Ce dernier était célibataire, il recevait une pension de cent roubles et occupait un petit logement de deux pièces dans une maison voisine de celle de son frère. Aussi taciturne que Pierre Mikhaïlitch était causeur, le capitaine se bornait à répondre aux questions qu'on lui adressait, encore le faisait-il très laconiquement. Il aimait beaucoup les oiseaux et en avait chez lui jusqu'à cent espèces différentes. Il était, en outre, passionné pour la chasse et la pêche ; mais l'objet de son plus tendre attachement était sa chienne Diane. Il couchait avec elle, la lavait, ne s'en séparait jamais et, durant des heures entières, la regardait dormir sous la table ; ensuite il souriait.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire, capitaine ? lui demandait Pierre Mikhaïlitch. Il appelait toujours son frère « capitaine ».

— Mais voyez donc Diane : elle dort, répondait celui-ci.

Phlégont Mikhaïlitch n'avait pas encore cessé de porter l'uniforme militaire. Grand fumeur, il avait toujours sur lui du tabac turc et une petite pipe d'écume, le tout enfermé dans une bourse brodée de perles. Cette bourse était l'ouvrage de Nastasia. Sur le désir de son oncle, la

jeune fille avait figuré d'un côté un Cosaque tuant un Turc, de l'autre la citadelle de Varna. Tous les jours, une demi-heure avant l'arrivée de Pierre Mikhaïlitch, le capitaine faisait son apparition : il saluait Nastenka, lui baisait la main et s'informait de sa santé ; après quoi il prenait une chaise et restait silencieux.

— Eh bien, vous ne fumez pas ? lui disait sa nièce pour l'occuper à quelque chose.

— Si, je vais fumer, répondait-il ; puis il bourrait sa courte pipe, allumait de l'amadou qu'il avait fabriqué lui-même avec du papier à sucre, et commençait à fumer.

— Bonjour, capitaine ! disait en arrivant Pierre Mikhaïlitch.

Le capitaine se levait et s'inclinait respectueusement. Rien qu'à ce salut, on pouvait deviner en quelle profonde estime il tenait son frère. À table, s'il n'y avait pas de convive étranger, Pierre Mikhaïlitch faisait seul tous les frais de la conversation ; Nastenka ne parlait guère et mangeait fort peu ; le capitaine se taisait tout le temps et mangeait beaucoup ; Pélagie Eugraphovna quittait à chaque instant sa place. Après le dîner avait presque toujours lieu, entre les deux frères, le dialogue suivant :

— Où allez-vous ? Donner un coup d'œil à vos oiseaux, je suis sûr ? disait Pierre Mikhaïlitch en voyant le capitaine prendre sa casquette.

— Oui, il faut leur faire une petite visite, répondait Phlégont Mikhaïlitch.

— Que Dieu vous conduise ! Vous viendrez ce soir ?

Le capitaine s'en allait, après avoir promis de revenir le soir, et en effet, à l'heure du thé, on le voyait arriver avec sa blague, sa pipe et Diane.

Au thé succédait ordinairement une lecture. Phlégont Mikhaïlitch aimait surtout les ouvrages historiques et militaires, ce qui, du reste, ne l'empêchait pas d'écouter assez attentivement quand on lisait d'autres livres, et si, pendant la lecture, Diane venait à remuer ou à faire du bruit, il menaçait du doigt la chienne en lui disant à voix basse : « Couche ! »

Les jours de fête, la vie des Godnieff prenait un caractère un peu différent. Pierre Mikhaïlitch avait coutume d'aller entendre matines à sa paroisse, vêtu de sa grosse redingote de tous les jours, et coiffé de sa vieille casquette ; le capitaine assistait aussi à l'office du matin ; la cérémonie terminée, les deux frères retournaient chacun chez soi. Quelques heures plus tard, Pierre Mikhaïlitch se rendait à la messe avec Nastenka ; cette fois le directeur du collège avait un manteau neuf, un chapeau et un uniforme qui n'était pas celui des jours ouvrables ; le capitaine était, lui aussi, endimanché.

Après l'office, les deux vieillards allaient baiser la croix, puis ils s'embrassaient et se complimentaient à l'occasion de la fête. Le capitaine, en outre, s'approchait de Nastenka, s'informait de sa santé et lui adressait les félicitations d'usage. Au sortir de l'église, toute la famille prenait le chemin de sa demeure, où l'attendait le café préparé par Pélagie Eugraphovna. Dans ces circonstances, Pierre Mikhaïlitch était encore plus gai et mieux disposé que de coutume.

— Vous plairait-il, notre cher frère, de nous prêter votre pipe et votre tabac ? disait-il au moment de prendre la tasse de café hebdomadaire qu'il avait l'habitude de déguster en fumant.

Cette demande causait toujours le plus grand plaisir au capitaine. Il nettoyait consciencieusement sa pipe, la bourrait avec soin et, après l'avoir allumée, l'offrait à Pierre Mikhaïlitch, qui le récompensait par un baiser.

La nouvelle que Godnieff renonçait à ses fonctions surprit toute la ville.

— Vous avez pris votre retraite, Pierre Mikhaïlitch ? lui disait-on.

— Oui, monsieur, répondait-il.

— Quelle idée vous avez eue !

— Eh bien, quoi ? Il me semble que j'ai servi assez longtemps.

— Mais vous n'allez plus toucher que la moitié de votre traitement ?

— Qu'importe ! Grâce à Dieu, j'ai un morceau de pain, je ne suis pas en peine de vivre.

II

Le chapitre précédent fera sans doute supposer au lecteur que la famille dont je viens de lui présenter les différents membres était parfaitement heureuse. Cela aurait été vrai si Nastenka, ma future héroïne, n'avait fait ombre dans cet intérieur paisible. Cette même ispravnitza qui interprétait avec tant de malveillance les rapports de Pierre Mikhaïlitch et de Pélagie Eugraphovna, ne se montrait guère plus indulgente à l'égard de la jeune fille.

— Seigneur mon Dieu ! disait-elle, peut-il y avoir une créature aussi disgracieuse que cette pauvre Nastenka Godnieff !

— Qu'est-ce qu'elle a donc de si disgracieux ? Au contraire, elle est fort gentille, osait répondre l'ispravnik.

— Fort gentille ? répétait sa femme d'une voix sifflante de colère : elle danse abominablement, et, quand elle parle français, elle dit : *Je ne vé pas, je ne pé pas.*

— Ces gens-là ne sont pas riches, ils n'avaient pas le moyen de payer une gouvernante française, observait le mari, ce qui, naturellement, achevait d'exaspérer son irascible moitié.

Est-il besoin de dire que le jugement de cette dame était souverainement injuste ? Nastenka était, au contraire, fort bien de sa personne : petite, svelte, très brune, elle avait d'épais cheveux noirs et de grands yeux couleur de cerise mûre, qui, un peu à fleur de tête, donnaient à son visage une expression légèrement sentimentale : — bref, sa figure était charmante.

En ce qui concerne son éducation, je suis obligé de faire quelques réserves. La jeune fille était fort intelligente, bonne, sensible ; mais avec tout cela elle se tenait sur sa chaise comme si elle eût été bossue, elle ne savait pas valser à deux temps, ne pianotait pas du tout, et prononçait mal le français. Que voulez-vous ? Nastenka n'avait pas eu d'institutrice française pour l'initier à la bonne prononciation, elle n'avait pas pris de leçons de maintien dans un pensionnat, il ne s'était même trouvé près d'elle ni une sœur ni une tante pour lui inculquer les éléments de ce que Gogol appelle la science féminine.

Après la mort de sa femme, Pierre Mikhaïlitch n'avait pas eu le courage de se séparer de sa fille, et il l'avait élevée chez lui. Enfant, Nastenka était très indisciplinée : elle passait des journées entières à courir dans le jardin, à farfouiller dans le sable et même à jouer à saute-mouton avec les petits garçons de la localité. Une mendicante, qui venait chaque jour demander l'aumône dans la cour de Pierre Mikhaïlitch, ne manquait jamais de dire, quand elle la rencontrait :

— Quelle gamine que cette petite demoiselle ! Je vais la prendre et l'emporter dans mon sac.

Nastenka rougissait, mais elle ne perdait pas sa présence d'esprit, et regardait audacieusement la vieille. Inutile d'ajouter que Pélagie Eugraphovna n'avait sur elle aucune autorité.

La femme de charge restait saisie en voyant la fillette avec sa robe couverte de taches et ses souliers tout troués.

— Eh bien ! on t'en donnera, des vêtements en toile de Pétersbourg, pour que tu les arranges ainsi... Qu'est-ce que tu vas mettre à présent ? Non, Nastasia Pétrovna, je me plaindrai de vous à votre papa, menaçait-elle.

— Papa ne dira rien, répondait Nastenka, et elle courait elle-même auprès de son père.

— Papa, vois un peu comme je me suis salie, disait-elle.

— Très bien ! À la bonne heure, ma petite sauvagesse ! répondait-il. (La pétulance et le teint basané de l'enfant lui avaient fait donner par son père le surnom de sauvagesse.)

Nastenka sautait sur les genoux de Pierre Mikhaïlitch, l'embrassait, puis se couchait près de lui sur le divan et

s'endormait. Durant des heures entières, le vieillard restait assis sans bouger, dans la crainte de la réveiller ; durant des heures entières, il tenait ses yeux fixés sur elle ; ensuite il la prenait avec précaution dans ses bras et allait la coucher.

« Que nous serions tous heureux, si ma pauvre femme n'était pas morte ! » songeait-il, et, les yeux pleins de larmes, il se retirait dans son cabinet, où il restait longtemps enfermé...

Quand Pélagie Eugraphovna faisait remarquer à Pierre Mikhaïlitch qu'il avait tort de gâter ainsi sa fille, il avait coutume de répondre :

— Empêcher un enfant de folâtrer, c'est empoisonner les meilleurs moments de la vie et assombrir la joie la plus pure, la plus sereine.

Ce fut lui-même qui se mit en devoir d'enseigner à Nastenka l'écriture, la religion, les deux premières parties de l'arithmétique et la grammaire. La petite fille apprenait très facilement. Avec quelle jubilation le père montrait à ses connaissances ces mots tracés en gros caractères par les petits doigts de l'enfant : « L'Amérique est très riche en or » !

— Messieurs, ma fille sera une calligraphe, oui, une calligraphe, je vous assure, disait Godnieff. Il aimait aussi à lui *pousser des colles* devant les étrangers, essayant de donner à ses questions un tour inusité :

— Dites-moi, par exemple, Nastasia Pétrovna, combien font deux neuf.

— Dix-huit, répondait sans hésitation Nastenka.
Le vieillard était aux anges.

Quand Nastenka eut quatorze ans, elle cessa de courir dans le jardin et de jouer avec ses poupées. En même temps, elle se fit scrupule d'embrasser son oncle le capitaine, qui venait de quitter le service ; lorsque, sur l'ordre de son père, elle s'y résignait, c'était en rougissant, et le capitaine, de son côté, rougissait aussi. Dans sa vie uniforme, comment et à quoi Pierre Mikhaïlitch pouvait-il occuper les moments de sa petite sauvagesse ? Sans s'en rendre compte, il lui fit partager son inclination dominante. Chez le directeur du collège, chaque soir, on lisait quelque chose : roman historique, roman d'aventures, roman de mœurs, almanach, article de revue, n'importe quoi. Nastenka commença par écouter avec l'inconsciente curiosité d'une enfant ; ensuite elle fit elle-même la lecture à son père ; et, finalement, elle se passionna pour les livres.

Ses débuts dans le petit monde du district ne furent pas très heureux. Elle atteignait sa dix-huitième année, quand vint s'établir dans la ville la générale Chévaloff. Cette dame, qui appartenait à la haute société, avait jusqu'alors passé les étés à sa campagne et les hivers dans les capitales. Si maintenant elle se fixait à E..., c'était pour y suivre un procès, dans lequel elle avait de grands intérêts engagés. Sa fille unique, mademoiselle Pauline, passait pour très intelligente et très instruite ; malheureusement le teint de cette personne annonçait une mauvaise santé, et, d'après le bruit public, il lui manquait deux côtes ; du reste, extérieurement, ce vice de conformation se laissait à peine deviner.

La générale était fort riche et d'une avarice extrême. Tout en faisant rapporter à son bien le plus possible, elle

regardait à la dépense d'un kopeck. Sa lésinerie était telle, disait-on, qu'elle chicanait la nourriture non seulement à ses gens, mais à sa fille et à elle-même. En revanche, elle n'épargnait rien pour jeter de la poudre aux yeux. Dès son arrivée à E..., elle avait loué la plus belle maison de la ville et l'avait luxueusement meublée. La livrée de ses domestiques était irréprochable, comme aussi l'élégance de ses voitures. Pour achever de se poser, elle annonça qu'elle donnerait des soirées dansantes tous les jeudis jusqu'à la fin de l'hiver.

Dans la petite ville, tout le monde baissait pavillon devant elle ; d'ailleurs, la générale était très orgueilleuse et ne frayait presque avec personne, quoiqu'elle eût fait connaissance avec tous les fonctionnaires de la localité. La société du prince Ivan et de son aimable famille était, disait-elle sans détours, la seule où elle se trouvât dans son élément. (Le prince Ivan était un riche propriétaire du voisinage, parent éloigné de madame Chévaloff.)

Ce fut le hasard qui la mit en rapport avec Pierre Mikhaïlitch. Elle lui demanda la permission de prendre des livres à la bibliothèque du collège. Godnieff y consentit avec empressement, et, pour reconnaître cette gracieuseté, elle l'invita, ainsi que Nastenka, à assister à sa prochaine soirée.

La jeune fille fut un peu effrayée quand son père lui annonça qu'ils iraient au bal de la générale ; toutefois, l'invitation lui fit plaisir. Si ignorant qu'il fût des usages mondains, Pierre Mikhaïlitch comprenait qu'une jeune personne qui fait son entrée dans le monde doit être mise aussi élégamment que possible. Il tint conseil à ce propos avec Pélagie Eugraphovna. La résolution arrêtée entre

eux fut qu'on achèterait la plus belle qualité de gaze pour la robe de Nastenka et le plus beau satin pour sa mantille. La femme de charge prit l'affaire très à cœur et changea jusqu'à sept fois les coupons achetés : toujours elle découvrait quelque défaut, soit dans la gaze, soit dans le satin. N'osant se charger de faire elle-même la robe, elle confia cette besogne à une couturière serve qu'elle installa dans sa propre chambre, afin de l'avoir constamment sous les yeux, tant que durerait le travail.

Pélagie Eugraphovna décida que Nastenka porterait au cou un collier de perles avec un fermoir en brillants, qui avait appartenu à la défunte femme de Pierre Mikhaïlitch, et elle passa plus d'une matinée à renfiler les perles et à frotter le fermoir pour le faire reluire. En sa qualité d'Allemande, la brave ménagère excellait dans la cuisine, mais la science des ajustements n'était pas son fait. La gaze choisie par elle était de bonne qualité, mais d'une couleur rose qui tirait grossièrement l'œil. De son côté, la couturière, peu au courant des façons du jour, fit descendre beaucoup trop bas la taille de la robe. Quant au collier de perles, il était plus riche que distingué : cela sentait la marchande endimanchée. Ni Nastenka, ni Pélagie Eugraphovna, ni Pierre Mikhaïlitch ne remarquèrent ces diverses incorrections.

La première était toujours sous l'influence d'une appréhension vague ; la seconde avait fait pour le mieux dans la mesure de ses moyens intellectuels, et, en ce qui concerne Godnieff, il n'entendait absolument rien à la toilette féminine. Lui-même mit son uniforme neuf, un gilet blanc à boutons brillants, et une cravate blanche : — d'ordinaire, il ne revêtait ce costume que pour aller à la

messe le jour de Pâques. Quand Nastenka se montra à lui dans tous ses atours, il eut un cri d'admiration :

— Oh ! mais tu es mise comme une reine ! *Bene !... Optime !...* Allons, tourne un peu la tête... bien... très bien... Commandante, voyez donc comme notre Nastenka est belle !

— Eh ! Rangez-vous, ne vous mettez pas devant le jour, on ne peut rien voir ! répondit la femme de charge, qui, fort affairée, donnait le dernier coup de main à la toilette de sa jeune maîtresse.

Plusieurs invités se trouvaient déjà chez la générale lorsque Pierre Mikhaïlitch, donnant le bras à Nastenka, fit son entrée dans la salle brillamment éclairée. Le spectacle qu'il offrait en ce moment avait quelque chose de pénible, de touchant et d'un peu ridicule : il s'avancait d'un air fier, pleinement convaincu que sa fille allait être la reine du bal. Combien il était loin de se douter que la petite et maigrichonne Nastenka ne serait même pas remarquée à côté de la fille du prince Ivan, jeune personne de dix-huit ans dont l'éblouissante beauté attirait tous les regards ! Combien surtout l'eût stupéfié, s'il avait pu l'entendre, cette remarque murmurée par la grincheuse ispravnitza à l'oreille de son débonnaire mari :

— Allons, cela va bien : voilà qu'à présent les blattes font leur apparition dans les soirées du grand monde !

Dans le salon, Pierre Mikhaïlitch s'approcha de la maîtresse de la maison, à demi couchée sur un divan.

— Permettez-moi, Excellence, de vous présenter ma fille, dit-il en s'inclinant.

— Charmée ! dit en français la générale, et elle fit de la tête un léger salut.

Nastenka s'était assise à quelque distance sur un fauteuil. La générale tourna nonchalamment la tête vers elle, et, durant quelques instants, la regarda avec ses yeux gris. La jeune fille pensa qu'elle allait lui adresser la parole, mais il n'en fut rien. Sans lui rien dire, la générale se tourna de l'autre côté, où était assise, dans une attitude respectueuse, une dame très endiamantée, la femme du fermier des eaux-de-vie.

— Votre bracelet est fort beau ; combien l'avez-vous payé ? lui demanda-t-elle.

— Je n'en connais pas le prix, Excellence ; c'est un cadeau de mon mari, répondit la dame, dont le visage rayonnait, tant elle était heureuse d'avoir obtenu une parole de la générale.

Entra mademoiselle Pauline, qui venait seulement d'achever sa toilette ; elle alla droit à sa mère et lui baisa la main.

— Qui est cette jeune personne ? demanda-t-elle en clignant les yeux dans la direction de Nastenka.

Pour toute réponse, la mère ferma les yeux et sourit.

Nastenka n'était ni sottie, ni dépourvue d'amour-propre : elle remarqua tout cela, le comprit fort bien et devint toute rouge. Le bal commença. Les cavaliers étaient peu nombreux, et tous s'adressaient soit à la fille de la maîtresse du logis, soit aux autres demoiselles de leur connaissance. Aucun d'eux ne songeait à inviter Nastenka. Mais le désagrément de faire tapisserie n'était rien encore au prix de la mortification qui l'attendait. Au nombre des invités se trouvait un certain Médiokritzky, chef de bureau, qui jouissait des bonnes grâces de l'ispravnitza, et que cette dame avait présenté à la géné-

rale comme un homme pouvant lui être utile dans son procès.

Depuis qu'il s'occupait des affaires de madame Chévaloff, celle-ci se voyait dans la nécessité de l'admettre à ses réceptions, où, d'ordinaire, le jeune homme passait son temps à tendre ses gants et à tirer sur son gilet pour lui faire rejoindre la ceinture de son pantalon. Mais, ce soir-là, Médiokritzky, voyant que personne ne faisait attention à mademoiselle Godnieff, s'imagina que la jeune fille appartenait au même monde que lui, et, en conséquence, n'hésita pas à lui demander la faveur d'un quadrille. Nastenka ne crut pas devoir refuser, bien qu'elle sentît que l'invitation d'un semblable cavalier était un nouvel affront pour elle. Au moment où l'orchestre attaqua la première mesure, Médiokritzky n'avait même pas pensé à se pourvoir d'un vis-à-vis.

Heureusement mademoiselle Pauline s'en aperçut tout de suite et sauva la situation : elle dit à demi-voix quelques mots à son cavalier, un hussard en permission. « Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! » fit celui-ci avec un haussement d'épaules ; puis tous deux allèrent se placer en face du couple dans l'embarras. Le jeune chef de bureau, qui avait appris tout seul le quadrille français, ne le dansait pas très bien, et dans la cinquième figure il perdit tout à fait la carte. Vis-à-vis de sa dame, il se renfermait dans un silence absolu, se bornant à la regarder de temps à autre avec des yeux langoureux. Le quadrille fini, il l'invita aussitôt pour le suivant.

Un nuage se répandit sur les yeux de Nastenka ; peu s'en fallut qu'elle ne fondît en larmes ; mais, faisant un effort sur elle-même, elle accepta l'invitation. Quand ils

se remirent en place pour la danse, un sourire moqueur se montra sur plusieurs visages. L'attitude de Médiokritzky fut la même que précédemment : durant tout le quadrille, il ne dit pas un mot à sa danseuse, et ensuite il l'invita encore *pour le suivant*. N'ayant aucun usage du monde, le jeune homme ignorait qu'il n'est pas reçu de danser toute la soirée avec la même dame.

Pour le coup, Nastenka n'y tint plus : prétextant un mal de tête, elle planta là ce malencontreux cavalier et se rendit auprès de son père, qui, le visage rayonnant d'une satisfaction béate, était assis à côté d'une table de jeu. Au premier regard jeté sur sa fille, le vieillard s'effraya de la voir si pâle.

— Qu'est-ce que tu as, mon âme ? lui demanda-t-il d'une voix inquiète.

— Rentrons à la maison : je ne me sens pas bien, répondit Nastenka.

— Partons, partons ! reprit Pierre Mikhaïlitch, qui se leva sur-le-champ. Votre Excellence voudra bien m'excuser, dit-il à la générale en traversant le salon : ma fille est souffrante.

Nastenka ne fut pas plus tôt rentrée chez elle qu'elle quitta en toute hâte sa toilette de bal et se jeta sur son lit. Le lendemain elle s'éveilla avec des yeux rougis par les larmes, et se jura de ne plus aller nulle part. La lecture devint dès lors son unique distraction. Elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Quand elle eut épuisé la littérature russe, elle déclara à son père qu'elle voulait apprendre le français. Pierre Mikhaïlitch, qui connaissait bien cette langue, mais qui la prononçait mal, se chargea de la lui enseigner. Nastenka s'adonna jour et nuit à cette

étude, et au bout de six mois elle lisait à peu près couramment. Tout en lui ouvrant l'esprit, les livres ne laissaient pas d'exciter à un haut degré son imagination.

Elle commença à vivre dans un monde particulier, peuplé des Homère, des Horace, des Oniéguine, des héros de la révolution française. Elle se représenta l'amour chez la femme comme un sentiment fait avant tout d'abnégation, l'existence dans la société comme un supplice, le jugement de l'opinion publique comme une niaiserie, dont il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Le milieu qui l'entourait lui devint insupportable. L'honnête Pierre Mikhaïlitch, toujours content de tout, l'irritait, particulièrement quand le vieillard disait du bien de quelque personne d'E... ou racontait quelque événement survenu dans la localité ; elle lui en voulait même de l'appétit avec lequel il mangeait. En un mot, la jeune fille, dans sa mauvaise humeur, ne faisait grâce ni à elle-même ni à son entourage, et chaque jour elle se montrait plus étrange.

Ainsi, l'idée d'aller à cheval lui étant venue tout à coup, elle exigea absolument que son père lui achetât une selle, et, quoique le cheval des Godnieff n'eût jamais été monté, quoique elle-même n'eût jamais pris aucune leçon d'équitation, elle partit au grandissime galop, à l'inexprimable épouvante de Pierre Mikhaïlitch. Toutefois, on la vit revenir saine et sauve, bien que pâle et tremblant de tous ses membres. Une autre fois, elle s'avisa de faire à pied un pèlerinage à trente verstes de la ville, et cette équipée l'obligea à garder le lit pendant quinze jours.

Toutes ces bizarreries, tous ces caprices, Pierre Mikhaïlitch les mettait sur le compte d'un agacement nerveux ; il considérait encore sa fille à peu près comme une enfant, et ne doutait pas qu'à la saison prochaine, quelques bains froids n'eussent raison de tout cela. En même temps, le vieillard était ravi de constater que de jour en jour Nastenka acquérait plus de connaissances, ou, comme il disait, élargissait son horizon intellectuel.

— Quelles belles facultés tu loges dans ta petite tête ! Si tu étais un garçon, on ferait de toi un poète, observait-il.

La jeune fille écoutait en rougissant, car elle était déjà poète, et, presque chaque jour, écrivait des vers à l'insu des siens.

Le temps s'écoulait ainsi. Nastenka atteignit sa vingtième année sans que personne l'eût demandée en mariage. Quand je dis personne, je me trompe. Après le bal dont on a lu plus haut le récit, l'odieux Médiokritzky avait pris l'habitude de venir, chaque dimanche, passer la soirée chez les Godnieff. Il apportait avec lui une guitare et, au bout de quelques minutes, demandait la permission de chanter quelque chose en s'accompagnant sur son instrument. Pierre Mikhaïlitch, qui avait la bonté de le recevoir chez lui, avait aussi celle de l'écouter. Presque toujours le chef de bureau commençait comme il suit, en adressant un tendre regard à Nastenka :

Mon esquif, dans les ténèbres,
Se heurte contre un écueil,
Sans que mes destins funèbres
Vous mettent la larme à l'œil.

Le dénouement fut une visite inopinée de l'ispravnitza, qui vint un beau matin demander à Pierre Mikhaïlitch la main de Nastenka pour son favori. Le vieillard sourit.

— Nous vous sommes bien reconnaissants, Marie Ivanovna, dit-il, de la peine que vous avez prise, et nous remercions Médiokritzky de l'honneur qu'il nous fait ; mais ma fille est encore trop jeune.

L'ispravnitza fit la grimace ; en général elle n'aimait pas la contradiction, et, dans la circonstance présente, elle était loin de s'y attendre.

— C'est ce qu'on a coutume de dire, Pierre Mikhaïlitch, quand on n'a pas de bonnes raisons à donner, répliqua-t-elle ; je ne sais pas, mais il me semble que ce jeune homme est un excellent parti pour Nastasia Péetrovna. S'il est pauvre, après tout, pauvreté n'est pas vice.

— Non, sans doute, reprit Godnieff un peu piqué ; et si nous ne pouvons agréer la demande de M. Médiokritzky, ce n'est nullement à cause de sa pauvreté, mais parce que son éducation laisse beaucoup à désirer, et que, dit-on, sa moralité est assez mauvaise.

— Au point de vue de l'éducation, je crois que les deux époux n'auraient rien à s'envier l'un à l'autre, riposta aigrement l'ispravnitza.

Nastenka, qui assistait à cette scène, ne put se contenir :

— Vous avez vous-même une fille en âge d'être mariée, Marie Ivanovna, dit-elle ; si Médiokritzky vous plaît tant, que n'en faites-vous votre gendre ?

— Il ne peut pas être le mari de ma fille, répondit avec force la visiteuse.

— Pourquoi donc pensez-vous qu'il puisse être le mien ? reprit d'un ton hautain la jeune fille devenue pourpre.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria l'ispravnitza, je ne pense rien du tout ; je me borne à vous transmettre la demande du jeune homme, parce qu'il m'a instamment priée de le faire ; il faut croire qu'il avait quelque lieu de compter sur une réponse favorable ; peut-être lui a-t-on donné des espérances : je n'en sais rien.

Ces mots mirent Nastenka hors d'elle-même ; des larmes se montrèrent dans ses yeux.

— Si quelqu'un lui a donné des espérances, répliqua-t-elle d'une voix tremblante de colère, c'est apparemment vous, et non moi ! Je vous prie de ne pas vous inquiéter de mon sort et de vous dispenser, à l'avenir, de semblables démarches.

Là-dessus, elle quitta précipitamment la chambre. L'ispravnitza la suivit d'un regard moqueur.

— Votre réponse sera-t-elle la même, Pierre Mikhaïlitch ? demanda-t-elle.

— Exactement la même, Marie Ivanovna, répondit le vieillard, et si j'ai un regret, c'est que vous vous soyez chargée d'une mission qui est une offense pour nous.

— Et moi, je le regrette plus encore, car dans ces sortes de choses il faut être très circonspect et bien savoir à quelles gens on aura affaire, dit l'ispravnitza, tandis que, d'un geste saccadé, elle nouait les brides de son chapeau et remettait son boa autour de son cou ; après quoi, elle se hâta de sortir.

Godnieff la reconduisit jusqu'à l'antichambre, puis revint auprès de sa fille, qu'il trouva en larmes.

— Qu'est-ce que c'est, Nastenka ? Pourquoi pleures-tu ? Comment n'es-tu pas honteuse ? Quelle faiblesse de caractère !

— C'est terrible, papa ! Bientôt elle viendra demander ma main pour son laquais. Il aurait fallu la mettre à la porte !

— Allons, allons, calme-toi ! Comme tu prends facilement la mouche ! La moindre niaiserie te fait sortir de tes gonds ! Tiens, lis-moi quelque chose, cela vaudra mieux, reprit le vieillard.

Mais Nastenka n'était pas en état de lire.

Cet incident acheva de la brouiller avec le petit monde du district. Ne faisant aucune visite, elle ne voyait ses connaissances que chez elle, à l'église, ou sur le boulevard, quand il lui arrivait, les soirs d'été, de s'y promener avec son père. Dans ces rencontres, la jeune fille ne saluait jamais la première ; si on lui adressait la parole, elle se taisait ou ne répondait que par monosyllabes et d'un air ennuyé.

III

Trois semaines après la promulgation de l'arrêté dont il a été question au commencement de ce récit, Pierre Mikhaïlitch lisait, à la grande satisfaction du capitaine, l'histoire de la campagne de 1812 par Danilevsky, et Nastenka, assise près de la fenêtre, regardait distraitement les terrains vagues éclairés par la pâle lumière de la lune.

Dans l'antichambre retentit soudain la grosse voix de Gavrilitch qui parlait à la servante :

— Eh bien ! grenadier, qu'est-ce que tu viens faire ? cria Pierre Mikhaïlitch.

— J'ai à vous parler, répondit le cuistre en passant sa tête grêlée dans l'entrebâillement de la porte : le nouveau directeur est arrivé, il a convoqué les professeurs à son logement pour demain à huit heures : ils doivent se présenter en grande tenue.

— Vraiment ! Ce garçon-là est, paraît-il, à cheval sur la discipline ! Il mène son monde militairement ! C'est votre genre, cela, hein, capitaine ? dit Pierre Mikhaïlitch en s'adressant à son frère.

— Oui, en effet, répondit celui-ci d'un air profond.

— Où donc M. le nouveau directeur est-il descendu ? continua le vieillard.

— À l'auberge, chez Afonka le manchot, répondit avec une sorte d'irritation Gavrilitch.

— Tu t'es rendu auprès de lui ?

— Non, pourquoi y serais-je allé ? C'est la femme d'Afonka qui est venue me faire la commission.

— Eh bien, va notifier la chose à MM. les professeurs.

— Pas aujourd'hui : il est tard, on ne me recevrait pas ; j'irai demain.

— Soit ; seulement vas-y de bonne heure ; tu diras à MM. les professeurs de se mettre en uniforme et de passer chez moi ; nous partirons d'ici tous ensemble. Mais toi-même tu ferais bien de te raser et de quitter tes bottes de feutre. Surtout aie soin de ne pas étuver du chtchi dans le poêle de la direction.

— Allons, encore le chtchi ! Tu n'as jamais que cela à la bouche ! grommela l'invalidé, qui sortit, non sans fermer violemment la porte après lui.

Godnieff souriait en le regardant s'éloigner.

Cette fois, du reste, Gavrilitch s'acquitta de son office avec une ponctualité inaccoutumée. Il ne faisait pas encore jour que déjà il était allé avertir les professeurs. Ceux-ci, à leur tour, se réunirent entre six et sept heures chez Pierre Mikhaïlitch. Tous éprouvaient un vague sentiment de crainte. D'ailleurs, ils étaient loin d'être au complet. Il y avait là, outre le professeur d'histoire, Exarkhatoff, que le lecteur connaît déjà, le professeur de mathématiques Lébédéff et le professeur de littérature Roumiantzeff. Lébédéff, sorte de géant, avait presque toujours la barbe et les cheveux en désordre, et il parlait d'une voix de basse très épaisse. À cet extérieur rébarbatif correspondait une violente passion pour la chasse, surtout la chasse à la grosse bête. Ce professeur était, sans contredit, le meilleur fusil de la province, et il n'avait pas abattu moins de trente ours dans sa vie. Rapproché de Phlégont Mikhaïlitch par la communauté des goûts cynégétiques, il s'était lié d'une étroite amitié avec le capitaine. Le professeur de littérature ne ressemblait en rien à son collègue de la classe de mathématiques ; c'était un petit jeune homme chétif et très timide, ce qui le disposait à la servilité ; avec cela, grand parleur et visant à l'élégance d'un petit-maître. Dans la circonstance présente, il arriva vêtu d'un paletot qu'il jugeait très fashionable, mais, sur le conseil de Pierre Mikhaïlitch, il se hâta de retourner chez lui pour se mettre en uniforme.

Godnieff lui-même avait arboré la tenue réglementaire.

— Messieurs, commença le vieillard d'une voix un peu émue, le moment de nous séparer est arrivé : je vous souhaite à tous sincèrement l'affection de votre nouveau chef ; pour ce qui est de moi, j'ai été très content de vous, et je donnerai de vous tous un excellent témoignage.

— Nous aurions voulu servir toute notre vie sous vos ordres, Pierre Mikhaïlitch, dit Lébédéeff.

— Oui, toute notre vie. Pour moi, je le dis bien haut : quand je suis arrivé ici, je n'avais pas de quoi payer mon cocher, je n'avais pas un vêtement mettable, et c'est à vos bienfaits que je dois tout... ajouta Roumiantzeff en levant les yeux au ciel.

Exarkhatoff ne disait rien, mais les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine étaient plus éloquents que des paroles.

Ces marques de sympathie causèrent un sensible plaisir au vieux principal.

— Je vous remercie de m'avoir ainsi compris, répondit-il. Du reste, j'ai quelquefois été vif dans mes observations ; peut-être ai-je blessé quelqu'un d'entre vous : ne gardez pas le souvenir des torts que j'ai pu me donner.

— Nous ne pouvons conserver de vous qu'un bon souvenir, reprit Lébédéeff.

— Vous nous avez toujours parlé comme un père parle à ses enfants, dit à son tour Roumiantzeff.

— Je vous suis très, très reconnaissant, mes amis, fit Pierre Mikhaïlitch profondément ému ; si je ne puis vous exprimer en ce moment tout ce que j'éprouve, croyez bien que mon cœur bat à l'unisson des vôtres. Dieu veuille que l'harmonie, la bonne entente règnent toujours entre vous et votre nouveau chef !

En prononçant ces mots, il s'efforçait de refouler les larmes qui lui étaient venues aux yeux.

Exarkhatoff continuait à tenir la tête baissée. Tout à coup il se mit à sangloter bruyamment et courut se cacher dans un coin.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est ? N'êtes-vous pas honteux ? Passe encore pour un vieillard comme moi ; à mon âge, cette faiblesse est excusable... Finissez, dit Pierre Mikhaïlitch, qui, lui-même, avait peine à comprimer ses sanglots. Allons, il est temps de partir ! acheva-t-il, et il se mit en marche, suivi de ses subordonnés.

Dans la cour d'Afonka le manchot, nos savants hommes rencontrèrent la logeuse en personne ; c'était une robuste paysanne, vêtue d'une saraphane⁵ d'indienne. Elle traînait un énorme baquet rempli d'eau sale, que, du reste, elle abandonna aussitôt.

— Bonjour, messieurs, bonjour ! dit-elle en s'inclinant.

— Ne pourriez-vous pas, ma chère, informer M. Kalinovitch que MM. les professeurs sont venus lui rendre leurs devoirs ? dit Pierre Mikhaïlitch à la logeuse.

— Tout de suite, messieurs, tout de suite ; je vais le lui faire dire par mon garçon. En attendant, donnez-vous la peine d'entrer dans la chambre ; il a ordonné de vous introduire là.

La chambre où la logeuse fit entrer les visiteurs commandait une autre pièce, mais la porte de communication était fermée à la clef. Pierre Mikhaïlitch et les professeurs attendirent pendant près d'un quart d'heure ; à la fin, la porte s'ouvrit, Kalinovitch parut. C'était un jeune

⁵ Robe droite sans manche.

homme grand et maigre, au visage intelligent et d'une pâleur jaunâtre. L'épée au côté, le chapeau claqué à la main, il portait un uniforme tout neuf, mais non d'un drap très fin ; son gilet de piqué était d'une blancheur irréprochable. Pierre Mikhaïlitch prit la parole :

— J'ai l'honneur de vous présenter en ma personne votre prédécesseur, l'assesseur de collègue Godnieff.

Kalinovitch lui tendit le bout de ses doigts.

— Permettez-moi de vous présenter MM. les professeurs, ajouta le vieillard.

Kalinovitch inclina légèrement la tête.

— Monsieur Exarkhatoff, professeur d'histoire, commença Pierre Mikhaïlitch.

— Où avez-vous fait vos études ? demanda Kalinovitch.

— À la faculté des lettres de l'Université de Moscou, répondit de sa voix triste Exarkhatoff.

— Vous avez achevé le cours ?

— J'ai fait deux ans.

— Il connaît son affaire à fond et mériterait, par son savoir, d'occuper une chaire de l'enseignement supérieur, intervint Godnieff. Peut-être même l'avez-vous connu à l'Université ? Si j'en juge par votre âge, vous avez dû vous trouver là en même temps que lui.

— Nous étions là beaucoup d'étudiants, répliqua Kalinovitch.

Exarkhatoff leva les yeux sur lui et ensuite les baissa. Il avait très bien connu Kalinovitch à l'Université, attendu que tous deux étaient de la même génération et, pendant deux ans, s'étaient assis sur le même banc ; mais, sans

doute, le nouveau directeur ne jugeait pas à propos de renouer connaissance avec son ancien camarade.

— M. Lébédéeff, professeur de mathématiques, poursuivit Godnieff.

— Où avez-vous fait vos études ? questionna de nouveau Kalinovitch.

— À l'institut d'arpentage, répondit laconiquement Lébédéeff.

Kalinovitch tourna les yeux vers Roumiantzeff ; celui-ci, sans attendre qu'on l'interrogeât, prit l'attitude du soldat sans armes et débita tout d'une haleine son *curriculum vitæ* :

— Élevé aux Enfants trouvés de Moscou, puis professeur de musique dans une maison particulière ; mais, ayant des charges de famille, a désiré entrer dans le service public.

— MM. les professeurs ici présents se distinguent tous par leur instruction, leur moralité et leur zèle... observa Pierre Mikhaïlitch.

Kalinovitch eut un léger sourire ; le vieillard s'en aperçut.

— Je parle ainsi, continua-t-il, sans aucune préoccupation personnelle ; ma carrière est achevée, et je n'ai plus d'ambition à nourrir ; tout ce que j'en dis, c'est uniquement pour appeler sur eux votre bienveillance. Vous êtes un homme nouveau : votre recommandation en leur faveur aura un grand poids aux yeux de l'autorité.

— Je me ferai un agréable devoir... murmura Kalinovitch. Puis, s'adressant à Pierre Mikhaïlitch : Voulez-vous vous asseoir ? ajouta-t-il. Quant aux professeurs, il les salua comme les supérieurs ont coutume de saluer

leurs subordonnés pour leur signifier que l'audience est terminée ; mais tout d'abord ceux-ci ne comprirent pas et restèrent en place.

— Je ne vous retiens pas, messieurs, dit Kalinovitch.

Exarkhatoff sortit le premier ; les autres le suivirent. Roumiantzeff, avant de quitter la chambre, s'arrêta sur le seuil et fit une révérence très humble. Pierre Mikhaïlitch fronça le sourcil : il était vexé que son successeur n'eût pas trouvé un mot aimable à dire aux professeurs et ne leur eût même pas offert des sièges.

Il voulait aussi se retirer ; mais Kalinovitch l'invita de nouveau à s'asseoir et s'humanisa jusqu'à lui avancer une chaise.

— Ce sont tous d'excellentes gens, voulut poursuivre le vieillard quand il se fut assis.

Kalinovitch n'eut pas l'air de l'avoir entendu, et, après un moment de silence, demanda :

— Est-ce qu'il y a de la bonne société ici ?

— Sans doute... ! Nous avons ici d'excellents fonctionnaires, ils vivent ensemble en bon accord ; chez nous, il n'y a ni querelles, ni divisions ; notre ville est renommée depuis longtemps pour l'esprit de concorde qui y règne.

— Et la vie est gaie ?

— Comment donc ! On se réunit tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; on s'amuse.

— Ne pouvez-vous pas m'indiquer quelques personnes ?

— Parfaitement, mais qui désirez-vous que je vous signale ?

— Vous avez un gorodnitchi ?

— Oui : Théophylacte Séménitch Koutchéroff, un vieillard des plus respectables.

— Il a de la famille ?

— Oui, et même une famille très nombreuse.

— Ensuite ?

— Ensuite l'ispravnik et sa femme ; le procureur, un jeune homme encore célibataire, mais qui doit bientôt se marier : il va épouser la fille du gorodnitchi.

— Vous avez aussi un maître de poste ?

— Je crois bien ! Seulement, il est vieux et ne sort plus guère.

— Voilà pour les employés. Et les propriétaires ? demanda Kalinovitch.

— En fait de propriétaires résidant à demeure ici, nous n'avons que la générale Chévaloff.

— Elle est riche ?

— Elle a de la fortune. On prétend qu'elle est millionnaire ; il faut dire aussi que c'est une générale authentique.

— C'est une femme encore jeune ?

— Non, elle est vieille. Elle a une fille d'un certain âge, qui n'est pas mariée.

— Dites-moi, je vous prie, demanda Kalinovitch après être resté un moment silencieux, y a-t-il ici des voitures ?

— Vous voulez sans doute parler des voitures de place ? Il n'y en a pas une seule, répondit Pierre Mikhaïlitch ; elles ne seraient d'aucune utilité ici ; or c'est, vous le savez, un principe d'économie politique que la production se règle sur le besoin.

Kalinovitch devint pensif.

— Cela m'est assez désagréable : je comptais faire aujourd'hui quelques visites, dit-il.

— Si telle est votre intention, vous n'avez pas à vous tourmenter pour si peu, répliqua Godnieff ; permettez-moi de mettre mon véhicule à votre disposition. J'ai un bon cheval, et mon drojki, quoique démodé, n'est pas mauvais non plus. Beaucoup de propriétaires s'en servent pour faire leurs courses, quand ils viennent à la ville.

— Vous me comblez ; mais, vraiment, je ne sais si je puis...

— Allons donc ! Tout ce que j'ai est à votre service.

— Je vous remercie.

— C'est moi qui vous suis très obligé ; seulement, voici, je mets à mon offre une petite condition : quiconque m'emprunte mon cheval doit dîner chez moi ; je ne prête mon équipage qu'à ce prix.

— La condition est très agréable à remplir, répondit en souriant Kalinovitch ; mais je ne sais pas à quelle heure je serai libre.

— Disposez de votre temps comme bon vous semblera, reprit Pierre Mikhaïlitch en se levant. Au plaisir de vous revoir, ajouta-t-il, et il salua pour prendre congé.

Kalinovitch lui tendit sa main tout entière et le reconduisit poliment jusqu'à la porte.

Godnieff revint chez lui plus soucieux qu'il n'avait coutume de l'être.

— Jeunes gens, jeunes gens ! s'écria-t-il plusieurs fois durant la route, vous avez peut-être plus d'esprit que nous autres vieillards, mais vous n'avez guère de cœur !

De retour au logis, il s'empressa, selon son habitude, d'annoncer à Pélagie Eugraphovna qu'il aurait quelqu'un à dîner.

— Bien ! répondit-elle, et elle courut à la cave.

Après avoir changé de vêtements et donné l'ordre d'envoyer son équipage à Kalinovitch, Pierre Mikhaïlitch passa au salon, où se trouvait sa fille.

Il l'embrassa, s'assit et retomba dans ses réflexions.

— Eh bien, papa, vous avez vu le nouveau directeur ? demanda Nastenka.

— Oui, ma chère, j'ai eu le bonheur de faire sa connaissance, répondit Pierre Mikhaïlitch avec un demi-sourire.

— Il est jeune ?

— Jeune... élégant... et l'on voit qu'il ne manque pas d'intelligence... mais il paraît un peu fier. Il aurait été le premier magistrat de la province, qu'il n'aurait pas reçu nos jeunes gens d'un air plus hautain... Ce n'est pas bien... un pareil début ne lui fait pas honneur.

— S'il est si fier, pourquoi l'avez-vous invité à dîner ?

— Parce que je tiens à lui parler au sujet des professeurs, je veux les lui présenter sous leur vrai jour, répondit Pierre Mikhaïlitch.

Il mettait cette raison en avant pour dissimuler la vraie : au fond, en invitant Kalinovitch, il avait simplement obéi à cette tendance hospitalière qui lui faisait inviter à dîner le premier venu.

— Du moins, je ne lui aurais pas envoyé le cheval : il pouvait bien venir à pied, observa Nastenka.

— Cesse de dire des bêtises ! répliqua avec vivacité Pierre Mikhaïlitch. Qu'importe que je lui aie prêté le

cheval ! Il ne le mangera pas. Ce monsieur a des visites à faire ; il ne peut pas courir la ville à pied.

— Des visites ! il est arrivé d'hier, et aujourd'hui il veut faire des visites ! s'écria railleusement Nastenka.

— Qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant ? Il a raison.

— Il se donne des airs importants vis-à-vis des professeurs, et il s'empresse d'aller faire des courbettes aux autres ; il faut qu'il soit bête pour se conduire ainsi !

— Comme tu es toujours prompte à condamner les gens, Nastenka ! Je ne vois rien de bête là dedans. Puisqu'il doit vivre dans notre ville, il est tout naturel qu'il désire en connaître les habitants.

— Si c'est un homme intelligent, il en aura vite assez.

— Pourquoi cela ? il n'y a ici que des personnes respectables. Vois-tu, mon âme, continua Godnieff en frappant du doigt sur la table, ce qui me déplaît fort en toi, c'est cette haine que tu nourris contre tout le monde ! D'où vient cela ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

— Personne, je pense, n'a besoin de mon amour.

— Dieu nous ordonne d'aimer nos semblables, et c'est en même temps un besoin de notre propre cœur ; le misanthrope est à la fois malheureux et coupable, dit gravement le vieillard.

Nastenka lui répondit par un sourire presque méprisant. Sur ce thème, le père et la fille avaient de vives et fréquentes discussions.

IV

À midi, Kalinovitch, ayant remplacé sa tenue officielle par un frac, une cravate de satin noir et un gilet de velours de même couleur, mit, par-dessus le tout, un paletot neuf, et sortit de son logement pour aller faire ses visites. Mais, à la vue de l'équipage qui lui avait été envoyé, il recula saisi : le cheval dont Pierre Mikhaïlitch avait parlé en termes si flatteurs était sans doute fort bien nourri, grâce à l'active sollicitude de Pélagie Eugraphovna, mais sa tête lourde, ses oreilles pendantes, ses grosses jambes attestaient un âge respectable, un tempérament lymphatique et un caractère tranquille. Le harnais, acheté aussi par la femme de charge, se distinguait plutôt par la solidité que par l'élégance.

Le drojki, avec ses roues immenses, ses ressorts très hauts et son siège disgracieux, datait, comme on dit, d'avant le déluge. Pour compléter cet ensemble, le cocher n'était autre que l'affreux Gavrilitch. Enveloppé dans un grand sarrau de moujik, le cuistre portait une coiffure grise, en laine d'agneau, ne laissant voir qu'une faible partie du visage et les moustaches roides comme des soies de porc. Lorsqu'il se trouva en présence de Kalinovitch, il se découvrit et fit la révérence.

— Tu es un vrai domestique ? demanda Kalinovitch.

— Je suis soldat, Votre Noblesse, soldat en retraite, répondit Gavrilitch en s'inclinant de nouveau.

— Pourquoi donc, si tu t'es fait cocher, as-tu les cheveux coupés ?

— Je ne me suis pas fait cocher, Votre Noblesse, je suis le storoj du collègue. Comme le domestique des Godnieff

est malade, Pélagie Eugraphovna m'a envoyé chercher et m'a dit de conduire le drojki ; — voilà, Votre Noblesse, reprit l'invalidé, qui salua pour la troisième fois. Il avait des façons fort humbles devant le nouveau directeur.

Durant un moment, celui-ci se demanda s'il irait faire des visites dans un pareil équipage. Mais, vu l'impossibilité de s'en procurer un autre, il se décida à faire contre fortune bon cœur, et, montant dans le drojki, ordonna à Gavrilitch de le conduire chez le gorodnitchi.

En entrant dans la première pièce dont la porte était grande ouverte, Kalinovitch aperçut une dame aux cheveux dénoués, simplement vêtue d'une camisole et d'un jupon.

À l'apparition de cet étranger, la dame poussa un cri :
— Seigneur, pourquoi vient-on ici ?...

Et elle s'enfuit dans l'intérieur de la maison.

Resté seul, Kalinovitch commença à frapper légèrement du pied pour appeler l'attention sur sa présence. Arriva, pieds nus, une grosse fille de service.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Le gorodnitchi est-il visible ? dit Kalinovitch.

La fille le regarda avec de grands yeux.

— Olgounka, vaurienne !... avec qui bavardes-tu là ?
cria le gorodnitchi.

La servante se rendit auprès de son maître.

— Il est venu quelqu'un, répondit-elle.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas : c'est quelqu'un que je n'ai jamais vu, barine.

— Dis-lui qu'il aille à la police, s'il a besoin de quelque chose ; je n'ai pas le temps de le voir, décida le gorodnitchi.

La servante rapporta textuellement ce message à Kalinovitch, qui sourit.

— Donne-toi la peine de remettre cette carte à ton bairine, lui dit-il en lui tendant sa carte, et il se retira.

« Ce sont des animaux et non des gens ! » pensait le jeune homme au moment où il remontait dans le drojki. Déjà, il avait pris la résolution de ne plus aller chez aucun fonctionnaire, quand l'idée lui vint qu'il était encore un peu tôt pour faire une visite de cérémonie à la générale. En même temps, ses regards rencontrèrent un écriteau indiquant la demeure du maître de poste, et il fit arrêter son équipage devant le perron de cette maison. Le maître de poste, évidemment, vivait fort retiré. Sa porte était la seule de toute la ville qui fut fermée. Kalinovitch dut sonner au moins cinq fois. À la fin, un vieillard grand, maigre, au visage décharné, vint lui ouvrir ; il portait un bonnet de nuit, des lunettes et une longue redingote grise très usée.

— M. le maître de poste est-il chez lui ? demanda Kalinovitch.

— C'est moi-même, monsieur. En quoi puis-je vous servir ? répondit le vieillard d'une voix lente et quelque peu enrrouée.

Kalinovitch expliqua qu'il était venu lui faire visite.

— Ah ! je vous suis très reconnaissant, monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer, dit le maître de poste, et il fit traverser à son visiteur une salle longue et froide, aux murs de laquelle étaient suspendus de grands tableaux à

l'huile, tellement enfumés qu'à première vue il était impossible d'en distinguer les sujets. Sur presque toutes les croisées se trouvaient des pots de géraniums, qui répandaient dans l'air une odeur asphyxiante. La pièce suivante, où le maître de la maison introduisit Kalinovitch, contenait aussi plusieurs tableaux du même ton fuligineux ; une armoire vitrée, renfermant des images pieuses, occupait presque tout le coin de devant. Sur une table de chêne non vernie était déployé, le dos en l'air, un livre relié en parchemin ; un crucifix d'ivoire d'un fort beau travail était accroché au mur, en face de la table. De grandes chaises en bois de chêne non verni, avec de durs coussins de cuir, complétaient l'ameublement. Après avoir fait asseoir Kalinovitch, le maître de poste le regarda à travers ses lunettes et resta silencieux. Le jeune homme se taisait également.

— Ainsi vous avez succédé à M. Godnieff ? demanda enfin le vieillard.

— Oui, répondit Kalinovitch.

— Vous avez une bonne place, monsieur ; votre prédécesseur vivait largement, et il s'est tout de même amassé une jolie fortune... Oui, la place est bonne !... conclut-il d'une voix traînante.

Kalinovitch fit une grimace.

— Et, auparavant, quel emploi aviez-vous ? demanda, après un moment de silence, le maître de la maison.

— Je n'ai encore servi nulle part ; il y a deux ans seulement que j'ai quitté l'université de Moscou.

— Vous avez fait vos études à l'université de Moscou ? Je la connais, monsieur, je la connais : c'est un établissement scientifique d'où sont sortis beaucoup d'hommes

distingués. Oh ! que Dieu ait pitié de nous ! que Dieu ait pitié de nous ! dit le maître de poste en levant les yeux au ciel.

La conversation fut de nouveau suspendue pendant quelque temps.

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Moscou ? reprit ensuite le vieillard.

— J'en arrive.

— Alors vous y étiez encore tout dernièrement. Je voudrais bien savoir ce qu'on dit là-bas à propos de la comète qui, paraît-il, doit passer à notre horizon.

— Que voulez-vous qu'on dise ? C'est un phénomène très ordinaire ; la route des comètes est calculée d'avance.

— Je le sais, monsieur, je le sais ; nos grands astronomes lisent couramment dans le livre étoilé et sont, pour ainsi dire, des prophètes. Oh ! que Dieu ait pitié de nous ! que Dieu ait pitié de nous ! dit de nouveau le vieillard, en portant encore ses regards vers le ciel, et il ajouta, comme se parlant à lui-même : — Des signes célestes précèdent toujours les grands événements ; mais, quelque subtile que soit la raison humaine, elle ne peut pénétrer ce mystère, et pourtant nous avons bien d'autres indications.

— Quelles indications et à propos de quoi ? demanda Kalinovitch, intrigué par ce langage.

— Nous avons beaucoup d'indications, répéta le maître de poste, évitant de répondre directement ; des villes que la terre a englouties sont exhumées, comme pour attester la fragilité des choses humaines. J'ai lu, monsieur, cette année-ci, dans la *Gazette de Moscou*, que des mis-

sionnaires anglais ont déjà pénétré dans les déserts de l'Éthiopie...

— C'est possible, dit Kalinovitch.

— Oui, monsieur, ils y ont pénétré. Un homme digne de foi m'a raconté qu'il est né en Amérique un enfant monstrueux. Oh ! que Dieu ait pitié de nous ! que Dieu ait pitié de nous ! Monsieur, nous avons beaucoup de signes précurseurs ; mais le principal, c'est la diminution de l'amour !

Kalinovitch, abasourdi, considéra son interlocuteur avec un redoublement de curiosité.

— Vous lisez beaucoup ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, je lis peu ; à présent, les bons livres sont rares, et puis ma santé est très mauvaise ; depuis sept ans je souffre d'une hydropisie de poitrine. Le chagrin m'a tué, monsieur : mon fils a porté plainte contre moi, prétendant que j'avais détourné la fortune de sa mère. Oh ! que le Seigneur ait pitié de nous ! que le Seigneur ait pitié de nous ! acheva le vieillard, qui tomba dans une profonde rêverie.

Kalinovitch se leva et s'apprêta à se retirer.

— Adieu, monsieur, dit le maître de la maison en se levant aussi ; je vous suis très reconnaissant. Votre prédécesseur me prêtait des livres sérieux. J'espère que vous me continuerez cette faveur. L'abonnement au cabinet de lecture coûte dix roubles par an ; mes moyens ne me permettent pas une telle dépense ; mais si c'était un effet de votre bonté que d'obliger gratuitement un homme pauvre...

Kalinovitch lui donna, à cet égard, toutes les assurances possibles et sortit.

— Adieu, monsieur, adieu ; je vous suis très reconnaissant, dit le vieillard, et, après avoir reconduit son visiteur, il se hâta de refermer la porte.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, la générale occupait la plus belle maison d'E... Tout autour de cet immeuble il y avait un trottoir dallé que l'on déblayait et sablait avec soin, tant que durait la saison des neiges ; la ville ne possédant aucune promenade d'hiver, c'était là que la générale et sa fille se promenaient entre deux et quatre heures. Aux fenêtres étaient tendues de vastes marquises d'étoffe rayée. L'ameublement intérieur répondait à ces dehors. Un spacieux vestibule conduisait à un large escalier, peint en chêne, que couvrait un tapis et que des fleurs bordaient de chaque côté.

En entrant, Kalinovitch trouva un laquais galonné sur toutes les coutures, mais dont la physionomie était assez bête. À la question : « La générale reçoit-elle ? » ce domestique n'hésita pas à répondre : « Donnez-vous la peine d'entrer. » Puis il monta annoncer le visiteur. Celui-ci s'arrêta un instant devant une glace pour remettre de l'ordre dans sa chevelure et rectifier son nœud de cravate, après quoi il pénétra dans le salon.

La générale était, suivant son habitude, à demi couchée sur un divan de coin. Mademoiselle Pauline, assise non loin de sa mère, dessinait au crayon une tête d'enfant. Pour se présenter, Kalinovitch se servit de la langue française. La générale, fixant sur lui ses yeux troubles, le regarda assez attentivement, et, sans doute, l'extérieur du jeune homme ne lui déplut pas trop, car ce fut avec un sourire aimable qu'elle demanda :

— Vous êtes un propriétaire d'ici ?

— Non, répondit Kalinovitch en jetant un regard oblique sur mademoiselle Pauline, qui l'avait frappé par son teint maladif et l'étrangeté de sa conformation.

— Alors ce sont assurément des affaires qui vous ont amené chez nous ? continua la générale.

Elle prenait Kalinovitch pour un fonctionnaire pétersbourgeois dont, en ce moment, on attendait l'arrivée à E...

— Non, je vais servir ici, répondit le visiteur.

— Servir ! fit avec étonnement la générale. Quel emploi avez-vous donc ici ?

— J'ai été nommé directeur de l'établissement scolaire du district.

La mère et la fille échangèrent un regard.

— Qu'est-ce que c'est que cet emploi-là ? dit la première.

— C'est sans doute en remplacement de ce vieux..., observa Pauline.

— Oui, répondit Kalinovitch.

Les deux dames se regardèrent de nouveau. La générale baissa la tête.

Pauline eut un clignement d'yeux à peine dissimulé et se mit à dessiner. Kalinovitch devina que l'aveu de sa position sociale venait de lui nuire dans l'esprit de ses nouvelles connaissances, et, comprenant à qui il avait affaire, il essaya d'effacer cette mauvaise impression.

— Je n'ai pas encore habité dans une ville de district, et je ne connais pas du tout la vie de province, dit-il.

— On s'ennuie ici, fit la générale, qui semblait répugner à poursuivre l'entretien.

— Il n'y a pas beaucoup de société ici, paraît-il ?

— Il paraît.

— Il n'y a à voir que les fonctionnaires ?

— Vraiment, je l'ignore.

— Mais Votre Excellence séjourne ici toute l'année ? observa Kalinovitch.

— J'habite ici à cause de mes affaires et aussi parce qu'étant malade, j'ai besoin d'avoir les secours médicaux sous la main. Mon bien se trouve dans ce district ; j'ai ici des parents, de bonnes connaissances que je vois, répondit la générale, et elle s'arrêta brusquement, comme si elle eût craint d'avoir compromis sa dignité en consentant à donner toutes ces explications.

— J'ai quitté Moscou avec beaucoup de regret, reprit Kalinovitch. Cette année-ci, les distractions n'y ont pas manqué. Sans parler de tableaux vivants très bien exécutés, nous avons eu plusieurs concerts remarquables qui ont fait fureur.

— Oh ! Moscou s'enthousiasme pour n'importe quoi !

— Mais Pétersbourg en fait autant ; il me semble même que Moscou est plus raisonnable, répliqua le visiteur.

— Comment peut-on comparer Pétersbourg et Moscou ! se récria la générale. La première de ces deux villes est aussi ravissante que la seconde est insipide.

— Est-ce que vous avez habité Pétersbourg ? demanda mademoiselle Pauline à Kalinovitch.

— Je n'y suis même jamais allé, avoua-t-il.

Les deux dames sourirent.

— Comment donc le connaissez-vous, puisque vous n'y êtes jamais allé ? C'est ce que je ne comprends pas, remarqua Pauline.

— Ni moi non plus, ajouta la mère.

Kalinovitch laissa tomber ces mots sans les relever.

Les dames Chévaloff aimaient beaucoup Pétersbourg, à cause des magasins de modes qui abondent dans cette ville. D'autre part, elles avaient une raison particulière pour détester Moscou. Deux hivers durant, la générale y avait séjourné, donnant des soirées et produisant sa fille en grande toilette à tous les bals du cercle de la noblesse ; mais ni les atours ni les talents de mademoiselle Pauline n'avaient été appréciés comme on l'espérait ; il ne s'était même trouvé personne pour la demander en mariage.

Pendant le reste de la visite, la mère et la fille se mirent à causer ensemble d'une cousine dont elles auraient dû recevoir une lettre, et qui ne leur écrivait pas. Kalinovitch, ne pouvant glisser un mot dans cette conversation de famille, prit le parti de s'en aller.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? demanda la générale.

— C'est le directeur du collège, maman, répondit Pauline.

— Quelle insolence de venir ainsi faire visite de but en blanc !... J'ai bien besoin de lui !

— Il ne prononce pas mal le français.

— Qui donc maintenant ne parle pas le français ? Ce n'est pas d'après cela qu'on peut savoir ce qu'il est. Il aurait dû prier quelqu'un de le présenter ; au moins son introducteur m'aurait répondu de lui. Mais tout cela est encore la faute de nos gens ! Quand donc parviendrai-je à les styler ? dit la générale, et elle sonna.

Entra un majordome efflanqué.

— Qui est-ce qui est de service aujourd'hui ? lui demanda sa maîtresse.

— C'est Simon, Votre Excellence, répondit-il.

— Dis-lui de venir me parler.

Simon arriva.

— Séménouchka, lui dit la générale, tu ne fais jamais que des sottises quand tu es de service. Si tu as si peu de jugement, tâche de réfléchir davantage. Tu reçois qui-conque se présente. Aujourd'hui tu as laissé entrer Dieu sait qui, un monsieur que nous ne connaissons pas du tout.

— Votre Excellence... voulut s'excuser le laquais.

— Je t'en prie, n'essaye pas de te justifier. Ton compte de fautes est déjà très chargé, et tu me forceras à prendre contre toi des mesures décisives. Va-t'en et sois plus sage !

En entendant ces paroles, le laquais devint tout rouge.

Les observations que la générale adressait à ses gens étaient toujours faites d'un ton doux et affable ; mais quand elle avait prononcé les mots : *mesures décisives*, il était rare que l'effet ne suivît pas la menace.

V

Cependant Pélagie Eugraphovna faisait des préparatifs inaccoutumés pour recevoir le nouvel hôte, et semblait décidée à montrer dans tout leur éclat ses talents de ménagère. Non contente d'exhiber le plus beau linge de table, un linge plus blanc que la neige, elle tira de l'armoire

où ils étaient renfermés, des cristaux à facettes qui avaient jadis fait partie du trousseau de la feue dame Godnieff, et dont on ne se servait que deux fois par an : quand venait la fête de Pierre Mikhaïlitch ou celle de Nastenka. Le dîner promettait aussi d'être assez soigné. La présence d'une grande fourchette et d'une truelle en bois d'érable donnait fortement à supposer qu'un sterlet⁶ figurerait parmi les plats. Durant toute la matinée, Pélagie Eugraphovna ne cessa de persécuter Nastenka pour qu'elle quittât sa robe de tous les jours et mît une robe de soie noire ; la jeune fille eut beau se fâcher, le dernier mot resta à la femme de charge. Celle-ci avait un but en se donnant tout cet embarras. Le jour où il s'était vu remplacé dans ses fonctions, Pierre Mikhaïlitch lui avait dit : « Le principal nommé à ma place est un jeune homme : si Dieu le permet, il épousera Nastenka. »

— Oh ! quel bonheur ce serait ! avait répondu Pélagie Eugraphovna. Elle désirait beaucoup que Nastenka se mariât le plus tôt possible, surtout avec le nouveau directeur ; car, jugeant d'après Pierre Mikhaïlitch, elle était convaincue qu'un principal de collège devait nécessairement être un excellent homme.

À deux heures arriva le capitaine, qui, selon son habitude, alla s'asseoir dans le salon, où il resta sans dire mot. Nastenka feuilletait les *Annales de la patrie*. Pierre Mikhaïlitch se promenait de long en large dans la salle. Le vieillard contemplait avec satisfaction la table, sur laquelle le couvert était mis comme pour un dîner de gala,

⁶ Esturgeon de petite taille, vivant principalement dans les fleuves russes et les mers intérieures d'Europe centrale et d'Asie occidentale, très estimé pour sa chair et ses œufs qui entrent dans la préparation du caviar.

et, de temps à autre, il allait jeter un coup d'œil à la fenêtre.

— Eh bien, papa, votre directeur ne vient pas ? C'est ennuyeux d'être ainsi obligé de l'attendre ! dit Nastenka.

— Patience, mon âme, il viendra ; il se sera probablement attardé chez quelqu'un, répondit Godnieff. Le voici ! fit-il quelques instants après.

Poussée par une instinctive curiosité, Nastenka s'approcha de la fenêtre. Le capitaine se leva à demi pour regarder dans la rue. Gavrilitch, voulant faire preuve de zèle aux yeux de son supérieur, fouettait à tour de bras le pauvre cheval, qui, peu habitué à un pareil traitement, galopait de la façon la plus disgracieuse. Peu s'en fallut que l'équipage ne se heurtât contre la grand'porte. Kalinovitch, qui avait toujours sur le cœur l'accueil hautain de la générale, arriva avec un visage refrogné.

— Soyez le bienvenu, Jacques Vasilitch, dit Pierre Mikhaïlitch, qui était allé au-devant du visiteur, et il le conduisit au salon.

— Mon frère, capitaine en retraite... Ma fille, Anastasia, ajouta-t-il.

Le capitaine s'inclina. Nastenka se souleva à demi sur sa chaise. Kalinovitch leur fit à tous deux un salut poli, mais froid.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? continua le vieillard en montrant les rafraîchissements et les hors-d'œuvre : ça, c'est de la zapékanka, une liqueur faite à la maison ; voilà des champignons, des oronges, et voici des harengs d'Arkhangel ; ils ne sont pas gros, mais ils ont bon goût, je vous les recommande.

— Je vous demanderais plutôt la permission de fumer, dit Kalinovitch.

— À votre aise ! Monsieur le capitaine, c'est à vous de régaler. Moi, je fume peu, mais mon frère que voici adore le tabac.

Le capitaine se mit en devoir de nettoyer sa courte pipe.

— Je vous remercie : j'ai sur moi tout ce qu'il faut, répondit Kalinovitch, en prenant une cigarette dans son étui à cigares.

Phlégont Mikhaïlitch dut se contenter d'offrir du feu au visiteur, dont il examina le porte-cigares avec une grande attention.

— Un joli objet ! C'est du cuir, sans doute ? demanda-t-il.

— Non, c'est du papier mâché, répondit Kalinovitch.

Ces mots ayant été dits en français, le capitaine ne les comprit pas, mais il ne voulut pas le laisser voir.

— Ah ! c'est apparemment un article de fabrication anglaise ! reprit-il d'un air songeur.

— En vérité, je l'ignore.

— C'est anglais, décida le capitaine.

Tous les ustensiles du fumeur l'intéressaient beaucoup, et il se croyait un fin connaisseur en cette matière.

— Où donc avez-vous été ?... Qui avez-vous vu ? Avec qui avez-vous fait connaissance ? commença Pierre Mikhaïlitch.

— Mes visites n'ont pas été nombreuses, et pourtant... j'en ai encore fait trop ! répondit Kalinovitch.

— Comment cela ? demanda le vieillard étonné.

Nastenka considéra le jeune homme d'un air assez intrigué, le capitaine le regarda aussi.

— D'abord, poursuivit Kalinovitch, votre gorodnitchi n'a pas voulu me recevoir, et m'a fait dire que je devais m'adresser à la police.

Pierre Mikhaïlitch se mit à rire de tout son cœur.

— Ha, ha, ha ! Il est drôle, ce vétéran ! Il s'est trompé sur l'objet de votre visite. Que voulez-vous ? C'est un homme qui a toujours l'esprit occupé du service. Et, de plus, il est pauvre : dans une petite ville comme celle-ci, il n'y a pas gras pour un gorodnitchi ; le nôtre n'a guère pour vivre que son traitement et cent ou deux cents roubles, tout au plus, qu'il reçoit du fermier des eaux-de-vie.

À ces mots, un sourire méprisant se montra sur le visage de Kalinovitch.

— Avec cela, il a une nombreuse famille, continua Pierre Mikhaïlitch, qui n'avait nullement remarqué l'impression produite par ses paroles : deux de ses enfants suivent les cours du collège, et leur mise fait peine à voir ; on ne les prendrait jamais pour des fils de gentilhomme, tant ils sont dépenaillés. La femme, à la suite de ses dernières couches, ne s'est sans doute pas soignée, et son lait lui est remonté à la tête : toujours est-il que depuis lors elle a l'esprit dérangé... Elle néglige, dit-on, tous les soins de propreté et ne fait plus qu'errer comme un spectre dans la maison, en grondant après tout le monde... C'est une situation bien lamentable ! acheva d'une voix triste le vieillard.

Mais son jeune successeur écouta tout cela avec une complète indifférence.

— Ce gorodnitchi a une fort jolie fille, elle passe ici pour une beauté, lui fit observer d'un ton à demi moqueur Nastenka.

Kalinovitch se borna à la regarder sans répondre.

— Certainement, elle est jolie, reprit Pierre Mikhaïlitch. Chez qui êtes-vous encore allé ? ajouta-t-il en s'adressant à son hôte.

— Je suis allé chez le maître de poste ; — c'est un original !

— En effet, reconnut Godnieff ; ce vieillard ne manque pas d'intelligence, il est pieux, mais il se préoccupe sans cesse de ce que l'avenir réserve au monde... J'ai eu, autrefois, de fréquentes discussions avec lui à ce sujet : c'est un péché, lui disais-je, de chercher à pénétrer les volontés de Dieu ; contentons-nous de vivre honnêtement et laissons faire ensuite la divine Providence...

— Il est terriblement avare, observa Nastenka.

— Qu'en sais-tu, mon âme ? répliqua Pierre Mikhaïlitch. D'ailleurs, si réellement il est avare, c'est, suivant moi, à lui surtout qu'il fait du tort en s'imposant de continuelles privations.

— Mais, papa, comment donc pouvez-vous dire qu'il ne fait de tort qu'à lui quand il exploite les autres ? C'est un usurier ! Et son histoire avec son fils ? repartit Nastenka.

— Que parles-tu de son histoire avec son fils ? Qui peut être juge entre un père et ses enfants ? Personne, si ce n'est Dieu ! dit Pierre Mikhaïlitch, dont le visage avait pris une expression de sévérité et de mécontentement.

Nastenka mit la conversation sur un autre sujet.

— Vous avez été chez la générale ? demanda-t-elle à Kalinovitch.

— Oui, répondit-il.

— C'est ce que nous avons ici de plus huppé !

— Il paraît.

— Vous avez vu sa fille ?

— Je ne sais pas ; j'ai vu une demoiselle ou une dame qui a une déviation du col ou du côté — je n'ai pas bien remarqué.

— Elle est absolument privée d'un côté, reprit Nastenka. Figurez-vous, on donne là des bals : j'ai même eu le bonheur d'assister à l'un d'eux ; eh bien ! il n'y a pas moyen de garder son sérieux quand on la voit en toilette de bal, conformée comme elle l'est.

— Jeunes gens ! s'écria Pierre Mikhaïlitch, ne riez pas des défauts corporels ; c'est un péché, aussi bien que de rire des malades !

— Nous ne rions pas non plus, répondit avec un sourire Kalinovitch : au contraire, elle a produit sur moi une impression si pénible que je ne parviens pas à secouer cette tristesse.

— Le dîner est prêt ! annonça le vieillard, qui venait d'apercevoir la soupière mise sur la table. Mais, avant le repas, ne boirez-vous pas un peu d'eau-de-vie ? demanda-t-il à Kalinovitch.

— Non, je vous remercie, répondit ce dernier.

— Comme il vous plaira ! Le capitaine et moi, nous allons en boire. Votre Haute Noblesse, l'heure de l'amiral a sonné, voulez-vous accepter ?... dit Pierre Mikhaïlitch en remplissant un verre à patte et en le présentant au capitaine ; mais, dès que celui-ci avança la main pour le

prendre, son frère le retira à lui et le vida lui-même. Le capitaine sourit... Pierre Mikhaïlitch lui faisait tous les jours cette petite farce.

— Allons, à présent, vous ne serez plus attrapé, continua-t-il en remplissant un autre verre.

— Je le sais, répondit le capitaine, et il but son eau-de-vie tout d'un trait.

On passa dans la salle, où Pierre Mikhaïlitch présenta Pélagie Eugraphovna à son nouvel ami. Kalinovitch fit un léger salut à la femme de charge, qui s'inclina cérémonieusement.

— Je crois qu'on veut aujourd'hui nous régaler de tripes, fit le vieillard en se mettant à table et en humant l'odeur du fricot. — Aimez-vous les tripes ? demanda-t-il à Kalinovitch.

— Oui, j'en mange, répondit le jeune homme avec un sourire quelque peu sarcastique ; mais il n'y eut pas plus tôt goûté qu'il les trouva délicieuses. C'est très bon, déclara-t-il ; parfaitement préparé !

— Savamment ! ajouta Pierre Mikhaïlitch. Pélagie Eugraphovna, à vous l'honneur ! Nous vous remercions au nom de toute l'honorable société !

La femme de charge recevait ces compliments avec une joie manifeste, et on ne la voyait plus quitter la table à chaque instant, comme elle avait l'habitude de le faire. Aux tripes succéda un sterlet que Kalinovitch honora d'une attention bien méritée. Le plat de gelinottes qui vint ensuite obtint également son suffrage ; mais ce qu'il apprécia par-dessus tout fut la nalivka⁷ ; après en avoir bu

⁷ Liqueur très sucrée faite à base de fruits et de baies.

deux verres, il en demanda un troisième, disant que cette liqueur l'emportait sur toute autre.

Pélagie Eugraphovna était rouge de plaisir.

Après le dîner, tout le monde revint au salon.

— Parlez-moi un peu de l'université de Moscou, Jacques Vasilitch, commença Godnieff. À ce que j'ai entendu dire, il s'y trouve maintenant d'excellents professeurs. Dans quelle faculté étiez-vous ?

— Dans la faculté de droit.

— Une belle faculté !... Moi, j'ai fait aussi mes études à Moscou : je suivais les cours de la faculté des lettres. De mon temps, Merzliakoff jouissait d'une grande réputation, et c'était justice. Je serais curieux de savoir si aujourd'hui MM. les étudiants se souviennent encore de lui, s'ils l'honorent selon ses mérites.

— Sans doute, répondit Kalinovitch : on n'a pas cessé de le considérer comme un professeur éminent.

— Cela fait l'éloge de la jeune génération ; il ne convient pas d'oublier de tels hommes ! reprit le vieillard, et il soupira.

L'effet des quelques verres de naliveka qu'il avait bus à table se faisait sentir dans sa conversation : il devenait plus causeur que jamais, et ses pensées prenaient une teinte de douce mélancolie. Maintenant, arrivé au déclin de la vie, poursuivait-il comme se parlant à lui-même, je voudrais bien aller passer quelque temps à Moscou ; le malheur est que je n'en ai pas les moyens. Sans cela, je serais heureux de voir encore une fois la cité aux pierres blanches, de visiter l'Université... J'imagine qu'on n'en refuserait pas l'accès à un ancien étudiant. Plusieurs de mes camarades sont à présent des littérateurs, des savants

célèbres. Quand nous faisons nos études ensemble, j'étais leur ami, j'avais parfois des discussions avec eux. Sans doute, ce sont maintenant des gens arrivés, tandis que moi je ne suis qu'un modeste principal en retraite ; cependant, je crois que, si j'allais les voir, ils ne me feraient pas mauvais accueil.

Kalinovitch écoutait à peine Pierre Mikhaïlitch ; en revanche, il observait très attentivement Nastenka, dont le visage exprimait un violent ennui. C'était au moins la millionième fois que Godnieff évoquait devant elle le souvenir de Merzliakoff et manifestait le désir d'aller à Moscou. Cherchant, du reste, à cacher son agacement, la jeune fille tantôt regardait par la fenêtre, tantôt abaissait ses yeux noirs sur le numéro des *Annales de la patrie* ouvert en face d'elle, et il faut reconnaître qu'en ce moment elle était fort jolie.

— Vous lisez quelque chose ? lui demanda Kalinovitch.

— Non, je feuillette seulement, répondit-elle.

— Mais vous aimez la lecture ?

— Beaucoup ; c'est mon unique distraction. À présent, je lis moins ; mais autrefois je ne quittais un livre que quand j'étais à bout de forces.

— Il est assez difficile de trouver quelque chose d'intéressant dans notre littérature.

Là-dessus s'engagea, au sujet des écrivains russes, une longue discussion entre Pierre Mikhaïlitch, Nastenka et Kalinovitch. En général, ce dernier jugeait nos poètes et nos romanciers les plus en renom avec une sévérité qui étonna beaucoup ses interlocuteurs.

— Oh ! quel critique rigoureux vous êtes ! s'écria Godnieff.

— Vous-même, est-ce que vous n'écrivez rien ? demanda brusquement Nastenka.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'écris ? demanda à son tour le jeune homme, à qui cette question parut causer un certain embarras.

— C'est une idée que j'ai ; il me semble que vous devez écrire.

— C'est possible, répondit Kalinovitch.

Pierre Mikhaïlitch frappa joyeusement dans ses mains.

— Ah ! la fine mouche que tu es, Nastenka ! dit-il ; tu as deviné cela du premier coup. Eh bien ! vous avez raison, ajouta-t-il en s'adressant à son hôte ; vous êtes jeune, intelligent, instruit... Pourquoi ne seriez-vous pas homme de lettres ?

— Qu'est-ce que vous écrivez ? insista la jeune fille.

Kalinovitch garda le silence.

— Cela, mademoiselle, c'est le secret de l'auteur, observa Pierre Mikhaïlitch ; nous n'avons pas le droit de le savoir tant que lui-même ne juge pas à propos de nous le révéler. Un jour, s'il plaît à Dieu, Jacques Vasilitch viendra nous donner lecture de son œuvre, et alors nous serons édifiés, nous pourrons juger. Mais, capitaine, dit-il ensuite à son frère, vous ne pensez pas à regagner vos quartiers d'hiver ?

— Non, je reste, répondit Phlégont Mikhaïlitch.

D'ordinaire, le dîner fini, le capitaine se hâtait de retourner auprès de ses oiseaux. Pour qu'il dérogeât à cette habitude, il fallait une circonstance tout à fait exceptionnelle. Évidemment, le visiteur l'intéressait beaucoup. Ce

qui, d'ailleurs, le prouvait, c'était l'attention extraordinaire avec laquelle il écoutait les moindres paroles de Kalinovitch.

— Allons, très bien ! Mais, moi, je vais demander à notre respectable hôte la permission d'aller me reposer un moment : je suis accoutumé à faire la sieste après le dîner, dit Pierre Mikhaïlitch en se levant.

— Je vous prie de ne pas vous gêner pour moi, répondit Kalinovitch.

— Du reste, je ne vous renvoie pas chez vous : qu'est-ce que vous feriez tout seul dans une chambre d'hôtel ? Je vous laisse en compagnie d'un vieux capitaine et d'une jeune demoiselle, vous avez à qui parler. Anastasia Pétrovna aime beaucoup à causer littérature.

Ce disant, le vieillard salua et sortit. Quelques minutes après, on l'entendit très distinctement ronfler, ce qui rendit Nastenka confuse.

— Voulez-vous faire un tour de jardin ? demanda-t-elle, remarquant que Kalinovitch portait souvent la main à sa tête.

— Je serais bien aise de prendre l'air, répondit le jeune homme ; votre nalivka est un breuvage incomparable, mais je m'aperçois aussi qu'il est fort capiteux.

Tous quittèrent le salon.

L'ancien propriétaire de la maison habitée maintenant par les Godnieff avait surtout visé à l'agrément dans l'ordonnance de son jardin. Une large allée de tilleuls conduisait à un espace découvert au milieu duquel s'élevait un pavillon chinois ; de ce point, l'œil apercevait, à différentes distances, des statues en bois représentant diverses divinités païennes. Sans doute, maintenant,

le pavillon était fort délabré. La plupart des dieux et des déesses mythologiques auraient eu grand besoin de réparations ; mais, nonobstant les instances de Pélagie Eugraphovna, Pierre Mikhaïlitch, docile en cela au désir de sa fille, s'était toujours refusé à convertir son jardin en un vulgaire potager.

— Commandante, disait-il à la femme de charge, il ne faut pas avoir la préoccupation exclusive de l'utile : l'agréable mérite aussi notre attention. Il faut, dans la vie, joindre *utile dulci*.

L'air était transparent et tiède, comme il arrive souvent au commencement de septembre ; une légère vapeur s'élevait au-dessus du cours d'eau qui traversait le jardin ; les rayons du soleil couchant tantôt mettaient des taches de lumière sur le chemin, tantôt prêtaient des formes fantastiques à la Minerve manchote et à la Vénus décapitée. Le charme du paysage parut agir sur Kalinovitch.

— Qu'on est bien ici ! dit-il ; quel beau site !

— Pour ceux qui n'y viennent qu'en passant ! reprit Nastenka, Du reste, c'est le seul endroit où je sente quelque plaisir à me trouver, ajouta-t-elle. Puis la jeune fille demanda à Kalinovitch une cigarette, qu'elle alluma à la pipe de son oncle.

— Prenez garde : si votre papa venait à s'en apercevoir ! lui dit le capitaine en hochant la tête.

Nastenka aimait beaucoup à fumer ; mais, pour satisfaire ce goût, force lui était de se cacher de son père. Pierre Mikhaïlitch, qui ne savait rien refuser à sa fille, se mettait en colère quand il lui voyait une cigarette à la bouche.

— Nastasia Pétrovna, ce sont là des mœurs de hussard ! Après cela, il ne reste plus aux dames qu'à boire de l'eau-de-vie ! vociférait-il.

Mais, sous ce rapport, le capitaine venait en aide à sa nièce : il lui fournissait, à l'insu de Pierre Mikhaïlitch, des cigarettes de tabac léger qu'il confectionnait lui-même avec le plus grand soin.

— Vous avez vu le portrait de George Sand ? demanda Nastenka, tandis qu'elle se promenait dans l'allée avec Kalinovitch.

— Oui, répondit-il.

— Est-ce qu'elle est belle ?

— Elle n'est pas mal.

— Je voudrais bien voir son portrait ! J'aime tant ses romans !

— Lequel d'entre eux préférez-vous ?

— Tous me plaisent au plus haut point ! J'ai relu *Indiana* je ne sais combien de fois !

— Et son sort vous a sans doute arraché des larmes, dit Kalinovitch d'un ton légèrement railleur.

— Pourquoi m'en aurait-il arraché ? répliqua Nastenka., Selon moi, elle n'est pas à plaindre, comme d'autres peuvent le penser : au moins elle a vécu, et elle a aimé.

Kalinovitch se contenta de sourire.

— Aurait-elle été plus heureuse, poursuivit Nastenka, si, faisant abnégation de son cœur, de sa tendresse, de ses sentiments, de ses rêves, elle s'était durant toute sa vie offerte en sacrifice à son mari, à un homme qui ne l'avait jamais aimée, qui ne voulait ni ne pouvait la comprendre ? Dans sa position, sans doute, une femme banale, ordinaire, aurait encore trouvé moyen de vivre : nous

avons ici des dames qui avouent franchement ne pouvoir souffrir leurs maris, et qui cependant vivent avec eux parce qu'elles n'ont pas de fortune.

— C'est une raison assez plausible, observa Kalinovitch.

— Oui, mais pas pour Indiana. Sa nature la condamnait à mourir ou à s'ouvrir une issue. Elle s'est trompée dans son amour, — eh bien, qu'importe ? Après tout, il y a eu pour elle des moments où elle a été aimée, où elle a cru, où elle a connu le bonheur.

— Elle aurait dû aimer Ralph, répliqua Kalinovitch : tout le roman repose sur cette donnée que les femmes accordent souvent leur amour à des gens qui en sont indignes, et reconnaissent trop tard le mérite là où il existe. Dans les dernières scènes, Ralph apparaît comme un véritable héros.

— Ralph, un héros ? Jamais ! s'écria Nastenka : je ne crois pas à son amour. Il a l'excentricité des Anglais, il s'est occupé d'Indiana par désœuvrement, peut-être pour dissiper son spleen. L'avocat est bien plus un héros que lui : il vit, il est amoureux, il souffre. Indiana devait l'aimer, car il vaut mieux que Ralph.

— En quoi donc vaut-il mieux ? C'est un égoïste.

— Non, c'est un homme, et tous les hommes sont ambitieux ; mais Ralph, fi ! c'est un chiffon !

Nastenka était fort animée.

« Quel petit démon ! » ne pouvait s'empêcher de se dire Kalinovitch en considérant les yeux enflammés et les joues vermillonnées de son interlocutrice.

Sur ces entrefaites, le capitaine s'approcha d'eux. Jusqu'alors il était resté dans le pavillon, où il fumait sa pipe assis sur un banc.

— Tenez, mon oncle aime beaucoup Ralph, continua Nastenka. N'est-ce pas, mon oncle, que Ralph vous plaît ? — vous vous rappelez, cet Anglais... dans le livre que nous lisions avant-hier ?

— Oui, il me plaît.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un homme sérieux, répondit le capitaine.

Les jeunes gens se promenèrent ainsi dans le jardin jusqu'à la tombée de la nuit. La conversation ne languit pas une minute entre eux. En général, du reste, Kalinovitch se bornait à interroger et gardait le plus souvent l'attitude d'un observateur. En revanche, Nastenka était intarissable. Elle avoua franchement combien elle avait été étonnée d'apprendre que Kalinovitch était allé faire des visites ; ensuite elle dépeignit en charge toute l'aristocratie du district. Enfin la jeune fille fit une relation aussi piquante que sincère du bal où son amour-propre avait été si cruellement mortifié, d'abord par l'accueil dédaigneux de la générale, puis par l'invitation unique du chef de bureau Médiokritzky.

Le capitaine l'écoutait en silence, se bornant à hocher la tête.

« Le petit démon ! » pensait toujours à part soi Kalinovitch.

Cependant Pierre Mikhaïlitch s'était levé, et, après avoir fait un bout de toilette, il était allé s'asseoir au sa-

lon, où il sirotait un rob⁸ de canneberge,⁹ préparé à son intention par Pélagie Eugraphovna, qui le lui versait toujours elle-même.

En ce moment, tous deux causaient à demi-voix : ils s'entretenaient du jeune principal.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! On ne peut pas souhaiter mieux que cet homme-là pour Nastenka ! dit la femme de charge.

Elle appréciait fort, dans Kalinovitch, la propreté de la mise et la distinction des manières ; mais elle lui savait surtout gré d'avoir rendu si pleine justice à ses talents de cordon bleu.

— Tout est entre les mains de Dieu ! observa Pierre Mikhaïlitch.

Quand les jeunes gens rentrèrent, Pélagie Eugraphovna s'éclipsa aussitôt, et Nastenka, comme de coutume, se mit en devoir de servir le thé.

Ensuite on joua à la *préférence*, après quoi l'on soupa, et, au moment des adieux, la jeune fille demanda à Kalinovitch s'il aimait à lire tout haut.

— Oui, répondit-il.

— Quand vous reviendrez nous voir, nous vous prions de nous faire une lecture.

— Si cela peut vous être agréable, dit Kalinovitch, et il commença à prendre congé de ses hôtes.

⁸ Suc de fruits concentré obtenu par évaporation prolongée, et ayant la consistance du miel.

⁹ Airelle des marais, de la famille des Vacciniées, dont les baies sont utilisées dans la confection de sirop, de confitures.

— Certainement, nous comptons sur vous, reprit Nastenka, comme le jeune homme était déjà dans l'antichambre.

— Il est fort bien, fort bien ! déclara Pierre Mikhaïlitch lorsque Kalinovitch fut sorti.

— C'est un homme très intelligent, ajouta Nastenka.

— Oui, une tête saine, continua le vieillard. On fait de bonnes études à présent dans les universités ; l'enseignement s'améliore d'année en année.

— Papa, vous l'inviterez à dîner pour demain ? demanda Nastenka.

— Sans doute ; il n'est pas encore organisé : où pourrait-il prendre son repas ? répondit Pierre Mikhaïlitch.

Et, après un instant de réflexion, il ajouta :

— Ce à quoi je pense maintenant, c'est à lui trouver un logement quelque part.

— Il y en a un vacant en face de chez nous, suggéra Nastenka.

Pierre Mikhaïlitch fit à son frère un petit signe d'intelligence.

— Voyez-vous ça ? s'écria-t-il. Hein ! capitaine, comment trouvez-vous notre Nastasia Pétrovna ? Elle veut loger le jeune principal devant sa fenêtre.

— Oui, répondit le capitaine.

Nastenka rougit un peu.

— Il faut aller voir chez la prikaznitchikha¹⁰ : ses locataires ont déménagé, proposa Pélagie Eugraphovna, qui remettait en place les chaises et la table de jeu.

¹⁰ Femme d'un écrivain de chancellerie.

— Oui, c'est cela ! reprit Pierre Mikhaïlitch, le logement est beau. Tu passeras demain chez elle, commandante, et tu débattras bien les conditions.

— Oui, répondit la femme de charge.

— Seulement, voici une chose à considérer, continua le vieillard : s'il va demeurer là, il faudra lui fournir des meubles, car ici il aurait de la peine à s'en procurer immédiatement.

— Nous lui en fournirons, dit Pélagie Eugraphovna, et elle sortit.

L'idée que venait d'exprimer Pierre Mikhaïlitch, elle l'avait eue longtemps avant lui. Après cet entretien, chacun se retira.

Ce fut Nastenka qui donna le signal du départ. Prétendant une extrême fatigue, elle s'approcha de son père, qui, comme de coutume, l'embrassa et la bénit. Mais, rentrée dans sa chambre, la jeune fille ne se coucha pas tout de suite, et pendant longtemps on put voir de la lumière à sa fenêtre. Elle écrivait une nouvelle poésie commençant par ce vers :

Qui que tu sois, mortel plein de fierté...

VI

Ainsi que Pélagie Eugraphovna l'avait décidé dans sa sagesse, Kalinovitch vint habiter chez la prikaznitchikha. Cette logeuse était une femme petite, replete, qui aimait beaucoup le pâté, le café, le thé et — mon Dieu, avouons-le — l'eau-de-vie. Veuve depuis un temps im-

mémorial, elle n'avait d'autre moyen d'existence que la location de sa petite maisonnette, et entretenait les meilleures relations d'amitié avec Pélagie Eugraphovna, c'est-à-dire que trois fois par semaine elle venait manger un morceau et boire un coup chez la femme de charge des Godnieff. Pour payer son écot, elle racontait les nouvelles de la ville, et, si celles-ci faisaient défaut, y suppléait, grâce à sa fertile imagination.

En manigancant l'installation de Kalinovitch chez la prikaznitchikha, Pélagie Eugraphovna avait poursuivi un double but : d'abord, elle désirait que le logement de son amie ne restât pas inoccupé ; ensuite, elle savait que cette logeuse ne lui laisserait rien ignorer des faits et gestes du jeune homme. Effectivement, la prikaznitchikha se mit à épier avec la plus grande attention tous les actes de son locataire, et, dans les premiers temps, elle fut enchantée de lui.

— On n'a jamais vu un pareil homme ! disait-elle avec un geste d'admiration. Il est si intelligent, si modeste ! C'est un charme !

Ensuite, lorsque Kalinovitch eut pris possession des meubles envoyés par Pierre Mikhaïlitch et les eut rangés dans son logement, l'enthousiasme de la logeuse ne connut plus de bornes ; elle accourut chez Pélagie Eugraphovna, le visage enflammé, les yeux brillants.

— Ma chère, commença-t-elle, je ne reconnais plus mon logement : ce n'est plus ma maison, ce ne sont plus mes chambres ! Le gentilhomme qui logeait auparavant chez moi avait fait de ma demeure un vrai chenil ; tandis que mon locataire d'aujourd'hui est si soigneux, si propre ! Oh ! quel homme !

Tous ces racontages contribuaient encore à grandir le jeune principal dans l'estime de Pélagie Eugraphovna.

Manquant de distractions dans une petite ville comme E..., mon héros dînait presque chaque jour chez les Godnieff et y restait ordinairement jusqu'à une heure avancée de la nuit : c'était le seul endroit où il fut cordialement reçu et où il pût causer avec des gens civilisés. Peut-être aussi un autre motif plus puissant le poussait-il à fréquenter cette maison ; quoi qu'il en soit, tout en passant ainsi ses soirées, il donnait une stricte attention aux devoirs de sa charge. Tous les matins il se rendait au collège, où, selon l'expression du mathématicien Lébédéeff, il n'avait pas tardé à montrer ses *griffes* : pour débiter, il avait mis Gavrilitch à la porte et l'avait remplacé par un brave maréchal des logis. Le jeudi, qui était jour de marché, beaucoup d'élèves, fils de commerçants, allaient au bazar au lieu d'aller en classe : les uns secondaient leurs papas dans le service des clients, les autres bayaient aux corneilles.

Instruit de cet état de choses, Kalinovitch manda les parents auprès de lui et leur déclara qu'à l'avenir les enfants qui ne viendraient pas au collège les jours de marché seraient exclus de l'établissement. « Le nouveau principal veut qu'on lui fasse un cadeau », pensèrent ces bonnes gens. Ils se cotisèrent donc pour acheter deux pains de sucre et deux livres de thé, qu'ils apportèrent respectueusement au directeur ; mais, comme de raison, ils furent éconduits de la façon la plus méprisante. Quelques élèves s'étant encore abstenus, le jeudi suivant, de venir en classe, Kalinovitch leur interdit, dès le lendemain, l'accès du collège ; les parents eurent beau prier, supplier,

sa résolution resta inflexible. Pendant les classes, il allait assister au cours tantôt d'un professeur, tantôt d'un autre, afin de s'assurer par lui-même de leurs capacités. Lébédéff, ayant paru hésiter un jour dans une démonstration au tableau, fut, aussitôt après la classe, appelé dans le cabinet de la direction. Là on lui fit observer, avec une froide politesse, qu'un professeur devait connaître à fond la science dont l'enseignement lui était confié, et que, si son instruction laissait quelque peu à désirer, mieux valait pour lui embrasser une autre carrière. Pendant un mois, le Nemrod cessa d'aller à la chasse ; il employa tout ce temps à relire ses traités de mathématiques, non sans pester contre le chef dont la sévérité l'obligeait à cette corvée.

Roumiantzeff prodiguait les platitudes à Kalinovitch. Chaque dimanche, il s'empressait de le féliciter à l'occasion de la fête, il s'inclinait jusqu'à la ceinture quand il le voyait entrer dans sa classe ; plusieurs élèves prétendaient même qu'il ne passait jamais devant la demeure du principal sans se découvrir. Mais toutes ces courbettes ne servaient à rien : Kalinovitch se montrait toujours sec et peu aimable dans ses rapports avec Roumiantzeff.

Ce fut sur Exarkhatoff que l'orage éclata. Pendant quatre mois, le professeur d'histoire avait su résister à sa malheureuse passion ; mais, après avoir reçu son traitement de janvier, il n'y put tenir plus longtemps et se paya une orgie. Quoiqu'il eût, cette fois, l'ivresse douce et paisible, il n'en fut pas moins accueilli, à son retour chez lui, par les récriminations accoutumées de sa femme, qui menaça d'aller se plaindre au nouveau directeur.

— Ah ! Jacques Kalinovitch ! s'écria Exarkhatoff, en brandissant son poing comme un acteur tragique. J'aurai peur d'un Jacques Kalinovitch, peut-être ! Il ne m'a pas reconnu ; il n'a pas daigné saluer Exarkhatoff ! Eh bien ! s'il croit s'être, par là, grandi à mes yeux, il se trompe, le drôle ! je ne l'en méprise que davantage. Je me mettrais à genoux devant Pierre Mikhaïlitch ; mais, devant ce vaurien, je ne baisserai pas la tête seulement d'un demi-verchok !... Il a renié un ancien camarade — l'homme vil ! Va le trouver, vipère ; va te mettre sous sa protection : Kalinovitch et toi, vous vous valez !

En même temps, il s'avavançait vers sa femme ; mais celle-ci se mit en état de défense, et, s'étant armée d'un tisonnier, cria à son tour :

— Touche-moi seulement ! Ose me toucher ! Si tu approches, je t'arrache les yeux !

Les deux petites filles, craignant pour leur mère, commencèrent à piailler. Ces cris attirèrent le maître de la maison, un bourgeois, qui voulut calmer Exarkhatoff, mais le professeur lui cria d'un air menaçant :

— Va-t'en, plébéien !

Comme le plébéien ne s'en allait pas, Exarkhatoff le saisit au collet et le souleva en l'air ; mais, au même instant, sa femme l'empoigna lui-même par la cravate ; les petites filles crièrent de plus belle... En un mot, il y eut une assez désagréable scène de ménage, à la suite de laquelle madame Exarkhatoff, flanquée du propriétaire, alla se plaindre au principal. Elle raconta de point en point ce qui s'était passé, et, pour ne laisser aucun doute sur l'insolence brutale de son mari, elle se garda bien d'omettre les injures qu'il avait proférées à l'adresse de

son supérieur. Le propriétaire confirma ce récit. Kalinovitch, très calme, écouta jusqu'au bout avec la plus grande attention.

— Fort bien, j'aviserai, dit-il, et il congédia les visiteurs.

Aussitôt après il écrivit au gorodnitchi pour demander une enquête sur les faits de violence et de tapage imputés au professeur Exarkhatoff ; en même temps il envoya un rapport là-dessus à la direction de l'enseignement secondaire. Quand cela fut su et qu'on eut fait comprendre à la stupide madame Exarkhatoff combien cette affaire allait devenir sérieuse pour son mari, elle courut se jeter aux pieds du principal.

— Batuchka, supplia-t-elle, ne nous réduisez pas à la mendicité. Est-ce qu'on doit s'inquiéter de ce qui se passe dans les ménages ? On sait bien que les époux ne sont pas toujours d'accord entre eux. Nous avons eu plus d'une fois de ces batailles-là ensemble... À présent, la paix est faite... Ayez pitié de nous, mon père !

Le propriétaire vint aussi intercéder en faveur d'Exarkhatoff.

— Monsieur, dit-il, je ne porte pas plainte ; j'en atteste la Reine du Ciel, je ne porte pas plainte, car mon locataire est un excellent homme, et je serais désolé de lui attirer des désagréments.

À toutes ces prières Kalinovitch se contenta de répondre :

— À présent je suis dessaisi ; l'affaire ne me regarde plus.

Madame Exarkhatoff se rendit chez Pierre Mikhaïlitch et lui raconta les choses.

— Vous êtes une sottise, madame ; je me permets de vous le dire, malgré les égards dus à votre sexe ! Vous n'êtes bonne qu'à déchaîner la tempête ! répondit-il.

— Batouchka, Pierre Mikhaïlitch, si j'avais pu prévoir cela ! Tandis que nous lui exposions nos plaintes, votre successeur est resté bien tranquille, il nous a écoutés de l'air le plus affable, sans trahir aucun mécontentement, et il agit maintenant comme une bête féroce !

— Et à moi vous reprochiez d'être trop bon pour votre mari, répliqua Godnieff, qui alla ensuite trouver Kalinovitch.

— Jacques Vasilitch, dit-il en entrant, est-il possible que vous traitiez ainsi Exarkhatoff ? N'attachez pas d'importance à cette affaire ! Je vous garantis qu'il ne se mettra plus jamais en faute... Cela lui arrive peut-être une fois en dix ans, n'hésita pas à ajouter, au mépris de la vérité, le charitable vieillard.

— Je ne puis rien faire maintenant, répondit Kalinovitch, et il expliqua comme quoi il avait déjà adressé un rapport à qui de droit.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! reprit Pierre Mikhaïlitch, que vous êtes emportés, vous autres jeunes gens ! Prendre une pareille décision sans avoir examiné l'affaire, sur le simple témoignage d'une péronnelle, ce n'est pas bien... Non, ce n'est pas bien... répéta-t-il avec irritation, et il retourna chez lui, où il passa toute la soirée à écrire au directeur de l'enseignement secondaire.

Dans sa lettre, il implorait, comme ancien principal, la clémence en faveur d'Exarkhatoff, et promettait que ce dernier ne retomberait plus jamais dans la même faute.

Cette démarche obtint tout le succès qu'elle pouvait avoir : Exarkhatoff reçut un blâme sévère et fut transféré dans une autre ville. Quand il vint faire ses adieux au vieillard, celui-ci avait d'abord l'intention de lui reprocher sa conduite ; mais, en voyant la mine désolée de son professeur de prédilection, Pierre Mikhaïlitch, au lieu de l'admonester, lui demanda s'il avait des ressources suffisantes pour le voyage. Exarkhatoff rougit et se tut. Sans dire un mot, l'ex-principal lui glissa vivement dix roubles dans la main. Pour toute réponse, Exarkhatoff voulut saisir et baiser la main du bon Godnieff, qui s'empressa de la retirer. Au premier relais de poste, le pauvre diable écrivit à son bienfaiteur une lettre mouillée de larmes. En la lisant, Pierre Mikhaïlitch attendri se mit lui-même à pleurer. Quand Nastenka lui demanda ce qu'il avait, il répondit :

— J'emporterai cette lettre avec moi dans la tombe !
Puisse-t-elle me valoir le pardon d'un de mes péchés !

Peu après, Kalinovitch arriva, et, remarquant l'émotion de Pierre Mikhaïlitch, il voulut aussi en savoir la cause. Nastenka la lui apprit.

— J'emporterai cette lettre avec moi dans la tombe, monsieur, lui répéta Pierre Mikhaïlitch.

Kalinovitch ne répondit pas ; il échangea un regard avec Nastenka, et tous deux sourirent légèrement.

Les divers incidents de l'existence sociale donnaient lieu à d'incessantes discussions entre le vieillard et les jeunes gens. Par exemple, chassait-on du service quelque petit employé ? Pierre Mikhaïlitch avait coutume de déplorer cette mesure de rigueur, qui, au contraire, causait un certain plaisir à Kalinovitch.

— On aurait dû lui faire pis encore ! observait ce dernier.

— Eh ! Jacques Vasilitch ! répliquait Godnieff, c'est un père de famille, monsieur ! Avec quoi maintenant nourrirait-il les siens ?

— Il a fait du tort à des milliers de gens ; c'est bien le moins que lui et sa famille soient sacrifiés à l'intérêt public, répondait Kalinovitch.

— Soit ! Mais on aurait dû procéder d'abord par la menace, et peut-être qu'il se serait amendé !

En dépit de ces dissentiments, Pierre Mikhaïlitch avait pris en affection Kalinovitch ; chaque jour, il l'invitait à dîner, et, quand il ne le voyait pas arriver à l'heure du repas, ou bien il l'envoyait chercher, ou bien il allait lui-même s'informer si le jeune homme n'était pas malade.

Les rêves chers à Pélagie Eugraphovna, le vieillard les caressait aussi, et, s'apercevant que Kalinovitch plaisait à Nastenka, il aimait à taquiner sa fille à ce propos.

— Qui attends-tu ? Qui cause ton angoisse ? lui demandait-il d'un ton doucement moqueur quand, assise à la fenêtre, elle regardait attentivement du côté par où devait venir le jeune principal.

Ce badinage impatientait Nastenka. Un jour qu'en compagnie du capitaine elle reconduisait Kalinovitch, elle s'attarda à se promener avec lui assez longtemps. Lorsqu'elle rentra, Pierre Mikhaïlitch l'accueillit en chantant :

Ils ont duré longtemps ce soir,
Les adieux de la belle et de son bien-aimé !

Nastenka prit la mouche.

— Qu'est-ce que cette plaisanterie, papa ? Cela me blesse ! dit-elle, et elle se retira dans sa chambre.

Au bout d'une demi-heure, le capitaine vint l'y trouver.

— Mon frère est fort triste que vous soyez fâchée contre lui. Allez lui demander pardon, dit-il.

Mais, loin d'obtempérer à ce désir, Nastenka pria le capitaine de la laisser en repos. Il la regarda avec un sourire mélancolique et sortit.

Depuis quelque temps, Phlégont Mikhaïlitch avait pris une attitude assez étrange. Il s'arrangeait de manière à ne jamais quitter d'un pas sa nièce, lorsque Kalinovitch venait chez eux. Si Nastenka s'asseyait avec le visiteur dans le salon, le capitaine s'y asseyait aussi. Les deux jeunes gens passaient-ils dans la salle, le capitaine, sans proférer un mot, les y suivait en fumant sa pipe.

Bien entendu, on n'avait pas tardé, dans la ville, à remarquer que le jeune principal fréquentait assidûment la maison des Godnieff, et, comme toujours, on s'était empressé de commenter le fait. Le premier éveil fut donné à la badauderie publique par les commérages de la prikaz-nitchikha, qui avait complètement changé d'opinion sur le compte de son locataire ; il faut dire qu'elle s'était mise sur le pied de lui faire des visites quotidiennes, dans l'espoir d'une petite régalade ; mais, à sa grande surprise, loin de la régaler, Kalinovitch ne l'invitait même pas à s'asseoir et lui demandait très sèchement « ce qu'elle voulait ».

— Vraiment, ma chère, disait-elle à ses voisines, on ne connaît bien un homme que quand on a mangé un

poud¹¹ de sel avec lui. Au commencement, j'étais ravie de mon locataire, mais maintenant je vois que c'est un grigou fieffé. Il n'y a pas plus avare que lui. Figurez-vous que jamais il ne prend ses repas chez lui, et que l'idée ne lui viendrait même pas d'acheter du pain blanc pour manger avec son thé. Il se laisserait mourir de faim si les Godnieff ne l'invitaient pas à dîner, mais nous savons pourquoi ils le nourrissent : il a tourné la tête à la fille, et elle veut à toute force l'épouser.

Lorsque ces bruits parvinrent aux oreilles de Médiokritzky, qui était toujours amoureux de Nastenka, il en fut très péniblement affecté, et, pour noyer son chagrin, il but, trois jours durant, dans un traktir, en compagnie d'un sien ami dont il avait fait le dépositaire de ses plus secrètes pensées. Cet individu, nommé Zviezdkine, était un employé subalterne de la Trésorerie. Quand le jeune chef de bureau se trouvait en fonds, il payait le tabac à son confident et lui offrait des consommations dans les traktirs. Cette fois, la conversation des deux amis avait pris un caractère fort intime. Médiokritzky, pensif, avait dans les mains une guitare dont, par moments, il tourmentait les cordes ; d'heure en heure il devenait plus sombre.

— Sacha, mon cher, joue quelque chose, fais-moi ce plaisir ! commença Zviezdkine, qui n'avait guère moins bu que son compagnon.

Médiokritzky accorda son instrument et se mit à chanter une chanson de sa composition :

¹¹ Quarante livres.

Connais-tu une jeune fille
Aux yeux et aux sourcils noirs ?
Ah ! où, où, où ?
Dans la rue de la Noblesse.

Comment vit cette fille ?
Avec qui fait-elle l'amour ?
Ah ! où, où, où ?
Dans la rue de la Noblesse.

Un jeune homme va chez elle,
Qui n'est ni marchand ni barine.
Ah ! où, où, où ?
Dans la rue de la Noblesse.

— Devinez le reste vous-mêmes : à bon entendeur demi-mot suffit ! dit-il en guise de conclusion, et, hérissant encore ses cheveux, déjà naturellement roides, il demanda deux verres de bière.

— Écoute, Sacha ! Je t'aime, et je sais tout ; je comprends tout, reprit Zviezdkine.

— Attends, attends ! fit Médiokritzky en se frappant la poitrine : puisqu'il en est ainsi, je dirai les choses comme elles sont : elle a eu aussi un caprice pour moi.

— Je le sais, répondit son ami.

— Attends ! poursuivit le chef de bureau en levant le bras en l'air, je la couvrirai de confusion, je lui ferai honte à la face de toute la ville !

Puis il murmura quelques mots à l'oreille de Zviezdkine.

— Bravo, Sacha ! s'écria ce dernier : c'est une excellente idée que tu as là ! Vas-y carrément, je t'approuve.

— Allons, tant mieux ! dit d'une voix épaisse Médiokritzky.

VII

Peu après les scènes que je viens de raconter, la poste informa Kalinovitch qu'il était arrivé à son adresse une lettre recommandée et un colis. À cette nouvelle, lui d'ordinaire si calme éprouva une vive agitation. Son premier mouvement fut de se rendre en toute hâte chez le maître de poste. Peu s'en fallut qu'en sonnant à la porte il ne cassât le cordon. Le vieillard vint ouvrir lui-même, selon son habitude ; mais, en apercevant le jeune principal, il prit un ton fort sec pour demander :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Kalinovitch le pria de lui remettre la lettre arrivée pour lui.

— Non, monsieur, je ne puis pas : aujourd'hui le bureau est fermé, répliqua le maître de poste ; et il passa dans la salle, suivi de Kalinovitch qui avait pénétré presque de force dans la maison.

— C'est impossible, monsieur, c'est impossible ! répétait-il ; vous-même m'avez refusé des livres sous prétexte que vous n'aviez pas encore organisé votre bibliothèque ; eh bien ! vous n'aurez pas votre lettre : je ne suis pas tenu de vous la délivrer aujourd'hui.

Kalinovitch s'excusa : il allait se rendre immédiatement au collège, et il enverrait au maître de poste tous les livres que celui-ci pouvait désirer.

— C'est inutile, monsieur ; il fallait penser à cela plus tôt. J'étais malade, je souffrais moralement et physique-

ment, vous m'avez refusé la seule chose qui pouvait être une consolation pour moi.

Kalinovitch continuait à s'excuser et à supplier d'une voix si humble, si différente de sa voix ordinaire, que le vieillard fixa sur lui un regard pénétrant, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme.

— Quel si grand intérêt cette lettre a-t-elle donc pour vous ? demanda ensuite le maître de poste. On vous la remettra demain. Pourquoi tant insister ?

— Cette lettre vient de ma mère qui est malade, mourante peut-être, répondit Kalinovitch... Vous êtes père vous-même, et vous pouvez juger combien souffre une mère à la pensée que son fils unique ne veut pas lui fermer les yeux. Je devrai probablement partir à l'instant même.

Ces derniers mots touchèrent le maître de poste.

— S'il en est ainsi, sans doute... À notre époque où le fils entre en lutte contre son père, le frère contre son frère, la fille contre sa mère, la tendresse filiale que vous manifestez peut s'appeler une étincelle céleste !... Ah ! que Dieu ait pitié de nous ! que Dieu ait pitié de nous ! Je n'ose pas, monsieur, vous refuser votre lettre, venez ! acheva-t-il, et il emmena Kalinovitch à son bureau.

— Quelle belle écriture a votre mère ! dit-il en considérant l'enveloppe d'un œil curieux.

— C'est un parent qui a mis l'adresse, répondit le jeune homme ; puis il prit vivement la lettre et le colis ; après quoi il tira sa révérence. Le maître de poste ne le laissa pas partir sans lui rappeler sa promesse :

— J'ai fait acte d'obligeance envers vous, n'oubliez pas de m'envoyer des livres !

Kalinovitch murmura je ne sais quelle réponse et descendit quatre à quatre l'escalier. En chemin, il commença à prendre connaissance de la lettre ; mais il n'en avait pas lu la première page qu'il froissait convulsivement le papier et le mettait dans sa poche.

De retour chez lui, il passa aussitôt dans son cabinet, où il se laissa tomber avec accablement sur un siège. Quiconque l'eût vu en ce moment aurait eu pitié de lui : son visage, habituellement froid et impassible, exprimait un désespoir sans bornes ; les veines de ses tempes se gonflaient comme si tout son sang eût afflué à sa tête. Évidemment, mon héros venait d'éprouver un de ces déboires qui jettent le désarroi dans l'âme, paralysent la volonté, tuent la confiance de l'homme en lui-même, et le réduisent pour ainsi dire à l'état de loque morale. Kalinovitch n'alla point de la journée chez les Godnieff, quoique ceux-ci lui eussent envoyé leur cocher pour le prier de venir prendre le thé avec eux. Pendant toute la soirée et une grande partie de la nuit, il se promena de long en large dans sa chambre, n'interrompant sa marche, de temps à autre, que pour boire un verre d'eau froide. Le lendemain matin, quand il arriva au collège, il regarda d'une telle façon le storoj de service dans l'antichambre, que cet ancien militaire sentit ses jambes se dérober sous lui. Justement, ce jour-là, il se produisit un grand désordre dans la classe de Roumiantzeff. Kalachnikoff, un des élèves les plus indisciplinés, s'était avisé de le surnommer « le lièvre aux yeux rouges », et avait comploté avec ses camarades de lui donner la chasse. Quand le professeur de littérature, pommadé et frisé

comme de coutume, eut pris place devant son pupitre, Kalachnikoff cria tout à coup d'une voix de basse :

— Velaut ! Sus au lièvre ! Roumiantzeff tourna les yeux de son côté.

— Velaut ! Velaut ! firent entendre, à l'autre bout de la salle, des voix de soprano.

Le professeur se leva vivement.

— Messieurs ! qu'est-ce que cela signifie ? dit-il.

— Tayaut ! Tayaut ! Sus au lièvre ! lui répondit tout le premier banc, et enfin toute la classe de crier :

— Tayaut ! Tayaut !

Roumiantzeff courut se plaindre au principal. Kalinovitch arriva ; il fit fouetter toute la division, à commencer par Kalachnikoff, qui, comme instigateur de la révolte, reçut deux cents coups de verge. Le professeur ne fut pas épargné non plus. Kalinovitch le manda dans son cabinet et, pendant une heure, le chapitra d'importance, lui faisant observer, non sans raison, que quand toute une classe s'insurge contre un maître, c'est que celui-ci est un imbécile ou un homme sans caractère. Le timide professeur revint chez lui les yeux pleins de larmes, et passa toute la nuit à se demander anxieusement ce qu'il allait advenir de lui.

Cependant, chez les Godnieff, on attendait Kalinovitch avec une impatience qui n'était pas exempte d'inquiétude.

Le capitaine arriva à l'heure réglementaire. Après avoir souhaité à son frère le bonjour accoutumé, il alla s'asseoir à sa place habituelle et alluma sa pipe.

— Nastia ! Eh ! Nastia ! cria Pierre Mikhaïlitch.

— Quoi, papa ? répondit-elle.

— Viens ici, ma chère.

Nastenka fit son entrée, vêtue d'une robe neuve et frisée au petit fer. Depuis quelque temps, elle s'occupait beaucoup de sa toilette.

— Est-ce que Kalinovitch ne viendra pas aujourd'hui ? Serait-il malade ? Si l'on envoyait chez lui ? dit le vieillard.

— J'ai envoyé, papa ; il viendra, je pense, reprit la jeune fille, et elle s'assit près de la fenêtre, d'où l'on apercevait le collège.

Depuis quelque temps, chaque fois que Pierre Mikhaïlitch se disposait à envoyer quelqu'un chez Kalinovitch, il se trouvait que Nastenka y avait songé avant lui.

À deux heures se montra enfin le jeune principal. Sa physionomie était sombre. Il salua négligemment le capitaine, s'inclina devant Pierre Mikhaïlitch et donna une amicale poignée de main à Nastenka.

— Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ? demanda-t-elle, voyant que Kalinovitch, après s'être assis à côté d'elle, demeurait soucieux.

— Les bambins l'ont sans doute mis en colère ! dit Pierre Mikhaïlitch : bien des fois ma patience a été poussée à bout par eux, ils étaient pires que les grands. Allons, buvez un peu d'eau-de-vie, Jacques Kalinovitch, cela vous remettra. Eh ! Pélagie Eugraphovna, faites-nous servir du tonique !

On apporta l'eau-de-vie, mais Kalinovitch refusa d'en prendre.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas dire ce que vous avez ? C'est étrange de votre part, lui fit observer Nastenka.

— En quoi cela peut-il vous intéresser ? C'est une circonstance fort banale, un nouvel insuccès, répondit-il comme à contre-cœur.

— Quoi donc ? demanda Nastenka avec inquiétude ; mais Kalinovitch soupira et redevint silencieux pendant quelque temps.

— Si, une seule fois dans ma vie, le sort avait cessé de me persécuter ! commença-t-il ensuite. L'enfance même, dont tous les hommes, je crois, gardent d'agréables et doux souvenirs, ne m'a laissé, à moi, que les impressions les plus tristes, les plus pénibles !

Jusqu'alors, jamais Kalinovitch n'avait parlé aux Godnieff de ses premières années ; il s'était borné à leur dire que tout jeune il avait perdu ses parents.

— Si haut que remontent mes souvenirs, poursuivit-il en s'adressant surtout à Nastenka, je me vois mangeant le pain de la charité chez un *bienfaiteur* (Kalinovitch appuya sur ce dernier mot), chez un *bienfaiteur*, qui avait ruiné ma famille. Quand la mort de mon père m'eut laissé orphelin, cet homme fut assez généreux pour se charger de moi : en réalité il me donna comme menin¹² à ses deux fils, les deux pires brutes qui aient jamais existé.

— Ah ! vraiment ! fit Pierre Mikhaïlitch.

— Dans sa maison, reprit Kalinovitch, qui s'adressa de nouveau à la jeune fille, je vécus au milieu du luxe, ayant pour compagnons ces deux stupides enfants ; eux étaient entourés d'affection, on s'ingéniait à leur rendre l'existence agréable, on leur achetait d'emblée pour cent roubles de jouets ; moi, il fallait que je les regardasse

¹² *Menin* = (Jeune) personne noble qui était attachée au service d'un membre d'une famille royale.

s'amuser avec ces jouets, mais je n'aurais pu me permettre d'y toucher. Les gamins avaient coutume de me traiter comme leur chose : ils m'attelaient à une voiture que je devais traîner, et, quand j'étais à bout de forces, ils me donnaient des gifles. Si la patience m'échappait, si j'osais me plaindre, ils m'enfermaient dans une pièce obscure pour me mettre à la raison. À table, les laquais eux-mêmes, en servant, faisaient exprès de m'oublier ; ils négligeaient de cirer mes bottines et de broser mes vêtements.

— C'est affreux ! dit Nastenka.

— Dieu miséricordieux ! s'écria Pierre Mikhaïlitch.

— Voici le plus intéressant, continua après un silence Kalinovitch : lorsque nous fûmes en âge d'étudier, on nous donna des maîtres. Mes deux camarades étaient paresseux et inintelligents : comme ils ne comprenaient et ne faisaient rien, c'était moi qui leur faisais leurs versions, moi qui résolvais pour eux les problèmes d'arithmétique. Eh bien, les parents, les amis de la maison s'extasiaient sur les succès de ces cancre. De moi on disait : « Il ne réussit pas mal non plus ; mais c'est surtout à force d'application... » En un mot, c'était un continuel abaissement moral !

Pierre Mikhaïlitch écarta simplement les bras. Nastenka devint rêveuse. Le capitaine regarda Kalinovitch d'un air moins sombre. En général, le récit du jeune homme avait excité un vif intérêt pour lui.

— Il y a du moins une chose qui me réjouit, Jacques Vasilitch, dit le vieillard, c'est que Dieu vous a donné de faire des études complètes à l'Université.

— Faire des études ! répliqua-t-il : il faut savoir ce que cela m'a coûté. On dirait qu'une fatalité malveillante s'en est mêlée : mon bienfaiteur, qui était vigoureux comme un taureau, mourut subitement ; jusqu'à sa mort, il avait pourvu, — chichement, à coup sûr, — mais enfin il avait pourvu à mes dépenses de nourriture et de logement. Lui décédé, je restai sans ressource, il me fallut courir le cachet, trotter d'un bout de Moscou à l'autre, pour donner des leçons payées un demi-rouble. Heureux encore quand j'en avais. Des mois durant, j'ai dû me passer de dîner, vivre dans une chambre sans feu, faire des copies à raison de dix kopecks la feuille, afin d'avoir de quoi acheter deux ou trois petits pains.

— C'est affreux ! répéta Nastenka.

— Oui, affreux ! ajouta Pierre Mikhaïlitch.

Kalinovitch soupira, puis il reprit :

— Enfin, après quatre années de ces souffrances, je fus reçu candidat, et je crus qu'alors un bel avenir s'ouvrait devant moi... Mais... pour réussir dans la vie, les grades académiques sont évidemment bien moins nécessaires que la bassesse et l'esprit d'intrigue, qualités dont, par malheur, je suis dépourvu. Mes camarades, des gens presque idiots, furent envoyés à l'étranger et nantis de gros traitements, parce qu'ils savaient monter chez les professeurs par l'escalier de service et faire des courbettes aux femmes de ces messieurs, — des cuisinières allemandes ; moi, j'ai été nommé principal ici. Autant vaut dire que je suis enterré.

— Oui, oui, ce n'est pas là un poste pour vous, reconnut Pierre Mikhaïlitch. Autant que j'en puis juger, il ne

va pas à votre caractère et n'est guère à la hauteur de vos capacités.

— Je commence à en avoir assez ! fit vivement Kalinovitch en se frappant la poitrine. La colère me prend à la fin, quand je reporte mes regards vers mon passé, et quand, dans le présent, je n'aperçois pas une espérance ! Des travaux ingrats et de continuelles privations, voilà tout ce que m'a donné la vie !... Vous aurez beau dire, fût-on né doux comme un mouton, à la longue, on ne peut s'empêcher d'être aigri !... Et vous, Pierre Mikhaïlitch, vous m'accusez souvent d'insensibilité ! Mais, mon Dieu, comment éprouverais-je de la pitié pour les hommes, quand la plupart d'entre eux souffrent, ou parce qu'ils sont immoraux, ou parce qu'ils ont fait des sottises, ou enfin parce qu'ils négligent leurs intérêts ? Je n'ai, moi, aucun de ces reproches à me faire, et pourtant je souffre... Eh bien, je veux faire subir aux gens vicieux les souffrances que j'endure sans les avoir méritées.

Tandis qu'il prononçait ces derniers mots, la physiologie du jeune homme avait pris une expression de dureté.

— Vous avez parfaitement raison dans votre manière de voir, approuva Nastenka.

— Monsieur, je ne vous condamne pas ; je désire seulement que le Seigneur Dieu adoucisse votre cœur — rien de plus ! dit Pierre Mikhaïlitch.

Kalinovitch se leva et se mit à marcher dans la chambre sans proférer un mot. Les Godnieff se taisaient aussi, comme s'ils eussent craint de le troubler dans ses réflexions.

— Qu'est-ce donc qui vous a tant agité aujourd'hui ? demanda Nastenka, dont le ton exprimait la plus vive sympathie.

— Je ne vous l'ai pas dit ; mais, espérant trouver une issue quelconque, j'avais écrit une nouvelle, et je l'avais envoyée à une revue de Pétersbourg. La rédaction l'a gardée environ un an, et, maintenant, on me la retourne avec cette lettre. Voulez-vous savoir ce qu'on m'écrit ? dit Kalinovitch, qui, prenant la lettre dans sa poche, la jeta sur la table.

Pierre Mikhaïlitch la saisit, et il allait la lire pour lui-même, quand Nastenka, d'un ton fâché, lui demanda d'en faire la lecture à haute voix.

Le vieillard obéit.

Voici ce qu'il lut :

« Cher ami,

« Tu dois être furieux de mon silence, quoiqu'il soit tout à fait involontaire. Selon ton désir, je m'étais empressé de remettre ta nouvelle à la revue ; mais, il y a peu de jours seulement, j'ai reçu une réponse. On m'a rendu ton manuscrit en me disant que la rédaction avait de la copie pour un an. Ne t'affecte pas de cet insuccès ; à mon avis, ton roman est fort bon ; le malheur est que chez nous les bureaux de rédaction sont des espèces de sanctuaires dont l'accès est interdit aux simples mortels. En d'autres termes, chaque rédacteur en chef a son petit cercle d'amis avec lesquels il tripote des affaires d'argent, et qui se partagent toutes les rubriques du journal ou de la revue. C'est te dire que l'entrée de ce cénacle est systématiquement fermée à tout profane ; quiconque envoie un article peut être sûr qu'on ne le lira pas, et qu'on le laisse-

ra traîner indéfiniment dans les oubliettes, comme cela est arrivé pour ton roman. »

Incapable de poursuivre sa lecture, Pierre Mikhaïlitch jeta la lettre d'un geste indigné :

— Comment donc, s'écria-t-il avec emportement, un rédacteur en chef peut-il se dispenser de lire ce qu'on lui envoie ? Son devoir, sa tâche expresse est de prendre connaissance des manuscrits.

— Sa tâche est de remplir sa poche, répondit Kalinovitch.

— Oui ; mais, alors, que ces messieurs ne se posent pas en champions du progrès intellectuel, puisqu'ils ne sont que des grippe-sous ! Qu'ils renoncent à la littérature et se fassent marchands ! Barrer la route aux jeunes talents, quelle infamie !

Kalinovitch continuait à se promener de long en large dans le salon.

— Écoutez, vous nous lirez votre roman ? dit Nastenka.

— Soit ; si vous voulez, nous prendrons jour pour cette lecture, consentit le jeune homme.

Pierre Mikhaïlitch joignit sa demande à celle de sa fille :

— Pourquoi remettre à plus tard ? Veuillez nous le lire aujourd'hui même. Je vais faire un petit somme, et pendant ce temps-là vous irez chercher votre manuscrit.

— Je l'enverrai chercher par Katia, dit Nastenka ; inutile de vous déranger, ajouta-t-elle en s'adressant à Kalinovitch : on saura bien le trouver sans vous.

— Soit, répondit-il.

Aussitôt après le dîner, Pierre Mikhaïlitch se rendit dans son cabinet, et Nastenka vint s'asseoir près du jeune principal.

— Y a-t-il longtemps que vous avez écrit votre roman ? lui demanda-t-elle.

— Dix-huit mois.

— Et, maintenant, avez-vous autre chose sur le chantier ?

— Oui, répondit après un silence Kalinovitch.

— Qu'est-ce que vous faites maintenant ?

— Quelque chose que vous connaissez.

— Que je connais ? reprit Nastenka en baissant les yeux ; il faut que vous nous le lisiez, cela n'en sera que plus intéressant pour moi.

— Ce n'est pas encore fini.

— Pourquoi ?

— Parce que cela ne dépend pas de moi : j'ignore encore quel sera le dénouement.

— Il me semble que vous devez le savoir.

— Non, je ne le sais pas, répondit Kalinovitch.

La présence du capitaine obligeait les jeunes gens à s'entretenir ainsi, à mots couverts. Phlégont Mikhaïlitch ne songeait pas à aller voir ses oiseaux. Tranquillement assis dans le salon, il avait ouvert un livre et faisait semblant de lire en fumant une pipe qui était au moins la sixième. Nastenka, vexée, agitait violemment la main pour repousser loin d'elle les nuages de fumée.

— Votre Argus ne vous quitte pas, observa en français Kalinovitch.

— Il est insupportable ! répondit-elle tout bas en faisant une légère grimace ; puis elle s'adressa au capitaine :

— Eh bien, mon oncle, vous n'allez pas à la chasse ? J'aurais grande envie de manger du gibier... vous devriez bien aller tuer quelque chose.

— Il est arrivé un accident à mon fusil... je l'ai donné à réparer, dit Phlégont Mikhaïlitch.

— Priez Lébédéeff de vous prêter le sien.

— Lébédéeff ne doit pas être chez lui : il est parti faire une battue à trente verstes d'ici.

— C'est une erreur, il est chez lui, il est venu aujourd'hui au collège, répliqua Kalinovitch.

Le capitaine rougit un peu.

— Je ne me suis jamais servi de son fusil, je ne pourrais rien tuer avec une arme que je ne connais pas, reprit-il d'un air gêné.

Comme bien on pense, toutes les défaites alléguées par Phlégont Mikhaïlitch étaient autant de mensonges. Nastenka fit un geste d'impatience, et quand Diane vint offrir sa tête aux caresses de la jeune fille, celle-ci, contrairement à ses habitudes, appliqua une assez forte tape sur le museau de la pauvre bête, en disant :

— Mon oncle, votre chienne salit toujours ma robe.

— Venez ici, ordonna le capitaine.

Diane leva sur Nastenka un regard étonné, comme si elle n'avait pas compris pourquoi on l'avait frappée, puis elle s'approcha de son maître.

— Ici, couche ! continua ce dernier d'une voix sévère, et l'animal s'étendit docilement à ses pieds.

Durant une demi-heure, les jeunes gens eurent beau se taire ou parler de choses sans aucun intérêt pour le capitaine, il ne bougea pas de sa place et resta les yeux fixés sur son livre.

— Avez-vous des cigarettes ? demanda Nastenka à Kalinovitch.

— Oui, répondit-il.

— Donnez-m'en une.

Il déféra à ce désir.

— Et vous-même, voulez-vous fumer ?

— Je fumerais volontiers.

— Eh bien, venez avec moi, je vous donnerai du feu dans ma chambre, dit-elle, et elle sortit, suivie de Kalinovitch.

Quand elle fut entrée dans sa chambre, Nastenka en ferma la porte, comme par inadvertance.

Laissé seul, le capitaine resta quelque temps assis à sa place, puis il se leva brusquement, et, marchant à pas de loup, comme s'il se fût approché d'un gibier facile à effrayer, il se dirigea vers la chambre de sa nièce. Arrivé devant la porte, Phlégont Mikhaïlitch colla l'œil au trou de la serrure. Il remarqua que Kalinovitch était assis auprès d'une petite table et fumait en tenant la tête baissée ; Nastenka avait pris place en face de lui et le considérait attentivement.

— Vous ne pouvez pas dire qu'il n'y a rien pour vous dans la vie ! murmura à demi-voix la jeune fille.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kalinovitch.

— Un amour qui, vous le dites vous-même, vous est plus précieux que tout au monde. Se peut-il qu'à lui tout seul il ne suffise point pour vous rendre heureux ?

— Étant donné mon caractère et les circonstances de ma vie, il me faut un amour excessif, insensé même, répondit le jeune homme, et il soupira.

Nastenka hocha la tête.

— Se peut-il qu'on ne vous aime pas encore assez ? N'avez-vous pas honte, Kalinovitch, de parler ainsi ? Quand il n'y a pas de moment où l'on ne pense à vous ; quand on met toute sa joie, tout son bonheur à vous voir, quand on voudrait être la première beauté du monde pour vous plaire, vous osez dire qu'on ne vous aime pas assez ! Un pareil langage est celui d'un ingrat !

Le capitaine devint rouge comme une écrevisse cuite, et il se mit à écouter avec un redoublement d'attention.

— L'amour se prouve par des sacrifices, reprit Kalinovitch, toujours pensif.

— Est-ce qu'on n'est pas prêt à vous faire tous les sacrifices que vous pouvez exiger ? S'il fallait ma vie pour vous rendre heureux, je la donnerais tout de suite avec joie, et je bénirais mon sort... répliqua Nastenka.

Kalinovitch sourit.

— Toutes les femmes disent cela jusqu'au premier sacrifice qu'on leur demande, répondit-il.

— Pourquoi donc vous tiendrais-je ce langage s'il n'était pas l'expression de mes sentiments ? demanda la jeune fille. Dans quel but ?

— Par coquetterie...

— Non, Kalinovitch, il ne peut être question ici de coquetterie ! Vous rappelez-vous quand j'ai commencé à vous aimer ? Dès le premier jour où je vous ai vu, et la semaine ne s'était pas écoulée que déjà vous le saviez... Dites, si vous voulez, que je suis folle, mais ne dites pas que je suis coquette.

En prononçant ces mots, Nastenka se détourna ; des larmes brillaient dans ses yeux.

Kalinovitch lui prit les mains et les porta à ses lèvres.

— Faisons la paix ! dit-il ; je sais que je suis peut-être injuste, ingrat, continua-t-il en tenant toujours les mains de Nastenka dans les siennes, mais ne m'accusez pas trop. L'amour seul ne peut remplir le cœur d'un homme, le mien surtout, car je suis ambitieux, terriblement ambitieux, et je sais que l'ambition est chez moi un sentiment légitime. J'ai de l'intelligence, du savoir, une force de volonté peu commune, et si une fois j'avais le pied à l'étrier je sens que j'irais loin.

— Vous devez être littérateur, et vous le serez ! reprit Nastenka.

— Je ne sais pas... j'en doute. Les gens se divisent en heureux et malheureux. Regardez la vie : des hommes bêtes, ineptes, paresseux, nagent dans la prospérité, tandis que d'autres doivent conquérir de haute lutte chaque bouchée de pain qu'ils mangent. Je crois être de ces derniers.

Après avoir ainsi parlé, Kalinovitch s'accouda sur la table, laissa tomber sa tête dans ses mains et redevint songeur. Nastenka se leva.

— Pourquoi êtes-vous si morose ? Cela me fait peine, dit-elle. Voulez-vous bien ne pas froncer le sourcil ? vous entendez, c'est un ordre que je vous donne ! poursuivit-elle en s'approchant de lui et en lui posant ses deux mains sur les épaules. Regardez-moi gaiement ; levez les yeux sur moi : je veux voir votre visage.

Kalinovitch jeta un regard sur elle ; ensuite, la prenant doucement par la taille, il l'attira vers lui et l'embrassa. Le front du capitaine ruisselait de sueur, ses mains se mouvaient convulsivement, et à la fin sa tête gonfla à un tel point qu'il dut quitter durant quelques minutes son

poste d'observation. Quand il regarda de nouveau par le trou de la serrure, il vit Kalinovitch couvrant de baisers le visage et le cou de Nastenka...

— Anastasia... murmura le jeune homme avec un accent passionné. Le reste fut dit en français, de sorte que le capitaine eut beau faire, il n'en put saisir un traître mot.

— Pourquoi ?... répondit Nastenka en cachant dans le sein de son interlocuteur sa figure devenue pourpre.

— Mais, mon amie... insista Kalinovitch, et derechef il se mit à parler français.

— Non, c'est impossible ! répliqua la jeune fille en se redressant.

— Pourquoi donc ?

— C'est ainsi... dit Nastenka, et, se pressant de nouveau contre la poitrine de Kalinovitch, elle ajouta à voix basse : J'ai peur de toi, tu feras mon malheur !

— Mon ange ! mon trésor ! reprit-il en l'embrassant, et il continua en français. Nastenka l'écouta attentivement.

— Non, fit-elle.

Sur ce, elle s'éloigna brusquement de lui et revint s'asseoir à son ancienne place.

La physionomie de Kalinovitch changea soudain ; ses traits n'exprimèrent plus que la dureté. Il reprit la parole en français et parla longtemps.

— Non ! répéta Nastenka, et elle gagna la porte si rapidement qu'elle faillit surprendre le capitaine aux écoutes. Celui-ci retourna en toute hâte au salon où Pierre Mikhaïlitch se trouvait déjà. La jeune fille y arriva un instant après son oncle : elle avait le visage en feu, les yeux brillants.

— Où est donc notre littérateur ? lui demanda son père.

— Il va venir, je crois, répondit-elle, et elle alla ouvrir une fenêtre.

— Mais à quoi penses-tu, mon âme ? Il fait froid, observa Pierre Mikhaïlitch.

— Non, papa, je vous en prie... j'étouffe... reprit Nastenka.

Entra Kalinovitch.

— Soyez le bienvenu ! lui dit le vieillard ; votre portefeuille est ici, veuillez vous asseoir et commencer votre lecture, nous sommes tout oreilles.

— Non, Pierre Mikhaïlitch, excusez-moi : je ne puis pas lire aujourd'hui, répondit le jeune homme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ne pouvez-vous pas ? demanda Godnieff étonné.

— Je ne me sens pas bien ; ce sera pour une autre fois.

— Allons donc, vous plaisantez ! Est-il possible que vous soyez démonté à ce point par l'accueil fait à votre ouvrage ? Soyez tranquille, nous forcerons bien MM. les directeurs de revues à vous imprimer ! répliqua le vieillard. Nastenka, continua-t-il en s'adressant à sa fille, tâche donc de décider Jacques Vasilitch à nous lire son œuvre ; qu'est-ce que cela veut dire ?

Nastenka ne prononça pas un mot et se borna à regarder Kalinovitch.

— Décidément, je ne puis lire aujourd'hui, répondit ce dernier, qui, prenant son portefeuille et son chapeau, se retira après avoir fait un salut général à toute la société.

— En voilà une, celle-là ! dit Pierre Mikhaïlitch : qu'est-ce qu'il a donc ? Nastenka, sais-tu, toi, pourquoi il n'a pas voulu lire ?

— Il est fâché contre moi, papa ; je lui ai dit qu'il ne pouvait pas être littéraire.

En entendant cette réponse, le capitaine toussa d'une façon étrange.

— Quelle idée de lui avoir dit cela, mon âme ! Tu vois qu'il est déjà fort contrarié, et tu prends à tâche d'ajouter encore à sa mauvaise humeur !

— Qu'importe ! Qu'il se fâche s'il veut ! Moi aussi, je suis fâchée contre lui, dit Nastenka, et elle se hâta de servir le thé, après quoi elle rentra immédiatement dans sa chambre.

Demeurés en tête-à-tête, les deux frères gardèrent longtemps le silence. Faute d'autre distraction, Pierre Mikhaïlitch parcourait les listes des déplacements et villégiatures dans de vieux journaux de la capitale.

— Où est Nastenka ? demanda-t-il enfin.

Le capitaine se leva sans rien dire, sortit et revint un instant après.

— Elle est dans sa chambre à coucher, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ? voulut savoir Pierre Mikhaïlitch.

— Elle est couchée sur son lit, le visage enfoncé dans l'oreiller, répondit le capitaine.

Le vieillard secoua la tête.

— Évidemment, ils ont eu des mots ensemble. Oh ! la jeunesse, la jeunesse ! dit-il.

Pendant toute la soirée, le capitaine éprouva comme une démangeaison de parler ; néanmoins, il se tut.

VIII

Deux jours se passèrent. Kalinovitch n'avait pas reparu chez les Godnieff ; de son côté, Nastenka ne faisait que pleurer dans sa chambre, ce qui finit par attirer l'attention de Pélagie Eugraphovna.

— Pourquoi notre demoiselle pleure-t-elle toujours ? demanda la femme de charge à Pierre Mikhaïlitch.

— Elle est en pique avec le jeune homme ; aussi tous deux broient-ils du noir. L'un passe devant la maison, sombre comme la nuit ; l'autre pleure.

Pélagie Eugraphovna soupira et fit entendre son interjection accoutumée : « Hé, hé, hé ! » qui était toujours chez elle le signe d'un certain mécontentement.

Le troisième jour, Pierre Mikhaïlitch eut pitié de sa fille.

— Mon âme, lui déclara-t-il, je vais aller chez Kalinovitch. C'est absurde à lui de nous bouder comme il le fait.

— Non, papa. Il vaut mieux que je lui écrive, je vais tout de suite lui envoyer un mot, répondit Nastenka, visiblement heureuse de l'idée qui était venue à son père.

— Écris-lui. Qui est-ce qui peut voir clair dans vos affaires ? reprit le vieillard avec un sourire.

La jeune fille sortit.

Le capitaine, qui avait assisté à cette scène en fronçant le sourcil, prit brusquement la parole.

— Je suppose, mon frère, qu'il est inconvenant pour une demoiselle d'entrer en correspondance avec un jeune homme.

— Sans doute, de notre temps, Phlégont Mikhaïlitch, on l'aurait jugé ainsi ; mais aujourd'hui il n'en est plus de même : autre temps, autres mœurs.

— Vous pourriez, me semble-t-il, faire remarquer à Anastasia Pétrovna que cela est déplacé : elle vous écouterait probablement.

— Eh ! si je lui défendais d'écrire, elle écrirait en se cachant de moi, ce qui serait encore pis. J'aime mieux la laisser libre ; je me fie à l'honnêteté de Nastenka, jamais je n'ai rencontré chez elle d'inclination au mal. Après tout, si elle aime ce jeune homme, le malheur n'est pas grand ; je dirai même que c'est dans l'ordre.

— Il faut songer aussi que de semblables inconséquences peuvent donner lieu dans le public à des commentaires malveillants.

— Qu'on dise ce que l'on veut ! Les vains discours sont sans importance.

Nastenka revint.

— Phlégont Mikhaïlitch trouve inconvenant que tu sois en correspondance avec Kalinovitch, et je suis de son avis, lui dit Pierre Mikhaïlitch.

— Qu'est-ce qu'il y a là d'inconvenant ? Ma lettre est insignifiante. Je le prie seulement de venir nous voir. Mon oncle découvre de l'inconvenance partout.

— C'est parce qu'il t'aime et qu'il voudrait te voir agir toujours comme une demoiselle bien élevée, répliqua le père.

— Voilà une étrange manière d'aimer les gens : trouver du mal dans les moindres niaiseries !

— Oui, ma chère, aux yeux de la génération actuelle, ce sont des niaiseries, mais, autrefois, du temps de nos ancêtres, les jeunes filles ne laissaient même pas voir leur visage aux hommes.

— C'était absurde, répondit Nastenka.

— Non, ce n'était pas absurde, reprit solennellement le vieillard : cela voulait dire que la modestie et la pudeur sont les qualités les plus séantes pour une femme.

Nastenka allait répliquer, lorsque parut Kalinovitch.

— Ah ! Jacques Vasilitch ! s'écria Godnieff : enfin nous vous voyons ! Et dire que vous nous battiez froid pour une méchanceté de Nastasia Pétrovna... Ne la croyez pas, monsieur, ne l'écoutez pas : vous pouvez et devez être littérateur.

Naturellement, Kalinovitch ne comprit rien à ces paroles, mais il se garda de le laisser paraître. Il tendit, comme de coutume, la main à Nastenka ; elle lui donna la sienne avec une sorte de répugnance et baissa les yeux.

— Avez-vous apporté votre œuvre ? demanda Pierre Mikhaïlitch.

— Oui, répondit le jeune homme, et il tira de son portefeuille le manuscrit que nous connaissons déjà.

Le vieillard exigea que tout le monde s'assît autour de la table, y compris Pélagie Eugraphovna elle-même. Pendant la lecture, il s'écria très souvent :

— Bien, bien ! Le style est châtié, l'intérêt va croissant... Puis, quand Kalinovitch s'interrompt : Attendez, Jacques Vasilitch, lui dit-il, j'ai grande confiance dans le jugement simple et droit du capitaine. Dites-nous, Phlé-

gont Mikhaïlitch, comment vous trouvez ce roman : est-il bon ou mauvais ?

— Je ne puis pas juger, répondit le vieux militaire.

— Vaine excuse, monsieur ! Nous vous autorisons, au nom de l'auteur, à donner votre avis.

Le capitaine persista à se taire.

— Allons, il ne dira rien ! reprit Pierre Mikhaïlitch, qui s'adressa ensuite à sa fille : Eh bien, et toi, qu'en penses-tu ?

— Cela me paraît bien, répondit-elle assez sèchement.

Elle était très maussade. Son père lui fit du doigt un petit geste de menace.

Kalinovitch reprit sa lecture, et, quand il eut fini, Pierre Mikhaïlitch répéta plusieurs fois :

— *Bene, optime, optime !*

— Se peut-il que MM. les rédacteurs en chef trouvent votre nouvelle indigne d'être publiée ? demanda avec un sourire caustique Nastenka.

— Je ne sais pas, répondit Kalinovitch.

Cependant le visage de Pierre Mikhaïlitch prenait une expression de plus en plus sérieuse.

— Attendez, attendez ! commença-t-il d'un ton indiquant qu'il venait de prendre une grande résolution ; voulez-vous me permettre, Jacques Vasilitch, d'envoyer votre ouvrage à un de mes bons camarades d'autrefois qui occupe maintenant une haute position à Pétersbourg ?

— Il est peu probable que cette démarche réussisse, répliqua Kalinovitch.

— Si, elle réussira, reprit résolument le vieillard : cet homme est bien disposé pour moi, et il jouit d'une in-

fluence considérable dans le monde littéraire. Je parle de Fédor Fédorovitch, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille.

— Il assurera la publication du roman, reconnu Nastenka.

— Je crois bien ! poursuivit Pierre Mikhaïlitch. Avec lui la chose est sûre : il fait ce qu'il veut des journalistes et des éditeurs. Eh bien, consentez-vous, oui ou non ?

— Soit ! répondit Kalinovitch.

Cet acquiescement fit grand plaisir à Godnieff.

— Alors, cela va marcher ! dit-il. Puis, sans plus tarder, il prit dans un cahier de papier à lettres la feuille la plus propre, assujettit ses lunettes sur son nez, et, de sa vieille écriture arrondie, se mit à tracer les lignes suivantes, qui durent lui coûter beaucoup de peine, car on le vit plusieurs fois s'arrêter, se gratter le front ou essuyer son visage ruisselant de sueur :

« VOTRE EXCELLENCE,

« MONSIEUR FÉDOR FÉDOROVITCH,

« La course du temps a emporté bien loin les jours heureux de mon adolescence où j'avais la satisfaction d'être votre camarade de classe, et la fortune, vous élevant aux honneurs que vous méritiez, a mis une distance infinie entre vous et moi. Toutefois, pleinement convaincu que la noblesse de vos sentiments n'a pas varié, et sachant combien vous vous intéressez aux progrès de la littérature russe, je prends la respectueuse liberté de soumettre à votre jugement éclairé un roman écrit par un ancien élève de l'université de Moscou, qui m'a succédé dans mes fonctions. Ce jeune homme désirerait faire paraître son travail dans un des recueils périodiques de Pétersbourg. Notre immortel Karamzine a bien dit que le Par-

nasse est une montagne élevée et d'un accès difficile : — pourquoi cependant en fermer complètement la route à la jeunesse ? D'après ce que j'entends dire, les directeurs de revues n'aiment pas à publier les productions des écrivains nouveaux ; mais si Votre Excellence daigne prendre sous sa protection l'ouvrage que je lui envoie, il lui sera facile d'aplanir cet obstacle. Connaissant l'auteur, j'ose assurer qu'il est aussi recommandable pour la noblesse de ses sentiments que pour la distinction de son esprit.

» Veuillez agréer l'hommage du profond respect et du dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

» De Votre Excellence le très obéissant serviteur,
« Pierre GODNIEFF. »

Après avoir lu cette lettre à haute voix, Pierre Mikhaïlitch demanda à Kalinovitch s'il en était satisfait au point de vue du fond et de la forme.

— Absolument, répondit le jeune homme.

Cette approbation amena un sourire de vaniteux contentement sur les lèvres du vieillard ; il pria ensuite Nastenka d'aller chercher dans son cabinet de la cire et un cachet. La jeune fille sortit.

— Pourquoi déranger Anastasia Pétrovna ? Permettez-moi d'y aller moi-même, dit Kalinovitch, et, entrant dans le cabinet sur les pas de Nastenka, il voulut lui prendre la main ; mais elle s'y opposa.

— Les bourreaux ne caressent pas leurs victimes, observa-t-elle, et elle revint auprès de son père.

— Que Dieu te conduise aux bords de la Néwa, proféra en se signant Pierre Mikhaïlitch, lorsqu'il eut reçu le manuscrit des mains de Kalinovitch. Lui-même en aurait

été l'auteur, il s'en serait promis la fortune et la gloire, qu'il ne l'aurait pas empaqueté avec des précautions plus délicates. Tandis qu'il s'occupait de cette besogne, le capitaine remarqua que Kalinovitch, penché vers Nastenka, lui parlait à l'oreille.

— Oui, répondit-elle.

Durant tout le reste de la soirée, le jeune principal se montra de très bonne humeur, il cherchait visiblement à égayer Nastenka et lui adressait sans cesse la parole. Enfin, au souper, il s'avisa de vouloir badiner avec le capitaine comme le faisait Pierre Mikhaïlitch.

— Quelqu'un m'a dit aujourd'hui, capitaine, qu'à la chasse vous tuiez plus de bêtes avec une balle d'argent qu'avec une de plomb ; est-ce vrai que vous achetez quelquefois votre gibier ? lui demanda-t-il.

À la surprise générale, le capitaine pâlit soudain, et ses lèvres commencèrent à trembler.

— Je suis pauvre, je n'ai pas le moyen d'acheter du gibier, répondit-il d'une voix sourde.

Kalinovitch perdit contenance.

— Qu'est-ce que cela fait ? Aucun sacrifice ne coûte à un homme pour maintenir sa réputation de chasseur, reprit-il, essayant de continuer la plaisanterie ; je voulais seulement vous demander si ce qu'on m'a dit est vrai ou non.

— Je vous prie de me laisser tranquille !... Je puis permettre ces plaisanteries à mon frère Pierre Mikhaïlitch, mais vous êtes encore trop jeune pour vous moquer de moi, lui envoya tout net le capitaine.

— Vous ne comprenez donc pas, mon oncle, qu'on vous dit cela pour rire ? intervint Nastenka.

— Si, je comprends tout... répondit-il.

— Guerrier ! dit solennellement Pierre Mikhaïlitch à son frère, calme ton noble courroux et mange, je te prie.

— Je mange, mon frère. Excusez-moi ; j'ai voulu simplement lui faire observer...

— Non, il ne s'agit pas d'une simple observation, répliqua Kalinovitch en regardant de travers le capitaine ; à une plaisanterie inoffensive vous avez riposté par une insolence. Je tâcherai à l'avenir de ne plus me mettre dans une position si désagréable.

— Je vous en prie moi-même, fit le capitaine. Et, abaissant les yeux sur son assiette, il commença à manger.

— Allons, assez, messieurs ! Pourquoi cette pique entre vous ? Je ne puis souffrir cela, déclara Pierre Mikhaïlitch.

L'incident fut clos par ces paroles.

Kalinovitch se retira le premier. Le capitaine s'en alla peu après. En prenant congé de Pierre Mikhaïlitch, il lui renouvela ses excuses :

— Pardonnez-moi, mon frère ; je n'ai pas pu supporter cela.

— Ce n'est rien ; seulement, réconciliez-vous avec lui. Pourquoi vous brouilleriez-vous ensemble, puisque vous êtes tous deux de braves gens ?

De nouveau le capitaine parut avoir envie de dire quelque chose, et de nouveau il ne put s'y résoudre.

Quand il fut dans la rue, Phlégont Mikhaïlitch s'arrêta, réfléchit un instant et, au lieu de retourner chez lui selon sa coutume, prit une direction tout autre. La nuit était obscure, quoique l'œil pût en percer les ténèbres ; le vent soufflait avec violence et s'engouffrait en mugissant dans

une cheminée du voisinage. C'est à peine si l'on aurait vu de la lumière dans une seule maison de la ville ; tout le monde dormait paisiblement, et le silence n'était troublé de temps à autre que par les aboiements des chiens de l'auberge.

Arrivé près de la demeure de Kalinovitch, le capitaine s'arrêta, regarda pendant quelque temps vers la fenêtre, puis rebroussa chemin. Lorsqu'il se retrouva devant la maison de son frère, il s'assit sur la borne du trottoir et alluma sa pipe. Au même instant, de l'arrière-cour de l'immeuble où logeait le jeune principal, sortit tout à coup une ombre qui se dirigea vers la rivière et se mit à la longer, en se dissimulant derrière les piles de bois dressées sur le bord de l'eau. Vis-à-vis du jardin des Godnieff, cette ombre disparut. Sur ces entrefaites, deux heures sonnèrent au clocher de la cathédrale, une bande de corneilles effrayées par le bruit s'envola dans le ciel en croassant... À la fin, l'attention du capitaine fut attirée par deux ombres, dont l'une enfilait un péréoulouk, tandis que l'autre s'avavançait vers la porte de Pierre Mikhaïlitch et commençait là une besogne mystérieuse. Courir à la porte et saisir l'ombre au collet fut pour Phlégont Mikhaïlitch l'affaire de quelques secondes.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

Au lieu de répondre, l'ombre essaya de se dégager, mais ce fut en vain. Elle était prise comme dans des tenailles de fer. Après le boucher Ivan Pavloff et le professeur Lébédéeff, le capitaine était l'homme le plus fort de la ville. Décourber un fer à cheval n'était qu'un jeu pour lui.

— Qui êtes-vous ? répéta-t-il. L'ombre brandit un bâton que Phlégont Mikhaïlitch lui arracha sans aucune

peine. Ledit bâton se trouvait être un pinceau de badigeonneur ; il était enduit de goudron. Le capitaine comprit de quoi il s'agissait.

— Ah ! c'est à cela que vous vous occupez ? dit-il.

Sur ce, il jeta l'inconnu par terre, et, le tenant renversé sous son genou, il se mit à lui promener le pinceau sur le visage.

— À la garde ! cria le malheureux noctambule.

— Tais-toi ! reprit le capitaine, qui appuya plus encore le genou sur la poitrine de sa victime, tout en continuant à lui peinturlurer la figure.

— Au secours ! au secours ! vociféra l'autre ombre qui venait d'entrer dans le péréoulok, et qui, d'ailleurs, se gardait bien de joindre l'exemple aux paroles.

Ces cris jetèrent l'émoi dans la rue.

— Lève-toi, vieux ! On appelle au secours ! dit une bourgeoise à son mari, qu'elle avait réveillé à grand'peine.

L'homme ouvrit les yeux durant un instant, puis il grommela quelques imprécations et se tourna du côté du mur.

— Quel chien ! On crie à la garde ! Demain, quand le corps d'un homme assassiné aura été trouvé sous nos fenêtres, tu seras traduit en jugement, continua la femme. En même temps, elle bousculait son mari ; mais, ne recevant pour réponse qu'un grognement de colère, elle fit le signe de la croix et se rendormit à son tour.

— Eh, Marfouchka ! Katuchka ! criait en se soulevant sur son lit une vieille demoiselle aux cheveux blancs et à l'aspect cadavérique, — c'était une propriétaire du voisinage qui s'était transférée de la campagne à la ville pour

être plus près de l'église ; — venez donc, brigandes, voyez un peu ce qu'il y a ! Pourquoi fait-on ce bruit dans la rue ?

Mais personne ne répondit à son appel.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelles dormeuses ! Elles n'entendent rien, bougonna la vieille. Elle se leva, chaussa ses pantoufles et, après avoir allumé une bougie, passa dans la pièce voisine qui servait de chambre à coucher à ses deux servantes. Mais, hélas ! leurs lits étaient vides. Où étaient-elles ? Probablement quelque part où leur maîtresse leur avait défendu d'aller.

— Reine du Ciel ! ma souveraine ! en toi est maintenant mon seul espoir ; je suis abandonnée de tout le monde, de mes proches comme de mes serviteurs. Quelle immoralité il y a maintenant ! On va la nuit courir le guilledou ! Sodome et Gomorrhe ! Sodome et Gomorrhe !

Pendant que la vieille demoiselle se désolait de la sorte, l'alarme s'était aussi répandue chez les Godnieff. La vigilante Pélagie Eugraphovna s'élança la première dans la rue. La lanterne qu'elle tenait à la main éclaira le groupe formé par les deux hommes. On put alors reconnaître Médiokritzky dans l'individu qui râlait sous le genou du capitaine. La colère de ce dernier devint de la rage.

— Ah ! ainsi, c'était vous qui goudronniez la porte ! dit-il en écrasant de toute sa force le pinceau sur le nez et sur la bouche du jeune chef de bureau.

Pour comprendre l'exaspération de Phlégont Mikhaïlitch, il faut se reporter aux habitudes locales : d'après les mœurs de la province, goudronner la porte d'une maison habitée par une demoiselle ou une jeune femme, c'est in-

fliger à celle-ci un déshonneur public ; dans le monde de la bourgeoisie et du commerce, les amants délaissés recourent fréquemment à ce genre de vengeance.

Selon toute probabilité, le capitaine n'aurait pas de si tôt lâché sa victime sans l'apparition inopinée de Kalinovitch sur le théâtre de l'incident. À cette vue, l'étonnement de Phlégont Mikhaïlitch fut tel que ses mains se desserrèrent, laissant à la fois échapper le pinceau et Médiokritzky. Ce dernier profita de l'occasion pour détalier au plus vite. Kalinovitch était fort intrigué. Pélagie Eugraphovna, sans savoir elle-même pourquoi, s'était mise en devoir d'ouvrir les volets.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Je n'avais pas encore eu le temps de m'endormir quand j'ai entendu tout à coup un grand bruit ; je me suis habillé à la hâte et je suis accouru, dit le jeune principal à la femme de charge.

— Je ne sais rien, fit-elle en écartant les bras.

— Qu'est-ce qu'il y a eu entre lui et vous, Phlégont Mikhaïlitch ? demanda-t-il au capitaine.

— Je le dirai à mon frère, répondit celui-ci, et il entra dans la maison.

— Permettez-moi de vous accompagner, reprit Kalinovitch en lui emboîtant le pas.

Ils trouvèrent Pierre Mikhaïlitch en proie à une véritable consternation. Debout, les bras écartés, il semblait faire de son corps un rempart à Nastenka, qui, tout habillée, était étendue, les yeux fermés, sur le divan.

— Messieurs, venez ici, pour l'amour de Dieu, voyez un peu ce qui est arrivé chez nous ; Nastia a perdu connaissance, dit-il avec égarement.

Pélagie Eugraphovna s'empessa de dégrafer la robe de la jeune fille ; Kalinovitch prit une carafe d'eau et se mit à lui bassiner la tête. Pierre Mikhaïlitch, tremblant, ne cessait de demander :

— Eh bien, va-t-elle mieux ? va-t-elle mieux ?

À la fin, Nastenka ouvrit les yeux ; mais, en apercevant auprès d'elle Kalinovitch, elle se détourna vivement et partit d'un éclat de rire ; à cette hilarité succédèrent des sanglots. Pierre Mikhaïlitch se laissa tomber sur un fauteuil.

— Elle est devenue folle ! dit il, et il se prenait la tête avec désespoir.

Sa fille n'avait, en réalité, qu'une violente attaque de nerfs. Kalinovitch était pâle et silencieux. Le capitaine considérait toute cette scène d'un air sournois. Seule, Pélagie Eugraphovna ne perdit pas sa présence d'esprit ; elle transporta Nastenka dans sa chambre à coucher, la mit au lit et lui fit prendre quelques gouttes d'Hoffmann, après quoi elle vint rassurer Pierre Mikhaïlitch.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? Vous êtes vraiment comme un petit enfant ! lui fit-elle observer avec beaucoup de justesse d'ailleurs, car tel était bien le vieillard en ce moment.

— Je commençais à sommeiller, raconta-t-il, quand j'ai entendu soudain crier : « À la garde ! à la garde ! On m'assassine ! » Il m'a semblé que ces cris partaient du jardin, j'ai allumé une bougie, et je suis venu ici. Je vois Nastenka entrer par la porte du balcon, je l'appelle... tout à coup elle s'affaisse sur le divan...

Le capitaine fit en phrases entrecoupées le récit de ce qui s'était passé : ayant mal à la tête, il avait voulu se promener un peu avant de rentrer chez lui, etc.

Pierre Mikhaïlitch ne put se contenir.

— Ah ! le gueux ! le scélérat ! Il a osé porter atteinte à l'honneur de ma fille ! Je vais tout de suite me rendre chez le gorodnitchi... Je vais me plaindre au gouverneur... Je suis plus honnête que tous les gens d'ici... Je cours au bureau de police ! dit le vieillard ; et, quelques efforts qu'on fit pour le dissuader de son projet, il s'habilla à la hâte.

— Je sais d'où cela vient : c'est un coup monté par l'ispravnitza... Il n'a agi qu'à l'instigation de cette femme dont il est l'amant ! Demain j'irai goudronner toute la maison de l'infâme créature... Une gourgandine pareille oser déshonorer une jeune fille honnête ! Cela crie vengeance au ciel !

En achevant ces mots, il sortit précipitamment.

— Allons, le voilà parti ! Ses menaces sont des propos en l'air, mais il va encore s'agiter davantage. Après cela il sera malade, il faudra le soigner ! grommela Pélagie Eugraphovna.

Kalinovitch s'offrit pour accompagner Pierre Mikhaïlitch, qu'il rejoignit à grand'peine au moment où le vieillard arrivait au bureau de police.

Tous deux envoyèrent aussitôt chercher le gorodnitchi. Le vétérân, en uniforme et l'épée au côté, ne tarda pas à paraître. Quand un membre de la noblesse le faisait appeler, il revêtait toujours les insignes de sa charge.

L'émotion et la fatigue ne permettant pas à Pierre Mikhaïlitch de parler, ce fut son compagnon qui prit la

parole à sa place. Kalinovitch raconta d'une façon claire et détaillée la scène nocturne que nous connaissons déjà.

En entendant ce récit, le vieux gorodnitchi entra dans une violente colère. Il frappa le parquet avec sa béquille et se mit à crier :

— Ho, ho, ho ! ce sont là les farces qu'ils font ! Eh bien, je vais fourrer le drôle dans une casemate !

Ensuite, il siffla et appela d'une voix forte :

— Borzoï, ici !

Aussitôt accourut le dizainier de service, qui, en se présentant devant son supérieur, se mit au port d'armes.

— Va tout de suite me chercher le roux Médiokritzky. En quelque endroit qu'il soit : dans le feu, dans l'eau, dans la terre, trouve-le et amène-le ici. Sinon, gare à toi ! dit le gorodnitchi. Et il brandit sa béquille d'un air menaçant.

— Bien, Votre Noblesse ! répondit Borzoï.

Une minute après, il était dans la rue, courant comme un dératé.

— Je fourrerai cette canaille dans une casemate ! poursuivit le gouverneur de la ville, qui arpentait la chambre *pede claudo*.

— Oui, c'est ce qu'il faut faire ! approuva Pierre Mikhaïlitch.

— Sans moi, monsieur, continua le gorodnitchi, ces bourgeois et ces scribes de chancellerie se livreraient nuitamment au brigandage.

— Oui, c'est la vérité, confirma Godnieff. Je ne suis pas un homme méchant, je ne veux de mal à personne, mais de pareilles gens ne méritent pas d'être ménagés.

— Aussi, je ne les ménage pas, monsieur, reprit le gorodnitchi, en donnant à son visage une expression sévère : je n'aime pas à plaisanter avec eux. Le gouverneur de la province sait que j'ai de la poigne, tout vieux et tout boiteux que je suis.

— C'est ce qu'il faut, c'est ce qu'il faut ! Moi-même, quand j'étais principal du collège, je fermais parfois les yeux sur une gaminerie sans conséquence, mais je n'aurais pas toléré qu'un élève fût insolent ou grossier, déclara fièrement Pierre Mikhaïlitch.

Kalinovitch ne pouvait que sourire en entendant les deux vieillards parler de leur inflexible sévérité. Nous savons déjà à quoi nous en tenir sur celle de Godnieff ; quant au gorodnitchi, ce rigide justicier se bornait, les trois quarts du temps, à crier et à administrer des coups de béquille.

On amena Médiokritzky. Il avait eu beau se débarbouiller de son mieux, des traces visibles de goudron restaient encore sur son visage. Le gorodnitchi s'assit devant le zertzalo¹³ dans une attitude destinée à intimider le coupable :

— Où avez-vous été cette nuit ? demanda-t-il.

— Chez moi. Où donc aurais-je été ? répondit assez insolemment Médiokritzky.

— Comment ! vous avez passé la nuit chez vous ? Vous mentez ! Pourquoi vous trouviez-vous dans la rue de la Noblesse, à la porte de M. Godnieff ?

— Je n'y suis pas allé.

¹³ Petit obélisque, surmonté d'un aigle, placé, par ordre de Pierre le Grand, dans les salles d'audience, pour y représenter le souverain et la loi.

— Comment ! vous n'y êtes pas allé ? Il ose encore nier, l'effronté ! Dis-moi la vérité ; je n'aime pas les mensonges, tu sais ! cria le gorodnitchi en frappant sur le parquet avec sa béquille.

— Veuillez laisser votre béquille en repos et me parler d'un autre ton : je suis fonctionnaire public, dit Médiokritzky.

Pierre Mikhaïlitch haussa les épaules, le gorodnitchi se renversa dans le fond de son fauteuil.

— Ah ! vous êtes fonctionnaire ? Eh bien ! nous autres policiers, pour qui donc nous prenez-vous ? Je devrais bien vous fourrer au bloc, sans plus de cérémonie, comme on le fait dans l'armée ! répliqua-t-il, et, d'un ton plus calme, il ajouta : Répondez à ma question !

— Non, je ne vous répondrai pas, reprit le chef de bureau, car j'ignore pourquoi j'ai été amené ici : on m'a arrêté comme un voleur ou un brigand. Or, je suis dans le service, et j'entends être interrogé suivant les formes légales. Je n'ai pas à vous répondre. Si vous voulez, faites appeler mon supérieur, M. l'ispravnik.

— Vous vous défiez de moi, n'est-ce pas ? Vous me croyez capable d'agir contrairement à ma conscience ?... Gredin, tu vas connaître les douceurs de la casemate !... s'écria, hors de lui, le gorodnitchi.

— Je ne crois rien du tout, je me borne à invoquer le bénéfice de la loi, et je vous prie de ne pas m'invectiver de la sorte, répondit, avec sa tranquille impudence, Médiokritzky.

Le vieillard se leva et commença à se promener dans la chambre. S'il se fût trouvé seul avec l'accusé, il n'eût sans

doute pu résister à l'envie de lui faire sentir le poids de sa béquille.

— Je suppose qu'on peut envoyer chercher M. l'ispravnik, puisque tel est le désir de M. Médiokritzky, conseilla Kalinovitch.

— Soit, répondit le gorodnitchi, et il siffla. Borzoï reparut.

— Va à l'instant chez M. l'ispravnik, dis qu'on l'éveille, et prie-le de venir ici pour une affaire très importante.

Le dizainier s'empessa d'aller exécuter l'ordre de son chef.

— La présence de M. Médiokritzky n'est plus nécessaire, je pense ? ajouta Kalinovitch.

— Non ! dit le gorodnitchi. Entrez dans cette pièce, continua-t-il en s'adressant d'un ton sévère au chef de bureau, qui se retira avec un sourire moqueur sur les lèvres.

Ensuite, ayant attiré les deux vieillards dans l'embrasure de la fenêtre, Kalinovitch leur représenta très sensément que, selon toute apparence, une enquête judiciaire n'aboutirait à rien, et qu'il n'en résulterait qu'un scandale, auquel seraient fâcheusement mêlés le nom de Pierre Mikhaïlitch et celui de sa fille.

— C'est vrai, c'est vrai... reconnut le gorodnitchi.

— Seigneur, mon Dieu ! jamais de ma vie je n'ai eu affaire à la justice : fallait-il que pareille chose fût réservée à ma vieillesse ! gémit Godnieff.

— Par conséquent, poursuivit Kalinovitch, comme M. l'ispravnik va venir, le mieux, je pense, est que M. le gorodnitchi adresse, conjointement avec lui, un rapport détaillé au gouverneur de la province sur le cas de M. Mé-

diokritzky. De cette façon, sans enquête de police, le gouverneur avisera dans sa pleine initiative aux meilleures mesures à prendre.

— C'est une idée ; mais n'importe, je vais fourrer le drôle dans une casemate, dit le gorodnitchi.

— Vous ferez bien, approuva Pierre Mikhaïlitch ; je vais écrire moi-même au gouverneur : il comprendra les sentiments d'un père. Une offense personnelle m'aurait laissé indifférent, mais cet homme a touché à l'honneur de ma fille — : jamais je ne lui pardonnerai cela ! ajouta le vieillard en se frappant la poitrine.

L'ispravnik arriva fort inquiet. C'était le personnage le plus pacifique du monde ; extrêmement poltron, il craignait sans cesse de s'attirer des désagréments dans l'exercice de sa charge, et surtout il avait peur de sa femme. On lui apprit de quoi il s'agissait.

— Ah ! vraiment ! fit-il, encore plus effrayé.

— Nous allons tout de suite, vous et moi, adresser un rapport au gouverneur concernant ce Médiokritzky, lui dit le gorodnitchi.

— Je veux bien, répondit l'ispravnik, pourvu toutefois que cela ne nous compromette pas !

Kalinovitch expliqua que les deux fonctionnaires n'avaient rien à craindre en agissant ainsi, tandis qu'ils encourraient une grave responsabilité s'ils essayaient de soustraire le coupable au châtiment.

— Eh bien ! soit, consentit enfin le timide magistrat.

Sans perdre de temps, le jeune principal écrivit de sa propre main un rapport au gouverneur, rapport que signèrent le gorodnitchi et l'ispravnik.

La pièce où avait lieu cet entretien n'était séparée que par une mince cloison de celle où se trouvait Médiokritzky. Le chef de bureau entendit tout et comprit que son affaire devenait très mauvaise. Dès qu'il vit entrer l'ispravnik, il s'élança vers lui.

— Nicolas Egoritch, pourquoi donc m'avez-vous lâché ? J'étais votre employé, vous auriez dû me défendre... Puisque la chose prend cette tournure, je vais leur demander pardon.

Suivi de Médiokritzky, l'ispravnik revint auprès du gorodnitchi et des plaignants.

— Il veut demander pardon, dit-il.

— Votre Haute Noblesse... commença le jeune homme en s'adressant d'abord au gorodnitchi, dont il se mit à implorer la clémence.

— Non, non ! répondit le vétérán.

Médiokritzky se jeta alors aux pieds de Godnieff.

— Pierre Mikhaïlitch, ne ruinez pas l'avenir d'un jeune homme. Dieu vous récompensera de votre bonté !

Le père de Nastenka se détourna.

Se traînant sur ses genoux, le chef de bureau s'approcha du gorodnitchi :

— Votre Haute Noblesse, supplia-t-il, ayez compassion de moi !

Le vieux soldat commençait à tourmenter ses moustaches.

— Pardonnez-lui, messieurs, dit l'ispravnik, et les vieillards se seraient probablement laissé fléchir, si Kalinovitch n'eût pris la parole.

— Pierre Mikhaïlitch, je crois que la longanimité ne serait pas à sa place ici, déclara-t-il, et, se tournant vers le

gorodnitchi, il ajouta : Elle vous convient d'autant moins, à vous, que vos fonctions vous obligent à réprimer de pareils actes.

— Vous avez voulu, monsieur, déshonorer ma fille, — je ne vous pardonne pas cela ! prononça Pierre Mikhaïlitch, et il sortit.

— Je ne vous pardonne pas non plus !... Je vous fais grâce de la casemate ; mais quant à vous pardonner, non, dit à son tour le gouverneur de la ville ; puis, tout en boitant, il se dirigea vers la porte.

Inutile d'observer qu'à la suite de cette aventure une tempête de cancans se déchaîna sur la tête de la pauvre Nastenka. Parmi les dames du district, qui, certes, n'étaient pas irréprochables, ce fut à qui ferait montre de la plus vertueuse indignation. On prenait hautement le parti de Médiokritzky : il avait été, disait-on, encouragé, tout au moins, par mademoiselle Godnieff, et, dès lors, il était dans son droit en se vengeant d'une infidèle.

Par décision du gouverneur, le jeune chef de bureau fut exclu du service. Cette disgrâce ne fit que le rendre plus sympathique encore au monde de la bureaucratie. Tous les ronds de cuir comprenaient d'instinct que la cause de Médiokritzky était la leur, qu'il était l'os de leurs os et la chair de leur chair, tandis qu'un abîme les séparait des Godnieff et de Kalinovitch.

IX

Sur ces entrefaites arriva le grand carême, qui apportait toujours quelques changements dans les habitudes des Godnieff. Pendant la sainte quarantaine, Pierre Mikhaïlitch portait d'ordinaire ses plus vieux habits, se rasait plus rarement que de coutume, et, au lieu des romans et des revues, lisait des ouvrages scientifiques et des sermons. Comme bien on pense, lui et les siens faisaient maigre dans toute la rigueur du terme ; le vieillard ne sucrant même plus son thé qu'avec du miel. Enfin, les cérémonies religieuses étaient suivies assidûment par tous les habitants de la maison.

Un jour, Pierre Mikhaïlitch, assis dans son cabinet, attendait le moment de se rendre à sa paroisse. Pélagie Eugraphovna, qui devait aussi aller à l'église, s'habillait dans sa chambre. Nastenka et Kalinovitch se trouvaient au salon, où ils faisaient des patiences. Le facteur entra dans la cour. Pierre Mikhaïlitch l'aperçut le premier.

« Qui est-ce qui peut bien m'écrire ? » pensa-t-il.

On lui remit une lettre et un paquet assez volumineux. L'une et l'autre étaient timbrés de Pétersbourg. L'inquiétude s'empara du vieillard.

« Est-ce qu'on me retournerait le manuscrit ? » se demanda-t-il.

Et, mettant vivement ses lunettes, il se hâta de décaucher la lettre. Mais, dès les premières lignes, son visage devint rayonnant. La lecture achevée, il fit le signe de la croix et commença à crier :

— Jacques Vasilitch, Nastenka ! venez ici tout de suite ! Hurrah !

— Non, papa ; nous sommes occupés ici, répondit la jeune fille.

— Hurrah ! Arrivez donc, imbéciles ! cria de nouveau Pierre Mikhaïlitch.

Nastenka et Kalinovitch se rendirent auprès de lui.

— Pourquoi nous avez-vous appelés, papa ? demanda la première.

— Je vais vous le dire. Vous voyez cette lettre, ce volume et ce journal ? Eh bien, pour tout cela, Jacques Vasilitch doit me payer du Champagne, — je ne sors pas de là.

— De qui est cette lettre ? demanda Nastenka, et elle voulut prendre le paquet placé sur la table ; mais son père ne le lui permit point.

— Ta, ta, ta ! tu es trop curieuse ! dit-il, et, saisissant la lettre, le volume et le journal, il fourra le tout dans la poche de côté de sa redingote, qu'il boutonna ensuite.

— Cela vient sûrement de Pétersbourg, fit Kalinovitch d'une voix mal assurée.

— Pour le moment, je ne sais rien. Faites d'abord venir du Champagne, et après nous verrons de quoi il retourne, répondit d'un ton enjoué le vieillard.

— Voyons, papa, parlez donc, cela devient impatient, insista Nastenka.

— Je suis prêt à payer douze bouteilles : seulement, pour l'amour de Dieu, ne prolongez pas notre attente, dit Kalinovitch, qui pâlisait déjà.

Pierre Mikhaïlitch se mit à rire.

— La chose en vaut la peine, monsieur ! reprit-il ; puis il tira de sa poche une petite lettre écrite sur un beau papier satiné, et en fit lentement la lecture :

« CHER PIERRE MIKHAÏLITCH,

« Je me hâte de vous accuser réception de votre envoi, et me réjouis d'avoir pu vous rendre le petit service que vous me demandiez. Je vous adresse, en même temps que cette lettre, la livraison du recueil périodique où a paru la nouvelle de votre protégé. J'y joins un journal qui m'est tombé par hasard sous la main au club anglais, et qui mentionne cet ouvrage en termes flatteurs. Sur ce, priant la miséricorde divine de vous conserver, je reste avec un sincère attachement... »

Ces quelques lignes froides et dédaigneuses paraissaient aux Godnieff respirer la plus franche cordialité.

— Quelle lettre, et quel homme que mon honoré Fédor Fédoritch ! s'écria Pierre Mikhaïlitch, quand il eut fini la lecture de ce billet.

— Ce doit être un homme supérieur, dit Nastenka.

— Tout à fait supérieur ! reprit le vieillard : un cœur noble, une intelligence élevée, — un homme du plus haut mérite !

— Qu'est-ce qu'il y a dans le journal ? demanda Kalinovitch, qui semblait n'avoir rien entendu des propos échangés autour de lui.

— Tout de suite, répondit Pierre Mikhaïlitch, et ; dépliant le journal, il se mit à lire : « Feuilleton ; nouvelles littéraires... Depuis longtemps nous n'avions pas pris la plume avec autant de plaisir qu'aujourd'hui, car la critique a trop rarement l'occasion de constater l'éclosion d'un jeune talent. Cette joie vient de nous être donnée par l'ouvrage de M. Kalinovitch, — un débutant qui a déjà toutes les qualités d'un maître. Après un coup d'essai si heureux, nous ne saurions trop engager

l'écrivain à déployer désormais dans le cadre plus large du roman les brillantes facultés dont sa nouvelle nous offre déjà un remarquable aperçu. »

Pendant que Pierre Mikhaïlitch lisait, Kalinovitch changeait sans cesse de visage ; on voyait que ces éloges lui étaient fort agréables, quelques efforts qu'il fit pour le cacher.

— Ah ! que je suis contente ! dit Nastenka.

Et elle porta ses mains à ses yeux.

— Très bien, très bien ! fit Godnieff. Et vous, Jacques Vasilitch, vous osiez vous plaindre du sort qui vous met ainsi d'emblée au rang de nos meilleurs écrivains !

— Qui donc pouvait s'attendre à cela ? répondit Kalinovitch.

— Je ne le croyais pas non plus, ajouta Nastenka.

— Eh bien ! moi, je n'en ai jamais douté, reprit Pierre Mikhaïlitch. Le vieux lettré a donc aussi quelque flair ! Après avoir entendu la lecture du roman, j'ai été fixé tout de suite.

— Moi aussi, papa, j'ai bien vu que c'était un fort bon ouvrage ; mais quant à penser qu'il s'imposerait ainsi tout à coup à la faveur publique... Je crois que pas un littérateur n'a débuté avec un pareil succès...

— Il n'y en a pas eu beaucoup, dit Kalinovitch, qui continuait à se promener dans la chambre en s'efforçant de refouler les larmes dont ses yeux se remplissaient.

Le vieillard s'en aperçut.

— Cela l'a remué, murmura-t-il à l'oreille de sa fille, en indiquant du geste le jeune homme.

— Permettez-moi de voir comment c'est imprimé, dit Kalinovitch ; et, prenant le numéro de la revue, il voulut lire, mais il dut y renoncer.

— Non, je ne puis pas, continua-t-il ; quelle impression on éprouve pourtant à voir son œuvre imprimée ! C'est au point que je ne puis même pas lire !

— Ne rougissez pas de votre émotion, monsieur, elle est bien naturelle ; mais, moi, voici à quoi je pense maintenant : vous payera-t-on, ou bien l'auteur ne reçoit-il rien pour le premier travail publié ?

— Certainement on me payera, répondit Kalinovitch : le prix ordinaire est de cinquante roubles par feuille d'impression, je le sais de bonne source.

— Cinquante roubles, répéta Pierre Mikhaïlitch, et, après avoir compté le nombre des feuilles, il s'adressa à sa fille : Eh bien, Nastenka, neuf et demi multiplié par cinquante, combien cela fait-il ?

— Quatre cent soixante-quinze, répondit-elle.

— Pas mauvais ! Avec cela on peut s'humecter le gosier.

— Je n'y pensais plus, dit Kalinovitch ; qui enverrai-je chercher le Champagne ?

— Non, attendez, reprit Pierre Mikhaïlitch : tout à l'heure, je plaisantais. Auparavant, il faut aller prier au monastère. Jacques Vasilitch, vous ferez célébrer un service d'action de grâces en l'honneur du saint qui y est vénéré.

— Ah ! oui, faites cela, Jacques Vasilitch, ajouta Nastenka : j'ai une grande confiance dans ce saint.

— Je ne demande pas mieux, répondit Kalinovitch.

— Il n’y faut pas manquer ! poursuivit Godnieff : ici, pas un marchand ne voudrait aller à la foire sans s’être d’abord prosterné devant les reliques. J’avoue que j’avais fait mentalement cette promesse en envoyant votre manuscrit à Pétersbourg.

En ce moment, Pélagie Eugraphovna entra avec son capuchon de soie garni d’ours marin, et son manteau en drap de dame.

— Eh bien, Pierre Mikhaïlitch, vous n’allez donc pas à l’office ? dit-elle d’une voix mécontente. N’entendez-vous pas sonner les cloches de la paroisse ?

— Si fait, j’entends bien, madame, mais nos plans sont changés ; nous allons tous au monastère, et vous venez avec nous. Toi, Nastenka, va t’habiller.

Ce disant, le vieillard endossait vivement son paletot et prenait sa canne.

— Allons, voilà encore une idée d’aller au monastère ! Comme si l’on ne priait pas tout aussi bien à l’église, grommela la femme de charge, tandis qu’elle quittait la chambre.

DEUXIÈME PARTIE

I

Pendant que ces événements se passaient dans la famille Godnieff, tout allait de mal en pis chez la générale Chévaloff. D'abord, elle eut une attaque d'apoplexie, qui, sans mettre positivement sa vie en danger, affecta, dans une certaine mesure, ses facultés intellectuelles. À en croire l'ispravnitza, qui avait réussi à s'insinuer dans cette maison, mademoiselle Pauline était au désespoir. Aimant sa mère, elle se trouvait, moralement, dans une situation pire que la malade elle-même, d'autant plus que celle-ci, sourde à toutes les instances de sa fille, refusait absolument de se faire transporter soit à Moscou, soit même au chef-lieu de la province. « Depuis sa maladie, elle est devenue plus avare que jamais », ajoutait confidentiellement l'ispravnitza.

Dans la seconde semaine du carême, un autre malheur fondit sur la vieille dame. Après avoir été destitué, Médiokritzky, son homme d'affaires, se rendit au cabaret, où il but sans discontinuer durant quinze jours. Ignorant ce détail, la générale le chargea, comme cela lui arrivait souvent, de recevoir pour elle, à la poste, un mandat de mille roubles.

Le jeune homme toucha l'argent et ne l'eut pas plutôt empoché qu'il disparut. Vous pouvez vous imaginer quel effet la perte d'une si grosse somme produisit sur la malade ! Elle eut un nouvel assaut, à la suite duquel elle resta comme paralysée. À bout de forces, mademoiselle Pauline écrivit au prince Ivan un mot qu'elle lui fit porter par un exprès. Dès le lendemain, le prince arriva. La générale, qui ne s'attendait nullement à sa visite, fut enchantée de le voir. Dans l'espace de quelques quarts d'heure, il sut si bien la rassurer qu'elle voulut quitter sa chambre à coucher et se faire transporter au salon. Ensuite, le prince prit congé d'elle pour aller saluer quelques connaissances.

Ce personnage devant occuper une place assez considérable dans la suite de mon récit, je crois nécessaire d'entrer dans certains détails à son sujet. Ancien adjudant d'un général fort difficile sur le choix de son entourage, vivant aujourd'hui en grand propriétaire, le prince Ivan passait pour un des plus gros bonnets du pays. Malgré ses cinquante ans, on pouvait dire que c'était encore un très bel homme : de taille moyenne, ni trop gras ni trop maigre, un peu chauve, ce qui, du reste, lui allait fort bien, il avait un visage agréable et des mains d'une finesse extrême ; de plus, il était toujours mis avec autant de goût que d'élégance. À cet extérieur se joignait un je ne sais quoi d'aisé et de brillant dans les façons, qui rappelait les marquis de l'ancien régime. Connaissant presque tout le monde dans la province, il se montrait d'une politesse obséquieuse vis-à-vis des propriétaires riches et des hauts fonctionnaires ; d'autre part, les gentilshommes pauvres et les petits employés trouvaient en lui une affa-

bilité et une bienveillance extraordinaires. De sa bouche ne sortaient en général que des paroles aimables et flatteuses.

Jamais personne ne l'avait entendu s'exprimer en termes blessants ou moqueurs sur le compte de quelqu'un. Il aimait pourtant le mot pour rire et le trouvait facilement, surtout en français ; mais ses saillies étaient toujours inoffensives. Quelque service qu'on lui demandât, soit qu'une veuve sans fortune et chargée de famille le priât de faire entrer ses fils comme boursiers dans un collège, soit qu'un fonctionnaire compromis dans une affaire de pots-de-vin le suppliât d'agir en sa faveur, toujours le prince promettait son concours le plus dévoué ; mais presque jamais ces promesses n'étaient suivies d'effet, et, la plupart du temps, les sollicitateurs se voyaient déçus dans leur attente.

En dehors de cela, dès sa première rencontre avec quelqu'un, le prince devinait admirablement sur quel point il fallait porter la conversation pour flatter la manie particulière de son interlocuteur ; aussi faisait-il d'emblée la conquête de toutes ses nouvelles connaissances, et surtout des gens dont, pour une raison ou pour une autre, il avait besoin. Les sept gouverneurs qui avaient tour à tour administré la province dans ces derniers temps, l'avaient tous considéré comme leur meilleur ami et s'étaient ingénies de leur mieux à lui être agréables. Les autres autorités, depuis les présidents de chambres jusqu'au dernier commis de l'hôtel de ville, ne cherchaient, de même, qu'à lui faire plaisir.

L'existence que le prince menait à la campagne était, dans le vrai sens du mot, celle d'un barine. Il avait quatre

enfants : deux de ses fils servaient dans la garde à cheval ; sa fille avait eu, dès le berceau, des gouvernantes allemandes, françaises et anglaises, recrutées, sans doute, à grands frais. Lui-même, presque chaque année, séjournait deux ou trois mois à Pétersbourg. Deux ans auparavant, sa femme étant malade, il était parti pour l'étranger avec toute sa famille et avait passé l'été aux eaux. Un pareil genre de vie aurait dû, semble-t-il, conduire depuis longtemps le prince à sa ruine, d'autant plus que, comme tout le monde le savait, son père, viveur émérite, lui avait laissé pour tout héritage trois cents âmes grevées d'hypothèques. Ce n'était pas non plus son mariage qui avait pu le faire riche ; il avait épousé une jeune personne charmante, mais sans autre dot que sa beauté, son éducation et son talent de musicienne. Cependant, loin de se ruiner, il avait accru sa fortune, qui s'élevait maintenant à plus de mille âmes.

Comment expliquer un fait si étrange ? Des bruits vagues circulaient à ce propos dans le pays : le prince, disait-on, avait géré à son profit personnel un bien considérable dont la tutelle lui était confiée ; il avait pris part à la construction d'une maison bâtie aux frais de la noblesse, et qui ensuite s'était écroulée ; il avait figuré comme administrateur dans une société financière de Pétersbourg, qui avait dévoré les capitaux de tous ses actionnaires ; on parlait aussi de ses relations avec un personnage haut placé, son ancien protecteur, qui, après l'avoir aimé comme un fils, l'avait brusquement éloigné de lui, ne voulant même plus entendre prononcer son nom.

Enfin le pied d'intimité sur lequel le prince était reçu dans la maison de la générale donnait lieu à différents

commentaires : les uns faisaient remarquer que chaque parole de lui était un ordre pour la vieille dame, et que cette dernière, en dépit de son avarice sordide, ne regardait plus à rien dès qu'il s'agissait du prince ; ne lui avait-elle pas souscrit, cinq ans auparavant, une lettre de change de vingt mille roubles ? Suivant les autres, le prince était plus lié avec la fille qu'avec la mère : quand il venait faire visite, mademoiselle Pauline et lui envoyaient la générale se coucher, afin de rester en tête-à-tête, etc. Bien entendu, la plupart des connaissances du prince refusaient d'ajouter foi à ces divers bruits ; ceux mêmes qui avaient quelque lieu de les supposer fondés ou qui savaient à cet égard quelque chose de positif, ne se croyaient pas le droit de rien ébruiter sur le compte d'un homme dont presque tous avaient reçu, sinon des services, du moins de bonnes paroles.

Dans la circonstance présente, le prince, après avoir passé un moment avec la générale, alla faire des visites en ville. Tout d'abord il se rendit au palais ; n'y ayant pas trouvé les membres du tribunal, il dut se borner à dire un mot aimable au greffier et à saluer gracieusement le porteur de contraintes. Au sortir du palais, il se croisa avec l'ispravnik, à qui il témoigna la plus grande joie de le voir, et dont il serra les deux mains dans les siennes pendant au moins cinq minutes. Dans la principale rue de la localité, le prince rencontra Pierre Mikhaïlitch : avant même d'être arrivé près de lui, il ôta son chapeau et s'inclina en souriant. De son côté, le vieillard s'approcha et fit un salut respectueux. Il avait beaucoup de considération pour le prince Ivan, qu'il appelait le « Talleyrand de notre époque ».

— Vous allez bien ? dit le prince en serrant amicalement la main de Godnieff.

— Je vous remercie humblement, répondit celui-ci ; grâce à Dieu, je vis encore.

— Je suis enchanté de vous voir, positivement enchanté.

Pierre Mikhaïlitch s'inclina.

— Il y a longtemps que Votre Altesse n'était venue dans notre ville, observa-t-il.

— Que faire ! que faire ! reprit le prince. Mais je suppose, ajouta-t-il, que tout marche ici comme de coutume, c'est-à-dire parfaitement bien.

— Sans doute, fit Pierre Mikhaïlitch, quels changements peut-il y avoir ici ? Cependant, continua-t-il en fixant un regard sérieux sur son interlocuteur, je puis vous apprendre une nouvelle assez importante. Vous connaissez le directeur actuel du collège ?

— Comment donc, si je le connais ! J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de le voir : c'est un jeune homme qui paraît très comme il faut.

— Il est très bien, poursuivit Pierre Mikhaïlitch, et il vient d'écrire un roman qui l'a rendu célèbre dans toute la Russie, acheva-t-il d'une voix un peu moins assurée.

— Ah ! vraiment, s'écria le prince, il a écrit un roman ?

— Peut-être même Votre Altesse l'a-t-elle lu ; c'est intitulé : *les Relations étranges*, dit respectueusement le vieillard.

— Oui, je l'ai lu, je l'ai lu, et, pendant une demi-heure au moins, je me suis creusé la tête à chercher qui pouvait en être l'auteur. « Voilà qui est singulier, me disais-je, je

connais pourtant bien ce nom-là ! » C'est écrit d'une façon charmante !

Toutes ces paroles du prince étaient autant de mensonges : non seulement il n'avait pas lu le roman de Kalinovitch, mais je crois bien qu'il n'avait pas ouvert un seul livre depuis vingt ans ; quand il lisait quelque chose, c'était un journal.

— Maintenant, c'est à qui, parmi les critiques, en fera l'éloge, reprit Godnieff d'un ton beaucoup plus ferme, et je suis d'autant plus aise de vous entendre formuler ce jugement que vous êtes un homme instruit, versé dans plusieurs littératures étrangères. Croiriez-vous qu'ici certains messieurs refusent même d'accorder leur attention à cet ouvrage ?

Le prince hocha la tête.

— Est-ce possible ? fit-il.

— Que voulez-vous ? nul n'est prophète en son pays, répondit avec un soupir Pierre Mikhaïlitch.

— Pourquoi donc ?... Si fait !... Moi, du moins, je vais me rendre de ce pas chez M. Kalinovitch, pour le remercier du plaisir qu'il m'a procuré. Au revoir.

Sur ce, le prince tendit cordialement la main au vieillard et s'éloigna.

Depuis que l'œuvre de Kalinovitch avait été publiée dans une revue pétersbourgeoise, Pierre Mikhaïlitch s'était donné pour tâche de communiquer cette nouvelle à tout le monde. Mais il avait beau faire mousser la gloire de son jeune ami, les gens d'E... l'écoutaient le plus souvent avec une extrême froideur. Cette fois, du moins, la politesse du prince le dédommagea amplement de l'indifférence des autres. Le bon Godnieff en fut touché

jusqu'au fond de l'âme, et, entendant sonner la dernière messe, il entra à la cathédrale pour remercier Dieu de ce que le goût des choses de l'esprit commençait à se répandre en province, notamment dans cette sphère aristocratique où, naguère encore, on n'aimait que les cartes, les chiens et la boisson. Pendant ce temps, le prince se rendit au logement de Kalinovitch.

Chez la générale, toute la domesticité était en mouvement : la femme de charge pesait le sucre, les laquais versaient de l'huile dans les lampes et mettaient dans les chandeliers des bougies de stéarine ; le maître d'hôtel à mine famélique était allé acheter un gros poisson et un morceau de bœuf de première qualité ; de plus, il avait pris à la cave une bouteille d'un vin du Rhin fort renommé. Le prince était un fin gourmet et n'admettait à sa table que les crus les plus précieux. Vers midi, la générale quitta sa chambre à coucher pour passer au salon, et s'assit au milieu d'un amoncellement d'oreillers, sur le divan du coin où elle avait coutume de prendre place. Sur un guéridon se trouvaient un paquet de livres et un immense cornet de bonbons. Les premiers venaient de la bibliothèque du prince, qui les avait apportés pour mademoiselle Pauline ; quant aux bonbons, c'était un cadeau qu'il destinait à la générale. Comme elle aimait beaucoup les sucreries et qu'il avait un excellent confiseur, il se plaisait à la régaler ainsi à chacun de ses voyages.

Mademoiselle Pauline, décidément réconfortée par la visite d'un hôte sympathique, versait le café dans des tasses de porcelaine disposées sur un plateau d'argent. Le prince s'était commodément installé dans un moelleux

fauteuil. La vieille dame le regarda d'un air indolent, mais affable ; puis ses yeux se portèrent sur le service à café.

— Tu diras ce que tu voudras, Pauline, il m'en faut une tasse, fit-elle.

Depuis qu'elle était malade, la générale avait un appétit terrible.

— Maman !... dit la fille d'un ton moitié grondeur, moitié suppliant.

La générale se détourna d'elle en haussant les épaules ; mademoiselle Pauline hocha la tête et soupira.

— Une petite tasse ne peut pas faire de mal, décida le prince.

— J'ai beau le lui dire, cela ne m'avance à rien : il ne faudrait rien prendre, parce que, d'après elle, tout est contraire à ma santé, se plaignit aigrement la vieille.

Mademoiselle Pauline sourit avec tristesse et versa la tasse.

— Soit, maman, faites comme vous voulez ; moi, ce que j'en disais, c'était pour votre bien, répondit-elle en présentant la tasse à sa mère.

La générale se mit à boire à petites gorgées, mais avec les marques de la plus vive satisfaction ; en même temps, elle mangea deux morceaux de pain blanc.

— Le café est bon, observa-t-elle.

— Un verre d'eau, ma tante ! là-dessus, il faut absolument boire un verre d'eau ! Ne manquez jamais à cette règle, dit le prince en la menaçant du doigt.

— J'y consens, acquiesça la malade d'un ton indiquant qu'elle croyait faire par là une concession extraordinaire.

Mademoiselle Pauline sonna : entra un laquais.

— Froide ? demanda-t-elle au prince.

— Aussi froide que possible, répondit ce dernier.

— De l'eau froide pour maman, dit-elle au domestique. Celui-ci sortit et, un instant après, revint avec l'eau demandée. Mademoiselle Pauline commença par s'assurer de la température du liquide en appliquant la main sur le verre.

— Elle est froide, je crois ? dit-elle au prince.

Il tâta à son tour le verre.

— Elle est bonne, déclara-t-il, et il tendit le verre à la générale, qui en but lentement la moitié.

— C'est assez, dit-elle.

— Non, ma tante, il faut tout boire, absolument tout, répliqua le prince.

— Buvez tout, maman ; sans cela votre café vous fera du mal, ajouta Pauline.

La malade vida le verre, non sans répugnance.

— Oh ! vous me ferez mourir avec tous vos soins ! reprit-elle, et elle tourna languissamment ses yeux vers le cornet de bonbons placé sur la table.

— Mon ami, je t'ai obéi : pour m'en récompenser, donne-moi un de tes bonbons, fit-elle doucement.

— Est-ce possible avant le dîner, maman ? objecta Pauline.

— N'importe, cela ne fait rien ; c'est tout ce qu'il y a de plus inoffensif, dit le prince, et il alla chercher trois bonbons qu'il offrit à la générale.

Elle se mit à les croquer avec grand plaisir, puis elle baissa peu à peu la tête et s'assoupit.

— C'est une enfant, tout à fait une enfant ! remarqua le prince à voix basse.

Mademoiselle Pauline soupira.

— Tout à fait une enfant ! répéta-t-il.

Ensuite, étant allé s'asseoir à une certaine distance, il alluma un cigare.

Pauline s'assit à côté de lui. Pendant quelque temps le prince la considéra avec un intérêt marqué.

— Mais que vous êtes maigrie, ma cousine ! Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-il.

— Tu devrais plutôt t'étonner, prince, de me voir encore en vie, répondit-elle à demi-voix. Comment j'ai pu résister à tant de souffrances, je ne le sais pas moi-même !... Vivre depuis cinq ans dans cette méchante petite ville, où je n'aperçois pas un visage humain, et maintenant cette maladie... point de repos ni le jour, ni la nuit... des caprices continuels... des plaintes incessantes... et enfin cette odieuse avarice, tout cela est si insupportable qu'il y a des moments où je prendrais volontiers Dieu sait quelle résolution.

Le prince haussa les épaules.

— Il faut patienter. Tout mal doit finir un jour ou l'autre, et le terme de celui-ci ne paraît pas éloigné, dit-il en montrant des yeux la générale.

— Patienter ! cela t'est facile à dire. Sans doute, quand tu viens, je suis heureuse, mais nos relations mêmes sont inavouables. Décidément, il faut que je me marie.

— À Moscou, vous aviez un projet d'établissement en vue ? demanda le prince.

— Oui ; mais cela n'a pas abouti, et j'en étais sûre d'avance. Elle ne veut pas me donner de dot. À la première lettre, elle a répondu en termes très aimables ; mais, ensuite, quand il a abordé la question pécuniaire,

elle s'est fâchée, m'a accablée d'injures et lui a écrit une lettre de la dernière insolence.

— Ô mon Dieu ! mon Dieu ! dit le prince en levant les yeux en l'air.

— À présent, je n'ai pas dix kopecks pour m'acheter des épingles, continua Pauline. Pourtant, d'après la loi, les cinq cents âmes de mon père doivent m'appartenir. Depuis longtemps, mon cousin, je voulais te demander conseil à ce sujet : légalement, puis-je entrer en possession de cette fortune ? est-elle à moi ?

Pendant qu'elle parlait, le prince fronçait le sourcil.

— Elle est à vous, et la loi vous autorise à en prendre possession immédiatement, si bon vous semble, répondit-il d'un ton grave ; mais songez, ma cousine, au scandale qu'occasionnerait une semblable réclamation de votre part ; l'opinion n'est pas favorable à une jeune fille qui s'insurge contre sa mère !

— Mais si je me marie, cela sera tout naturel. Il faut bien que mon mari et moi ayons des moyens d'existence.

— Alors, sans doute, ce sera une autre affaire, reconnut le prince ; alors vous aurez votre famille, votre existence distincte : bon gré, mal gré, elle devra vous rendre votre bien. Mais, chère cousine, poursuivit-il en haussant les épaules, il faut au préalable que vous vous mariiez, dussiez-vous pour cela vous enfuir de chez vous ; et avec qui ?... Essayez donc de trouver un époux ici ! Plus d'une fois j'ai mentalement passé en revue tous les jeunes gens du pays : eh bien, pas un seul n'est un parti convenable pour vous. Les plus comme il faut ne veulent pas se marier, et les autres sont des êtres qu'on ne voudrait même pas recevoir chez soi.

À ces mots, Pauline soupira.

— Je pressens, commença-t-elle, que je suis condamnée à m'étioler ici. Quel avantage me revient-il d'être riche, d'être la fille d'un général, de posséder pour cent mille roubles de diamants ? La fille du dernier employé de chancellerie est plus heureuse que moi. Elle a au moins certaines satisfactions.

Tandis qu'elle achevait cette dernière phrase, des larmes se montrèrent dans ses yeux.

— Seigneur mon Dieu ! continua-t-elle, je ne cherche dans mon futur mari ni fortune, ni illustration, ni honneurs ; qu'il soit seulement un homme bien élevé et qu'il m'aime, ou, du moins, que je lui plaise un peu...

En ce moment, la générale bâilla et ouvrit à demi les yeux.

— Pauline, tu es ici ? dit-elle.

— Oui, maman, répondit Pauline, et, se levant aussitôt, elle s'éloigna du prince pour s'approcher du guéridon sur lequel se trouvaient les livres.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda la générale.

— Je regarde les livres.

— Quels livres ?

— Ceux que le prince a apportés, répondit Pauline impatientée.

— Quels livres a-t-il apportés ? voulut savoir la vieille.

— Des revues, ma tante, des revues, dit le prince. Puis il se prit le front, et, comme si une idée lui fût soudain revenue à l'esprit, il ajouta, en s'adressant à Pauline : À propos, vous trouverez là une nouvelle ou un roman d'un monsieur d'ici, le directeur du collège. Moi-même, je n'ai pas lu cet ouvrage, mais j'ai vu qu'il en est question dans

les journaux, — on en dit du bien. Mademoiselle Pauline rappela ses souvenirs.

— Le directeur du collège... fit-elle en clignant les yeux : il me semble qu'il est venu chez nous.

— Il est venu chez vous ? demanda le prince.

— Oui, mais maman l'a reçu sèchement, et, depuis lors, nous ne l'avons plus revu.

— De quoi parlez-vous ? questionna la malade.

— Nous causons littérature, ma tante, littérature, répondit le prince, après quoi il se prit de nouveau le front, et tout bas, en souriant, dit à Pauline : Voilà notre homme ! Soyez contente, c'est un jeune homme très comme il faut.

Pauline sourit aussi.

— Soit, répondit-elle, du reste, il m'avait plu déjà lors de sa visite : il est très gentil.

— Très gentil ! répéta le prince.

— Est-ce que le dîner est prêt ? demanda la malade.

Mademoiselle Pauline haussa les épaules.

— Mais, maman, nous venons de prendre le café.

— C'est trop tôt, ma tante, beaucoup trop tôt, ajouta le prince en regardant sa montre ; il n'est guère plus de midi.

La vieille fit une mine mécontente, et se laissa de nouveau envahir par une sorte de somnolence.

— J'ai passé chez lui tout à l'heure, et demain, probablement, il viendra me rendre ma visite, dit le prince en s'adressant à Pauline.

Celle-ci sourit encore, quoique avec une nuance de tristesse.

II

Revenu du collège, Kalinovitch trouva chez lui la carte du prince. La prikaznitchikha l'avait glissée dans la bordure de la glace, ainsi qu'elle l'avait vu faire chez des gens riches. Elle-même, du reste, ne lui dit rien de cette visite ; car, depuis plus de six mois, elle avait même cessé de saluer son locataire, et si elle ne lui donnait pas congé, c'était uniquement par égard pour Pélagie Eugraphovna.

Au dos de sa carte, le prince avait écrit : *Venu remercier l'auteur du plaisir qu'il m'a procuré.* À cette vue, Kalinovitch sourit ; puis, après avoir réfléchi un moment, il ôta son uniforme quelque peu râpé, se fit la barbe, se coiffa, mit un habit noir, et commença par se rendre chez les Godnieff. Nastenka, qui, comme toujours, l'attendait assise près de la fenêtre de la salle, fut fort contente de le voir ; elle le prit par la main et le fit asseoir à côté d'elle.

— Tu t'es fait bien beau aujourd'hui ; d'où viens-tu donc ? dit la jeune fille.

— Je n'ai été nulle part, répondit Kalinovitch. Et, après un moment de silence, il ajouta :

— Tout à l'heure est venu chez moi un visiteur inattendu,

— Qui ? demanda Nastenka.

Pour toute réponse, Kalinovitch lui tendit la carte du prince. Après avoir lu le nom et le petit mot écrit sur le verso, Nastenka sourit :

— Quelle amabilité ! C'est dommage qu'elle arrive un peu tard, observa-t-elle.

— Que veux-tu dire par là ? questionna Kalinovitch.

— Certainement, c'est une amabilité tardive ! Tu n'es devenu ni plus intelligent, ni meilleur depuis que ton roman est imprimé : pourquoi donc, auparavant, ne te faisait-il pas de visites et ne témoignait-il aucune envie de te connaître ?

— Au contraire, il a toujours été fort aimable avec moi, et j'ai toujours désiré me lier avec lui. C'est un homme fort intelligent...

Nastenka hocha la tête en signe de doute.

— Je ne sais pas, interrompit-elle, je l'ai vu deux fois ; sa figure est tout à fait celle d'un tartufe. Il ne me plaît pas : ce doit être un homme très astucieux.

Kalinovitch ne répondit rien. « Les opinions sont libres », semblait dire l'expression de son visage.

Pendant ce temps, Pierre Mikhaïlitch était rentré chez lui et changeait de vêtements dans son cabinet. Entendant la voix de Kalinovitch, il cria :

— Kalinovitch, vous êtes ici ?

— Oui, répondit le jeune homme.

— Vous avez eu une visite aujourd'hui ; le prince est passé chez vous.

— Je le sais.

— Que comptez-vous faire ? poursuivit le vieillard en entrant dans la chambre. Eh ! mais cela tombe bien, vous êtes justement en toilette... Allez le voir, monsieur, allez-y tout de suite ! Dépêchez-vous, le prince vous porte aux nues.

— Rien ne presse, observa Nastenka : pourquoi se hâterait-il tant d'aller faire sa révérence au prince ? Est-ce qu'il est le moins du monde son obligé ?... C'est ridicule !

— Ce n'est pas ridicule du tout ! répliqua Pierre Mikhaïlitch : la politesse exige cela, et, d'ailleurs, le prince est un homme influent qui peut être utile à Jacques Vasilitch.

— En quoi donc peut-il être utile à Jacques Vasilitch ? Voilà ce que je serais curieuse de savoir, car je ne m'en doute pas.

Pierre Mikhaïlitch se fâcha.

— Si, tu le comprends très bien ; seulement, c'est l'orgueil qui parle en toi ! s'écria-t-il en frappant sur la table. Selon toi, il faudrait être malhonnête avec toutes les personnes qui nous font des avances ! Ne l'écoutez pas, Jacques Vasilitch, cette fille-là n'a pas le sens commun ! ajouta-t-il en s'adressant à Kalinovitch.

— J'ai l'intention de l'aller voir, dit ce dernier.

Nastenka leva les yeux sur lui.

— Allez-y, reprit le vieillard ; seulement vous ne pouvez pas aller à pied, il y a trop de boue ; je vais vous faire atteler le drojki, acheva-t-il, et il sortit aussitôt.

— Tu iras ? demanda Nastenka.

— Sans doute, répondit Kalinovitch.

— Et si je ne veux pas que tu y ailles ?

— Voilà une étrange fantaisie !

— Mettons qu'elle soit étrange ; si tel est mon désir, me refuseras-tu un sacrifice aussi insignifiant ?

— Il n'y a pas là de sacrifice à faire. J'ai une visite à rendre, et je la rends, — c'est la chose du monde la plus simple.

— Cela se peut, mais je ne veux pas. Le prince est descendu chez la générale, et je hais cette maison. Toi-même, tu t'es plaint d'y avoir reçu un mauvais accueil.

Fier comme tu l'es, quel plaisir peux-tu avoir à aller de nouveau affronter les dédains de ces gens-là ?

— Je ne vais pas chez la générale, que je ne veux même pas connaître, mais chez le prince, et encore n'y vais-je que pour lui rendre sa visite.

— N'y va pas, mon âme, mon ange, n'y va pas ! Je te le demande en grâce. Reste toute la journée chez nous. Je ne te laisserai pas partir. Je veux me rassasier de ta présence. Vois comme tu es beau aujourd'hui !

En parlant ainsi, la jeune fille avait pris Kalinovitch par la main.

— Je serai revenu d'ici à quelques quarts d'heure, répondit-il.

— Je ne veux pas, tu entends ! répliqua Nastenka.

— C'est un caprice, rien de plus, et un sot caprice ! dit Kalinovitch en fronçant le sourcil.

— Non, Jacques, ce n'est pas un caprice, mais un pressentiment, commença-t-elle. Quand tu as dit que le prince était venu chez toi, j'ai senti mon cœur défaillir, comme si de tes relations avec lui devaient résulter toutes sortes de malheurs pour toi et pour moi. Je t'en prie encore une fois, ne va pas chez la générale, ne rends pas au prince sa visite : ces gens-là causeront notre perte.

— Ah ! c'est d'un pressentiment qu'il s'agit maintenant ! ricana Kalinovitch ; tant pis ; mais comme je n'attache aucune importance aux pressentiments, cela ne m'empêchera pas d'aller voir le prince.

— Je savais fort bien d'avance, répliqua la jeune fille, que tu tiens plus à satisfaire le moindre de tes désirs qu'à m'épargner les plus cruelles souffrances.

— Si vous le saviez, alors à quoi bon tout cet entretien ? reprit Kalinovitch.

Nastenka devint toute rouge.

— Écoutez, Kalinovitch, dit-elle : si vous vous mettez à me parler ainsi... (Sa voix tremblait, ses yeux étaient mouillés de larmes.) Vous ne devez pas me parler de la sorte, poursuivit-elle, je vous ai tout sacrifié... ne plaisantez pas avec mon amour, Kalinovitch ! Si vous agissez ainsi envers moi, vous me ferez mourir, méchant homme !

— Nastenka ! cessez ! Qu'est-ce que vous avez ?

Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira.

— Laissez-moi, je n'ai pas besoin de vos caresses ! dit-elle en se levant pour sortir.

Au moment de quitter la chambre, elle s'arrêta sur le seuil.

— Si vous allez chez le prince, ne venez plus ici ni aujourd'hui, ni demain... Ne remettez plus les pieds chez nous : je ne veux plus vous voir... égoïste !

Le jeune homme fit une grimace. Nastenka se retira. En ce moment reparut Pierre Mikhaïlitch, qui, à peine entré, cria :

— Le drojki est attelé ; allez, et que Dieu vous conduise !

— Je vous suis bien reconnaissant, répondit Kalinovitch. Et, après avoir endossé son paletot, il passa sur le perron. L'équipage n'avait pas changé depuis que notre héros s'en était servi, un an auparavant, pour faire ses visites ; c'était toujours le même cheval, à cela près qu'il avait encore engraisé ; sur le siège était toujours assis Gavrilitch, que l'économe Pélagie Eugraphovna avait dé-

finitivement promu aux fonctions de cocher pour lui faire gagner à peu près le pain qu'il mangeait.

Seulement l'invalide naguère si plat vis-à-vis de Kalinovitch avait pris celui-ci en exécration depuis son renvoi du collège. Était-il chargé d'une commission pour le jeune principal, il s'acquittait de sa tâche avec deux fois plus de lenteur qu'à l'ordinaire, et ce n'est pas peu dire, car habituellement il mettait deux heures à aller chercher des craquelins chez la pâtissière voisine de la maison. Dans le cas présent, il fit prendre à sa bête l'allure tranquille d'un cheval de corbillard, ce qui ne tarda pas à ennuyer Kalinovitch.

— Mène-moi donc plus rondement ! ordonna ce dernier.

— Le cheval ne veut pas courir, répondit laconiquement Gavrilitch.

— Fouette-le !

— Non, je n'ose pas ; il n'aime pas à être fouetté : il se mettrait à ruer ! répliqua l'invalide en secouant mollement les rênes.

Et il continua à aller au pas.

Kalinovitch attendit encore quelque temps ; à la fin, il perdit patience :

— Fouette le cheval, te dis-je ! répéta-t-il de nouveau.

Gavrilitch ne répondit pas.

— Voyons, veux-tu le fouetter ? cria le jeune principal.

— Mais je n'ai pas de fouet ! cria à son tour le cocher.

Voyant qu'il ne pouvait se faire obéir, Kalinovitch descendit du drojki.

— Retourne chez tes maîtres, je ne veux pas être conduit par une brute comme toi, dit-il, et il se mit à faire

la route à pied. L'invalide grommela entre ses dents quelques mots inintelligibles, puis il fit tourner son cheval et regagna au trot la demeure des Godnieff.

Arrivé à la maison de la générale, Kalinovitch trouva cette fois encore un laquais en livrée dans le vestibule.

— Son Altesse est chez elle ? demanda-t-il.

— Tout de suite, répondit le domestique, qui se hâta de monter l'escalier.

Pauline et le prince n'avaient pas quitté leurs places dans le salon. La générale mâchait de la cannelle pour réveiller la sensibilité de son palais. Le laquais annonça le visiteur.

— Quand on parle du loup, on en voit la queue, observa le prince en se levant.

— Recevez-le ici, dit vivement Pauline.

— Oui, répondit-il, et il s'adressa à la vieille. Ma tante, Kalinovitch, un homme de lettres, est venu pour me voir ; puis-je le recevoir ici ?

— Quel homme de lettres ? demanda avec un clignement d'yeux la générale.

— Maman, reprit Pauline, il est venu chez nous il y a un an.

— Où est-il venu ?

— Ici, chez vous, ajouta le prince.

— Je ne sais pas quand il est venu, je n'en ai aucun souvenir, dit la malade.

— Allons, vous l'avez oublié, répondit le prince ; peut-on le recevoir ici ? C'est un jeune homme très gentil et très intelligent.

— Pourquoi ne le pourrait-on pas ? Recommandé par toi, il sera le bienvenu, consentit-elle.

— Fais entrer ! ordonna le prince au laquais, et lui-même passa dans la salle, tandis que Pauline allait vivement arranger sa chevelure devant une glace.

Kalinovitch parut.

— Je vous suis très reconnaissant de m'avoir procuré le plaisir de vous voir ! commença le prince, en allant au-devant de lui et en lui prenant les deux mains, qu'il serra avec force.

— Vous connaissez les dames qui habitent ici ? ajouta-t-il.

Kalinovitch répondit qu'une fois seulement il avait eu l'honneur d'aller chez elles.

— En ce cas, permettez-moi de vous présenter, reprit le prince, et il le conduisit au salon.

— M. Kalinovitch... dit-il à la générale ; mais celle-ci se borna à soulever ses paupières. Il n'en fut pas de même de mademoiselle Pauline, qui fit au visiteur un salut très aimable.

— Je vous prie, monsieur, prenez place. Ce disant, le prince avançait un siège à Kalinovitch ; après quoi lui-même s'assit non loin du jeune homme.

— M. Kalinovitch ne nous a accordé qu'une seule fois la faveur de sa visite, dit en français Pauline.

Kalinovitch expliqua dans la même langue que, ayant appris la maladie de la générale, il avait eu peur de déranger. Le prince et Pauline échangèrent un coup d'œil ; tous deux remarquaient avec plaisir que le jeune principal s'était fort bien tiré de cette phrase française. La vieille continuait à cligner les yeux, ses regards dénués d'expression allaient de sa fille au prince et du prince à Kalinovitch.

— Toute cette année-ci, en effet, maman a été souffrante et n'a presque reçu personne, reprit Pauline.

— Je sens de la faiblesse dans le bras et un engourdissement dans les doigts, dit la générale à Kalinovitch en lui montrant sa main flasque et tremblante.

— Avec le temps, la sensibilité reviendra, Excellence ; cela se passera, répondit-il.

— Oui, oui, cela se passera, ajouta le prince : un été passé à la campagne, des bains froids, et vous verrez, ma tante, comme vous serez toute ragaillardie.

La vieille ne parut pas l'avoir entendu et s'adressa de nouveau à Kalinovitch :

— Je ne sens pas ce que je mange... j'ai un goût désagréable dans la bouche... les aliments que j'aimais autrefois ne me plaisent plus...

Le visiteur écoutait en ayant l'air d'éprouver une profonde compassion. Les lèvres du prince ébauchèrent comme un léger sourire.

— Pourtant vous avez de l'appétit, maman, observa Pauline ; vous voulez toujours manger, et vous savez qu'il vous est défendu de prendre beaucoup de nourriture.

Mais la générale ne fit aucune attention aux paroles de sa fille. Fort contente de pouvoir s'entretenir de sa maladie avec un étranger, elle ne semblait pas près de lâcher Kalinovitch.

— J'ai les jambes faibles... je ne puis pas marcher... mon pied glisse au moindre pas que je fais...

— Cela se passera aussi, Excellence, répéta le jeune homme.

— Cela s'en ira complètement ? demanda-t-elle.

— Je le pense, répondit Kalinovitch. Mon père a eu exactement la même maladie, ce qui ne l'a pas empêché, après cela, de vivre encore quinze ans en parfaite santé.

— Il n'a vécu que quinze ans, et ensuite il est mort ! fit la vieille devenue songeuse.

Kalinovitch ne releva pas cette observation. De nouveau un sourire presque imperceptible parut sur les lèvres du prince, qui regarda sa cousine.

— Cette vie de province que vous craigniez tant, ne vous ennuie-t-elle pas ? demanda Pauline à Kalinovitch, sans doute pour couper court aux doléances de sa mère.

— M. Kalinovitch n'a probablement pas eu le temps de s'ennuyer cette année, occupé qu'il était à écrire son beau roman, dit le prince.

— Ce roman a été écrit il y a deux ans, répondit le visiteur.

— Vous vous occupez de littérature depuis longtemps déjà ? questionna Pauline.

— Oui.

— Alors, vous n'êtes pas pressé de publier vos ouvrages, reprit le prince, et vous avez raison : plus on est sévère pour soi-même, mieux cela vaut. Il y a une règle qu'en littérature, comme dans la vie, il ne faut pas oublier : un homme se repentira mille fois d'avoir beaucoup parlé, et jamais d'avoir parlé peu. C'est très bien, c'est très bien ! répéta-t-il ; puis, après un silence, il ajouta : Mais, maintenant que vous êtes entré avec tant d'éclat dans la carrière, vous avez probablement plusieurs travaux entre les mains ?

— J'en ai entrepris quelques-uns, mais rien n'est encore assez achevé pour que je me décide à le publier, répondit Kalinovitch.

— Très bien ! très bien ! approuva de nouveau le prince ; quelque impatients que nous soyons de lire un nouvel ouvrage de vous, nous n'en désirons pas moins que votre prochaine production marque un progrès sur votre début déjà si brillant ; aussi n'osons-nous pas vous presser : travaillez à loisir, prenez votre temps... Après votre première tentative, nous sommes en droit d'attendre de vous une œuvre tout à fait hors ligne.

Kalinovitch s'inclina.

— Oui, vraiment, poursuivit le prince : ce que j'en dis n'est pas pour vous flatter ; je parle comme admirateur sincère du talent en général.

— Je me suis souvent dit qu'il doit être bien difficile de faire un livre, observa Pauline : à en juger par moi, j'ai parfois tant de peine à écrire une lettre : qu'est-ce donc quand il s'agit de composer tout un roman ! Tant que dure ce travail, j'imagine qu'on ne peut pas penser à autre chose, sinon on perd le fil de ses idées.

— Ma cousine, répliqua le prince, je suppose qu'il faut pour cela une faculté particulière : une fantaisie vive, une imagination forte. Tenez, j'ai connu beaucoup de gens de lettres tant en Russie qu'à l'étranger ; eh bien ! je l'avoue, j'ai toujours remarqué chez eux quelque chose qui les distingue de nous autres pécheurs. Je ne parle pas seulement de l'esprit (je ne puis même me figurer un écrivain imbécile) ; mais, intelligence à part, presque tous ont un cœur noble et généreux.

— Vous-même, prince, ne vous êtes-vous jamais occupé de littérature ? N'avez-vous pas écrit quelquefois ? demanda modestement Kalinovitch.

— Oh ! mon Dieu, non ! s'écria le prince. Moi, un écrivain ! J'ai d'autres choses qui m'occupent, et d'ailleurs je ne sais pas écrire.

— Quant à cette dernière assertion, vous me permettez de n'en rien croire, observa du même ton modeste le visiteur.

— Réellement, je ne sais pas ; pourtant j'ai passé presque toute ma vie au milieu des littérateurs, et j'ai eu avec plusieurs d'entre eux des relations qui m'ont laissé un bien cher souvenir, ajouta le prince en soupirant.

Cette conversation n'intéressait nullement la générale, chez qui la voix de l'estomac parlait plus haut que toute autre.

— Dînerons-nous bientôt ? demanda-t-elle à sa fille.

— Oui, maman, répondit Pauline.

Kalinovitch comprit qu'il était temps de partir, et il se leva.

— Au revoir, au revoir... commença le prince.

— M. Kalinovitch sera peut-être assez bon pour consentir à dîner avec nous ? dit brusquement Pauline.

Cette fois encore, un sourire fugitif et presque insaisissable courut sur le visage du prince.

— Excellente idée ! Cela nous permettra de prolonger encore pendant quelques heures cet agréable entretien, reprit-il.

Kalinovitch s'inclina.

— Très bien, très bien ! répéta le prince : débarrassez-vous de votre chapeau et asseyez-vous.

Kalinovitch obéit, et la conversation s'engagea de nouveau sur la littérature. Naturellement ce fut le prince qui en fit presque tous les frais, il parla longuement des auteurs qu'il avait connus, vanta la carrière des lettres et le prestige dont elle entoure ceux qui s'y distinguent : un grand écrivain n'est-il pas recherché de tout le monde, comme si chacun espérait, en se rapprochant de lui, participer dans quelque mesure à sa gloire ?

C'étaient là de bien grossières amorces ; il semble qu'un homme intelligent et fin comme Kalinovitch aurait dû s'en apercevoir, et cependant il s'y laissa prendre. Que voulez-vous ? il ne manque pas de gens dont le cœur, insensible aux prières et aux larmes, est incapable de résister à la flatterie : notre héros était de ce nombre.

À quatre heures et demie, Pauline, le prince et Kalinovitch se mirent à table. La générale prit son repas dans sa chambre. Le dîner, servi dans de la vaisselle plate par toute une escouade d'heiduques¹⁴ en livrée, fut aussi bon qu'il pouvait l'être, étant donné que les ressources gastronomiques d'une ville de district ne sont pas celles d'une capitale.

La générale avait conservé le maître queux de son mari ; c'était un cuisinier de premier ordre ; mais, hélas ! depuis la mort de son barine, il était exclusivement voué à la préparation de la soupe aux pommes de terre et du foie grillé. Les seules occasions qu'eût le vieillard de déployer ses talents culinaires lui étaient fournies par les visites du prince : alors il avait carte blanche pour se procurer des

¹⁴ Domestique (d'origine hongroise ou non) en livrée à la hongroise, aux XVIII^e et XIX^e siècles en Europe.

provisions, et il faisait merveille !... Presque après chaque repas le prince lui adressait des compliments bien sentis.

— Quel dîner exquis nous avons fait ! disait-il en portant à ses lèvres le bout de ses doigts : décidément, Grégoire Vasilitch, vous cuisinez dans la perfection !

À ces mots, Grégoire Vasilitch le regardait d'un air sombre.

— Je ne mérite pas vos éloges, Altesse, répondait-il, j'oublie mon métier : on se rouille joliment quand on ne fait plus que du gruau d'avoine.

D'ordinaire, le prince n'en voulait pas entendre davantage, et se hâtait de tourner les talons, craignant que le vieillard ne caractérisât en termes plus vifs encore l'avarice de sa maîtresse.

Après le dîner, on alla prendre le café et fumer dans un cabinet luxueusement meublé. Ce cabinet avait son histoire. Depuis longtemps, mademoiselle Pauline désirait avoir, pour son usage particulier, une chambre confortable, avec des draperies de velours et des chinoiseries. Mais prières et caresses restaient vaines auprès de la générale, qui se refusait obstinément à satisfaire le désir de sa fille. Pauline s'en ouvrit au prince, confident habituel de ses ennuis.

— Oh ! nous arrangerons cela ! répondit-il ; et, le soir même, il mit la conversation sur le cabinet.

— Non, prince, non et non ; c'est une dépense inutile ! dit la vieille dame.

— Comment, inutile, ma tante ? Ne faut-il pas que ma cousine ait un boudoir où elle puisse se retirer ?

— Non, c'est inutile, répéta-t-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— En ce cas, j'arrangerai à mes frais ce cabinet pour ma cousine, reprit le prince.

— Je sais que tu es toujours prêt à jeter l'argent par les fenêtres, dit la générale en souriant.

Du reste, elle croyait qu'il avait parlé ainsi pour plaisanter. Mais l'événement lui prouva le contraire : au bout de quinze jours le cabinet était prêt. Pauline fut fort confuse, et sa mère éprouva aussi un certain embarras.

— Quoi, prince ! Est-ce vraiment un cadeau que tu nous fais ? demanda la générale.

— Oui, ma tante, c'est un cadeau ; seulement ce n'est pas à vous que je le fais, mais à ma cousine. Nous ne vous laisserons même pas entrer dans ce cabinet, répondit le prince.

— Ah ! que tu es fou ! observa la vieille en hochant la tête ; néanmoins, on voyait qu'elle était bien aise : les cadeaux, quelque forme qu'ils revêtissent, lui faisaient toujours plaisir.

— Merci, mon cousin ! dit Pauline, et, profondément émue, elle tendit sa main au prince, qui la serra ; en même temps, la physionomie de celui-ci prenait une expression significative.

Quand tous eurent pris place sur des sièges bas et moelleux, le prince se remit à causer littérature ; il manifesta notamment sa surprise de n'avoir rencontré, dans la bonne société, aucun de nos écrivains les plus distingués, lors de ses derniers voyages à Pétersbourg : où vivaient-ils ? quelles étaient leurs relations ? Dieu le savait. Pourtant, selon lui, il était à désirer que les gens de lettres fréquentassent le grand monde.

— Si vous voyez la bonne société, messieurs les littérateurs, continua-t-il en s'adressant à Kalinovitch, vous y rencontrerez des caractères et des sujets propres à intéresser le public bien élevé, et celui-ci, de son côté, apprendra à aimer les choses de son pays, les choses russes.

Kalinovitch objecta qu'il était assez difficile de s'ouvrir l'accès du *high life*.

— Pas du tout, répliqua le prince ; il suffit de vouloir. Sans doute, dans les premiers temps, votre amour-propre aura quelque peu à souffrir ; mais, ensuite, on vous connaîtra, on s'habituera à vous, on vous aimera... Ne voyons-nous pas, poursuivit-il, dans les rangs les plus élevés de la société une foule d'individus sans valeur aucune, sortis Dieu sait d'où, arrivés Dieu sait comment ? Et vous croyez qu'un littérateur russe ne saurait pas s'y faire sa place ! Dans l'intérêt même de vos ouvrages, messieurs, vous devriez songer à cela, car vos habitudes de bohème laissent leur reflet sur ce que vous écrivez. Le proverbe a raison : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

L'opinion du prince semblait être aussi celle de Kalinovitch. Il était plus de dix heures quand ce dernier se décida à prendre congé de ses hôtes.

— J'espère que vous viendrez encore nous voir, lui dit Pauline.

Le jeune homme répondit que ce serait avec le plus grand plaisir.

— De mon côté, voici à quoi je pense, ajouta le prince : ma famille arrive après-demain ; nous organiserons alors une petite soirée littéraire, et nous prierons M. Kalinovitch de nous lire son roman.

— Ah ! ce serait bien agréable, fit Pauline. Je craignais d'être indiscrete, mais j'avoue que j'aurais le plus grand désir d'entendre la lecture faite par l'auteur lui-même ; c'est un plaisir accordé à de si rares privilégiés...

En réponse à ces paroles, Kalinovitch s'empressa de se mettre à la disposition de ses hôtes ; ensuite, il fit ses adieux et se relira.

— Eh bien ! comment avez-vous trouvé ce jeune homme ? demanda le prince à sa cousine, après le départ du visiteur.

— Il est fort gentil ! répondit Pauline.

— Vraiment, vous le trouvez gentil ? fit le prince.

— Oui, répéta-t-elle, il est gentil.

Ce mot fut accompagné d'un regard significatif.

— Oh ! les femmes ! les femmes !

— Cessez de dire cela ! Vous devez bien me connaître, reprit Pauline en appliquant légèrement sa main sur la bouche de son interlocuteur. Le prince baisa cette main, puis tous deux se rendirent auprès de la générale.

Pendant ce temps Kalinovitch revenait chez lui et y rapportait des sensations nouvelles. Ce qui l'avait le plus impressionné, c'était le confort régnant partout dans la maison de la générale. Mon Dieu, combien cette demeure laissait loin derrière elle le pauvre logis des Godnieff, où il avait vécu plus d'un an sans rien voir de mieux ! Il faut dire que notre héros attachait un grand prix au confort : à cet égard il était bien de sa génération.

III

Le lendemain, Pierre Mikhaïlitch attendit impatiemment Kalinovitch, mais celui-ci, peu pressé de se rendre chez les Godnieff, ne vint les voir que dans la soirée.

— Eh bien, monsieur ? s'écria le vieillard, comment et où avez-vous passé la journée d'hier ? Avez-vous été chez Son Altesse ? De quoi avez-vous causé avec elle ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? J'ai été le voir et j'ai causé avec lui, répondit laconiquement Kalinovitch ; mais, remarquant que Nastenka, qui lui avait à peine rendu son salut, restait boudeuse, il se mit, pour la vexer, à faire l'éloge du prince, et il acheva en disant qu'il était bien aise d'être entré en relation avec lui, parce que des hommes comme celui-là étaient rares en province.

— Oui, oui, c'est un puits d'intelligence et de savoir ! confirma Pierre Mikhaïlitch.

Nastenka se bornait à les écouter.

— Il paraît que vous vous êtes bien amusé chez vos nouvelles connaissances : vous y avez dîné et passé toute la journée, dit-elle.

Nastenka avait été instruite de tout cela par le capitaine, qui semblait s'être donné pour tâche d'épier tous les faits et gestes du jeune principal.

— Oui, j'y ai dîné, répondit Kalinovitch du ton le plus indifférent.

— Ah ! je ne le savais pas ! reprit Pierre Mikhaïlitch. Eh bien, comment a été le dîner ? Parlez-nous-en... Je suppose que la table offrait un beau coup d'œil : on dit que chez la générale on mange dans de la vaisselle d'argent.

— Le dîner a été très convenable, dit Kalinovitch.

— Je le pense bien ! fit avec un accent de mépris Nastenka. Le langage de Kalinovitch l'avait définitivement poussée à bout. « Comment, se disait-elle, cet homme fier, cet homme supérieur (elle croyait les deux épithètes aussi justes l'une que l'autre) peut-il éprouver un tel ravissement parce que des sots de haut parage l'ont invité chez eux ? Quelle petitesse de sa part ! » Elle s'était promis de se montrer froide et dédaigneuse vis-à-vis de lui, et peut-être se serait-elle tenu parole si Kalinovitch avait manifesté le moindre repentir de sa faute.

Mais, loin de là, le jeune homme se mit lui-même à la bouder, et, durant toute la journée, il n'échangea ni un mot, ni un signe d'intelligence avec elle. D'ordinaire, rien ne causait autant de chagrin à Nastenka que le ton de politesse glaciale qu'il affectait en ce moment. Dans une semblable lutte, le meilleur et le plus aimant est toujours le vaincu. Le soir, après le souper, la jeune fille, incapable de se contenir plus longtemps, dit à Kalinovitch :

— Les torts sont de votre côté, et c'est vous qui êtes fâché contre moi !

— Si vous avez vos caprices, je puis bien avoir les miens, répondit-il, et il retourna chez lui.

Restée seule, Nastenka pleura amèrement : « Seigneur, quel homme est-ce là ! » gémissait-elle. Cela dépassait ses forces, et elle ne comprenait rien à une telle manière d'être. Le jour fixé pour la lecture de Kalinovitch, la princesse et sa fille vinrent dîner à la ville. Pauline fit grand accueil aux deux dames, et le prince leur apprit, séance tenante, qu'une petite surprise avait été préparée à

leur intention : un jeune homme très spirituel et très instruit viendrait lire, le soir, un roman écrit par lui.

— Vous serez attentives, je l'espère, acheva-t-il avec un sourire qui, probablement, fut compris des personnes auxquelles il s'adressait.

— Ah ! sans doute, c'est fort agréable ! dit la princesse d'une voix douce et basse.

C'était encore une belle femme ; mais, depuis cinq ans, elle souffrait d'un dérangement des nerfs, en sorte que le plus léger bruit lui occasionnait des maux de tête ; aussi son mari veillait-il avec une sollicitude infatigable à lui épargner toute secousse nerveuse. La jeune fille eut pour son père un sourire angélique. Chose à noter : bien que poussant la délicatesse au point de ne jamais se laisser voir à aucun des siens en robe de chambre, le prince savait en même temps se faire obéir au doigt et à l'œil.

Avec la générale l'explication fut un peu plus difficile. Pendant une demi-heure au moins, le prince dut plaider pour la soirée littéraire. À la fin, la vieille parut comprendre à peu près de quoi il s'agissait, et répondit par sa phrase habituelle :

— Je ne demande pas mieux, prince ; dispose à ton gré de ma maison... Tu sais comme je t'aime !

Le prince reconnaissant lui baisa la main. La générale jeta les yeux sur le cornet de bonbons : il alla le lui chercher, puis la quitta. Une nouvelle idée venait de germer dans son esprit. Ayant entendu parler en ville des relations de Kalinovitch avec Nastenka, il voulait vérifier par ses propres yeux l'exactitude de ces bruits. En termes à demi voilés, le prince expliqua tout cela à Pauline et

ajouta qu'on ne ferait pas mal d'inviter les Godnieff à la soirée.

Pauline le comprit fort bien et immédiatement écrivit à Pierre Mikhaïlitch une lettre très gracieusement tournée pour le prier de venir, lui et sa charmante fille, passer la soirée chez eux, où M. Kalinovitch, leur ami commun, avait promis de lire son beau roman.

« Maman joint ses instances aux miennes ; nous sommes fort tristes que vous nous oubliiez depuis si longtemps », ajouta-t-elle en *post-scriptum*, sur le conseil du prince. Une lettre si aimable émerveilla Pierre Mikhaïlitch, qui en fut surtout content pour Kalinovitch. « Oh ! mais il va bien, notre Jacques Vasilitch ! » pensa-t-il. Sa seule crainte était que Nastenka ne refusât de se rendre chez la générale. Aussi ce fut d'un pas timide qu'il entra dans le salon, et il n'avait pas la voix très assurée en faisant part de l'invitation à sa fille. Tout d'abord celle-ci rougit de colère.

« Ah ! Kalinovitch, c'est ainsi que vous vous comportez !... Très bien !... On vous invite à venir faire une lecture, et vous ne nous en soufflez pas mot ! » pensait-elle.

— Eh bien ! irons-nous, ou n'irons-nous pas ? demanda impatiemment Pierre Mikhaïlitch, qui cherchait à lire dans les yeux de sa fille.

— Vous ferez comme vous voudrez ; mais moi, je n'irai pas, répondit Nastenka.

— Voyons, ma chère... commença le vieillard ; mais, tout à coup, le visage de la jeune fille changea d'expression.

« On nous invite à cette soirée, — pourquoi ? se disait-elle ; probablement c'est lui-même qui l'a demandé, seu-

lement il a voulu nous en faire un mystère. Oh ! mon âme, cher Kalinovitch !... » acheva-t-elle mentalement.

— Non, papa, je plaisantais, j'irai ; j'ai moi-même envie d'assister à cette soirée, reprit-elle à haute voix.

Le vieillard l'embrassa.

— Tiens, voilà pour toi ! dit-il, puis, ne sachant plus comment donner carrière à sa joie, il ajouta avec sa bonhomie enfantine :

— Si l'on envoyait chercher Kalinovitch ? Nous partirions d'ici tous ensemble.

— Envoyez-le chercher, mais pas de ma part, je vous prie, répondit Nastenka, qui, malgré tout, ne voulait pas avoir l'air de faire les premières avances.

Gavrilitch, chargé de la commission, revint dire que Kalinovitch n'était pas chez lui.

— Où est-il donc ? demanda Pierre Mikhaïlitch.

— Comment puis-je le savoir ? répliqua, d'un ton bourru, l'invalidé.

Et il allait se recoucher sur le poêle, si son maître ne l'eût rappelé pour lui ordonner d'atteler immédiatement le cheval ; car il était déjà six heures. Godnieff voulait aussi reprocher à Gavrilitch les torts que ce dernier s'était donnés envers Kalinovitch deux jours auparavant ; mais, au premier mot, le rustre sortit en fermant bruyamment la porte sur lui, selon son habitude.

— Quel animal antédiluvien ! dit le vieillard.

Ensuite il se fit la barbe, et Nastenka s'occupa de sa toilette. Jamais encore la jeune fille n'avait éprouvé un tel désir d'être mise élégamment, et elle ne négligea rien pour atteindre ce but ; ainsi elle fixa des nœuds de rubans ponceau sur sa robe de soie noire, se fit des frisons sur le

devant de la tête, mit à ses oreilles de jolies petites boucles de corail, — bref, en se montrant dans l'orgueilleuse maison de la générale, où, sans doute, on la savait déjà aimée de Kalinovitch, elle voulait y paraître digne de cet amour. Cependant Pierre Mikhaïlitch avait fini de s'habiller et commençait à perdre patience.

— Nous arriverons en retard ! Nous manquerons grossièrement à nos hôtes par la faute de Nastasia Pétrovna et de cette brute d'invalides ! dit-il ; puis il pria son frère, qui se trouvait là, de vouloir bien activer un peu la paresse du cocher. Déférant à ce désir, Phlégont Mikhaïlitch se rendit aussitôt à la remise. Gavrilitch lambinait tellement, que le capitaine dut se mettre à la besogne avec lui. Enfin, à huit heures, tout fut prêt. Le père et la fille montèrent dans le drojki ; mais c'était à peine si deux personnes eussent pu s'installer confortablement dans ce véhicule, en sorte que Nastenka se trouva fort mal à l'aise entre Pierre Mikhaïlitch et l'affreux Gavrilitch.

Comme par un fait exprès, la rue était couverte de boue, et une pluie fine, mais incessante, ajoutait encore aux désagréments de la route. Néanmoins, l'invalides, vexé d'avoir été mis en réquisition toute la journée, s'obstinait à aller au pas, nonobstant les invectives que lui prodiguait son maître. Inutile de dire que tout cela ne fut pas sans endommager gravement la toilette de Nastenka : sa robe fut fripée, son chapeau de satin blanc fut tout trempé, ses boucles se défirent et ne présentèrent plus qu'un aspect piteux. Cependant la jeune fille résolut de conserver sa présence d'esprit et de faire contre fortune bon cœur.

Kalinovitch n'était pas encore arrivé chez la générale que déjà la petite société de ses futurs auditeurs s'était réunie dans le salon où la lecture devait avoir lieu. On avait assis la vieille dame sur un bout du divan ; la princesse, que le voyage avait fatiguée, était à demi couchée à l'autre bout. Le prince fumait un cigare en réfléchissant à quelque chose. Pauline examinait attentivement le dernier numéro d'un journal de modes. Appuyée sur le dossier de son fauteuil, la jeune princesse était assise dans une attitude pleine de séduction, avec sa belle tête penchée un peu sur le côté et illuminée par un ravissant sourire. On annonça les Godnieff. Le prince échangea un coup d'œil avec Pauline, et tous deux s'apprêtèrent à recevoir les invités.

Après avoir fait au prince un cérémonieux salut à l'ancienne mode, Pierre Mikhaïlitch s'approcha de la générale et de Pauline pour leur baiser la main ; ensuite il s'inclina profondément devant les deux autres dames. Quant à Nastenka, — mon Dieu ! mon Dieu !... quelque sympathie que m'inspire mon héroïne, quelque justice que je rende à ses charmes, à son intelligence, à son cœur, force m'est pourtant de reconnaître qu'en ce moment elle fut ridicule ! Voulant montrer qu'elle n'était pas intimidée, elle tendit, d'un air gourmé, la main à Pauline, salua à peine le prince, fit un petit signe de tête à la générale et n'accorda qu'un rapide regard à la princesse et à sa fille.

Le prince, qui avait remarqué tout cela, se hâta de lui offrir un siège. La petite princesse, près de laquelle s'était assis Pierre Mikhaïlitch, s'écarta un peu de lui : ses instincts délicats étaient choqués à la vue de ce vieillard,

dont les grosses mains tenaient un chapeau démodé et abîmé par la pluie. Pauline voulut engager la conversation avec Nastenka ; mais celle-ci, bien que fort gênée au fond, affecta de répondre d'un ton dédaigneux.

— Notre littérateur n'est pas encore arrivé, dit le prince en regardant Nastenka.

Inconsciemment la jeune fille rougit.

— Et nous, Altesse, répondit Pierre Mikhaïlitch, avant de partir, nous avons envoyé chez M. Kalinovitch. Comme il n'était pas à son domicile, nous nous attendions à le trouver ici.

— Non, il n'est pas venu encore, mais il viendra, il ne peut pas manquer de venir ! répéta plusieurs fois le prince en s'adressant directement à Nastenka, qui rougit de nouveau.

Enfin, à neuf heures et demie, parut Kalinovitch. Prévoyant que les Godnieff l'enverraient chercher, il s'était fait celer, quoiqu'il se trouvât chez lui. Durant toute la journée il avait, pour ainsi dire, savouré d'avance les satisfactions que la soirée promettait à son amour-propre d'auteur.

Que son talent lui ouvrit les portes d'une maison comme celle de la générale, que des gens du bel air regardassent comme une bonne fortune d'entendre la lecture de son œuvre, il y avait déjà là de quoi enorgueillir le jeune principal. De plus, dans son auditoire allaient se trouver deux dames dont il avait souvent entendu vanter les charmes, — la princesse et sa fille ; peut-être serait-il assez heureux pour attirer leur attention, aussi bien comme homme que comme écrivain. Toutes ces pensées, toutes ces attentes entretenaient mon héros dans une

sorte de fièvre ; mais, quelque envie qu'il eût de se rendre au plus tôt chez la générale, il sut maîtriser son impatience, procéda longuement à sa toilette et ne sortit de chez lui qu'à neuf heures passées.

En marquant si peu d'empressement, son but était de bien établir que, s'il consentait par politesse à faire plaisir à la société, la chose en soi n'avait rien de particulièrement agréable pour lui ; — en un mot, il voulait sauvegarder sa dignité. Arrivé chez la générale, Kalinovitch monta l'escalier et traversa la moitié de la salle avec cette assurance propre aux jeunes gens dans les maisons où on les reçoit comme des demi-dieux ; mais tout à coup il fit un pas en arrière : dans une glace venaient de lui apparaître Pierre Mikhaïlitch avec sa tournure gauche, et Nastenka avec ses boucles déformées.

« Comment se sont-ils fourrés ici ? » se demanda-t-il. Soupçonnant que c'était là un coup monté par Nastenka, il se jura de le lui faire payer plus tard ; mais, pour le moment, il affecta l'air le plus calme et entra dans le salon, où il salua respectueusement la générale, Pauline et le prince ; après quoi, avec un sourire de bienveillance hautaine, il serra la main de Nastenka, dont l'émotion était visible ; enfin il daigna apercevoir la main que lui tendait depuis longtemps Pierre Mikhaïlitch, et il la serra aussi, sans se départir de son sourire protecteur. Mais, au moment où il se retournait, le jeune homme perdit de nouveau contenance ; la présence de la jeune princesse l'avait fasciné.

« Seigneur, qu'elle est belle ! » pensa-t-il.

Et, mû par un irrésistible sentiment de timidité, il s'assit un peu à l'écart. Toutefois, pour ne pas perdre un

temps précieux, le prince le pria de commencer immédiatement la lecture et, par hasard, le fit asseoir à côté de sa fille. Kalinovitch sentait sa jambe frôlée par la robe de soie de la petite princesse ; il pouvait apercevoir en partie la jolie bottine de celle-ci et la comparer avec le soulier de chamois de Nastenka ; enfin il était grisé par le parfum de sa voisine, qui évidemment s'approvisionnait chez un bon fournisseur.

Cependant Nastenka attachait sur lui un regard tendre et passionné qui, dans le tête-à-tête, eût peut-être fait le bonheur d'un amoureux, mais n'en était que plus déplacé dans la circonstance présente. En se voyant fixé de la sorte, Kalinovitch avait peine à se contenir. Il lui semblait que le prince remarquait tout cela, il croyait deviner de la pitié dans le doux regard que la princesse dirigeait sur Nastenka, et de la moquerie dans le sourire angélique de la kniajna.¹⁵ Tel était ce qu'on aurait pu appeler l'envers, le côté anecdotique de la soirée, mais en apparence tout marcha très bien : l'auteur lisait d'une voix nette et parfaitement timbrée, l'auditoire écoutait avec toute l'attention voulue par les convenances, à l'exception, il est vrai, de la générale, qui bâillait d'une façon nullement dissimulée et dont les regards, allant sans cesse de l'un à l'autre, semblaient demander : « Qu'est-ce qu'on fait là ? Ce sera-t-il bientôt fini ? »

De tous, Pierre Mikhaïlitch était naturellement celui qui manifestait le plaisir le plus sincère : à diverses reprises même, il se permit d'applaudir discrètement. Dans ces occasions, le prince lui faisait de la tête un petit signe

¹⁵ Princesse non mariée.

approbateur ; quant à la jeune princesse, on voyait alors s'accroître davantage les fossettes de ses joues, elle trouvait fort drôles l'extérieur et les applaudissements du vieillard.

— Très bien, très bien !... dit le prince, quand Kalinovitch eut fini.

— C'est joli, c'est joli ! répéta en français Pauline ; n'est-ce pas, princesse ?

— Oui, répondit celle-ci, de sa voix douce et basse.

Mais Nastenka, ma pauvre Nastenka semblait avoir pris à tâche d'être ridicule jusqu'à la fin de la soirée. Brusquement elle s'adressa au prince et se mit à discuter le roman de Kalinovitch dans la langue des critiques de l'époque, parlant d'objectivité, insistant sur l'analyse psychologique, etc. Son interlocuteur lui donnait poliment la réplique, et Pauline commençait à la regarder avec curiosité. Pendant ce temps, Kalinovitch était sur les épines : il aurait volontiers tué Nastenka en ce moment et n'aurait pas épargné davantage Pierre Mikhaïlitch, qui jubilait en écoutant les sornettes débitées par sa fille. Du reste, le prince changea bientôt la conversation ; il dit à Pauline que, comme maîtresse de maison, elle devait reconnaître l'amabilité de l'auteur qui leur avait fait cette charmante lecture, et jouer maintenant un morceau de piano.

— Ma cousine est une grande musicienne, ajouta-t-il en s'adressant à Kalinovitch.

— Ce sera, en effet, pour moi, une véritable récompense, car, depuis près d'un an et demi, je n'ai pas entendu une seule note de musique, répondit le jeune homme, heureux de cette diversion.

— En ce cas, soit... Seulement, je vous prie, n'allez pas croire que je sois, comme dit le prince, une musicienne, répondit en se levant Pauline... Mais notre chère Catherine nous chantera quelque chose ensuite ? ajouta-t-elle en s'adressant à la kniajna.

— C'est bien au plus ! reprit le prince qui jeta à sa fille un regard rapide, mais significatif. Depuis quinze jours déjà mademoiselle Catherine n'est pas en voix. Aussi ne lui conseillerions-nous pas de chanter.

— Non, je ne chanterai pas, dit la jeune princesse avec un joli grasseyement.

Ces mots étaient les premiers que Kalinovitch lui entendit prononcer ; en même temps, elle se levait et redressait sa taille élégante.

« Quelle admirable créature ! » pensa-t-il en la regardant.

Tous passèrent dans la salle, sauf la générale et la princesse. Pauline s'assit au piano, et la kniajna se tint auprès d'elle pour tourner les pages de la partition. La première exécuta, avec autant d'habileté que de sentiment, un morceau assez difficile ; mais Kalinovitch n'entendait et ne voyait que la seconde. Du reste, il fut désagréablement arraché à sa contemplation, car, en tournant par hasard la tête vers la fenêtre près de laquelle Nastenka était assise, il s'aperçut qu'elle le considérait toujours avec une expression de tendresse passionnée. Quand leurs yeux se rencontrèrent, elle l'invita du regard à venir s'asseoir à ses côtés. En réponse à cette prière muette, Kalinovitch lui lança un coup d'œil tel que la malheureuse jeune fille comprit tout : un sentiment instinctif lui dit qu'en ce moment il la haïssait. Son cœur se glaça ; tout ce qu'elle

put faire fut, lorsque Pauline eut quitté le piano, de s'approcher de son père et de lui dire :

— Partons, papa, il est temps !

Docile au désir de sa fille, Pierre Mikhaïlitch se hâta de prendre congé. Pauline essaya de les retenir à souper.

— Non, nous ne soupons pas, répondit Nastenka, et, sans dire adieu à la générale, sans même regarder Kalinovitch, elle sortit, suivie du vieillard.

Après le départ des Godnieff, le jeune principal se sentit beaucoup plus à l'aise, et, comme Pauline se promenait dans la salle avec la petite princesse, il n'hésita pas à s'approcher d'elles. Tout à coup, à l'inexprimable effroi des deux dames, une souris fila à travers la chambre.

On en prit texte pour parler des apparitions, des pressentiments et des somnambules. Kalinovitch raconta à ce propos diverses anecdotes curieuses, qui furent écoutées avec un vif intérêt. Non seulement Pauline semblait boire chacune de ses paroles, mais la kniajna elle-même commençait à lui sourire d'un air moins hautain et plus avenant. Mise par sa fille au courant de la conversation, la princesse vint se joindre au petit groupe et prendre sa part des émotions provoquées par ces récits fantastiques.

Bref, mon héros qui, chez les Godnieff, était d'ordinaire, comme nous l'avons vu, froid et taciturne, se montra ce soir-là très spirituel, très aimable et tout à fait homme de société.

Au moment des adieux, le prince, lui serrant la main avec force, répéta plusieurs fois :

— Nous vous sommes très reconnaissants : vous nous avez beaucoup intéressés, et mademoiselle Pauline vous

priera, j'en suis sur, de ne pas oublier le chemin de sa maison.

— Ah ! oui, je vous en prie, monsieur Kalinovitch ! vos visites nous feront tant de plaisir ! dit Pauline d'un ton presque suppliant.

Un profond salut fut la réponse de Kalinovitch, réponse d'ailleurs suffisamment claire. Ensuite il se retira, emportant cette fois de la maison de la générale une impression encore plus agréable que lors de sa précédente visite. Tout le long de la route, l'image enchanteresse de la kniaïna ne cessa de s'offrir à son esprit. La princesse elle-même lui avait beaucoup plu avec son visage fané, mais encore gracieux, et l'élégante simplicité de tous ses mouvements. Mais, chez lui, l'attendait un rabat-joie : il trouva une lettre de Nastenka, et, pressentant des reproches, il la décacheta avec colère. Le désordre des pensées, la négligence de l'écriture, et enfin les larmes dont le papier était encore humide, trahissaient les sensations que la pauvre jeune fille avait éprouvées en traçant les lignes suivantes :

« Aujourd'hui je vous ai compris, Kalinovitch ; vous vous êtes démasqué au milieu de ces gens. Jadis ils m'ont profondément blessée, et j'en ai pleuré ; mais ces larmes n'étaient rien auprès des tourments que j'endure aujourd'hui. Il m'était facile de supporter leur mépris, parce que je les méprisais moi-même ; mais vous, le seul homme que j'aime, vous que j'étais fière d'aimer, vous avez honte de mon amour. Il n'est pas permis de se jouer ainsi des gens, Kalinovitch ! Il y a un Dieu : il vous punira de votre conduite envers moi ! Si je vous écris, ce n'est pas pour implorer de votre pitié un retour de tendresse :

j'ai de l'amour-propre, et je sais que vous avez trop souffert vous-même pour n'être pas devenu indifférent aux souffrances des autres. Adieu ! Demain, je demanderai à mon père la permission d'aller m'ensevelir dans un cloître ; je vous souhaite d'être heureux avec vos amis du grand monde. Abandonnée par vous, je trouverai, quelque coupable que je sois, un refuge dans la miséricorde divine. En elle est maintenant tout mon espoir. Adieu ! »

« Allons, cette fille extravagante va faire un scandale ! » se dit Kalinovitch en jetant la lettre, et le lendemain, à sept heures, avant même d'avoir pris son thé, il se rendit chez les Godnieff. Pierre Mikhaïlitch, selon son habitude, était sorti pour aller au marché. Nastenka n'avait pas encore quitté sa chambre. Le jeune homme vint l'y trouver, chose qu'il ne lui arrivait jamais de faire. Quelle conversation eut lieu entre eux ? Je l'ignore, toujours est-il que, quand Nastenka passa au salon pour verser le thé, son visage était assez calme ; cependant elle avait les yeux rouges. Kalinovitch s'assit d'un air sombre à sa place accoutumée.

— Ce n'est pas ma faute si je me suis imaginé cela ! dit la jeune fille.

Kalinovitch haussa les épaules.

— J'ai beaucoup regretté, en effet, répondit-il, de vous voir dans cette maison où ni votre ton, ni l'éducation que vous avez reçue, ne justifiait votre présence. Enfin, comment n'avez-vous pas compris dans quel but on vous avait invitée ? Comment l'idée ne vous est-elle pas venue qu'en vous adressant cette invitation, on vous traitait comme ma maîtresse ? Je m'étonne qu'une jeune fille in-

telligente et fière comme vous ne se soit pas sentie blessée d'un tel procédé !...

— Quand même ils m'auraient jugée ainsi, que m'importe ? Si je t'aime, ma conscience ne me le reproche pas ! reprit Nastenka.

— La conscience et les convenances sociales sont deux choses différentes. L'amour est une passion très honnête et très noble, mais ce n'est pas une raison pour aller faire partout des yeux passionnés... Il y a des cas où ces œillades sont ridicules et indécentes...

Des larmes mouillèrent de nouveau les paupières de Nastenka.

— Est-ce que j'ai fait cela exprès, avec intention ? demanda-t-elle.

— Pas exprès, mais sous l'influence de cette insupportable jalousie qui ne cesse de me persécuter.

— Oh ! non, Jacques, tu te trompes ! Ce que tu prends pour de la jalousie, c'est de l'amour !

— De l'amour ! s'écria Kalinovitch : l'amour, que je sache, n'autorise pas à tenir un homme captif, pieds et poings liés. J'entre en rapports avec le prince, — vous me faites une scène ; j'ai le malheur de vous désobéir en dînant chez la générale, — nouvelle histoire ! Enfin, on organise une soirée littéraire ; et vous, sans le moindre tact, vous y allez et vous vous y tenez de la façon la plus inconvenante. Dans l'intérêt de mon avenir, je puis me lier avec une vingtaine de princes et de générales comme ces gens-là, je puis même faire l'aimable avec une créature contrefaite comme cette Pauline, sans néanmoins cesser d'être pour vous ce que j'ai été. Vous devez comprendre la solidité du lien qui nous unit. Je vous ai engagé mon

honneur et ma conscience : ce sont là des cautions dont jusqu'ici vous n'avez aucun droit de contester la valeur.

Ces derniers mots rassurèrent complètement Nastenka.

— Allons, pardonne-moi ; j'ai eu tort ! dit-elle en prenant la main de Kalinovitch.

— Je ne vous blâme pas ; seulement, je vous prie de ne pas vous mettre toujours en travers de mon chemin. J'ai déjà bien assez d'obstacles à surmonter.

— Cela ne m'arrivera plus, répondit la jeune fille, et elle baisa la main de son amant.

Presque chaque fois qu'ils avaient une querelle ensemble, c'est ainsi que les choses se passaient : d'accusatrice, Nastenka devenait accusée.

IV

Durant un mois, Kalinovitch fréquenta assidûment chez la générale. Deux ou trois fois par semaine, sinon plus souvent, Pauline trouvait quelque prétexte pour l'inviter à venir dîner ou passer la soirée, — et il venait. Nastenka ne s'y opposait plus, elle se moquait même des prétentions de sa rivale.

— Mademoiselle Pauline est décidément amoureuse de vous, disait-elle, en présence de son père et de son oncle, à Kalinovitch.

— Oui, je m'en aperçois moi-même, répondait celui-ci.

— Un beau jour vous vous marierez avec elle, continuait avec un malicieux sourire Nastenka.

— Qu'y aurait-il d'étonnant à cela ? répliquait Kalinovitch ; du reste, je ne l'épouserai qu'à une condition : aussitôt après la noce, elle devrait me léguer toute sa fortune et mourir.

— Et vous n'en seriez pas triste ? reprenait la jeune fille en affectant un ton de reproche.

— Si fait ; pour elle, j'en serais triste ; mais, pour moi, j'en serais bien aise, répondait Kalinovitch.

Parfois, il ajoutait en manière de plaisanterie :

— Pourquoi Pauline ne pense-t-elle pas à me donner comme souvenir d'amour une bague qu'elle a dans une armoire de son cabinet ? C'est un solitaire d'une très grande valeur ; on pourrait conserver toute sa vie la mémoire d'une femme de qui l'on aurait reçu un pareil cadeau, cette femme n'eût-elle pas même une seule côte.

D'ordinaire Pierre Mikhaïlitch hochait la tête ; mais celui de tous à qui les conversations de ce genre paraissent causer le plus de plaisir était le capitaine. Du reste, tandis que chez les Godnieff, Kalinovitch s'exprimait ainsi sur le compte de Pauline, il ne laissait pas de se montrer plein de politesse et d'attention pour elle, en sorte qu'elle pouvait jusqu'à un certain point se flatter d'avoir fait sa conquête. Il faut le dire, tout cela n'était qu'une frime destinée à masquer la passion naissante que mon héros éprouvait pour la kniajna.

Dans sa soif de revoir cette ravissante personne, il forma plusieurs fois le projet de se rendre à la maison de campagne du prince, bien que ce dernier ne l'eût pas invité à y venir, et, sans doute, il aurait mis ce dessein à exécution, si les circonstances ne s'étaient pas prêtées d'elles-mêmes à l'accomplissement de son désir. La générale se

rappela tout à coup que le prince lui avait vanté l'efficacité des bains froids, et, comme ce n'était pas un traitement coûteux à suivre, elle résolut de se transférer à son oussadba.¹⁶ D'abord, cette détermination contraria beaucoup Pauline ; mais elle savait que toute observation de sa part serait inutile. Par bonheur, ce jour-la, le prince vint leur faire visite, et elle l'instruisit de la résolution prise par la vieille, non sans lui confier le chagrin qu'elle en éprouvait.

— Eh bien ! cela vaut encore mieux, dit-il.

— Encore mieux ? Comment ? Tu sais ce qui me retient ici, répliqua Pauline.

— Oui, fit le prince, et, après un instant de réflexion, il ajouta : On peut l'inviter à venir à la campagne ; par là, du moins, nous le soustrairons à l'influence de son entourage.

— Non, c'est impossible ; tu connais l'avarice de maman, elle n'acceptera jamais de l'héberger dans son oussadba. Elle trouve déjà qu'il vient trop souvent dîner chez nous.

— Oui, répéta le prince, puis il réfléchit encore et reprit : N'importe, nous trouverons un biais...

Pauline le regarda sans comprendre.

Le soir, arriva Kalinovitch. Le prince l'accueillit avec une extrême affabilité et, au milieu de la conversation, lui dit tout à coup :

— Tiens, mais, Jacques Vasilitch, à présent vous êtes libre, avec cette chaleur et cette poussière le séjour à la ville est insupportable : ne voulez-vous pas nous donner

¹⁶ Habitation seigneuriale à la campagne.

ce mois et accepter mon hospitalité à la campagne ? Vous nous feriez grand plaisir, et ce serait peut-être une petite distraction pour vous. L'endroit où j'habite est assez pittoresque, il y a un jardin, une rivière... justement nous aurons dans notre voisinage mademoiselle Pauline et sa mère qui vont se rendre à leur château...

Kalinovitch rougit de plaisir : passer tout un mois près de la petite princesse, la voir chaque jour ; — c'était plus qu'il n'aurait osé espérer.

— Vous allez aussi à la campagne ? eut-il à peine la présence d'esprit de demander à Pauline.

— Oui, nous y allons, répondit-elle en rougissant à son tour.

Elle interprétait l'émotion de Kalinovitch dans un sens favorable à ses désirs.

— Ainsi, Jacques Vasilitch, c'est une affaire convenue ? dit le prince.

— J'en serai on ne peut plus heureux... répondit le jeune homme.

— Très bien ! très bien ! répéta le prince à plusieurs reprises.

Pressé d'être seul pour pouvoir rêver à loisir au bonheur inattendu, mon héros n'eut pas la patience de rester plus longtemps chez la générale, et il se hâta de prendre congé. En cheminant sur le trottoir, il était si gai qu'il sifflait un air de marche, chose absolument contraire à ses habitudes. Le hasard voulut qu'il rencontrât Roumiantzef, et il répondit au salut du professeur de littérature avec une amabilité qui causa à ce dernier autant de surprise que de joie.

Kalinovitch se rendit chez les Godnieff, qu'il trouva en train de souper. Nonobstant ses efforts pour paraître calme et indifférent, une vive satisfaction se lisait sur son visage.

— Bonjour ! s'écria en le voyant Pierre Mikhaïlitch.

— Bonjour et adieu ! répondit Kalinovitch.

Nastenka, le capitaine et Pélagie Eugraphovna, qui faisait la salade, l'interrogèrent du regard.

— Comment cela, adieu ? demanda Pierre Mikhaïlitch.

— J'ai reçu tout à l'heure une invitation ; je vais être l'hôte du prince pendant toutes les vacances, reprit Kalinovitch en s'asseyant à côté de Nastenka.

— Pendant toutes les vacances ! Pourquoi donc si longtemps ? dit-elle, et elle pâlit un peu.

— Parce que je veux, momentanément, me mettre au vert ; d'ailleurs, j'ai à écrire, et ici cela m'est impossible.

— Il me semble qu'on peut écrire également partout, observa Nastenka.

— Non, on ne peut pas écrire également partout : ici, vous savez vous-même que je ne le puis pas, répliqua avec force Kalinovitch.

Ainsi se termina, pour cette fois, la discussion.

Une semaine suffit à la générale pour opérer son déménagement et se transporter à la campagne avec tout son monde. Deux jours après, le prince envoya son équipage à Kalinovitch. Dans la soirée qui précéda le départ du jeune homme, Nastenka, se trouvant seule avec lui, se mit à pleurer. À cette vue, la colère le prit.

— Que voulez-vous donc de moi ? Faut-il que je reste toute ma vie pendu à vos jupes ? dit-il.

— Je n'exige pas cela ; laissez-moi du moins le droit de pleurer et de m'affliger, répondit Nastenka.

— Non, ce n'est pas cela que vous voulez ; ce qu'il vous faut, c'est le droit d'empoisonner mes moindres jouissances, reprit Kalinovitch.

— Mon Dieu, comment peux-tu me juger ainsi ? se borna à répliquer la jeune fille ; puis elle se tut. Elle-même trouvait qu'elle avait tort de pleurer, car Kalinovitch lui avait appris à considérer comme une tyrannie la plus légère résistance à ses désirs, quels qu'ils fussent.

Pour éviter une nouvelle scène de larmes, il partit le lendemain au lever du jour. Le voyage se fit d'abord sur une route tout unie ; les quatre chevaux trottaient gaie-ment, et l'élégant phaéton cahotait très peu. L'air du matin était frais et légèrement humide. Le soleil baignait d'une lumière rose la contrée environnante. Le chemin longeait un champ que labourait un moujik poussant devant lui son cheval à l'épaisse encolure ; de l'autre côté, c'était une prairie où paissait un troupeau de vaches. Dans un petit hameau, une paysanne jeune et jolie bâil-ait, debout sur un perron délabré.

Les brebis bêlent ; on entend les cloches de la ville qui appellent les fidèles à l'office du matin. Les seigles balan-cent leurs épis, et les petits blés verdoient. Dans le taillis qui borde la route, on aperçoit ici un champignon, là deux ou trois fraises. Pour descendre une pente roide, le cocher ralentit l'allure de ses bêtes. Ensuite commence un bois qui devient de plus en plus touffu, au point que parfois l'épaisseur du feuillage intercepte la lumière du jour... les racines des arbres se prolongent à travers le chemin. Mais de temps à autre, au milieu de cette obscu-

rité, le muguet répand tout à coup son parfum, le rossignol jette ses roulades, toutes sortes de petits oiseaux gazouillent, ou bien un lourd bruit d'ailes trahit le vol d'un tétras...

Kalinovitch observait tout cela avec la curiosité et l'intérêt qu'éveille d'ordinaire, chez les jeunes gens sérieux de la ville, l'aspect de la nature champêtre. En même temps, son cœur défaillait de joie à la pensée que dans quelques heures il verrait la petite princesse, et, comme rien ne dispose autant à la rêverie qu'un voyage, divers châteaux en Espagne s'échafaudaient dans sa tête : « Quelle chance ce serait, pensait-il, si la kniajna m'aimait et m'accordait sa main ! Je deviendrais propriétaire, et de ce phaéton et de cet attelage... Riche, mari d'une belle femme, littérateur en renom, rien ne manquerait à mon bonheur... Mais Nastenka ? » se demanda-t-il brusquement, et malgré lui son imagination se représenta la pauvre jeune fille qui, la veille, l'avait si tendrement embrassé, s'était si étroitement serrée contre sa poitrine... Quelque étrange que cela puisse paraître, l'âme de Kalinovitch était à ce moment partagée entre deux amours. Il se savait passionnément aimé de Nastenka, il appréciait ses qualités, et enfin il était habitué à elle, — c'étaient là autant de liens qui l'attachaient à la fille de Pierre Mikhaïlitch. Un sentiment plutôt esthétique, l'admiration de la beauté, l'attirait vers la kniajna ; celle-ci avait en outre l'avantage d'être un brillant parti au point de vue de la fortune.

Au sortir de la forêt, on entrait dans le domaine du prince. Kalinovitch ne tarda pas à s'apercevoir que le propriétaire de ce bien était un agronome à la façon mo-

derne. L'étroite route suivie jusqu'alors faisait place à une large chaussée traversant des champs de lin et de trèfle. Des tas de copeaux pourrissaient sur les parcelles de terre destinées à recevoir les semailles d'automne. Les prairies étaient irriguées suivant les règles de l'hydraulique contemporaine. Au delà d'un petit bois, l'œil découvrait un long bâtiment surmonté d'une haute cheminée d'où sortait une fumée épaisse : ce devait être une usine. Après avoir contourné un jardin, dont la régularité faisait penser à un tapis, l'équipage longea un vaste parterre situé au centre de la cour d'honneur et s'arrêta enfin devant le perron.

Un laquais jeune et de bonne mine, vêtu d'une belle jaquette et d'un gilet blanc, — un chasseur sans doute, — courut aussitôt recevoir. Il rabattit prestement le marche-pied du phaéton et aida Kalinovitch à descendre.

— Désirez-vous voir le prince tout de suite, ou faut-il vous conduire à votre appartement ? demanda-t-il en inclinant poliment la tête.

Après s'être consulté un instant, Kalinovitch répondit qu'il désirait d'abord changer de vêtements.

— Donnez-vous la peine d'entrer, reprit le domestique, et, ouvrant la porte du rez-de-chaussée, il introduisit le visiteur dans l'appartement réservé aux hôtes. Cette partie de la maison comprenait plusieurs pièces, toutes très confortablement meublées. On y voyait des divans turcs recouverts de velours ; les parquets disparaissaient sous d'épais tapis ; aux murs étaient suspendus, dans des cadres dorés, des tableaux à l'huile représentant des sujets assez risqués. Ce fut au milieu de ce luxe que le laquais apporta la petite valise graisseuse de Kalinovitch ; en-

suite, il ouvrit une petite armoire de noyer sculpté, où se trouvaient une aiguère et une cuvette en porcelaine. Jamais encore mon héros n'avait senti comme en ce moment l'amertume de sa pauvreté. Il se lava au plus vite et dit au domestique :

— Maintenant, mon cher, tu peux t'en aller : j'ai l'habitude de m'habiller moi-même.

Le laquais salua et sortit. Kalinovitch se hâta de revêtir l'unique costume de ville qu'il possédait ; quant aux effets qu'il venait de quitter, il les fourra dans sa valise dont il mit la clef dans sa poche, ne voulant pas laisser sa modeste garde-robe exposée à la curiosité moqueuse de la valetaille : il avait emporté quelques chemises de Hollande en assez mauvais état, des gilets défraîchis et une vieille brosse à barbe.

Entra un autre laquais plus âgé que le premier et d'un extérieur encore plus comme il faut ; il était en frac et en gilet blanc.

— Son Altesse fait demander où vous désirez prendre le thé : faut-il vous le servir ici, ou bien irez-vous à la salle à manger ?

— Je vais y aller, répondit Kalinovitch.

Le laquais le fit monter au premier étage. Ils pénétrèrent d'abord dans une immense salle aux revêtements de marbre, puis dans une sorte de salon qui contenait plusieurs petits divans ; la pièce suivante était le grand salon où l'on voyait de lourdes tentures de velours ; enfin, après avoir encore traversé une petite chambre dont l'ameublement consistait surtout en glaces et en colifichets, ils se trouvèrent dans la salle à manger, qui avait un balcon donnant sur la terrasse du jardin. Le prince et

sa famille étaient assis autour d'une table ronde sur laquelle figuraient un samovar en argent, des tasses et tout l'attirail d'un déjeuner à l'anglaise : biscuits, beurre de Finlande, fromage, sandwiches, pâté de gibier, jambon ; il y avait même des côtelettes. Le prince portait une redingote grise en drap fin ; à son cou était négligemment nouée une cravate légère. Il se leva à l'apparition de Kalinovitch.

— J'allais moi-même me rendre auprès de vous, dit-il en s'avançant vers lui, et il l'embrassa.

La princesse, assise dans un fauteuil, accueillit le visiteur par un salut assez affable. La kniajna, coiffée à ravir et vêtue d'une petite robe qui, nonobstant sa simplicité, avait sans doute coûté fort cher, fit aussi à Kalinovitch un léger signe de tête. Indépendamment des maîtres de la maison, deux autres personnes, une dame et un monsieur, se trouvaient dans la salle à manger. La première versait le thé ; elle était blonde, très serrée dans son corset et coiffée d'un bonnet prétentieux. Le monsieur portait un veston d'été à la dernière mode, et un monocle pendu à son cou se balançait sur sa poitrine. C'était un homme brun, d'une physionomie très expressive, ayant de la barbe et des moustaches.

Près de lui était assis un joli enfant de dix ans qui ressemblait beaucoup à la kniajna et à la princesse ; il était vêtu d'une chemise rouge en soie grège et avait les cheveux coupés à la russe. Le monsieur à la physionomie expressive étendait du beurre sur une tranche de pain et expliquait avec animation à son jeune voisin comment on doit faire une tartine. La présentation du maître de la maison apprit à Kalinovitch que ce personnage était M.

Legrand, gouverneur du petit prince. La dame, qui s'appelait mistress Nettlebate, avait fait l'éducation de la princesse ; elle vivait à demeure dans cette maison, — par attachement pour son ancienne élève, disaient les uns, ou, suivant les autres, parce qu'elle avait confié sa petite fortune au prince, qui la faisait valoir. Mistress Nettlebate offrit du thé à Kalinovitch.

— Ne voulez-vous pas manger quelque chose ? Nous dînons tard, dit le prince.

Kalinovitch ne mangeait jamais rien avant deux heures ; mais il ne voulut pas l'avouer et se mit à chercher des yeux ce qu'il pourrait prendre. M. Legrand lui passa obligeamment les côtelettes, dont il fit un grand éloge, insistant particulièrement sur le mérite des épinards.

Après le déjeuner, la société se dispersa. M. Legrand alla se livrer à des exercices de gymnastique avec son élève ; la princesse fit porter son fauteuil sur la terrasse : à cette occasion, son mari manifesta la crainte que l'air ne fût un peu vif pour elle ; mais la princesse répondit qu'il n'en était rien. Mistress Nettlebate passa aussi sur la terrasse, s'assit en silence et, avec une expression de physionomie sévère, commença à s'occuper d'un travail de broderie. Ensuite, le prince proposa à Kalinovitch une petite promenade s'il ne se sentait pas trop fatigué. Naturellement, le jeune homme n'eut garde de refuser.

— Papa, j'irai avec vous, dit de sa voix grasseyante la kniajna.

Une joie immense remplit le cœur de Kalinovitch.

— Soit ! consentit le prince, et, pendant que sa fille allait s'habiller, il conduisit son hôte dans un cabinet meublé avec autant de goût que de richesse : les sièges cou-

verts en maroquin, le vaste bureau — tout accusait une origine orientale. Aux murs étaient suspendus des chronomètres, des thermomètres, des baromètres et des portraits de famille. Dans la pièce voisine, dont la porte était ouverte, il y avait un billard et un établi de tourneur. Travaillant de la tête plusieurs heures par jour, le prince s'était fait une règle, comme il le disait, de cultiver aussi les exercices du corps.

« Les riches sont bien heureux ! » pensait à part soi Kalinovitch.

La kniajna reparut, coiffée d'un chapeau de paille et vêtue d'un léger bournous.

— Allons ! fit le prince, qui mit aussi un chapeau de campagne ; puis tous trois commencèrent par se rendre au jardin. En traversant les orangeries et les serres, la jeune fille manifesta naïvement sa joie de voir que le plus petit bouton d'un rosier s'était épanoui, et qu'une orange, la seule qui se trouvât sur un arbre énorme, prenait déjà un certain volume. Dans les champs, tandis que le prince entretenait Kalinovitch de ses projets agricoles, la kniajna, montrant un oiseau qui volait au loin, demanda :

— Papa, quel est cet oiseau ?

— C'est une corneille, chère amie, une corneille, lui répondit son père.

Quand ils furent de retour à l'oussadba, le prince renvoya sa fille à la maison et emmena Kalinovitch visiter ses écuries.

Tout ce que le jeune homme voyait, tout ce qu'il entendait, le plongeait dans le ravissement, et, comme aux yeux d'un amoureux les choses prennent un caractère

très différent de la réalité, il trouvait extrêmement gentille la question au sujet de la corneille.

— Décidément vous vous êtes organisé un paradis terrestre, dit-il au prince.

— Oui... répondit celui-ci. Que pouvons-nous faire, nous autres, gens prosaïques, sinon nous occuper des biens matériels ? Puis, après avoir prié son hôte de disposer de son temps comme bon lui semblerait, il s'excusa de le quitter et alla vaquer à ses affaires.

Kalinovitch se rendit sur la terrasse dans l'espoir d'y retrouver la kniajna, mais il ne vit là que la princesse contemplant d'un œil rêveur les montagnes qu'on apercevait au delà du jardin. La politesse voulait qu'elle se mît en frais de conversation pour le visiteur. Après quelques moments employés à chercher un sujet d'entretien, elle le questionna sur son lieu de naissance, et, quand elle sut qu'il était natif de Simbirsk, elle lui demanda si c'était loin d'E... Kalinovitch ayant répondu affirmativement, la princesse se tint sans doute pour satisfaite, car elle se tut, tout en continuant néanmoins à considérer son interlocuteur d'un air si triste, qu'il finit par se sentir gêné.

« On dirait qu'elle a pitié de moi ! » pensait-il, et lui non plus ne savait de quoi parler. Mais bientôt se firent entendre de joyeuses exclamations proférées par la kniajna, et sur la terrasse accourut le petit prince. Il battait des mains en criant : « Ma tante est arrivée, ma tante est arrivée !... » Celle qu'il appelait ainsi n'était autre que Pauline ; un instant après on la vit apparaître, accompagnée du prince, de la kniajna et de M. Legrand. La princesse se montra enchantée de sa visite et remarqua aussitôt

qu'elle portait une amazone neuve qui lui allait admirablement.

— Que c'est beau ! que c'est gracieux ! disait-elle, les yeux fixés sur le costume de la visiteuse.

— C'est très joli, maman, ajouta en français la kniajna.

— Bah ! oh ! vandale que je suis, je ne m'en étais pas aperçu ! s'écria le prince, et, à l'aide de son lorgnon, il se mit à examiner sa cousine.

— Charmant, charmant ! déclara-t-il.

M. Legrand assura à Pauline qu'elle était ravissante dans cette toilette. Elle ne lui répondit que par un léger sourire, et, s'adressant à Kalinovitch :

— Mais vous, monsieur Kalinovitch, vous n'aimez pas mon amazone, je suis sûre ? dit-elle.

— Au contraire ; seulement je me tais et j'admire en silence, répondit-il.

Ces mots furent accompagnés d'un coup d'œil significatif jeté à la kniajna, qui, à son tour, le regarda assez longuement.

Pauline était venue en amazone, parce qu'on devait faire, après le dîner, une promenade à cheval : la kniajna, M. Legrand et le petit prince adoraient l'équitation.

— Vous viendrez avec nous ? demanda Pauline à Kalinovitch, pendant qu'on était à table.

— Moi ?... fit-il avec hésitation.

— Vous avez probablement peur d'aller à cheval ? observa brusquement la kniajna.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer ? répliqua le jeune homme un peu piqué.

— Vous êtes un civil : tous les civils craignent les chevaux, reprit-elle.

— Non, je n'ai pas peur, répondit Kalinovitch.

Sitôt le dîner fini, on s'occupa d'organiser la cavalcade. M. Legrand et le petit prince, depuis longtemps dévorés d'impatience, coururent au manège pour faire seller les chevaux. La kniajna, fort contente aussi, alla vivement revêtir un costume d'amazone. Sa mère la pria doucement d'être prudente et de ne pas galoper.

— Je vous fais, de mon côté, la même recommandation, kniajna, ajouta le prince ; autrement, c'est la dernière fois que vous allez à cheval.

— N'ayez pas peur, répondit gaiement la jeune fille.

— Soyez tranquilles, j'aurai l'œil sur elle, promit Pauline.

— Je vous en prie ! firent d'une commune voix le père et la mère.

Quand les chevaux eurent été amenés devant le perron, le prince sortit lui-même pour aider les dames à se mettre en selle. L'enfant et son gouverneur avaient déjà enfourché leurs montures, choisies parmi les plus fringantes. Les chevaux que montèrent Pauline et la kniajna étaient beaux, tout en étant fort doux. Sur l'ordre du prince, on avait eu soin de réserver pour Kalinovitch un bidet d'un certain âge. Mais, en disant à la kniajna qu'il n'avait pas peur, mon héros avait menti : jamais de sa vie il n'était monté à cheval, et, au moment de tenter l'expérience, il se mourait de frayeur. Résolu toutefois à faire bonne contenance, il mit le pied à l'étrier en affectant le plus grand calme.

— Pas de ce côté, monsieur Kalinovitch ! s'écria Legrand.

Son élève se mit à rire.

— Cela ne fait rien, dit le prince.

— Cela ne fait rien, répéta Kalinovitch confus, et, une fois en selle, il commença à tirer sur les rênes. L'animal recula. Le cavalier novice ne savait plus que devenir.

— Ne tirez pas si fort ! lui dit le prince, voyant qu'il avait peur.

Kalinovitch rendit la main. On partit. Legrand s'amusait tantôt à exciter son cheval, tantôt à le retenir, au grand plaisir de la kniajna et du petit prince qui, à son tour, éperonnant sa monture, lui fit prendre le galop.

— Bien, bien ! cria le Français, et il piqua des deux à la suite de son élève.

Entraînée par leur exemple, la kniajna se lança elle-même à fond de train. Kalinovitch resta en arrière avec Pauline.

— Je crois, commença celle-ci, que nos plaisirs champêtres ne vous intéressent guère.

— Pourquoi donc ? demanda distraitement le jeune homme.

Il était fort inquiet de voir que son cheval avait une tendance à galoper, et il ne s'apercevait pas que la faute en était à lui-même, qui, pour se tenir plus solidement en selle, pressait avec une énergie impitoyable les flancs de la pauvre bête.

— Vous avez l'esprit occupé de vos ouvrages, répondit Pauline.

Kalinovitch garda le silence.

— Quel bonheur c'est, poursuivit-elle avec conviction, de pouvoir exprimer par la plume ses sentiments et ses pensées ! Combien je voudrais posséder ce talent ! j'écrirais ma vie.

— Pourquoi ne l'écrivez-vous pas ? dit enfin Kalinovitch, qui avait toujours la plus grande peine à maîtriser son cheval.

— Personnellement, j'en serais incapable, reprit Pauline ; mais, vous savez, j'ai toujours désiré me lier avec un poète à qui je raconterais mon passé ; il m'expliquerait bien des choses que je ne comprends pas moi-même, et il écrirait sur moi...

Kalinovitch, silencieux, regardait au loin.

— La kniajna est partie au galop ; vous n'avez pas tenu la promesse que vous aviez faite à la princesse, observa-t-il.

— Ah ! oui ; criez-lui, s'il vous plaît, de ne pas galoper ! dit Pauline.

Kalinovitch obéit, mais ne fut pas entendu.

— Kniajna, le prince vous a priée de ne pas galoper, cria-t-il de nouveau.

Cette fois, la jeune fille s'arrêta et attendit les retardataires. Moulée dans son amazone bleue, avec son chapeau un peu enfoncé sur les yeux et son visage coloré par la promenade, elle était si admirablement belle, qu'en ce moment mon héros oublia tout : et Pauline, et Nastenka, et même son cheval...

Durant le reste de la soirée, il ne se passa rien de particulier, sauf qu'à la demande du prince, Pauline joua force morceaux de piano. Pour se dédommager d'avoir à les subir, Kalinovitch jetait de temps à autre les yeux sur la kniajna, qui, de son côté, le fixa plusieurs fois attentivement, quoique à la dérobée.

V

La fête du prince se célébrait le 21 juillet. Pour comprendre quelle haute situation ce personnage occupait dans le district, il fallait avoir été chez lui ce jour-là. Dès le matin, cinq cuisiniers et marmitons, vêtus du blanc costume traditionnel, étaient à l'œuvre sous la direction de Grégoire Vasilitch, qui allait et venait au milieu d'eux d'un air important. Quand le prince donnait un dîner de gala, il faisait toujours appel au cuisinier de la générale, moins par nécessité que pour être agréable au vieillard, dont cette démarche flattait extrêmement l'amour-propre. À huit heures, le prince se rendit avec Kalinovitch à l'église du village.

Dès que leur équipage fut en vue, les cloches commencèrent à sonner. Le pope et le diacre officièrent revêtus de leurs plus beaux ornements. Une sorte de chœur fut formé par le chantre et le sacristain conjointement avec deux séminaristes en vacances : un philosophe qui avait une voix de basse et un grammairien qui chantait le dessus. À l'issue de la cérémonie, une prosphora¹⁷ toute entière fut apportée au prince et une moitié à Kalinovitch.

— Vous viendrez manger quelque chose chez moi, dit le premier aux ecclésiastiques, qui répondirent par un respectueux salut ; il ne les invitait jamais, sauf le jour de sa fête.

En rentrant à la maison, le prince fit remarquer à son compagnon les longues tables placées dans la cour d'honneur, où l'on avait aussi disposé deux escarpolettes.

¹⁷ Pain consacré.

— C'est pour le peuple : vous verrez là une foule animée, observa-t-il.

— Vous pensez aussi au peuple ! fit Kalinovitch émerveillé.

— Oui ; j'aime, autant que possible, à faire plaisir à tout le monde, répondit le prince.

Dans la salle se trouvait déjà un visiteur, — un employé de police nouvellement nommé. Cet homme, jeune encore, mais affreusement marqué de la petite vérole, portait un uniforme boutonné du haut en bas ; à l'apparition du prince, il prit l'attitude d'un soldat devant son chef et dit du ton dont il aurait fait un rapport :

— J'ai l'honneur de me présenter : Romanus, pristaff¹⁸ du deuxième arrondissement.

— Enchanté, enchanté de faire votre connaissance, dit le prince en lui serrant la main.

— Permettez-moi, en même temps, de vous féliciter à l'occasion de votre fête patronale.

— Je vous remercie, je vous remercie, répondit le prince, qui donna une nouvelle poignée de main au pristaff.

— Je vous prie de m'excuser, continua ce dernier : les exigences de mon service ont été cause que je n'ai pas eu, jusqu'à présent, l'honneur de me présenter à Votre Altesse.

— Oh, laissez donc ! Je sais combien votre service est difficile, reprit le prince.

— Notre service serait agréable, Altesse, si nous-mêmes ne le rendions pas pénible. Mon prédécesseur,

¹⁸ Officier de police rurale, placé sous les ordres de l'ispravnik.

comme Votre Altesse le sait peut-être, m'a légué toutes sortes d'embarras.

— Je sais, je sais. Mais, d'après ce que j'ai entendu dire, vous vous tirerez parfaitement d'affaire, répondit le prince.

Il savait très bien cependant que l'ancien pristaff était, quoique buveur, un homme capable et plein d'activité, tandis que son successeur était un imbécile dépourvu de tout mérite ; mais, fidèle à sa tactique, il voulait flatter le nouveau fonctionnaire. Celui-ci, très heureux d'avoir reçu ce compliment, introduisit le pouce de sa main gauche entre les deux derniers boutons de son habit, et commença à se promener dans la salle en balançant la tête à droite et à gauche.

Les ecclésiastiques vinrent renouveler leurs félicitations, et l'élève de philosophie prononça un discours de circonstance, qui commençait par les mots : « Vénérable barine !... » Après avoir écouté très sérieusement l'orateur, le prince lui remit un assignat de trois roubles. Ordre fut donné de servir du thé au pope, au diacre et au pristaff ; quant aux autres, on les envoya se régaler chez l'intendant.

Ensuite, le prince, s'adressant en français à Kalinovitch, l'invita à passer avec lui dans la salle à manger, où eut lieu une scène assez touchante. Tout d'abord, le petit prince se jeta au cou de son père en s'écriant :

— Je vous félicite, papa.

Le prince l'embrassa sur les lèvres, sur les joues et sur les yeux.

— Je vous félicite, mon prince, dit, en s'inclinant, le gouverneur.

— Merci, mon cher, merci, répondit avec sentiment le prince.

Vêtue d'une exquise robe de mousseline, le visage rayonnant de joie, la kniajna vint baiser la main de son père, et lui offrit un riche porte-cigares en écaille, sur l'un des côtés duquel se trouvait un dessin en soie représentant une rose. C'était l'ouvrage de la jeune fille. Elle avait secrètement brodé cette rose, et, non moins secrètement, l'avait envoyée à Moscou pour l'y faire monter sur écaille.

— Charmant ! charmant ! s'écria le prince en examinant l'objet.

À son tour, mistress Nettlebate se leva, fit une révérence un peu étudiée et, après avoir exprimé ses félicitations au prince, lui présenta, enveloppées dans un papier, des chaussettes de soie, qu'elle avait tricotées de ses propres mains.

— Ah ! mais les fêtes patronales ont du bon : tout le monde vous fait des cadeaux. Je serais bien aise que la mienne revint plusieurs fois par an, dit le prince en serrant la main de mistress Nettlebate. Et vous, Altesse, ajouta-t-il en s'approchant de sa femme, qu'il prit par le menton et embrassa longuement, qu'est-ce que vous avez à me donner ?

— Moi, je n'ai rien, répondit-elle avec un bon sourire.

— Voila comme les maris sont toujours traités par leurs femmes ! elles ne leur font jamais de cadeaux ! reprit le prince en s'adressant à Kalinovitch.

La princesse continuait à sourire doucement ; le jeune homme l'imita.

À une heure, les dames passèrent dans le grand salon et les visiteurs commencèrent à arriver. Le prince les recevait tous dans la salle.

Le premier qui se montra fut le procureur, accompagné de sa jeune femme, la jolie fille du gorodnitchi. Cette dame se trouvait dans une position intéressante, ce qui la rendait toute honteuse, mais faisait au contraire l'orgueil de son mari. Un juge amena dans son tarantass un militaire invalide et le préposé aux eaux-de-vie. Le prince accueillit le premier avec certaines marques de respect, parce qu'il avait plusieurs petites affaires pendantes devant le tribunal ; aux deux autres il se contenta d'adresser quelques mots aimables. Après que ces trois messieurs eurent été introduits au salon et présentés à la princesse, le juge resta à causer avec les dames, le militaire invalide et le préposé aux eaux-de-vie revinrent dans la salle, où ils lièrent conversation avec le pope et le pristaff, qui étaient plutôt des gens de leur monde. Le maître de poste vint seul, quoique le secrétaire de la chambre de tutelle l'eût instamment prié de le prendre avec lui. Le prince lui fit une réception cordiale.

— Bonjour, très honoré vieillard ! s'écria-t-il en le voyant.

De sa voix dolente et monotone, le maître de poste débita les félicitations d'usage ; puis il demanda au prince la permission de faire un tour dans ses Champs-Élysées.

— Certainement, comment donc ! lui fut-il répondu.

Sur ce, sans même s'être présenté aux dames, le maître de poste mit son vieux chapeau de paille et alla promener ses méditations dans les allées les plus sombres du jardin.

Sur ces entrefaites arriva l'ispravnik avec sa famille. Dans l'antichambre, il s'arrêta un instant pour ôter la ouate qu'il avait dans les oreilles et la remettre avec soin dans la poche de son gilet ; après quoi il suivit placidement sa femme et sa fille. Cette dernière venait à peine de terminer ses études ; mais, à voir son embonpoint et le développement extraordinaire de sa poitrine, tout le monde lui aurait donné beaucoup plus de dix-sept ans. On s'empressa, bien entendu, de la présenter à la kniajna ; celle-ci la fit asseoir à ses côtés et la dévisagea froidement.

— Qui ça peut-il être ? dit le prince en regardant par la fenêtre.

Dans la cour entraît crânement une vieille proletka, attelée de trois rosses et conduite par un cocher au cafetan râpé. Celui qui arrivait en pareil équipage était Kadnikoff, jeune gentilhomme attaché à la chancellerie du maréchal de la noblesse. Sa mère l'avait envoyé chez le prince, parce qu'elle voulait qu'il fréquentât la bonne société. Frisé, vêtu de neuf des pieds à la tête, Kadnikoff avait beaucoup de désinvolture, et ses yeux étaient injectés de sang. Quand il eut présenté ses civilités au prince, il alla droit à la kniajna, avec qui il engagea à brûle-pourpoint ce dialogue :

— Comment va votre santé ?

— Bien, répondit-elle.

— Comment passez-vous le temps ?

— Bien, répondit de nouveau la kniajna, et elle regarda Kalinovitch, qui, debout près d'une fenêtre, considérait le jeune homme d'un air moqueur.

— Depuis combien de temps je n'avais pas eu le plaisir de vous voir ! dit Kadnikoff à la fille de l'ispravnik.

Elle rougit, et balbutia une réponse inintelligible. Ensuite il s'adressa à la princesse elle-même :

— Quels beaux blés vous avez, Altesse ! Je ne me lassais pas de les admirer en traversant vos terres.

— Ils sont beaux ?... Je n'en savais rien, répondit la princesse.

— Ils sont magnifiques !... Mais maman n'aura ni seigle, ni petits blés ; on a fait chez nous les semailles d'automne beaucoup trop tard, et, qui pis est, dans un sol boueux ; quant à l'avoine, elle est perdue... Je ne sais pas à quoi cela tient : sans doute les semences étaient mauvaises. C'est désagréable, cela, dans l'agriculture !

— Certainement, reconnut la princesse.

Le prince, qui se promenait de long en large dans le salon, se hâta d'interrompre le bavardage du jeune homme, et, s'adressant au juge d'une voix assez forte :

— Eh bien ! Michel Hilarionitch, lui dit-il, quand attendez-vous votre gouverneur ?

— Nous ne savons pas. Voilà bien longtemps que nous sommes sous la menace de son arrivée, et il n'a pas encore paru. Que Dieu nous assiste ! C'est, dit-on, un homme sévère, répondit le juge en lissant son chapeau.

— Non, il n'est pas sévère, mais c'est un administrateur capable, reprit le prince, et, quant à la noblesse des sentiments, on peut dire que c'est le chevalier de notre époque, continua-t-il en frappant sur le genou du juge, près duquel il venait de s'asseoir : je l'ai connu lorsqu'il était enseigne, nous avons fait campagne ensemble, je pourrais presque dire que nous avons couché sous le

même manteau. J'ai éprouvé une joie sincère en apprenant qu'il était nommé gouverneur ici. C'est une excellente acquisition pour la province.

Le juge écouta tout cela avec une indifférence complète, sans doute parce que le prince avait l'habitude de porter aux nues tous les gouverneurs jusqu'au moment où ils étaient relevés de leurs fonctions.

— Vous n'avez pas encore vu Son Excellence ? demanda-t-il.

— Pas encore, j'attends son arrivée ici : je suppose qu'il donnera bien un coup de pied jusqu'à mon gîte.

— Glissez-lui dans l'oreille une bonne parole... dit le juge avec un sourire.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le prince, ce sera mon premier devoir, surtout en ce qui concerne votre tribunal, qui, soit dit sans flatterie, peut servir de modèle à tous les tribunaux du district.

Comme Kadnikoff ne pouvait placer son mot dans cette sérieuse conversation, il se leva brusquement, et, faisant résonner les talons de ses bottes, s'approcha de Kalinovitch pour lui demander une cigarette.

— Je n'en ai pas, répondit sèchement le jeune principal ; d'ailleurs, il n'est pas permis de fumer ici.

— Ah, oui, je comprends, dit Kadnikoff, et, de guerre lasse, il rentra dans la salle.

Là, le militaire invalide était en train de causer avec le préposé aux eaux-de-vie : il se plaignait d'un des frères Médiokritzky, lequel tirait chaque matin des moineaux dans son potager.

Kadnikoff se mêla à cet entretien, commença à prendre la défense de Médiokritzky, et s'échauffa tellement dans

la discussion que les éclats de sa voix parvinrent jusqu'au salon. Le prince se borna à froncer le sourcil. Il n'y avait pas à douter que le jeune homme ne fût ivre, car, dans son état normal, il n'était ni sot ni tapageur. Eh ! oui, il avait eu peur de se sentir gêné dans une maison si comme il faut, et, pour se donner de l'assurance, avait bu au préalable deux verres de vodka, dont l'effet ne se manifestait que trop à présent.

À partir de trois heures commença à se montrer l'aristocratie du district. La générale ouvrit la marche : on l'apporta dans un fauteuil et on la déposa près de la maîtresse de la maison. Sa fille la suivit, vêtue d'une robe d'été assez simple : il est vrai qu'elle avait sur elle pour vingt mille roubles de diamants. Pauline se mit aussitôt à causer avec Kalinovitch. Le maréchal de la noblesse fit ensuite une apparition inattendue. Au fond, le prince et lui étaient ennemis jurés et cherchaient toutes les occasions de se nuire ; mais, à ne juger que sur l'apparence, on aurait pu les prendre pour deux amis.

Le maréchal de la noblesse n'eut pas plus tôt salué les dames que le prince l'emmena dans son cabinet, où une conversation pleine d'intimité s'engagea entre eux au sujet d'une propriétaire des environs, qui avait remis au gouverneur une plainte contre deux de ses servantes.

Finalement, une élégante calèche à six chevaux amena un monsieur excessivement gros qui avait un double menton, un visage aussi blanc que la craie et une physiologie indolente. Quoiqu'il portât des vêtements d'été très légers et que son plastron de batiste fût entr'ouvert, il souffrait beaucoup de la chaleur. Soufflant comme un phoque, marchant avec un effort pénible, il se mit en de-

voir de monter l'escalier, et, quand on eut annoncé son arrivée au prince, ce dernier courut aussitôt à sa rencontre.

Le maréchal de la noblesse fit une grimace moqueuse, mais il ne laissa pas d'aller lui-même au-devant du gros homme. La princesse, ayant aperçu celui-ci par la croisée, manifestait aussi une certaine agitation. La kniajna tenait ses yeux fixés sur la porte. À la fin, le visiteur, escorté ou plutôt remorqué par le prince et le maréchal de la noblesse, pénétra dans le salon. Dès qu'il parut, la princesse, qui avait reçu assise toutes les dames, se souleva à demi et lui tendit la main. La générale elle-même sembla sortir de sa torpeur et, à plusieurs reprises, le salua d'un signe de tête.

— Bonjour, mesdames, prononça le gros homme, qui, après avoir serré la main de la princesse, s'assit, ou, pour mieux dire, se laissa tomber lourdement à côté d'elle. Ce mouvement eut pour effet de faire trembler sur leur base les petits amours en marbre placés à droite et à gauche du divan.

Du reste, il n'eut pas l'air de remarquer les autres personnes présentes, se bornant seulement à saluer la kniajna d'un « Bonjour, mademoiselle », accompagné d'une légère inclination de tête.

— Bonjour, répondit-elle avec un sourire gracieux.

Ce monsieur était un certain Tchétvérikoff, célibataire, à qui appartenait la ferme des boissons dans plusieurs provinces, et qui possédait, en outre, des intérêts considérables dans les mines d'or de la Sibérie. Tout cela lui venait de son père, et tout cela marchait en vertu de l'impulsion donnée, sans que lui-même y fût pour rien.

Personnellement, c'était un homme avare, un peu fat et grand lecteur de romans français. Tout son temps se passait à voyager de son domaine en Sibérie et de Sibérie à Moscou et à Pétersbourg.

Il déplut fort à Kalinovitch, qui fut extrêmement choqué de voir Tchétvérikoff accueilli par les maîtres de la maison avec une considération si exceptionnelle. Le jeune homme fit part de cette impression à Pauline. Elle sourit et répondit à voix basse :

— Oui, mais on a ici des vues sur lui. C'est peut-être un mari pour Catherine.

— Un mari pour la kniajna ! se récria involontairement Kalinovitch.

— Oui ; eh bien ? Pour elle, c'est un parti très convenable, reprit Pauline avec un sourire équivoque.

Kalinovitch fronça le sourcil.

Le passage à la salle à manger s'effectua suivant les règles du décorum : les cavaliers donnèrent le bras aux dames. Nulle part, peut-être, la distinction des rangs n'est aussi scrupuleusement observée que dans les grands dîners de campagne. La circonstance présente en fournit une nouvelle preuve. La princesse prit la tête du défilé avec Tchétvérikoff. Suivirent la générale, roulée dans un fauteuil, et le prince, qui marchait à côté d'elle, en ayant l'air de lui donner le bras.

Kadnikoff s'élançait pour offrir le sien à la kniajna, quand le maréchal de la noblesse écarta le jeune homme d'un léger coup de coude et se substitua à lui. Pauline invita elle-même Kalinovitch. Le juge servit de cavalier à l'ispravnitza, l'ispravnik à la femme du procureur, et celui-ci à la fille de l'ispravnik. Dans la salle restaient en-

core quelques visiteurs que le prince n'avait pas cru nécessaire d'introduire au salon. C'étaient trois employés de chancellerie et deux pauvres gentilshommes venus avec leurs femmes qui portaient autour de la tête un mouchoir en drap de dame. Le dîner, préparé selon les rites de la cuisine française, fut exquis, et les convives se tinrent très convenablement. D'abord, comme il arrive d'ordinaire, la conversation se limita aux personnages les plus qualifiés : Tchétvérikoff, le prince et le maréchal de la noblesse ; mais, après quelques verres de vin, les langues se délièrent d'un bout à l'autre de la table.

Kadnikoff recommença à disputer avec le militaire invalide ; le pristaff causa à voix basse avec l'ispravnik ; enfin, le maître de poste lui-même qui, jusqu'alors, avait obstinément gardé le silence, entendant Tchétvérikoff parler au prince de la Sibérie, adressa soudain la parole à Kalinovitch, son voisin :

— Un savant français a dit que si tous les Européens émigraient en Sibérie, il y resterait encore de la place.

Kalinovitch sourit et ne trouva rien à répondre.

Après le repas, le prince invita tout son monde à passer sur la terrasse qui dominait la cour d'honneur. Celle-ci était remplie de moujiks des deux sexes. Sur un signe de son père, la kniajna s'éclipsa, et, au bout de quelques minutes, on la vit traverser la foule en tenant son petit frère par la main. Deux laquais la suivaient avec d'immenses plateaux chargés de croquets, de rubans et de galons. La jeune fille puisait à chaque pas dans ces plateaux dont elle distribuait le contenu aux paysannes. En ce moment, Kalinovitch ébloui lui trouvait des airs de sylphide.

Quand il ne resta plus de cadeaux à offrir, la kniajna remonta vivement l'escalier conduisant à la terrasse, s'avança vers son père et l'embrassa, sans doute pour le remercier de ce qu'il lui avait donné l'occasion de faire tant de bien. Ensuite on plaça sur les tables trois védros¹⁹ d'eau-de-vie, quelques seaux de bière et une quantité énorme de pâtés. Une sorte de banquet commença alors, présidé par le valet de chambre du prince, en frac et en gilet blanc. La fête populaire se termina par un concert improvisé, dans lequel se distingua particulièrement le cocher du pristaff.

Cependant les musiciens de la générale s'étaient installés dans la salle. Aux premiers sons de l'orchestre appelant les danseurs, toute la société rentra dans la maison. Le prince, Tchétvérikoff et le maréchal de la noblesse organisèrent une assez sérieuse partie de préférence : le juge, l'ispravnik et le préposé aux eaux-de-vie jouèrent plus petit jeu.

Kalinovitch s'approcha de la kniajna pour l'inviter, mais Kadnikoff le prévint.

— Je suis engagée, monsieur Kalinovitch, répondit-elle d'un ton de regret.

Kalinovitch s'inclina et la pria de lui accorder, du moins, le second quadrille.

— Certainement... très volontiers... D'ailleurs, je suis si mal lotie avec ce cavalier ! dit la kniajna.

Le jeune homme salua de nouveau et alla inviter Pauline, qui accueillit sa demande avec bonheur. M. Legrand et la jolie femme du procureur leur firent vis-à-vis. Le

¹⁹ Le vedro = 12 litres 29 centilitres.

précepteur avait un caprice pour cette dame, nonobstant la situation intéressante dans laquelle elle se trouvait ; depuis le matin, il se montrait fort empressé auprès d'elle et lui tenait des propos qui la faisaient beaucoup rire. Pourtant elle ne savait pas un mot de français, et il parlait très mal le russe : comment parvenaient-ils à se comprendre ? Je l'ignore.

Tout ridé et blanchi qu'il était, l'invalidé n'en voulut pas moins danser, croyant sans doute devoir cela à sa qualité de militaire et à ses épaulettes de lieutenant. Il se choisit pour dame la fille de l'ispravnik et fit vis-à-vis à Kadnikoff.

En bonne maîtresse de maison, la princesse désirait que tout le monde s'amusât chez elle ; c'est pourquoi, appelant le procureur, elle le pria tout bas d'inviter l'ispravnitza qui commençait à s'ennuyer de faire tapisserie. En face de ce couple on plaça le petit prince avec mistress Nettlebate dont les airs gourmés ne laissèrent pas d'être fort drôles, pendant qu'elle exécutait des chassés en avant et en arrière. Au quadrille succéda une valse. Kalinovitch ne résista pas au désir d'inviter la kniajna, qui l'accepta avec plaisir pour son cavalier. Enfin il pouvait tenir la jeune fille par la taille, il sentait l'étreinte de sa petite main, il voyait de tout près sa poitrine blanche comme l'écume de la mer, il aspirait l'arôme de ses cheveux, et tout cela lui causait une sorte d'enivrement. Ce fut en vain qu'après deux tours la kniajna lui dit : « Assez ! » ; il continua de valser avec elle jusqu'à ce qu'elle répétât ce mot d'un ton plus pressant. Alors Kalinovitch, rappelé à lui, la déposa sur une chaise et s'assit à côté d'elle. La kniajna était très fatiguée : ses yeux deve-

naient troubles, sa poitrine se soulevait, de sa petite main elle arrangeait ses cheveux qui s'étaient défaits sur les tempes. Le jeune homme la dévorait des yeux. Le quadrille, qui commença bientôt, les obligea à se lever de nouveau.

— Qu'est-ce que vous écrivez, maintenant ? dit la kniajna.

Cette question embarrassa d'abord Kalinovitch ; mais, en y réfléchissant, il comprit le parti qu'il en pouvait tirer.

— Voici mon sujet, répondit-il : la scène se passe dans une famille... riche, qui habite, si vous voulez, à Moscou ; entre autres enfants, il y a là une fille, une jeune personne intelligente, pleine d'âme, comme on dit, mais mondaine.

La kniajna était tout oreilles.

— Malheureusement, continua Kalinovitch, cette demoiselle a inspiré un violent amour à un homme dont elle-même ne méconnaît pas le mérite, mais que la naissance a placé au-dessous d'elle. La jeune fille sait que l'infortuné a mis toute son existence dans cette passion, qu'il en meurt, et qu'une bonne parole d'elle suffirait pour lui rendre la vie...

La kniajna écoutait avec une attention croissante.

— Elle sait tout cela, poursuivit le narrateur, et néanmoins elle a le courage de rire d'une semblable passion avec ses amis mondains.

— Pourquoi en rit-elle ? C'est donc que l'homme ne lui plaît pas ? observa la jeune princesse.

Kalinovitch haussa les épaules.

— Si, il lui plaît, reprit-il, seulement elle obéit aux usages du monde. Épouser un riche idiot, *se vendre* — cela

n'entraîne, aux yeux de la société, ni ridicule, ni déshonneur, parce que c'est *reçu*. Mais aimer un homme sans fortune, une jeune fille du monde *ne le peut pas*.

— Pourquoi donc ne le peut-elle pas ? répliqua vivement la kniajna. Une de mes cousines, qui avait une grosse dot, s'est mariée, contrairement à la volonté de sa mère, avec un chevalier-garde. Il n'avait rien, seulement il était fort beau et fort intelligent.

Kalinovitch avait exprès vitupéré les jeunes filles mondaines pour faire dire à la kniajna qu'elle ne leur ressemblait pas ; aussi fut-il bien aise de lui avoir arraché une sorte de protestation contre les mariages d'argent. À la suite de cet entretien, la petite princesse resta rêveuse pendant quelques minutes, puis elle dit à demi-voix :

— Dansez, je vous prie, la mazurka avec moi.

Le visage de Kalinovitch rayonna.

— J'allais vous demander cette faveur, reprit-il.

— Je vous prie, répéta la kniajna.

Pendant toute cette conversation, Pauline, qui ne dansait pas et qui était assise non loin d'eux, ne les avait pas perdus de vue. Déjà, sur la terrasse, elle avait surpris les regards que Kalinovitch dirigeait vers la kniajna ; confirmée à présent dans ses soupçons, elle passa au salon sans faire semblant de rien, s'assit près du prince, et quand ce dernier se retourna de son côté, elle lui murmura quelques mots à l'oreille.

— Pardon, je vous demande une minute, dit le prince, qui se leva aussitôt et se rendit avec Pauline dans une pièce écartée.

En revenant, il traversa la salle. Kalinovitch dansait avec la kniajna ; le galop fini, il retira assez lentement son

bras passé autour de la taille de la jeune fille et serra légèrement la main de celle-ci. Elle le regarda et devint rouge.

Il est probable qu'aucun de ces détails n'échappa à l'attention du prince. Passant comme par hasard auprès de sa fille, il lui dit quelque chose en anglais. Le visage de la petite princesse se colora, et elle disparut ; le prince s'éloigna aussi. Du reste, la kniajna revint bientôt et s'assit à côté de sa mère. Elle avait la figure en feu.

Kalinovitch, qui n'avait dansé les autres quadrilles qu'à contre-cœur et presque sans adresser la parole à ses dames, attendait impatiemment la mazurka ; avant qu'elle commençât, il s'approcha de la kniajna, qui se promenait dans la salle au bras de Pauline.

— Notre tour va bientôt arriver sans doute, dit-il.

La kniajna ne répondit rien et se tourna vers Pauline :

— Vous dansez ?

— Oui, je danse, répondit celle-ci avec un sourire.

La kniajna suivit d'un air confus Kalinovitch et s'assit à sa place. Vainement il essaya de la faire causer — elle restait silencieuse ou ne répondait à ses questions que par des monosyllabes, et elle semblait fort contente lorsque d'autres cavaliers l'invitaient à prendre part à une figure.

— Je vois que mon roman se réalise à chaque instant dans la vie, observa enfin le jeune homme presque hors de lui ; mais la kniajna n'eut pas l'air de l'entendre.

Sur ces entrefaites, les joueurs entrèrent dans la salle. Le prince se mit à examiner avec son lorgnon les danseurs et les danseuses. À côté de lui se tenait Tchétvérikoff.

Presque chaque fois, la kniajna choisissait le gros homme et l'obligeait à danser. Quand il avait fait un tour

avec elle, il la saluait et retournait à sa place ; elle le remerciait par une révérence accompagnée du plus aimable sourire. La jalousie, le dépit et la colère bouillonnaient dans l'âme de Kalinovitch. Il résolut de se soulager le cœur en disant des impertinences à la jeune fille ; mais il n'en put trouver l'occasion : à la fin de la mazurka, elle se borna à lui faire de loin une légère inclination de tête, prit le bras de Pauline et s'éloigna. Peu après, on soupa, et la plupart des convives se décidèrent à accepter, pour la nuit, l'hospitalité du prince.

VI

Le lendemain, comme il arrive presque toujours après les fêtes de campagne, les visiteurs s'ennuyèrent à périr et n'eurent plus qu'une envie : retourner chez eux le plus tôt possible. De leur côté, les maîtres de la maison ne firent, pour retenir leurs hôtes, que les instances exigées par l'usage. Le résultat fut que tous les seigneurs sans importance partirent immédiatement après le déjeuner, et qu'il ne resta, pour dîner, que la générale, sa fille, Tchetvérikoff et le maréchal de la noblesse. Pendant toute la matinée, Kalinovitch chercha à se procurer un entretien particulier avec la kniajna ; il aurait voulu lui demander d'où venait ce soudain changement à son égard ; mais le jeune homme eut beau faire, on ne parut pas le remarquer. Il lui semblait que Pauline prenait vis-à-vis de lui des airs moqueurs. Vexé au plus haut point, ne sachant, d'ailleurs, à quoi passer son temps, il se retira, après le

dîner, dans sa chambre, et il allait se coucher quand un domestique vint lui dire que Son Altesse désirait faire une promenade avec lui. Kalinovitch sortit à la suite du laquais. Il trouva le prince qui l'attendait sur le perron.

Ils marchèrent l'espace de trois verstes, traversant tour à tour un champ de seigle, une prairie et un petit bois. Contrairement à son habitude, le prince ne parlait guère ; de temps à autre seulement, il rompait le silence pour faire remarquer à son compagnon la beauté de quelque point de vue. Par politesse, Kalinovitch feignait d'admirer ce qu'on lui montrait ; mais sa pensée était ailleurs, et il regardait sans voir. Pendant qu'ils cheminaient à travers un ravin, le prince s'arrêta tout à coup :

— Jacques Vasilitch, dit-il après avoir réfléchi un instant, je voudrais vous faire une question peut-être assez indiscreète.

Kalinovitch rougit. « Aurait-il deviné mes sentiments à l'égard de sa fille ? » se demanda-t-il tout d'abord.

— Si la question est indiscreète, alors il vaut mieux ne pas la faire, répondit le jeune homme d'un ton moitié enjoué, moitié sérieux.

— Oui, reprit le prince d'une voix traînante, mais ce qui m'engage à vous la poser, c'est mon sincère désir de vous être utile. Cette considération me paraît de nature à légitimer une curiosité même indiscreète.

Kalinovitch garda le silence.

— Dussé-je être indiscret, je ne puis hésiter, continua le prince ; car, si, il y a vingt ans, j'avais rencontré un homme assez sincère pour me tenir le langage que je veux vous faire entendre, cet homme m'aurait rendu le

plus grand service, et je lui en serais resté reconnaissant toute ma vie.

Kalinovitch s'obstinait à se taire.

— Je voudrais vous demander, mon très cher Jacques Vasilitch, poursuivit le prince, s'il est vrai, comme le bruit en court, que vous allez épouser mademoiselle Godnieff.

Le jeune homme se troubla.

— En effet, prince, la question est quelque peu indiscreète, dit-il.

— Et vous refusez d'y répondre, n'est-ce pas ? répliqua le prince.

— C'est moins refus de ma part qu'impossibilité, reprit Kalinovitch en s'efforçant de recouvrer son sang-froid, attendu que, si ce bruit existe, la faute n'en est ni à mademoiselle Godnieff ni à moi.

Le prince n'était pas homme à se payer de mots. Il regarda fixement son interlocuteur.

— La voix du peuple, dit le proverbe, est la voix de Dieu, et la sagesse des nations ajoute qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Du reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Dites-moi... je veux vous faire subir aujourd'hui un interrogatoire en règle, et j'espère que vous ne vous en offenserez pas.

— Comment donc, prince, pourrais-je m'offenser quand vous me donnez une marque d'intérêt ? reprit en haussant les épaules Kalinovitch.

— Oui, et de l'intérêt le plus sincère !... Dites-moi, avez-vous de la fortune ?

— Je n'ai rien.

— Mais peut-être devez-vous hériter d'une grand'mère, d'une tante ?

— Tout mon héritage est dans ma tête, répondit Kalinovitch.

Le prince sourit.

— Sans doute, reprit-il après une pause, c'est, si vous voulez, un fort bel héritage ; mais il ne faut pas compter là-dessus pour vivre. Les denrées intellectuelles, mon cher, sont d'une défaite très difficile... Ce qui, semblerait-il, vaut son poids de diamants, nous devons souvent le céder pour une poignée de billon...²⁰ Oui, mon cher jeune homme, continua le prince en prenant Kalinovitch par la main, écoutez-moi, pour l'amour de Dieu, écoutez un vieillard qui vous aime, qui rend justice à votre intelligence, à votre savoir, à votre talent... Les convictions auxquelles je suis arrivé sont le fruit d'une amère expérience personnelle ! Nous tous, d'ordinaire, quand nous sommes jeunes, nous envisageons légèrement le mariage, et cependant c'est l'acte le plus important de la vie ; car c'est presque le seul où une erreur soit irréparable. Vous avez, je suppose, employé follement votre jeunesse, perdu cinq ou six ans dans l'oisiveté : eh bien ! il vous suffira de rentrer en vous-même, de travailler sérieusement pendant un an ou deux, et vous réparerez le temps perdu. Vous vous êtes ruiné au jeu, ou avec les femmes, cela ne fait encore rien : pour un célibataire, plaies d'argent ne sont pas mortelles. Vous occupez un emploi qui ne vous convient pas — donnez votre démission, vous avez perdu une position avantageuse — remuez-vous et peut-être en

²⁰ Monnaie faite d'un alliage de cuivre et d'une faible dose d'argent.

trouverez-vous une meilleure encore... Bref, il n'est guère d'erreur, de faute qui ne puisse se réparer : un mauvais mariage est le seul boulet qu'on traîne éternellement à son pied...

— Ce que vous dites là, prince, n'est pas très neuf, observa Kalinovitch.

— Mettons même, si vous voulez, que c'est très vieux ; malheureusement une foule de gens l'oublie, et voici ce qui m'a toujours étonné : les imbéciles, guidés par une sorte d'instinct, agissent, sous ce rapport, beaucoup plus sensément que les hommes d'esprit, auxquels on voit faire les mariages les plus déraisonnables, les plus désastreux. Maintenant, Jacques Vasilitch, poursuivit le prince avec une animation croissante, j'ai deux fils en âge de se marier, ils servent comme enseignes dans la garde à cheval, et, s'ils ne sont pas absolument gueux, ils ne sont pas non plus riches. La règle que je leur ai tracée est celle-ci : qu'ils se marient par amour, si bon leur semble ; mais, avant tout, qu'ils se marient richement. Quant à épouser par amour des jeunes filles pauvres, — jamais ! Au besoin, je m'y opposerais de toute mon autorité paternelle.

Kalinovitch sourit.

— Votre règle, prince, a le défaut de ne s'appliquer qu'à un côté de la question. Vous considérez le mariage au seul point de vue des ressources domestiques.

— Et comment donc dois-je le considérer, s'il vous plaît ? répliqua vivement le prince. Voudriez-vous par hasard, monsieur, que je fisse entrer en ligne de compte cet amour profond, insensé, dont on parle tant à votre âge ? Mon cher, mon cher ! vous êtes un homme intelligent : est-il possible que vous vous mépreniez sur le fond de

cette passion, telle qu'elle existe chez vous tous, jeunes gens ? Ce n'est rien de plus que l'attrait sexuel masqué, la sensualité éveillée et contenue — pas autre chose. Et, croyez-le, le mariage est le tombeau d'un amour semblable : le mari et la femme sont unis par un lien plus solide — l'amitié ; or, ce sentiment, je vous en donne ma parole d'honneur, prendra plutôt naissance entre deux époux qui auront fait un mariage de raison, qu'entre deux amants passionnés, car les premiers, du moins, ne tomberont pas du ciel sur la terre, sitôt la lune de miel finie... L'amour !... Je ne puis garder mon sang-froid quand, dans un acte aussi grave que le mariage, je vois qu'on fait intervenir cette sottise, ce fantôme sorti d'une imagination échauffée, ce sentiment qui ne doit son origine et ses progrès qu'aux obstacles. Si vous aviez une maîtresse avec laquelle vous auriez vécu pendant vingt ans, et qu'arrivé au déclin de l'âge vous disiez : « Je vais l'épouser parce que je l'aime », je me tairais, je n'aurais rien à objecter !... Mais comment voulez-vous me faire croire à la profondeur, à l'inébranlable constance de l'amour que se sont juré l'un à l'autre un jeune homme de vingt-cinq ans et une fillette de dix-sept ?

— Tout cela, prince, peut être juste en thèse générale, mais souffre beaucoup d'exceptions, répondit Kalinovitch. D'après votre principe, presque personne ne pourrait se marier.

— Au contraire, reprit le prince, je permets ce plaisir à une foule de gens. Qu'ils se marient, et grand bien leur fasse !... Les hommes, mon cher, se divisent en deux catégories. Il y a d'abord le vulgaire, la masse née pour s'atteler patiemment à quelque besogne mesquine. Loin

de détourner du mariage les jeunes gens de cette classe, je n'hésite pas à le leur conseiller : ils donneront le jour à des dizaines d'êtres vulgaires comme eux, qu'ils élèveront à l'aide de rapines ou grâce aux largesses de quelque bienfaiteur ; c'est le plus grand service qu'ils puissent rendre à la société, laquelle, pour ses fins économiques, a besoin, dans toutes les conditions, d'hommes médiocres. Mais, mon cher, à côté ou plutôt au-dessus de cette catégorie, il en existe une autre de beaucoup supérieure ; les gens qui la composent sont, sinon des génies, du moins des hommes doués de quelque talent particulier ; leur mission est de faire avancer la société. Si je vous range dans cette classe, prenez-vous en à vous-même, qui êtes sorti avec éclat de votre milieu. Maintenant vous n'êtes plus un principal de collège, mais un littérateur, c'est-à-dire un homme appelé à se mouvoir dans un champ d'activité large et sérieuse. Vous regretterez plus tard de vous être, dès le début, lié bras et jambes par un mariage inconsidéré.

— Je suis bien aise, prince, que vous reconnaissiez cette importance à la profession d'homme de lettres : elle me permet, je crois, de disposer de mon cœur plus librement et de ne pas me soumettre sans restriction à vos règles économiques.

— Mon cher ! s'écria le prince, c'est cette profession elle-même, je le répète encore une fois, qui vous oblige à être prudent ; du moment que vous l'embrassez, vous devez de toute nécessité, pour votre future gloire, pour les services que vous pouvez rendre à la patrie, vous devez, dis-je, ou rester garçon ou faire un mariage riche : ce dernier parti est encore le meilleur.

— J'envisage les choses tout autrement, parce que j'ai une certaine confiance en moi-même et dans mes forces, déclara Kalinovitch.

— Vous voyez cela avec les yeux de votre imagination complaisante ; moi, je me fonde, pour en juger, sur mon expérience de quinquagénaire. Supposons que vous épousiez la personne dont nous parlions tout à l'heure. C'est une jeune fille charmante, et ce sera sans doute une excellente femme qui vous aimera, qui prendra à cœur tous vos intérêts ; mais n'oubliez pas que vous devez vous occuper de littérature, et dès lors se pose nécessairement une question : Où habiterez-vous ? Resterez-vous ici, principal de collège, ou bien vous transporterez-vous dans la capitale ?

— Prince, vous parlez comme si j'étais déjà marié, répliqua en souriant Kalinovitch.

— Eh bien, admettons que vous soyez marié, reprit le prince : où vous fixerez-vous ? Ici, sans doute, puisque vous n'aurez pas le moyen d'aller ailleurs, et alors qu'arrivera-t-il ? À présent, vous êtes encore, si je puis ainsi parler, tout chaud sorti de la lèchefrite universitaire ; vous avez de nobles aspirations, un large trésor d'idées et de connaissances ; mais d'ici à deux ou trois ans au plus, croyez-moi, mon cher jeune homme, vous aurez épuisé tout cela, vous vous serez abruti, crétinisé dans ce trou. Si ensuite vous avez envie de faire un voyage, d'aller, par exemple, à Pétersbourg ou à Moscou pour renouveler votre stock intellectuel, la chose vous sera impossible faute de ressources. Les couches, les baptêmes, les nourrices, les bonnes d'enfants, — tout cela coûte ! Allez, la vie de famille en dévore, de l'argent !

Mon patrimoine m'assurait de quoi vivre au service en attendant les hauts grades, j'étais le favori d'un grand personnage, j'avais la perspective de devenir aide de camp de l'Empereur ; j'aurais été, pour sûr, général à trente ans, et vous pouvez juger d'après cela quelle position j'occuperais aujourd'hui que j'ai atteint la cinquantaine. Eh bien, j'ai épousé par amour une jeune fille charmante, pourvue de toutes les qualités de son sexe, mais sans fortune, et, du coup, il m'a fallu quitter Pétersbourg, renoncer au service et m'enterrer pour toute ma vie à la campagne.

— Pourtant, prince, quoique marié dans ces conditions, vous ne vous êtes pas ruiné, tant s'en faut ; vous vous êtes même enrichi, observa Kalinovitch.

Le prince hocha la tête.

— Je me suis enrichi !... dit-il ; mais savez-vous, mon cher ami, ce qu'il m'en coûte ? J'avais reçu une éducation qui, pour le temps, était assez distinguée, mes facultés n'étaient pas tout à fait médiocres non plus : eh bien, sachez-le, éducation, facultés, tout, jusqu'à ma santé elle-même, j'ai dû en faire le sacrifice ; il m'a fallu devenir spéculateur, homme d'affaires, marchand, à seule fin d'élever ma famille et de l'entretenir sur un pied convenable. Et que de concessions morales, que d'actions réprouvées par la conscience, combien de platitudes et de bassesses faites à des gens que j'aurais voulu ne jamais connaître ! Et maintenant que j'ai réussi à mettre mes affaires en bonne voie, je sens que je ne vaud plus rien... Gardez-vous de me porter envie et de prendre exemple sur moi ; je voudrais vous prémunir contre une erreur dont je n'ai que trop éprouvé les suites funestes.

— N'ayant guère été gâté par la vie, répondit Kalinovitch, je ne suis pas fort exigeant : je me tiendrai pour satisfait si, en me transportant à Pétersbourg, je trouve le moyen d'y vivre à l'abri du besoin.

— Quelque modeste que soit ce rêve, il est peu probable que vous le réalisiez. Pour vivre à Pétersbourg, il faut à un homme marié deux mille roubles au bas mot ; c'est le strict minimum. Inutile de dire qu'avec un pareil budget on doit s'imposer de grandes privations : on ne peut ni boire un verre de vin à table, ni prendre des voitures, ni se donner le moindre plaisir. Mais laissons cela. Nous disons donc que deux mille roubles représentent annuellement la dépense minima d'un Pétersbourgeois chargé de famille... Reste à établir le chapitre des recettes : combien avez-vous reçu pour votre premier roman, qui, je dois le dire, est une œuvre remarquable ?

Cette question embarrassa beaucoup Kalinovitch : il ne voulait pas avouer qu'il n'avait pas encore touché un kopeck, et qu'il était seulement dans l'attente d'une rétribution.

— J'ai reçu cinq cents roubles, dit-il.

— Et combien de romans semblables pouvez-vous écrire par an ? reprit le prince. Un... mettons deux, à l'extrême rigueur ; assurément vous n'en composerez pas davantage, et encore ce chiffre ne sera atteint que dans les années fécondes. Mais il y aura des années de stérilité. Quoique je ne sois ni poète, ni littérateur, je comprends très bien que dans la carrière des lettres la régularité du travail est impossible. L'écrivain se met tout entier dans son œuvre, il y met surtout son cœur ; aussi la production ici est-elle très capricieuse. Il faut attendre le souffle,

l'inspiration !... Un savant, un bureaucrate, à la seule condition d'être laborieux, peut expédier chaque jour une quantité déterminée de besogne ; il n'en est point ainsi de l'homme de lettres... Bref, la conclusion de tout cela, c'est que dès les premiers temps vous aurez peine à joindre les deux bouts ; or, selon toute apparence, votre famille ne fera que s'augmenter chaque année, — voici dès lors l'avenir qui vous attend à Pétersbourg : vous écrirez peut-être encore quelques nouvelles, et à la fin vous comprendrez qu'une incessante dépense d'imagination est au-dessus des forces humaines ; cependant vos besoins iront toujours en croissant. Pour y faire face, vous vous surmènerez, vous bâclerez à la hâte des livres médiocres qui vous feront déchoir dans l'estime publique ; ensuite de romancier vous deviendrez critique, traducteur, tache ingrate où se consumeront en pure perte votre temps, votre talent et même votre santé. Tel est, dis-je, le sort qui vous attend quand vous serez marié.

D'ailleurs, vous resteriez célibataire, qu'il n'en serait ni plus ni moins. À Pétersbourg, tout homme, quelle que soit sa position, voit se développer en lui un sixième sens : la soif de l'argent. Que de tentations, que de luxe autour de soi, que de plaisirs raffinés !... Et pour vous procurer tout cela, vous n'aurez d'autre instrument que votre plume !... Mon cher, mon cher ! continua le prince en hochant la tête et en frappant sur sa poitrine : Pouchkine avait de la fortune, chacun de ses vers lui était payé un ducat ; malgré cela, il a été toute sa vie aux prises avec la gêne. Et Polévoï ! celui-là, j'en puis d'autant mieux parler que je l'ai connu personnellement : un jour, je lui ai prêté cinq cents roubles, et il m'a remercié les larmes

aux yeux, car il n'avait pas alors cinquante kopecks en poche. Voilà la littérature russe ! Le goût de la lecture ne s'est pas encore généralisé dans notre pays, il s'en faut ! Vous avez vu hier beaucoup de gens chez moi : combien y en a-t-il parmi eux à qui les livres soient nécessaires ? Pas un seul, excepté Tchétvérikoff. Tenez, notre maréchal de la noblesse, qui est loin d'être un sot et qui possède une grande fortune, n'a jamais, que je sache, consacré un groch à l'acquisition du moindre bouquin. Il ne lit que *l'Abeille du Nord*, et encore parce que je la lui prête... Avec un pareil public, les littérateurs ne s'enrichissent pas.

— Je sais parfaitement cela, prince, répondit Kalinovitch ; aussi n'ai-je jamais compté exclusivement sur la littérature pour vivre. Si je vais à Pétersbourg, j'y chercherai une place.

— Fort bien, reprit le prince ; on vous donnera une place, mais laquelle ? Vu votre situation, vous ne pouvez espérer qu'un petit emploi de chancellerie. Peut-être vous nommera-t-on substitut ou, en mettant les choses au mieux, chef de bureau dans quelque administration ; mais, en ce cas, dites adieu à la littérature. Après avoir paperassé durant six ou sept heures, quand vous rentrez au logis, vous ne serez plus bon à rien ; vous irez voir jouer quelque inepte vaudeville, ou vous passerez la soirée à cartonner dans les prix doux, c'est tout ce que vous pourrez faire. Si vous prétendez mener de front la bureaucratie et la littérature, ce sera encore pire : comme dit le proverbe, quand on court deux lièvres à la fois, on les manque tous les deux... Voilà, mon cher Jacques Vasilitch, ce que je voulais, ce que je me croyais presque obli-

gé de vous dire ; je vous le répète encore une fois : réfléchissez, envisagez sérieusement votre situation.

— Je vous suis bien reconnaissant, prince, répliqua le jeune homme ; mais de vos paroles on pourrait tirer une conclusion étrange, à savoir que la littérature doit faire mon malheur, au lieu d'être pour moi une carrière fructueuse.

— Pourquoi donc ? Non !... reprit le prince, qui s'interrompit momentanément. Voyez-vous, ajouta-t-il ensuite, avant de poursuivre cet entretien, je dois vous en demander la permission : puis-je vous parler aussi franchement que je parlerais à mon propre fils ?

— L'intérêt dont vous m'honorez, prince, vous autorise pleinement à me faire entendre les vérités même les plus cruelles, répondit Kalinovitch.

— Oui, mais j'ai maintenant à vous entretenir d'un sujet particulièrement délicat ; je dois mêler certaines personnes à notre conversation. Si donc nous ne parvenons pas à nous entendre, vous et moi, je désirerais que tout cela restât entre nous.

Kalinovitch regarda son interlocuteur, ne devinant pas encore où celui-ci voulait en venir.

— J'ai toujours été assez discret..., dit-il.

— Je n'en doute pas ; aussi vous parlerai-je en toute franchise. Je vous disais tantôt qu'un jeune homme pauvre peut, ou plutôt doit épouser une riche héritière, alors même qu'il n'est pas amoureux d'elle.

Le prince prononça ces derniers mots d'une voix traînante, puis il s'arrêta, comme s'il eût attendu quelque observation de Kalinovitch ; celui-ci se tut et le fixa d'un air si sévère, que le prince dut baisser les yeux ; mais, aussi-

tôt après, il saisit brusquement la main du jeune homme et lui dit avec un sourire forcé :

— À présent, vous êtes reçu chez la générale, vous y êtes comblé de telles attentions, de telles prévenances, du moins par mademoiselle Pauline, que vous feriez bien d'aiguiller dans cette direction-là ; et alors, mon Dieu ! quel avenir s'ouvrirait pour vous et pour votre talent ! Mille âmes, batuchka, un domaine en parfait état et des capitaux dont personne encore ne connaît le chiffre. Alors vous irez où vous voudrez : à Pétersbourg, à Moscou, à Odessa, à l'étranger... Vous écrirez à votre aise, vous pourrez donner tout votre temps à la littérature, vous transporter sous le climat le plus propice à votre inspiration...

Kalinovitch était soucieux, l'expression de son visage avait pris un caractère plus sombre encore ; il ne s'attendait nullement à des ouvertures semblables, et pendant quelque temps il resta muet, comme s'il eût voulu recueillir ses idées avant de répondre.

— Votre proposition, prince, ne laisse pas d'être un peu blessante pour moi, car je ne puis y voir qu'une moquerie, déclara-t-il d'une voix sourde.

— Une moquerie ? demanda le prince étonné.

— Une moquerie, répéta Kalinovitch ; en effet, si je comptais sur un tel moyen pour assurer mon avenir, ce serait un projet beaucoup plus chimérique encore que mes espérances littéraires, dont vous vous êtes si ingénieusement appliqué à me démontrer l'absurdité.

— Dites-vous vraiment ce que vous pensez ? Vos propres observations ne vous ont-elles pas déjà prouvé qu'il y a quelque chose de très fondé dans ma conjecture ?

— Je n'ai jamais fait aucune observation de ce genre, répondit sèchement Kalinovitch.

Le prince secoua la tête.

— En voilà assez, jeune homme, reprit-il. Vous êtes trop intelligent et trop perspicace pour vous méprendre un seul instant sur la manière d'être des gens à votre égard. Du reste, s'il vous plaît de ne pas remarquer ce qui saute aux yeux, le mieux est de couper court à cette conversation ; elle est désormais sans objet, et je ne tiens pas à bavarder inutilement.

Après avoir ainsi parlé, le prince se tut ; Kalinovitch fit de même, et tous deux revinrent à l'oussadba sans se dire un mot.

VII

À la suite de l'entretien que je viens de rapporter, le prince eut beau faire, il lui fut impossible de conserver vis-à-vis de Kalinovitch les façons aimables et gracieuses des jours précédents. Une sorte de froideur, de dédain à moitié dissimulé perçait dans chacune de ses paroles. Le jeune homme s'aperçut aussitôt de ce changement, et le lendemain, pendant le déjeuner, il annonça son prochain départ.

— Mais je pensais que nous vous garderions encore quelque temps, dit le prince, qui échangea un coup d'œil avec sa fille.

— Non, il faut que je retourne à la ville, répondit Kalinovitch.

— C'est fâcheux, mais nous n'osons vous retenir. Quand comptez-vous nous quitter ?

— Je désirerais partir aujourd'hui même.

— Pourquoi donc aujourd'hui ? répliqua le prince.

Mais le ton dont ces mots furent prononcés ne fit que confirmer Kalinovitch dans sa résolution.

— Il est nécessaire que je parte aujourd'hui.

Le prince sonna un domestique et donna ordre d'atteler le phaéton. On déjeuna en silence ; à la fin du repas, Kalinovitch fit ses adieux aux dames. La princesse inclina poliment la tête à plusieurs reprises ; la kniajna se contenta de saluer légèrement, et se tourna aussitôt d'un autre côté ; on n'aurait rien pu lire en ce moment sur son visage.

Mistress Nettlebate fit une révérence.

— Adieu, monsieur ! dit Legrand en serrant avec force la main du jeune homme.

La voiture attendait déjà devant le perron.

Kalinovitch alla faire sa malle. Peu après, le prince vint le rejoindre ; au moment des adieux, il parut avoir recouvré l'affectueuse cordialité de ses manières.

— Je vous suis très reconnaissant de votre visite, dit-il en embrassant son hôte.

Ce dernier, de son côté, lui exprima ses remerciements pour l'accueil aimable qu'il avait reçu chez lui.

— Et, n'est-ce pas ? poursuivit le prince, qui, après avoir serré la main du jeune principal, la garda dans la sienne, que notre conversation d'hier reste entre nous !

Kalinovitch le pria d'être sans inquiétude à cet égard, ajoutant qu'au surplus il n'aurait même pas la possibilité

d'ébruiter cette conversation, vu que, dans un mois, très probablement il irait se fixer à Pétersbourg.

— Ah ! vous comptez vous transporter à Pétersbourg ? demanda le prince d'un ton plein de bonhomie ; et, toujours sans lâcher la main de Kalinovitch, il continua : Que Dieu vous conduise !... Je vous souhaite sincèrement toutes sortes de succès, et si vous vous trouvez en besoin de quelque chose, n'oubliez pas vos anciens amis ; adressez-nous un mot. Je suis prêt à vous servir par tous les moyens en mon pouvoir. Peut-être votre manière de considérer la vie changera-t-elle, quand vous serez là-bas. Pétersbourg est sous ce rapport une excellente école. En ce cas, écrivez-nous... peut-être que nous saurons trouver votre affaire.

Kalinovitch comprit très bien dans quel jardin le prince jetait des pierres, et il répondit qu'il s'estimait très heureux d'avoir la permission de lui écrire. Là-dessus, ils se séparèrent.

Mon héros partit tout soucieux. Cette fois, il ne rêvait plus à la charmante kniajna et n'admirait plus le spectacle de la nature. Celle-ci, du reste, s'était assombrie : des nuages s'amoncelaient de tous côtés, et il faisait obscur comme à la tombée de la nuit. L'atmosphère devenait étouffante. Les corneilles, posées sur le sol, hérissaient leurs plumes et ouvraient le bec à chaque instant ; les hirondelles rasaient la terre. Pas un brin d'herbe, pas une feuille d'arbre ne remuait. C'était le calme précurseur de l'orage ; de loin en loin seulement brillait un éclair accompagné d'un grondement sourd. Enfin, quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber ; soudain retentit un coup de tonnerre, aussitôt suivi d'une pluie diluvienne ;

en même temps le vent soufflait avec violence, courbant les arbres et soulevant des tourbillons de poussière. Kalinovitch baissa le rideau de la portière et s'enfonça plus que jamais dans ses réflexions. Depuis son arrivée à E..., il avait vécu, pour ainsi dire, dans un brouillard. Tout d'abord, comme nous l'avons vu, l'amour de Nastenka s'était offert à lui. Presque inconsciemment il avait été entraîné par la passion insensée de la jeune fille, et, dans une minute d'égaré sensuel, il avait contracté avec elle des relations qu'il ne pouvait plus rompre maintenant sans inhumanité et sans déshonneur. Ensuite, ce succès littéraire inattendu, l'accueil sympathique chez la générale, le prince, la kniajna, les rêves caressés au sujet de cette adorable personne, — tout cela s'était succédé si rapidement.... Mais il venait d'être rappelé à la réalité par sa conversation avec le prince : les conseils, les observations, les raisonnements de ce dernier avaient porté coup. Mon héros possédait l'étoffe d'un homme pratique. Les paroles du prince n'avaient fait qu'éclairer d'une lumière plus vive des questions qu'il s'était déjà posées vaguement avant cet entretien. Deux routes s'ouvraient devant lui. D'un côté, un mariage qui le rendait propriétaire de mille âmes après tout, il s'agit de mille âmes ! répétait Kalinovitch pour se bien pénétrer de l'importance de ce chiffre ; mais, au même instant, il faisait la grimace comme s'il eût marché sur quelque répugnant insecte. De l'autre côté, la littérature avec ses perspectives séduisantes, avec la vie libre à Pétersbourg, où, quoi qu'en eût dit le prince, un jeune homme pauvre pouvait encore, s'il était intelligent, arriver à se faire une position. Des deux partis à prendre, le meilleur était sans doute d'aller se

fixer définitivement à Pétersbourg. Mais Nastenka ?.... Que faire ? Pouvait-il l'épouser, maintenant qu'un tel mariage devait le condamner pour jamais à la pauvreté ? Mieux valait trancher dans le vif une bonne fois que de souffrir toute sa vie !... Ainsi parlait la raison chez Kalinovitch ; mais, en même temps, sa conscience le mettait à la torture.

Rentré à la ville, il se fit conduire directement chez les Godnieff. Est-il besoin de dire combien on fut heureux de le revoir ? Pélagie Eugraphovna l'aperçut la première ; la femme de charge, les manches retroussées, lavait la vaisselle dans le vestibule.

— Ah, batuchka, Jacques Vasilitch ! s'exclama-t-elle, et, honteuse de son accoutrement, elle se hâta d'ôter le tablier noué autour de ses reins.

— Ah ! voilà notre beau soleil ! d'où vient-il ? s'écria Pierre Mikhaïlitch. Nastenka ! appela-t-il : Jacques Vasilitch est arrivé !

— Ah ! fit la jeune fille qui accourut.

Kalinovitch lui baisa la main. Nastenka fit mine de l'embrasser sur la joue et lui baisa les lèvres.

— Ah ! que je suis contente de ton retour ! lâcha-t-elle par mégarde.

Pierre Mikhaïlitch fit une grimace, nullement courroucée, d'ailleurs.

— Oh, oh ! voilà qu'on en est déjà au tutoiement !

Nastenka rougit un peu.

— Eh bien, quoi ? je puis le tutoyer, puisque nous sommes amis, dit-elle, et elle tendit la main à Kalinovitch.

— Sans doute, fit celui-ci, et de nouveau il baisa cette main.

Le capitaine ne se trouvait pas là ; il était allé avec Lébédéff chasser la bête fauve à vingt verstes d'E..... Entra Pélagie Eugraphovna.

— Faut-il vous servir du thé, ou prendrez-vous quelque chose de plus solide ? demanda-t-elle à Kalinovitch.

— Est-ce qu'on fait ces questions-là, vieille ?... Apporte-nous l'un et l'autre ! ordonna le vieillard.

— Non, je préférerais manger un morceau, répondit Kalinovitch.

— Allons, qu'il soit fait selon votre désir... Vivement, du nerf ! cria Godnieff, enchanté de l'arrivée du jeune homme, et, au moment où Pélagie Eugraphovna allait sortir, il la retint : Attends ! Le cocher du prince est là, régale-le, s'il le plaît ; fais-lui boire de l'eau-de-vie, de la bière. Donne aussi du foin et de l'avoine aux chevaux ! Ils méritent bien tout cela pour nous avoir ramené Jacques Vasilitch.

— On ne les laissera pas mourir de faim, vous n'aviez pas besoin de le dire ! grommela en se retirant la femme de charge.

Nastenka commença à mettre le couvert. Kalinovitch la pria de ne pas se donner cette peine.

— Pourquoi donc, si je le veux, si cela me fait plaisir ? répondit-elle.

Quand le repas fut sur la table, elle s'assit à côté de son amant, lui servit le potage et changea même les assiettes. Pierre Mikhaïlitch ne resta pas non plus oisif ; il alla en personne chercher à la cave une bouteille de la meilleure nalivka, de celle que son hôte préférait à toute autre ;

puis il s'assit en face des deux jeunes gens, et se mit à les considérer d'un œil attendri. Tant de prévenances finirent par être insupportables à Kalinovitch. « Mon Dieu, songeait-il douloureusement, comme ces gens m'aiment, et pourtant de quelle noire ingratitude devrai-je payer leur affection ! » Quoiqu'il fût venu avec l'intention de leur annoncer son prochain départ pour Pétersbourg, le cœur lui manqua au moment d'aborder ce sujet d'entretien. Après le dîner, resté seul avec Nastenka, il l'embrassa longuement.

— Tu pleures ? demanda-t-elle, sentant couler sur sa joue des larmes tombées des yeux de Kalinovitch.

— Non, ce n'est rien, répondit-il ; puis il l'embrassa de nouveau et lui dit quelque chose à l'oreille.

— Bien, fit Nastenka.

Le jeune homme demeura sombre pendant tout le reste de la soirée. Ainsi qu'il arrivait d'ordinaire, le chagrin, refoulé au fond de son âme, lui mettait le fiel en mouvement. Pierre Mikhaïlitch voulut savoir comment il avait passé son temps chez le prince. À cette question, Kalinovitch fit une grimace.

— Le prince est un coquin comme je n'en ai jamais rencontré, répondit-il.

— Un Talleyrand, un Talleyrand ! dit le vieillard.

— La princesse est une idiote, poursuivit Kalinovitch.

— Oui, elle est foncièrement idiote ; j'ai déjà pu m'en apercevoir, confirma Nastenka. Et sa fille, est-ce aussi une idiote ? demanda-t-elle.

Kalinovitch hésita à répondre.

— Non, comment est-ce possible !... une si charmante demoiselle, non ! se récria Pierre Mikhaïlitch.

— Décidément elle est idiote, répéta Nastenka : elle s'imagine être fort belle, et elle ne se donne pas la peine de comprendre combien elle est bête.

— Ce n'est pas qu'elle soit bête précisément, commença Kalinovitch, mais c'est l'idéal de la frivolité. Cette jeune fille était peut-être assez bien douée naturellement, mais tout a été gâté, perverti par l'éducation qu'elle a reçue de son papa.

— C'est parfaitement vrai ! reprit Nastenka : lorsque tu as lu ton roman chez eux, j'en ai été fâchée pour toi. Est-ce qu'un seul de ces gens-là a compris ton œuvre ? Ils étaient là tous comme des pies.....

— Où as-tu donc vu qu'ils fussent comme des pies ?..... La lecture a fait plaisir à tout le monde, surtout à la fille de la générale, observa Pierre Mikhaïlitch.

— Oui, à Pauline peut-être, parce qu'elle est plus intelligente que les autres, répliqua Nastenka ; elle a, du moins, écouté attentivement : il est vrai qu'elle est éprise de Jacques Vasilitch.

— C'est probablement pour cela, reconnut ce dernier.

Et il soupira.

À minuit, il regagna son logis. Quand tout fut endormi chez les Godnieff, de l'arrière-cour de la maison habitée par le jeune principal sortit rapidement une ombre qui descendit vers la rivière, et, après l'avoir longée jusqu'au kiosque, s'effaça soudain pour reparaître au point du jour et refaire, en sens inverse, le chemin parcouru précédemment.....

VIII

Huit jours plus tard, Kalinovitch sollicita un congé de quatre mois ; ensuite, il écrivit au prince pour lui apprendre que son voyage à Pétersbourg était décidé et lui demander des lettres de recommandation. Il reçut aussitôt un pli à l'adresse d'un haut fonctionnaire et, en même temps, un court billet du prince l'informant que l'homme à qui il écrivait ferait pour lui tout ce qui serait en son pouvoir.

Tout en prenant ces dispositions, Kalinovitch n'avait pas le courage d'en parler aux Godnieff, et — chose étrange ! ce qui l'intimidait surtout, c'était la présence du capitaine, lequel était revenu de la chasse. Bien qu'il eût honte de se l'avouer, il commençait à éprouver une crainte extraordinaire vis-à-vis de Phlégont Mikhaïlitch. Il lui semblait que le mensonge ne prendrait pas aussi facilement avec cet homme-là qu'avec Nastenka et Pierre Mikhaïlitch, qu'il espérait pouvoir tromper sans trop de peine. Cependant le temps marchait, le congé avait été envoyé, il était impossible de garder plus longtemps le silence. Après s'être, au préalable, cuirassé contre les larmes et les reproches de Nastenka, l'étonnement de Pierre Mikhaïlitch et le mutisme inquiétant du capitaine, après s'être promis d'opposer à tout cela un flegme imperturbable, Kalinovitch se rendit exprès à l'heure du dîner chez les Godnieff, pour être sûr de les trouver tous ensemble. Prétextant l'humidité de la température, il commença par boire un verre d'eau-de-vie.

— Je viens d'obtenir un congé, dit-il.

— Un congé ? répéta Pierre Mikhaïlitch.

— Oui, je me propose d'aller à Pétersbourg, reprit le jeune homme d'un ton aussi calme que possible.

— À Pétersbourg ? demanda en pâissant Nastenka.

— Oui, répondit Kalinovitch d'une voix tremblante. Pendant mon séjour chez le prince, j'ai reçu une lettre du rédacteur en chef de la revue qui a inséré ma nouvelle : il m'offre une collaboration régulière, et il désire entrer en relations personnelles avec moi.

Inutile de dire que toutes ces paroles étaient autant de mensonges.

Pierre Mikhaïlitch avait d'abord froncé le sourcil, mais il ne tarda pas à recouvrer sa sérénité.

— Eh bien, il faut y aller, déclara-t-il d'un air profond.

— Et combien de temps comptez-vous rester là ? questionna Nastenka.

Ces mots percèrent le cœur de Kalinovitch comme l'eût fait un coup de poignard.

— Trois ou quatre mois, répondit-il.

— Il faut y aller ; en restant ici vous n'arriverez à rien !... répéta le vieillard, que la dernière réponse de Kalinovitch avait presque complètement rassuré. Et vous, Nastasia Pétrovna, n'essayez pas de le retenir, je vous prie : trois mois, ce n'est pas un siècle, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille.

— Je ne cherche pas à le retenir. Pourquoi ne partirait-il pas, du moment que c'est nécessaire ? reprit Nastenka ; toutefois, elle avait les larmes aux yeux, et ses mains tremblaient.

Kalinovitch respira plus librement.

« Allons, les choses s'arrangent mieux que je ne l'aurais cru », se disait-il, et, pour donner à son départ

l'apparence d'un événement fort ordinaire, il essaya d'être gai, mais cela lui fut impossible : les victimes de son égoïsme, assises en face de lui, étaient pour sa conscience un reproche trop cruel. Incapable de secouer le poids de ses préoccupations, il regardait seulement du coin de l'œil Phlégont Mikhaïlitch, comme s'il eût voulu deviner ce qui se passait dans l'âme du capitaine ; mais celui-ci se renfermait dans un silence obstiné. Pierre Mikhaïlitch, lui aussi, était devenu songeur en voyant sa fille pâle comme un cadavre. Le repas fini, il passa dans le cabinet où il avait l'habitude de faire la sieste après son dîner ; cette fois, du reste, ce ne fut pas pour dormir, car on l'entendit d'abord s'agiter, tousser ; ensuite, il cogna au mur. À ce signal bien connu d'elle, Pélagie Eugraphovna se rendit auprès de son maître, et une conversation à voix basse s'engagea entre eux. La plupart du temps c'était le vieillard qui parlait, la femme de charge se bornait à répondre par son interjection accoutumée : Hé... hé...

Cependant un morne silence régnait toujours dans la salle, où Nastenka, Kalinovitch et le capitaine réfléchissaient, chacun à part soi.

À la fin, Nastenka se leva, et, s'adressant à Kalinovitch :

— Allons nous promener, j'ai envie de sortir, dit-elle.

Le jeune homme la regarda.

— Il fait froid aujourd'hui. Vous allez vous enrhummer, quelle idée de vouloir sortir ! répliqua-t-il.

— Cela ne fait rien, je suis chaudement vêtue, répondit Nastenka, et elle mit son chapeau.

Kalinovitch ne bougea pas de sa place.

— Vous viendrez avec nous ? dit-il au capitaine, désireux qu'il était d'éviter un tête-à-tête.

— Non, certes, répondit d'une voix saccadée Phlégont Mikhaïlitch, qui prit sa casquette et se dirigea vers la porte, mais en oubliant sa pipe et sa blague. Diane se leva aussi et, au moment où il allait sortir, lui barra le passage dans l'espoir d'obtenir une caresse. Le capitaine l'écarta d'un coup de pied si violent que la pauvre bête poussa un cri de douleur, et, la queue basse, alla se réfugier sous une chaise.

— Tu es toujours fourrée dans mes jambes... Avise-toi encore de crier, canaille, je t'étrangle ! grommela en sortant Phlégont Mikhaïlitch.

Et l'expression de ses yeux était telle qu'on l'eût pu croire, en ce moment, disposé à étrangler sa bien-aimée chienne ; celle-ci dut le comprendre, car elle fut quelque temps sans oser quitter son asile. À la longue, toutefois, elle s'enhardit un peu, ouvrit elle-même la porte avec son museau et se mit à suivre les traces de son maître, à distance respectueuse, il est vrai.

Cette petite scène, qui n'avait pas échappé à Kalinovitch, lui donnait grandement à penser.

« Où est allé cet ours ? » se demandait-il, ayant remarqué que le capitaine n'avait pas pris le chemin de sa demeure.

Machinalement, il suivit Nastenka, qui était aussi fort agitée. Elle marchait vite, ses joues étaient enflammées, ses yeux étincelaient. Les deux jeunes gens atteignirent bientôt l'extrémité de la Grand'Rue, puis ils s'engagèrent dans un péréoulok au bout duquel commençait la campagne.

— Où allons-nous donc ? voulut enfin savoir Kalinovitch, qui leva la tête et promena ses regards autour de lui.

— Au cimetière, où ma mère est enterrée. Il y a longtemps que je n'ai visité sa tombe, et je veux que tu viennes la saluer, répondit Nastenka.

Les traits de Kalinovitch s'altérèrent.

« D'heure en heure la situation devient plus pénible », pensait-il, et avec un sentiment d'invincible répugnance il contemplait le cimetière qu'on apercevait à peu de distance. L'église attenante, bâtie en bois, était percée de fenêtres étroites dont les vitres avaient été rendues troubles par l'effet du temps. Le clocher, fort bas, penchait sur le côté. Il était revêtu tout entier de voliges découpées de façon à former des dessins ; sur le toit, décoré de la même manière, poussaient de l'herbe et de la mousse. Au-dessus des tombes qui remplissaient le cimetière s'élevaient des croix de bois, les unes blanches, les autres noires. Au milieu de ces sépultures modestes, un seul mausolée relativement luxueux attirait le regard : une stèle de marbre surmontée d'une croix dorée indiquait la place où reposait un fermier des boissons mort récemment.

Nastenka conduisit Kalinovitch près d'une dalle en pierre de roche sur laquelle se lisaient ces mots : *Aie pitié de moi, Seigneur, quand Tu viendras dans Ton royaume.* C'était Pierre Mikhaïlitch lui-même qui avait tenu à faire graver cette épitaphe sur le sépulcre de sa femme.

— Prions, dit Nastenka, qui s'agenouilla devant la tombe, mets-toi aussi à genoux, ajouta-t-elle en s'adressant à Kalinovitch.

Il resta immobile. Tout un enfer était déchaîné dans son âme, il aurait voulu en ce moment ou être mort — ou que Nastenka fût morte. Mais il n'était pas encore au terme de ses épreuves : après avoir prié longuement et versé d'abondantes larmes, la pauvre jeune fille saisit la main de son amant et lui fit toucher la pierre tumulaire.

— Jure-moi, Jacques, commença-t-elle en dévorant ses larmes, jure sur la tombe de ma mère, que tu m'aimeras toujours, que je serai ta femme, ton amie. Autrement ma mère ne me pardonnera pas... Voilà deux nuits qu'elle m'apparaît en songe ; elle est tourmentée à cause de moi !

— Nastenka !... à quoi bon toutes ces scènes de mélodrame ?... Comme si je n'étais pas déjà assez ennuyé sans cela ! s'écria Kalinovitch, incapable de se contenir plus longtemps.

— Non, Jacques, jure-le : ce sera une consolation pour moi après ton départ, insista Nastenka.

— Je le jure... proféra-t-il.

Au même instant, quelque chose de noir sortit avec bruit de l'herbe qui croissait autour de la tombe, et s'envola dans le ciel. Kalinovitch pâlit et fit un brusque mouvement en arrière. Nastenka resta impassible.

— Pourquoi as-tu peur ? C'est un corbeau, dit-elle.

— Qui est-ce qui n'aurait pas les nerfs détraqués par de semblables scènes ? répliqua Kalinovitch.

— Pourquoi donc es-tu fâché ?

— Je ne suis pas fâché.

— Si ! tu l'es. À présent tu es toujours en colère, autrefois tu n'étais pas ainsi !... dit Nastenka avec un soupir. Donne-moi le bras, ajouta-t-elle.

Kalinovitch obéit. Quand ils arrivèrent à la ville, le jeune homme fit remarquer à sa compagne que cette manière de se promener ensemble sous les yeux de tout le monde était fort déplacée ; mais l'observation ne fut pas du goût de Nastenka, qui se cramponna au bras de son cavalier.

— Qu'importe qu'on nous voie ? C'est ce que je veux, répondit-elle.

Kalinovitch haussa les épaules, et durant le reste de la route s'absorba dans ses réflexions. Une pensée importune le préoccupait sans cesse : Où est maintenant le capitaine ? que fait-il et qu'a-t-il l'intention de faire ?

Son inquiétude à ce propos n'était pas tout à fait sans fondement. Phlégont Mikhaïlitch, en sortant de chez son frère, s'était rendu rue des Soldats, où demeurait Lébédéff. Si le professeur de mathématiques avait élu domicile dans ce quartier, le plus pauvre de la ville, ce n'était certes point par avarice, mais à la suite d'une circonstance malheureuse, survenue dans les premiers temps de son séjour à E... Il avait alors la passion des cartes, et, après une nuit passée à jouer avec un propriétaire du nom de Prokhoroff, il se trouva avoir perdu sur parole cinq mille roubles. Depuis cette fatale aventure, Lébédéff, qui avait souscrit une lettre de change à son créancier, lui abandonnait chaque mois les deux tiers de son traitement, quitte à mener une existence remplie de privations.

« Pourquoi payez-vous ? Il est sûr que vous avez été refait par un grec », lui disait-on parfois, car tout le monde connaissait Prokhoroff pour un joueur fort indélicat. « Je n'en sais rien ; j'ai perdu, je dois payer », répondait stoïquement Lébédéff.

Le jour où le capitaine vint le visiter dans sa misérable bicoque, le mathématicien avait mangé pour son dîner un énorme plat de chtchi avec quatre livres de pain noir ; maintenant il dormait couché sur un mauvais divan. Ses pieds étaient chaussés de grosses bottes en peau de bouvillon, et sa robe de chambre d'indienne laissait voir une poitrine puissante et velue comme celle d'Esäü. Trouvant Lébédéff endormi, Phlégont Mikhaïlitch, qui était un homme délicat, se fût, en toute autre circonstance, fait scrupule de troubler son repos ; mais, cette fois, il entreprit de le réveiller, et, comme le chasseur avait le sommeil très dur, force fut au capitaine de le secouer rudement à plusieurs reprises. Enfin le maître du logis quitta la position horizontale et se mit sur son séant ; puis il ouvrit ses yeux, les frota et, reconnaissant le visiteur, poussa un cri :

— Ah ! Votre Noblesse !

— Excusez-moi de vous avoir éveillé, dit le capitaine.

Malgré l'étroite amitié qui existait entre eux, ils ne se tutoyaient pas.

— Cela ne fait rien ! vous avez besoin de feu, je crois ? reprit Lébédéff, tout en mettant de l'ordre dans sa crinière ébouriffée.

— Non, j'ai oublié ma pipe, répondit Phlégont Mikhaïlitch.

— Eh bien, alors, asseyez-vous ! fit le mathématicien, et, d'une main, il avança une lourde chaise, tandis que de l'autre il prenait sur la fenêtre un gobelet de kvass, qu'il vida d'un trait.

Le capitaine s'assit.

— Nous avons eu bien tort, continua Lébédéeff, de ne pas faire ensemble une battue dans les marais de Kroussanovo, dimanche passé : toute la trésorerie y est allée, et maintenant il ne doit plus y rester de gibier ; mais vous êtes toujours...

— Je n'ai pas eu le temps, répondit Phlégont Mikhaïlitch en rougissant, signe certain qu'il ne disait pas la vérité.

— Vous n'avez pas eu le temps ?... Que diable faites-vous donc ? répliqua le chasseur, qui bâillait et s'étirait les membres : en ce moment il donnait l'idée d'un lion enfermé dans une cage.

Le capitaine laissa cette question sans réponse, ses allures trahissaient un certain embarras. Tout à coup il reprit :

— Votre principal va à Pétersbourg ?

— Comment donc ! il a obtenu un congé de quatre mois, répondit d'un ton indifférent Lébédéeff.

Tous deux restèrent silencieux pendant quelque temps.

— Il va maintenant à Pétersbourg, et peut-être qu'il ne reviendra plus ici ? fit le capitaine en paraissant interroger son ami.

— Peste soit de lui ! Qu'il aille où il voudra ! répondit le mathématicien.

Après une minute d'hésitation, Phlégont Mikhaïlitch poursuivit d'une voix entrecoupée :

— C'est que chez mon frère... il faut vous dire... il a été reçu comme un fils...

— On le sait !

— Mon frère ne vit pas seul, il a une fille, continua le capitaine.

— On le sait, répéta Lébédéff.

— Ici nous ne sommes pas dans un bois, mais dans une ville : on ne peut pas fermer la bouche à tout le monde... il se dit bien des choses...

Lébédéff eut une toux qui ressembla à un rugissement : il avait enfin compris où le capitaine voulait en venir.

— Beaucoup de bruits circulent, beaucoup... observa-t-il en secouant la tête d'un air significatif.

— Oui ; mais comment empêcher cela ? demanda Phlégont Mikhaïlitch.

— On dit bien des choses... Moi, naturellement, je ne sais rien, j'habite au bout de la ville. Mais tout cela me fait de la peine pour Pierre Mikhaïlitch, qui est si bon ; je vous assure que j'en suis désolé.

Le capitaine regarda fixement son interlocuteur.

— Si cela vous fait de la peine, à vous, un étranger, jugez du chagrin que je dois éprouver, moi qui ai toujours aimé mon frère aîné comme un père ! commença-t-il d'une voix étranglée. Nastasia Pétrovna n'est pas non plus une étrangère pour moi, c'est ma nièce... Que faut-il donc que je fasse maintenant ?

Ayant ainsi parlé, il s'arrêta comme pour attendre la réponse de son ami ; mais ce dernier se bornait à fourrager son épaisse chevelure.

— Il n'y a pas moyen de lutter contre son influence : il est fort intelligent ; une seule parole de lui fera plus d'effet que dix des miennes, acheva le capitaine, et Lébédéff remarqua qu'en prononçant ces mots il se détournait pour essuyer une larme.

— C'est un coquin, — voilà ce que vous auriez dû dire à votre frère ! déclara le chasseur.

Phlégont Mikhaïlitch se leva et se mit à marcher dans la chambre.

— Maintenant, que faire ? reprit-il en écartant les bras : comme gentilhomme, comme officier, je devrais me battre avec lui.

Lébédéff eut un nouveau rugissement.

— Je le tuerais volontiers à l'instant même, poursuivit le capitaine ; seulement, ni mon frère ni Nastenka ne supporteraient cela... Il les a tellement ensorcelés ! Dès le premier moment, il a été accueilli chez eux comme le fils de la maison... ils ont réchauffé un serpent dans leur sein !

— C'est un coquin ! répéta Lébédéff.

— Voilà pourquoi je suis venu vous voir, car à qui demander conseil en cette affaire ? dit le capitaine, les larmes aux yeux.

— Attendez, attendez ! commença le chasseur, qui ne cessait de tracasser impitoyablement sa luxuriante chevelure ; si vous voulez mon avis, le voici : d'abord, ne pleurez pas.

Phlégont Mikhaïlitch essuya vivement ses yeux.

— Ensuite allez le trouver chez lui et parlez-lui carrément ; dites-lui : « Il court en ville tels et tels bruits... » C'est l'exacte vérité ; j'ai entendu ces choses-là de mes propres oreilles. On raconte qu'elle est devenue enceinte et qu'elle a fait disparaître son enfant.

Le visage du capitaine s'empourpra, ses yeux s'injectèrent de sang, un tremblement convulsif agita ses lèvres.

— Bref, poursuivit le mathématicien en donnant un coup de poing sur la table, mettez-le en demeure, ou de

réparer ses torts par un mariage, ou d'aller sur le terrain avec vous. Il canera, vous pouvez être sur qu'il canera.

Le capitaine réfléchissait.

— J'irai le trouver, dit-il enfin.

— C'est ce qu'il faut faire ! assura Lébédéeff.

— J'irai le trouver ! répéta Phlégont Mikhaïlitch, et, ne voulant pas retourner chez son frère, de peur d'y rencontrer son ennemi avant l'explication projetée, il se décida à passer la soirée chez Lébédéeff. Ce dernier lui montra son fusil préféré et entreprit de lui en expliquer le système, mais le capitaine regardait sans voir et sans comprendre.

Il est difficile de dire quelle réponse mon héros aurait faite à une provocation en duel, si la destinée elle-même ne fût venue à son aide. Au retour du cimetière, Nastenka emmena presque de force Kalinovitch dans sa chambre. Aussitôt il prit le premier livre qui s'offrit à sa vue et feignit de le lire avec une extrême attention. Le silence se prolongea pendant quelque temps.

— Allons, écoute, mon ami, laisse là ce livre ! commença Nastenka en s'approchant du jeune homme. Écoute, continua-t-elle d'une voix un peu agitée, tu es à la veille de partir... eh bien ! pars, puisque cela est nécessaire... seulement, avant ton départ, tu dois me demander en mariage, pour que je sois désormais ta promise.

Le front de Kalinovitch se couvrit d'une sueur froide. « Non, je n'en sortirai pas aussi aisément que je l'avais cru d'abord », pensait-il.

— Que je fasse ou non cette demande, n'est-ce pas la même chose ? dit-il.

— La même chose ? tu as une étrange manière de raisonner.

— C'est exactement la même chose, reprit Kalinovitch.

— Et si cette demande tranquillise mon père ? Il s'en cache, mais notre affection lui cause de cruels soucis. Pendant ton séjour chez le prince, il restait des heures entières assis à la même place, perdu dans ses réflexions, et ne disant pas un mot, lui habituellement si gai... Enfin, aie aussi pitié de moi, Jacques. Maintenant je passe, aux yeux de toute la ville, pour une fille sans moralité, mais alors je serai au moins ta fiancée.

Que pouvait objecter Kalinovitch ? Mais, d'un autre côté, cette exigence de Nastenka l'obligeait à commettre une nouvelle vilénie.

« Allons, se dit-il, puisqu'il faut être fourbe, soyons-le jusqu'au bout ! »

— Si tels sont, en effet, les soupçons de Pierre Mikhaïlitch, et si toi-même tu le désires, reprit-il à haute voix, eh bien, par égard pour l'opinion publique de la ville, je suis prêt à accomplir cette vaine formalité !...

Le ton dont cette réponse fut prononcée blessa Nastenka.

— On dirait que tu t'y décides à contre-cœur, tu as l'air de faire un sacrifice ! répliqua-t-elle, et déjà une vive émotion colorait ses joues.

Kalinovitch s'en aperçut avec plaisir. Combien il aurait été heureux si, en ce moment, sous l'influence de la colère, Nastenka lui avait déclaré qu'après cela elle ne voulait plus être ni sa femme ni sa fiancée ! Mais l'irritation de la jeune fille ne dura qu'une minute, car c'était très simplement et sans la moindre arrière-pensée

qu'elle avait prié Kalinovitch de la demander en mariage ; elle ne soupçonnait pas du tout qu'une telle demande pût être désagréable à son amant.

— Tu dois aujourd'hui même parler à mon père, sinon ton départ l'inquiétera... Mon oncle lui a déjà mis la puce à l'oreille, ajouta-t-elle naïvement.

— Bien, répondit laconiquement Kalinovitch, qui en lui-même se disait : « Cette insupportable créature semble avoir juré de rendre aussi pénible que possible mon départ pour Pétersbourg. Ne comprend-elle donc pas qu'elle ne peut être ma femme ? Si elle le comprend et qu'elle veuille se faire épouser de force, elle devrait savoir qu'étant donné mon caractère, elle n'y réussira pas. »

La toux et la voix de Pierre Mikhaïlitch qui se trouvait dans son cabinet interrompirent ces réflexions.

— Papa est éveillé ; va lui parler, dit Nastenka.

Sans faire aucune observation, Kalinovitch obéit. Sa situation commençait à lui paraître drôle, et son parti était pris de se soumettre docilement à tout.

Ainsi que l'avait dit sa fille, Pierre Mikhaïlitch était levé. Assis dans son fauteuil, il semblait en proie à une profonde mélancolie.

Kalinovitch prit place vis-à-vis de lui. Le vieillard le regarda longtemps, comme s'il n'eût pu se rassasier de sa vue.

— Ainsi, Jacques Vasilitch, vous allez nous quitter, et pour longtemps ! dit-il avec un triste sourire.

Ce n'était pas seulement comme père de Nastenka qu'il souffrait du départ de Kalinovitch, il s'en affligeait aussi pour lui-même, tant il s'était habitué à la présence du jeune homme.

— Oui, répondit celui-ci, et, après avoir réfléchi un moment, il ajouta : Avant de partir, je désirerais vous parler d'une affaire assez sérieuse.

— De quoi donc ? demanda aussitôt Pierre Mikhaïlitch.

— Dès mon arrivée, j'ai été reçu dans votre famille comme un parent, commença Kalinovitch.

Pierre Mikhaïlitch hocha la tête, tous les muscles de son visage tressaillirent ; dans ses yeux roulèrent des larmes.

— En profitant de votre hospitalité, j'avais, naturellement, un but, poursuivit Kalinovitch.

— Oui, oui, fit le vieillard.

— Nastasia Pétrovna me plaît...

— Oui, oui.

— Maintenant que je suis sur le point de vous quitter, je demande sa main et je désire qu'elle me garde sa foi, acheva Kalinovitch en faisant un violent effort sur lui-même.

— Oui, oui, sans doute, balbutia le vieillard, qui se mit à sangloter. Mon cher Jacques Vasilitch, est-il possible que je ne me sois pas aperçu de cela ? Que Dieu vous bénisse ! Nastenka t'aime ; tu l'aimes, — que Dieu vous bénisse !... s'écria-t-il en tendant les bras à Kalinovitch.

Le jeune homme le serra contre sa poitrine.

— Eh ! qui est là ?... Pélagie Eugraphovna ! appela Pierre Mikhaïlitch.

La femme de charge arriva.

— Va dire à Nastia qu'elle vienne... Jacques Vasilitch la demande en mariage.

À cette nouvelle, Pélagie Eugraphovna devint rouge de plaisir, et elle allait exécuter l'ordre de son maître, lorsque Nastenka entra dans la chambre.

Pierre Mikhaïlitch essuya ses larmes, et, d'un ton un peu solennel :

— Nastasia Pétrovna, dit-il, Jacques Vasilitch te fait l'honneur de demander ta main ; consens-tu à la lui accorder ?

— Oui, papa, répondit Nastenka.

— Allons, que Dieu vous bénisse ; moi, mon consentement est donné depuis longtemps ! reprit Pierre Mikhaïlitch. Seulement c'est le capitaine qui nous manque : il sera si content d'apprendre cela ! Eh ! Pélagie Eugraphovna !

— Mais pourquoi criez-vous ? Je suis ici... répondit-elle.

— Comment ne pas crier après vous autres, femelles que vous êtes !... répliqua en riant le vieillard dont la joie faisait trembler tous les membres. Ma chère, envoie au plus tôt quelqu'un chez le capitaine, qu'il vienne ici tout de suite !... Allons, vivement !

— Pourquoi envoyer quelqu'un ? J'y vais moi-même, reprit la femme de charge.

Et elle partit. Mais elle ne trouva pas le capitaine à son domicile, et on ne put lui dire où il était allé.

— Comment cela se dit-il ?... c'est vexant !... observa Godnieff.

Kalinovitch voulait aussi se mettre à la recherche de Phlégont Mikhaïlitch ; Nastenka s'y opposa.

— Où le chercher ? Il viendra avant la fin de la journée, dit-elle.

Mais le capitaine ne vint pas. Les futurs époux ne se déridèrent point pendant le reste de la soirée ; par contre, Pierre Mikhaïlitch était aux anges et, dans l'ivresse de sa joie, débitait toutes sortes de folies.

De retour chez lui, Kalinovitch trouva le capitaine dans la première pièce de son logement. Il avait eu comme le pressentiment de cette visite ; aussi ne parut-il pas trop étonné de la recevoir.

— Ah ! Phlégont Mikhaïlitch, bonjour ! dit-il d'un ton assez calme. Je suis enchanté de vous voir.

Le capitaine se taisait.

— Asseyez-vous, je vous prie, ajouta Kalinovitch en lui montrant une chaise.

Le visiteur s'assit et continua à se taire. Le jeune homme prit place non loin de lui.

— Où avez-vous été ? commença-t-il avec bonhomie.

— Chez des connaissances, répondit Phlégont Mikhaïlitch.

— C'est dommage, d'autant plus que la journée d'aujourd'hui a été marquée par un événement considérable pour nous tous : j'ai demandé la main de Nastasia Pétrovna, et elle m'a été accordée.

Le capitaine ouvrit de grands yeux.

— Elle vous a été accordée ? fit-il sans savoir lui-même ce qu'il disait.

— Oui, reprit Kalinovitch ; on vous a cherché ensuite, mais on ne vous a pas trouvé.

Des taches blanches et rouges se montraient tour à tour sur le visage du capitaine.

— Alors vous n'allez pas à Pétersbourg ? demanda-t-il en respirant avec effort.

À cette question, Kalinovitch ne put s'empêcher de rougir ; toutefois il répondit sans embarras apparent :

— Si, je vais passer trois mois à Pétersbourg. Que voulez-vous ?... J'en suis désolé, mais mes occupations littéraires m'obligent à faire ce voyage.

Phlégont Mikhaïlitch attacha sur son interlocuteur un long regard qui, d'ailleurs, n'exprimait aucune pensée.

— Maintenant, du moins, poursuivit Kalinovitch, je pars avec le titre de fiancé ; j'espère que cela suffira pour imposer silence aux mauvaises langues de la ville et rassurer les proches de Nastasia Pétrovna.

Le capitaine commençait à perdre contenance.

— Je n'ai jamais caché mon amour pour Nastasia Pétrovna, et je n'avais pas lieu de le cacher, car mes intentions ont toujours été honnêtes, quoique le capitaine en ait peut-être jugé autrement, ajouta Kalinovitch.

Phlégont Mikhaïlitch était définitivement anéanti. Des larmes coulaient le long de ses joues.

— Je suis enchanté, dit-il en tendant sa main à Kalinovitch, qui la serra d'un air ému.

Ensuite eut lieu une scène muette et assez prolongée durant laquelle le capitaine, tendant encore une fois sa main, répéta : « Je suis enchanté ! » Après quoi il se leva et prit congé. Kalinovitch le reconduisit jusqu'à la porte ; puis, rentré dans sa chambre à coucher, il se jeta sur son lit et se prit la tête : « Mon Dieu ! s'écria-t-il, est-il possible que dans la vie il faille à chaque instant mentir et commettre des bassesses ? »

IX

À mesure qu'approchait le moment du départ, Kalinovitch se sentait de plus en plus triste ; d'ordinaire, c'est quand nous sommes à la veille de les perdre que nous apprécions le mieux les personnes qui nous aiment sincèrement : aussi, sans même parler de sa conscience, dont aucun raisonnement ne pouvait étouffer la voix, son attachement pour Nastenka semblait grandir d'heure en heure. Jamais encore elle ne lui avait paru si charmante, et la seule idée de la quitter, peut-être pour toujours, lui faisait saigner le cœur. Refoulant, du reste, toutes ces impressions au fond de son âme, Kalinovitch affectait extérieurement une froideur croissante. Sa résolution, il le sentait, n'aurait pas tenu contre les larmes de Nastenka, s'il l'avait vue une seule fois pleurer et se désoler sous ses yeux. Mais Nastenka ne pleurait pas : comprenant avec l'instinct de l'amour combien il était pénible à son bien-aimé de se séparer d'elle, la jeune fille ne voulait pas le rendre plus malheureux encore et s'efforçait d'être calme. Toutefois il lui était impossible de s'occuper de rien : durant des heures entières elle restait assise, les bras croisés, le regard fixé sur le même objet. En revanche, Pélagie Eugraphovna n'épargnait pas ses peines : de ses propres mains elle lava et repassa tout le linge de Kalinovitch, remit à neuf sa literie, et poussa l'attention jusqu'à confectionner un petit sac où le voyageur pût mettre un savon et un essuie-mains. Quant aux provisions de bouche, la vigilante femme de charge y avait pensé deux jours à l'avance et, voulant faire un pâté de volaille, avait envoyé Gavrilitch chercher des poulets chez une bour-

geoise de sa connaissance, une nommée Spiridonovna ; mais, selon son habitude d'aller au plus près quand on l'envoyait en commission, l'invalidé acheta chez une autre marchande et rapporta des poulets si minables que Pélagie Eugraphovna, prise de colère, les lui jeta à la figure. Pendant ce temps, Pierre Mikhaïlitch s'occupait des moyens de transport, et les prétentions des voituriers le mettaient hors de lui.

— On ne saurait s'imaginer, disait-il, combien ces Russes sont voleurs. Je vais chez ce coquin d'Afonka le manchot. « Qu'est-ce que tu prends pour conduire un voyageur jusqu'à Moscou?... » « Cinquante roubles d'argent !... » « Comment, drôle, lui dis-je, quand j'ai fait ce voyage avec ma femme, tu ne m'as demandé que cinquante roubles papier... » « Dans ce temps-là, répond-il en riant, la mesure d'avoine ne coûtait que dix kopecks. » Je vais trouver Nikita Sapojnikoff, mais cette jument kirghize, la femme d'Afonka, était allée lui faire la leçon, et il exige le même prix que son collègue, — pas un kopeck de moins. Hein, qu'en dites-vous ?... Ce n'est pas un Allemand qui ferait cela !

— Il faut leur donner ce qu'ils demandent, répondit Kalinovitch.

— Jamais de la vie, monsieur ! répliqua avec emportement Pierre Mikhaïlitch, comme si la moitié de sa fortune eût été en jeu dans cette circonstance.

Par bonheur, un marchand de la localité se disposait à se rendre à Moscou. Le vieillard l'apprit et pria son frère d'aller voir cet individu. Il fut convenu que le marchand et Kalinovitch feraient route ensemble, combinaison qui

réduisait de moitié pour chacun d'eux la dépense du voyage.

La veille de son départ, le jeune principal quitta définitivement la maison de la prikaznitchikha et dut loger chez les Godnieff. Le soir, Nastenka, usant pour la première fois de ses droits de fiancée, s'assit à côté de lui, le prit par la main et lui mit sa tête sur l'épaule. Kalinovitch ne put conserver plus longtemps sa froideur d'emprunt.

— Écoute, commença-t-il en attirant vers lui la jeune fille et en l'embrassant, nous ne nous coucherons pas tout de suite aujourd'hui, tu viendras près de moi...

— Bien ; quand ?... Lorsqu'ils seront tous endormis ?

— Oui ; je désire être avec toi.

— Bien, je le désire aussi, répondit Nastenka ; c'est pour la dernière fois !... ajouta-t-elle avec un accent si douloureux que Kalinovitch en eut le cœur navré.

« Mon Dieu, mon Dieu ! dire que je vais abandonner cette douce créature ! » pensa-t-il. Et il sortit vivement de la chambre.

Comme il fallait se lever de bonne heure le lendemain, chacun se retira aussitôt après le souper. Un lit avait été fait pour Kalinovitch dans la salle. Quand le jeune homme se trouva seul, il commença par souffler sa bougie et se coucher, mais, dès le premier moment, une impatience extraordinaire s'empara de lui : l'oreille tendue, il se mit à écouter ce qui se passait dans les chambres voisines. Une demi-heure s'écoula : Pierre Mikhaïlitch continuait à tousser, et les pas affairés de Pélagie Eugraphovna retentissaient dans le corridor. À la fin, la lumière s'éteignit dans le petit cabinet où couchait le vieillard, et le silence ne fut plus troublé que par les batte-

ments rythmés du balancier de l'horloge. Soudain Kalinovitch crut entendre un bruit, il sauta à bas de son lit et courut jeter un coup d'œil dans le salon, par où Nastenka devait venir. Cette pièce était si vide et si sombre que, saisi d'une sorte de crainte, il se hâta de regagner son lit, mais tout son sang était en mouvement, et la fièvre de l'attente agitait chacun de ses nerfs. Un nouveau bruit attira son attention... non, c'était un rat qui s'escrimait contre un os. « Se pourrait-il qu'elle ne vînt pas ? » se demandait-il en proie à la plus pénible anxiété. Tout à coup son oreille perçut un léger froufrou... « Tu es ici ? » fit une voix à peine distincte. Kalinovitch tressaillit. Au même instant, dans la demi-obscurité se pencha vers lui Nastenka en toilette de nuit, les cheveux dénoués... Tout s'effaça de leur esprit : ils oublièrent, l'une la cruelle séparation dont elle était menacée, l'autre son ambition et le projet inhumain qu'il avait formé... Il semblait que leur bonheur ne dût pas avoir de terme... Mais le temps marchait, et le jour commençait à poindre. Tous les objets prenaient une forme de plus en plus accusée. Au dehors renaissait le mouvement accoutumé de la vie : la cuisinière, entendant la trompe du bouvier, poussait la vache hors de la cour ; Gavrilitch, chassé par Pélagie Eugraphovna de la place qu'il occupait sur le poêle, allait chercher de l'eau.

— Adieu ! dit enfin Nastenka.

— Adieu ! dit Kalinovitch.

Après s'être donné un dernier baiser, ils se quittèrent et s'endormirent bientôt d'un sommeil profond. Pierre Mikhaïlitch, levé de bonne heure, fut fort étonné de leur paresse.

— Comment, ils dorment encore ? demanda-t-il à Pélagie Eugraphovna.

— Oui, répondit la femme de charge.

— Quelles insouciantes gens ! reprit le vieillard, et, n'y tenant plus, il alla faire lever Kalinovitch. Peu après, Nastenka sortit aussi de sa chambre. La jeune fille était pâle et avait les yeux fatigués. Une légère rougeur colora son visage lorsqu'elle échangea le bonjour avec son amant.

Les préparatifs du départ prirent toute la matinée et une partie de l'après-midi. Afonka le Manchot amena son tarantass, on alla chercher des chevaux de poste, on les attela, et, pendant que Gavrilitch, sous la surveillance du capitaine, chargeait les bagages sur la voiture, Pierre Mikhaïlitch fit signe à Kalinovitch de passer avec lui dans son cabinet.

— J'ai un petit service à vous demander, Jacques Vasilitch, commença-t-il d'une voix quelque peu hésitante. Tenez, poursuivit-il en tirant d'une chiffonnière un assez volumineux cahier, ce sont mes péchés poétiques. Il y a là des élégies, des odelettes, des poésies amoureuses. Ne pourriez-vous faire un choix parmi toutes ces broutilles, et publier dans un journal quelconque ce qui vous paraîtrait en valoir la peine ? Je vous avoue qu'à mon âge je serais fort heureux de me voir imprimé !

Ce naïf désir fit sourire *in petto* Kalinovitch.

— Comment donc !... très volontiers, répondit-il.

— Ayez cette bonté, reprit le vieillard. Seulement n'en parlez pas à Nastenka ; elle se moquerait de moi, murmura-t-il, en sortant, à l'oreille du jeune homme.

Ils trouvèrent dans la salle la prikaznitchikha qui, malgré ses griefs contre son locataire, s'était crue néanmoins obligée de venir lui dire adieu. Arriva aussi le marchand que Kalinovitch devait avoir pour compagnon de voyage jusqu'à Moscou ; il était chaudement vêtu d'une pelisse de mouton. Pélagie Eugraphovna avait préparé un repas assez plantureux, mais Kalinovitch y toucha à peine. Les autres n'avaient guère plus d'appétit, à l'exception toutefois de la prikaznitchikha, qui but trois verres d'eau-de-vie, s'ingurgita deux énormes tranches de pâté et aurait dévoré à elle seule tout le poisson mariné, si le respect des convenances ne l'eût retenue.

— Allons, faisons une prière, reprit, les larmes aux yeux, Pierre Mikhaïlitch.

Tous s'agenouillèrent, y compris Gavrilitch, qui regardait par la porte entr'ouverte et qui, sur l'ordre de Pélagie Eugraphovna, se mit à genoux comme les autres.

La prière finie, le vieillard balbutia un nouveau « Allons ! » et embrassa Kalinovitch, qui fut ensuite embrassé par Nastenka. La jeune fille ne pleurait pas...

— Adieu, je vous souhaite un heureux voyage, aller et retour, dit avec une grimace Phlégont Mikhaïlitch.

Pélagie Eugraphovna avait les yeux rouges ; Gavrilitch lui-même prit et baisa avec une certaine émotion la main de Kalinovitch ; la prikaznitchikha, à qui l'eau-de-vie avait donné un teint vermeil, embrassa à trois reprises son ancien locataire. Puis tout le monde passa sur le peron.

Le marchand fit le signe de la croix et s'assit dans la voiture en disant :

— À la grâce de Dieu !

Afonka fouetta les chevaux. Durant tout ce temps, Kalinovitch n'avait pas proféré un mot ; mais sa physionomie exprimait une affreuse souffrance : les yeux tournés vers la maison qu'il venait de quitter, il voyait toujours à la fenêtre Nastenka pâle et désolée.

À la fin, il cessa d'apercevoir la demeure des Godnieff. À ses regards disparut aussi le collège où son arrivée causait chaque jour tant d'effroi à ses subordonnés. Les coupes argentées de la cathédrale semblaient briller d'un éclat plus vif que jamais. À présent, c'est le palais de justice que les voyageurs laissent derrière eux ; sur le perron sont tranquillement assis les deux storoj. Voici à droite le boulevard avec le kiosque où Kalinovitch avait fait pour la première fois à Nastenka l'aveu de son amour. Combien il avait été heureux ce jour-là ! Et maintenant il fuyait ce bonheur pour en chercher un autre. Lequel ? Dieu le savait ! Rue des Soldats, la bique du maître de poste broutait l'herbe dont le trottoir était couvert ; le vieillard buvait du lait de chèvre. Dans la prison, à travers les fenêtres grillées, se montraient les têtes rasées des détenus aux visages pâles et défaits. Ensuite apparut le cimetière, et, dans le cimetière, la tombe où reposait la mère de Nastenka... Quels souvenirs chacun de ces objets ne rappelait-il pas à Kalinovitch ? Reverrait-il encore tout cela, ou bien ces deux années devaient-elles s'évanouir, comme un songe sans lendemain, avec tout ce qui les avait remplies, — hommes et choses ? À cette pensée, une indicible tristesse envahit l'âme de mon héros ; vaincu par l'émotion qu'il éprouvait, il enfonça son visage dans un coussin et fondit en larmes...

TROISIÈME PARTIE

I

Le tarantass conduisit Kalinovitch à Moscou, où il devait prendre le train pour Pétersbourg. Tandis qu'il attendait dans la gare le moment de partir, ses pensées se reportaient mélancoliquement vers la petite maison des Godnieff ; tout à coup il s'entendit adresser la parole avec un accent allemand par une voix féminine :

— Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de tenir mon sac un instant ?

Kalinovitch leva les yeux : devant lui se trouvait une dame jeune et d'une tournure élégante ; coiffée d'un petit chapeau de satin blanc, vêtue d'une robe de soie noire qui la dessinait admirablement, elle avait sur les épaules un châle turc et tenait un énorme sac dans ses petites mains finement gantées. Kalinovitch se hâta de l'en débarrasser.

— Où est ce Gabriel ? Il est insupportable ! fit la dame, et elle disparut.

Quelques minutes après, Kalinovitch la vit se promener dans la salle au bras d'un gros officier de hussards avec qui elle causait d'une façon très suivie, tout en entremêlant ses paroles de sourires et de regards malicieux ; pendant cet entretien, une satisfaction vaniteuse rayon-

nait sur le visage bouffi de l'officier. La sonnette appela les voyageurs.

— Adieu, mon Gabriel ! s'écria la dame d'un ton de tristesse comique, et elle tendit la main au hussard.

— Adieu, répondit celui-ci d'une voix un peu épaisse.

La dame s'approcha de Kalinovitch, qui lui prit son sac.

— Merci ! dit-elle avec un sourire aimable.

— Vous avez déjà un cavalier ? observa le hussard.

— Oui, répondit la jeune femme, et elle sortit vivement de la salle.

Kalinovitch la suivit en silence. Dans le wagon elle s'installa avec le plus grand sans gêne. Après avoir posé son sac à côté d'elle et dit à Kalinovitch qui lui faisait vis-à-vis : « Pardon, monsieur, permettez », elle étendit ses belles jambes sur la banquette, découvrant ainsi ses jolies bottines et même un peu de ses bas blancs comme la neige. Quand le train se fut mis en marche, le jeune homme examina attentivement sa compagne de voyage. Il lui trouva quelque chose d'idéal dans la physionomie : elle avait des yeux bleus d'une expression langoureuse, de longs cils, une peau blanche et délicate sous laquelle apparaissaient de petites veines bleuâtres ; le sourire semblait résider à demeure sur ses lèvres roses et charnues. S'apercevant que son voisin ne cessait de la considérer, la dame commença par sourire, puis elle se mit tour à tour à baisser les yeux et à regarder par la fenêtre. Lorsque le train eut dépassé la seconde station, elle se fatigua de cette conversation muette.

— Vous habitez Pétersbourg ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Kalinovitch, ne voulant pas s'avouer provincial. — Et vous ? ajouta-t-il.

— Moi aussi... On s'amuse à Pétersbourg...

— On s'amuse ?

— Oui, il y a des fêtes, des bals masqués, un opéra italien... j'y vais souvent.

À ces mots, Kalinovitch se rappela involontairement Nastenka, qui, condamnée à vivre dans un trou, n'était peut-être jamais allée au théâtre ni au bal masqué. En songeant à la pauvre jeune fille, une immense pitié s'empara de lui, il devint pensif et laissa tomber la conversation.

— Oh ! que vous êtes morose ! Pourquoi ? questionna la voyageuse.

Kalinovitch voulut coqueter un peu.

— J'ai perdu ma fiancée, répondit-il en regardant l'anneau que Nastenka lui avait donné le jour de son départ.

— Ah ! vous avez aimé ? reprit la jeune femme d'une voix traînante ; moi aussi, j'ai aimé, ajouta-t-elle, et elle bâilla.

Kalinovitch fixa ses yeux sur elle.

— Et maintenant aimez-vous ? demanda-t-il.

— Maintenant ? je ne sais pas... Non !

— Qui est-ce donc qui vous a accompagnée à la gare ?

— Ah ! vous vous êtes imaginé quelque chose d'après cela ? Non, c'est mon frère, répondit la dame avec un sourire finaud. — Connaissez-vous le prince Khiloff à Pétersbourg ? continua-t-elle.

— Non, je ne le connais pas... C'est aussi un de vos frères ?

La dame se mit à rire.

— Oh ! non, c'est une de mes connaissances... Il est gentil.

— Gentil ?

— Oui, mais voilà, il a un ami, et celui-là, fi ! quelle horreur ! Un gros, avec un nez rouge ! Fi ! je le déteste !

— Le hussard est gros aussi.

— Non, celui-là est bien, c'est un bon frère.

— Vous êtes sans doute étrangère, mais de quel pays êtes-vous ? interrogea Kalinovitch.

— Pourquoi ?... je suis Russe...

— Non, vous n'êtes pas Russe, car vous parlez d'une façon incorrecte ; vous devez être Allemande ou Polonaise.

— Oh ! non, je suis Turque, répliqua la dame, et elle se remit à rire.

— Après cela, toutes les Turques sont des beautés, si elles vous ressemblent, observa le jeune homme.

— Oh ! quel flatteur vous êtes ! s'écria-t-elle.

— Pourquoi donc me dites-vous cela ?

— Parce que vous êtes un flatteur... Vous connaissez mademoiselle Sarah ?

— Non, est-ce qu'elle est jolie ?

— Oui, mais elle est terriblement méchante, — fi !

Le dialogue se poursuivit sur le même ton, et Kalinovitch se mit à courtiser de plus en plus sa voisine. Ici je dois constater une vérité qui d'ordinaire n'est pas admise par les romanciers. Cette vérité, c'est que jamais un amant n'est plus disposé à tromper sa maîtresse qu'au moment où il vient de la quitter, le cœur tout brûlant de passion. La chose s'explique, du reste : les souvenirs

d'amour sont encore trop frais, les sens ont soif des jouissances accoutumées, et, privés de la chère créature, nous sommes tout prêts à la remplacer par le premier minois agréable que nous rencontrons.

— Vous allez dîner ? demanda Kalinovitch lorsqu'on arriva à Tver.

— Oui, je mangerais volontiers.

Quand le train s'arrêta, le jeune homme offrit son bras à sa voisine et la conduisit au buffet de la gare.

— Il fait froid ! dit-elle en s'enveloppant dans son châle avec un geste coquet.

« Elle est fort gentille ! » pensait Kalinovitch, et il lui pressait le bras avec son coude.

— Deux dîners ! dit-il au laquais. — Voulez-vous du vin ? ajouta-t-il en s'adressant à la dame.

— Oui, je veux bien.

— Une bouteille de Champagne ! commanda Kalinovitch.

Le garçon apporta le vin, on fit sauter le bouchon.

— Ah ! cria la dame.

— Vous avez eu peur ?

— Oui, ce bruit m'a effrayée, répondit-elle, puis, mettant son petit doigt sur le bord du verre d'où la mousse s'échappait : — Allons, allons, assez !... dit-elle, ne t'avise plus de t'en aller !

« Elle est charmante ! » pensait Kalinovitch.

La dame attaqua vaillamment un plat de côtelettes.

Avant le rôti, le jeune homme leva sa coupe en l'air :

— À votre santé, madame ! fit-il.

— À la vôtre, monsieur, répondit la voyageuse en vidant aussi son verre, mais aussitôt son visage se renfrogna : — Aïe ! ça pique !

— Savez-vous ce que veut l'usage russe quand, en buvant du vin, on dit : *Ça pique* ?

— Non.

— Il veut qu'on s'embrasse.

— Ah bah ?... C'est bien !

— C'est bien ?

— Oui, dit la dame, qui, après être remontée en wagon, ôta son chapeau et devint encore plus aimable.

Cependant il commençait à faire sombre. « C'est une créature perdue, mais elle est gentille ! » songeait Kalinovitch, les yeux fixés sur sa voisine, et en lui s'éveillait un désir louable, quoique sans doute fort peu désintéressé : toucher dans l'âme de cette jolie personne certaines cordes muettes depuis longtemps peut-être, mais qu'il y a toujours moyen, pensait-il, de faire vibrer chez n'importe quelle femme.

— Décidément vous êtes Polonaise ! Plus je vous regarde, et plus j'en suis persuadé, commença-t-il.

— Ah ! oui, seulement vous vous trompez... Je vous l'ai dit : je suis Turque... répondit-elle.

— Et moi, je vous dis que vous êtes Polonaise, et de la Pologne prussienne, car on remarque en vous l'harmonieux mélange du type germanique avec le type slave ; vous êtes fort belle.

— Oh ! oui, oui, acquiesça la jeune femme.

— Oui, certes, reprit Kalinovitch, et peut-être, à Varsovie, ou même plus loin encore, avez-vous laissé un père

et une mère, un frère et une sœur qui pleurent sur vous, si toutefois ils savent comment vous vivez.

Le visage de la jolie femme prit une expression chagrine.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous ne me connaissez pas, dit-elle d'un ton qui n'avait plus rien d'enjoué.

— J'en sais plus encore, poursuivit Kalinovitch, je sais que votre existence vous pèse, et vous pèse lourdement, quoique peut-être vous passiez les journées entières à rire. Il n'y a pas bien longtemps, j'ai vu une jeune fille que son amant a quittée ; les siens l'accablent de reproches, la société la méprise, et néanmoins elle est plus heureuse que vous, parce qu'elle n'a pas lieu de se mépriser elle-même.

La voyageuse écoutait. Bien qu'elle ne parût pas comprendre tous les mots, elle ne laissait pas d'en deviner le sens général, et toute trace de gaieté avait disparu de son visage.

— Vous ne me connaissez pas, comment pouvez-vous parler ainsi ? répéta-t-elle.

— Si, je vous connais, répliqua son interlocuteur, et je vous dirai que vous n'avez qu'une chance de salut : c'est d'être aimée par un homme qui non seulement vous arrache à votre milieu actuel, mais vous inspire le dégoût de ce que vous aimez à présent et vous fasse comprendre qu'une femme a mieux à faire que de courir les bals masqués et les théâtres.

Ce langage resta lettre close pour la jeune dame, et quand Kalinovitch, ayant terminé son prêche, voulut prendre la jolie bottine posée sur la banquette, elle retira son pied.

— Pourquoi cela ?... Ce n'est pas permis.

— Pourquoi donc n'est-ce pas permis ?... Je suis peut-être l'homme dont je vous parlais, fit à voix basse Kalinovitch.

— Non ! je ne crois pas aux hommes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont tous si méchants... si trompeurs...
Fi !... Non !...

— Je ne suis pas comme cela, répondit Kalinovitch, et il voulut de nouveau saisir le pied de sa voisine, qui, cette fois encore, l'en empêcha.

— Non, ce n'est pas permis.

— Mais pourquoi ?

— Est-ce que c'est possible, voyons ? Vous êtes inconvenant : tout le monde regarde.

— Mais à Pétersbourg vous ne serez pas si sévère ?

— Ah ! que vous êtes drôle !... Pourquoi ? Je ne vous connais pas...

— Nous ferons connaissance, reprit Kalinovitch, et, se baissant tout à coup, il baisa la main de la jeune dame.

— Vous êtes un polisson, j'ai peur de vous, dit celle-ci avec coquetterie, et, croisant ses bras sur sa poitrine, elle ôta ses pieds de dessus le divan.

Ils ne purent flirter plus longtemps par suite de l'apparition de deux corpulents voyageurs : un propriétaire et sa femme, qui vinrent justement occuper les places vides autour d'eux.

— Permettez ! dit d'une voix de basse le barine, et il s'assit sans cérémonie sur le divan à côté de la jolie dame, tandis que son épouse s'installait près de Kalinovitch en soufflant comme un phoque. Un soldat qui les

avait accompagnés poussa dans le wagon quantité de coussins, de sacs et de paquets, si bien que mon héros se vit complètement séparé de sa voisine. « Adieu ! » fit celle-ci avec une grimace moqueuse, et elle s'arrangea pour dormir. À la longue le jeune homme, bercé par le mouvement du wagon, céda lui-même au sommeil.

Le train de Moscou, comme on sait, arrive à Pétersbourg au lever de l'aurore. À l'approche de la capitale, la plupart des voyageurs commencèrent à donner des signes d'agitation. Kalinovitch se sentit, lui aussi, un peu ému ; il frotta la vitre couverte de buée et regarda par la fenêtre ; mais n'apercevant qu'une immense plaine où croissaient des sapins rabougris, il reporta ses yeux sur la jolie dame. Elle dormait d'un profond sommeil et ne s'éveilla qu'à l'entrée en gare.

— Nous sommes arrivés ! dit-il d'une voix tendre en s'approchant d'elle.

— Oh ! oui, nous sommes arrivés ! répondit-elle avec un joli bâillement, puis elle prit vivement son sac et descendit du wagon.

Kalinovitch s'élança sur ses pas.

— Écoutez, où demeurez-vous ? reprit-il d'un ton presque suppliant.

— Rue aux Pois... Maison Bagoff, vous me demanderez... Amalchène !... jeta-t-elle précipitamment, et elle s'éloigna.

Resté seul, Kalinovitch se hâta d'aller chercher sa malle, héla un cocher aux abords de la gare et lui ordonna de le mener à un hôtel quelconque qui ne fût pas cher. Pour se donner moins d'embarras, le cocher le conduisit droit à l'*Hôtel de Moscou*, où, moyennant un rouble

d'argent par jour, mon héros fut logé au quatrième étage, dans une chambre grande comme un mouchoir de poche, mais pourvue d'une table et d'un divan recouverts en toile cirée. Après avoir défait sa malle, il s'assit près de la fenêtre et se mit à regarder curieusement dans la rue : là allaient et venaient des piétons et des voitures, un peloton de Cosaques passait au grand trot, une dizaine de chevaux attelés en flèche transportaient une machine.

Kalinovitch comprit qu'il se trouvait maintenant au centre de la vie russe ; mais, lorsque de la terre son regard se porta vers le ciel, il éprouva un véritable étonnement : nulle part encore il n'avait vu si bas les nuages et le soleil. En même temps, une sorte de brouillard pesait sur sa tête ; il avait envie de bâiller, ses yeux se fermaient. Il se coucha sur le divan et s'endormit. À quatre heures, il se réveilla avec une violente migraine et un léger frisson dans tout le corps, — c'était le premier tribut payé par le jeune provincial à la malaria pétersbourgeoise. Cherchant à réagir contre cette influence, Kalinovitch demanda à dîner, but un verre de vin, une tasse de café fort, puis alla voir les curiosités de la ville. Pour cela, il prit un fiacre en disant au cocher de le promener devant tous les palais et toutes les cathédrales.

— Arrête ! quel est ce pont ? cria-t-il au moment où l'izvochtchik s'aventurait avec précaution sur le pavé qui avoisine la maison Biéloselsky.

— C'est le pont Anitchkoff ! Et voilà le palais Anitchkoff, répondit le cocher.

— Qui est-ce qui y habite ?

— Je ne sais pas.

— Et quelle est cette église ?

— C'est l'église de Kazan.

— La cathédrale ?

— Oui.

« Pourquoi l'a-t-on flanquée de ces ailes énormes ? observa à part soi Kalinovitch.

— Ces deux guerriers en fonte ont l'air de tirer des coups de pistolet, lui fit remarquer le cocher à propos de Barclay de Tolly et de Koutouzoff, mais Kalinovitch n'entendit pas ces mots. La foule des passants et des équipages qui remplissaient la Morskaïa commençait à lui donner le vertige, et, en débouchant sur la place, il eut comme une sensation d'écrasement à la vue de l'immense Palais d'Hiver.

— Mène-moi plutôt à la Néva ! dit-il, avide de contempler le fleuve dont il apercevait au loin les eaux. Hélas ! parvenus au pont de la Cour, l'automédon et son client y furent accueillis par un vent glacial qui eût découragé la curiosité la plus obstinée.

— Le diable m'emporte, qu'il fait froid ! grommela Kalinovitch en relevant jusqu'aux oreilles le collet de son manteau ; quand il eut atteint le pont de l'Annonciation, il quitta son cocher et se dirigea à pied vers le monument de Pierre le Grand ; après en avoir fait deux fois le tour, il donna un coup d'œil à la cathédrale d'Isaac. Tout cela agissait sur lui d'une façon irritante. Marchant à l'aventure, il arriva à la perspective de l'Ascension, où le petit commerce s'évertue à singer les grands magasins ; de dix pas en dix pas, il rencontrait un Juif ; une odeur d'oignon et de brochet frit s'échappait de la plupart des maisons. Mais un spectacle plus déplaisant encore attendait le promeneur dans la Sadovaïa : là, d'un cabaret sor-

tit une bande de vingt ouvriers au moins : c'était la première fois que Kalinovitch voyait des hommes d'un extérieur aussi misérable : leur ivresse même avait quelque chose de sombre et de féroce. L'un d'eux ne fut pas plus tôt sur le trottoir qu'il se frappa rageusement la tête contre la borne. Pour l'empêcher, sans doute, de se meurtrir ainsi le visage, un de ses compagnons le saisit par les cheveux et l'écarta de la borne en lui disant : « Allons, assez, diable ! » Les autres contemplaient cette scène avec une morne indifférence.

Kalinovitch écoeuré s'éloigna au plus vite, et le hasard le conduisit à la Siennaïa. Là, des monceaux de volaille faisandée empestaient l'atmosphère ; il se hâta de passer de l'autre côté du marché. On y vendait des légumes avariés dont l'odeur, quoique peu appétissante, était moins infecte que celle de la viande pourrie. À tous ces signes, Kalinovitch comprit qu'il se trouvait dans le quartier le plus populaire de la ville.

Cependant le jour baissait, et lorsque le jeune homme arriva à la perspective Newsky, la nuit était déjà venue : on allumait çà et là des réverbères, une suite presque continue d'équipages remplissait la chaussée, des passants s'arrêtaient devant les vitrines éclairées des magasins, et tout à coup se faisaient entendre, venant Dieu sait d'où, les sons d'un orgue de Barbarie. Kalinovitch suspendit involontairement sa marche durant un instant : il lui semblait que c'était la plainte d'une âme humaine prisonnière au milieu des ténèbres et des neiges de cette ville sépulcrale.

De retour chez lui, il posa avec accablement sa tête sur le divan : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » pensa-t-il,

cherchant à se rendre compte de l'inexprimable souffrance qu'il éprouvait ; « ai-je donc le cœur tellement pris que je ne puisse être tranquille et gai qu'auprès de cette fillette ? Non ! ce n'est pas un regret amoureux que je ressens, c'est plutôt une crainte pour moi-même : la crainte devant cette suite presque ininterrompue de maisons roulantes, ces rues larges, ces grilles de fer et ce vent glacé de la Néva ! »

II

Trois jours se passèrent, trois jours d'ennui et d'appréhension vague, durant lesquels Kalinovitch garda presque constamment la chambre. Sa toilette, qui n'avait pas été renouvelée depuis bientôt trois ans, était en si mauvais état qu'on aurait pu le prendre non pas seulement pour un pauvre, mais pour un homme d'une moralité équivoque. Sachant combien les gens de Pétersbourg attachent d'importance à la mise, il s'était donc décidé à sortir le moins possible, tant qu'il n'aurait pas reçu les vêtements qu'il avait commandés chez Charmer. Le quatrième jour, un commis de l'extérieur le plus comme il faut les lui apporta. Déjà Kalinovitch s'était approvisionné de linge neuf. Quand il eut revêtu les habits envoyés par le tailleur, il alla se contempler dans une glace et constata qu'il était maintenant un tout autre homme. L'œil le plus expérimenté n'aurait découvert dans sa personne rien de provincial : ses cheveux, déjà assez rares, dont la nuance pâle s'harmonisait avec son teint blême,

sa maigreur élégante, ses manières distinguées, tout en lui semblait déceler un Pétersbourgeois du meilleur monde.

Après avoir réglé la note de Charmer, Kalinovitch alla aussitôt faire visite au rédacteur en chef de la revue qui avait publié sa nouvelle. S'attendant à être reçu avec beaucoup d'égards et de considération, il tira hardiment le cordon de la sonnette. Un domestique vint ouvrir.

— Annonce que Kalinovitch est arrivé, dit avec assurance le visiteur.

Le laquais se retira.

— Kalinovitch est arrivé ! annonça-t-il.

— Qui ça ? Quel Kalinovitch ? demanda une autre voix.

— Kalinovitch, répéta le laquais.

— Fais entrer, répondit la voix avec un accent de colère.

Le laquais revint dans l'antichambre.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit-il.

La figure du jeune homme s'allongea. Il était évident qu'on le recevait sans bien se rappeler qui il était. Quand il eut franchi le seuil de la première porte, il se trouva dans un vaste cabinet au milieu duquel il aperçut une immense table avec des écri-toires, des crayons, des manuscrits et des journaux à images, tels que la *Feuille artistique* et l'*Illustration de Paris*. Près de cette table le bureau du prince fit à Kalinovitch l'effet d'un simple pupitre d'écolier. Des rayons disposés le long des murs pliaient sous le poids des livres et des journaux. Sur les fauteuils s'étaient étalés, non encadrés, trois paysages censément dus à Calame, une gravure représentant la

« Transfiguration » de Jordaens, et enfin une petite tête de femme, toile d'une exécution fort médiocre, mais remarquable par l'expression langoureuse des yeux. Bref, l'art et la science se confondaient là dans un savant désordre, comme pour attester l'énormité des matériaux qui servaient à confectionner les diverses rubriques de la revue. Assis à un bout du divan, dans un coin assez sombre, le maître du logis portait une grosse redingote de peluche. C'était un homme replet, sanguin, dont la tête rejetée en arrière faisait immédiatement suite aux épaules : le cou semblait absent. Il est vrai que de petits yeux, sans cesse en mouvement sous les lunettes d'or qui les abritaient, laissaient soupçonner chez le rédacteur en chef un commerçant d'un esprit très délié. À l'autre bout du divan était assis, pittoresquement éclairé par le feu de la cheminée, un monsieur d'une physionomie beaucoup plus sympathique ; ce dernier avait un peu la tournure d'un propriétaire ; ses yeux bleus regardaient au plafond avec une expression de voluptueuse rêverie, et ses mains s'appuyaient sur la pomme d'une canne de prix ; à première vue, vous auriez deviné en lui un gentleman qui toute sa vie avait pensé honnêtement et bien mangé. La même cheminée éclairait encore un jeune homme de petite taille et d'un physique ingrat ; il était debout près d'une étagère, et, comme personne ne faisait attention à lui, il affectait, pour se donner une contenance, de lire très attentivement un journal étalé devant ses yeux. Après avoir embrassé d'un regard tout cet ensemble, Kalinovitch s'avança vers le maître du logis :

— Bonjour ! enchanté de faire votre connaissance ! dit celui-ci en se soulevant légèrement. Monsieur Biélavine, monsieur Kalinovitch, ajouta-t-il.

Les deux visiteurs échangèrent un salut muet.

Le jeune homme leva timidement les yeux, comme s'il eût espéré être présenté aussi au nouveau venu, mais on ne lui fit pas cet honneur.

— Vous êtes Moscovite, je crois ? continua le rédacteur en chef lorsque Kalinovitch se fut assis.

— Oui... mais, dans ces derniers temps, j'ai habité en province.

— En province ? répéta le journaliste en fixant sur lui ses petits yeux.

— Oui, répondit Kalinovitch, et, à mon arrivée ici, ajouta-t-il d'un ton un peu officiel, je me suis fait un devoir de venir vous remercier pour l'hospitalité que vous avez bien voulu accorder, dans votre revue, à mon petit travail.

— Oh ! laissez donc ! c'est notre métier, reprit le rédacteur en chef, qui abaissa soudain ses regards sur le tapis. Vous êtes venu par Moscou ? demanda-t-il ensuite, comme pressé de mettre l'entretien sur un autre objet.

— Je suis venu par Moscou.

— En chemin de fer ?

— En chemin de fer.

— Et, dites-moi, est-ce qu'on y est bien ? poursuivit le journaliste.

— Oui, répondit Kalinovitch un peu désappointé, car il s'était attendu à une conversation plus intéressante.

— Il paraît qu'on a froid aux pieds en wagon ?

— Je n'ai pas eu froid.

— Non ? demanda le rédacteur en chef.

— Non.

Cette réponse fut faite d'un ton si moqueur que le jeune homme qui lisait un journal regarda avec étonnement Kalinovitch.

Le maître du logis, qui fumait une cigarette, lâcha une grosse bouffée de tabac et s'adressa au visiteur désigné tantôt par lui sous le nom de Biélavine.

— Pour en revenir au monsieur dont nous parlions tout à l'heure, vous aurez beau dire, il n'est pas solide.

Les traits de Biélavine prirent une expression sérieuse, indiquant qu'il ne partageait pas du tout cette manière de voir.

— Mettez-vous bien ceci dans l'esprit, reprit en s'animant le publiciste, qui paraissait très désireux de convaincre son interlocuteur : ce n'est pas de l'histoire que fait ce peuple depuis plus d'un demi-siècle, c'est une pièce historique en plusieurs tableaux qu'il joue devant nous.

Biélavine écoutait.

— D'abord règne la secte des encyclopédistes... on sape tous les fondements de l'ordre social, politique, religieux... ensuite, c'est le sang, le désordre. Qu'en devait-il résulter ? D'après toutes les prévisions humaines, cela ne pouvait aboutir qu'à la décomposition morale et matérielle du pays. Eh bien, pas du tout ! La nation, comme un phénix, renaît de ses cendres et s'incarne en Napoléon I^{er}. Le diable sait ce que c'est !

Biélavine écoutait toujours sans mot dire.

— Ce monsieur part pour la conquête de l'Europe, bouleverse toute la Confédération germanique, fait et dé-

fait des rois ; puis, le plus sottement du monde, va chercher à Moscou l'écueil de sa fortune. Ensuite les Bourbons... la révolution de Juillet... le roi-citoyen... une nouvelle insurrection... la chute du trône... la République et finalement Napoléon III.

À ces mots, Kalinovitch se leva et s'approcha d'un tableau qu'il se mit à examiner.

Le jeune homme dont personne ne s'occupait et qui, depuis longtemps déjà, le regardait d'un air aimable, s'avança vers lui.

— J'ai, je crois, l'avantage de voir M. Kalinovitch ? dit-il.

— Effectivement.

— J'ai lu votre nouvelle avec le plus grand plaisir, ajouta le jeune homme.

Kalinovitch remercia par une muette inclination de tête.

— Je suis moi-même écrivain... Doubovsky... vous n'avez peut-être pas lu mes ouvrages, continua le jeune homme avec une feinte humilité que démentait la suffisance de ses manières.

— Si, je les ai lus, répondit Kalinovitch, qui n'en connaissait même pas l'existence.

Après quelques minutes d'hésitation, le jeune homme commença d'une voix mal assurée :

— Que le public est maintenant difficile à contenter ! Tenez, moi, l'année dernière, voyant qu'on publie beaucoup d'études de mœurs, j'avais écrit un livre sur les *Mœurs et croyances populaires dans le district de Kozi-no*. Eh bien ! j'ai été éreinté par la critique ; même dans la revue de Paul Nikolaïtch, ajouta-t-il en montrant des

yeux le rédacteur en chef, il a paru un article fort désagréable pour moi... Sans doute, je ne puis, en aucune façon, prétendre à être mis sur la même ligne que les talents de premier ordre, mais, du moins, j'ai le goût de la littérature, je m'en occupe avec amour, et je ne crois pas qu'on puisse faire de cela un crime à quelqu'un...

— Naturellement, reconnut Kalinovitch. « Quel polisson ! » se disait-il à part soi. Ne voulant pas se compromettre par une conversation avec un semblable monsieur, il retourna à sa place et prit son chapeau.

S'apercevant qu'il songeait à se retirer, le rédacteur en chef lui adressa de nouveau la parole.

— Où habitez-vous ?

— À E..., répondit Kalinovitch.

— À E... ? Beau pays ! J'y ai passé deux fois. Ces vastes forêts, cette rivière... E... est situé sur une rivière, si je ne me trompe ?

— Oui.

— Une rivière flottable ?

— Flottable, répondit Kalinovitch, qui se disposa à prendre congé.

— J'aurais encore deux mots à vous dire, fit le rédacteur en chef, et, prenant à part Kalinovitch, il ajouta à demi-voix :

— Votre nouvelle est intitulée, je crois, l'*Officier de cavalerie* ?

— Non, les *Relations étranges*.

— Combien de feuilles ?

— Neuf.

— Neuf. Nous disons donc : neuf fois quarante — trois cent soixante roubles, n'est-ce pas ?

— J'avais entendu dire que la feuille était payée cinquante roubles, observa Kalinovitch.

— Non, non, répliqua péremptoirement le rédacteur en chef, qui compta aussitôt trois cent soixante roubles à son collaborateur.

— J'ai encore un autre ouvrage que je tiens à votre disposition, dit ce dernier.

— Eh bien, apportez-le-nous, je vous prie, nous verrons... nous examinerons... se hâta d'interrompre le maître du logis, et il revint vivement auprès de Biélavine.

Kalinovitch salua et sortit.

« Quelle brute ! il ne sait même pas ce que j'ai écrit ! » pensait-il. Et il descendait l'escalier en se mordant les lèvres, lorsqu'il fut rejoint par Doubovsky.

— Je m'en vais aussi, dit le jeune homme.

D'abord, Kalinovitch ne voulait pas lui répondre ; puis il se fit la réflexion suivante : « Ce monsieur flâne dans les bureaux de rédaction, je pourrai apprendre par lui comment les choses s'y passent. »

— Voulez-vous dîner avec moi quelque part ? proposait-il.

— Avec grand plaisir, répondit Doubovsky.

— Où irons-nous ? Conduisez-moi, je ne connais pas les restaurants.

— Je vais vous mener chez Dominique.

— Va pour Dominique !

Arrivés chez le traiteur, ils s'assirent près d'une fenêtre, dans un endroit un peu écarté, pour n'être pas trop en vue. Kalinovitch commanda deux dîners et une bouteille de vin. Il ne savait trop comment engager la conversa-

tion ; mais Doubovsky lui épargna l'embarras d'une entrée en matière.

— Il paraît que vous avez reçu de l'argent de Paul Nikolaïtch ? dit-il en se penchant d'un air mystérieux vers Kalinovitch.

— Oui, répondit celui-ci.

— Une forte somme ?

— Huit cents roubles, n'hésita pas à déclarer, au mépris de la vérité, Kalinovitch.

Doubovsky fit un brusque mouvement en arrière, et ses traits perdirent soudain leur expression douceuse.

— C'est gentil, remarqua-t-il en hochant la tête avec un sourire désagréable.

— Oui, c'est raisonnable, répondit Kalinovitch.

— Il n'est pas toujours si large, reprit Doubovsky, qui continuait à hocher la tête en achevant son assiette de soupe.

— Bah ? fit Kalinovitch d'un ton qui semblait exprimer le plus naïf étonnement.

De nouveau, Doubovsky sourit avec amertume.

— Du moins, j'en parle d'après mon expérience personnelle, dit-il, et, voyant que ces mots avaient piqué la curiosité de son interlocuteur, il poursuivit :

— J'ai écrit une étude historique sur Iermak ; cet ouvrage m'a demandé trois ans de recherches. J'ai recueilli toutes les pièces, tous les documents, je les ai lus jusqu'au dernier, sans me croire le droit d'en négliger un seul ; mon travail devait former environ huit feuilles d'impression.

— Oui, dit Kalinovitch, mais buvez donc, ajouta-t-il en versant du vin.

— Merci ! répondit le jeune auteur, qui vida rapidement son verre, et se hâta de reprendre son récit.

— Par un excès de réserve je n'osai pas me présenter de but en blanc aux bureaux de la rédaction, mais le hasard m'ayant fait rencontrer dans une maison Paul Nikolaïtch lui-même, je lui demandai si je pouvais espérer l'insertion de mon travail. « Certainement, me répondit-il, je le recevrai très volontiers. » Après cela, pouvais-je conserver le moindre doute ?

— Non certes, fit Kalinovitch. Il commençait à trouver Doubovsky amusant.

— J'apporte mon manuscrit. Un mois, deux mois, trois mois se passent. Naturellement l'inquiétude me prend... je vais à la rédaction pour savoir à quoi m'en tenir. D'abord je ne puis voir personne, ensuite on me reçoit sèchement, si bien que je suis obligé d'écrire pour demander une réponse décisive. On m'informe alors que mon « Iermak » peut être publié, mais à la condition de subir d'importantes coupures.

— Des coupures ? Pas possible ! se récria Kalinovitch avec une conviction parfaitement jouée.

— Si, reprit d'un ton pénétré son interlocuteur. Vou-
lant du moins savoir sur quoi portent les retranchements infligés à mon œuvre, je vais à la revue, et là on me montre mon manuscrit dont la moitié a été biffée... Quel est le fin lettré qui s'est chargé de cette besogne ? Je l'ignore.

Après avoir ainsi parlé, Doubovsky garda le silence pendant quelques minutes.

— Inutile de dire, poursuivit-il, combien je fus blessé d'un procédé dont souffraient à la fois et ma dignité d'auteur et surtout mes intérêts, car je ne suis pas riche.

Pourtant, soit sottise, soit naïveté, soit délicatesse — appelez cela comme vous voudrez — je consentis à ces mutilations.

— Vraiment ? s'exclama toujours du ton le plus sérieux Kalinovitch. Et après ?

— Après, répondit Doubovsky, dont la colère semblait avoir fait place à la tristesse ; après, mon travail fut publié... Je vais toucher le prix de ma copie, et on me la règle à raison de trente-cinq roubles la feuille quand je sais qu'on paye tout le monde sur le pied de cinquante roubles. Comme de juste, je me permets de demander la raison d'une pareille différence. À quoi l'on répond fort tranquillement qu'on ne peut pas me donner davantage, et l'on me plante là. Cette manière d'agir est-elle noble ? acheva-t-il en interrogeant du regard Kalinovitch.

Ce dernier hocha seulement la tête.

— Vous devriez tenter quelque chose, adresser une plainte à quelqu'un... au gouverneur général, par exemple...

— J'ai tout tenté, répliqua Doubovsky : voilà trois mois au moins que je ne cesse de me présenter chez Paul Nikolaïtch pour avoir une explication définitive avec lui ; mais, malheureusement, ou il ne me reçoit pas, ou il me place dans une situation telle que je ne puis parler de rien.

— Pourquoi aller chez lui ? Plaignez-vous au gouverneur général, voilà ce que vous devez faire, reprit Kalinovitch, qui avait grande envie de voir surgir un pareil scandale.

— J'en suis incapable, mais je me crois en droit de raconter la chose à tout Pétersbourg, répondit Doubovsky ;

et, comme le dîner venait de finir, il se mit à marcher dans la chambre en dodelinant de la tête.

Kalinovitch, de son côté, alla s'étendre sur le divan. Il commençait à en avoir assez, de son interlocuteur.

— Qu'est-ce qu'il fait donc de son argent, s'il lésine ainsi sur les frais de rédaction ? demanda-t-il, plutôt pour dire quelque chose.

Doubovsky sourit tristement.

— Ce ne sont pas les occasions de dépenser de l'argent qui manquent, surtout quand on aime les femmes comme il les aime.

— Il aime les femmes ? questionna curieusement Kalinovitch.

— Je crois bien ! répondit avec le même sourire triste Doubovsky. Maintenant sa sultane favorite est une Française. Elle avait à Paris pour vingt-cinq mille francs de dettes qu'il a payées, et si nous étions venus ici un peu plus tôt, nous l'aurions certainement vue se prélasser sur la perspective Newsky dans un phaéton attelé de deux chevaux noirs... Pensez-vous que cela ne coûte rien ?

— Oh ! le veinard ! s'écria Kalinovitch.

— Oui, c'est un veinard, mais quelle est la situation faite aux autres ? Il y va peut-être de la ruine pour la littérature russe... Et celle-là n'est pas la seule... connaissez-vous la danseuse Karychéva ?

— Non, je ne la connais pas.

— Elle est aussi entretenue par lui, et, figurez-vous : une petite femme avec de gros mollets...

— C'est encore bien si elle a de gros mollets, interrompit Kalinovitch.

Doubovsky accueillit cette observation d'un air de mépris.

— Je ne sais pas ce qu'il y a de bien là dedans, d'autant plus qu'elle mange, dit-on, des bonbons depuis le matin jusqu'au soir... J'oubliais notre célèbre *authoress*, madame Kasinovsky, qui figure aussi parmi les protégées de Paul Nikolaïtch : elle a vécu chez lui tout l'hiver dernier et a reçu, pour sa précieuse collaboration, trois cents roubles d'argent par feuille : n'est-ce pas un prix exagéré, quand la feuille m'est payée, à moi, trente-cinq roubles ?

— Si elle est jolie, pourquoi serait-ce un prix exagéré ? dit Kalinovitch.

— Oui, du moment qu'on envisage la chose à ce point de vue-là, c'est juste ! répliqua avec un peu de mauvaise humeur Doubovsky, et il recommença à se promener dans la chambre en hochant la tête.

— Qui est-ce donc qui s'occupe de la revue, s'il passe tout son temps avec les femmes ? demanda Kalinovitch.

— Il a pour factotum un certain Zyloff, un outrecoissant monsieur, répondit avec un sourire fielleux Doubovsky.

— Quel Zyloff ? N'est-ce pas un ancien élève de l'université de Moscou ? reprit vivement Kalinovitch.

— En effet.

— Mon Dieu ! poursuivit Kalinovitch, c'est un vieil ami, un ancien camarade à moi, et un homme des plus distingués.

Doubovsky changea incontinent de langage.

— On dit beaucoup de bien de lui, alors sans doute je ne le connaissais pas ; mais si je m'étais adressé directe-

ment à lui, mon ouvrage aurait peut-être eu un meilleur sort.

— Alors c'est de lui que tout dépend ?

— Absolument tout.

— Où demeure-t-il ? dites-le-moi, je vous prie.

Doubovsky donna l'adresse de Zykoff, Kalinovitch se hâta d'en prendre note, et, comme il avait appris tout ce qu'il voulait savoir, il ne cacha plus l'ennui qu'il éprouvait à continuer cet entretien. Le voyant bailler, Doubovsky prit son chapeau.

— J'espère que vous me permettrez de cultiver votre connaissance ? dit le jeune écrivain, qui, au moment des adieux, avait recouvré son sourire mielleux.

Sans même daigner se lever, Kalinovitch se borna à lui tendre la main.

— Très volontiers, répondit-il.

Quelques instants après, Doubovsky, ayant fièrement relevé le collet de son paletot, cheminait sur la perspective Newsky avec la physionomie d'un homme absorbé dans les méditations les plus profondes.

Pendant qu'il s'éloignait, Kalinovitch le suivait des yeux et se disait : « Quel imbécile ! »

Pour tuer le temps, il acheva la bouteille de vin. La conversation précédente l'avait un peu échauffé, et il se représentait sous les couleurs les plus vives le bonheur que devait goûter le rédacteur en chef avec ses trois maîtresses : la Française, la danseuse et la femme de lettres.

« Eh ! le diable m'emporte ! je vais aller chez Amalchène. Il faut bien se distraire d'une façon quelconque, sinon on deviendrait fou ! » Sur cette réflexion il prit une voiture et se fit conduire rue aux Pois.

À la question : « Est-ce ici qu'habite mademoiselle Amalchène ? » le dvornik de la maison Bagoff répondit avec un demi-sourire : « Oui, monsieur, donnez-vous la peine de monter au premier... la porte à droite. » Kalinovitch sonna. La personne qui vint lui ouvrir était une femme de trente-cinq ans, dont les traits durs rappelaient le type tzigane.

— Dis à mademoiselle Amalchène que c'est le monsieur qui a voyagé avec elle de Moscou à Pétersbourg, ordonna vivement Kalinovitch.

Voyant souvent sans doute des visiteurs inconnus se présenter chez sa maîtresse, la femme de chambre ne fit aucune observation et s'éloigna. Elle revint au bout d'un instant.

— Donnez votre paletot, ôtez-le ! dit-elle d'un ton fâché.

Kalinovitch se dépouilla de son pardessus et, en le remettant à la servante, crut devoir lui glisser dans la main un rouble d'argent. Le visage de la mégère changea aussitôt d'expression.

— Entrez, mademoiselle va venir tout de suite, fit-elle aimablement, tandis qu'elle accrochait le pardessus au portemanteau.

Kalinovitch entra dans une pièce faiblement éclairée par une bougie qui brûlait devant une glace. Les rideaux baissés et les petits écrans disposés vis-à-vis des fenêtres ne laissaient aucune possibilité de voir de la rue ce qui se passait à l'intérieur. Au-dessus du piano était appendue une gravure représentant une femme à demi nue. Le mobilier était plus que confortable. Le visiteur remarqua no-

tamment un divan de velours qui éveilla en lui des idées folichonnes.

Amalchène se montra vêtue d'une capote mise assez négligemment. Ses bras nus, d'un modelé exquis et d'une blancheur éclatante, semblaient découpés dans l'ivoire ; son visage offrait une expression plus idéale encore que lors de sa première rencontre avec Kalinovitch.

— Bonjour, dit celui-ci en s'approchant de la jeune femme et en lui prenant la main.

— Oui !... Bonjour ! fit-elle, et elle s'assit sur le voluptueux divan.

Le visiteur prit place à côté d'elle.

— Vous voyez que je ne vous ai pas oubliée, commença-t-il.

— Oui, je le vois, répondit Amalchène avec un regard malicieux ; puis, après un moment de silence, elle se mit à chanter d'une voix assez agréable :

Galopaden tanz ich gern
Mit den jungen hübschen Herr'n.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kalinovitch.

— Mit den jungen hübschen Herr'n ! répéta Amalchène, puis tout à coup elle cria : Macha !

La femme de chambre parut sur le seuil.

— Le cocher est ici ? questionna la maîtresse de la maison.

— Oui, mademoiselle, répondit Macha.

— Pourquoi avez-vous fait venir un cocher ? voulut savoir Kalinovitch.

— Parce que j'ai envie de me promener en voiture, reprit la jeune femme en minaudant. Et de nouveau elle chantonna :

Mit den braven Officier'n
Tanz besond'rs mit Kirassier'n.

— Puis-je vous accompagner ? demanda le visiteur.

— Oui.

— Eh bien, allez vous habiller !

— Oui.

Galopaden tanz ich gern
Mit den jungen hübschen Herr'n.

Tout en chantant, elle passa dans sa chambre à coucher, d'où elle sortit une minute après, vêtue d'un manteau de prix ; à son chapeau était attachée une voilette de blonde noire.

Un phaéton à deux chevaux attendait à la porte de la maison.

— Où irons-nous ? demanda Kalinovitch.

— Je veux faire une longue promenade... répondit Amalchène.

— Conduis-nous assez loin, ordonna le jeune homme au cocher.

La voiture traversa d'abord la place de l'Amirauté, puis longea le Jardin d'Été, passa le pont de Chaînes et finalement déboucha dans la Kirotnaïa.

— Où faut-il encore vous mener ? demanda ensuite l'automédon.

— Nous allons rentrer, je pense, observa Kalinovitch.

— Oh ! oui, approuva Amalchène, il fait froid !

— Rue aux Pois ! cria le jeune homme.

Devant le perron de la maison Bagoff, Amalchène descendit la première.

— Eh bien, mademoiselle, quand donc me donnerez-vous de l'argent ? lui demanda le cocher.

— Demain, répondit-elle, déjà sur le point d'entrer dans la maison. Et elle se remit à chanter :

Galopaden tanz ich gern...

— Comment, demain ? Permettez, je suis responsable vis-à-vis de mon patron, insista le cocher.

— Demain, répéta la jeune femme.

— Combien te doit-on ? demanda Kalinovitch.

— Vingt-cinq roubles, Votre Noblesse ; soyez miséricordieux ! Quand les clients ne payent pas, c'est nous qui subissons la perte.

— Vingt-cinq roubles ! Qu'est-ce que tu dis ? répliqua Kalinovitch. — Tu nous as promenés dans trois rues...

— Comment, dans trois rues ! Voilà cinq jours que ma voiture est à la disposition de mademoiselle. Le patron s'impatiente. Voyons, est-ce que c'est possible ?

— Faut-il lui donner cet argent ? demanda Kalinovitch.

— Oui, décida Amalchène. Et elle rentra vivement dans la maison.

Le jeune homme paya le cocher.

« Le diable sait ce que je fais là ! » pensa-t-il, et il suivit la jolie femme.

Quelques minutes après, tous deux se retrouvaient assis sur le divan. Kalinovitch ne pouvait détacher ses yeux d'Amalchène, tant elle lui paraissait charmante dans la pose un peu sentimentale qu'elle avait prise.

— Macha, le thé ! cria la maîtresse du logis.

La femme de chambre apporta un élégant service à thé, avec une théière en argent et un petit flacon de cognac.

Amalchène remplit la tasse du visiteur et versa beaucoup de cognac dans son thé.

— Je n'en bois pas, dit-il.

— Si, bois-en !

— Alors tu en boiras aussi, reprit Kalinovitch, et, après avoir versé du cognac à la jeune femme, il vida sa tasse d'un trait.

— Écoute, commença-t-il en prenant la main d'Amalchène, aime-moi !

— Oh ! non !

— Pourquoi pas ?

— Parce que... répondit-elle, et elle revint à son éternelle chanson :

Galopaden tanz ich gern...

— Tais-toi avec tes Galopaden !... Pourquoi donc ne veux-tu pas ? s'écria le visiteur en ébouriffant ses cheveux.

— Parce que j'ai un vieux... Il n'aime pas cela.

— Eh bien, envoie-le au diable, ton vieux ! répondit Kalinovitch, et il saisit Amalchène dans ses bras.

— Oh ! non, il me donne de l'argent.

— J'ai plus d'argent que lui, je t'en donnerai davantage. Combien veux-tu ? Prends encore vingt-cinq roubles.

— Noa, c'est impossible.

— Mais pourquoi ? Combien te faut-il ?

— Il me faut beaucoup d'argent.

— Combien ? persista à demander Kalinovitch. —
Veux-tu cinquante roubles ?

— Non, répliqua Amalchène.

— Cinquante ! répéta-t-il, et, comme par manière de badinage, il souffla la bougie.

— Polisson ! fit la jeune femme.

III

Passer le temps avec des Amalchène était une chose dont mon héros n'avait nullement l'habitude : le lendemain il quitta la rue aux Pois et revint chez lui, profondément honteux de sa conduite... De retour à l'*Hôtel de Moscou*, son premier mouvement fut de se déshabiller et de se mettre au lit.

« Mon Dieu ! faut-il que je sois devenu débauché ! Nastenka, mon amie, me pardonnes-tu ? » s'écria-t-il mentalement, quoique, comme nous le savons, il s'efforçât toujours de se persuader que cette femme ne comptait pour rien à ses yeux. À la fin, vers cinq heures, ses nerfs se calmèrent un peu. Machinalement Kalinovitch examina le contenu de son portefeuille et sourit : il se trouvait avoir dépensé deux cents roubles. « Et cela en un seul jour ! » pensa-t-il. Puis il songea avec effroi qu'Amalchène avait promis de venir le voir à huit heures. Pour se soustraire à cette visite, le jeune homme résolut d'aller passer toute la soirée chez Zykoff, qui avait été en effet son camarade, tant au gymnase qu'à l'université, et le seul ami de sa jeunesse. Étant étudiants, ils logeaient

ensemble. Si, comme on le disait, cet homme-là faisait la pluie et le beau temps à la revue, Kalinovitch pouvait tout attendre de son dévouement.

Zykoff demeurait au quatrième étage, au fond d'une cour ; son logement n'était pas indiqué, comme celui du rédacteur en chef, par une plaque de cuivre, mais par un simple morceau de papier collé sur la porte, avec son nom écrit à la plume. Kalinovitch fut plus étonné encore quand, après avoir sonné, il vit la personne qui vint lui ouvrir. C'était une jeune dame en robe de guingan²¹ et en fichu de laine, dont le visage gracieux respirait la bonté. Devinant qu'il se trouvait en présence de la maîtresse du logis, il demanda poliment :

— M. Zykoff est chez lui ?

— Oui, mais il est malade, répondit la dame.

— Peut-être me recevra-t-il tout de même ; je suis Kalinovitch.

— Ah ! oui, probablement ! reprit la jeune femme.

Kalinovitch la suivit dans une petite salle où il aperçut un joli baby d'un an, assis tout seul sur le parquet. Voyant que sa mère le laissait là, l'enfant se mit à crier.

— Tais-toi, Serge, tais-toi ; je vais te prendre tout de suite, dit-elle en le menaçant du doigt, et elle entra dans une pièce à droite.

« Se peut-il qu'ils n'aient même pas de bonne ? » pensa Kalinovitch. La dame annonça le visiteur.

— Vraiment ?... Ce n'est pas possible ! s'écria d'une voix entrecoupée Zykoff transporté de joie.

²¹ Sorte de toile de coton fine et lustrée, fabriquée originellement à Guingamp.

Sans plus attendre, Kalinovitch entra, mais à peine eut-il franchi le seuil qu'il recula involontairement. L'étroite chambre était encombrée de livres, de manuscrits et d'épreuves d'imprimerie ; on y respirait toutes sortes d'odeurs pharmaceutiques. Vêtu d'une vieille robe de chambre, Zykoff était couché sur un divan usé et déteint. Le jeune homme robuste et bien portant, dont le souvenir était resté dans la mémoire de Kalinovitch, ressemblait maintenant à un squelette.

— Iacha, bonjour ! dit-il en se soulevant pour embrasser le visiteur.

Ce dernier s'aperçut que les yeux de Zykoff étaient remplis de larmes. Lui-même le serra avec force dans ses bras.

— Allons, assieds-toi, Iacha, assieds-toi, dit le maître du logis, qui, après avoir indiqué un siège à son ami, se laissa retomber sur le divan.

— Eh bien, tu es malade ? demanda Kalinovitch.

— Oui, un peu, répondit Zykoff ; du reste, je suis bien aise d'avoir pu te revoir avant de mourir.

La dame venait de rentrer avec son enfant sur les bras et s'était assise à quelque distance. Aux derniers mots prononcés par son mari, tous les muscles de son visage se contractèrent.

— Pourquoi donc « avant de mourir » ? dit-elle.

— Allons, puisque tu le veux, je retire ce que j'ai dit, reprit Zykoff avec un triste sourire. C'est ma femme, et il est inutile de lui parler de toi : elle te connaît déjà, ajouta-t-il.

— Oui, fit-elle en regardant Kalinovitch d'un air affable.

— Mais où as-tu été ? qu'es-tu devenu ? qu'as-tu fait ? Raconte-moi tout ! Tu vois, j'ai de la peine à parler ! continua le malade.

— Ne parle pas, je vais tout te raconter, répondit d'un ton affectueux Kalinovitch, et il commença : Lorsque nous arrivâmes à la fin de nos études, — tu t'en souviens, — j'avais trouvé un préceptorat, et je me décidai à attendre. Sur ces entrefaites, des places de professeurs devinrent vacantes à Moscou et au lycée Demidoff. Dans la persuasion où j'étais qu'on devait songer à moi, je ne fis, naturellement, aucune démarche, je ne sollicitai personne...

Zykoff inclina la tête en signe d'approbation.

— Mais on m'oublia, poursuivit Kalinovitch, et même, lorsqu'un monsieur mit mon nom en avant, on lui répondit carrément qu'on ne me connaissait pas du tout.

Zykoff sourit amèrement et hocha la tête.

L'enfant, qui avait saisi une règle dans ses petites mains, s'en servait pour frapper de toutes ses forces sur la table.

Dans son for intérieur Kalinovitch pestait contre cet « affreux mioche ».

— Eh bien, continue, lui dit le malade.

— À quoi bon ? c'est une histoire banale : lorsque j'en eus fini avec mon élève, force me fut de chercher des moyens d'existence. Bref, je fis savoir que je désirais un emploi. Après m'avoir lanterné pendant six mois, on me dit que, si je voulais, on me nommerait volontiers principal du collège d'E..., et j'acceptai cette place.

Zykoff eut un geste de colère : sa main décharnée s'abattit avec force sur le divan.

— Hein, Dacha, comment trouves-tu cela ? demanda-t-il à sa femme.

— Paix, Serge ! dit-elle à son baby en lui présentant son bras pour qu'il frappât dessus au lieu de frapper sur la table ; puis elle répondit à son mari :

— Mais quoi ! Si Jacques Vasilitch lui-même n'a fait aucune démarche, n'est allé voir personne...

Ces paroles ajoutèrent encore à l'irritation du malade.

— Il n'a pas sollicité !... il n'est allé voir personne !... s'écria-t-il à travers un accès de toux, et, au lieu de l'en louer, elle l'en blâme. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Mais je ne le blâme pas, pourquoi donc te fâches-tu ? reprit la jeune femme avec un doux sourire.

— Si, tu le blâmes !... Elle-même épouse, Dieu sait par quelle folie... un malheureux... un meurt-de-faim... elle se brouille avec sa famille, et c'est elle qui reproche à un homme de n'être pas vil, de ne pas s'aplatir, de ne pas faire de courbettes...

En prononçant ces mots, Zykoff toussait tellement qu'il semblait sur le point d'étouffer.

— Allons, cesse, ne t'agite pas ; tiens, prends ta potion, dit la jeune femme, et elle lui présenta un verre rempli d'une infusion.

Il se mit à boire avidement, tandis que le baby allongea ses bras pour saisir les cheveux frisés de son père.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as fait là ? demanda Zykoff en se recouchant sur le divan.

— Ce que j'ai fait ? J'ai failli crever d'ennui, l'inaction me tuait, répondit Kalinovitch ; aussi vous suis-je grandement obligé d'avoir publié mon roman, cela a fait entrer un peu d'air et de lumière dans mon existence.

À ces mots, le visage de Zykoff se rembrunit.

— Tu nous l'avais envoyé par l'entremise d'un général, dit-il avec un sourire moqueur.

— Oui, je me trouvais connaître quelqu'un qui le connaissait, reprit Kalinovitch, assez désagréablement surpris de cette observation.

— Eh bien, mon ami, ce quelqu'un peut se vanter d'avoir là une belle connaissance ! commença Zykoff ; c'est un échappé de séminaire qui est devenu conseiller d'État actuel, grand cordon, et qui, maintenant, tranche du Mécène, se pose en protecteur de la littérature russe. Il nous a envoyé ton œuvre avec deux lignes de son écriture, — tu sais, cette écriture de séminariste si bêtement régulière : « Fédor Fédoritch présente ses hommages à Paul Nikolaïtch et lui propose de publier cette nouvelle, qu'il a lue avec plaisir... » Quelle brute !

Un peu confus, Kalinovitch essaya néanmoins de sourire.

— Bien entendu, j'ignorais la position que tu occupes à la revue, répondit-il ; sans cela, évidemment, je me serais adressé à toi plutôt qu'à tout autre. Maintenant, vois-tu, j'ai encore apporté quelque chose ; je te prierai de lire, de m'indiquer, s'il y a lieu, les changements à faire, et ensuite de publier.

Bien que Kalinovitch eût affecté de prononcer cette dernière phrase d'un ton indifférent, on ne laissait pas d'y sentir l'accent de la prière. Le visage déjà assombri du malade prit une expression plus chagrine encore, presque irritée.

— Dis-moi, de grâce, quelle manie as-tu d'écrire des nouvelles ? fit-il brusquement.

Kalinovitch rougit ; cette sortie l'avait tout déconcerté.

— C'est une vocation ! reprit-il avec un sourire forcé, mais il se remit vite et ajouta : Du reste, je trouve un peu étrange que tu me demandes cela.

— Pourquoi donc ? répliqua Zykoff.

Kalinovitch haussa les épaules.

— Ma nouvelle, en elle-même, peut t'avoir déplu, dit-il, mais pour me faire cette question d'une façon générale...

— Ta nouvelle est une œuvre d'un grand mérite, interrompit vivement Zykoff. Eh, mon Dieu ! est-ce que tu peux écrire une sottise ? Mais écoute, poursuivit-il en prenant son ami par la main : tous les principaux personnages de ton récit, que sont-ils ?... Dans notre vie à nous, dans la vie des classes inférieures ou moyennes, il existe des éléments dramatiques : là s'agitent des passions normales, là bouillonnent des révoltes légitimes : l'un se consume dans la misère ; l'autre subit sans cesse des outrages immérités ; un troisième, jeté dans un milieu de fonctionnaires prévaricateurs, devient lui-même un coquin. Mais vous négligez tout cela, vous allez prendre des gens de la haute société et vous nous racontez comme quoi ils souffrent de relations étranges. Eh ! que m'importent ces messieurs et ces dames ? Je ne veux pas les connaître ! S'ils souffrent, c'est pain bénit : ils ne sont malades que de trop de graisse... Enfin, vous nous les présentez sous un jour faux. Ils sont incapables d'éprouver les tourments que vous leur prêtez ; ils n'ont pour cela ni assez d'intelligence, ni assez d'instruction, ni assez de tempérament, car ce sont les héritiers d'une race abâtardie. Dans le grand monde, un homme peut souffrir

parce qu'il digère mal ou parce qu'il a raté un joli coup de bourse, une femme souffrira parce qu'elle n'aura pas réussi à faire nommer son mari général, et voilà les gens auxquels vous attribuez des souffrances d'un ordre élevé !

En achevant ces mots, le malade eut une telle quinte de toux que son visage devint cramoisi.

Toute pâle, madame Zykoff s'approcha de son mari et lui serra la tête avec force pour atténuer un peu la violence de l'accès.

— Calme-toi ! Vraiment, je le dirai au docteur, fit-elle d'un ton de reproche. Ensuite elle s'adressa à Kalinovitch : Ne le croyez pas, Jacques Vasilitch : votre nouvelle lui a plu aussi bien qu'à moi et à tout le monde.

Le visiteur se mordait les lèvres ; pendant que son ami parlait, il avait tour à tour pâli et rougi.

— Je vous suis bien reconnaissant, répondit-il ; puis, s'adressant à Zykoff :

— Alors tes reproches s'appliquent exclusivement, dit-il, au milieu que j'ai choisi et que tu n'aimes pas ? C'est tout ce que tu trouves à critiquer ?

— Non, ce n'est pas tout, reprit le malade, qui ne voulut pas lui laisser cette dernière illusion : d'abord l'idée ne t'appartient pas : tu l'as empruntée à *Jacques*.

Kalinovitch rougit.

— Elle est exprimée dans des personnages qui ne vivent pas, il s'en faut de beaucoup !... poursuivit Zykoff : or, ma conviction inébranlable, c'est que l'artiste pense par images. Vois Pouchkine : même dans ses mouvements purement lyriques il ne laisse pas d'être pittoresque ! Allons, si tu veux, je te dispense de l'objectivité, donne-moi du lyrisme, seulement que ce soit un lyrisme

vrai comme celui qui anime d'un sentiment si poétique les descriptions de mon inappréciable Tourguéneff. Mais avec la raison toute seule, mon ami, on peut sans doute devenir un juriste, un administrateur, un savant : on ne sera jamais ni poète, ni romancier.

Kalinovitch ne répondit pas ; la maîtresse du logis prit encore une fois sa défense.

— Comment es-tu si prompt à décider ? Jacques Vasilitch n'a encore écrit qu'une seule chose, et tu prononces déjà ton jugement ! Attends-le à son prochain ouvrage, peut-être alors changeras-tu d'opinion, dit-elle à son mari.

Zykoff frappa dans ses mains.

— Seigneur mon Dieu ! s'écria-t-il, peux-tu penser que je lui parlerais de la sorte si je n'avais pas la plus haute estime pour son intelligence ? Veux-tu qu'il devienne un Doubovsky, un homme à qui l'on biffe la moitié d'un manuscrit et qui vous dit tout tranquillement : « Cela ne fait rien, je la recommencerai... » ? Enfin, que le diable emporte cette littérature ! Elle n'est bonne qu'à tuer les gens. Tout ce que j'ai gagné avec elle, c'est d'avoir des cavernes dans les poumons... acheva Zykoff en se frappant la poitrine et en fermant les yeux, comme un homme désespéré.

La pauvre femme se détourna pour essuyer furtivement ses larmes. Kalinovitch restait assis, la tête basse.

— J'ai là un fils, reprit le malade d'une voix rauque ; eh bien ! voici le vœu qu'avant de mourir j'adresse pour lui à sa mère : qu'il soit soldat, tambour, cabaretier, agent de police, mais qu'il ne soit pas écrivain !...

Kalinovitch et la maîtresse du logis se regardèrent en silence.

— Vous avez habité la province jusqu'à présent ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit le visiteur.

— Et vous ne vous y êtes pas marié ?

— Non.

— On y trouve beaucoup de belles femmes, je crois, ajouta en souriant la jeune dame.

— Non, fit Kalinovitch avec un léger soupir.

Pendant quelque temps encore, la conversation continua entre eux sur ce ton un peu factice. À la fin, Zykoff ouvrit les yeux. Kalinovitch n'attendait que ce moment pour s'en aller.

Il jeta comme par hasard un coup d'œil sur la pendule et se leva vivement.

— Adieu, dit-il.

Le malade fixa sur lui un regard attristé.

— Où vas-tu donc ? Reste encore un instant.

— Non, je ne puis pas : je veux aller au théâtre, je n'y ai pas encore été, répondit Kalinovitch.

Zykoff se mit sur son séant.

— Allons, adieu, puisqu'il est ainsi, que Dieu te protège !... Embrasse-moi, reprit-il en s'efforçant d'étreindre dans sa main faible et froide la main de Kalinovitch. Celui-ci l'embrassa.

— Quoique tu ne me reconnasses aucun talent, cher ami, commença-t-il, cependant, comme ma nouvelle est déjà écrite, je voudrais bien n'avoir pas travaillé absolument pour rien : tu m'obligerais donc en la publiant. Je te

prierais aussi de me procurer une collaboration régulière à la revue, car je suis dans une position très difficile.

— Bien, bien... nous arrangerons cela ; seulement n'écris plus de nouvelles, répondit Zykoff avec un sourire.

— Je n'en écrirai plus, tu peux y compter, reprit Kalinovitch en souriant aussi.

La maîtresse de la maison le reconduisit.

— Je vous prie de ne pas lui en vouloir, dit-elle quand ils se trouvèrent dans l'antichambre ; vous avez vu comme il est malade et irritable !

— Laissez donc, vous n'avez pas à l'excuser, répondit Kalinovitch. Mais qu'est-ce qu'il a ? Depuis quand est-il dans cet état ?

— C'est la conséquence de sa maudite besogne : il a peiné jour et nuit sur ces manuscrits et ces épreuves, expliqua madame Zykoff, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Je vois qu'en effet il vaut mieux renoncer à la littérature, observa le visiteur en hochant la tête.

— Beaucoup mieux ! fit la jeune femme, et, après qu'il fut parti, elle ferma elle-même la porte.

Mon héros avait eu besoin de toute sa force de caractère pour rester calme durant la scène précédente. Celui-là seulement comprendra l'amertume de son chagrin, qui sait ce que c'est que l'amour-propre d'un auteur. Dans le cas présent, c'étaient des projets d'avenir caressés depuis six années qui s'écroulaient tout à coup ! Lorsque le littérateur en herbe s'était vu retourner son manuscrit, il avait pu accuser, non sans quelque apparence déraison, l'injustice ou l'imbécillité de la rédaction. Maintenant

cette consolation ne lui était plus permise, car il connaissait trop bien Zykoff pour pouvoir mettre son langage sur le compte de l'inintelligence ou de l'envie. D'ailleurs, Kalinovitch, en homme de sens qu'il était, comprenait jusqu'à un certain point ce qui lui manquait au point de vue des facultés créatrices. L'arrêt tombé des lèvres de son ami ne faisait que confirmer son propre jugement. Il savait fort bien qu'il n'était pas un artiste ; il se sentait dépourvu de ce feu divin qui fait qu'un homme travaille sans autre but que la satisfaction cherchée dans son œuvre. Dans la littérature, il n'avait vu qu'une carrière lucrative et brillante. Il espérait abuser le public ; mais voici qu'un des guides de l'opinion avait découvert le défaut de sa cuirasse, peut-être des centaines d'autres s'en étaient-ils aperçus aussi, et après eux tout le monde le remarquerait ! Oh ! combien mon héros s'en voulut de ses sots rêves d'étudiant ! Combien il maudit cette littérature représentée par des Doubovsky et des Zykoff ! « Il faut entrer au service », décida-t-il mentalement, et il se rendit au théâtre pour échapper à ces préoccupations pénibles. Le hasard voulut qu'il se rencontrât avec Biélavine près du guichet où l'on distribuait les billets. Pendant quelque temps, Kalinovitch se demanda s'il le saluerait ou non ; mais Biélavine lui-même n'eut pas plus tôt remarqué sa présence, qu'il lui tendit amicalement la main en disant :

— Bonjour, Kalinovitch. Vous allez aussi au théâtre ?

— Oui, répondit-il.

Ils prirent deux fauteuils à côté l'un de l'autre, et entrèrent dans la salle. Leur plus proche voisin se trouva être un étudiant. Ce jeune homme était fort bien de sa personne ; il portait de longs cheveux rejetés en arrière ;

mais ce qui frappait surtout en lui, c'était l'expression pensive et sombre de son visage.

Kalinovitch avait la mine si pâle et si déconfite que Biélavine en fit l'observation.

— Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes souffrant ? lui demanda-t-il.

— Un peu... Je suis venu ici pour me distraire... Aujourd'hui, je crois, on donne un drame ? répondit Kalinovitch, pour dire quelque chose.

— *Othello*, reprit Biélavine. Je ne sais pas cette fois ce que ce sera, mais il y a des jours où c'est charmant ! Je viens ici surtout pour le public : il est d'une naïveté adorable. Rien ne m'amuse comme de voir par quoi il se laisse empoigner...

— Oui, fit distraitemment Kalinovitch.

— C'est renversant ! assura Biélavine.

À ces mots, l'étudiant, qui avait prêté l'oreille à leur conversation, les regarda d'un air farouche. Sur ces entre-faites, le rideau se leva. Qui ne se rappelle comment d'ordinaire Karatyguine entrait en scène ? Qui ne le voit encore, dans *Othello*, faisant irruption au milieu des sénateurs comme un noir corbeau affamé de cadavres ? Des applaudissements se firent entendre au paradis et à l'orchestre.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit à voix basse Biélavine.

Kalinovitch, qui avait l'esprit ailleurs, sourit par convenance.

L'étudiant les regarda de nouveau.

— Mauvais, mauvais ! répéta Biélavine.

— Pourquoi donc est-ce mauvais ? lui demanda à brûle-pourpoint le jeune homme, dont les yeux lançaient des flammes.

Ainsi interpellé, Biélavine sourit ; néanmoins il répondit assez poliment :

— C'est mauvais, parce qu'il ne parle ni ne marche comme un homme : il a le débit trop emphatique.

— Il a le débit d'un général accoutumé à conduire des armées à la bataille, reprit en haussant les épaules l'étudiant ; il est, ce me semble, dans la vérité historique du rôle.

— La profession militaire elle-même n'autorise pas ces allures de tranche-montagne, répliqua Biélavine. Othello pouvait manifester son héroïsme à de certains moments, sous l'influence de certaines dispositions morales ; mais il ne ressemblait pas à ces messieurs qui, ayant une fois adopté une attitude héroïque, la conservent dans toutes les circonstances de la vie, se montrent héros à table, à la promenade, et même dans leur lit.

En prononçant ces mots, Biélavine jeta un regard d'intelligence à Kalinovitch. Durant tout l'acte, chaque fois que le public applaudissait aux grands éclats de voix du tragédien, tous deux faisaient la grimace ou baissaient les yeux. Quand le rideau tomba, Biélavine, visiblement accablé d'ennui, se leva et porta ses mains à sa tête.

— Voilà vingt-cinq ans que ce monsieur joue le répertoire, commença-t-il avec colère en s'adressant à Kalinovitch, et il ne peut pas dire un seul mot naturellement ! Des cris, toujours des cris ! On m'a raconté comment il s'y prend pour composer ses créations ; le procédé est admirable ! Il y a, je suppose, dans un rôle cinq cent

vingt-deux sensations différentes à exprimer. On les note toutes dans son esprit depuis la première jusqu'à la dernière, et ensuite on les traduit sur la scène au moyen de certains gestes. Je suis fâché contre vous, — je détourne la tête et j'agite les bras comme pour vous repousser. Je vous aime, — je tourne vers vous un regard langoureux, je vous prends les mains, je les presse sur mon cœur. Je veux vous effrayer, — pour cela, je roule les yeux, j'empoigne vos mains et je les serre à faire craquer les os, — le tout, bien entendu, sans aucun souci du développement de la passion, sans autre guide que les points d'exclamation marqués sur la brochure : aussi vous pouvez vous imaginer à quelles jolies absurdités on arrive par cette méthode.

— Du reste, c'est, à proprement parler, la méthode de l'école française, répondit Kalinovitch, qui, à part soi, se disait : « J'ai vraiment bonne grâce à raisonner sur l'art, quand je suis moi-même un raté ! »

— Oui, répliqua Biélavine, mais en France comme partout où l'art dramatique est cultivé depuis longtemps, il existe de bonnes traditions : là, par exemple, l'expérience a appris aux auteurs que certaines situations portent l'artiste, et ils ne manquent pas d'introduire ces situations dans leurs pièces. De même pour l'acteur : il se rappelle très bien que tel de ses anciens émouvait le public en jouant d'une certaine manière, et il s'efforce de s'approprier les effets déjà consacrés par le succès. De la sorte, on obtient encore quelque chose de supportable. Un jeu ainsi compris est, à tout le moins, intelligent, sobre et conforme aux bienséances scéniques. Mais ici, tou-

tes ces qualités font défaut. La fougue d'un taureau bien portant, voilà ce qu'on nous montre !

— Sous ce rapport, Motchaloff est de beaucoup supérieur à Karatyguine, observa Kalinovitch, qui ne soutenait la conversation que par politesse.

— Comment peut-on les comparer ? s'écria Biélavine : celui-ci est un acteur, un cabotin, et celui-là est un homme sans parler du reste, Motchaloff n'eut-il que sa belle et expressive physionomie, jointe à sa voix sympathique, tout rapprochement entre eux serait déjà impossible !

— On dit, au contraire, que Motchaloff n'a ni voix, ni prestance, remarqua l'étudiant.

— On a peut-être raison si l'on veut dire qu'il ne possède ni l'organe d'un sergent instructeur, ni la taille d'un tambour-major ; mais quand j'ai devant moi un homme qui sait me donner l'impression d'Hamlet, je n'hésite pas à le déclarer un grand artiste ! répondit avec une certaine véhémence Biélavine, et il se rassit dans son fauteuil.

La toile se releva ; à la fin de l'acte, il s'adressa de nouveau à Kalinovitch :

— Notez que ce monsieur n'exprime qu'un seul trait du caractère d'Othello, et encore un trait qui n'existe pas dans le personnage tel que Shakespeare l'a conçu : c'est la soif de sang. Hein, qu'en dites-vous ? De cette nature passionnée, nerveuse et tendre, il fait un type de boucher ; il n'a saisi dans tout le rôle que les mots : *Du sang ! j'ai soif de sang !* C'est le diable sait quoi !

Après avoir ainsi exhalé son mécontentement, Biélavine se leva.

— Sortons ! dit-il à Kalinovitch.

Celui-ci le suivit silencieusement. Ils se rendirent au foyer, où se rassemble surtout, comme on sait, le public des premières loges et des fauteuils d'orchestre. Là, Kalinovitch eut l'occasion de se convaincre que son compagnon était un homme des mieux posés dans la société. Tout d'abord, un général les accosta.

— Il joue admirablement, dit-il à Biélavine, dont il paraissait très désireux de connaître l'opinion.

— Oui, il y a du militaire dans son jeu ! répondit l'interpellé avec un malicieux sourire.

— Oui, reprit le général, et il s'éloigna.

Ensuite, ils furent abordés par un monsieur à cheveux blancs qui avait un visage sévère et portait sur son habit la plaque d'un ordre honorifique.

— Bonjour, Pierre Serguieitch, fil-il avec une amabilité empressée.

— Bonjour, répondit très familièrement et sans s'arrêter Biélavine.

Un peu plus loin, celui-ci se croisa avec une dame qui lui dit d'une voix presque suppliante :

— Quand donc, cher ami, viendrez-vous me voir ?

— Aujourd'hui même, comtesse, aujourd'hui même, répondit-il en souriant.

— Je vous en prie, insista la comtesse.

Ces divers incidents grandirent singulièrement Biélavine aux yeux de Kalinovitch. « Grâce à ses relations, pensa ce dernier, ne pourrait-il pas m'aider à trouver un emploi ? » Puisqu'une chance s'offrait ou paraissait s'offrir, il fallait l'utiliser au plus vite ; aussi entra-t-il immédiatement en matière.

— J'étais venu à Pétersbourg avec l'intention de faire de la littérature, commença-t-il, et je vais sans doute être obligé d'entrer au service.

— Pourquoi ? demanda Biélavine. Kalinovitch haussa les épaules.

— À présent, répondit-il, le métier d'écrivain n'est possible que dans la presse périodique. Or un homme sans fortune aurait tort de compter sur les rédacteurs en chef pour vivre, car non seulement ils payent mal, mais il leur arrive encore parfois, dit-on, de ne pas payer du tout.

— On le dit... fit Biélavine, et il hocha tristement la tête.

— Quant à entrer directement en rapport avec le public, je ne m'en soucie pas davantage : nous venons d'avoir un spécimen de son intelligence.

— Le fait est qu'il n'en a guère... reconnut Biélavine.

— Enfin, poursuivit Kalinovitch, moi-même, en tant qu'écrivain, je suis absolument dépourvu de cette faculté simienne qui est nécessaire à l'homme de lettres comme à l'acteur pour reproduire les types sociaux. J'ai des idées, je pourrais écrire des choses raisonnables ; mais c'est tout !

— Qu'importent les idées ? Il vaut mieux n'en pas avoir !... s'écria Biélavine.

— Et voilà pourquoi il faut que je cherche un emploi, acheva avec un sourire Kalinovitch.

Biélavine commença par lever les yeux vers le plafond, puis il les abaissa à terre.

— Dans un pays où tout le monde sert, assurément le service est la position la plus commode et la plus agréable... assurément ! observa-t-il.

Tous deux se turent pendant quelque temps.

— Mais ce qui m'embarrasse, reprit ensuite Kalinovitch, c'est que je ne sais pas du tout comment faire pour entrer au service.

— Ce n'est pas difficile, répliqua Biélavine : frappez, et l'on vous ouvrira.

— Au début, pourtant, on ne peut se passer de protections...

Là-dessus, Kalinovitch s'arrêta, pensant que Biélavine allait lui offrir ses bons offices ; mais celui-ci resta silencieux.

— J'ai seulement une lettre pour un directeur, continua Kalinovitch, et il donna le nom de ce fonctionnaire, mais quel homme est-ce ? ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Il a la réputation d'être un homme comme il faut, répondit Biélavine avec un demi-sourire, et Dieu sait ce qu'il voulait dire par ces paroles.

— Mais quand peut-on l'aller voir ? Je ne sais même pas cela !

— Je crois qu'il vaut mieux aller chez lui le matin. Jusqu'à midi, c'est un haut fonctionnaire ; mais, à partir de cette heure-là, il devient d'ordinaire un vil esclave en butte à toutes sortes d'avanies. Voilà pourquoi je vous conseillerais de lui faire visite dans la matinée.

Ces paroles, prononcées d'un ton amèrement sarcastique, donnaient à supposer que Biélavine ne nourrissait pas de bien ardentes sympathies à l'endroit du directeur.

Kalinovitch jugea à propos de mettre la conversation sur un autre sujet.

— Il est probable qu'on va bientôt commencer, dit-il.

— Oui, mais je m'en vais... Venez me voir, je vous prie. J'habite perspective Newsky, maison Engelhardt, répondit Biélavine, et il se dirigea vers la sortie.

Kalinovitch rentra dans la salle. Dès qu'il eut repris sa place, l'étudiant lui demanda :

— Comment s'appelle le monsieur avec qui vous causiez tout à l'heure ?

— Biélavine.

— Et vous, quel est votre nom ?

Kalinovitch se nomma, présumant que son interlocuteur allait lui demander s'il n'était pas l'auteur du célèbre roman : les *Relations étranges* ; mais l'étudiant n'en fit rien.

« Ce blanc-bec ne sait même pas que je suis écrivain », pensa le malheureux homme de lettres, et il quitta le théâtre. De retour chez lui, il se coucha et passa la plus grande partie de la nuit à se répéter qu'il devait absolument chercher un emploi. En même temps, le verdict de Zykoff déclarant qu'il n'était pas un artiste ne cessait de lui déchirer le cœur.

IV

Malgré sa ferme résolution d'entrer au service, Kalinovitch laissa s'écouler près d'une semaine avant de se présenter au directeur pour qui il avait une lettre de recommandation. Il ne connaissait pas encore Pétersbourg au point de vue bureaucratique, mais ce qu'il savait déjà de cette ville ne lui permettait pas de conserver beaucoup

d'illusions sur le résultat probable de sa démarche. Quand il se décida, enfin, à se rendre chez le haut fonctionnaire, il avait perdu en grande partie l'assurance que nous lui avons vue lors de sa visite au rédacteur en chef. D'une main timide il tira le cordon de la sonnette. La porte lui fut ouverte par un huissier.

— J'ai une lettre... dit modestement le visiteur.

— Pour le général ? demanda l'huissier.

— Oui, pour le général, répondit au bout d'un instant Kalinovitch : il ne savait pas encore qu'à Pétersbourg on appelle généraux les fonctionnaires civils de la quatrième classe.

Après lui avoir indiqué la salle, l'huissier se rendit dans le cabinet du directeur en marchant sur la pointe des pieds.

Kalinovitch entra et commença à promener ses regards autour de lui. La tapisserie de la salle était d'une couleur fort agréable à l'œil ; dans un coin se trouvait une cheminée de marbre avec une garniture en bronze. La porte ouvrant sur le salon était entrebâillée et laissait apercevoir toute une forêt de cactus, de bananiers et d'oléandres qui, dans leur pittoresque disposition, masquaient à demi des meubles de formes très variées. Le directeur était logé aux frais de l'État.

Il y avait alors plusieurs personnes dans la salle. Kalinovitch remarqua d'abord un jeune employé d'une figure insignifiante, mais assez agréable, qui portait un uniforme soigneusement boutonné et tenait en main une grande serviette. Plus près du cabinet directorial allait et venait un autre jeune homme, également en uniforme ; ses traits étaient fins, mais endormis ; il avait un binocle

sur le nez, et, comme pour montrer que le lieu où il était ne lui imposait guère, il sifflait un air de *Lucie*. Là se trouvait aussi une jeune dame, une solliciteuse, sans doute. Elle avait de beaux yeux bruns, mais ses lèvres desséchées et son visage affreusement défait semblaient accuser de cruelles souffrances. Quoiqu'elle portât une robe reteinte, un chapeau plus que modeste et des gants défraîchis, la pauvreté de sa mise n'excluait pas un certain goût : il était évident que cette femme savait s'habiller et n'avait pas toujours porté la livrée de la misère. Non loin d'elle avait pris place un petit vieillard chauve, un de ces types finno-pétersbourgeois qui se révèlent à première vue comme n'ayant jamais possédé ni beauté, ni esprit, ni élévation de sentiments, et qui doivent à la régularité de leurs habitudes de pouvoir vivoter tant bien que mal en ce monde. Le costume du vieillard était fort pauvre et néanmoins d'une méticuleuse propreté. Un autre monsieur, aux vêtements râpés, se tenait à l'écart des précédents personnages : c'était un fonctionnaire de la neuvième classe, comme l'indiquait son uniforme ; il avait l'épée au côté et le chapeau claqué sous le bras ; ses yeux jaunes, son petit nez retroussé et l'amertume de son sourire pouvaient faire soupçonner chez lui un caractère irascible.

Une demi-heure environ se passa dans l'attente. Le jeune homme au binocle commença à bâiller.

— Léon Nikolaïtch se montrera-t-il bientôt ? demanda-t-il à l'autre employé.

— Je le pense, Altesse, répondit celui-ci avec un certain respect.

Là-dessus, le premier reprit en sifflant la promenade qu'il avait interrompue.

À la fin sortit du salon une fillette de dix ans en toilette pimpante ; ses jupes courtes étaient fortement empesées, et elle avait les mollets nus, à l'écossaise.

— Bonjour, douchenka ! lui dit l'employé qui tenait dans ses mains un portefeuille.

L'enfant fit un léger salut au jeune homme, et, avec de petites mines coquettes, passa dans le cabinet du directeur, sans doute pour souhaiter le bonjour à son père. Puis la porte se rouvrit, et la fillette reparut toute joyeuse, un beau cornet de bonbons dans les mains ; elle traversa la salle en courant.

Presque aussitôt après elle sortit le haut fonctionnaire lui-même. C'était un homme grand et maigre dont la mâchoire inférieure se projetait en avant comme chez les singes. Il portait un élégant uniforme sur lequel brillait une plaque. En le voyant paraître, tous s'avancèrent respectueusement vers lui.

— Pardon, comte, commença-t-il en allant tout de suite au jeune homme qu'il salua amicalement. J'ai des affaires jusqu'au cou ! ajouta-t-il avec un geste destiné à rendre sa pensée d'une façon plus saisissante encore, mais les ongles longs et admirablement entretenus que le directeur montra à cette occasion donnaient lieu de supposer qu'il avait été retenu dans son cabinet par le soin de sa personne beaucoup plus que par celui des affaires de l'État.

— Pardon, dans un moment je serai à vous. Ayez la bonté d'entrer dans ma chambre. Pardon ! poursuivit-il en français.

Le jeune homme inclina légèrement la tête et passa dans le cabinet. Le directeur tourna les yeux vers le vieillard.

— Votre affaire est faite, c'est fini, dit-il en s'approchant du bonhomme dont il serra la main flasque.

— Alors, Excellence, je puis toucher aujourd'hui même ? demanda celui-ci.

— Sans doute ; libre à vous de faire la fête dès aujourd'hui et de tout manger, si le cœur vous en dit, ajouta le directeur avec une jovialité qu'on n'eût pas attendue de ce grave personnage.

Le vieillard eut un rire qui fendit jusqu'aux oreilles son énorme bouche.

— J'en ai peur, Excellence ! On fait des folies à tout âge ; comme dit le proverbe : « Vieux bois prend vite feu. » Au revoir, Excellence, acheva-t-il, et il s'inclina humblement.

— Au revoir, fit le directeur en lui donnant une nouvelle poignée de main.

Le vieillard se retira.

Le fonctionnaire de la neuvième classe esquissa une grimace méprisante.

Le directeur se dirigea ensuite vers une fenêtre, et, par un geste froidement poli, invita la dame à s'approcher. Celle-ci obéit et commença à exposer à voix basse l'objet de sa visite.

Les mots avaient peine à sortir de son gosier serré par l'émotion : « Mon mari... mes enfants... » entendit Kalinovitch. Pendant qu'elle parlait, le directeur haussait les épaules.

— Que puis-je faire, madame ? s'écria-t-il en français, et il continua en mettant même la main sur son cœur : Votre mari serait mon fils, je dirai plus, je serais moi-même dans sa position, qu'en pareil cas je ne pourrais et ne voudrais rien faire.

Le visage de la jeune dame devint livide.

— Nous avons notre code, notre conscience juridique, poursuivit le directeur. Parmi les criminels politiques il y a des gens dignes de toute estime. On plaint leur sort, et pourtant on les exécute, parce que, juridiquement, ils sont coupables.

À ces mots, la pauvre femme regarda son interlocuteur d'un air stupide.

— Mon mari, général, n'est pas un criminel : il a servi honnêtement, dit-elle avec indignation.

— Que faire ? Il est malade depuis un an ; or, le service n'est ni un hôpital, ni un hospice. Je vous répète encore une fois que je ne puis rien faire, acheva le directeur, et il tourna le dos à la solliciteuse, qui, pâle comme la mort, se dirigea d'un pas chancelant vers la porte.

«Voilà un monsieur qui n'a pas précisément l'âme sensible ! » pensa Kalinovitch ; remarquant que le haut fonctionnaire s'avançait vers lui et semblait l'interroger du regard, il se nomma :

— Le conseiller titulaire Kalinovitch !

— Ah ! oui ! Attendez un peu, fit d'un ton assez bienveillant le directeur ; après quoi, il reprit sa morgue officielle pour interpeller le monsieur en uniforme.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-il sévèrement.

— Si je suis perdu, Excellence, je désire savoir la cause de ma perte, répondit l'employé, dont le ton n'était nullement celui d'un solliciteur, quelques efforts qu'il fit pour adoucir sa voix.

Le directeur le regarda d'un air hautain :

— Votre affaire n'a pas encore été examinée ; par conséquent je ne sais rien et ne puis rien vous dire, répliqua-t-il sèchement.

Ayant ainsi parlé, il rentra aussitôt dans son cabinet.

L'employé le suivit d'un regard venimeux ; puis il baissa les yeux, et, pendant quelque temps, parut réfléchir. Lorsqu'il releva la tête, sa physionomie avait perdu toute expression haineuse. Après avoir composé son visage comme le voulait la circonstance, il s'approcha du jeune homme au portefeuille.

— C'est, je crois, à M. Makréeff que j'ai le plaisir de parler ? dit-il.

— En effet, lui fut-il poliment répondu.

— Alors c'est à votre bureau qu'est confié l'examen de l'affaire Zabokoff ?

— Oui.

— Je suis moi-même ce malheureux Zabokoff, reprit l'employé ; veuillez donc avoir l'extrême bonté d'entendre mes explications, — je vous en prie, accordez-moi cette grâce !... ajouta-t-il du ton le plus suppliant qu'il put prendre.

— Je vous écoute, répondit le jeune fonctionnaire toujours aussi poli.

— M. le gouverneur, commença Zabokoff en comptant sur ses doigts, m'accuse d'être un homme violent et adonné à l'ivrognerie ; mais, lorsqu'il me représente sous

de telles couleurs, il oublie qu'à chacune de ses tournées dans la province, j'ai eu l'honneur de le recevoir sous mon toit, et que même il a daigné être le parrain de mon plus jeune fils : si je suis réellement un homme d'une si mauvaise moralité, comment donc M. le gouverneur a-t-il pu me rapprocher à ce point de sa personne ?

— Oui, mais cela n'a guère rapport à l'affaire, observa doucement le chef de bureau.

— Comment, cela n'a guère rapport à l'affaire ? Permettez ! répliqua en s'échauffant l'employé. De plus, M. le gouverneur de la province me dépeint comme un fonctionnaire négligent et avide... Permettez !... Par quel hasard Son Excellence a-t-elle, pendant six ans, conservé au service un fonctionnaire coupable de négligence et d'avidité ? Il y a mieux : ce même fonctionnaire qu'on incrimine aujourd'hui, on l'a complimenté après chaque révision : le recueil des documents administratifs en fait foi ; c'est même sur la proposition de M. le gouverneur que j'ai reçu l'ordre de Sainte-Anne de troisième classe... Eh bien, direz-vous encore que cela n'a point rapport à l'affaire ? acheva-t-il avec un sourire plein de malignité.

— En supposant même que cela y ait quelque rapport, quelle conclusion tirez-vous de là ? demanda le jeune chef de bureau quelque peu dérouté par l'argumentation de son interlocuteur.

— La conclusion que je tire, elle est dans la loi qui punit les dénonciations calomnieuses, répondit carrément Zabokoff. Je lutterai jusqu'au bout, je m'adresserai à la justice de l'Empereur, car ici les agissements du ministère lui-même ont été très irréguliers.

— En quoi ces agissements ont-ils pu être irréguliers ? questionna le jeune homme, qui affectait de sourire d'un air moqueur.

— Je vais vous le dire, reprit Zabokoff sans se départir de son ton arrogant. Je suis maintenant exclu du service et sous le coup d'un procès. Après délibération de la chambre criminelle, mon affaire a été renvoyée au sénat dirigeant, et tout à coup le ministère prend l'initiative d'une nouvelle poursuite qui peut entraîner ma détention dans une casemate.... sur quoi se fonde-t-il pour agir ainsi ? Permettez-moi de vous le demander.

— Autant que je m'en souviens, il s'est fondé sur un nouveau rapport du gouverneur de la province, répliqua le chef de bureau.

Le jurisconsulte d'arrondissement eut un sourire caustique.

— Non, permettez ! dit-il, on ne pouvait pas faire cela. Le nouveau rapport du gouverneur devait être transmis au sénat dirigeant et examiné par lui conjointement avec le premier. La haute assemblée avait seule qualité pour décider quelle suite serait donnée à cette affaire, le ministère n'était en droit d'informer contre moi qu'après avoir été saisi par le sénat ; il ne pouvait, de son propre chef, commencer des poursuites... du moins c'est ce que dit la loi et ce qu'établissent les précédents, mais maintenant, je ne sais pas, peut-être a-t-on changé tout cela !

— Très bien ! s'écria le jeune chef de bureau qui continuait à sourire pour cacher son embarras : si maintenant vous assassinez un homme, vous exigeriez que ce détail fût examiné conjointement avec les faits à raison desquels on vous poursuit ?

— Oh ! non, non ! Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre les choses ! Si j'assassinais un homme, je commettrais un crime entraînant la perte de tous les droits civils ; en pareil cas, la police a ses coudées franches : elle agit sans faire acception de personne ; peu lui importe que le coupable présumé soit un feld-maréchal ou un simple employé ; mais, monsieur, les charges relevées contre moi sont d'ordre purement bureaucratique, par conséquent elles devaient toutes faire l'objet d'une enquête commune. La loi, je suppose, est la même pour tout le monde, et je ne suis pas sans la connaître quelque peu : ce n'est pas pour rien que j'ai passé tant d'années dans le service public. Mais, comme je l'ai expliqué dans un mémoire adressé à M. le ministre, tout mon malheur vient uniquement de ce que M. le gouverneur a noué des relations intimes avec madame Markoff ; plusieurs fois j'ai sollicité l'autorisation d'éclairer le gouvernement à cet égard : pourquoi ma demande n'a-t-elle pas été prise en considération ? Je l'ignore.

— Allons, bon ! voila, maintenant madame Markoff sur le tapis ! fit le chef de bureau, et il baissa les yeux en souriant.

— Vous riez, poursuivit Zabokoff, mais ce n'est pas seulement moi, misérable ver de terre, qui ai à me plaindre d'elle ; c'est toute la province ou peu s'en faut. Il y a longtemps que le fait aurait dû attirer l'attention du gouvernement. On connaît la puissance de l'amour : il a troublé des têtes autrement fortes que celle de notre gouverneur.

Le chef de bureau baissait toujours les yeux, trouvant fort déplacé qu'un fonctionnaire entrât dans des explica-

tions semblables, mais l'employé n'en continua pas moins à récriminer :

— Aucune faute ne m'avait mérité d'être destitué, seulement madame Markoff avait besoin de ma place pour son frère, M. Sinitzky, tout comme elle a bombardé un autre de ses parents gorodnitchi à Bakhtino. Ce dernier est à la veille de passer en jugement pour avoir étouffé une affaire de meurtre : une fille avait jeté son enfant dans un puits, et il n'a pas voulu poursuivre parce que cette fille était sa maîtresse.

Le jeune chef de bureau sourit d'un air louche.

— Tout cela, vous en conviendrez vous-même... commença-t-il.

Un coup de sonnette l'interrompit. C'était le directeur qui appelait. Un huissier se précipita dans le cabinet, d'où il ressortit un instant après.

— Le rapport au sujet du comte est prêt ? interrogea-t-il.

— Oui, se hâta de répondre le chef de bureau.

— On le demande, dit l'huissier.

Le jeune employé, son portefeuille en main, s'élança vivement dans le cabinet directorial, poursuivi par le regard haineux de Zabokoff.

— Les petits, on les brise comme verre, commença celui-ci en forme d'aparté, quoique son monologue s'adressât d'une certaine façon à Kalinovitch ; quant aux grands, on ne veut même pas entendre parler de leurs méfaits ! Lorsqu'un gouverneur est nommé, si cet homme, qui tient entre ses mains le sort d'un million de gens, connaît tant soit peu son affaire, il faut en remercier Dieu ; mais le plus souvent il arrive avec de grandes

phrases plein la bouche. « Je ne cherche que la justice », dit-il. Moins de six mois après, ce personnage altéré de justice n'est plus qu'un instrument passif dont joue à son gré le directeur de la chancellerie... et tous ont le même principe : « Donne-nous de l'argent, mais, toi, ne t'avise pas d'en recevoir ! » Eh ! si je n'en reçois pas, comment veut-on que j'en donne ? Ou bien on nous envoie un gouverneur florissant de jeunesse et de santé : son premier soin est de se chercher une maîtresse qu'il installe superbement rue de la Trinité ; une seule dame ne lui suffit pas, il lui en faut deux ou trois comme à un pacha turc, et toute la province doit se prosterner devant elles — oui ! Et c'est toujours nous, les petits employés, qu'on punit. Ah ! Seigneur mon Dieu !

— Ce jeune homme qu'ils appellent comte, qui est-il ? Le connaissez-vous ? demanda Kalinovitch pour couper court à ces doléances qui l'ennuyaient. Zabokoff sourit et hocha la tête.

— C'est le nouveau vice-directeur, monsieur, répondit-il d'un ton caustique. Il appartient à une famille noble, c'est pourquoi le pays ne pouvait se passer de ses services. Il n'a encore ni barbe ni moustaches, peut-être n'a-t-il pas plus d'intelligence, ce qui ne l'a pas empêché d'être nommé à un emploi de cinquième classe avec quelque trois mille roubles de traitement. Un joli chiffre pour trois signatures à donner par semaine ! Nous, petits employés, nous trimons tout le long de l'année, nous noircissons des montagnes de papier, et qu'est-ce qu'on nous paye pour cela ? s'écria Zabokoff avec colère.

Mais en ce moment la porte du cabinet s'ouvrit, livrant passage au nouveau vice-directeur. Le libéral

d'arrondissement se tut aussitôt et prit l'attitude d'un soldat devant son chef.

Peu après, le chef de bureau rentra dans la salle.

— Le général vous demande, dit-il à Kalinovitch.

Le cabinet dans lequel pénétra le solliciteur n'était pas moins grand que celui du rédacteur en chef, mais il était beaucoup mieux tenu. Le directeur était assis devant son secrétaire.

— Prenez place, dit-il en rajustant la croix qu'il portait au cou.

Kalinovitch s'assit sur le bord d'un fauteuil.

— Voulez-vous fumer ? poursuivit d'un ton assez affable le directeur, qui tendit un cigare au visiteur, et poussa l'amabilité jusqu'à lui offrir du feu.

Quelque empire que d'ordinaire il possédât sur lui-même, Kalinovitch sentait sa présence d'esprit l'abandonner : il prit le cigare d'une main tremblante et l'alluma gauchement.

— Le prince m'écrit que vous voudriez servir à Pétersbourg, commença le directeur, qui avait aussi allumé un cigare.

— J'en ai le plus vif désir, Excellence, répondit Kalinovitch en se soulevant légèrement de dessus son siège.

— Oui, fit le directeur d'une voix traînante ; mais je vous répéterai ce que j'ai déjà dit à une dizaine de jeunes gens qui, pas plus tard que cette semaine, sont venus me faire exactement la même demande. Pourquoi donc, messieurs, désirez-vous tous servir à Pétersbourg plutôt qu'ailleurs ? Voyez ce qui résulte de là ! Ici nous sommes obligés de refuser quantité de jeunes gens instruits et distingués parce que nous n'avons pas de places à leur don-

ner, alors qu'en province les emplois sont occupés par des individus comme ce fonctionnaire révoqué que vous venez de voir, un homme qui passait tout son temps à pressurer le public et à rédiger des écrits diffamatoires. Comment vous, la jeune génération, pouvez-vous tolérer un tel état de choses ?

— Mais quel emploi peut-on avoir en province ? observa doucement Kalinovitch.

— Vous pouvez avoir celui que vous voulez ! s'écria le directeur. À quoi arriveriez-vous ici ? À être sous-chef de bureau, chef de bureau, finalement chef de division... Mais, convenez-en vous-même, c'est une insipide besogne que celle qui consiste à rédiger des papiers de chancellerie. Bien plus intéressantes sont les fonctions qu'il vous est permis d'exercer en province. Si vous êtes enquêteur, par exemple, vous vous trouvez face à face avec le peuple ; vous apprenez à connaître ses passions, ses vices, ses besoins. Êtes-vous secrétaire d'une chambre criminelle, vous tenez entre vos mains le sort des gens ; c'est vous, et vous seul, qui en décidez, car les conseillers, je le sais, se bornent à signer les rapports qui leur sont soumis par le secrétaire. Eh bien, cette situation ne vous paraît-elle pas enviable ?... La province, c'est peut-être la meilleure école pour un fonctionnaire.

— Excellence, dit Kalinovitch, le service en province est une impasse.

— Au contraire, il présente beaucoup plus d'avenir que le service dans la capitale, répliqua le directeur. Ici, vous avez mille chances de rester confondu dans la foule des employés, tandis que, là, votre intelligence et votre instruction ne peuvent manquer d'attirer l'attention sur

vous. Que vous soyez sous les ordres d'un gouverneur ou de quelque autre chef d'administration, votre supérieur vous remarquera, et, quand il sera nommé à Pétersbourg — comme c'est le cas pour la plupart d'entre eux, qui, d'ordinaire, achèvent ici leur carrière — il vous emmènera avec lui parce qu'il aura reconnu en vous un auxiliaire utile. Vous, de votre côté, vous aurez acquis l'expérience de la vie et celle du service ; vous connaîtrez la Russie autrement que par la statistique, vous posséderez à fond, pour en avoir été vous-même un des rouages, le mécanisme administratif ; or, c'est là un grand point. Aujourd'hui nous avons surtout besoin d'hommes pratiques, de gens qui sachent non seulement penser, mais agir.

Kalinovitch, ne trouvant rien à répondre, garda le silence.

— Je m'explique parfaitement, continua le directeur, la séduction qu'exerce sur vous tous, jeunes gens, une ville de plaisirs comme Pétersbourg. Mais, croyez-le bien, un employé n'a ni assez de loisirs, ni assez d'argent pour profiter des distractions qu'offre la capitale. Enfin, en supposant même qu'il y ait là un sacrifice à faire, voyez les Anglais, messieurs : ils se résignent, sans ombre de regret, à aller peiner toute leur vie dans quelque colonie lointaine, et nous, quand l'intérêt général l'exige, nous ne pouvons nous résoudre à nous ennuyer en province pendant trois ou quatre ans ! Un semblable égoïsme, à mon avis, est impardonnable. Mais que dis-je ?... L'égoïsme bien compris devrait vous engager tous à fuir cette ville homicide, où l'homme avale la mort chaque fois qu'il respire.

« Avec des cheminées de marbre comme il y en a ici, je supporterais bien le climat de Pétersbourg », pensa Kalinovitch.

— J'ai des raisons particulières, Excellence, pour préférer le service dans la capitale : je m'occupe un peu de littérature, dit-il, croyant donner ainsi une plus haute idée de lui. Mais ce détail laissa le directeur fort indifférent, et même quelque chose comme un sourire moqueur se montra sur ses lèvres.

— Ah ! vous vous occupez de littérature ?... Le prince ne m'en avait rien dit dans sa lettre, observa-t-il.

— Oui, du reste je m'en occupe très peu, répondit Kalinovitch, devinant que, loin de servir sa cause, il venait de la compromettre.

— Qu'est-ce que vous faites, des vers ou de la prose ? demanda le directeur.

— De la prose.

— Dans quel genre ?

— J'écris des nouvelles, avoua Kalinovitch, qui sentait le rouge lui monter au visage.

— Des nouvelles ? répéta le directeur : en ce cas, vous feriez mieux, à mon avis, de vous occuper exclusivement de littérature. Pourquoi entrer au service ? Vous n'y trouveriez qu'un obstacle à vos poétiques travaux, dit-il railleusement.

— Je compte si peu comme écrivain, Excellence, se hâta d'expliquer Kalinovitch, que je suis tout prêt à renoncer ma situation littéraire pour entrer au service.

— Ou...i, fit le directeur d'une voix traînante et, durant quelque temps, il réfléchit, les yeux fixés sur ses longs ongles.

— Je désirerais fort être agréable au prince, commençait-il en relevant la tête... À présent, je n'ai pas le temps, mais, je vous en prie, quand vous lui écrierez, dites-lui que j'ai toujours pour lui la même amitié et la même estime, que mon seul regret est d'avoir trop rarement le plaisir de le voir à Pétersbourg.

— Je n'y manquerai pas, répondit respectueusement Kalinovitch.

— Oui, je vous en prie ! insista le directeur. En ce qui vous concerne, tout ce que je puis faire, si vous y tenez absolument, c'est de vous prendre comme surnuméraire dans mes bureaux. Seulement je dois vous prévenir qu'il y a déjà des jeunes gens qui travaillent chez moi dans ces conditions ; les places se donnant à l'ancienneté, vous devrez naturellement attendre que tous soient casés avant de l'être vous-même. Quand viendra votre tour ? À cet égard, il m'est impossible de rien préciser.

En achevant ces mots, le directeur se leva. Kalinovitch se leva aussi.

— Excellence, je ne puis servir sans traitement, dit-il.

Le directeur haussa les épaules.

Le solliciteur se mit en devoir de prendre congé. Le haut fonctionnaire lui tendit la main.

— Enchanté d'avoir fait votre connaissance, dit-il, et il reporta ses yeux sur le papier déployé devant lui.

Ainsi se termina l'entrevue.

Lentement, avec un sourire de colère, mon héros redescendit l'escalier pavé en mosaïque. La journée était sombre et pluvieuse. De gros nuages touchaient presque le faite des cheminées. L'eau ruisselait sur les trognes des cochers qu'on voyait passer çà et là assis sur leurs sièges.

Les piétons abrités sous leurs parapluies marchaient d'un pas rapide, leurs visages exprimaient l'irritation causée par le mauvais temps. Au milieu de la rue, des rouliers en sarrau conduisaient leurs charrettes sans faire attention à rien. Les maisons à cinq ou six étages, avec leurs énormes fenêtres, prenaient aux yeux de Kalinovitch l'aspect rébarbatif de châteaux inaccessibles.

« Ah ! vous l'avez belle, vous qui êtes là dedans ! le froid et le besoin n'approchent pas de vous ! » grommelait-il en serrant les poings. Il arriva, sans savoir comment, sur le pont Anitchkoff, s'accouda contre le parapet et promena ses regards sur la Fontanka. Là régnait une activité extrême : dans leurs bateaux les blanchisseuses lavaient du linge ; ailleurs on faisait boire des bêtes de somme ; des porteurs d'eau remplissaient leurs seaux à la rivière ; un batelier conduisait en canot un employé, des soldats efflanqués brouettaient des pierres, deux Finnois repoussaient loin du pont, à l'aide de leurs gaffes, une grande barque chargée de bois à brûler. Kalinovitch se prit à envier le sort de tous ces gens.

« Ici, paraît-il, un moujik quelconque, un simple portefaix trouve plus facilement à s'occuper qu'un homme d'intelligence : on dirait que l'esprit est une denrée surabondante à Pétersbourg, alors qu'en réalité ce qu'on y rencontre partout, ce n'est pas l'esprit, mais la ruse, la fourberie et la patience. Dans un pareil milieu, malheur aux pauvres honnêtes ! Il faudrait écrire pour eux sur les portes de cette ville le vers dantesque : « *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!* » Sur cette réflexion, Kalinovitch regagna son logis, sans presque sentir la pluie qui lui fouettait le visage.

V

Ces déconvenues successives achevèrent ce qu'avait déjà commencé l'influence pernicieuse du climat : Kalinovitch fut pris d'une fièvre nerveuse et dut s'aliter. D'abord la maladie le plongea dans une sorte d'inconscience, qui fut pour lui comme un soulagement ; mais lorsque la connaissance lui revint, il sentit toute l'horreur de sa position. Lui qui avait rêvé une existence confortable, une brillante situation dans la société, lui qui avait espéré, en sa qualité de littérateur, être recherché par les hommes d'État, amis des choses de l'esprit, il était couché, malade, dans un garni sombre et humide, où personne ne venait le visiter. Pour avoir quelqu'un à ses côtés, il lui fallait payer un laquais déguenillé qui, à en juger par son humeur désagréable, avait sans doute éprouvé, lui aussi, des déboires à Pétersbourg. Ce domestique semblait se faire un plaisir de ne point exécuter ou d'exécuter de travers les ordres qu'on lui donnait.

Dans sa douloureuse solitude, mon pauvre héros se rappelait l'heureux temps où il avait été malade à E... : d'ordinaire Pierre Mikhaïlitch arrivait chez lui dès le matin, s'ingéniait à le distraire par toutes sortes de récits, puis, au moment de se retirer, disait entre ses dents : « Je crois que Nastia viendra après le dîner. » Et elle venait en effet. Maintenant, peut-être, des centaines de femmes charmantes passaient en fringant équipage devant le logement du malade, sans qu'une seule d'entre elles jetât

un coup d'œil sur ses fenêtres. Toutefois, au bout de quelques jours, parmi les cinq cent mille habitants de la capitale, il se rencontra une bonne âme : c'était un locataire de l'hôtel, un jeune Allemand qui habitait à l'étage au-dessus de Kalinovitch. Il avait de gros pieds et une physionomie niaise ; ses cheveux frisés ajoutaient encore à l'expression moutonnaire de son visage. Kalinovitch, qui dînait quelquefois à la table d'hôte, avait déjà eu l'occasion de faire sa connaissance ; mais, après avoir échangé quelques mots avec lui, il l'avait trouvé si bête qu'il avait cessé de lui parler. Malgré cela, le bon jeune homme, ayant appris que son voisin gardait la chambre, se décida un matin à lui faire visite. Il entrebâilla discrètement la porte du malade et passa dans l'ouverture sa tête frisée :

— Vous êtes souffrant ? demanda-t-il.

— Oui, entrez, répondit Kalinovitch d'une voix faible.

L'Allemand déféra à cette invitation.

— Je vous dérange peut-être ? continua-t-il en saluant d'un air emprunté.

— Allons donc ! je suis enchanté... Asseyez-vous, dit Kalinovitch, qui, en effet, était bien aise de recevoir la visite d'une créature humaine.

L'Allemand s'assit cérémonieusement et commença à regarder le malade avec un intérêt sincère.

— Vous avez un emploi quelque part ? demanda Kalinovitch après un moment de silence.

— Oui, je suis teneur de livres dans une maison de commerce, chez Eichmann, répondit le visiteur.

— Vous êtes bien payé ?

— Oui, je touche mille roubles d'argent.

« Cet imbécile gagne mille roubles d'argent, et moi rien ! » pensa Kalinovitch, qui se mit à considérer, non sans envie, la toilette de l'Allemand. Ce dernier avait un costume très propre, et sa chemise était en fine toile de Hollande.

— Vous jouez aux cartes ? questionna le malade.

— Oui, répondit le jeune homme.

— Venez me voir, je vous prie ; nous jouerons ensemble : je ne sais que faire pour tuer le temps.

— Je viendrai volontiers, si cela peut vous être agréable, reprit l'Allemand.

— À présent, vous êtes libre ?

— Oui ; mais, comme c'est fête et que j'ai toute ma journée à moi, je voudrais aller me promener sur la perspective Newsky.

— Eh ! quel besoin avez-vous de faire cette promenade ? Se peut-il que vous ne soyez pas encore fatigué de la perspective Newsky ? Jouons plutôt à la *préférence*.

L'Allemand y consentit, quoique au fond cette proposition fût loin de lui sourire.

— Avance la table et donne les cartes ! dit Kalinovitch au laquais.

Celui-ci avança la table, puis il se retira dans son chenil.

— Les cartes, imbécile ! cria Kalinovitch.

Le laquais reparut.

— Je ne sais pas où elles sont, répliqua-t-il.

— Elles sont dans le tiroir de la table, brute, animal ! vociféra le malade, qui, de colère, avait presque les larmes aux yeux.

Le domestique lui jeta un regard irrité, et, après avoir enfin trouvé les cartes, les donna de la plus mauvaise grâce du monde.

— Tous ces jours-ci, ne sachant que devenir, tant je m'ennuyais, je me faisais des patiences, continua Kalinovitch avec un sourire amer.

— Comme c'est triste ! observa l'Allemand.

Ils se mirent à jouer. Le jeune teneur de livres paraissait n'avoir aucune habitude des cartes ; dès le premier jeu, Kalinovitch s'en aperçut et ne se gêna pas pour lui reprocher vertement sa maladresse.

— Il n'est pas permis de jouer ainsi, lui dit-il en faisant la remise, vous avez toutes les hautes cartes et vous passez !...

— Ah ! oui... pardon... oui ! s'excusa avec bonhomie l'Allemand, mais il ne tarda pas à commettre une nouvelle bévue qui fit hausser les épaules à son adversaire.

— Décidément vous jouez comme un fou ! déclara d'un ton méprisant Kalinovitch.

— Ah ! oui, j'ai mal joué... reconnut le bon jeune homme sans s'émouvoir de cette observation blessante.

Ils firent ainsi trois poules. À sept heures, l'Allemand voulut se retirer.

— Où allez-vous donc ? demanda le malade.

— Il faut que je vous quitte ; j'ai une visite à faire, répondit en souriant le teneur de livres.

— Et moi, qu'est-ce que je deviendrai si vous vous en allez ? C'est terrible d'être ici tout seul : restez donc !

— Soit, acquiesça l'Allemand, et ils se remirent à jouer jusqu'à deux heures du matin.

À partir de ce jour, Kalinovitch, nature envahissante, accapara complètement son voisin. À peine ce dernier avait-il fini de dîner que le malade l'appelait auprès de lui et le forçait à s'asseoir devant la table de jeu. Dans cette chambre, où régnait toujours une température fort élevée, l'Allemand suait à grosses gouttes. Il éprouvait des envies de bâiller contre lesquelles il luttait de son mieux, mais il n'osait pas s'en aller. Dans la suite, pourtant, son sort s'adoucit un peu : ayant appris que le jeune homme n'était pas ennemi de la boisson, Kalinovitch envoyait parfois chercher pour lui deux bouteilles de bière, amabilité dont l'Allemand se montrait, du reste, très confus. « Est-ce que je ne vous dérange pas ? » avait-il coutume de dire au moment où il remplissait son verre pour la troisième ou quatrième fois. » Buvez donc, je vous prie... Qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? » répliquait avec colère Kalinovitch, à qui ces cérémonies de mauvais ton portaient sur les nerfs.

Quand l'Allemand avait absorbé un certain nombre de chopes, il jouait encore plus bêtement qu'à l'ordinaire ; aussi, à la fin de la soirée, se trouvait-il toujours en perte de trois ou quatre roubles. Cette circonstance ne fut pas sans attirer l'attention de Kalinovitch. Malade et ennuyé, il n'avait d'abord cherché dans le jeu qu'un moyen d'échapper à des préoccupations pénibles ; mais, avec sa tournure d'esprit utilitaire, il était bien aise de voir cette distraction devenir pour lui une source de bénéfices. Toutefois, au bout d'un mois, il finit par prendre en dégoût, et les cartes, et l'Allemand lui-même, dont la nullité intellectuelle n'offrait aucune ressource à la conversation. Vainement, pour en tirer quelque chose, Kalinovitch

s'était-il mis à lui parler de l'Allemagne, de sa civilisation, de son importance politique. Tout cela était lettre close pour le teneur de livres : il avait conservé l'ignorance, la naïveté d'un enfant, et, — ce qui exaspérait le plus Kalinovitch, — avec un esprit si peu développé, il ne laissait pas d'être heureux. Il avait pour amis quelques compatriotes, jeunes gens sans doute aussi obtus que lui : chaque dimanche, pendant la belle saison, ils allaient ensemble à la pêche ou faisaient des promenades à cheval dans la banlieue ; ces parties de plaisir se terminaient invariablement par des gueuletons durant lesquels on ne ménageait pas les liquides. D'autre part, l'Allemand avait à Pétersbourg des parents, des connaissances chez qui il allait parfois en soirée. De ces petites réunions intimes il rapportait toujours le souvenir le plus agréable.

— Qu'est-ce que vous faites donc là ? lui demanda un jour Kalinovitch.

— Eh bien, nous jouons au loto, nous dansons ; c'est fort amusant.

— Avez-vous jamais aimé ? Existe-t-il une femme qui ait fait battre votre cœur ? poursuivit Kalinovitch.

Le jeune homme rougit et baissa les yeux.

— Non, répondit-il.

— Comment, non ? À votre âge ? Vous avez au moins vingt-cinq ans ?

— J'en ai vingt-six. Quand je me marierai, alors... mais maintenant pas.

« Ce crétin-là n'a même pas de passions ! » se dit Kalinovitch, et, sous prétexte qu'il avait envie de dormir, il

allait se débarrasser de l'Allemand, lorsque le domestique entra dans la chambre.

— Ivolguine est venu, annonça-t-il de son ton bourru.

— Qu'est-ce encore que cet Ivolguine ? demanda avec colère Kalinovitch.

Le laquais ne répondit pas.

— Allons, qu'il entre.

Le visiteur n'était autre que cet étudiant qui, au théâtre, avait si naïvement lié conversation avec Kalinovitch. À son apparition, le malade fronça le sourcil.

— Peut-être ne me reconnaissez-vous pas ? dit le jeune homme.

Le désordre régnait dans son opulente chevelure ; sa cravate était mise de travers ; trois boutons manquaient à sa redingote.

— Si, je vous reconnais... dit Kalinovitch en lui indiquant un siège. L'étudiant s'assit d'un air quelque peu insouciant.

— Sans doute, commença-t-il avec assez de désinvolture, j'aurais dû profiter plus tôt de la permission que vous m'avez accordée de venir vous voir ; mais probablement j'avais mal entendu votre adresse l'autre jour : aujourd'hui j'ai fait au moins dix maisons avant de vous trouver.

« Il avait bien besoin de se donner cette peine ! » observa à part soi Kalinovitch.

— Vous avez beaucoup changé depuis que je ne vous ai vu ; vous êtes maigri, continua l'étudiant.

— Je suis malade, répondit sèchement Kalinovitch.

— Quel dommage ! reprit le jeune homme, qui paraissait en effet très contrarié : je venais justement vous demander un service... ajouta-t-il en baissant les yeux.

Kalinovitch garda le silence.

— Quand nous nous sommes rencontrés au théâtre, vous causiez de Karatyguine et, en général, du jeu des acteurs avec un monsieur... comment donc s'appelle-t-il ?

— Biélavine.

— Ah ! oui, Biélavine ; il paraît fort intelligent, et je serais bien aise de faire aussi sa connaissance.

« C'est bien au plus si ce désir est partagé par Biélavine », pensa Kalinovitch.

— L'autre jour, je n'ai pas voulu parler de moi parce que cela n'eût pas été convenable, poursuivit Ivolguine ; mais je suis moi-même ardemment épris du théâtre, et cette passion que je nourris depuis l'enfance fait à la fois ma félicité et mon malheur.

— Votre malheur ? Pourquoi ? demanda Kalinovitch.

L'étudiant sourit avec amertume.

— Parce que, malheureusement, répondit-il d'un ton sarcastique, mon père est un homme fort riche et, qui plus est, un lieutenant général : or, il considère la profession d'acteur comme déshonorante pour un gentilhomme russe.

« Il y a donc sur la terre des gens assez sots pour se plaindre d'appartenir à une famille riche et haut placée ! » se dit mentalement Kalinovitch.

— Ah ! vous pensez à vous faire acteur ? questionna-t-il.

— Oui, j'y suis presque décidé, reprit le jeune homme : je trouve que mon père est complètement dans le faux.

En effet, puisque aujourd'hui un gentilhomme peut embrasser sans déshonneur la profession d'écrivain, pourquoi ne pourrait-il pas également se faire acteur ?

— Sans doute, cela n'est déshonorant pour personne ; toutefois, entre les deux professions que vous assimilez l'une à l'autre, il y a une différence.

— Je n'en vois aucune. L'art met tout le monde au même niveau : l'écrivain est un artiste, et l'acteur aussi.

— Il y a entre les deux cette différence essentielle que la création de l'un est libre, tandis que celle de l'autre ne l'est pas. C'est comme si vous mettiez sur la même ligne le compositeur qui trouve un motif musical et le virtuose qui l'exécute, expliqua Kalinovitch.

— Mais est-ce que les acteurs n'ont pas, eux aussi, la liberté de leurs créations ?... Celui-ci joue le rôle d'une certaine manière, celui-là d'une autre, — n'est-il pas vrai ? ajouta Ivolguine en s'adressant à l'Allemand.

— Oui, c'est juste, répondit ce dernier.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua avec mauvaise humeur Kalinovitch, et, désespérant sans doute de faire comprendre sa pensée à des auditeurs aussi bornés, il se tut.

— Mais, dites-moi, je vous prie, continua l'étudiant : est-ce que vous partagez l'opinion de M. Biélavine au sujet de Karatyguine ?

— Qui donc ne la partage pas ? répondit en souriant Kalinovitch.

Ivolguine haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit-il ; moi, jusqu'à présent, je l'avais toujours considéré comme un tragédien de premier ordre, et, naturellement, je ne pouvais m'empêcher de prendre

exemple sur lui, tout en cherchant, bien entendu, à donner une note personnelle.

— Alors c'est le drame que vous avez l'intention de jouer ?

— Oui. Aussi, pour essayer mes moyens, me suis-je mis à l'étude de Shakespeare. Je le pioche depuis un mois, et je crois avoir obtenu quelques résultats.

— Comment donc travaillez-vous ? demanda Kalinovitch en riant sous cape.

— Ordinairement voici comme je fais : je m'enferme dans ma chambre, je me place devant un miroir, et j'étudie.

« Cet imbécile d'étudiant ne doit guère assister aux cours », pensa Kalinovitch.

— En quelle année êtes-vous ? interrogea-t-il.

— En seconde année, répondit Ivolguine, et il est probable que je m'en tiendrai là. Mon père menace de me priver de sa bénédiction et de son héritage : peu m'importe, ce n'est pas cela qui m'arrêtera, pourvu que je réussisse à interpréter Hamlet comme je le comprends.

« Quel idiot ! » continuait à se dire Kalinovitch.

— Le rôle d'Hamlet me paraît très difficile à rendre dans toutes ses nuances, observa-t-il.

— Il est, en effet, terriblement difficile, reconnut le jeune homme, mais je puis vous dire en toute sincérité que je le sens à merveille, parce que je me trouve moi-même à peu près dans la situation d'Hamlet. Mon père vit, malheureusement, avec une femme qui a été autrefois institutrice chez nous. Cette liaison a empoisonné l'existence de ma mère, dont elle a peut-être hâté la fin, et maintenant nous en souffrons tous. Comme aîné de la

famille, je sens que je devrais tirer vengeance de cette femme, mais je ne puis m'y résoudre, car, malgré tout, j'aime et je respecte mon père.

« Allons, il faut que cet idiot nous initie à ses secrets de famille ! » fit à part soi Kalinovitch.

— Parce que, pour suivre ma vocation artistique, je refuse de me plier à leur volonté et d'entrer au service, continua l'étudiant, ils me regardent presque comme un fou, ce qui établit encore un point de ressemblance entre moi et Hamlet. Dans de telles conditions, je crois pouvoir interpréter ce personnage avec âme. Malheureusement, parmi mes connaissances, personne n'a ni le goût, ni l'intelligence du théâtre, et, d'autre part, je ne puis m'en rapporter à moi-même. Voilà pourquoi je vous prierais de vouloir bien m'entendre dans ce rôle... j'ai même apporté la brochure... si toutefois vous consentez...

— Soit, mais je suis mauvais juge, répondit Kalinovitch, qui, au fond de lui-même, maudissait le visiteur et sa passion pour l'art dramatique.

— Vous êtes un excellent juge, repartit le jeune homme en se levant et en tirant de sa poche la traduction de Hamlet par Polévoï.

— Voulez-vous être assez bon pour me donner la réplique ? demanda-t-il ensuite à l'Allemand.

— Volontiers ; mais je prononce très mal le russe, répondit celui-ci.

— Cela ne fait rien ; je vous en prie !... dit Ivolguine, et il prit l'air affligé d'Hamlet au premier acte. Commencez, ajouta-t-il en s'adressant au teneur de livres, qui, après avoir trouvé non sans peine l'endroit où parle le roi, se mit à lire :

— « *Maintenant je m'adresse à toi, mon cousin et mon cher fils, Hamlet !*

— « *Un peu plus que cousin et un peu moins que fils,* observa le jeune homme avec un triste sourire.

— « *Pourquoi ces nuages qui pèsent encore sur votre front ?* lut l'Allemand.

— « *Il n'en est rien, seigneur, je suis trop près du soleil,* lui fut-il répondu avec une ironie douloureuse.

— « *Ne t'acharne pas, les paupières ainsi baissées, à chercher ton noble père dans la poussière. Tu le sais, c'est la règle commune : tout ce qui vit doit mourir !* reprit l'Allemand lisant le rôle de la reine.

— « *Oui, madame, c'est la règle commune,* fit sentencieusement Ivolguine.

— « *S'il en est ainsi, pourquoi, dans le cas présent, te semble-t-elle si étrange ?* continua la reine.

— « *Elle me semble, madame ? Non, elle est ! Ni les vêtements noirs que je porte, ni les larmes, ni les soupirs, ni aucun semblant extérieur n'équivaut au chagrin de mon âme. Adieu !* » répliqua le jeune homme en haussant les épaules. C'est bien ? ajouta-t-il de sa voix naturelle.

— Oui, c'est bien, répondit l'Allemand.

Kalinovitch regardait dans le coin, d'un air mécontent ; Ivolguine ne le remarqua pas.

— Ce n'est pas encore tout à fait cela, le dialogue n'est pas mon fort. Je préfère réciter le célèbre morceau : *To be or not to be*, dit-il vivement. Sur ce, le jeune homme alla se cacher derrière la porte, puis reparut avec une mine profondément désolée, et commença :

— « *Être ou ne pas être, voilà la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la*

fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte ? Mourir... dormir !... » Non, je ne suis pas dans le ton voulu ; c'est froid, cela n'est pas senti, — n'est-ce pas ? demanda l'étudiant au teneur de livres.

— C'est froid, en effet, confirma celui-ci.

— C'est froid, reconnut l'acteur. Si vous le permettez, je vais prendre un autre passage où il y a plus d'animation, se hâta-t-il d'ajouter, et il attaqua le morceau suivant :

« N'est-ce pas monstrueux que ce comédien, ici, dans une pure fiction, dans le rêve d'une passion, puisse si bien soumettre son âme à sa propre conception, que tout son visage s'enflamme sous cette influence, qu'il a les larmes aux yeux, l'effarement dans les traits, la voix brisée et toute sa personne en harmonie de formes avec son idée ? Et tout cela pour rien, pour Hécube ? Que lui est Hécube ? qu'est-il à Hécube pour qu'il pleure ainsi sur elle ? Que ferait-il donc s'il avait les motifs et les inspirations de douleur que j'ai ? Il noierait la scène dans les larmes, il déchirerait l'oreille du public par d'effrayantes apostrophes, il rendrait fous les coupables, il épouvante-rait les innocents, il paralyserait les yeux et les oreilles du spectateur stupéfait. »

Ces derniers mots, prononcés d'une voix terrible, effrayèrent la patronne de l'hôtel qui passait devant la chambre ; elle entr'ouvrit la porte, et demanda avec inquiétude :

— Seigneur ! qu'est-ce qu'il y a donc chez vous ?

— Rien, répondit Kalinovitch, et, ne pouvant se contenir plus longtemps, il partit d'un bruyant éclat de rire.

Cette explosion d'hilarité déconcerta Ivolguine.

— L'effet est raté, n'est-ce pas ? je le sens moi-même, dit-il.

— Allons donc, qu'est-ce que vous dites là ? répliqua Kalinovitch. Mais quelle heure est-il donc ? ajouta-t-il en s'adressant au teneur de livres, sans prendre la peine de cacher un bâillement.

L'Allemand se leva.

— Il est neuf heures, répondit-il ; permettez-moi de me retirer, j'ai encore une visite à faire.

— Je ne vous retiens pas, dit Kalinovitch, et il fit exprès de bâiller une seconde fois.

L'étudiant comprit qu'il n'avait plus, lui aussi, qu'à s'en aller.

— Je n'ose vous déranger plus longtemps, mais je vous demande la permission de venir encore vous déclamer quelque chose quand je me sentirai plus en verve, dit-il en prenant sa casquette.

— J'en serai très heureux, répondit sèchement Kalinovitch, et, quand ses visiteurs l'eurent quitté, il donna libre cours à son exaspération.

« C'est terrible ! Dire que dans tout Pétersbourg je n'ai de relations qu'avec ces deux imbéciles, qui, si cela dure encore un mois, me rendront moi-même bête comme une poutre ! Non ! » s'écria-t-il, et, appelant aussitôt le laquais, il lui défendit formellement de laisser entrer Ivolguine ; quant à l'Allemand, il se promit de ne plus jamais l'inviter à venir dans sa chambre. Le jeune teneur de livres en fut fort aise, et, à partir de ce moment, cessa ses visites.

VI

Mon héros passa environ huit jours dans une solitude complète. La plupart du temps, il pensait à Nastenka. En l'absence de toute distraction extérieure, à son esprit se représentait le souvenir de sa liaison avec la jeune fille et du bonheur qu'il y avait trouvé. Sa mémoire lui rappelait jusqu'aux moindres détails du passé, et, quoiqu'il fût naturellement peu expansif, il commençait à éprouver une violente envie de parler de son amour à quelqu'un. Disons-le tout de suite, la vanité n'avait aucune part à ce désir. Non, si l'ancien amant de Nastenka sentait le besoin d'un confident, c'était pour s'analyser lui-même, voir clair dans son for intérieur et agiter avec un tiers les questions morales qui faisaient son principal souci.

Après avoir passé en revue toutes ses connaissances, Kalinovitch s'arrêta involontairement à Biélavine. « Voilà, pensa-t-il, un homme avec qui l'on pourrait, je crois, causer à cœur ouvert. » Et, sans trop compter sur sa visite, il se décida à lui envoyer un mot. « Pardonnez-moi, écrivit-il, de n'être point encore allé chez vous : la maladie en est cause. Je vous prie très humblement de venir me voir. Ce sera, de votre part, une œuvre vraiment chrétienne, que de visiter dans sa solitude un homme qui souffre et qui s'ennuie. » La réponse à cette lettre ne se fit pas attendre : le même soir, dans la petite antichambre, retentit une voix connue demandant : « Le barine est chez lui ? » Kalinovitch sauta de joie. Biélavine entra de son pas un peu nonchalant.

— Bonjour ! dit-il en tendant avec cordialité la main au malade.

— Que je vous suis reconnaissant ! fit celui-ci d'un ton qui exprimait, en effet, une sincère gratitude.

— Eh bien ! il paraît que Pétersbourg vous a fait connaître ses rigueurs ? continua Biélavine en s'asseyant et en posant ses mains sur la pomme d'or de sa canne.

— Oui, Pétersbourg ne m'a gâté ni physiquement, ni moralement.

— Qui donc gâte-t-il, s'il vous plaît ? Une ville sans air respirable, sans religion, sans histoire et sans caractère national ! soupira Biélavine. Mais dites-moi donc : quand je vous ai vu, vous vous proposiez de faire visite à certain monsieur... comment l'avez-vous trouvé ?

— Ce monsieur me paraît résumer en sa personne la quintessence du fonctionnarisme. La bureaucratie a tout tué chez lui, répondit en souriant Kalinovitch.

— Je crois bien qu'elle n'a pas eu grand'peine à cela : il n'y avait rien. Du reste, il vaut encore mieux que les autres ; il est plus propre.

— Ce monsieur m'a conseillé le service en province, comme offrant à l'activité un champ plus vaste : ici, m'a-t-il dit, il n'y a rien à faire.

— Voilà qui est exquis ! On ne peut pas se rendre plus naïvement justice à soi-même ! s'écria en riant Biélavine. Mais alors vous ne servez pas ? ajouta-t-il après un silence.

— Non, je ne sers pas, répondit Kalinovitch.

— Tant mieux, vraiment, tant mieux ! reprit Biélavine. Vous aurez beau dire, moi, je considère le fonctionnarisme comme un dieu cruel auquel s'immolent chaque année des centaines de jeunes intelligences. Mais écrivez-vous quelque chose ?

— Non, je ne fais rien.

— C'est dommage... grand dommage !

— Que voulez-vous ? répliqua Kalinovitch. C'est surtout pour moi que cela est malheureux, car j'avais fondé tout mon avenir sur la littérature, et, au nom de ce fragile espoir, j'ai étouffé mes plus chères affections. Pour tout dire, en venant ici, j'ai dû planter là une jeune fille qui m'avait tout sacrifié. Eh bien, je me demande si j'ai eu tort ou raison de l'abandonner.

Biélavine sourit et, penché sur sa canne, resta quelque temps à réfléchir.

— C'est une question souvent débattue aujourd'hui dans la presse et dans les conversations, commença-t-il. Sans doute, si une femme vous a fait les premières avances, si, sans que vous eussiez recherché ses faveurs, elle s'est, pour ainsi dire, jetée elle-même à votre tête, il est clair que vous êtes libre d'agir comme bon vous semble. Et pourtant j'ai connu des natures d'élite qui, même dans de pareils cas, se sont immolées pour accomplir, quoi qu'il leur en coûtât, un délicat devoir moral.

— Dites : un devoir purement fictif et imaginaire, observa Kalinovitch.

— Si vous voulez, répondit Biélavine ; mais presque toujours, quand une femme se donne à nous, c'est que nous avons éveillé en elle certaines espérances, que nous lui avons fait certaines promesses, en un mot, que nous l'avons séduite. Or, grâce à Dieu, le temps est passé où l'opinion n'attachait aucune importance aux serments d'amour. On juge, à présent, qu'il n'est pas plus permis de plaisanter avec la passion d'autrui qu'avec sa bourse.

— Vous parlez de séduction ! Qui donc, à notre époque, assume de propos délibéré le rôle de Lovelace ? reprit Kalinovitch. Moi, par exemple, je ne vous ai pas caché que j'avais cédé à un entraînement amoureux ; mais ensuite j'en ai mesuré la portée, et je vois que ce n'est pas possible.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

Sous le regard fixe de Biélavine, Kalinovitch se sentit un peu gêné.

— Il n'est pas possible que j'épouse cette jeune fille, expliqua-t-il.

— Qui vous parle de l'épouser ? Si, vu l'état de vos affaires ou pour toute autre raison, le mariage vous fait peur — contentez-vous d'aimer tout bonnement.

— L'amour ainsi compris serait du donquichottisme ! s'écria Kalinovitch.

Biélavine hocha tristement la tête.

— Ne dites pas cela, répondit-il. Vous surtout, en votre qualité de littérateur, vous auriez tort d'encourager cette funeste tendance à baptiser donquichottisme tout ce qui s'écarte des usages reçus et ne rapporte aucun profit matériel. Croyez-moi, votre génération ne produira rien, parce qu'elle a définitivement abdiqué le romantisme. Pourquoi souriez-vous ? Vraiment, continua-t-il en s'animant de plus en plus, je considère avec effroi les jeunes gens d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui fait pour eux le prix de la vie ? L'argent et le vice ! À leurs yeux, la femme n'a de sens que comme riche héritière ou comme fille publique — c'est épouvantable ! Je me rappelle fort bien nos pères et nos grands-pères ; comparés à nous, c'étaient des athlètes, et, certes, il s'en fallait de beaucoup qu'ils me-

nassent une existence ascétique. Mais, par cela seul qu'ils étaient teints de romantisme, ces gens-là savaient (et ils n'en rougissaient pas) aimer, dix années durant, une absente, sans que leur passion fût entretenue autrement que par un échange de lettres.

En entendant ces derniers mots, Kalinovitch sourit de nouveau.

— Je pense tout différemment en ce qui concerne le romantisme, reprit-il. Selon moi, il suppose une froideur extrême. Rien que ce seul fait de pouvoir se contenter d'un commerce épistolaire indique déjà une véritable défectuosité morale, car, vous aurez beau dire, pour un homme normalement organisé, les lettres constituent un régal chétif et plus propre à irriter la passion qu'à la satisfaire.

— Pourquoi cela ? Vous confondez le sentiment avec la sensualité, observa Biélavine.

— Oh ! mon Dieu, mais comment peut-on, surtout quand il s'agit de l'amour, séparer l'âme du corps ? L'une tient à l'autre comme les racines d'un arbre tiennent au sol dans lequel elles plongent ; aussi je ne me permets pas même d'écrire à la jeune fille, dans la crainte de la rendre encore plus malheureuse.

— Je croirais plutôt que c'est là une simple défaite, et qu'au fond vous ne vous en souciez pas, remarqua en souriant Biélavine.

— Au contraire, le silence que je garde m'est très pénible, reprit Kalinovitch. Je vis dans un désert brûlant. Mon cœur est desséché par une soif ardente, je connais la source d'eau vive où il pourrait se rafraîchir, et je n'y vais pas. C'est la faute de cette maudite analyse qui, comme

un ver, ronge dans leur germe tous nos sentiments, toutes nos joies, et constitue, vraiment, un des plus grands fléaux de l'humanité.

— Oui, dit Biélavine, si elle a fait du bien, elle a fait aussi beaucoup de mal. Outre qu'elle a perdu la philosophie, elle a dévoyé la science en la jetant dans les détails... Il est temps que je vous quitte, adieu.

— Où allez-vous donc ?

— Je vais à l'Opéra italien. Au revoir.

Cet entretien détermina chez Kalinovitch un accès de lyrisme. Dès que Biélavine fut parti, il prit la plume et écrivit à Nastenka la lettre suivante :

« Chère et unique amie,

« Pardonne-moi d'avoir tant tardé à te donner de mes nouvelles. J'avais une raison majeure pour ne pas t'écrire : j'ai quitté E... sans esprit de retour, décidé à t'abandonner, à te délaisser, à te trahir — tout ce que tu voudras. Pour ma justification je ne te dirai qu'un mot : en manquant à la foi jurée, je n'ai pas agi comme un jeune homme étourdi et volage ; je sentais profondément toute la noirceur de mon action, j'ai versé des larmes de sang avant de me résoudre à l'accomplir, mais je m'y suis décidé parce que je ne pouvais faire autrement.

« Entre deux maux, j'ai choisi celui qui m'a paru le moindre pour toi : ni les souffrances de l'amour trompé, ni la douleur de tes proches, ni ta réputation perdue, rien de tout cela ne peut être mis en comparaison avec les tourments qui t'attendaient si j'étais resté et que je fusse devenu ton mari. À chaque instant, tu aurais eu le supplice de mes regrets, de mes récriminations, peut-être même de ma haine. Que faire ? Je ne suis pas né pour

goûter dans l'obscurité le bonheur domestique. L'ambition semble avoir usurpé chez moi la place de toutes les autres passions, de tous les autres sentiments. Je n'ai jamais rêvé que la vie du forum, la vie sur la place publique, et la gloire seule peut assouvir mon âme inquiète. Enfant, lorsqu'on m'envoya en pension, je vis pleurer tout le monde autour de moi : depuis ma mère, presque défaillante, jusqu'à la dernière laveuse de vaisselle ; seul je ne versais pas une larme : toutes ces tristesses me paraissaient sottes et ne faisaient que m'irriter.

« Les échecs, loin de refroidir ma passion, n'ont eu pour effet que de l'enraciner et de l'aviver davantage en moi. C'est sous son influence que je t'ai abandonnée, toi, mon unique trésor, et pourtant, Dieu le sait, parmi les centaines d'hommes au milieu desquels tu aurais pu trouver un mari bon et tendre, pas un n'est capable de t'aimer comme je t'aime. La violence que j'ai dû me faire pour te trahir a eu raison de mes forces. Aujourd'hui, déçu dans tous mes rêves, à demi mourant, dénué de ressources, acculé au désespoir par la maladie et la misère, je t'écris ces lignes pour que tu me rendes ton amour. N'espère ni devenir ma femme, ni même me revoir, car je suis décidé à laisser mes os dans cette affreuse ville ; mais aime-moi et écris-moi. C'est le seul luxe moral que nous puissions nous permettre. Tu comprendras sans doute ce que j'ai voulu te dire, et tu tendras encore une main amicale à un involontaire martyr de lui-même.

« Ton KALINOVITCH. »

Kalinovitch écrivit cette lettre en toute sincérité, sous la dictée de son cœur, et sans viser le moins du monde à

l'effet : il l'écrivit parce qu'en ce moment il aimait réellement Nastenka.

VII

Après avoir envoyé cette lettre à son ancienne maîtresse, Kalinovitch ne fit plus que languir dans l'attente d'une réponse. Maigre comme un fantôme, l'anxiété peinte sur le visage, il errait dans les rues de Pétersbourg, oubliant, et son ambition, et sa pauvreté, et les menaces de l'avenir. Une seule pensée l'occupait : chaque jour il se demandait si le facteur n'allait pas, enfin, lui apporter le message tant désiré. Un matin, ne sachant que faire, il s'était mis à la fenêtre de sa chambre et regardait distraitement dans la rue qui offrait alors le spectacle accoutumé. Vêtu d'une chemise d'indienne et d'un gilet de tricot, le dvornik de la maison d'en face balayait paresseusement le devant de sa porte ; une servante, ayant en main une cafetière, courait chercher de l'eau au traktir le plus proche ; ensuite vint à passer un enterrement : les prêtres et les porteurs de flambeaux marchaient en tête du cortège ; derrière le corbillard suivaient des voitures dans lesquelles on apercevait des bonnets noirs et des pleureuses blanches. « Saumon frais ! » criait, en se retournant de tous côtés, un marchand ambulante qui portait un bassin sur sa tête. « Concombres verts ! » y braillait sur le trottoir un autre colporteur. Tout cela était si plat, si banal, que Kalinovitch cracha de colère. Un employé passait en ce

moment sous la fenêtre ; peu s'en fallut qu'il ne reçût le crachat sur son chapeau.

Mais voici un drojki ; une dame y est assise ; à en juger par sa tournure, car on ne peut la voir que de dos, elle doit être jeune ; son chapeau ne la coiffe pas bien. La dame demande quelque chose à un porteur d'eau. Il répond en indiquant du doigt la porte cochère ; le drojki s'arrête devant la maison...

Kalinovitch se sentit vivre d'une vie nouvelle et respira plus à l'aise, comme s'il eût été soudain transporté dans une autre atmosphère. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il s'étendit à demi sur le divan et, chose étrange, prêta inconsciemment l'oreille. Des pas retentirent dans le corridor, la porte s'ouvrit, une voix connue se fit entendre... Kalinovitch tressaillit, ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : Nastenka entra dans la chambre.

— Bonjour ! dit-elle.

Hors de lui, Kalinovitch s'élança vers elle, lui saisit les mains et se mit à la tâter comme pour bien s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe. Ensuite, ainsi qu'il arrive souvent dans les rencontres imprévues et joyeuses, il se passa entre eux une de ces scènes muettes où l'intensité des impressions ne trouve même pas de paroles pour s'exprimer. Machinalement Nastenka se débarrassait de son burnous et de son chapeau. Kalinovitch la considérait en silence.

— Est-il possible que tu sois venue ? dit-il enfin en la prenant par la main.

— Tu es bien aise de me voir, mon ami... oui ? Mais quelle triste mine tu as ! D'où vient cela ? Pourquoi te

faire ainsi du chagrin ? répondit-elle en tenant ses regards fixés sur le visage de son amant.

— Je suis enchanté, reprit Kalinovitch, qui se laissa tomber sur le divan et attira près de lui la jeune fille. Seigneur ! fit-il, et, prenant sa tête dans ses mains, il éclata en sanglots.

— Qu'est-ce que c'est, mon ami ? Comment n'es-tu pas honteux ? Cesse, dit Nastenka, tandis qu'elle lui essuyait les yeux avec son mouchoir.

— Est-il possible que tu sois venue ? Seigneur ! répéta Kalinovitch.

— Tu le vois bien. Tu m'as écrit que tu étais malade, je l'ai dit à mon père, et je suis partie.

— Et ton père, comment va-t-il ? dis-moi...

— Le pauvre homme ! plains-le, il a été frappé de paralysie, répondit Nastenka d'une voix tremblante.

— Est-ce possible ? fit de nouveau Kalinovitch, qui n'était pas encore revenu de sa stupeur.

Quelque joie que lui causât l'arrivée de Nastenka, au fond de son âme s'agitait déjà une question odieuse : « Comment et de quoi allons-nous vivre ? »

— J'ai laissé mes affaires dans la voiture, tu as quelqu'un pour les prendre ? continua la jeune fille.

— Oui. Hé, Fédor ! cria Kalinovitch.

Naturellement, le domestique ne se pressa pas de répondre à cet appel.

— Dépêche-toi donc, brute ! vociféra Kalinovitch : va tout de suite prendre les colis qui sont restés dans la voiture, et monte-les ici.

Fédor sortit en bougonnant.

— Allons, ne l'injurie pas ! dit Nastenka.

Kalinovitch sourit avec amertume.

— Si tu savais, mon âme, tout ce que j'ai eu à souffrir de cet animal pendant ma maladie... répondit-il.

— Je m'en doute. Mais, maintenant, ton ménage sera bien tenu : c'est moi qui te servirai, reprit Nastenka en se serrant contre lui.

Fédor revint avec trois paquets : c'était tout le bagage de la voyageuse.

— Vois, mon ami, combien d'argent je t'ai apporté ! poursuivit-elle, et, se levant vivement, elle prit dans un petit sac une cassette qu'elle ouvrit sous les yeux de Kalinovitch. Il s'y trouvait deux mille roubles.

— Ah ! folle que tu es ! Comment t'es-tu procuré cet argent ? demanda-t-il.

— Cela ne te regarde pas, reprit Nastenka. Mais je suis fatiguée et j'ai faim. Pourquoi ne me fais-tu pas donner du thé ? ajouta-t-elle.

— Fédor ! le samovar ! vivement ! cria Kalinovitch. Puis il attira de nouveau la jeune fille auprès de lui, la fit asseoir à ses côtés et se mit à l'embrasser.

— Oh ! que tu es devenu impressionnable ! dit-elle, remarquant qu'il avait encore les larmes aux yeux : voyons, maintenant que je suis près de toi, pourquoi pleurer ?

Le laquais apporta un samovar malpropre et deux vieilles tasses.

— Cesse donc, je veux du thé. Et toi, est-ce que tu n'en prendras pas ? demanda Nastenka.

— Si, je te prierai de m'en verser. Il y a longtemps que tu ne m'as fait boire du thé, répondit Kalinovitch.

— Oui, mon ami, il y a longtemps ! reprit-elle. Et, après avoir encore une fois embrassé son amant, elle se mit en devoir de remplir les tasses. Oh ! qu'elles sont sales ! observa-t-elle, et elle les nettoya consciencieusement. Du reste, il y a bien du désordre et de la malpropreté chez toi ; mais, à présent, cela va changer, j'en fais mon affaire.

— Je ne me souciais plus de rien, voyant venir la mort...

— Ne vous avisez plus désormais de parler ainsi. Il faut maintenant que vous soyez heureux, il faut redevenir l'élégant jeune homme que vous étiez quand je vous ai vu pour la première fois, — je l'exige !

Lorsque Nastenka eut bu son thé, elle vint se rasseoir à côté de Kalinovitch.

— Tu mérites une punition, dit-elle en lui tirant doucement l'oreille ; je ne sais ce que monsieur avait dans la tête : il ne m'écrit pas une ligne, il tombe malade...

— Allons, pardonne-moi !

En même temps Kalinovitch baisait la main de Nastenka.

— Pardonne-moi, dis-tu ? Mais tu ignores que tu as failli me conduire au suicide.

Il la regarda.

— Oh ! tu plaisantes !

— Non, je ne plaisante pas. Si tu dis cela, c'est que tu ne connais ni mon caractère, ni mon amour pour toi, répliqua la jeune fille. Après ton départ, je comptais que tes lettres m'aideraient à supporter l'existence ; mais un mois, deux mois, six mois se passent, et je ne reçois pas un mot ! Que pouvais-je penser, sinon que tu étais mort ?

Je questionne tout le monde, je lis les journaux, les revues, dans l'espoir d'y rencontrer ton nom ; rien nulle part ! Sur ces entrefaites le prince vient à la ville ; foulant aux pieds toute retenue, je vais le trouver, je me jette presque à ses genoux et je le supplie de me dire s'il a de tes nouvelles. « Je ne sais rien ! » répond-il.

Kalinovitch écoutait, la tête baissée.

— Alors décidément, je fus sur le point d'attenter à mes jours, poursuivit Nastenka. S'il n'est plus, me disais-je, pourquoi resterais-je sur la terre ? Qu'est-ce que j'y ferais ? Ne vaut-il pas mieux en finir avec la vie ? Mais, sans doute, il n'était pas dans les desseins de Dieu que je mourusse, car il m'inspira la pensée de recourir aux sacrements. J'allai me confesser à ce Père Séraphin, — tu te le rappelles ? le prier du monastère : je lui racontai tout. « Nous nous sommes aimés, lui dis-je ; ensuite il m'a quittée, et, maintenant qu'il est mort, je suis décidée à ne pas lui survivre. »

Kalinovitch sourit légèrement et secoua la tête.

— Eh bien, qu'a-t-il répondu à cela ? demanda le jeune homme.

— Voici quel fut son langage : « Les attachements terrestres sont très forts chez toi ; mais, insensée, as-tu jamais aimé Dieu ? As-tu jamais songé à lui ? » Mon attitude était celle d'un condamné en présence du tribunal ; dans ce terrible moment, où je repassai en esprit ma vie tout entière, je fus saisie d'une frayeur extrême... « Se peut-il, continua le Père Séraphin, que ton cœur corrompu soit fermé même à la crainte du Seigneur, de ce juge menaçant qui règne au milieu du tonnerre et des éclairs ? Prie jusqu'à ce qu'une sueur de sang inonde ton

corps !... » À ces mots, j'eus comme un frisson moral ; il me sembla que le feu du ciel allait me consumer en punition de mes fautes. Je frappai mes main l'une contre l'autre ; je tombai à genoux et je priai avec toute la ferveur de mon âme, en répandant d'abondante larmes. « À présent, dit-il, je vais t'infliger une pénitence, et quand je verrai que ton âme est éclairée, je t'admettrai à la communion. » Ensuite, il se mit à me parler de Dieu, de la destinée de l'homme... Bref, il éveilla en moi le sentiment religieux... Je compris la profonde vérité de cette parole prononcée par lui : « Ce n'est qu'armés du glaive de l'amour divin que nous pouvons lutter victorieusement contre nos passions. »

Kalinovitch sourit de nouveau ; en général, il écoutait Nastenka comme parfois une mère écoute l'innocent caquetage de son baby. La jeune fille finit par s'en apercevoir.

— Tu ris ?... J'ai failli mourir, et il rit ! Oh ! mon ami ! dit-elle, les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas cela qui me fait sourire, répondit Kalinovitch en lui baisant la main.

— Je sais de quoi tu ris, et Dieu te punira pour cela, Jacques, reprit-elle. Déjà maintenant tu es malheureux, mécontent de la vie ; plus tard, ce sera pire encore, — crois-moi !... Dieu te punira aussi du tort que tu m'as fait, car, avant de te rencontrer, je n'avais jamais donné prise à la médisance, tandis qu'à présent ces soupçons... ces railleries... Et qu'est-ce que j'y ai gagné ? Comme dit le Père Séraphin : « Le cœur s'endurcit, les ténèbres envahissent l'intelligence. C'est seulement sur la pierre angu-

laire de la foi, de la crainte et de l'amour de Dieu que nous pouvons, bâtir notre édifice spirituel. »

Pendant ce prêche, Kalinovitch s'obstinait à regarder dans le coin.

— Ne tue pas en moi la force que ce saint homme m'a donnée...

— Allons, c'est bien ! interrompit-il ; parle-moi plutôt de ton père ; depuis quand est-il malade ?

— Tout est arrivé en même temps ! répondit avec un soupir Nastenka. Ton départ lui avait fait beaucoup de peine... le spectacle de ma douleur l'a achevé. Si quelqu'un nous avait vus alors, il aurait eu pitié de nous !... Tous, nous ne cessions de penser à toi, mais, par une sorte d'accord tacite, jamais un mot à ton sujet n'était prononcé dans nos conversations. Enfin, une nuit on m'éveille et l'on me dit que mon père est paralysé. Sans la religion qui m'a soutenue, je n'aurais pas résisté cette fois à la tentation de me donner la mort, car je me sentais coupable de parricide ; mais j'ai considéré cela comme une nouvelle épreuve que le ciel m'envoyait, et j'ai pris la résolution de renoncer au monde, pour me consacrer tout entière à mon père. Lui-même, mon trésor, semblait avoir compris mon dessein : ne consentait à prendre ses médicaments que quand je les lui offrais, il ne souffrait pas que d'autres que moi le changeassent de linge...

— Comment donc t'a-t-il laissée partir ? demanda Kalinovitch, qui regarda son interlocutrice en plein visage.

— Tu aurais mieux fait de ne pas me questionner à ce propos ! répondit-elle en agitant la main. Lorsque je lus ta lettre, naturellement, je ne crus pas un mot des bêtises qu'elle contenait. Toi, avoir songé à m'abandonner ! je

savais d'avance que c'était impossible. Je compris seulement que tu étais malade... Et il s'opéra comme une révolution dans mon âme : mon père, mon serment, — tout fut oublié : immédiatement je résolus de me rendre auprès de toi, coûte que coûte !

Kalinovitch sourit légèrement.

— Et le Père Séraphin ! Comment a-t-il pris la chose ? interrogea-t-il.

Nastenka sourit à son tour.

— Tu penses bien que je ne suis pas allée lui communiquer mon projet ! J'ai tout arrangé le plus secrètement possible, et j'en suis encore à me demander comment j'ai pu mettre à exécution un tel dessein : je n'y comprends rien ! C'est étrange, cet amour que j'ai pour toi ! On dirait que tu as sur moi un pouvoir surnaturel. La crainte du péché devrait me retenir ; eh bien, je ne puis même me figurer que nos relations soient coupables. On me prouverait clair comme le jour que cette passion doit être pour moi une source d'éternelles souffrances, cela, je crois, ne m'arrêterait pas une minute. Quant à mon père, poursuivit-elle avec une animation croissante, certes je l'aime beaucoup ; mais dès que ta personne est en jeu, je ne me sens plus aucune pitié pour lui. Une fois décidée à partir, quels mensonges n'imaginai-je pas, Seigneur !... Le pauvre homme n'est plus en état de lire ; je fabriquai tout d'abord une lettre censément écrite par toi et conçue à peu près en ces termes : « Ma chère Nastenka, j'ai été malade tous ces temps-ci ; c'est pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt. À présent, je vais mieux, et je vous prie de venir me retrouver à Pétersbourg, où nous ferons bénir notre union. Je ne puis me rendre moi-même auprès de

vous, car je suis retenu ici par ma besogne à la revue... » Comme tu vois, j'avais inventé toute une histoire. Il fallait aussi gagner à ma cause Pélagie Eugraphovna. Je l'appelai secrètement dans ma chambre, et, me mettant à genoux devant elle : « Chère Pélagie Eugraphovna, lui dis-je, n'empêchez point papa de consentir à ma demande. Peut-être vous-même aimez-vous quelqu'un : représentez-vous ce que vous éprouveriez si vous le saviez malade loin de vous ; assurément vous n'auriez qu'un désir : vous rendre auprès de lui, dussiez-vous faire la route à pied... » Elle se laissa attendrir.

Kalinovitch hocha la tête.

— Et ton oncle ? demanda-t-il.

— Ah ! mon âme, avec le capitaine ce fut toute une affaire ! répondit Nastenka. Pendant les premiers jours, il se contenta de me bouder ; je croyais que tout finirait par là, qu'il se tairait selon son habitude. Mais soudain il arrive chez moi, et, de cette voix hésitante que tu connais, commence à me prodiguer les plus vifs reproches : « Vous partez quand votre père est presque à la mort, et pour qui l'abandonnez-vous ? » Finalement, il me déclare tout net que tu me tromperas encore ; qu'avant ton départ, tu as déjà courtisé successivement Pauline et la fille du prince ; que si tu es allé à Pétersbourg, c'est parce que tu as été refusé partout. Pour le coup, je perdis patience. « Mon oncle, lui dis-je, ne parlez pas d'un homme que vous ne pouvez comprendre. En ce qui me concerne, votre affection ne vous donne pas le droit de me tourmenter. Il m'en coûte déjà bien assez de quitter mon père dans l'état où il se trouve, et, au lieu de me soutenir, de me consoler, vous vous appliquez à rendre ma position

plus cruelle encore, vous voulez m'inspirer des doutes sur l'homme pour qui je sacrifie tout. » En parlant ainsi, je pleurais à chaudes larmes, mais ma douleur ne l'émut point.

Il alla auprès de mon père, et sais-tu quelle combinaison il suggéra ? Si je voulais m'en aller, je devais le prendre avec moi pour qu'il me servît de protecteur contre toi ! Tu peux te figurer combien, avec mon amour-propre, je fus choquée d'une pareille proposition. Je fis dire à mon oncle, par un domestique, que j'avais vingt-trois ans, qu'une jeune fille de cet âge n'avait pas besoin de chaperon, et que pour rien au monde je ne voyagerais avec lui... Cela coupa court à tout, et c'est à peine si, en partant, je lui dis adieu.

Kalinovitch secoua de nouveau la tête.

— Pourquoi cela ? Il t'aime... dit-il.

— Peut-être, reprit en soupirant Nastenka ; mais c'est un homme terriblement entêté ! Imagine-toi qu'il refusa absolument de m'aider dans mes préparatifs de départ ; je dus tout faire moi-même. D'abord, il fallait trouver de l'argent. Je savais fort bien que tu n'en avais guère, et arriver brusquement sans rien... Je résolus de mettre en gage notre domaine. J'en parlai à mon père ; il y consentit, mais me fit observer que l'opération prendrait du temps. « Seigneur, pensais-je, que faire ? » Je bouillais d'impatience, j'aurais voulu être déjà près de toi. L'idée me vint d'emprunter au maître de poste la somme dont j'avais besoin. Tu as vu cet homme, mon âme ; tu sais combien il est avare. J'allai chez lui chaque jour pendant toute une semaine. Finalement, il se décida à me prêter ; mais il exigea des intérêts exorbitants... Les choses m'ont

été expliquées plus tard. Je réussis à me procurer tous les papiers nécessaires. Roumiantzeff me fut fort utile en cette circonstance ; il voulut bien se charger de toutes les démarches. Je me rendis avec mes pièces chez le maître de poste. Il me compta l'argent d'une main tremblante. « Vous me rembourserez, n'est-ce pas ? » me dit-il, et en me parlant, il avait les larmes aux yeux.

Nastenka s'arrêta et devint pensive.

— Ensuite eurent lieu les adieux, poursuivit-elle. Je ne pus consoler mon père qu'en lui promettant de l'aller voir avec toi l'automne prochain. Nous irons, n'est-ce pas, mon ami ?... Sans cela, je ne me pardonnerais jamais l'égoïsme de ma conduite.

Kalinovitch réfléchissait.

— Comment donc es-tu venue ? Se peut-il que tu aies fait ce voyage sans être accompagnée par personne ? demanda-t-il, comme pressé de mettre la conversation sur un autre sujet.

— Oui... du reste, j'ai quitté la ville en compagnie d'une propriétaire, une imbécile. J'avais hâte d'arriver, comme bien tu penses, et elle trouvait toujours que la voiture allait trop vite ; elle avait peur. Le soir venu, nous dûmes faire halte dans une localité pour y passer la nuit. Moi, je ne pus avaler une bouchée ; elle, au contraire, mangea comme une vache, et se mit ensuite à ronfler. Le lendemain, nous repartîmes ; un accident survint à notre tarantass, — colère et imprécations du cocher. À Moscou, ma compagne de voyage me quitta, et je restai toute seule dans une ville où je ne connaissais personne. M'étant fait conduire à la gare, je pris par économie un billet de troisième classe. Le wagon dans lequel je montai

ne tarda pas à se remplir de moujiks, dont les peaux de mouton exhalaient une odeur infecte. L'un d'eux, qui était ivre, ne s'avisa-t-il pas de me conter fleurette ? Je t'assure qu'en voyant arriver la nuit, je me sentis fort inquiète ! Au sortir du wagon, je fis le signe de la croix. « Seigneur, pensai-je, maintenant je ne suis plus seule, je vais le voir, mon ami, mon ange ! » Oh ! que je t'aime !

En achevant son récit, Nastenka se serra contre la poitrine de Kalinovitch, qu'elle entourait de ses bras. Il déposa un long baiser sur les lèvres de la jeune fille.

— Non, il n'est pas possible d'aimer ainsi ! dit-il avec des larmes d'attendrissement dans les yeux.

VIII

Tout d'abord, Nastenka parut avoir apporté le bonheur dans l'existence de Kalinovitch. Il recouvra complètement la santé, et redevint un gentleman soigné dans sa tenue.

Les deux jeunes gens quittèrent l'Hôtel de Moscou pour s'installer dans un petit local propre et bien éclairé, qu'ils meublèrent fort gentiment. Au début, la pensée du mariage continuait à hanter l'esprit de Nastenka ; mais ce n'était pas à elle qu'il convenait de soulever la question, et son amant gardait le silence sur ce chapitre. Du reste, pour tranquilliser son père, elle lui écrivit que leur mariage avait eu lieu, et elle montra avec intention cette lettre à Kalinovitch.

— Vois, mon ami, ce que j'écris, dit-elle avec un sourire.

— Oui, c'est bien, répondit-il en souriant aussi, et l'entretien n'alla pas plus loin.

Grâce à la liberté de mœurs dont on jouit dans les capitales, personne ne s'inquiétait de savoir quel lien les unissait ; on ne faisait pas attention à eux ; d'ailleurs, ils vivaient fort retirés, ne recevant d'autres visites que celles de Biélavine et d'Ivolguine. Le premier vint chez eux sur l'invitation même de Kalinovitch ; celui-ci commença par prévenir Nastenka : « Ma chère, lui dit-il, je vais te faire faire la connaissance d'un homme fort intelligent, Biélavine. Je passerai chez lui aujourd'hui, et il viendra sans doute nous voir dans la soirée. » D'abord, cela contraria quelque peu Nastenka.

— Non... je ne me montrerai pas, répondit-elle : je ne me sentirais pas à mon aise... tu comprends, dans les relations où nous sommes... J'aime mieux écouter derrière un paravent les choses intéressantes que se diront deux hommes d'esprit tels que vous.

— Voilà une bêtise ! Avec un homme si éclairé et si délicat, tu n'as pas lieu d'être gênée, reprit Kalinovitch, et il sortit.

Quand il arriva chez Biélavine, ce dernier était dans son cabinet. Cette pièce ressemblait à une bibliothèque. À chacun des murs était adossée une immense vitrine remplie de livres et supportant des bustes de grands hommes. Sur la table traînaient des revues et des journaux de toute sorte. Confortablement installé dans un bon fauteuil Voltaire, Biélavine lutinait avec une cravache un magnifique chien de Terre-Neuve. L'animal, dont

les yeux étaient plus intelligents que ceux de bien des hommes, semblait se prêter volontiers à l'amusement de son maître. Tantôt, montrant les dents, il cherchait à saisir dans ses terribles mâchoires le bout de la cravache ; tantôt il se roulait sur le moelleux tapis et y prenait des attitudes gracieuses. Entra Kalinovitch.

— Bonjour, dit Biélavine avec sa cordialité accoutumée, et, après que tous deux eurent échangé les doléances habituelles sur le climat de Pétersbourg, le visiteur annonça qu'il venait de changer de logement.

— Ah ! fit Biélavine.

— La personne dont je vous ai parlé est arrivée ici, ajouta Kalinovitch, et il sourit en baissant les yeux.

— Ah ! répéta le maître de la maison, qui baissa aussi quelque peu les yeux. Je suis bien aise de l'apprendre, continua-t-il.

Kalinovitch expliqua avec un certain embarras qu'il désirait faire faire à Biélavine la connaissance de cette personne ; par conséquent, il le pria de vouloir bien leur accorder une soirée.

— Certainement, aujourd'hui même, si vous le permettez, répondit Biélavine.

Ensuite, ils causèrent pendant une demi-heure des nouvelles du jour ; puis Kalinovitch prit congé et retourna près de sa Nastenka. Biélavine, ayant des visites à faire, sonna un domestique et donna ordre d'atteler sa voiture.

Les deux hommes, que nous venons de voir en tête-à-tête, présentaient un phénomène assez singulier. Biélavine, autant qu'on pouvait en juger, était, par toutes ses convictions, un véritable romantique, un idéaliste, — ap-

pelez-le comme vous voudrez. Riche, il avait quitté le service de très bonne heure, disant qu'il n'y pouvait trouver chaussure à son pied. Presque toute sa première jeunesse s'était passée à l'étranger : en Suisse, à Rome, à Paris, à Londres. Mais depuis qu'il avait renoncé aux voyages, il menait l'existence la plus monotone et la plus incolore. Aimant la bonne chère, s'intéressant aux choses de l'art, de la politique et de la science, il administrait en même temps sa fortune ; avec beaucoup de soin et de sagesse. En été, il se transférait à son oussadba, ou fixait sa résidence dans quelque jolie villa de la banlieue pétersbourgeoise. Tout ce que les plus intimes amis de Biélavine savaient quant à ses affaires de cœur, c'est qu'il avait été autrefois amoureux d'une jeune fille dont on lui avait refusé la main, et que, plus tard, il avait eu une liaison avec une dame fort jolie et fort intelligente ; depuis, cette dame était morte. Mais tout cela ne paraissait avoir laissé aucune ombre sur la vie de Biélavine. Jamais on ne voyait son visage s'assombrir, et l'existence ne lui fournissait aucun sujet de tristesse ; tandis que mon héros, avec toutes ses tendances pratiques, se trouvait depuis environ trois ans dans une situation vraiment romanesque. Comment expliquer un fait en apparence si bizarre ? Est-ce qu'en effet, le romantisme suppose une âme étrangère aux passions ? Ou bien les romantiques, plaçant leur idéal plus haut que ne le font les autres hommes, sont-ils, par cela même, moins sujets aux entraînements ?

En attendant la visite de Biélavine, les deux jeunes gens s'occupèrent de tout préparer pour le recevoir convenablement. On cira le parquet de la salle et du cabinet, on alluma une lampe nouvellement achetée ; il fut

décidé que Nastenka elle-même verserait le thé, et qu'il serait servi avec accompagnement de crème, de pain blanc, etc. Bref, ce qu'on projetait, c'était une de ces petites soirées si fréquentes à Pétersbourg dans le monde des employés.

— Sans vous mettre en grande toilette, donnez cependant quelque soin à votre mise, dit Kalinovitch à Nastenka. Il voulait que son amie lui fit honneur aux yeux de Biélavine.

— Oui, mon ami, c'est bien, répondit-elle, devinant sa pensée.

À neuf heures retentit un coup de sonnette : c'était Biélavine qui arrivait. Kalinovitch le présenta à Nastenka, comme à la maîtresse de la maison ; elle se sentit un peu confuse.

— En votre absence, nous avons beaucoup parlé de vous, dit le visiteur d'un ton dégagé, mais poli, et il serra la petite main de la jeune fille.

— Ah ! il vous a parlé de moi ? demanda Nastenka en regardant Kalinovitch.

— Oui, répondit significativement Biélavine.

Puis il s'assit et s'appuya sur sa canne à pomme d'or.

— Allons, dites-moi, continua-t-il en s'adressant à Nastenka avec la familiarité d'une vieille connaissance, c'est probablement la première fois que vous venez à Pétersbourg ? Eh bien ! voyons, comment le trouvez-vous ? Je suis toujours curieux de savoir quelle impression cette ville produit sur les nouveaux arrivés.

— Je n'ai encore presque rien vu de Pétersbourg ; ce qui m'a surtout frappée ici, c'est l'architecture ou plutôt la statuaire, car, je ne sais si je me trompe, dans les autres

endroits de la Russie, on n'en aperçoit aucune trace ; tandis qu'ici on sent que cet art existe, cela saute aux yeux... Ces chevaux sur un pont, ces sphinx, ces statues qui décorent les façades des maisons...

Ces mots rendaient bien gauchement la pensée de Nastenka, mais ils témoignaient du moins son désir de mettre la conversation sur un sujet d'un ordre élevé.

— C'est vrai, répondit Biélavine. Vos paroles confirment une remarque que j'avais déjà faite moi-même. Nous occupons sur la surface du globe des centaines non pas de lieues, mais de degrés, et pour avoir seulement une idée de l'architecture, il faut venir à Pétersbourg. C'est extraordinaire !... Notre pays est d'une pauvreté inouïe au point de vue des beaux-arts.

— Nous nous proposons toujours d'aller au théâtre, et nous ne pouvons jamais trouver de places. C'est vexant ! continua Nastenka.

— Il faut aller au théâtre, reprit Biélavine. Seulement, que Dieu vous préserve du théâtre Alexandre ! vous gâteriez votre première impression. Allez à l'Opéra italien ; il n'y a que là et à l'Ermitage qu'un habitant de Pétersbourg puisse goûter des jouissances esthétiques.

— Oui, nous irons aussi à l'Ermitage, dit Nastenka.

— Il ne faut pas y manquer. Et, si vous voulez me permettre de vous donner un conseil, ne commencez pas par l'école espagnole ; sinon, quand vous aurez vu les Murillo, vous ne pourrez plus voir le reste. Les Raphaël sont très faibles, et la peinture allemande n'est représentée que par un petit nombre de mauvais tableaux... Dans la galerie française, les Poussin attireront votre attention ; mais les Murillo... quelle vivacité dans le coloris ! quel

mouvement dans la pose !... Et tout cela si contenu, si bien équilibré ! Les Murillo et les Flamands, voilà ce qui vous transportera d'admiration !...

— Ah ! que je suis contente ! fit Nastenka, déjà joyeuse à la seule pensée qu'elle verrait ces chefs-d'œuvre. Je ne sais pas, poursuivit-elle, je crois bien que la musique, je ne la comprendrai jamais, car j'ai fort peu d'oreille ; mais le théâtre... Sans doute, je n'ai encore assisté à aucune représentation passable, cependant il ne semble que je pourrais me passionner pour l'art dramatique. Aussi, j'en veux à Jacques Vasilitch : avant-hier, figurez-vous, un jeune homme, nommé Ivolguine, est venu pour le voir ; il aime beaucoup le théâtre, et il est décidé à se faire acteur : eh bien, à cause de cela, Jacques Vasilitch ne veut pas cultiver sa connaissance ! N'est-ce pas là un préjugé d'un autre âge ?

Nastenka s'était fort animée en prononçant ces derniers mots. Biélavine la considérait toujours plus attentivement.

— Oui, fit-il.

Kalinovitch sourit.

— Il s'agit de ce même étudiant qui, au théâtre, prêtait l'oreille à notre conversation, dit-il à Biélavine.

Celui-ci inclina la tête.

— Il a pour père un homme fort riche qui l'a mis à l'université, continua Kalinovitch, mais il n'y fait rien. D'abord, il s'était engoué de Karatyguine ; à présent, l'imbécile étudie Shakespeare. Il est venu chez moi pendant ma maladie, et il a commencé à se démener comme un diable...

— Allons, soit ! j'admets qu'il ait mal choisi le moment de sa visite ; alors tu étais malade, mais maintenant ? Tu reconnais toi-même qu'après tout il obéit à une tendance élevée : pourquoi donc le mépriser à cause de cela ? répliqua Nastenka.

— D'autant plus, ajouta Biélavine, que le fait est rare parmi la jeunesse pétersbourgeoise, si guindée, si esclave du comme il faut, si asservie à la banalité.

— Oui, reprit la jeune fille ; avouez pourtant que, si on le traite ainsi, on le découragera et, finalement, on tuera en lui cette tendance. Moi, ne sachant rien, je l'ai reçu ; mais Jacques Vasilitch ne s'est pas montré... Le pauvre jeune homme ! Figurez-vous qu'il m'a suppliée de l'autoriser à venir chez nous : cela lui est absolument nécessaire, dit-il. J'avais vraiment pitié de lui ! Qui sait ? peut-être a-t-il du talent.

— Du talent ! Allons donc ! s'écria avec colère Kalinovitch... Tenez ! vous en jugerez ! Je vais à l'instant même faire venir le monsieur en question. Patience, vous aurez tout à l'heure le plaisir de l'entendre, dit-il d'un ton moitié enjoué, moitié colère, et, séance tenante, il écrivit un mot à Ivolguine.

L'étudiant ne se fit pas longtemps attendre. On était encore à prendre le thé quand il arriva, le visage rayonnant de satisfaction.

— Que je vous suis reconnaissant ! dit-il au maître du logis.

Kalinovitch le présenta à Biélavine :

— Monsieur Biélavine ! fit-il avec un sourire.

— Combien je suis charmé d'avoir le bonheur..., balbutia l'étudiant ivre de joie, en s'asseyant à côté de sa

nouvelle connaissance. Jacques Vasilitch vous a peut-être dit...

Biélavine lui répondit par un sourire aimable.

— Eh bien ! comment va votre Hamlet ? demanda Kalinovitch.

— J'y ai renoncé, Jacques Vasilitch, dit naïvement Ivolguine. Comme vous me l'avez fait remarquer avec raison, c'était un rôle trop profond et trop nuancé pour moi. Maintenant, — je suis si heureux de votre invitation, je désirais justement faire appel à vos lumières, — dans une maison de ma connaissance, on organise un spectacle de société. J'ai proposé *Roméo et Juliette*. Naturellement, on ne peut pas jouer toute la pièce, mais je tiens beaucoup à ce que quelques scènes figurent dans le programme.

— Et, bien entendu, c'est vous qui jouerez Roméo ? demanda Kalinovitch.

— Oui ; je ne sais pas comment je m'en tirerai. J'espère n'être pas trop mauvais, parce que j'ai beaucoup travaillé. Malheureusement, aucune des jeunes filles qui doivent prendre part à la représentation ne veut interpréter le rôle de Juliette.

— Pourquoi donc ? questionna Nastenka.

— Elles disent que le rôle est difficile, et, comme Juliette aime Roméo, elles trouvent inconvenant d'exprimer ce sentiment sur la scène, répondit-il.

Nastenka sourit.

— Lisez-nous quelque chose, dit à Ivolguine Kalinovitch, dont l'intention évidente était de s'amuser aux dépens du jeune artiste.

— Volontiers, si vous le permettez, acquiesça celui-ci sans défiance. J'ai même pris le livre avec moi. Mais quand je n'ai personne pour me donner la réplique, je perds presque tous mes moyens... Oserai-je vous prier de vouloir bien lire le rôle de Juliette ? demanda-t-il à Nastenka.

— Je n'ai jamais lu dans de semblables conditions, et il est probable que je m'acquitterai fort mal de ma tâche, reprit-elle en jetant un rapide regard à Kalinovitch.

— Il est probable que vous vous en acquitterez supérieurement, répliqua Ivolguine.

— Certainement ; qui donc, sinon vous, peut lire le rôle de Juliette ? dit Kalinovitch à sa maîtresse.

Nastenka hocha légèrement la tête.

— Soit, consentit-elle.

Voulant effacer l'impression que le ton moqueur de Kalinovitch pouvait avoir produite, elle prit le livre, et, après avoir parcouru des yeux toute la scène qu'elle devait lire, se mit à débiter le rôle avec la plus grande conviction. L'étudiant fut enthousiasmé.

— Parfait ! s'écria-t-il, et lui-même mit dans sa lecture toute la chaleur possible.

Kalinovitch regarda d'un air moqueur Nastenka et Biélavine, espérant surprendre aussi dans leurs yeux une expression ironique ; mais il ne l'y découvrit pas. Au contraire, à mesure que la scène se développait, Nastenka s'animait de plus en plus et entraît mieux dans l'esprit du rôle. Habitée, presque depuis l'enfance, à faire des lectures à haute voix, elle avait une diction à peu près irréprochable.

— Savez-vous une chose ? Vous lisez très bien ; vous avez décidément le don du théâtre ! déclara enfin Biélavine, qui, jusqu'alors, avait écouté sans rien manifester de ses impressions.

— Ah ! j'en suis fort contente ! répondit la jeune fille. Je vais me faire actrice, ajouta-t-elle en s'adressant à Kalinovitch.

— J'en ai peur ! dit ce dernier.

Ivolguine était ravi.

— Très bien ! très bien ! répétait-il.

Puis il voulut savoir ce que Biélavine pensait de lui :

— Eh bien, et moi, comment me trouvez-vous ? Dites-le moi, je vous prie.

— Votre débit n'est pas mauvais ; seulement, vous n'avez pas encore l'oreille habituée à la mesure des vers. Et puis, votre jeu est trop pléthorique ; c'est plutôt avec les nerfs qu'il faut jouer.

— Oui, en effet, reconnut l'étudiant : voilà justement ce à quoi je veux arriver. Mais vous êtes admirable ! dit-il ensuite à Nastenka. Si ce n'était pas trop d'audace de ma part, je vous prierais de vouloir bien prêter votre concours à la soirée dramatique que nous sommes en train d'organiser. Vous nous rendriez le plus grand service en interprétant le rôle de Juliette. La représentation doit avoir lieu chez une de mes bonnes connaissances, madame Volmar... J'irai la voir demain, je lui parlerai : elle sera enchantée...

— Je vous remercie, mais je n'ai jamais joué, s'excusa Nastenka.

— De grâce, ayez cette bonté. S'il faut que je vous supplie à genoux, je suis tout prêt à le faire, reprit le jeune homme.

— Non, elle ne jouera pas ! décida Kalinovitch, et, pour couper court à cette scène, il engagea avec Biélavine une conversation sur un sujet tout différent.

Ivolguine ne se rebuta pas et, à voix basse, recommença ses instances auprès de Nastenka. La jeune fille l'écoutait à peine. Après avoir ouvert le volume de Shakespeare, elle s'était insensiblement enfoncée dans la lecture de *Roméo et Juliette*, qu'elle ne connaissait pas encore.

— Ah ! que c'est beau, mon Dieu ! dit-elle.

L'étudiant la regarda d'un air presque attendri ; les yeux bleus de Biélavine se fixaient aussi sur elle de temps à autre avec une expression rêveuse.

À minuit, les visiteurs se retirèrent.

— Eh bien ! batuchka, vous possédez un vrai trésor !... dit tout bas Biélavine au maître du logis, quand tous deux se trouvèrent dans l'antichambre.

Kalinovitch eut un sourire d'amour-propre satisfait. Toutefois, il était songeur lorsqu'il revint près de Nastenka.

— Ce doit être un bien excellent homme que ce Biélavine ! observa-t-elle.

— Oui, répondit machinalement Kalinovitch, qui semblait n'avoir pas entendu.

IX

La scène qui vient d'être racontée se renouvela assez souvent. À mesure que Nastenka et Biélavine semblaient éprouver l'un pour l'autre une sympathie plus marquée, Kalinovitch s'éloignait d'eux et se concentrait en lui-même. Il n'était pas homme à trouver son bonheur dans les paisibles jouissances de l'amour et de l'amitié. Le modeste confort qui l'entourait lui paraissait mesquin jusqu'au ridicule. Les meubles luxueux mis en montre dans les magasins lui faisaient détourner la tête avec colère. Le soir, en passant devant les maisons dont le premier étage était brillamment éclairé, en apercevant au travers des fenêtres les fleurs, les lustres, les candélabres, les tableaux qui ornaient ces demeures, il suspendait malgré lui sa marche et se disait dans un transport de rage envieuse : « Sont-ils assez heureux, les imbéciles qui habitent là ! » Les équipages, les pelisses de trois mille roubles et les uniformes brodés produisaient sur lui le même effet. Il ne pouvait sans un serrement de cœur voir sortir de quelque hôtel ministériel un homme jeune encore, couvert de croix et de plaques, chamarré d'or sur toutes les coutures.

Indépendamment de ces aspirations ambitieuses, une question bien autrement urgente occupait son esprit. Sans doute, l'argent apporté par Nastenka suffirait pour faire vivre le ménage pendant un an ; mais, après, que devenir ? Kalinovitch était tout à fait dépourvu de moyens d'existence. Il commençait à avoir honte de lui-même en songeant à son oisiveté : lui, homme naturellement actif, capable de travail, il ne pouvait pas gagner un morceau

de pain et vivait aux crochets d'une pauvre femme, sa maîtresse : — y avait-il rien de plus humiliant qu'une situation pareille ? Pour faire enfin quelque chose, et bien que cette démarche coûtât beaucoup à son amour-propre, il se décida à envoyer sa nouvelle à Zykoff, avec prière de la publier et en même temps de lui procurer de la besogne à la revue. Dans la crainte d'essuyer une seconde mercoriale, Kalinovitch n'alla pas lui-même chez son ami ; du reste, il alléguait comme excuse qu'il était malade depuis trois mois et qu'il gardait encore la chambre.

Il reçut en réponse une lettre cachetée de cire noire. L'adresse, écrite de la main d'une femme, était tout humide de larmes. « L'ami à qui vous écrivez n'est plus de ce monde, lui répondait madame Zykoff. Il est mort il y a quinze jours, espérant jusqu'à la fin vous voir une dernière fois. En ce qui concerne votre travail, j'attends vos instructions : voulez-vous que je l'envoie à Paul Nikolaïtch ? Il paraît fort mal disposé à notre égard, depuis la mort de mon mari... » Kalinovitch n'eut pas la force d'en lire davantage, ce dernier coup comblait la mesure. Quelque profondément que l'eût blessé Zykoff, il savait que cet homme était le seul à Pétersbourg qui lui portât un intérêt sincère, le seul dont l'appui lui eût permis de gagner sa vie comme écrivain. Et maintenant cette suprême ressource lui échappait, il n'avait plus personne, plus rien...

Pour cacher à Nastenka son désespoir, Kalinovitch sortit aussitôt de chez lui. Son esprit affolé caressait les idées les plus chimériques. Ne trouverait-il pas sur la voie publique un portefeuille contenant cent mille roubles ? Ne pourrait-il pas vendre, pour de l'argent, son âme au dia-

ble ? Il pensait aussi à se faire voleur de grand chemin, quitte à reprendre sa place dans la société lorsque ses rapines l'auraient enrichi.

« Jacques Vasilitch ! » cria tout à coup quelqu'un derrière lui. Kalinovitch tressaillit en reconnaissant la voix du prince Ivan, qu'il vit un instant après descendre d'un élégant phaéton et s'avancer vers lui.

— Comment allez-vous ? Qu'est-ce que vous devenez ? J'ai mille questions et mille reproches à vous faire. Ne pas même m'avoir écrit une ligne ! C'est impardonnable ! dit le prince en serrant, selon son habitude, les deux mains de Kalinovitch.

— Je ne deviens rien, j'habite à Pétersbourg.

— Oui, mais, dites-moi, vous servez ici ou vous vous occupez de littérature ?

— Non, je ne sers pas, et je ne fais guère de littérature.

— Mais, enfin, vous êtes content ? Vos affaires ne vont pas mal ?

— Ni l'un ni l'autre, fit Kalinovitch.

— Ni l'un ni l'autre ! répéta le prince. Cependant vous voilà maintenant des nôtres : vous êtes marié.

Kalinovitch rougit.

— Non, je ne suis pas marié, répondit-il.

— Vraiment ?... sans plaisanterie ?... demanda le prince, qui le regarda en plein visage. Comment se fait-il donc que le bruit de votre mariage se soit positivement répandu chez nous ? mademoiselle Godnieff est à Pétersbourg ?

— Oui.

— Et, réellement, vous n'êtes pas marié ?

— Non, répondit encore une fois Kalinovitch.

— Hum !... fit le prince. Que je suis aise de vous avoir rencontré ! continua-t-il en prenant le bras de son interlocuteur, avec qui il se mit à cheminer sur le trottoir.

— Voyez un peu comme Pétersbourg s'embellit ! Quand on y revient après cinq ans d'absence, on n'y reconnaît plus rien. Voyez donc quel superbe édifice on construit là !... dit le prince, visiblement préoccupé de quelque idée.

— Vous êtes ici seul ou en famille, Altesse ? demanda Kalinovitch, pris soudain du désir de revoir la petite princesse.

— Non, je suis seul. Mademoiselle Pauline, dont la mère est morte, s'est rendue ici, où elle compte se fixer définitivement, et, comme mes affaires m'appelaient justement à Pétersbourg, je me suis offert pour l'accompagner, répondit le prince d'un air distrait. Êtes-vous libre aujourd'hui ? ajouta-t-il après un moment de réflexion. Si vous voulez, nous dînerons ensemble au cabaret, et ensuite nous irons voir mademoiselle Pauline. Elle habite une maison de campagne au delà de Péterhoff ; le pays environnant est le plus joli qu'il y ait au monde.

Kalinovitch se taisait.

— Je vous en prie ! insista le prince.

Mon héros ne dînait jamais hors de chez lui : il savait fort bien que Nastenka l'attendrait toute la journée et serait inquiète ; néanmoins, un motif dont lui-même ne se rendait pas compte le décida à accepter l'invitation du prince.

— Très bien, très bien ! dit celui-ci, et, appelant son équipage, il y fit monter avec lui Kalinovitch.

La voiture, attelée de deux magnifiques trotteurs gris, roulait rapidement sur le pavé de bois. L'ancien principal éprouvait une satisfaction vaniteuse à se voir assis dans ce beau phaéton ; il se prélassait sur les moelleux coussins, et regardait d'un œil dédaigneux la foule épaisse des piétons.

— Rue Morskaïa ! cria le prince ; quelques instants après, l'équipage s'arrêtait devant le restaurant Dussaud.

Dans la première pièce les reçut un domestique en habit noir, gilet blanc et cravate blanche, qui tenait une serviette à la main.

— Bonjour, Michel, lui dit le prince d'un ton aimable.

Le laquais sourit d'un air respectueux et satisfait.

— Il y a longtemps que Votre Altesse est à Pétersbourg ? demanda-t-il.

— Non, je viens seulement d'arriver... Le service est toujours fait ici par des Tatars, et, chose à noter, ce sont des gens très honnêtes, dit le prince à Kalinovitch au moment où tous deux, suivis de Michel, entraient dans une des pièces du fond.

— Allons, donnez-nous quelque chose à manger, poursuivit le prince en s'asseyant sur le divan avec les façons d'un habitué : seulement faites-nous grâce de votre menu officiel, ajouta-t-il.

— Bien, Altesse, répondit le laquais.

— D'abord, si vous avez du veau vraiment bon, préparez-nous des côtelettes au naturel, et qu'il n'y ait pas une goutte d'huile, — Dieu nous en préserve ! Ensuite... vous avez de la volaille, sans doute ?

— Nous avons d'excellents poulets, Altesse, à un rouble et demi.

— Eh bien, va pour le poulet ! Quant au potage, dispensez-nous de cette purée qu'on fait très mal chez vous ; nous mangerons un potage à la tortue, mais qu'il soit très relevé, vous entendez ?

— Oui, Altesse, reprit le Tatar.

— Maintenant, qu'est-ce que vous avez comme poisson ?

— Des truites de rivière. Altesse.

— Bien... En fait de vins, naturellement, du Champagne frappé et une bouteille de vin du Rhin. Mais peut-être, à table, aimez-vous mieux le vin rouge ? demanda le prince à Kalinovitch.

— Je n'y tiens pas, répondit ce dernier.

— Vous n'y tenez pas ? Du reste, ce vin-là est très bon.

— Duquel voulez-vous ? demanda le laquais... Nous en avons à cinq roubles et à huit roubles.

— Donne-nous de celui à huit roubles, mon cher, dit le prince. Ces gens-là sont d'une honnêteté étonnante ! observa-t-il de nouveau, après que le laquais fut sorti.

Au bout d'une demi-heure, le dîner se trouva prêt.

— Non, le bouquet n'y est pas !... déclara le prince en achevant de manger sa soupe ; et tes côtelettes, mon cher, ne valent rien, dit-il ensuite à Michel ; elles sont sèches et elles sentent la fumée. Non, c'est une barbarie de traiter ainsi nos estomacs ! N'est-ce pas votre avis ? demanda-t-il à son invité.

— Oui, acquiesça Kalinovitch.

Mais au fond il trouvait tout cela fort bon et se disait avec dépit qu'il serait bien heureux d'avoir chez lui un pareil ordinaire au lieu de la soupe trouble et du bœuf desséché que sa mauvaise cuisinière lui faisait manger.

Le jeune homme éprouva le même sentiment de colère en buvant un verre de rudesheimer moelleux et parfumé : voilà ce qu'il lui aurait fallu pour sa santé ! Le médecin lui avait ordonné du bon vin, et il devait se contenter d'un madère à soixante kopecks la bouteille.

— Au lieu de pâtisseries, donne-nous des fruits. Je crois que cela vaudra mieux, dit le prince au laquais.

Le dîner fini, il alluma un cigare et s'étendit sur un divan. Entre deux bouffées de tabac, il sirotait un petit verre de marasquin.

— Dites-moi quelque chose d'intéressant, Jacques Vasilitch ! commença-t-il comme un homme qui s'apprête à bavarder un brin.

— Je ne sais rien. Vous arrivez de province : c'est plutôt vous qui pourriez me raconter des nouvelles, répondit Kalinovitch.

— Eh ! que peut-il se passer dans un trou comme le nôtre ? reprit le prince. Du reste, j'ai été très secoué tous ces temps-ci : comme je vous l'ai appris, notre respectable vieille est morte ; et, indépendamment du chagrin que cette perte nous a causé, il a fallu dresser l'inventaire de la succession. La fortune laissée par la générale est énorme, elle dépasse toutes les prévisions. Le numéraire seul s'élève à cinq cent mille roubles.

Un frisson parcourut le corps de Kalinovitch.

— Et, sans doute, les immeubles sont fort considérables aussi ? demanda-t-il en s'efforçant de cacher l'intérêt qu'il prenait à cette conversation.

— Certes ! je ne parle pas des redevances payées par les moujiks ; je laisse également de côté cinq moulins rapportant chacun, au minimum, trois mille roubles

d'argent : ce qui donne, pour le tout, un revenu annuel de quinze mille roubles ; il y a encore un bien, situé aux environs de Moscou... cette propriété, auparavant, était jugée sans valeur ; or voilà que tout à coup, — c'est le cas de dire que l'eau va toujours à la rivière, — tout à coup elle est traversée par une voie ferrée : un monsieur imagine de planter là des légumes, et maintenant il paye, pour la location de ce lopin de terre, la bagatelle de dix mille roubles ! Rien que cela, batouchka, serait déjà une fortune pour un autre, et, qui mieux est, une fortune bien assise, à l'abri de tout accident. Pas de frais d'entretien, pas de police d'assurance à payer — un charme !

Kalinovitch écoutait le prince comme il aurait écouté un démon tentateur.

« Et tout cela pourrait être à moi ! » songeait-il au fond de son âme.

L'addition s'élevait à trente-deux roubles. Le prince en donna trente-cinq.

— Tu garderas le reste pour toi, dit-il au domestique, et il sortit.

Kalinovitch le suivit.

« Cet homme-là donne trois roubles de pourboire comme il donnerait dix kopecks ; et, moi, je m'inquiète à la pensée que le voyage en bateau à vapeur va me coûter, aller et retour, un rouble d'argent ; je serais même fort content s'il payait pour moi. Ô pauvreté, de quelles pensées basses et honteuses tu remplis le cœur de l'homme ! se disait mon héros, et, dans la crainte que son désir ne se réalisât, il devança le prince au bureau, où il prit un billet pour lui.

Le steamer semblait voler à la surface des eaux. Les passagers étaient nombreux et causaient gaiement. Seul, Kalinovitch paraissait soucieux ; mais le prince ramena insensiblement la conversation sur la fortune de Pauline.

— C'est une fameuse affaire que cette entreprise de navigation, dit-il, cela rapporte de quinze à dix-huit pour cent d'intérêt. L'argent de ma cousine serait joliment bien placé là dedans !

— Est-ce qu'elle ne le fait pas valoir ? demanda Kalinovitch.

— Non, répondit le prince d'un ton fâché ; il est tout bêtement déposé en banque ; et, dans un siècle d'industrie comme le nôtre, on aura beau dire, c'est une sottise, c'est même un crime de placer ainsi ses fonds. Mais que voulez-vous ? Par une idée de femme, elle vient maintenant d'acheter cette maison de campagne. Ce ne sont pas les agréments qui y manquent : il y a là des prairies, des cours d'eau poissonneux, des vaches ; bref, c'est un joli joujou ; mais, au point de vue du rapport, cela ne signifie rien. Dire pourtant que, bien administrée, la fortune de ma cousine donnerait un revenu de cent mille roubles... le budget d'un duché allemand !

« Et tout cela pourrait être à moi ! » ne cessait de songer Kalinovitch.

Quand le steamer approcha du port, les voyageurs passèrent dans un canot qui attendait là. Tout semblait se réunir pour plonger Kalinovitch dans le ravissement. La soirée était claire et tiède ; le soleil, déjà bas, brillait comme une tache de feu au-dessus de la mer dont il dorait les petites rides. Les rameurs, au nombre de douze, étaient vêtus de chemises rouges ornées de passemente-

ries, leurs mouvements cadencés ressemblaient à des battements d'ailes. Le rivage était bordé de jardins d'où émergeaient des villas offrant les formes architecturales les plus variées. Dans plusieurs de ces habitations on jouait du piano ; çà et là se montrait tout à coup, dans un encadrement de verdure, une robe blanche, une jolie tête de femme. Le canot s'arrêta enfin devant une des maisons de campagne qu'un escalier de marbre mettait en communication avec la mer.

— Allons ! dit le prince en s'élançant à terre, et aussitôt il fit entrer Kalinovitch dans une allée où, chemin faisant, s'offrirent à leurs yeux tous les ornements décoratifs des villas pétersbourgeoises : au loin apparaissait une de ces charmantes maisonnettes gothiques qu'on peut encore voir dans les petites villes d'Allemagne. À mesure qu'ils avançaient, ils rencontraient plus d'objets sollicitant leurs regards : ici c'était une sorte de grotte, là un pavillon chinois auquel donnait accès une passerelle jetée en travers d'un cours d'eau ; ailleurs, des acacias formaient comme un corridor obscur ; à l'entrée se dressait sur un piédestal un Amour qui, le doigt levé, semblait menacer les mortels assez téméraires pour oser s'aventurer dans cet endroit. Aux abords de la maison, d'énormes caisses, contenant des végétaux gigantesques, entouraient un superbe massif de rosiers et de dahlias. Le balcon était tout tapissé de lierre. Les visiteurs trouvèrent la maîtresse du logis dans le premier salon. Elle était confortablement assise sur un petit divan, en face d'une table à ouvrage incrustée d'or. À l'occasion de son deuil, Pauline portait une robe blanche ; sa coiffure, qui devait avoir été inventée exprès pour elle, lui allait admirablement ; aussi pa-

rut-il à Kalinovitch qu'elle était rajeunie et embellie. Vis-à-vis d'elle était alors assis un monsieur d'un âge avancé et d'un extérieur sévère, qui avait deux plaques sur son habit.

— Mille roubles que vous ne devinez pas qui je vous amène ! dit le prince en entrant.

— Ah ! monsieur Kalinovitch ! Mon Dieu ! par quel hasard ? s'écria Pauline en lui tendant amicalement la main.

Après quoi, elle présenta Kalinovitch et le vieillard l'un à l'autre. Mon héros apprit ainsi qu'il se trouvait en face d'un de ces puissants personnages dont les simples mortels ne peuvent sans effroi entendre prononcer le nom. Il fit au vieillard un salut profond, craintif même, puis il s'assit dans une attitude respectueuse.

— J'ai eu l'honneur de me présenter chez vous aujourd'hui, Altesse, mais on m'a dit que vous étiez absent, commença le prince d'un ton qui témoignait aussi de son respect pour le haut dignitaire.

— Oui, je suis sorti de bonne heure aujourd'hui, répondit le vieillard en traînant la voix, comme pour rehausser l'importance de ses paroles.

— Et qu'est-ce que vous faites de la baronne ? demanda le prince à Pauline.

— Ah ! la baronne m'a mise dans une colère terrible aujourd'hui ! Figure-toi que j'attendais le comte à dîner, dit-elle en montrant le vieillard : elle a voulu être des nôtres ; seulement, à quatre heures, — personne ; à quatre heures et demie, — personne encore. Je commence à avoir une faim atroce ; finalement, le comte arrive ; mon

premier soin, naturellement, est de le gronder, n'est-ce pas ?

— Oui, et même sévèrement, répondit le vieillard avec un sourire.

— Et toujours pas de baronne ! continua Pauline. Enfin, à cinq heures passées, figure-toi, je reçois d'elle un mot ; elle m'écrit qu'elle ne peut pas venir dîner parce qu'un accident est survenu à son tilbury : or, elle s'est juré de n'aller jamais à la campagne autrement qu'en tilbury et conduisant elle-même.

Le comte hocha la tête.

— Une femme charmante ! Je l'aime extrêmement. Ah ! qu'elle est gentille ! N'est-ce pas ? dit Pauline en s'adressant au vieillard.

— Oui, c'est une femme de beaucoup d'esprit. Je l'ai connue tout enfant, et, dès cet âge, il y avait déjà en elle quelque chose d'extraordinaire. Une femme de beaucoup d'esprit ! répéta-t-il.

— Ah ! oui, oui, confirma Pauline. Eh bien, et vous ? Dites-moi, qu'est-ce que vous devenez ? demanda-t-elle à Kalinovitch avec l'intention évidente de l'arracher à son mutisme.

— Le bruit qui courait chez nous au sujet de M. Kalinovitch est complètement faux, dit le prince.

— Est-ce possible ? demanda Pauline, qui parut un peu troublée.

— Ce bruit est complètement faux, répondit Kalinovitch avec une grimace de mépris.

— Vraiment ! fit Pauline, et, abandonnant aussitôt ce sujet d'entretien, elle se hâta d'adresser une question quelconque au vieillard.

— Je crois que la baronne est arrivée, dit le prince.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria la maîtresse de la maison.

Au même instant, entra d'un pas rapide dans la chambre une femme très jolie et mise avec tant d'élégance que Kalinovitch n'aurait jamais supposé qu'on pût s'habiller ainsi.

— Bonjour, prince ! dit-elle vivement. Mon Dieu ! qui vois-je ? le grand-père ! ajouta-t-elle en s'adressant au vieillard.

— Voilà que vous me donnez encore ce nom ! répondit le comte avec un haussement d'épaules.

— Non, non ! vous n'êtes pas un grand-père ! vous êtes un jeune homme ! reprit la pétulante jeune femme. Bonjour, chère Pauline ! Ah ! je n'en puis plus ! ajouta-t-elle en s'asseyant sur le divan.

— Vous avez fait la route en tilbury ? lui demanda Pauline.

— Sans doute. Et figure-toi quel guignon j'ai : je viens de perdre un bracelet, — un cadeau de mon frère, — c'est pourquoi j'y tenais. Je ne sais pas encore moi-même comment cela est arrivé. Mon insupportable Beauty m'a donné beaucoup de fil à retordre : je suppose que le bracelet aura glissé à terre pendant que j'étais occupée à maintenir cette bête. C'est vexant !

— Et le baron vous permet de conduire vous-même ?

— Oh ! je ne l'écoute pas : libre à lui de bougonner.

— Il doit savoir maintenant qu'il prêche dans le désert, observa en souriant le vieillard.

— Je le pense ! reprit la baronne. Ah : à propos de mon bracelet, pour ne pas l'oublier, continua-t-elle en

s'adressant à Pauline : hier ou avant-hier, j'étais en ville, et j'ai passé chez M. Lobri. Il se charge de rassortir tous tes diamants et de les monter comme il convient. Je t'en prie, ne les confie pas à un autre : cet homme-là est un génie dans son genre.

— Je n'ai pas besoin, je crois, de les faire arranger tous, répondit Pauline.

— Si, tous, chère amie ; il le faut absolument ! insista la baronne. Tu sais comme les diamants se portent aujourd'hui. Rappelez-vous, dit-elle ensuite au vieillard, madame Peynard au bal des Vronsky. Elle était toute couverte de diamants, mais ils avaient été disposés avec tant de goût que rien ne blessait la vue et que l'ensemble offrait un aspect enchanteur.

— Vous avez beaucoup de bijoux ? demanda le comte à la maîtresse de la maison.

— Je suis même ennuyée d'en avoir tant, répondit-elle,

— Je t'en prie, chère amie, fais-nous-les voir, aie cette bonté ; les brillants sont ma passion ; je crois que, comme les bayadères, je passerais bien toute la journée à jouer avec des pierres précieuses, dit la baronne.

Pauline voulut d'abord refuser :

— À quoi bon ? c'est inutile...

— Je vais les chercher, fit le prince.

— Vous serez bien aimable, lui dit la baronne.

Le prince sortit et reparut peu d'instant après.

— Voilà qui n'est pas mauvais ! observa-t-il en passant à côté de Kalinovitch et en lui faisant soupeser la boîte assez lourde qu'il était allé chercher.

Pauline, obligée de s'exécuter, ouvrit l'écrin d'un air assez mécontent et en tira avec précaution différents objets.

— C'est magnifique ! c'est magnifique ! répéta en français le vieillard, qui examinait tantôt un solitaire, tantôt un diamant ou un collier de perles.

— Mais que toutes ces dispositions sont ridicules ! Voyez un peu ce peigne ! Ah ! que nos grand'mères étaient sottes de faire si mal valoir leurs bijoux ! s'écria la baronne, dont les yeux brillaient.

— Dernièrement, dit le prince au vieillard, nous sommes allés, ma cousine et moi, faire estimer tout cela chez un joaillier : indépendamment du travail, ces pierreries représentent une valeur intrinsèque de deux cent mille roubles.

— Je n'ai pas de peine à le croire, répondit le comte.

On alla ensuite prendre le thé dans la salle à manger ; là se trouvait, posé sur une table ronde, un énorme samovar en argent : cet objet, d'ancien style comme les bijoux, fournit un nouvel aliment à la conversation.

— Je ne sais non plus que faire de cette argenterie : tout cela est si vieux... dit Pauline.

— Pour ce qui est de l'argenterie, chère cousine, vous me permettrez de n'être pas du tout de votre avis. Les ciseleurs d'aujourd'hui sont des ânes à côté de ceux d'autrefois. Quelle finesse de travail ! Regardez-moi donc ces gladiateurs, ces bacchantes, ces naïades nues... Envoyer tout cela à la refonte, ce serait une impiété !

— Vraiment, je suis bien embarrassée ! reprit Pauline.

— Pourquoi l'être ? répliqua le prince. D'autant plus que, dans votre future demeure, il y aura probablement

une cheminée, et que ces merveilles y feront très bien comme garniture.

— Oui, cela peut être joli, pourvu qu'on évite l'excès, autrement on a l'air de tenir une boutique d'argenterie.

— Sans doute, il suffira de choisir les plus belles pièces. À quoi bon tout garder ? répondit le prince, et, se penchant à l'oreille de Kalinovitch, il ajouta tout bas : Après la campagne de Pologne, le feu général Chévaloff a été chargé d'administrer les biens confisqués, ce qui lui a permis, comme bien vous pensez, de rafler pas mal de choses.

La conversation se poursuivit longtemps encore sur ce sujet. À la fin, le prince fit remarquer à Kalinovitch qu'il était temps de partir, et tous deux prirent congé. Laissant là le reste de sa société, Pauline leur fit la politesse de les reconduire jusqu'au bout du jardin.

— Je vous en prie, monsieur Kalinovitch, ne m'oubliez pas, dit-elle. Accordez-moi une journée tout entière ; nous aurons tout le temps de causer, de faire des lectures ensemble. Si vous avez écrit quelque nouvel ouvrage, vous l'apporterez, n'est-ce pas ?

Kalinovitch s'inclina.

Le canot dans lequel ils étaient venus les ramena au bateau à vapeur. La mer, éclairée par la lune, était plus belle encore qu'à l'aller ; mais cette fois mon héros n'y fit pas attention.

— C'est un homme de grand mérite que ce comte, lui dit le prince, et il possède une influence considérable. Il aime beaucoup la petite baronne que vous venez de voir... Naturellement, il circule de nombreux cancans à ce propos ; mais, sans doute, les mauvaises langues ont

tort : la baronne est trop jeune et occupe dans la haute société une place trop en vue pour avoir avec ce vieillard les relations qu'on lui prête. Quoi qu'il en soit, elle jouit d'un grand crédit auprès du comte, et, si l'on veut obtenir quelque chose de lui, le mieux est encore de la mettre dans ses intérêts. Cela, du reste, n'est pas trop difficile, car c'est une personne qui aime beaucoup la dépense, et, par suite, se trouve dans de continuels embarras d'argent. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue quand on tient à l'avoir pour alliée.

Tout en écoutant ces paroles, Kalinovitch regardait d'un air sombre la coupole d'Isaac, qui brillait dans le lointain. En province, il avait pu conserver encore quelque noblesse de sentiments, mais à Pétersbourg cela devenait presque impossible. Le goût de l'étude, les rêves littéraires, la sympathie pour le bon Pierre Mikhaïlitch ; enfin, l'amour pour la douce et vaillante Nastenka : tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de poétique en lui s'effaçait devant le prosaïsme impitoyable de cette ville, où tout l'effort de l'homme se résume dans la poursuite de l'argent.

Arrivé à la porte de son logement, le jeune homme tira avec violence le cordon de la sonnette. Nastenka n'était pas encore couchée et alla elle-même lui ouvrir.

— Oh ! mon ami, comment rentres-tu si tard ? Où as-tu été ? Dieu sait par quelles inquiétudes j'ai passé !

— Vous n'aviez pas à vous inquiéter. Je suis allé à Pavlovsk avec des connaissances. On ne peut pas toujours rester entre quatre murs ! répondit Kalinovitch.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? Je t'ai attendu tout le temps. À l'heure qu'il est, je n'ai même pas encore dîné, reprit Nastenka.

— Rien ne vous empêchait de dîner ! répliqua-t-il, et il se coucha aussitôt.

Mais le sommeil ne rendit pas le repos à son esprit. Il rêva du comte, du samovar en argent, des cinq moulins !

X

Le prince occupait un des plus beaux appartements de l'hôtel Demouth. Un matin, assis devant son bureau, il se livrait à des opérations d'arithmétique. Par extraordinaire, ce gentleman si correct n'avait pas encore fait sa toilette, et portait pour tout vêtement une robe de chambre en soie. Debout en face de la cheminée se chauffait un monsieur en paletot, qu'à première vue on pouvait reconnaître pour un étranger. C'était un homme roux, au visage bouffi et à la tournure assez vulgaire.

— Cinq fois huit, — quarante. Parfait ! dit le prince en plissant son beau front.

Le monsieur roux sourit comme un homme content de lui-même.

— C'est gentil ! observa-t-il.

— Gentil, dites-vous ? Vous appelez cela gentil, quarante pour cent ?... Moi, je dis que c'est superbe ! s'écria le prince ; puis, après être resté quelque temps pensif, il ajouta comme s'il eût continué ses réflexions tout haut :
— Maintenant toute la question est de trouver les fonds.

À la rigueur, je sais bien à qui je pourrais m'adresser. Mais quoi ! c'est une personne de ma famille, elle ne voudra jamais entendre parler d'un prêt à intérêt, elle m'offrira l'argent gratis. Or, ce « gratis » est impossible à digérer pour moi. Je suis marchand dans l'âme. Je ne prêterais d'argent qu'à intérêt, je ne puis en emprunter qu'à la même condition. Vous comprenez, c'est le point d'honneur commercial.

— Je comprends, mais alors ?

— Sans doute, il faudra bien en passer par là ; seulement, je voudrais trouver un biais, de façon à n'être pas trop l'obligé de cette personne, répondit le prince, et il se mit à réfléchir.

Parut un laquais.

— Kalinovitch est venu, Altesse, annonça-t-il.

— Oh ! que le diable l'emporte ! Il prend bien son temps pour venir me voir ! fit le prince avec colère. Qu'il entre ! ajouta-t-il.

Le visiteur entra. Le prince le reçut avec son amabilité accoutumée.

— Bonjour, Jacques Vasilitch ; prenez place. Mais qu'avez-vous ? Comme vous êtes pâle et défait !

— J'ai été souffrant tous ces temps-ci, répondit Kalinovitch.

Le fait est qu'il ne se ressemblait plus à lui-même. Ses yeux avaient une étrange expression d'énergie.

— Mauvais, mauvais !... fit le prince d'un air distrait, et il se hâta de reprendre la conversation avec son précédent interlocuteur.

— Si l'on commençait les opérations après le mois de septembre ? demanda-t-il.

— Ce serait trop tard ! La machine arrivera par mer, il ne faut pas attendre la saison des glaces.

— Oui, la navigation serait interrompue... le diable sait combien c'est vexant ! s'écria le prince.

— De quoi s'occupe Votre Altesse ? demanda Kalinovitch.

— Je monte une sucrerie. Ce monsieur est M. Pembroke, un Anglais... Il a la bonté de s'associer avec moi pour l'exploitation d'un procédé dont il est l'inventeur, et si, avec l'aide de Dieu, nous parvenons à obtenir un brevet, nous pouvons compter sur quarante pour cent de bénéfices assurés.

En disant cela, le prince regardait du côté de la fenêtre.

— Il ne manque plus qu'une bagatelle, — l'argent ! poursuivit-il avec un sourire amer, et il y a tant de millionnaires qui ne font rien de leurs millions, qui les laissent dormir comme des chiens dans un vestibule ! Vous, en votre qualité d'industriel, continua le prince en s'adressant à l'Anglais, vous comprenez à quoi se réduit le rôle de l'argent dans les affaires. C'est une niaiserie, un moyen, quelque chose comme ce papier à lettres, qu'on peut trouver toujours et partout. L'important, c'est la pensée mère d'une entreprise, — l'idée ; mais chez nous on n'en juge pas ainsi. Quelque invention que vous ayez imaginée, eussiez-vous découvert un procédé pour décrocher les étoiles du ciel, si vous n'avez pas de capitaux personnels, vous n'aboutirez à rien !

— Le crédit fait défaut ! dit sentencieusement Pembroke.

— Absolument ! Aussi, faute de pouvoir aborder les grandes entreprises, on est forcé de se rabattre sur des mi-

sères. Moi, par exemple, voilà trente ans que je m'occupe de spéculations : sauf que je n'ai pas fait produire d'oranges à des bûches de tremble, je puis dire que j'ai mis la main à toutes sortes de choses ; eh bien, à quoi cela m'a-t-il mené ? Si l'on parvient à gagner dans son année trente mille malheureux roubles, on ne sait comment remercier Dieu !

Kalinovitch écoutait à peine cette conversation. Dès que le prince eut cessé de parler, il lui dit brusquement :

— J'ai une affaire dont je désire entretenir Votre Altesse.

— Quelle affaire ?

— Je ne puis m'en ouvrir que dans un tête-à-tête, reprit Kalinovitch.

— Oui... fit le prince, puis, se mordant les lèvres et fermant les yeux, il s'adressa à l'Anglais :

— Ainsi, sir Pembroke, notre affaire doit en rester là jusqu'à vendredi.

— Jusqu'à vendredi ?

— Oui. J'ai quelques arrangements à prendre d'ici là.

— Allons, *farewell* !

— Au revoir, mon ami, au revoir ! dit le prince, qui reconduisit l'Anglais jusque dans l'antichambre, et revint ensuite s'asseoir à sa première place.

— C'est une fameuse tête ! continua-t-il, et quel peuple étonnant que ces Anglais, mon Dieu ! Tenez, cet homme-là n'est qu'un simple machiniste, et, qui plus est, il s'enivre abominablement tous les soirs : eh bien, pour établir le devis d'une entreprise, il n'a pas son pareil !... Mais, voyons, mon cher Jacques Vasilitch, dites-moi

quelle est l'affaire qui me procure le plaisir de votre visite.

— Prince, commença Kalinovitch en s'efforçant de sourire, vous m'avez dit autrefois que Pétersbourg était une bonne école pour les jeunes gens...

— C'est une fort bonne école, en effet.

— Trop bonne même... Dernièrement, lorsque nous nous sommes revus, je ne me suis pas senti le courage de vous l'avouer, mais la vérité est que je me trouve maintenant dans une situation fort peu enviable.

— Cela ne va donc pas, la littérature ? demanda le prince d'un ton quelque peu moqueur.

Kalinovitch eut un sourire de mépris.

— Ne me parlez pas de la littérature ! répliqua-t-il. Tel que je suis organisé, les seules jouissances de l'inspiration ne sauraient me suffire. Écrire est pour moi un travail, et un travail pénible. Je ne pourrais me donner cette peine que si elle était récompensée par un sérieux profit pécuniaire ; or c'est ce qui n'est pas !

— En effet, il ne peut être question ici de profits sérieux. Les auteurs, que je sache, ne gagnent pas gros. Qu'on s'occupe de littérature pour s'amuser, pour tuer le temps, comme s'en occupaient les écrivains de ma génération, soit ! mais faire de cela un métier, fi ! c'est même rabaisser la dignité des lettres !

— Que faire ? reprit Kalinovitch : j'ai passé l'âge des études, et, d'ailleurs, à quoi m'auraient-elles conduit ? Fussé-je devenu un savant, je n'aurais jamais pu espérer qu'une place dans l'enseignement supérieur.

Le prince fit une grimace de dédain.

— Pour moi, commença-t-il en haussant les épaules, enseignement supérieur ou enseignement primaire, c'est tout un, à cela près que le premier s'applique à des sujets un peu plus larges ; et enfin, si l'on considère les professeurs en eux-mêmes, qu'est-ce que ces gens-là ? Je suppose que tous se recrutent parmi les séminaristes. On ne peut, je pense, les recevoir dans aucune maison convenable. Du moins, ni à Pétersbourg, ni à Moscou, je n'en ai jamais rencontré qui fussent mêlés à notre monde.

Kalinovitch ne répondit rien à cette observation.

— Le service public m'est également fermé, poursuivit-il sans relever sa tête qu'il tenait baissée depuis le commencement de l'entretien. Je suis allé chez le monsieur pour qui vous aviez eu la bonté de me donner une lettre...

— Oui, eh bien ?

— J'ai essuyé un refus : il n'y a pas de place vacante.

— C'est dommage ! Vous n'auriez pas pu servir dans des conditions plus agréables. Ce directeur est un si brave homme !

— Il m'a refusé, reprit Kalinovitch, et le pire, c'est de se voir réduit à l'inaction, alors qu'on sent en soi de la force, des capacités peut-être, enfin l'amour du travail !... Si j'avais des ressources, si une protection m'ouvrait la voie, je crois que je ferais mon chemin aussi bien qu'un autre.

— Qui en doute ? Cela est incontestable... Mais il faut trouver un moyen de sortir de là... vous ne pouvez pas rester dans cette position... Je désirerais beaucoup vous être utile, dit le prince.

Kalinovitch perdit contenance, ses traits se creusèrent, et son visage prit l'expression que les peintres ont coutume de donner aux têtes de martyrs.

— Je regrette amèrement aujourd'hui, Altesse, la faute que j'ai commise jadis en repoussant vos bienveillantes ouvertures au sujet de mademoiselle Pauline... dit-il avec embarras.

Surpris de la tournure que venait de prendre la conversation, le prince regarda son interlocuteur.

— Hum ! proféra-t-il, et il baissa les yeux d'un air confus. En effet, vous avez commis une faute.

— Peut-être y a-t-il encore moyen de la réparer, continua Kalinovitch en tambourinant sur la table avec ses doigts pour ne pas laisser voir que ses mains tremblaient,

— Hum !... À présent !... fit le prince, puis il posa un doigt sur son front, ferma les yeux et se mit à réfléchir.

— Toutes les erreurs sont difficiles à réparer, et surtout celle-là, répondit-il.

— Avec votre aide, cela ne sera peut-être pas impossible, reprit Kalinovitch.

— Tout dépend de la destinée, mais vous avez perdu beaucoup de vos chances.... oh ! oui, beaucoup ! Dans ce temps-là Pauline avait encore sa mère ; soit dit entre nous, la vieille était capricieuse, avare : naturellement sa fille avait envie de secouer ce joug et de s'arracher à l'ennuyeuse vie de province. Maintenant les circonstances ne sont plus les mêmes. Ensuite je sais positivement qu'alors vous lui plaisiez, mais quel sentiment éprouve-t-elle pour vous à présent ? je l'ignore. Rappelez-vous les vers de Pouchkine : « Qui lui indiquera une place au ciel en lui disant : Reste là ? Qui dira au cœur d'une fille,

jeune ou vieille : Ne change point ? » Enfin, à Pétersbourg, ce ne sont pas les coureurs de dot qui manquent : il y a déjà des généraux, des aides de camp de l'Empereur qui se sont mis sur les rangs...

— Assurément, Altesse, je n'aurais jamais osé commencer cet entretien, si, dans les récentes visites que j'ai faites à mademoiselle Pauline, je n'avais cru remarquer en elle la même bienveillance que par le passé.

— Vous avez eu raison d'aller la voir, et je me félicite de vous en avoir fourni l'occasion ; mais le fait est qu'à présent, mon très cher... du moment que nous traitons cette question, nous devons procéder avec une entière franchise vis-à-vis l'un de l'autre ; j'entrerai donc carrément en matière : mademoiselle Pauline et moi, nous savons très bien qu'actuellement vous vivez avec une femme... Vous le reconnaîtrez vous-même, c'est là une circonstance...

Kalinovitch fronça le sourcil.

— En admettant que cet obstacle existe, Altesse, j'y ai déjà songé et je puis l'écarter... dit-il d'une voix sourde.

— Il y a, mon très cher Jacques Vasilitch, différentes manières d'écarter un obstacle de ce genre, repartit le prince, j'ai l'expérience de la vie, et je sais comment, d'ordinaire, les choses se passent en pareil cas : pour faire un mariage d'intérêt, on quitte une maîtresse, sauf à la reprendre au lendemain de la noce... Est-ce ainsi que vous l'entendez ?

— Altesse, Pétersbourg ne m'a pas encore perverti à ce point ; d'ailleurs, dans mes dernières entrevues avec mademoiselle Pauline, j'ai pu mieux la connaître et l'apprécier.

— Cette personne a infiniment de mérite, il n'est même pas besoin de le dire. Mais, comme c'est une femme intelligente, fière, et peut-être même un peu portée à la jalousie, elle exigera sans doute que vous rompiez toutes relations avec votre ancienne maîtresse. Je me crois obligé de vous poser cette première condition : le bonheur de Pauline m'est aussi cher que celui de ma propre fille.

— Je comprends très bien cela, Altesse, répondit Kalinovitch.

— Oui ; maintenant, en ce qui me concerne personnellement, continua le prince, qui se leva et alla fermer la porte de la chambre, puisque vous faites appel à mon intervention, je veux vous demander une chose : avez-vous, oui ou non, complètement chassé de votre esprit toutes ces idées d'étudiant qui ne sont, au fond, que des sottises ? Cette question est fort importante pour moi.

Kalinovitch baissa la tête. Il comprenait très bien que, pour le succès de son affaire, il devait fouler aux pieds tous les scrupules qui, en dépit de sa propre volonté, continuaient à l'obséder.

— Je ne suis plus le même homme. Altesse... dit-il.

Le prince sourit.

— Dans le *Malheur de l'esprit*, observa-t-il, Platon Mikhaïlitch dit aussi à Tchadsky qu'il n'est plus le même homme ! À vous parler franchement, je crains d'entrer en relations intimes avec vous, car je me souviens de la façon dont, une fois déjà, vous m'avez rabroué du haut de votre puritanisme universitaire, et je ne me soucie pas d'affronter de nouveau un pareil risque.

— Je ne suis plus le même homme... répéta Kalinovitch.

Le prince resta un moment pensif.

— C'est bien, je vous crois, reprit-il, et je commencerai par vous dire que je suis un *marchand*, c'est-à-dire un homme n'entreprenant rien qu'en vue d'un gain palpable ; de plus, me prendre mon temps en m'employant à une besogne quelconque, c'est la même chose que me prendre mon argent... j'ai déjà trop de mes propres affaires : si, par surcroît, je m'occupe de celles des autres, je suis forcé de négliger quelque-une des miennes, et il en résulte pour moi une perte sèche : — première considération ! Secondement, mon influence sur mademoiselle Pauline est peut-être plus forte que vous ne le supposez... Ma qualité de parent, de vieil ami, enfin ma participation à toutes ses affaires a fait de moi son conseiller le plus écouté, son confident le plus intime. Toutes les fois que ma cousine s'est sentie portée d'inclination pour quelqu'un, j'en ai été informé, et sans doute elle ne se déciderait jamais à contracter un mariage qui n'aurait pas mon approbation. Je dirai plus : lors même qu'elle serait indifférente à l'égard d'un prétendant, il dépendrait de moi de modifier ses dispositions dans un sens favorable. Troisième point : son mari, quel qu'il soit, aura environ soixante mille roubles de rente, — le revenu d'un prince régnant ! Eh bien, l'homme qui, grâce à moi, entrera en possession d'une telle fortune, ne pourra pas se plaindre si, en retour, je lui demande cinquante mille roubles. Quant à offrir mes services gratuitement, en vérité, ce serait stupide ! J'ai quatre enfants, et si je n'avais pris pour règle de grappiller partout où c'est possible, il y a longtemps que j'aurais fait faillite ; devant une pareille logique il n'y a pas de morale qui tienne. Aussi, pensez de

moi ce que vous voudrez, c'est à prendre ou à laisser : ni pour vous, ni pour personne au monde, je n'agirai autrement dans cette affaire ! acheva le prince, et, fatigué, il se renversa dans le fond de son fauteuil.

Si peu d'illusions que Kalinovitch eût conservées sur la délicatesse de son interlocuteur, ce langage ne laissa pas de le confondre. D'ailleurs, le marché qu'on lui proposait n'était pas seulement ignoble, il le jugeait encore inexécutable.

— Je n'ai pas cette somme, Altesse, déclara-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! je ne suis pas assez fou pour compter sur votre argent, je sais bien que vous n'en avez pas ! s'écria le prince. Ce n'est pas ainsi que j'entends procéder. Pour le moment, toute la question est celle-ci : Acceptez-vous l'arrangement que je vous propose, oui ou non ? Si vous l'acceptez, c'est bien ; si vous le refusez, c'est encore bien.

— Je l'accepte, répondit Kalinovitch.

— Alors, c'est une affaire conclue. Toutefois, à l'heure qu'il est, je ne puis rien vous promettre : il faut, auparavant, que je sonde mademoiselle Pauline. Si ses sentiments se trouvent être conformes à nos désirs, j'aurai encore à vous soumettre quelques points de détail, qui, je l'espère, ne donneront lieu à aucune difficulté entre nous.

Le jeune homme se leva et prit son chapeau.

— Quand pourrai-je connaître mon sort, Altesse ? demanda-t-il.

— Dès demain, répondit le prince en lui serrant la main et en le reconduisant : je vais aller aujourd'hui même à Péterhoff, et demain j'aurai l'honneur de vous faire mon rapport, monsieur le futur millionnaire !

Pour être juste envers mon héros, je dois dire qu'il souffrait cruellement : en sortant de l'hôtel Demouth, il se faisait l'effet d'un criminel. Ce fut sous cette impression qu'il traversa la perspective Newsky, où il croisa une foule de promeneurs insoucians et gais, dont, sans doute, la conscience était bien plus lourdement chargée que la sienne. Arrivé chez lui, Kalinovitch trouva Biélavine assis à côté de Nastenka. La jeune fille était en larmes et tenait une lettre à la main. Sans faire attention à cela, il salua silencieusement le visiteur et s'assit.

— Je viens de recevoir une lettre, commença Nastenka. Mon père est mort !

Kalinovitch la regarda et devint encore plus pâle. Elle lui tendit la lettre écrite par Pélagie Eugraphovna, qui se trouvait maintenant sans pain et sans asile, le petit domaine des Godnieff ayant été vendu à la requête du maître de poste. Dans son grimoire presque illisible, la femme de charge racontait la fin du vieillard : durant les derniers jours de sa vie, il ne cessait de se lamenter sur l'absence de sa fille et de son gendre ; ce chagrin avait hâté sa mort... Kalinovitch changea de visage.

— Il ne manquait plus que cela ! dit-il avec un accent désespéré.

Nastenka, les yeux fixés sur ceux de son amant, attendait une parole de consolation ; mais il ne proféra pas un mot de plus. Biélavine le regardait sans parler.

— C'est encore une question de savoir lequel est le plus à plaindre, de celui qui est mort ou de celui qui survit ! dit-il, en manière de condoléance, à Nastenka.

— Ce n'est pas encore cela qui me désole le plus, Michel Serguieitch, répliqua-t-elle : je sais que mon père

était âgé... Je prierai pour lui, je ferai dire une messe pour le repos de son âme ; mais j'aurais voulu le voir encore une fois dans cette vie... J'avais comme un pressentiment de sa fin prochaine, c'est pourquoi, dans ces derniers temps, j'étais impatiente de me rendre auprès de lui. Malheureusement, Jacques Vasilitch ne pouvait pas s'absenter... Ainsi, il était dit qu'aucune de mes espérances, aucun de mes désirs ne se réaliserait.

À ces mots, Kalinovitch ressentit au cœur une douleur cuisante, et, comme cela lui arrivait toujours dans l'excès de la souffrance, il se fâcha.

— Si vous aviez envie de partir, il n'y paraissait guère, dit-il, car tous ces jours-ci vous n'avez eu en tête que de jouer la comédie.

— Et tu n'as pas honte de parler ainsi ! Ah ! Jacques, Jacques ! répondit Nastenka ; puis s'adressant avec un triste sourire à Biélavine : — Vous n'imagineriez pas, continuât-elle, pourquoi il est maintenant en colère contre moi. Cet étudiant, que vous avez vu ici, venait sans cesse me prier de prendre part à la représentation qu'il organise. J'avoue que je me suis laissé entraîner, je suis allée répéter la pièce, cela me plaisait beaucoup. Qu'y a-t-il là de sot ou de ridicule ? Si, par exemple, l'idée me venait de jouer du piano, je suis sûre que Jacques Vasilitch ne dirait rien, parce que c'est reçu et que les princesses jouent de cet instrument. Mais parce que j'ai osé manifester le désir de jouer sur un théâtre, depuis quinze jours je n'entends de lui que des mots blessants, et, même dans ce moment si cruel pour moi, il faut encore qu'il m'adresse des reproches !

— Je ne vous adresse pas de reproches, je constate simplement un fait, reprit Kalinovitch. Vous pouviez prévoir cette mort, et, si elle vous afflige tant, vous auriez mieux fait de ne pas venir, grommela-t-il entre ses dents.

— Comment ! tu trouves mauvais que je sois venue ? quand c'est toi-même qui m'as écrit...

— Je n'ai rien écrit, fit-il d'une voix plus sourde encore.

Nastenka n'y tint plus.

— S'il est possible de dire cela ! s'écria-t-elle en frappant ses mains l'une contre l'autre : Dieu te punira, Jacques, de ta manière d'agir envers moi ! Je vous le dis franchement, Michel Serguieitch : vous êtes son ami ; parlez-lui un peu... je ne sais ce qu'il a depuis quelque temps, il me met au supplice... je ne reçois de lui que des sarcasmes, des avanies, des marques de mépris... Il semble ne désirer que ma mort. Enfin, je vais prier Dieu : Seigneur, apprend-moi comment je dois me conduire avec lui ! Vous-même, vous venez de l'entendre... au moment où j'ai perdu mon père, vous voyez ce qu'il me dit !

Nastenka ne put continuer et se retira en sanglotant dans sa chambre.

— Je vous conseille de vous plaindre ! murmura Kalinovitch, tandis qu'elle sortait.

— Écoutez, Jacques Vasilitch, c'est terrible, vraiment ! dit Biélavine, qui jusqu'alors avait gardé le silence : pourquoi tourmentez-vous cette femme ? Qu'a-t-elle fait qui vous autorise à la traiter ainsi ?

— Permettez, Michel Serguieitch ; moins que personne vous avez le droit de juger ma conduite : jamais vous

n'avez travaillé pour gagner votre vie, et vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir avec cela une femme capricieuse sur les bras.

— Où voyez-vous donc des caprices ? demanda Biélavine.

— Je sais ce que je dis ! Si je suis agité, furieux, j'ai lieu de l'être, tandis qu'elle n'est pas dans le même cas ! vociféra en rougissant Kalinovitch, et il passa dans son cabinet.

Cependant, loin de se calmer, la crise nerveuse à laquelle Nastenka était en proie prenait, au contraire, un caractère plus aigu : de tout l'appartement, on entendait les sanglots de la jeune fille. Biélavine, péniblement impressionné par toute cette scène, resta quelque temps pensif ; puis il se rendit auprès de Kalinovitch.

— Écoutez, lui dit-il, Anastasia Pétrovna est souffrante ; il faudrait, au moins, faire venir un médecin.

— Il y a ici des domestiques ; qu'ils aillent en chercher un, répondit Kalinovitch.

— Si on l'envoie chercher par un laquais, il ne se dérangera peut-être pas. Et puis, chez qui envoyer ? Le mieux est que j'y aille moi-même.

— Allez-y, si vous avez tant de temps à perdre, reprit Kalinovitch.

Biélavine haussa les épaules et sortit. Une demi-heure après, il revint avec un médecin.

Kalinovitch ne se montra même pas. Il fit appel à toute son énergie pour conserver cette infernale indifférence, sachant que Nastenka n'était encore qu'au commencement de ses épreuves !

XI

À sept heures du soir, Pauline, assise au bord de la mer, interrogeait des yeux l'horizon. La campagne autorisant une certaine liberté de costume, elle portait une blouse de mousseline qui tombait en plis négligés sur le pavé du quai. Un mantelet d'hermine, jeté sur ses épaules, la protégeait contre l'influence du vent de mer ; ses pieds étaient chaussés de pantoufles brodées d'or. Ainsi vêtue, Pauline avait plutôt l'air d'une femme mariée, d'une mère de famille, que d'une demoiselle. Au loin apparut un canot.

« Je crois que c'est lui ! » pensa-t-elle, et elle se mit à regarder avec un redoublement d'attention.

C'était en effet le prince qui arrivait.

— Bonjour ; vous êtes seule ? dit le visiteur en sautant à terre.

— Oui.

— Tant mieux !... J'ai à vous entretenir d'une affaire très importante... Allons à la maison.

— Soit. Mais tu sembles bien fatigué, mon pauvre ami !

— Je n'en puis plus ! La journée a été chaude pour moi, répondit le prince en entrant dans le salon et en se jetant sur un fauteuil.

Pauline s'assit non loin de lui.

— Qu'est-ce que tu as donc fait ? demanda-t-elle.

— Ce que j'ai fait ? D'abord j'ai causé d'affaires avec un monsieur ; ensuite est venu un autre monsieur avec qui je n'ai parlé que de vous.

— Comment cela ?

— C'est quelqu'un qui désire obtenir votre main et votre cœur.

Pauline rougit un peu.

— Oh ! quelle bêtise ! Qui est-il ? demanda-t-elle.

— Une ancienne connaissance... Kalinovitch ! répondit le prince, et il baissa les yeux.

Pauline se contenta de sourire.

— Depuis longtemps déjà, il me questionnait à votre sujet, continua le prince du ton le plus indifférent ; mais aujourd'hui enfin, il s'est franchement déclaré et m'a prié de lui faire connaître votre réponse.

Silencieuse, Pauline réfléchissait, tout en caressant sa pelisse.

— Ce n'est pas un parti brillant pour Pétersbourg, observa-t-elle.

— Sans doute ; du reste, qu'importe ? répliqua le prince ; puis il s'arrêta et reprit après une courte pause :

— Il ne m'appartient pas d'émettre un avis dans la circonstance présente ; c'est à vous de faire ce que vous dira votre cœur.

Pauline sourit avec amertume.

— Que peut dire mon pauvre cœur ? commença-t-elle en portant la main à ses yeux : tu sais très bien que je n'ai jamais aimé que toi au monde ! Quelque homme que j'épouse, le cœur ne peut avoir aucune part à mon mariage.

Le prince baissa de nouveau les yeux.

— Alors, sans doute, j'étais jeune et j'ai agi follement, continua Pauline ; mais je ne suis guère devenue plus sage ; j'ai toujours pensé, toujours espéré qu'un jour tu serais libre.

— Puisque je ne le suis pas, ma cousine, il faut se faire une raison, reprit le prince.

Pauline soupira.

— Je sais que tu ne l'es pas, fit-elle du même ton mélancolique, et elle poursuivit : Du temps où je menais cette affreuse vie auprès de ma mère, quand je n'avais pas plus de liberté qu'une esclave, alors, à coup sûr, j'aurais volontiers épousé le premier venu ; mais maintenant... je ne sais pas... Il est terrible de reprendre de nouvelles chaînes, et à quoi bon ?

— Vous parlez de chaînes futures, mais quelle est en ce moment votre position ? répliqua le prince : retourner en province, dans notre ennuyeuse et cancanière localité, — vous ne le voudriez pas, ce serait un crime ! D'autre part, mes affaires ne me permettent pas de me fixer à Pétersbourg, — donc autant vaut vous marier, puisque nous ne pouvons pas vivre l'un près de l'autre.

Pauline était songeuse.

— Si, comme vous le dites, le parti qui se présente pour vous est peu brillant, continua-t-il avec force, cette circonstance fait à mes yeux son principal mérite. Certes, dans votre situation actuelle vous pouvez épouser un homme riche et haut placé... Mais, chère cousine, Dieu sait comment cet homme-là considérera le passé et réglera l'avenir. Alors peut-être vous vous serez forgé, en effet, des chaînes beaucoup plus lourdes que les anciennes.

Pauline rougit et resta silencieuse, absorbée qu'elle était dans ses réflexions.

— Ce monsieur, c'est une autre affaire, poursuivit le prince : nous le prenons sur le pavé où il traîne la misère, il nous devra tout. Ne vous ayant rien donné, il devra,

bon gré, mal gré, fermer les yeux sur bien des choses ; et si même il s'avisait de vous contrecarrer en quoi que ce soit, vous pourriez toujours le mettre à la raison en lui coupant les vivres.

Pauline continuait à réfléchir.

— Comment se fait-il que cette idée lui vienne maintenant ? Tu te rappelles ton premier entretien avec lui ? demanda-t-elle.

— Eh ! cela ne signifie rien ! Il avait alors une amourette d'étudiant, — voilà tout !

— Une amourette qui dure encore. Cette dame est ici !

— Cette dame donne maintenant dans tous les excès, reprit en riant le prince. Il a part à ses faveurs peut-être avec quatre ou cinq autres, et de semblables liaisons ne sont pas difficiles à rompre. C'est, du reste, la première condition que je lui ai posée ; il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter de cela. L'essentiel est qu'il vous plaise, puisque, après tout, c'est de mariage qu'il s'agit entre vous et lui : — toute la question est là.

— Je te l'avouerai franchement, il me plaît plus que personne, mais en même temps je crois qu'après tant de souffrances, mon cœur endolori a perdu la faculté d'aimer. D'ailleurs, ajouta Pauline après être restée un instant pensive, c'est un homme intelligent, on pourra le faire entrer au service.

— Certainement ! dit le prince. Et puis il est homme de lettres ; or, si ces messieurs comptent pour fort peu de chose quand ils sont pauvres, il n'en est plus de même du moment où ils ont pour eux le prestige de la fortune ; et, dans ce siècle éclairé, il est, ma foi, tout aussi honorable

d'être la femme d'un écrivain que celle d'un général quelconque.

— Sans doute ! reconnut Pauline.

Le prince vit très bien que, du côté du mariage, il avait cause gagnée, mais il poursuivait encore un autre but.

— Je ne sais comment vous en jugerez, commença-t-il, mais il me semble que, vivant à présent à Pétersbourg, dans un monde assez distingué, vous ne devez pas avoir l'air d'épouser un gueux. Il faut que, pour la société, votre futur ait de la fortune. On pourra répandre sous main le bruit que c'est un ancien amoureux dont votre mère n'a pas voulu pour gendre parce qu'il n'appartenait pas au tchin : comme votre cœur fait bon marché d'une objection semblable, vous l'épousez, et voilà tout ! Rien de plus facile que d'accréditer cette version : vous n'avez qu'à lui offrir en cadeau une certaine somme d'argent, de la sorte il pourra faire figure, et personne ne s'avisera de plaisanter sur votre choix.

— Oui, on pourra faire cela, répondit Pauline.

— Il faut le faire, insista le prince, d'autant plus qu'en agissant ainsi, vous prévenez les questions, les commentaires auxquels un pareil mariage donnerait lieu. Dans ces conditions, l'étonnement du public n'a plus de raison d'être : le prétendu est un jeune homme intelligent, distingué, en possession d'une certaine fortune, — par conséquent votre égal.... Et puis, si plus tard il voulait élever la voix, trancher du maître, vous pourriez d'un mot lui imposer silence : « Monsieur, on vous a payé, vous n'avez rien à dire. »

Pauline restait toujours pensive.

— Voilà ! acheva le prince en tendant la main à sa cousine. Elle lui donna la sienne.

— Eh bien, que faut-il répondre à ce monsieur ? demanda-t-il d'un ton câlin.

— Ah ! à M... à M..., répéta Pauline ; dis-lui ce que tu veux, cela m'est égal.

— Alors c'est oui, — n'est-ce pas ?

— Soit !

Le prince se leva aussitôt.

— Adieu, dit-il.

— Où vas-tu donc ? Reste.

— Non, je ne puis pas ; il est temps que je vous quitte. Adieu.

— Adieu.

Quand il lui baisa la main, Pauline ne put contenir son émotion ; elle le serra dans ses bras et lui posa sa tête sur l'épaule. De grosses larmes jaillirent sur ses joues.

— J'ai peur, mon ami, j'ai peur ! fit-elle.

— Ah ! vous vous rappelez le vieux proverbe : « Point de mariage sans larmes » ? répondit le prince en la menaçant du doigt ; puis il se dégagea doucement, et après lui avoir dit une dernière fois : « Adieu ! » il s'éloigna en toute hâte.

Bien souvent, dans la suite, Pauline se demanda comment elle avait pu si vite et si légèrement donner sa parole. Sans doute, comme toute fille, elle avait envie de se marier ; sans doute aussi, son attachement pour le prince, cet attachement dont elle venait de parler, s'était beaucoup refroidi et même, depuis quelque temps surtout, commençait à faire place à la défiance ; car elle avait remarqué combien son amant était avide. Enfin Kalino-

vitch lui plaisait en effet, et par son intelligence, et par une certaine ressemblance physique qui existait entre eux : il était comme elle blond, maigre et pâle. Mais à cela se réduisaient, en ce moment du moins, toutes les raisons qui l'avaient décidée à prendre une détermination si grave. « Le destin l'a voulu », se répondait-elle d'ordinaire.

De retour à Pétersbourg, le prince se rendit d'abord chez son Anglais, qu'il trouva, comme de coutume, fortement pris de boisson, mais conservant néanmoins l'usage de toutes ses facultés intellectuelles.

— Eh bien, sir, commença-t-il, notre affaire marche : d'ici à un mois nous aurons cinquante mille roubles... Vous comprenez ?

— Oui, je comprends. Tant mieux, répondit Pembroke.

— Tant mieux, sans doute, reprit le prince d'un air soucieux ; le malheur est que, pour obtenir cette méchante somme, j'ai dû me fermer une bourse où j'aurais pu puiser durant toute ma vie. Mais quoi ! il le fallait, à moins de renoncer à notre entreprise. Or, quand j'ai une idée dans la tête, le diable ne l'en délogerait pas.

— Si vous étiez à Londres, vous feriez beaucoup d'affaires : vous êtes fort intelligent.

— Je le suis un peu. Mais, batuchka, couchez-vous et dormez bien : demain il faudra que nous nous mettions en campagne pour obtenir le brevet.

— Oui, je vais faire un bon somme, dit l'Anglais.

— C'est cela, couchez-vous !

Sur ce, le prince quitta Pembroke et revint chez lui, où il ne fut pas peu surpris de trouver Kalinovitch. Le jeune homme était pâle et soucieux.

— Votre affaire est en bonne voie, Jacques Vasilitch, lui dit le prince. Le succès a même dépassé mon attente : Pauline consent presque.

À ces mots, Kalinovitch devint encore plus pâle. Son interlocuteur s'en aperçut.

— Mais qu'avez-vous ? Est-ce que vous allez plus mal ? Vous avez fort mauvaise mine.

— Non, ce n'est rien, répondit le visiteur : la femme dont nous avons parlé ensemble... je ne sais pas..., je ne puis pas l'abandonner ! prononça-t-il d'une voix entrecoupée.

Et, prenant sa tête dans ses mains, il se jeta sur le divan. À son tour, le prince changea de couleur.

— Que dites-vous là, mon cher ? Voyons, est-ce possible ? Vous l'aimez donc bien ?

— Je n'en sais rien : je l'aime et la hais en même temps ! voilà tout ce que je puis vous dire, reprit Kalinovitch, qui semblait avoir perdu la raison.

— D'un côté comme de l'autre, vous avez tort, répliqua le prince : vous n'avez pas plus lieu de la haïr que vous n'avez lieu de vous inquiéter à son sujet. À présent, grâce à Dieu, les femmes ne meurent plus d'amour !

— Si, elles en meurent ! s'écria le jeune homme. À vrai dire, votre incrédulité s'explique, car ce n'est pas chez vos princesses que les désespoirs d'amour font des victimes ; mais dans les autres classes. Dieu merci, cela se voit encore. Une fois déjà elle a voulu se tuer, uniquement parce que je ne lui écrivais pas.

Le prince, les bras croisés, écoutait Kalinovitch.

— Rien que pour cela ! Ah ! mais c'est très touchant ! ricana-t-il.

— Prince, je vous prie de ne pas parler ainsi. Votre cynisme, en général de mauvais ton, est ici souverainement déplacé. Vous ne sentez pas vous-même combien vous vous dégradez en tenant un pareil langage, répondit Kalinovitch avec irritation.

Le prince haussa les épaules.

— Admettons, commença-t-il, que je me dégrade parce que je ne comprends pas l'amour à votre manière ; je pourrais vous faire observer que mon âge m'autorise à penser là-dessus autrement que vous. Mais laissons cela, et causons simplement comme causent entre eux des gens d'honneur. Rendez-vous un peu compte de ce que vous faites. Pas plus tard qu'aujourd'hui, vous venez me dire qu'une demoiselle vous plaît, et vous me priez de lui transmettre de votre part une demande en mariage ; la démarche faite en votre nom est favorablement accueillie ; sur ce, vous déclarez que vous aimez une autre personne et que vous ne pouvez pas la quitter... Vous aurez beau dire, ce sont là les agissements d'un fou ; il est impossible de traiter avec vous une affaire quelconque.

— Oui, je suis presque fou ! répondit Kalinovitch, mais, mon Dieu ! mon Dieu ! si seulement elle savait ce que je souffre, elle me pardonnerait. Comprenez-vous ce qu'il y a dans mon âme ? C'est l'enfer que j'ai là ! Épargnez-moi ! acheva-t-il en se frappant la poitrine.

— Je comprends fort bien tout cela, répliqua le prince, et je vous dirai que tout le mal vient de votre sottise éducation universitaire : elle vous farcit la tête de toutes sortes

d'idées généreuses et sentimentales dont l'application est impossible dans la vie. Les Allemands, du moins, ne déraisonnent ainsi que pendant la durée de leurs études ; au sortir de l'université, ils retrouvent le sens commun, tandis que chez nous ces billevesées empoisonnent l'existence entière. À votre place, un sous-officier de la garde à cheval n'aurait pas une minute d'hésitation, parce que la chose n'en vaut vraiment pas la peine ; et vous, homme intelligent et instruit, vous ne voulez pas faire le moindre effort sur vous-même pour juger froidement la situation... C'est de l'enfantillage, pas autre chose !... Vous vous êtes acoquiné avec une fillette qui vous aime ; vous l'aimez aussi, et encore j'en doute ; mais n'importe... Un autre parti s'offre pour vous, un parti brillant qu'un chambellan s'estimerait fort heureux de rencontrer sur son chemin. Indépendamment de la fortune, la personne en question possède un grand mérite, vous le reconnaissez vous-même ; de plus, elle a conservé pour vous un tel attachement qu'elle désire, avant de devenir votre épouse, vous faire cadeau de cent mille roubles : cela, à seule fin d'épargner une petite souffrance à votre amour-propre, et pour que le monde ne puisse voir en vous un pauvre diable se mariant par intérêt. Quelle estime, quelle reconnaissance ne mérite pas une femme capable de tant de délicatesse ! Cent mille roubles ! poursuivit le prince en s'échauffant de plus en plus : pour une pareille somme on peut bien, me semble-t-il, renoncer à n'importe quelle amourette. Enfin, si vous êtes si attaché à cette jeune fille, donnez-lui quelque quinze mille roubles d'argent : par là, vous assurerez bien mieux son avenir qu'en continuant à vivre avec elle, ce

qui ne peut que vous conduire tous deux à la plus noire misère. L'amour même vous oblige à agir ainsi.

— Un million ne compenserait pas, aux yeux de cette femme, la perte de mon amour, dit Kalinovitch.

— Oui, d'abord peut-être elle pleurera un peu, et même il est probable qu'elle repoussera votre argent avec mépris ; mais, après réflexion, elle le serrera dans une cassette, et, si c'est une fille intelligente, elle comprendra sans doute qu'en la quittant vous lui donnez une bien plus grande preuve d'amour que si vous restiez son amant toute votre vie ; — oui, c'est comme cela, soyez-en sûr... Plus tard, quand son chagrin sera calmé, qu'est-ce qui l'empêchera d'épouser ici un chef de bureau, et de le rendre père d'une nombreuse lignée ? Pour la santé de leurs enfants, les époux loueront en été une campagne à Bezborodko, et ils vous béniront au fond de leur âme comme un véritable bienfaiteur.

— Et si elle n'a pas la force de vivre jusqu'à cet heureux temps ? repartit Kalinovitch ; si elle succombe à son chagrin ?

— Encore ! Allons, décidément, vous y tenez ! reprit le prince avec ironie. J'ai lu, en effet, de ces choses-là dans les romans, mais j'avoue n'en avoir jamais rencontré dans la vie. Assez, mon cher ! Pour mon compte, je commence à être aussi honteux que las d'une conversation qui roule sur de telles fadaïses. Vous n'avez pas de volonté, monsieur, pas de caractère, — voilà le fait !

Kalinovitch restait pensif.

— Si je la vois encore une fois, c'est fini ! Je ne serai plus capable de rien faire... Enfin, ce Biélavine... proférait-il.

Le prince sourit et se renversa sur le dossier de son fauteuil.

— Dieu miséricordieux ! C'est le comble de l'enfantillage ! s'écria-t-il. Allons, soit, ne la revoyez pas ! Au fait, quel besoin avez-vous d'aller affronter ces cris et ces gémissements de femme ? Logez chez moi cette nuit, et demain écrivez-lui un petit mot : « Ma chère, je vais bien, mais une affaire urgente, qui doit assurer notre bonheur, exige mon départ. » Puis, quand vous vous marierez, vous lui enverrez de l'argent, et la situation sera réglée, c'est simple comme bonjour ! Je l'avoue, Jacques Vasilitch, je me faisais une tout autre idée de votre intelligence et de votre caractère.

— Malheur à qui vous tombe entre les mains, prince : il est brisé ! observa le jeune homme.

— On ne vous brise pas, on vous redresse ! répliqua le prince. Du reste, je suis bien bon de tant insister. Voici mon dernier mot : agissez comme il vous plaira ! acheva-t-il avec colère, et, prenant des papiers sur sa table, il se mit à les examiner.

Pendant près d'une heure la conversation resta interrompue.

— Prince ! sauvez-moi de moi-même ! dit enfin Kalinovitch d'une voix suppliante.

En ce moment, il paraissait véritablement à plaindre.

— Mais, mon cher, que voulez-vous que je fasse ? reprit avec intérêt le prince.

— Faites ce que vous voudrez, — je suis à vous, répondit le jeune homme.

— « Tu es à nous, tu es à nous ! jure sur le glaive ! est-il dit dans je ne sais plus quel drame ; mais, comme à notre

époque les glaives sont démodés, il est préférable de jurer sur un papier timbré. En conséquence, vous plaît-il de m'écouter ?

— Parlez.

— Vous venez de me prouver, monsieur, qu'il n'y a pas à faire fonds sur vos résolutions. Comme il est fort possible qu'un beau matin la fantaisie vous prenne de revenir à vos idylliques amours, ne trouvez pas mauvais que je m'assure contre ce risque, en vous priant de me garantir d'avance, par une lettre de change, le paiement des cinquante mille roubles convenus. C'est une simple formalité qui ne vous expose à aucun danger, car vous n'avez pas un kopeck, et, de mon côté, je n'ai pas la moindre envie de vous entretenir à mes frais dans une prison pour dettes. Quand, grâce à moi, vous serez entré en possession d'une fortune, alors vous solderez l'effet. Est-ce entendu ?

Pendant que le prince parlait, Kalinovitch tenait ses yeux obstinément fixés sur lui.

— En vérité, prince, nous sommes de fiers coquins tous les deux !...

— Possible, mais que faire ?

Le jeune homme eut un sourire plein d'amertume.

— Sans doute, avec les brigands il faut être brigand, dit-il, et, acceptant, pour la nuit, l'hospitalité du prince, il s'efforça de refouler au dedans de lui-même les sentiments qui l'agitaient.

XII

Le lendemain, Kalinovitch, qui semblait avoir abdiqué toute volonté personnelle, écrivit à Nastenka, sous la dictée du prince, une lettre conçue en termes vagues, mais assez consolants. On loua, dans l'aristocratique rue des Italiens, une maison contenant deux logements distincts : l'un fut destiné au prince, l'autre au futur époux. Le gentilhomme avança à son protégé une petite somme de deux mille roubles et, en retour, lui fit souscrire un billet de cinquante-deux mille roubles. Deux jours après, ils se rendirent ensemble chez la fiancée.

— Bonjour, Kalinovitch ! dit-elle en les voyant arriver.

À ces mots, prononcés d'un ton significatif, le jeune homme ne répondit rien.

Pendant toute la matinée, Pauline promena les visiteurs à travers les diverses dépendances qui donnaient un air de ferme à sa villa. Elle leur fit notamment admirer l'étable où se trouvaient trois belles vaches circassiennes. Dans les deux chevaux gris de l'écurie, Kalinovitch reconnut les trotteurs qui étaient attelés au phaéton du prince lorsqu'il avait rencontré ce dernier sur la perspective Newsky. Pauline se fit apporter du pain, et, bravement, l'offrit elle-même à ces bêtes fougueuses. La pseudo-fermière avait aussi des poules qu'elle se plaisait à nourrir de ses propres mains. Elle s'étendait en explications de toutes sortes, comme pour initier son futur mari au train-train d'une maison dont il allait devenir le propriétaire. Ce fut seulement après le dîner que le prince, jugeant le moment propice à une causerie intime, aborda enfin la grosse question.

— Ma cousine, dit-il, j'ai transmis vos paroles à Jacques Vasilitch, mais il désire sans doute que vous les lui confirmiez vous-même.

Pauline confuse baissa les yeux, et répondit qu'elle était prête à le faire.

— Cela convient, reprit le prince, qui s'approcha d'abord du balcon, puis quitta la chambre pour laisser aux deux futurs époux toute facilité de s'expliquer ensemble.

Restés en tête-à-tête, ceux-ci gardèrent assez longtemps le silence.

— Dites-moi, Kalinovitch : est-ce que je vous plais ? Je sais que je ne suis ni jeune ni belle... commença Pauline.

— Si vous ne me plaisiez pas, pour quel motif vous demanderais-je en mariage ? balbutia le jeune homme.

— Mais vous aimiez mademoiselle Godnieff ? demanda Pauline.

— Oui, je l'ai aimée, répondit-il.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

— C'est bien vrai que vous renoncez à elle ?

— Elle m'a trompé, articula avec effort Kalinovitch.

— Ce n'est pas possible ! Non !... ce que vous dites m'étonne au plus haut point... Non, cela ne peut pas être vrai !

— Elle m'a trompé, répéta Kalinovitch avec une grimace.

— Ce sujet d'entretien vous est pénible, je le vois.

— Oui.

— Eh bien, ne parlons plus de cela, reprit Pauline, qui devint pensive.

— Écoutez, commença-t-elle, je veux moi-même être franche avec vous : je vous avouerai que, jadis, j'ai aimé un homme, et que mon rêve était de lui appartenir sans réserve. Ç'a peut-être été, de ma part, une faute grave ; à présent, du reste, c'est fini, cet homme n'existe plus pour moi. Mais je l'ai beaucoup aimé.

Kalinovitch accueillit ces paroles sans la moindre observation.

— Vous ne m'en voudrez pas pour cela ? Ne m'en gardez pas rancune... Je crois que je vous aimerai beaucoup ! acheva Pauline, qui lui tendit la main.

Jusqu'alors il n'avait touché cette main que gantée : elle était moite et froide. À ce contact, un tremblement nerveux parcourut tout le corps de Kalinovitch.

Au même instant, comme par un fait exprès, Pauline se pencha vers lui, et il remarqua que son haleine était celle d'une personne malade.

L'arrivée de la baronne, que le prince accompagnait, mit fin à ce supplice. Avec sa toilette aux couleurs variées, la jeune femme ressemblait à un brillant papillon.

— Bonjour ! fit-elle en s'élançant dans la chambre.

— Bonjour ! dit Pauline, et elle lui présenta Kalinovitch comme son fiancé.

— Ah ! je vous félicite, reprit la baronne. Et vous aussi, monsieur, ajouta-t-elle en tendant à Kalinovitch une main qu'il serra avec un sentiment presque pénible.

« Cette petite main-là, du moins, pourrait me faire oublier Nastenka », pensait-il.

La baronne ne manqua pas de mettre immédiatement la conversation sur les modes, et, à l'occasion du prochain mariage, elle entra dans les plus petits détails, indi-

quant de quoi le trousseau devait être composé et chez qui il fallait le commander, donnant l'adresse du tapissier qui pourrait le mieux meubler la chambre à coucher et les autres pièces, etc. En cette matière, la jeune femme montrait tant de goût et tant de connaissances pratiques que le prince en était dans l'admiration. Quant à Kalinovitch, il avait l'air, lui aussi, de s'intéresser à tout cela ; mais, au fond du cœur, il éprouvait une souffrance indicible.

Dès lors, suivant l'usage établi, les fiancés se virent chaque jour, et ces entrevues quotidiennes amenèrent un résultat facile à prévoir. Pauline, d'heure en heure, s'attacha davantage à Kalinovitch. Son avarice n'était pas moindre que celle de sa mère ; pourtant, sans que le prince lui en eût reparlé, elle donna d'emblée cent cinquante mille roubles à son futur époux. Ce dernier, naturellement, lui baisa la main et se mit en frais d'amabilité pour elle. Mais l'argent ne rendit au jeune homme ni le bonheur ni la paix de l'âme ; bientôt même les agitations morales auxquelles il était en proie réagirent sur sa santé physique, et, un matin, il se réveilla avec une fièvre bilieuse. Pauline, alarmée, se transporta aussitôt à Pétersbourg et voulut absolument soigner elle-même le malade, lui prodiguer dans cette pénible circonstance les marques d'une tendresse dévouée.

Devenu, sous l'influence de la fièvre, plus nerveux et plus irritable que jamais, Kalinovitch finit par éprouver pour sa fiancée une sorte de dégoût physiologique qu'il lui fut impossible de cacher, et l'on ne saurait dire ce qui eût résulté de cette complication sans la perspicacité du médecin qui le soignait. Ayant appris que Kalinovitch et Pauline étaient fiancés l'un à l'autre, le docteur devina

sans doute d'où venait la maladie de son client ; et, pour assurer la guérison de celui-ci, il jugea nécessaire de lui épargner les malencontreux empressements de sa future épouse. Il en dit un mot au prince. Ce dernier, à son tour, comprit très bien la situation. À partir de ce moment, il s'ingénia à retenir Pauline chez elle, l'emmena visiter des magasins, bref, mit tout en œuvre pour l'éloigner du chevet de Kalinovitch. Quand elle voulait absolument aller voir le malade, le prince avait grand soin de ne jamais les laisser une seconde seuls ensemble, afin qu'elle ne pût donner cours à son intempestive tendresse.

Les préparatifs de la noce touchaient à leur fin ; Kalinovitch, maigre comme un squelette, était, selon sa coutume, assis sur son lit, quand un domestique lui annonça la visite de Grégoire Vasilieff, un des moujiks de la générale.

— Qu'il entre ! dit le malade.

Le vieux cuisinier, dont la calvitie avait fait des progrès sensibles depuis que je l'ai présenté au lecteur, était vêtu d'une redingote cerise taillée à l'ancienne mode ; il avait des bottes reluisantes, et un anneau d'argent se voyait à l'un des doigts de sa main droite.

— Qu'est-ce qu'il te faut ? lui demanda Kalinovitch.

— Je me présente à vous comme au successeur du barine regretté dont, toute ma vie, je porterai le deuil dans mon cœur... répondit Grégoire Vasilieff en prenant l'attitude d'un soldat sous les armes.

Kalinovitch le regarda.

— ... Comme je me serais présenté au vieux général pour qui maintenant toutes nos prières doivent monter vers le trône du Très-Haut, afin qu'il donne la paix à son

âme magnanime, rien de plus... c'est ainsi que je l'entends !...

Kalinovitch devina que le vieillard était ivre, et, voulant se débarrasser de lui le plus tôt possible, il lui offrit trois roubles d'argent, mais Grégoire Vasilieff recula de quelques pas.

— Ce n'est pas pour cela que je viens, Jacques Vasilitch, reprit-il avec un sourire : hier, notre maîtresse Pauline Alexandrovna m'a fait dire par le prince de retourner à la campagne, car, à l'occasion de son mariage avec vous, il va y avoir des dîners, des bals, et l'on a besoin, paraît-il, d'un cuisinier plus jeune et plus capable que moi. Comment puis-je comprendre tout cela ? Dans quel sens ? acheva le vieillard, qui avait l'air d'interroger Kalinovitch.

Celui-ci ne répondit pas.

— Prétendre que je ne suis plus en état de vaquer à mon office, cela n'est pas sérieux, poursuivit Grégoire Vasilieff ; je crois plutôt qu'on a peur de moi.

— Pourquoi aurait-on peur de toi ? demanda enfin Kalinovitch, que ce bavardage commençait à amuser un peu.

— Si un ordre m'est donné, je l'exécute sans hésitation, répondit avec orgueil le vieillard : Grégoire Vasilieff n'est pas un homme qu'on puisse acheter à prix d'argent ou gagner par des flatteries ; ce n'est pas en lui passant la main sur la tête qu'on se tirera de ses griffes. Puis, montrant le plafond, il continua d'une voix émue : Grégoire Vasilieff a eu un maître, — le général... il est maintenant au ciel, et vous êtes son successeur ; c'est ainsi que je l'entends !

— Sans doute, fit Kalinovitch.

— Si, à présent, vous, son successeur, vous, investi de tous ses droits et pouvoirs, reprit le vieillard de plus en plus animé, vous me dites carrément : « Grichka, mon ami, va prendre dans ta cuisine le plus sale balai qui s'y trouve, et chasse ce prince de ma maison », je dois obéir, rien de plus !

Ces derniers mots intriguèrent Kalinovitch.

— Pourquoi donc le prince te déplaît-il tant ? voulut-il savoir.

— Le prince !... s'écria le vieillard, les larmes aux yeux : je vais vous dire mon opinion sur son compte. Représentez-vous une plaine verdoyante : les blés ondulent au souffle de la brise, les bluets fleurissent, et leur odeur embaume l'air ; le paysan se réjouit à la vue de cette belle campagne. Mais soudain accourt un cheval de la steppe, qui brise, qui foule aux pieds, qui saccage tout cela. Eh bien, c'est ce que le prince est venu faire chez nous.

— Tu veux dire qu'il a ruiné ses parentes ? questionna le malade.

— Pour nous ç'aurait été la ruine ! répondit Grégoire Vasilieff : grâce à Dieu, le général avait laissé une grosse fortune, et, si longues que soient les dents du prince, il y avait là à manger pour dix hommes aussi voraces que lui. Sachant combien notre maîtresse était dure à la détente, naturellement nous nous étonnions de voir qu'à lui elle donnait sans compter. Dans les premiers temps qui suivirent la mort de son mari, nous pensâmes qu'elle allait mourir ou devenir folle ; mais l'événement nous prouva bientôt que les femmes même du rang le plus élevé conservent les faiblesses de leur sexe. Quand elle alla se

fixer à la campagne, cet homme se mit à faire le chien couchant devant elle. Pour que les portraits du défunt ne blessassent pas les yeux de la veuve, il les fit jeter dans le poêle, comme si c'eût été du bois à brûler. Ce serpent tentateur sut si bien capter les bonnes grâces de notre maîtresse que, tant qu'elle vécut, il régna en maître dans sa maison. Malheur à ceux d'entre nous qu'il prenait en grippe : il avait vite fait de les perdre dans l'esprit de la générale... Nous devons tous nous aplatir, trembler et ramper devant le prince !

Le visage de Kalinovitch commençait à se refrogner.

— Si je te comprends bien, ils avaient ensemble des relations intimes ? demanda-t-il.

Le vieux cuisinier haussa les épaules.

— C'est, du moins, ce que racontaient les femmes de chambre... reprit-il avec un sourire amer. Et tout cela, monsieur, nous le lui aurions pardonné, car, comme dit le proverbe, « une veuve a de l'expérience » ; mais, batouchka, Jacques Vasilitch, celle que nous plaignons, c'est notre demoiselle !... s'écria-t-il en pressant sa main contre son cœur : si maintenant notre vieux général savait qu'on n'a pas même épargné sa fille unique, dont la jeunesse, au moins, aurait dû être respectée... Seigneur ! au jugement dernier, le général demandera à cet homme un compte terrible ; je ne puis rien dire de plus !

— Pourquoi ne veux-tu pas parler ? demanda d'un air sombre Kalinovitch, qui tenait ses yeux baissés.

— Parler ! répéta le vieillard avec un accent plein d'amertume : comment pouvons-nous parler, quand nous avons les mains liées, les pieds entravés, la langue coupée ? Mais si vous, qui allez maintenant tenir la place de

notre vieux général, si vous dites : « Grichka, ouvre-moi ton âme ! » Grichka vous l'ouvrira ; si vous dites : « Grichka, apprends-moi la vérité sur ma femme ! » Grichka vous l'apprendra ! Un mot, il n'en faut pas plus.

— Eh bien, parle ; puisque tu as commencé, achève, reprit Kalinovitch, de plus en plus sombre.

— Sachez-le donc, répondit en hochant la tête Grégoire Vasilieff, notre demoiselle était peut-être plus portée vers ce prince que sa maman. Je suis un laquais, pas autre chose... et je me demande si cet homme est un Tatar ou un chrétien. Avec quelle impatience elle l'attendait lorsqu'il avait annoncé sa visite ! Et si je vous disais, batuchka, Jacques Vasilitch, les scènes désagréables qu'elle a eues avec sa maman à cause de lui ! Seule, la reine du ciel a vu, compris et jugé tout cela... Nous autres domestiques, nous servons ceux que nos maîtres nous ordonnent de servir ; mais, du vivant même de la générale, je ne me gênais pas avec les laquais du prince : « Qu'est-ce que vous êtes venus faire chez nous ? leur disais-je ; vous et votre maître, comme une bande de Tatars, vous avez mis notre maison au pillage, vous nous avez ruinés, tas de chiens que vous êtes ! »

Kalinovitch écoutait sans relever la tête et sans proférer un mot.

— Batuchka, Jacques Vasilitch ! s'écria Grégoire Vasilieff en appuyant de nouveau la main sur sa poitrine, j'ai peut-être eu tort de vous dire cela, mais je vous en supplie avec toutes les larmes de mon cœur, comme je prierais devant l'image de Notre-Dame de Kazan : ne faites pas mourir notre maîtresse, ayez pitié d'elle, batuchka ! Ce n'est pas sa faute, elle a été entraînée par un méchant

homme, et maintenant elle vous aime de toute son âme, — nous le voyons bien.

Kalinovitch garda le silence.

— Quoique nous ne soyons que des esclaves, poursuit Grégoire Vasilieff, nous nous rendions bien compte aussi que son existence de jeune fille n'était pas gaie. Quel agrément pouvait-elle avoir auprès d'une mère vieille et avare comme l'était la sienne ? Le prince seul s'occupait d'elle, lui disait des douceurs... il n'est pas étonnant qu'elle se soit amourachée de lui.

— Pourquoi donc Pauline Alexandrovna m'épouse-t-elle, si elle aime le prince ? demanda brusquement Kalinovitch.

— Elle s'est beaucoup refroidie à son égard, monsieur, répondit le cuisinier ; voilà déjà quatre ans que nous remarquons cela, « Ah ! mes amies, que je voudrais me marier ! » dit-elle sans cesse à ses femmes de chambre. C'est une demoiselle fort intelligente, batouchka : elle a sans doute compris combien elle est coupable envers le Créateur. On ne saurait dire à quel point elle vous aime à présent. Elle demande à tout le monde : « Avez-vous vu mon fiancé ? N'est-ce pas, qu'il est bien ? »

Kalinovitch soupira. Il défendit au vieillard d'ébruiter cette histoire et, après l'avoir forcé à prendre les trois roubles, lui ordonna de retourner chez lui ; mais Grégoire Vasilieff ne bougea pas de sa place.

— J'étais venu vous prier de me conserver mon emploi, vous êtes notre nouveau maître, soyez bon ! dit-il tristement.

— Tu le garderas, lui répondit Kalinovitch.

Cependant Grégoire Vasilieff ne parut pas tout à fait rassuré par cette promesse, et il se retira lentement.

Accablé par les révélations qu'il venait d'entendre, le malade se prit la tête et retomba sans force sur son lit. « Mon Dieu ! mon Dieu ! » gémit-il. Ensuite il se trouva si mal que le domestique qui lui donnait des soins fit appeler aussitôt Pauline et le prince. Tous deux accoururent. Kalinovitch demanda instamment que le mariage eût lieu dès le lendemain. C'était une précaution qu'il prenait contre lui-même, car il sentait sa résolution faiblir. Comme bien on pense, Pauline accueillit cette idée avec joie, et, au jour dit, la bénédiction nuptiale leur fut donnée dans la petite chapelle de la maison.

Debout, pâle et décharné, en face du lutrin, le marié faisait l'effet d'un cadavre. Quand le prêtre lui demanda s'il était « libre de tout engagement », il ne répondit pas.

Les seuls assistants furent le prince et le mari de la baronne. En qualité de témoins, ils apposèrent leur noble signature sur le registre de la paroisse. La cérémonie terminée, un simple lunch fut, suivant l'usage pétersbourgeois, offert chez les époux aux amis intimes, qui, après avoir vidé quelques coupes de Champagne à la santé des deux conjoints, se hâtèrent de prendre congé.

Enveloppé dans une magnifique robe de chambre, ayant aux pieds des pantoufles brodées d'or, Kalinovitch, le visage couvert d'une pâleur mortelle, se rendit à la chambre de sa femme, — et ensuite tout se tut dans la maison.

Le silence régnait aussi au dehors, mais, à trois heures du matin, un incendie se déclara tout à coup dans un immeuble de la Liteïnaïa. Au bout de quelques instants,

toute la maison fut envahie par le feu. Une escouade de pompiers accourut à bride abattue, un rassemblement se forma. Au troisième étage retentissaient les cris d'une femme appelant au secours. L'émotion était grande dans la foule, mais personne n'osait se dévouer. Soudain apparut un monsieur vêtu d'un paletot non boutonné, sans cravate... Avec une force qu'on n'aurait pas attendue de lui, il saisit une lourde échelle et l'appliqua contre la façade ; puis, grimpant avec l'agilité d'un écureuil, il arriva à l'étage d'où partaient les cris et s'introduisit par la fenêtre dans le logement déjà rempli de fumée et de flammes. Un sentiment d'angoisse serra tous les cœurs. Quelques minutes après, l'homme reparut, tenant dans ses bras une femme évanouie. Des bravos, des hurras l'accueillirent ; mais il se perdit aussitôt dans la foule.

C'était le nouveau marié Kalinovitch.

Comment et pourquoi se trouvait-il là ? Une demi-heure auparavant, il était sorti de chez lui comme un fou, et s'était mis à errer par les rues. Le hasard l'ayant conduit sur le lieu du sinistre, il avait affronté les flammes, moins sans doute pour leur arracher une victime que pour leur en offrir une seconde. On peut juger par là du bonheur qu'il avait rencontré dans le lit conjugal.

XIII

Qui n'avouera que, déterminés par les considérations les plus abjectes, véritables marchés déguisés sous des apparences spécieuses, la plupart des mariages sont, au

point de vue moral, fort au-dessous de l'amour libre ? Cependant, à voir en général les façons des nouveaux mariés, on croirait qu'ils viennent d'accomplir un acte héroïque ou, du moins, fort utile. Cette observation aurait pu s'appliquer, notamment, au jeune couple dont je m'occupe ici.

Chaque matin, la mariée prenait son chocolat avec l'air languissant qui est de règle, ensuite elle changeait de toilette deux ou trois fois. D'ordinaire, à deux heures, les époux montaient en voiture et allaient faire des visites, en ils recevaient force carrés de bristol, portant des noms très distingués : le comte Koulgakoff, madame Digavouroff, née comtesse Miloff ; Ivan Pétrovitch Zakharine, lieutenant général ; Serge Milkovsky, Pierre Kikolaïtch Troubnoff, aide de camp de S. M. l'empereur ; Auto de Salvigo, grand d'Espagne, etc. Grâce, en effet, au zèle infatigable de la baronne amie de Pauline, le jeune ménage se voyait mis en relation avec ce high life pétersbourgeois dont le faste nous éblouit, nous autres pauvres gens, quand nous le rencontrons sur la perspective Newsky ou à l'Opéra italien. Dans quelle mesure tout cela flattait l'amour-propre de mon héros, — il serait difficile de le dire ; en tout cas, il semblait s'habituer à sa brillante, sinon très honorable situation. Lorsque, les mains derrière le dos, il se promenait d'un air pensif dans l'immense salle de sa maison, la gravité de son extérieur et même la coupe de son frac faisaient déjà pressentir en lui un futur conseiller d'État actuel. Cependant, pour ne rien cacher au lecteur, je suis obligé d'avouer que cette tranquillité apparente était mensongère. Au fond de son âme Kalinovitch souffrait, et il songeait toujours à Nastenka ! Le

lendemain de sa noce, il se rendit à Pavlovsk, d'où il envoya à la jeune fille vingt-cinq mille roubles d'argent avec une courte lettre dans laquelle, après lui avoir appris son mariage, il la suppliait d'avoir soin de sa santé et de ne pas le maudire. N'espérant point de réponse, il n'indiqua même pas son adresse.

Le 23 octobre, la baronne devait donner un bal spécialement à l'intention des nouveaux mariés. La veille, au matin, Kalinovitch était assis dans son luxueux cabinet. Un coup de sonnette retentit, puis le maître du logis entendit quelqu'un marcher dans la salle et fit la grimace en reconnaissant le pas du prince.

— Bonjour et adieu ! dit le visiteur.

— Comment cela ? demanda lentement Kalinovitch.

— Je pars... Nous avons obtenu notre brevet, il faut donc à présent aller à la campagne... travailler... la besogne presse...

Le prince n'en dit pas plus, mais Kalinovitch comprit ce qu'il y avait de sous-entendu dans cette réponse.

— Vous désirez peut-être recevoir votre argent ? fit-il après un silence.

— Oui, Jacques Vasilitch, j'en serais bien aise. J'entreprends maintenant une affaire qui nécessite une forte mise de fonds, répondit le prince d'un air un peu confus.

Kalinovitch fit exprès de bâiller pour dissimuler un sourire de mépris, et ouvrit négligemment un des tiroirs de son secrétaire.

— Voulez-vous que je vous donne un bon, ou préférez-vous être payé en espèces ? demanda-t-il.

— Cela m'est égal, répondit le prince en tendant à son débiteur la lettre de change que ce dernier lui avait souscrite.

Kalinovitch lui donna un chèque de cinquante-deux mille roubles.

— Je vous remercie, dit le prince, et, en vrai gentleman, il fourra le papier dans sa poche sans en vérifier le contenu.

Après avoir déchiré sa lettre de change, Kalinovitch en jeta les morceaux à terre. Comme il restait silencieux, le visiteur se sentit gêné.

— Dites-moi donc quelque chose de votre baronne. Je l'ai vue dernièrement, et je lui ai parlé de vous, commença le prince.

— Je lui ai parlé aussi, répondit Kalinovitch. J'irai chez elle aujourd'hui, à deux heures, ajouta-t-il comme pour clore l'entretien sur ce sujet.

— Allez-y, allez-y, reprit le prince ; comment laisser échapper une pareille occasion ? Pour un service insignifiant que vous lui rendrez, quelle belle perspective s'ouvrira devant vous !... Sans doute, maintenant, vous ne vous occuperez plus de littérature ; par conséquent, il faut entrer dans l'administration : or, ici, on n'arrive à rien si l'on ne met pas en jeu quelque influence occulte ; les femmes sont encore la meilleure protection qu'on puisse avoir.

À ces mots, une franche expression de mépris se montra sur le visage de Kalinovitch. À peine marié, il avait cessé de cacher le dégoût que lui inspiraient les conseils du prince.

— Et Pauline ? Puis-je la voir ? continua ce dernier.

— Non, elle n'est pas habillée, lui fut-il sèchement répondu.

— Eh bien, au revoir ! dit le prince un peu décontenancé, et il sortit.

Le maître de la maison ne daigna même pas se lever et se borna à lui faire un petit signe de tête.

— Canaille ! grommela assez haut Kalinovitch, tandis que le visiteur se retirait.

Peu après, il monta en voiture et se fit conduire rue Morskaïa. L'équipage s'arrêta devant la principale entrée d'une maison de fort belle apparence.

Kalinovitch se nomma au suisse.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit celui-ci, et il sonna pour annoncer le visiteur au premier étage.

Kalinovitch se rappela involontairement sa première visite chez la générale. Maintenant encore il pénétrait dans une maison tenue sur un grand pied : la seule différence, c'est qu'ici régnait un luxe sérieux et de bon aloi ; les draperies de velours tendues aux fenêtres, les ors, les glaces, le mobilier, tout portait un cachet vraiment aristocratique. Le parquet n'avait pas une fente, bien qu'il datât du temps de Catherine. Dans l'air même on sentait comme une odeur de vieille noblesse. La baronne, très moderne, aurait bien voulu rajeunir cette antique demeure ; mais le baron était resté sourd à toutes ses prières. Il lui avait seulement permis d'arranger à sa guise son appartement particulier, tout en refusant, d'ailleurs, de contribuer d'un kopeck à la dépense. Malgré cela, la baronne avait réussi à s'organiser une charmante bonbonnière, délicieusement meublée selon le goût du jour. Kalinovitch crut pénétrer dans le séjour d'une fée en en-

trant dans le petit salon où elle eut l'amabilité de le recevoir en toilette du matin pendant qu'elle prenait son café.

— Bonjour ! dit-elle avec un sourire angélique, qui rappela à Kalinovitch celui de la kniajna ; seulement la baronne souriait d'une façon plus spirituelle que la fille du prince.

— Bonjour, madame ! répondit-il d'un ton aimable aussi, mais néanmoins comme un homme qui a conscience de sa dignité personnelle.

— Désirez-vous du café ? demanda en français la baronne.

— Je vous prie ! répondit dans la même langue Kalinovitch.

— Et fumer ? ajouta-t-elle.

Le visiteur prit une cigarette dans la coupe d'argent que la maîtresse de la maison lui présentait.

— J'ai apporté la petite somme... commença-t-il.

— Ah ! oui, oui, merci ! fit vivement la baronne avec un peu de confusion, et elle se hâta de mettre la conversation sur un autre sujet. Dites-moi, continua-t-elle, vous étiez depuis longtemps amoureux de Pauline ? Je suis fort curieuse de savoir cela.

— Oui, depuis longtemps, répondit Kalinovitch avec un sang-froid remarquable.

— Elle est fort gentille, fort intelligente... pas belle, mais ce qui s'appelle une femme d'esprit : elle a justement ce qu'il faut pour être aimée d'un homme intelligent, d'un littérateur. Voulez-vous prendre encore une tasse ?

— Non, merci, refusa Kalinovitch. Voici l'argent..., ajouta-t-il en tirant de sa poche une grosse liasse d'assignats.

— Oui ; mais je dois, me semble-t-il, vous donner un reçu ?

— Non, c'est inutile.

— Merci, répondit la baronne, qui, d'un air pensif, sera l'argent dans un tiroir.

Pendant quelque temps, tous deux restèrent silencieux.

— J'ai aussi une prière à vous adresser, baronne... commença Kalinovitch.

— Ah ! oui, oui, je sais ! interrompit-elle ; seulement, attendez un peu ; comment nous y prendre ? Ce comte... il m'aime beaucoup, il me craint même... Attendez, si vous allez le trouver avec une lettre de moi, il se peut fort bien que, malgré toute sa bonne volonté, il n'ait pas le temps de vous parler, car, chez lui, il est débordé par le flot des sollicitateurs. Voici donc ce que je vous propose : il sera à mon bal, je vous présenterai à lui, et je lui dirai carrément ce que nous voulons.

— Si l'on peut faire cela, sans doute...

— Certainement, on le peut. Croyez-vous donc qu'à Pétersbourg on parle d'autre chose dans les bals ? Tout le temps on y cause d'affaires... C'est vraiment une ville insupportable ! reprit la baronne.

En ce moment se fit entendre un bruit d'éperons. Le visiteur se leva.

— Adieu, à demain, fit la maîtresse de la maison.

Kalinovitch s'inclina.

— Dites à Pauline de mettre sa robe blanche. Elle est magnifique !

— Je le lui dirai, répondit Kalinovitch, et il sortit. Quand il fut remonté en voiture, l'agréable sourire qui avait animé son visage pendant toute la durée de cette visite disparut instantanément ; il aurait voulu noyer sa raison dans l'ivresse à seule fin de ne plus voir, de ne plus comprendre ce qui se passait autour de lui. Une circonstance insignifiante ajouta encore à sa mauvaise humeur.

Lorsqu'il fut rentré au logis, sa femme vint à lui, vêtue d'une robe neuve doublée d'ouate, qu'elle s'était fait faire pour la promenade.

— Suis-je belle ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il avec une grimace, et une demi-heure après tous deux se promenaient au bras l'un de l'autre sur la perspective Newsky.

Il était plus de onze heures lorsque les jeunes époux firent leur apparition au bal. Ce retard ne pouvait être imputé qu'à Pauline. Dès six heures, elle s'était mise à sa toilette ; mais, trouvant toujours que sa coiffure lui allait mal, elle la fit changer plusieurs fois, se fâcha, voulut friser elle-même ses cheveux, se brûla avec les fers et les jeta au visage du coiffeur ; puis elle essaya jusqu'à cinq robes, déchira ses souliers et finalement fondit en larmes. Kalinovitch, qui ne connaissait pas encore sous cet aspect le caractère de sa femme, ne put se contenir.

— Habillez-vous tout de suite, ou j'irai seul ! lui dit-il.

À la manière dont ces mots furent prononcés, Pauline comprit que le mieux pour elle était de se soumettre ; aussi obéit-elle immédiatement ; mais l'agitation à laquelle elle était en proie fut cause qu'elle s'habilla sans

aucun goût. À peine entrés dans la salle, ils virent la baronne s'avancer au-devant d'eux.

— Ah ! vous arrivez tard ! leur dit-elle.

— J'ai été un peu souffrante, répondit Pauline.

Avec son vice de conformation, elle faisait tache au milieu des jolies femmes qui l'entouraient ; Kalinovitch en fut cruellement affecté, mais il se roidit contre cette sensation et se mit à échanger des politesses avec ses connaissances. Le grand d'Espagne lui serra la main ; la sénatrice Rydvinoff, qui dévisageait à l'aide d'un lorgnon tous les arrivants, lui fit un signe de tête du plus loin qu'elle l'aperçut ; le blond lieutenant Chamovsky, jeune homme très insinuant, vint le saluer et essaya d'entrer en conversation avec lui.

— Dites-moi, vous écrivez quelque chose maintenant ? demanda-t-il.

— Non, répondit laconiquement Kalinovitch.

Après un instant de silence, le lieutenant redressa sa poitrine et poursuivit son interrogatoire :

— Dites-moi, quel est à présent le premier de nos écrivains ?

— Chacun d'eux, je pense, se croit le premier, dit Kalinovitch.

Le lieutenant se mit à rire.

— Oui, c'est probable... commença-t-il, mais, jugeant inutile de s'entretenir plus longtemps avec ce fâcheux, Kalinovitch le planta là aussi poliment que possible et aborda la baronne qui, en ce moment, passait à côté de lui.

— Le comte est ici ? demanda-t-il.

— Oui, ne me perdez pas de vue ; nous ferons votre affaire... répondit-elle sans s'arrêter.

Kalinovitch la remercia d'un sourire et alla inviter pour le quadrille madame Digavouroff, née comtesse Miloff.

Mon héros songeait non sans plaisir qu'il était maintenant l'hôte de ces salons aristocratiques dont, trois mois auparavant, il regardait tristement les fenêtres en passant dans la rue. Toutefois cette satisfaction s'évanouit en un clin d'œil lorsqu'il eut aperçu dans un coin de la salle un monsieur barbu appuyé contre une colonne, et à côté de lui — *Biélavine*. Kalinovitch demeura anéanti. Volontiers, en ce moment, il aurait donné la moitié de son immense fortune pour écarter cette odieuse vision. « Quoi ! voilà un homme qui peut se faire mon accusateur, me crier devant tout le monde : *Tu es un coquin !* Et pourtant, mon Dieu ! je n'en suis pas un ! Si seulement il savait combien je souffre ! » pensait Kalinovitch. Son premier mouvement fut d'aller à Biélavine et de lui ouvrir son cœur : « Ne me méprisez pas, je vous en supplie, lui dirait-il, car je ne le mérite pas ! » Dans cette intention, il s'approcha de son ami.

— Bonjour, Michel Serguiéitch ! fit-il en s'efforçant de cacher son embarras sous un air dégagé.

— Bonjour, répondit Biélavine.

Sa voix, habituellement caressante, trahissait un profond mépris. Kalinovitch s'en aperçut et se sentit encore plus gêné. Biélavine le toisa des pieds à la tête.

— Il faut que je vous rende votre argent, dit-il, et il lui tendit le chèque envoyé à Nastenka.

Interdit, Kalinovitch prit machinement le papier et le mit dans sa poche. Biélavine lui-même avait baissé les

yeux : il semblait ne s'acquitter qu'avec répugnance d'une pareille commission.

Cependant Kalinovitch faisait une fort sottise figure.

— Comment donc ? pourquoi donc ? balbutia-t-il.

Sans l'honorer d'une réponse, Biélavine s'adressa au monsieur barbu :

— Tout à l'heure nous parlions de Tchitchikoff : il ne mérite pas, disiez-vous, le châtement moral que lui inflige Gogol, parce que la société n'a pas développé en lui l'idée de l'honneur ; mais que voulez-vous que fasse la société quand l'homme est une canaille ?

— Elle pourrait l'arrêter sur la mauvaise pente, observa le monsieur barbu.

— Et chez nous, au contraire, le milieu pervertit l'homme, intervint timidement Kalinovitch.

— Hum ! le milieu ! ricana Biélavine : il ne s'agit pas ici du milieu ; le caractère est bas, voilà tout ! Qu'est-ce que la conscience chez Tchitchikoff et ses semblables ? Une notion factice, acquise par l'éducation, due au commerce de la société honnête ; elle pourra parfois les arrêter un instant, mais les instincts innés reprendront toujours le dessus. Chez les peuples les plus sauvages, comme chez les plus cultivés, nous voyons des martyrs de l'honneur et du devoir : n'est-ce pas la preuve que l'homme naturellement vertueux suit sa voie nonobstant les influences ambiantes ? On parle du milieu, mais l'individu qui y voit clair ne se laisse pas plus égarer par les aveugles qu'il ne remet ceux-ci dans le bon chemin !

Cela dit, Biélavine quitta ses interlocuteurs avec l'aisance d'un homme du monde et alla s'asseoir à côté d'une dame.

Kalinovitch était resté écrasé sous les reproches sanglants, quoique voilés, de son ancien ami. Sur ces entre-faites, Chamovsky s'avança vers lui à grands pas.

— La baronne vous demande, dit le lieutenant.

— Ah ! fit Kalinovitch en parcourant la salle d'un regard stupide.

— Elle est là, dans le second salon, reprit Chamovsky. Si vous voulez, je vais vous conduire.

Kalinovitch se mit en devoir de le suivre.

— Vous savez, je pourrais me diriger ici les yeux fermés, ajouta d'un air suffisant l'officier, qui, en effet, connaissait admirablement les êtres de toutes les grandes maisons où il était reçu.

Ils trouvèrent la baronne et le comte dans un petit buen retiro des plus confortables. La physionomie du vieillard était cette fois plus imposante encore que lors de sa visite chez Pauline. Avec sa cravate blanche et ses plaques, il fit à Kalinovitch l'effet d'une statue de Jupiter placée dans une niche. La maîtresse de la maison, svelte et gracieuse comme une gazelle, était assise à côté de lui.

— Le voici ! dit-elle en montrant Kalinovitch, lorsque celui-ci entra.

Mon héros s'inclina poliment.

— Je crois vous avoir vu chez la personne qui est maintenant votre femme ? fit le vieillard.

— En effet. Altesse, j'ai eu l'honneur de vous y rencontrer une fois, répondit Kalinovitch.

— Asseyez-vous ici près de nous, lui dit la baronne.

Il obéit.

— La baronne m'a dit, commença le vieillard, que vous désireriez servir chez moi.

— Si toutefois Votre Altesse veut bien me permettre d'espérer...

Le comte l'interrompit d'un signe de tête.

— Elle m'a expliqué, continua-t-il, que vous ne teniez pas au traitement, et que vous désiriez surtout avoir un poste honorifique.

— J'ai des moyens d'existence plus que suffisants... reprit Kalinovitch ; et, sur un nouveau geste de son interlocuteur, il s'arrêta encore.

— Vous êtes littérateur, vous écrivez ?...

— Oui, j'ai écrit.

— Cela n'a pas d'importance ; pourtant, quand vous serez entré au service, je vous prierai de renoncer à la littérature. Comme fonctionnaire, comme personnage gouvernemental, vous devrez, autant que possible, cesser de voir ces messieurs, qui, en général, sont mal notés chez nous.

Kalinovitch garda le silence.

— Vous l'avez mis en rapport avec Alexandre Pétrovitch ? demanda le comte à la baronne.

— Pas encore, mais je vais les présenter l'un à l'autre, répondit-elle,

— Oui, cela vaudra mieux. Vous direz à Alexandre Pétrovitch que vous m'avez déjà parlé et que je le prie de me soumettre la nomination dès demain.

— Merci ! fit la jeune femme.

Le comte ne lui répondit que par un sourire, puis entre eux s'engagea une conversation à mots couverts.

Kalinovitch comprit qu'il était de trop et se retira.

Biélavine ne lui sortait pas de la tête.

« Quel droit ont ces messieurs, pensait-il, de traiter ainsi du haut de leur grandeur morale utopique les gens aux prises avec les difficultés de la vie ? Il est venu au monde dans la batiste et la dentelle, il peut bien par surcroît se donner le luxe des beaux sentiments, cela lui est facile ! D'ailleurs, il ne fait rien ; jamais, j'en suis sûr, il n'a remué le bout du doigt pour introduire dans la pratique une seule de ses nobles maximes. Il reste là comme une mouette sans ailes qui, tranquillement assise sur le sable du rivage, secoue la tête avec tristesse à la vue des navires luttant contre les vagues. Que je sois bon ou mauvais, en tout cas j'ai soif d'activité, je ne suis pas né pour me croiser les bras Et ne savent-ils donc pas que, dans la vie, si l'on veut faire une seule bonne chose, il faut au préalable commettre mille infamies ? Et enfin où cet homme prend-il le droit de juger mes relations avec cette jeune fille ? Qu'est-ce qui l'autorise à me jeter avec mépris mon argent au nez, un argent qui me coûte si cher et qui, dans ma pensée, devait assurer le bonheur de cette même femme ? »

Mais vainement mon héros faisait appel à la morale des gens pratiques ; au fond de son âme, une voix secrète lui disait que tous ces raisonnements étaient des sophismes, que Biélavine avait raison. En fin de compte, il résolut de le forcer à reprendre l'argent pour en disposer comme bon lui semblerait. Après avoir préparé une phrase dans ce sens, il se mit à la recherche de son ancien ami, et il l'aperçut au moment où ce dernier descendait l'escalier.

— Monsieur Biélavine ! cria-t-il en s'efforçant de le rejoindre, reprenez l'argent. Vous n'avez pas plus le droit de me le rendre que je n'ai celui de le garder.

— Non, gardez-le ! répliqua Biélavine, et il sortit en fermant la porte avec bruit.

Un pareil affront comblait la mesure. Prier l'un des jeunes gens qui se trouvaient au bal de lui servir de témoin, et appeler Biélavine sur le terrain, telle fut la pensée à laquelle songea tout d'abord Kalinovitch ; mais le fait est que, sans être poltron le moins du monde, il considérait le duel comme une pure folie. D'ailleurs, on aura beau dire, un canon de pistolet braqué sur vous n'est pas une plaisanterie, — et tout cela parce qu'un monsieur ne nourrit pas d'estime pour votre personne...

Tandis que la colère de mon héros se calmait sous l'influence de ces sages réflexions, la voix de la maîtresse de la maison se fit entendre auprès de lui :

— Monsieur Kalinovitch, où êtes-vous ? Que vous êtes ennuyeux ! Venez, je vais vous présenter à votre directeur, je viens de lui parler.

Ce disant, la baronne prit le bras de son invité. Kalinovitch se laissa conduire par elle.

— Je vais vous placer avec lui à une table de jeu, vous aurez soin de perdre ; il aime cela.

— Il aime cela ? demanda Kalinovitch d'un ton moqueur.

— Oui, il adore l'argent, répondit la jeune femme.

— Monsieur Kalinovitch, Alexandre Pétrovitch, dit-elle en s'approchant du directeur.

C'était ce même personnage pour qui le prince avait donné une lettre de recommandation à Kalinovitch.

— Nous nous connaissons déjà, fit-il en tendant la main au jeune homme.

— Vous vous connaissez ? reprit la baronne en s'adressant à son protégé.

— J'ai eu l'honneur de faire une visite à Son Excellence, répondit ce dernier.

— Votre table est dans le salon, messieurs, ajouta la maîtresse de la maison, et elle les quitta.

Le directeur et Kalinovitch se mesurèrent des yeux comme deux lutteurs avant le combat.

— Vous vous êtes marié ? demanda le premier.

— Oui, voici ma femme, répondit Kalinovitch en montrant Pauline, qui passait accompagnée d'une autre dame et qui, nonobstant sa taille défectueuse, sut faire un salut majestueux. Le directeur s'inclina à son tour, visiblement impressionné par les superbes diamants dont Pauline était couverte. C'était ce que Kalinovitch avait espéré en lui faisant faire la connaissance de sa femme.

— Allons nous mesurer ensemble ! dit le directeur quand les dames se furent éloignées.

— Allons ! acquiesça Kalinovitch.

Avant le souper, le bruit courait parmi les invités qu'il était en perte de deux mille roubles. Disons, pour être juste, qu'il n'avait pas eu de peine à laisser gagner le directeur, car son esprit n'était pas au jeu. Pendant qu'il faisait sa partie, il avait toujours présente à la pensée l'image railleuse de Biélavine.

Quinze jours plus tard paraissait un décret nommant le conseiller titulaire Kalinovitch employé aux missions spéciales. Le choix de l'autorité fut pleinement justifié, car mon héros fit florès comme enquêteur. Au bout de

l'année il fut nommé assesseur de collège et reçut l'ordre de Sainte Anne de troisième classe. Promu, deux ans après, conseiller de cour, il exerça, pendant quatre années, les fonctions d'employé de cinquième classe ; puis il fut fait conseiller de collège, chevalier de l'ordre de Saint Wladimir, et, finalement, on l'envoya occuper à M... le poste de vice-gouverneur.

QUATRIÈME PARTIE

I

Kalinovitch fut précisément nommé dans la province où il avait exercé jadis les modestes fonctions de principal. Le lecteur sait peut-être que, chez nous, chaque gouvernement a sa politique particulière dont le gouverneur est le pivot. À la gargote ou au cabaret, cette politique fait l'objet de conversations animées entre les secrétaires, les chefs de bureau et autres petits employés qui en subissent les conséquences plus directement que personne ; mais elle intéresse aussi dans une large mesure la gentilhommellerie locale, et elle influe sur le fonctionnement des divers services publics.

Pour les gens dits bien intentionnés, le pire, c'est l'instabilité et le changement dans cette politique. Avec une bête féroce, pourvu que ce soit toujours la même, on peut encore s'arranger, car on finit par connaître ses habitudes. Sous ce rapport le gouvernement dont il s'agit ici était favorisé : le lieutenant général Bazariéff l'administrait depuis quinze ans. Il était content de sa province, et sa province était contente de lui. Sans doute, dans la vie il n'y a pas de chemin sans épines, et cela est vrai surtout pour le chemin d'un gouverneur. Aussi le lieutenant général n'avait-il pas toujours été sur des roses.

Il eut d'abord des désagréments assez sérieux avec le maréchal de la noblesse par suite d'un manque de visites que s'était permis la gouvernante ; cette dame se donnait des airs de tzarine qui faisaient du tort à son mari ; mais celui-ci, grâce à la rondeur et à l'affabilité de ses manières, sut si bien se concilier les gentilshommes qu'à seule fin de lui être agréables, ils blackboulèrent leur maréchal aux élections suivantes. Puis ce fut un procureur qui, dans la régence provinciale, s'avisa de s'ériger en adversaire des propositions du gouverneur. Le conflit se termina par l'éloignement du procureur, lequel, « pour le bien du service », fut transféré dans un autre gouvernement. Enfin la dernière et la plus sérieuse lutte que Bazarieff eut à soutenir fut avec son adjoint, le prédécesseur de Kalinovitch. Cet homme sans éloquence et sans talent devait sa position à son mariage avec la fille naturelle d'un haut dignitaire. Il avait commencé par se montrer fort accommodant, mais ensuite, piqué de je ne sais quelle tarentule, il se mit à tracasser la ferme et annonça partout qu'il allait faire sauter le gouverneur avec ses cabaretiers. Ces rodomontades produisirent leur effet sur quelques esprits faibles, et certains citoyens malintentionnés relevèrent hardiment la tête ; leur joie d'ailleurs fut de courte durée. Pendant tout ce temps, le gouverneur se tenait coi, affectant de se désintéresser de la question et de laisser le fermier des boissons, le gros Tchétvérikoff, se débrouiller comme il pourrait. Ce dernier manœuvra si bien qu'au bout de trois semaines le vice-gouverneur fut rappelé à Pétersbourg ; quant au gouverneur, il figura, le 1^{er} janvier suivant, sur la liste des fonctionnaires récompensés. En un mot, comme l'or qui se purifie dans le creuset, le

vieillard sortit de ces épreuves plus puissant que jamais, et sa dernière victoire, qui avait montré de quel crédit il jouissait à Pétersbourg, lui assura définitivement l'amour et le respect de ses administrés. En apparence, il était indestructible ; mais c'est souvent quand un homme est arrivé au point culminant de sa fortune, que la destinée s'apprête à le frapper..... Beaucoup de gens se demandaient non sans inquiétude quelle espèce d'oiseau c'était que le nouveau vice-gouverneur.

Tout haut fonctionnaire qui va occuper un poste en province s'y rend, comme on sait, précédé et suivi de *ses employés*, dont l'apparition équivaut à un arrêt de mort pour les *autres employés*. Dans le cas présent, notre vice-gouverneur envoya en avant-coureur un homme fort jeune encore, mais qui, par sa tenue élégante, sa maigreur et l'ensemble de ses manières, rappelait ce que Kalinovitch avait été lui-même dans sa jeunesse. Peut-être ce jeune homme était-il prédestiné à devenir lui aussi vice-gouverneur, quoique pour le moment l'opinion publique ne vît en lui que le futur secrétaire de la régence provinciale. Du reste, peu causeur comme tous les Pétersbourgeois, il ne laissait pas échapper le moindre mot à ce sujet et se bornait à préparer le logement de son supérieur. À cet effet, il loua dans le plus beau quartier de la ville, sur le quai, une grande maison de pierre et entreprit de la faire arranger.

— Le nouveau vice-gouverneur est évidemment un richard ! se dit-on dans le public.

— S'il fait tant de dépense, il pillera gros, conclurent mentalement plusieurs.

L'architecte de la province se risqua le premier à tirer la chose au clair. C'était un homme qui avait l'air bête et qui connaissait très mal son métier, mais il possédait un talent admirable pour s'insinuer dans les bonnes grâces des autorités. Sans trop se soucier des convenances, il alla trouver le jeune homme et, après s'être nommé, entra en matière :

— Vous préparez une habitation pour Sa Haute Noblesse ?

— Oui, répondit le Pétersbourgeois sans quitter la cigarette qu'il était en train de fumer.

— Ici les ouvriers sont fort chers, et l'on a beaucoup d'embaras avec eux, poursuivit l'architecte.

— Peu importe, reprit sèchement le jeune homme en regardant la pointe de ses bottes vernies.

L'architecte prit un air profond.

— Ne plairait-il pas à Sa Haute Noblesse d'utiliser pour cette besogne les soldats condamnés aux travaux publics ? Leur chef, le capitaine Timkoff, est un peu mon subordonné, et il est fort obligeant. Il lui arrive souvent de mettre ses hommes à la disposition des personnages officiels. Quand on demande quinze ouvriers, il en envoie quarante, et l'on n'a à payer que pour quinze. À quoi bon ménager ces vauriens ? C'est même répondre à l'esprit de la loi que de leur donner de l'ouvrage. Pour peu que cela plaise à Sa Haute Noblesse, je puis arranger cette affaire à l'instant.

— Non, cela ne plaira pas à Sa Haute Noblesse, répliqua d'un ton franchement moqueur le jeune homme, et, jetant sur le parquet le bout de sa cigarette, il passa dans une autre pièce.

L'architecte sortit tout penaud.

« Cela va mal ! » se dit-il, et, remonté dans sa proletka, il se fit conduire à sa commission.

— Je viens de la maison du vice-gouverneur : on m'avait envoyé chercher pour y donner un coup d'œil, commença-t-il.

— Eh bien, batuchka, quelles nouvelles ? demanda un officier supérieur.

— Quelles nouvelles ? D'après tout ce que j'ai vu et entendu, ce doit être un homme incomparable et de principes rigides, répondit l'architecte.

Le député de la noblesse, plongé depuis le matin dans *l'Abeille du Nord*, interrompit durant un instant sa lecture :

— C'est, dit-on, un homme des plus distingués, fit-il en susseyant.

Porter aux nues tout nouveau supérieur est un des traits les plus caractéristiques de la bureaucratie ; seulement, sous ce rapport, les employés peuvent se diviser en trois classes : les uns, — ce sont les plus jeunes et, il faut le dire, les plus nobles, — vantent le nouvel arrivant sans savoir pourquoi, uniquement parce que la figure de leur ancien chef leur donnait la nausée. D'autres, les diplomates, n'aiment pas en général leur supérieur, mais ils croient bon, néanmoins, d'en faire l'éloge : « On ne sait pas encore qui il approchera de sa personne, se disent-ils ; ce sera peut-être moi : commençons donc par le louer, pour n'avoir pas à changer de langage plus tard. » Enfin la troisième classe comprend les naïfs, dont la platitude est désintéressée et correspond à un besoin lyrique de leur cœur. Ils vantent leur chef, quel qu'il soit, parce que c'est

leur chef, et que, de ce fait, ils l'aiment sincèrement ! À cette catégorie appartenait justement le secrétaire de la commission. Entendant dire merveilles du nouveau vice-gouverneur, il éprouva une sorte d'attendrissement dont il ne put s'empêcher de faire part aussitôt à tous ses collègues. Ceux-ci, à leur tour, répandirent la chose dans les gargotes où ils prenaient leurs repas et dans les cabarets où ils passaient la soirée. Quelques mots du même genre arrivèrent aussi aux oreilles des autres employés, et deux scribes de la régence provinciale, qui avaient eu beaucoup à souffrir de l'ancien vice-gouverneur, se sentirent si joyeux qu'ils commencèrent à se gourmer en plein traktir, à la grande satisfaction du public. Ce combat pour rire ne tarda pas à devenir sérieux ; les deux adversaires furent conduits au poste, le visage ensanglanté et les vêtements en lambeaux. Il n'était pas jusqu'aux vieilles prikaznitchikhas elles-mêmes qui, dans les églises, à l'office du matin, ne s'entretinssent de M. le nouveau vice gouverneur ; les plus jeunes de ces commères chantaient ses louanges sur le marché. « C'est, dit-on, un brave homme, madame, un fort brave homme ! chez nous, tout le monde est enchanté d'avoir à servir sous ses ordres ! » disaient-elles à leurs connaissances.

Dans les sphères sociales plus élevées on parlait de Kalinovitch en termes non moins flatteurs, et l'on avait d'autant plus lieu de le faire qu'on se fondait sur des renseignements recueillis dans l'entourage du gouverneur lui-même. Le lieutenant général recevait chez lui tous les jeudis les personnes de son intimité. À l'une de ces petites soirées se trouvait, comme de coutume, la présidente de la chambre des finances, femme encore jeune et ex-

trêmement jolie. La gouvernante était beaucoup plus âgée que cette dame, mais, en revanche, elle possédait un extérieur très imposant et semblait née pour présider à des réceptions officielles. Au fond du salon était placé sur une estrade un fauteuil où elle s'asseyait parfois, rappelant ces princesses d'opéra et de ballet qui prennent place sur un trône d'or pour contempler les ébats de la foule dansante. Les deux dames ne pouvaient pas se souffrir, et leur amitié était purement diplomatique, mais elles mettaient tous leurs soins à paraître du dernier bien ensemble.

Parmi les hommes il y avait le maréchal de la noblesse que nous avons rencontré jadis chez le prince, et qui, depuis quelque temps, faisait une cour assidue au gouverneur, parce qu'il brûlait de recevoir l'ordre de Sainte-Anne. Un peu à l'écart des autres invités était assis le directeur de la chancellerie. Ce monsieur commençait à prendre du ventre, mais il n'avait pu encore se défaire d'un certain embarras dans les salons de Son Excellence. À chaque signe de tête que faisait la maîtresse de la maison, il se levait, courait sans bruit à la salle et ordonnait aux domestiques d'apporter le thé ou les glaces ; c'était là sa fonction. Sa femme, jeune dame aux joues vermeilles, était là aussi avec un ouvrage dans les mains ; la gouvernante ne faisait aucune attention à elle, mais, par contre, le gouverneur la regardait d'un air fort tendre. Bazarieff était un vieillard très vert encore et de fort bonne mine. Quand il allait, en pantalon blanc et en bottes fortes, entendre la messe à la cathédrale, beaucoup de jolies dames assuraient qu'il était encore parfaitement en état de faire des conquêtes. La jeune directrice de la chancellerie sa-

vait mieux que tout autre, disait-on, à quoi s'en tenir là-dessus. Entre toutes ces personnes, la conversation manquait un peu d'entrain. Les générales, nul ne l'ignore, ne bavardent pas comme des pensionnaires. L'attitude du maréchal de la noblesse ressemblait quelque peu à celle d'un soldat sous les armes. Le gouverneur lui-même, qui venait de signer une énorme quantité de papiers, paraissait légèrement fatigué.

— Voulez-vous un cigare ? demanda-t-il au maréchal de la noblesse.

— Cela ne gênera-t-il pas ces dames ? fit celui-ci en prenant le cigare qui lui était offert.

— Je vous en prie ! Il m'y a habituée, permit la maîtresse de la maison.

— Ces cigares ne sont pas mauvais, observa le gouverneur.

— Ils sont excellents ! reprit le maréchal de la noblesse, qui à part soi pensait : « Tu peux t'en payer de bons, avec les milliers de roubles que tu reçois du fermier ! »

À dix heures arriva l'officier du génie Khovsky, jeune homme très bien vu de la gouvernante, à cause du rare talent de pianiste qu'il possédait. Il fournit enfin un thème un peu intéressant à la conversation.

— Je viens du port, Excellence. Le mobilier du vice-gouverneur est arrivé, dit-il au lieutenant général.

— Ah ! fit ce dernier,

— C'est superbe ! continua l'officier en s'adressant plutôt aux dames. Les meubles sont en velours ponceau à fleurs noires, — la matière n'a rien d'extraordinaire, mais le travail est admirable ! Et puis ces candélabres, ces lustres, enfin ces immenses tableaux de l'école flamande !

J'en ai examiné quelques-uns, et, naturellement, il est difficile de juger, mais ce doit être des originaux : — c'est merveilleux !

— Que voyez-vous là de merveilleux ? Qui donc n'a pas cela ? remarqua la présidente, qui ne voulait pas admettre que quelqu'un put avoir un salon plus beau que le sien.

Pendant ce temps, le maréchal de la noblesse souriait comme en aparté.

— Je ne sais pas quels sont les renseignements de Votre Excellence, commença-t-il avec hésitation, mais moi, je l'avoue, à mon arrivée ici, j'ai passé chez le prince Ivan. Le nouveau vice-gouverneur est son parent par alliance, et le prince en fait le plus grand cas. « C'est, dit-il, un homme fort riche ; de plus, il est intelligent, connaît son affaire, et avec cela possède un caractère ferme, énergique... » Je ne sais pas, peut-être, en sa qualité de parent, appuie-t-il un peu trop sur l'éloge.

— Pas du tout ! reprit le gouverneur, il n'y a nulle exagération dans ce portrait. J'ai demandé moi-même cet homme-là au ministère, car c'était bien le moins qu'on m'envoyât enfin un collaborateur comme je le désire.

— Votre Excellence n'a en vue que le bien du service.

— Le bien du service, exclusivement !

Le directeur de la chancellerie avait prêté une oreille attentive à cette conversation, et, au moment où le maréchal de la noblesse allait s'asseoir à une table de jeu, il s'approcha de lui.

— C'est du vice-gouverneur que vous parliez à Son Excellence ? demanda-t-il.

— Oui, votre vieillard est content.

— Comment ne serait-il pas content, je vous le demande ? reprit d'un air attendri le directeur de la chancellerie : Son Excellence a maintenant des milliers de papiers à examiner, il lui faut de toute nécessité un collaborateur ! Et puis, on a eu égard à sa désignation, on lui a donné l'homme qu'il avait lui-même choisi. C'est très important.

— Je crois bien ! reconnut le maréchal de la noblesse.

— Comme cela, grâce à Dieu, nous pouvons être tranquilles ! ajouta en clignant les yeux le directeur de la chancellerie.

Après avoir fait une petite poule chez le gouverneur, le maréchal de la noblesse se rendit chez un de ses collègues, dans le logement de qui l'on taillait la banque depuis quatre jours. Autour d'une table couverte de cartes défraîchies et déchirées étaient assis quelques joueurs. Tous avaient des visages terreux, flétris par les veilles, la débauche, les émotions du gain et de la perte. Ils étaient, qui en redingote, qui en robe de chambre, qui en chemise ; pourtant, là aussi, on parla du nouveau vice-gouverneur.

— D'où venez-vous ? demanda le maître du logis, qui, bien que complètement décavé, était vautré sur le divan, dans l'attitude d'un vrai sybarite.

— De chez le gouverneur, répondit avec un sourire insouciant le maréchal de la noblesse. Il n'a été question, tout le temps, que de son nouvel adjoint.

— Eh bien, batuchka, qu'est-ce qu'on en dit ? voulut savoir un conseiller de la régence provinciale.

— Votre vieillard le loue beaucoup, il en est content !

— N'est-ce pas Kalinovitch ? demanda le banquier, un monsieur tout noir, qui semblait d'un caractère très malveillant et très felleux.

— Oui, c'est Kalinovitch... Eh bien ?...

Le banquier sourit.

— On se presse peut-être un peu trop de le louer ! Je l'ai vu faire la révision de notre gouvernement, et les employés n'oublieront pas de sitôt la façon dont il les a houspillés.

— Allons, vous êtes un sceptique ! dit le maître du logis en s'emmitouflant dans sa robe de chambre de coupe parisienne.

— Sceptique tant qu'il vous plaira ! Rien qu'à le voir, le coquin, on devine en lui une vipère ! Vous saurez bientôt de quel bois il se chauffe !

Toutefois, personne n'attachait d'importance aux paroles du banquier, et l'on continua à attendre Kalinovitch dans les sentiments les plus sympathiques.

II

Trois semaines après, huit chevaux de poste attelés à une dormeuse anglaise trottaient sur la grand'route conduisant à la capitale de la province. C'était le nouveau vice-gouverneur qui arrivait. À son cou se voyait maintenant cette croix de Saint Wladimir, qui avait été autrefois l'objet de ses rêves ambitieux.

En avant de son équipage roulait à toute vitesse le mauvais tarantass de l'ispravnik, qui d'une main tenait

son chapeau claque pour l'empêcher de s'envoler, tandis que de l'autre il s'appuyait aussi crânement que possible sur la garde de sa mince épée. Le gouverneur lui-même l'avait envoyé à la rencontre de son adjoint pour faire honneur à ce dernier. Mais mon héros paraissait peu sensible à ce qu'avait de flatteur un tel cérémonial. Il n'était plus, à beaucoup près, le jeune homme fringant et présomptueux qu'il avait été lors de son entrée au service. Assis dans sa calèche, il tenait baissée sa tête blanchie avant l'âge. Des rides profondes sillonnaient ses joues creuses et jaunâtres ; seul, le regard de ses yeux gris n'avait pas changé, ou plutôt il avait pris une expression plus accentuée encore de fermeté et d'énergie.

Pauline, assise à côté de son mari, avait beaucoup vieilli aussi ; elle était maigre comme une momie. Depuis le dernier relais de poste, Kalinovitch n'avait pas dit un mot à sa femme, et, en général, il ne faisait aucune attention à elle.

Quand l'équipage s'arrêta devant la porte de la maison, l'ispravnik mit aussitôt pied à terre, et voulut aider le vice-gouverneur à descendre de voiture.

— Laissez donc ! fit Kalinovitch, dont le visage se colora légèrement ; puis, dans le désir de se montrer plus aimable, il ajouta :

— Je vous suis bien reconnaissant, mais vous avez eu tort de vous déranger ; vous avez sans doute bien assez d'occupations sans cela.

Ensuite, il se détourna et aperçut le maître de police, un lieutenant-colonel au nez rouge, qui connaissait son métier à merveille. Ce fonctionnaire porta la main à sa casquette, fit deux pas en avant et remit un rapport sur

l'état de la ville ; cette formalité n'était pas exigée par la loi, mais le maître de police aimait à faire montre de son zèle.

— C'est aujourd'hui ou demain que vous vous présenterez à Son Excellence ? demanda-t-il en suivant servilement Kalinovitch.

— Non, ni aujourd'hui, ni demain, répondit ce dernier : auparavant, je veux me reposer un peu.

Un certain étonnement se manifesta sur le visage du maître de police ; toutefois, en subordonné bien appris, il s'efforça de cacher cette impression, et se retira. Le même jour, les membres de la régence provinciale vinrent en corps pour présenter leurs devoirs au nouveau chef ; mais ils ne furent pas reçus. Enfin, au bout de quatre jours, le vice-gouverneur se décida à faire sa première visite. Le maître de police, accompagné de son Cosaque, courut aussitôt porter cette nouvelle au gouverneur. Le directeur de la chancellerie, qui attendait le rapport dans la salle, boutonna son uniforme. L'adjutant, qui lisait l'Annuaire, le laissa de côté. L'employé de service arrangea ses cheveux devant une glace.

Kalinovitch arriva dans un phaéton minuscule attelé de deux pur-sang. Le vice-gouverneur quitta dans la salle son manteau de castor, exhibant ainsi un élégant uniforme qui attestait le savoir-faire des tailleurs de la capitale. Puis, avec les façons distinguées d'un fonctionnaire pétersbourgeois, il fit à tout le monde un salut très poli, et se hâta de passer dans le cabinet du gouverneur, à qui il se présenta en s'inclinant respectueusement.

— Enchanté de faire votre connaissance, très cher Jacques Vasilitch, lui dit le lieutenant général d'un ton un

peu protecteur ; mais en même temps il s'empressa de lui offrir un siège, et s'assit lui-même.

— Eh bien, dites-moi, Pétersbourg est toujours aussi bruyant, aussi actif ? commença-t-il.

— Comme à l'ordinaire, répondit Kalinovitch.

— C'est une fameuse ville, une fameuse ville ! poursuivit d'un air profond le gouverneur.

— Vous avez vu vos collaborateurs ? ajouta-t-il.

— Ils sont venus chez moi, Excellence ; mais je me ressentais encore de la fatigue du voyage, et je n'ai pu les recevoir.

— Oh ! oui, cela ne fait rien ; alors permettez-moi de vous les présenter aujourd'hui.

Kalinovitch inclina la tête en signe de remerciement.

— Peut-être même voudrez-vous passer l'inspection de la régence provinciale, pour pouvoir ensuite exercer plus sérieusement votre contrôle.

— Vous prévenez la demande que j'allais vous adresser, Excellence, répondit Kalinovitch.

— Je vous en prie, vous m'obligerez moi-même. Je ne suis pas de ces gouverneurs qui se figurent que tout va admirablement dans leur province, par cela seul qu'ils l'administrent depuis quinze ans : loin de là, je suis homme, et plus vous me signalerez d'abus, plus je vous serai reconnaissant. Dans plusieurs services, sans doute, il doit y avoir du relâchement, de la négligence.... tout ce que je vous demande, comme à mon plus intime coadjuteur, c'est d'unir vos efforts aux miens pour corriger tout cela. D'après tout le bien qu'on m'a dit de vous, je ne doute pas que nous ne réussissions.

Kalinovitch remercia de nouveau par une inclination de tête.

— Je dois pourtant vous prévenir, continua Bazarieff, que, dans une province comme la nôtre, les fonctions de gouverneur présentent beaucoup de difficultés : au fond, ici, nous formons tous comme autant de principautés distinctes. Vous avez, d'un côté, par exemple, la chambre des domaines ; de l'autre, la chambre des finances ; ici, la justice ; là, les apanages ; et enfin, votre régence provinciale avec ses ispravniks et ses gorodnitchis. Naturellement chacun de ces pouvoirs aime à rester maître chez lui, et n'admet pas volontiers qu'un autre s'immisce dans ses affaires... Cela étant, le gouverneur ne peut que laisser chacun faire sa besogne, tout en gardant pour lui la haute administration de la province.

— Votre Excellence a su, paraît-il, se maintenir en bons rapports avec toutes ces autorités, observa Kalinovitch.

— Avec toutes, autant du moins que cela est possible, reprit, non sans fierté, le gouverneur. Pourquoi soulèverais-je des conflits ? À quoi bon ?... Voici que maintenant la commission de recrutement vient de commencer ses opérations. Ces tas de papiers que vous voyez amoncelés sur la table, ce sont des plaintes envoyées par les paysans de la couronne au sujet des agissements abusifs de cette commission. Malheureusement il n'y a rien à faire, et mon intervention ne pourrait que nuire. Tout cela est du ressort de l'aide de camp qui est arrivé il y a huit jours ; or, à ce que j'entends dire, depuis avant-hier il a pris ses quartiers chez M. l'intendant, et passe tout son temps à

faire de la musique avec madame l'intendante. Que voulez-vous que fasse le gouverneur ?

Kalinovitch sourit.

— Quelle espèce d'employés avez-vous ici, Excellence ? demanda-t-il en baissant les yeux.

— Des employés excellents, répondit le gouverneur : du moins, dans mon département immédiat, j'ai tâché, autant que possible, d'avoir des hommes de choix. Personnellement, je suis sévère pour mes subordonnés. Mon employé doit être un autre moi-même. Ma règle est celle-ci : quand je fais une tournée d'inspection, je ne regarde pas leurs papiers ; c'est insignifiant, cela n'a qu'une importance secondaire, — j'étudie le pays, j'en examine les besoins. Si l'on ne se plaint pas de l'employé, c'est qu'il est bon. Sans doute, il faut encore voir, quand il y a des plaintes, de qui elles émanent. Les dénonciations provenant de petits bourgeois chicaneurs, d'expéditionnaires congédiés, je ne me contente pas de les jeter au panier, je m'efforce d'en punir les auteurs. C'est une peste qui, si on la laissait se propager, n'épargnerait personne. Mais quand une plainte m'est adressée par un propriétaire, par un négociant, par un homme comme il faut, j'en conclus que le fonctionnaire s'est donné de graves torts envers lui, et je suis sans pitié. Ce n'est pas le public qui existe pour nous, c'est nous qui existons pour le public ; il faut donc que l'on soit content de nous, voilà mon système !

Jusqu'à quel point Kalinovitch admettait ce système, il aurait été difficile d'en juger d'après l'expression de son visage.

— Mais il est midi, il est temps de partir ! fit le gouverneur, et il sonna.

L'adjutant entra, tenant son casque à la main. Le lieutenant général lui dit en français de faire atteler sa voiture ; puis il proposa au vice-gouverneur de se rendre avec lui à la régence provinciale. Dans la salle, ils furent retenus durant quelques minutes par des solliciteurs. Un ancien capitaine d'état-major, portant encore l'uniforme et le chapeau à plumes, déposa une plainte contre sa femme, qui s'était enfuie de chez lui en emportant le lit conjugal, un lit pour deux personnes, et dont le capitaine avait fait les frais. Ensuite, une petite vieille, ridée et chassieuse, se jeta aux genoux du gouverneur, et se plaignit hautement de son fils, qui lui avait donné des coups de flûte sur la tête. Dans le but évident de montrer à son nouvel auxiliaire combien il prenait au sérieux les devoirs de sa charge, le lieutenant général questionna assez longuement ces deux personnes, et remit leurs requêtes à l'adjutant.

— C'est étonnant, la grossièreté de mœurs qui existe encore ! observa-t-il en sortant avec Kalinovitch : l'un bat sa vieille mère, et l'autre est vexé, non parce que sa femme l'a quitté, mais parce qu'elle lui a emporté un lit de plume... Et il faut vivre avec ces gens-là !

Sur le perron les attendait le maître de police, debout dans une attitude respectueuse. D'un geste impérieux le gouverneur ordonna de faire avancer son équipage, et, quand Kalinovitch voulut monter dans son phaéton, il n'y consentit pas.

— Permettez que je vous offre une place à côté de moi, nous causerons en chemin.

Kalinovitch déféra à ce désir. Le maître de police et son Cosaque précédèrent à cheval la voiture du gouver-

neur. Celui-ci, durant toute la route, affecta de s'entretenir avec le vice-gouverneur d'une façon fort animée et presque amicale. Les fonctionnaires et les marchands qui les voyaient passer ne purent s'empêcher de remarquer le fait. Une dame toute jeune, femme d'un employé aux délégations spéciales, se promenait en proletka : elle ordonna exprès au cocher d'aller au pas et, pendant longtemps, suivit des yeux les deux hauts dignitaires. Sur le perron du bâtiment affecté aux administrations collégiales, ils furent reçus par un huissier, qui, bien qu'on fût en automne et qu'il fît très froid, n'avait sur lui que son mauvais uniforme. Le pauvre diable devait mourir peu après, tué par un refroidissement et, en partie aussi, par l'excès des agitations morales.

— Bonjour, mon cher, lui dit le gouverneur, et, portant haut la tête, il monta l'escalier d'un pas rapide.

Celui qui a eu le plaisir de visiter, revêtu d'un titre officiel, les locaux des administrations collégiales, celui-là comprendra sans doute qu'il faut avoir des nerfs très émoussés, pour ne point en pareil cas être gonflé du sentiment de son importance. Ce sentiment, mon héros ne semblait pas l'éprouver : il marchait la tête basse et comme courbée sous le poids de préoccupations pénibles, tâchant seulement de ne pas rester en arrière de son supérieur.

La chancellerie était déjà à son poste.

— Ce sont tous gens très comme il faut ! murmura le gouverneur.

Les conseillers furent présentés au nouveau vice-gouverneur dans la salle des séances.

— Depuis combien d'années êtes-vous membre de la régence, Serge Nikolaïtch ? demanda le gouverneur au doyen des conseillers.

— Depuis dix-huit ans, Excellence, répondit modestement celui-ci.

— Et depuis ce temps-là combien de blâmes la régence a-t-elle reçus du sénat ? poursuivit le lieutenant général.

— Il n'est pas à ma connaissance qu'elle en ait reçu un seul, reprit le conseiller.

Le gouverneur sourit.

— Pas un seul, ce n'est pas mal ! fit-il en redressant sa taille.

— M. l'assesseur est un ancien élève de l'université de Moscou ; et si notre ville est administrée comme ne l'est, je pense, aucune ville de gouvernement, c'est à Valentin Osipitch que nous le devons, acheva-t-il en montrant le conseiller de la deuxième section qui regardait Kalinovitch en pleine figure avec des yeux de taureau.

Le premier secrétaire était Médiokritzky ; sa fortune avait suivi celle du directeur de la chancellerie qui était son beau-frère : ils avaient épousé deux sœurs, les filles du prêtre Kiprensky. Depuis qu'il savait qui était nommé vice-gouverneur, Médiokritzky tremblait dans sa peau, mais, sans faire part de ses inquiétudes à personne, il avait laissé croître ses favoris dans l'espoir de se rendre méconnaissable ; et il put se flatter d'y avoir réussi : Kalinovitch, en effet, ne parut pas le reconnaître. En parlant des conseillers sur un ton si élogieux, le lieutenant général leur payait une dette de reconnaissance, car ils lui avaient livré pieds et poings liés l'ancien vice-gouverneur.

Au sortir de la salle des séances, il conduisit Kalinovitch dans les diverses sections.

— Messieurs, voici votre nouveau chef, celui qui désormais sera juge de votre moralité et de votre zèle dans le service, dit-il partout d'une voix sonore ; après quoi, il ne se crut pas permis de retenir plus longtemps le vice-gouverneur, et celui-ci se retira.

Mais tout ne finit point par là. Le même jour, le gouverneur rendit la visite qu'il avait reçue et désira absolument être présenté à la maîtresse de la maison. Pauline, qui n'avait pas encore eu le temps de s'organiser, fut donc forcée de le recevoir dans un salon encombré de boîtes, de cartons, etc. Il se trouva que Bazarieff avait connu le père de Pauline, il avait même servi sous ses ordres, et il en fit le plus grand éloge. La vice-gouvernante ne voulut pas être en reste d'amabilité, et, bien qu'encore très fatiguée du voyage, elle fit deux jours après une visite à la gouvernante. Celle-ci la retint au moins deux heures, l'obligea à prendre du café, la supplia, pour l'amour de Dieu, d'être prudente dans le choix de ses relations et lui donna même une petite liste des dames avec qui l'on pouvait encore se lier. La gouvernante ne se borna pas à cela : oubliant pour cette fois sa fierté, elle rendit dès le lendemain à Pauline sa visite, but aussi du café chez elle et resta là trois heures. Ensuite elle commença à dire partout que la nouvelle vice-gouvernante n'était pas belle, mais que ce n'en était pas moins une femme des plus charmantes. Quant à Kalinovitch, tous ceux qui l'avaient vu, hommes et femmes, disaient qu'il n'était pas beau, mais qu'il avait une physionomie extrêmement intelligente.

III

La société vit avec joie les relations amicales qui avaient commencé à s'établir entre le gouverneur et son adjoint. Sous de tels auspices, la saison promettait d'être brillante. D'abord, le prince Ivan se transporta à la ville et, naturellement, s'y installa sur un pied convenable. Son gendre, Tchetvérikoff, ouvrit ses salons : il y avait cinq ans que le gros homme était marié à la jolie kniajna devenue maintenant une dame charmante. Le maréchal de la noblesse qui avait obtenu le grand cordon de Sainte-Anne se disposait aussi à recevoir pendant tout l'hiver. Quant au président de la chambre des finances, inutile d'en parler : la maison de ce personnage et celle de son subordonné, le conseiller de la section des boissons, comptent partout au nombre des meilleures. Bien que fort avare, l'intendant de la chambre des domaines dut, bon gré, mal gré, se résigner à donner deux ou trois soirées, tant pour distraire l'aide de camp son hôte, que pour étouffer certains bruits attentatoires à sa réputation auxquels avaient donné lieu les opérations du recrutement. Pour ce qui est du gouverneur, outre ses jeudis accoutumés, il annonça l'intention de donner trois grands bals. De plus, il promit de ne rien négliger pour attirer dans sa ville une excellente troupe d'acteurs qui était alors en représentation à Kalouga. On attendait aussi du vice-gouverneur au moins un bal, bien qu'il ne manifestât aucun goût pour les distractions mondaines. En un mot,

tout allait on ne peut mieux. Le prince, en sa qualité de parent du vice-gouverneur, s'efforçait visiblement de rendre plus affectueuses encore les relations de celui-ci avec son supérieur hiérarchique : il disait partout que Kalinovitch était émerveillé de l'ordre qui régnait dans toutes les parties de l'administration. Ce langage trouvait des oreilles crédules dans la société, mais les gens mieux placés pour juger des choses, — les conseillers de la régence provinciale et le procureur, par exemple, — savaient à quoi s'en tenir là-dessus. En tout cas, il était clair que le vice-gouverneur entendait avoir ses coudées franches. On commença à s'en apercevoir quand il s'agit de remplacer l'huissier de la régence provinciale. Le gouverneur voulut donner la place du défunt à un employé patronné auprès de lui par une influence occulte, et il proposa son candidat à la régence. Mais déjà Kalinovitch avait fait venir notre vieille connaissance, le chasseur Lébédéeff : il alla trouver le lieutenant général et lui déclara qu'il désirait nommer à cet emploi un fonctionnaire qui avait autrefois servi sous ses ordres.

— Quand nous avons tant d'employés chez nous, quel besoin y a-t-il d'en prendre dans les autres services ? répliqua assez judicieusement le gouverneur.

— Je connais cet homme, Excellence, et je suis sûr qu'au moins il ne volera ni les bougies, ni le papier de l'État.

Le gouverneur se contenta de sourire et, ne voulant pas se brouiller avec son adjoint pour de semblables vétilles, donna son consentement.

La seconde fois que Kalinovitch fit acte d'autorité, ce fut aux dépens de Médiokritzky. Le vice-gouverneur

avait commencé à inspecter la chancellerie de la régence provinciale quand, un jour, il se rendit chez le lieutenant général avec un rapport constatant qu'il avait trouvé le plus grand désordre, et un désordre prémédité, dans les affaires du premier secrétaire : il était à la connaissance personnelle du vice-gouverneur qu'autrefois déjà M. Médiokritzky avait commis un vol de mille roubles au préjudice d'une personne privée ; les irrégularités maintenant relevées à sa charge prouvaient qu'il ne s'était pas amendé : en conséquence il y avait lieu de le révoquer dans l'intérêt du service. Quiconque est au courant des mœurs bureaucratiques comprendra sans doute ce qu'il y avait d'insolent dans une pareille proposition faite à brûle-pourpoint, sans entretien préalable avec le gouverneur : cela révélait évidemment le désir d'être désagréable au directeur de la chancellerie qui était, au su de tout le monde, le bras droit, l'âme damnée de Son Excellence. Pendant trois jours le vieillard fit attendre sa réponse, mais il reçut du vice-gouverneur une nouvelle lettre semi-officielle : Kalinovitch l'informait que, si Son Excellence ne jugeait pas à propos de révoquer M. Médiokritzky, lui-même se verrait obligé de demander son changement au ministère. Dans les termes où se posait maintenant la question, force était au gouverneur de se soumettre ; tout ce qu'il put faire pour que l'employé destitué ne restât pas sans un morceau de pain fut de le nommer directeur de la prison, poste bien humble comparativement aux honorables fonctions de premier secrétaire.

Lorsqu'il fallut pourvoir au remplacement de Médiokritzky, de nouveaux froissements se produisirent. Le lieutenant général voulait mettre là un employé de sa

chancellerie qui lui était tout dévoué, mais le vice gouverneur lui fit savoir qu'il avait quelqu'un en vue pour cette place : c'était Exarkhatoff, le professeur d'histoire que nous connaissons déjà. Après avoir pris des renseignements sur son ancien subordonné, Kalinovitch ayant appris qu'il était veuf depuis sept ans et avait complètement renoncé à la boisson, lui écrivit de sa propre main pour lui offrir l'emploi de premier secrétaire, Exarkhatoff, qui n'avait pas gardé un souvenir agréable de son ancien principal, commença par refuser. Sur quoi, le vice-gouverneur lui écrivit de nouveau. « Pardonnez-moi, lui disait-il dans cette lettre, la manière dont je vous ai traité jadis : la faute en fut, d'une part, à mon caractère intraitable ; de l'autre, à votre malheureuse faiblesse. Mais comme, avec l'âge, nous nous sommes corrigés tous deux de nos défauts, il est probable qu'à présent nous vivrons en bonne intelligence. Venez, je vous le demande en ami, partager avec moi les lourdes responsabilités du service ; venez m'aider à mettre en pratique ces principes nobles et élevés dont notre jeunesse s'est nourrie dans les murs sacrés de l'Université. » Le bon Exarkhatoff ne put tenir contre un appel semblable et se rendit auprès de son nouveau protecteur. La première entrevue des deux anciens camarades offrit quelque chose d'étrange : l'un, général ou peu s'en fallait, vêtu d'une robe de chambre en velours, était assis dans un luxueux cabinet ; l'autre, debout dans une attitude respectueuse, avait un uniforme râpé et de mauvaises bottes en peau de bouvillon ; dans les traits fins de son visage habituellement triste se montrait encore comme autrefois la bonté de son âme. Kalinovitch l'accueillit avec une extrême

cordialité, et, deux jours après, Exarkhatoff entra en fonction. Le gouverneur dut se contenter de faire grise mine au nouveau secrétaire, et de lui chercher chicane toutes les fois que cela fut possible,

« Pour tout ce qui est de la régence provinciale », disait-il dans le monde, « je suis décidé à laisser carte blanche au vice-gouverneur, car il est là dans son domaine propre : le mien, c'est l'administration de la province. » Malheureusement, le vice-gouverneur ne tarda pas à empiéter sur les attributions que son chef avait voulu se réserver. Cette ingérence se manifesta à plusieurs reprises, notamment dans la circonstance suivante. On sait qu'aujourd'hui les emplois d'ispravnik en général ne rapportent presque rien. Ces fonctionnaires reçoivent trois ou quatre cents roubles du fermier des boissons, ils touchent une allocation pour l'entretien de leurs chevaux, et peut-être trouvent-ils moyen de grappiller un peu quand ils font une enquête ; mais là-dessus il faut graisser la patte au directeur de la chancellerie et faire des cadeaux à la régence provinciale pour qu'elle ne se montre pas trop pointilleuse : le profit net se réduit donc à fort peu de chose. L'ispravnik d'E... était, à cet égard, une exception parmi ses collègues. Même les propriétaires de trois cents âmes avaient coutume de dire avant le scrutin : « Qu'on me nomme ispravnik à E..., et je ne troquerai pas ma position pour le trône d'Angleterre. » Ce qui rendait cet emploi si lucratif, c'était le flottage : chaque printemps, trois mille trains de bois descendaient la rivière, et, d'après un vieil usage, chaque marinier en se faisant délivrer son passavant payait une impériale à l'ispravnik : le total de l'argent ainsi perçu s'élevait, bon an, mal an, à

quinze mille roubles. C'était madame l'ispravnitza elle-même qui, par ses démarches et ses sollicitations personnelles, avait procuré cette place à son mari ; aussi vous pouvez juger des sentiments de la dame, quand elle apprit que le nouveau vice-gouverneur était ce cher Kalinovitch ! Elle oublia positivement alors tous les ragots qu'elle avait fait jadis sur son compte et sur le compte de Nastenka. D'une voix tremblante d'émotion elle disait à qui voulait l'entendre : « Pendant trois ans, je l'ai vu presque chaque jour ; eh bien, dès cette époque, il y avait en lui quelque chose de remarquable, vous savez, quelque chose de pétersbourgeois. Et sa femme, qu'elle est gentille ! Seigneur, Roi du ciel ! j'étais en relations plus qu'amicales avec cette maison !... Je connaissais leur amour, j'étais au courant de tout... Il y en avait une autre qui s'était éprise de lui ; il allait de celle-ci à celle-là, et c'était si charmant ! Il protégera, il doit protéger mon Sémen Nikititch. » Dans les éloges qu'elle faisait de Kalinovitch, l'ispravnitza atteignait à la poésie, et des larmes d'attendrissement coulaient sur ses grosses joues. Mais tout cela ne servit à rien. Au grand carême, alors que la remise des passavants allait commencer, le vice-gouverneur présenta au lieutenant général un rapport où il était dit que, la police de la ville d'E... ayant pris l'habitude de percevoir à son profit une taxe illégale sur les mariniers, il y avait lieu de couper court à cet abus par la révocation de l'ispravnik actuellement en fonction : si Son Excellence ne se jugeait pas suffisamment édifiée par ce rapport, une enquête juridique éclaircirait les faits et mettrait en cause, avec les coupables proprement dits, ceux qui les avaient encouragés par leur tolérance. À la

lecture de ce papier, le gouverneur écarta les bras. Que faire ? Si l'on procédait à une enquête, ces imbéciles moujiks en profiteraient pour renouveler les plaintes qu'ils avaient tant de fois exposées au gouverneur et que celui-ci n'avait jamais voulu prendre en considération ; mais, d'un autre côté, comment, sans enquête, sur le simple rapport du vice-gouverneur, frapper un fonctionnaire qui n'avait jamais manqué à aucune de ses obligations tant directes qu'indirectes ? Le vieillard pensa en faire une maladie, il tint longuement conseil avec le directeur de la chancellerie, et comme, après tout, la peau est plus proche que la chemise, il fut décidé que l'ispravnik serait mis en retrait d'emploi. À cette nouvelle, l'ispravnitza accourut furieuse au chef-lieu de la province. Elle comprenait encore la conduite de Kalinovitch : il la détestait, parce qu'autrefois, cédant à l'indignation d'une âme honnête, elle avait sévèrement qualifié ses honteuses relations avec cette gueuse d'Anastasia Godnieff. Mais ce qui la mettait hors d'elle-même, c'était la manière d'agir du gouverneur : comment ce vieux birbe, à qui elle apportait de l'argent chaque année, n'avait-il pas honte de les lâcher ainsi ?

Bref, elle clabauda tellement que le maître de police, agissant à l'instigation du gouverneur, l'expulsa de la ville. Du reste, le lieutenant général s'efforçait encore de cacher les dissentiments qui s'élevaient entre lui et Kalinovitch. En public, il continuait à se dire enchanté de son collaborateur : il avait toujours désiré avoir pour adjoint quelqu'un qui lui signalât les abus ; car il était homme, il ne pouvait tout voir par lui-même. Mais une nouvelle incartade du vice-gouverneur rendit impossible la prolon-

gation de cette tactique. La régence provinciale eut à se prononcer sur l'état mental d'un gentilhomme nommé Iazvine qui, à la demande de ses héritiers, avait été enfermé dans une maison de fous. Presque toute la province savait que le gouverneur s'intéressait beaucoup à cette affaire par suite de certaines relations existant entre lui et les parents du prétendu aliéné. Naturellement il se rendit de sa personne à la salle des séances où l'enquête devait avoir lieu. Arrivèrent ensuite deux médecins : l'inspecteur du service sanitaire et un chirurgien. Le premier avait le cou de travers et portait sur sa poitrine la croix d'un ordre ; le second était un long Allemand dont les yeux avaient une remarquable expression de dureté. Tous deux, servilement dévoués au gouverneur, firent leur entrée au pas militaire, s'inclinèrent respectueusement, et prirent leurs places. Après eux vint le procureur, homme encore jeune, qui, aux bals de Son Excellence, dansait jusqu'à épuisement. Mais ni les présidents de chambre, ni le maréchal de la noblesse ne se montrèrent ; leur présence d'ailleurs était inutile, ces messieurs s'étant fait une règle d'apposer toujours leurs signatures à la suite de celle du gouverneur. L'enquête, comme on le voit, s'annonçait dans les meilleures conditions. À midi, le fou fut introduit. C'était un jeune homme au front étroit, au crâne déprimé, à la poitrine creuse et au ventre saillant. Il portait une mauvaise robe de chambre en bayette,²² et avait à ses pieds de vieilles savates ; son linge était grossier et reprisé en plusieurs endroits. Un gigantesque maréchal des logis le tenait par le bras ; cet

²² Fin tissu de laine blanche, noire ou brune.

homme, d'un aspect effrayant, semblait capable de mettre à la raison une centaine de diables. Sur les pas d'Iazvine et de son gardien entra enfin Prokhoroff, un des parents à la requête desquels le fou avait été enfermé. Il se présenta d'un air modeste, sa casquette sous le bras, et, d'abord, se tint debout contre la porte ; le gouverneur l'ayant du geste invité à prendre un siège, Prokhoroff s'assit timidement sur le bord d'un fauteuil, à quelque distance de la société.

— Ce monsieur a déjà été soumis à notre examen, commença le gouverneur en s'adressant à Kalinovitch assis à sa droite, mais le Sénat exige un supplément d'enquête.

— Oui, je sais : j'ai lu toute l'affaire, répondit le vice-gouverneur.

L'inspecteur se mit à demander au fou comment on l'appelait, quelle était sa religion, sa condition sociale. À ces questions le malheureux répondit lentement et avec un sourire bête, comme s'il n'eut pas compris ce que tout cela signifiait, mais il ne dit aucune sottise.

— Écoutez, mon cher, fit brusquement le gouverneur : qu'est-ce qui tourne, selon vous, la terre ou le soleil ?

— Qu'est-ce que vous dites ? Je ne sais pas ce qui tourne, Excellence, répondit le fou.

— Eh bien, il y a quelque chose qui tourne, la terre ou le soleil : lequel est-ce des deux, à votre avis ? insista le gouverneur.

— Mais qu'est-ce qui tourne ? Laissez donc, pourquoi me dites-vous cela, Excellence ? reprit le fou, qui recula comme un homme effrayé.

— Il ne comprend pas ! fit le lieutenant général en haussant les épaules.

— On voit dans ses yeux l'absence de pensée, confirma le chirurgien.

— Dites-moi, pourquoi la lune n'est-elle pas en fer fondu ? demanda finement l'assesseur pour se mettre au ton du haut fonctionnaire.

Le fou le regarda en silence. Le gouverneur et les autres assistants sourirent. Prokhoroff ne put contenir sa joie et rit à gorge déployée.

— Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut l'interroger, dit en se levant à demi Kalinovitch, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche. Puis il s'adressa au fou :

— Venez ici, près de moi, mon ami !

Iazvine s'avança timidement.

— N'ayez pas peur, approchez. Pourquoi tremblez-vous comme cela ? continua Kalinovitch en lui prenant la main avec bonté.

— C'est que celui-là me bat toujours, Excellence, répondit le malade en montrant le maréchal des logis.

— Comment donc peut-il faire cela ? Il ne le fera plus ; sinon, nous le punirons, reprit Kalinovitch.

— On ne le battrait pas, Votre Haute Noblesse, s'il n'était pas si tapageur... s'excusa en rougissant le soldat.

— Tais-toi ! répliqua sévèrement le vice-gouverneur.

Le maréchal des logis recula de quelques pas.

— Asseyez-vous là, mon ami, nous allons causer ensemble, ajouta Kalinovitch en s'adressant au fou.

— Non, Excellence, répondit ce dernier, qui semblait déjà beaucoup plus à son aise, je resterai debout, je ne suis pas fatigué, je vous l'assure.

— Mais pourquoi avez-vous l'air contrarié comme cela ? Votre vêtement ne vous plaît pas, sans doute ?

— Que voulez-vous, Excellence ? On m'a volé tout ce que j'avais... on m'a donné cette mauvaise robe de chambre. Ces gens-là sont des ivrognes, Excellence ; j'avais de bons vêtements, ils me les ont pris pour les boire.

— Combien avez-vous d'âmes ? demanda le vice-gouverneur.

— J'ai deux cents âmes, Excellence, répondit Iazvine ; c'est l'héritage que m'a laissé mon père.

— Et, dites-moi, comment va l'agriculture chez vous, bien ou mal ?

— Oh ! Excellence, comment pourrait-elle aller bien ? reprit le fou, dont la timidité avait complètement disparu : mon oncle Michel Ilitch, ici présent, m'a dit : « Imbécile, quel besoin as-tu de tes chevaux ? ils te tuent », et là-dessus il les a tous emmenés chez lui. Mais pour les travaux des champs, Excellence, les chevaux sont nécessaires, il n'y a pas moyen de s'en passer. Les moujiks m'ont dit ensuite : « Barine, pourquoi avez-vous donné les chevaux ? sans bêtes de somme on ne peut pas cultiver. » Que faire ? Oh ! quels voleurs ! On dirait que pour eux il n'y a pas de Dieu !

Prokhoroff ne put se contenir plus longtemps.

— Si vous n'étiez pas fou, dit-il, vous ne parleriez pas ainsi, et vous serez puni du langage que vous tenez, brute !

Mais le fou se fâcha à son tour.

— Pourquoi m'injures-tu ? répliqua-t-il avec emportement : pourquoi me punirait-on quand je dis la vérité ?

Tu crois que j'ai peur de toi ? Allons donc ! Comment t'es-tu conduit avec une jeune fille de chez nous ? Excellence, il a fait un enfant à une de nos servantes, c'est un coureur, un débauché !

— Tais-toi ! Tu radotes ! cria le gouverneur avec colère.

Le fou se troubla. Le maréchal des logis vint se placer à deux pas de lui. Kalinovitch se hâta de faire diversion.

— Savez-vous compter, mon ami ? demanda-t-il. Tenez, comptez cet argent : combien y a-t-il là ? ajouta le vice-gouverneur en tendant à Iazvine un portefeuille bien garni.

— C'est à vous tout cet argent, Excellence ? Que vous êtes riche !

— Oui, je suis riche. Comptez.

Le fou se gratta la tête et compta très exactement.

— Il y a deux mille cinquante roubles. Excellence, et voilà encore un petit billet de cinq roubles, répondit-il en repoussant loin de lui le papier-monnaie. Puis il tira sur ses manches et ajouta avec un sourire plus bête que jamais : Excellence, donnez-moi ces cinq roubles.

— Est-ce que vous n'avez pas d'argent ? demanda Kalinovitch.

— Non, Excellence, pas un kopeck, je vous le jure. Un de mes moujiks m'avait apporté trois roubles d'argent, mais le surveillant les a vus et me les a pris ! « Avec cela, m'a-t-il dit, tu achèterais un couteau et tu te couperais la gorge », mais pourquoi me couperais-je la gorge ? Est-ce que je suis un imbécile ? Et pourquoi me tient-on enfermé avec des fous ?

Iazvine s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Excellence, faites-moi mettre en liberté, je vous en prie, autrement je ne sais ce qui m'arrivera ! Nous avons un surveillant si brutal ! Il a battu une femme dans le vestibule, au point de la laisser presque mourante, — et il n'est pas dit qu'elle en reviendra. Si vous menacez de vous plaindre à l'autorité, il vous répond : « Avise-toi de parler, tu seras encore plus battu ! » — c'est la vérité ! Je vous en supplie, batouchka, faites-moi sortir de cette maison-là, je vous le demande à genoux ! ajouta le fou, qui, en effet, se jeta aux pieds de Kalinovitch.

— Avez-vous, du moins, d'autres parents qui consentent à se charger de vous, sous leur responsabilité ? demanda le vice-gouverneur en relevant Iazvine.

— Comment donc, Excellence ! j'ai ici une cousine germaine : la pauvre femme ! cinq fois elle est venue me réclamer. « Pourquoi tenez-vous mon cousin enfermé ? je le prendrai chez moi », dit-elle, mais on ne veut pas l'écouter, on la met à la porte.

— Comprenez-vous ce que vous dites, et savez-vous devant qui vous parlez ? fit Prokhoroff en montrant le gouverneur.

— Emmenez-le, cela suffit ! ajouta d'un ton impératif le lieutenant général.

Le maréchal des logis saisit le malade par le bras, le fit pirouetter sur ses talons et l'emmena.

— En tout cas, continua le gouverneur, je persiste dans ma première conclusion, à savoir qu'il ne jouit pas de toute sa raison. Et vous ? demanda-t-il aux médecins.

— Il ne jouit pas de toute sa raison, confirma l'inspecteur.

— Peut-on même poser la question, après le langage qu'il a tenu devant le gouverneur ? déclara Prokhoroff.

Tous les membres de la régence furent de cet avis.

— Eh bien, Excellence, mon opinion est diamétralement opposée à la vôtre, répliqua Kalinovitch. Selon moi, ce jeune homme possède toute sa raison.

— Comment, toute sa raison ? Qu'est-ce que vous dites ? s'écria le gouverneur, comme un homme qui ne peut en croire ses oreilles.

— Toute sa raison, répéta sur le même ton Kalinovitch ; en conséquence j'estime que son internement dans une maison de fous est une illégalité, un crime, une barbarie !

— Mais la loi ne distingue pas entre les simples d'esprit et les aliénés, fit remarquer le procureur.

— La manière dont il a administré son bien, poursuivit le vice-gouverneur, sans s'arrêter à cette observation, doit faire l'objet d'une information dont les résultats seront soumis au Sénat conjointement avec la conclusion de l'assemblée de la noblesse. Mais comme il résulte de ses paroles qu'on lui a volé tous ses chevaux, et qu'enfin les paysans signalent des déprédations commises par les héritiers, il y a lieu de procéder à une enquête spéciale sur ces faits et d'en punir rigoureusement les auteurs, car représenter comme fou un homme borné et le faire interner dans un asile d'aliénés, pour dilapider ensuite son patrimoine, c'est, selon moi, un acte renfermant tous les éléments constitutifs du vol, de la séquestration et même du pillage.

La foudre tombant au milieu de l'assemblée n'y aurait pas causé plus d'émoi que n'en causèrent ces paroles de

Kalinovitch. Prokhoroff pâlit, les membres de la régence restèrent stupéfaits ; le gouverneur recouvra le premier sa présence d'esprit.

— Tout cela est très bien ! Mais votre opinion, convenez-en vous-même, est tout à fait nouvelle : elle ne découle nullement des faits.

— Excellence, répondit très poliment le vice-gouverneur, mon opinion est, je crois, la seule qui puisse découler des faits.

— Vous le dites, mais nous supposons, nous, que c'est la nôtre. N'est-il pas vrai, messieurs ? fit en s'adressant aux assistants le lieutenant général, qui avait peine à contenir sa colère.

Ceux-ci inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

— Eh bien, maintenant il faut libeller le procès-verbal, continua le gouverneur en tordant ses moustaches. Écrivez, dit-il sévèrement au secrétaire Exarkhatoff, que tous les messieurs ici présents persistent dans l'ancienne conclusion, mais que M. le vice-gouverneur se réserve de présenter son opinion personnelle... Veuillez, s'il vous plaît, ne pas tarder, ajouta-t-il en s'adressant à Kalinovitch, qu'il croyait peut-être embarrasser par cette mise en demeure.

— Dès demain je présenterai ma conclusion, répondit le vice-gouverneur du ton le plus indifférent.

Le lieutenant général se leva et redressa avec crânerie sa haute taille.

— Au revoir, dit-il en faisant un salut poli à tous les membres de la régence. Au revoir, Jacques Vasilitch. Il est fâcheux que nous nous trouvions si souvent en désaccord l'un avec l'autre, acheva-t-il d'un ton moitié enjoué,

moitié sérieux, et il sortit fièrement de la salle des séances.

Prokhoroff le suivit, le gouverneur causa un moment avec lui sur l'escalier, et monta en voiture. Il était fort pâle, et, pendant toute la route, il ne cessa de mordre ses moustaches. Rentré chez lui, il envoya chercher aussitôt le directeur de sa chancellerie. Après que le gouverneur les eut quittés, les membres de la régence provinciale se mirent silencieusement à leur besogne. Tous avaient la mine soucieuse ; seul, le vice-gouverneur était parfaitement calme : un sourire moqueur se voyait même sur ses lèvres.

IV

Durant huit jours, il ne fut question en ville que de la dernière brouille survenue entre le gouverneur et son adjoint. D'une voix unanime la société donnait tort au vice-gouverneur et prenait hautement parti pour le lieutenant général ; seul, le prince s'appliquait à ménager la chèvre et le chou.

Tout en flattant comme personne le vieillard, il assurait que Kalinovitch avait seulement un caractère trop entier, mais que sa conduite ne cachait ni arrière-pensée, ni intention mauvaise. Dans le but de réconcilier les deux potentats, il organisa chez sa fille une soirée où ils devaient se rencontrer. Quant à donner cette soirée chez lui, le prince ne l'aurait pas pu, s'il fallait en croire le bruit public. Sa fabrique de sucre avait sombré depuis longtemps,

son gendre, disait-on, ne lui venait nullement en aide, et son bien était mis en vente. Après s'être transféré à la ville, il avait engagé toute son argenterie ; en général, on remarquait maintenant dans ses façons quelque chose d'embarrassé ; il avait perdu sa faconde et sa vivacité d'esprit. Quoi qu'il en soit, il fit les choses fort économiquement en cette circonstance ; les invitations furent limitées aux amis les plus intimes : le gouverneur et la gouvernante, l'adjutant, le vice-gouverneur et sa femme, le président de la chambre des finances et sa fille, le procureur et deux jeunes légistes qui parlaient très bien le français, enfin l'officier du génie dont on se proposait d'utiliser le talent de pianiste, si les invités s'ennuyaient trop. Au bout d'une heure arriva le lieutenant général, et toute la petite société se trouva au complet ; mais Kalinovitch n'avait point encore paru. L'inquiétude commença à se manifester sur le visage du prince.

— Vous y êtes allé vous-même ? demanda-t-il tout bas à son gendre qui était assis à côté de lui, et qui soufflait comme un phoque.

— Moi-même... il a promis de venir, répondit Tchétvérikoff.

Le prince haussa les épaules.

— C'est étrange ! dit-il ; mais au même instant retentit un coup de sonnette, et Kalinovitch se montra. Il salua le premier la gouvernante et le gouverneur.

— Bonjour, Jacques Vasilitch ! Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! fit le vieillard en lui tendant la main, mais sans se lever ; du reste, il sut si bien se posséder que le son de sa voix ne trahit aucun sentiment de haine.

— Il y a longtemps, Excellence, répondit Kalinovitch d'un ton plein de bonhomie.

— Et Pauline ? demanda la maîtresse du logis qui faisait infuser le thé placé sur une grande table ronde.

— Elle est un peu souffrante, dit le visiteur.

À ces mots, le prince échangea un coup d'œil avec sa fille. La gouvernante regarda le lieutenant du génie. Le matin même, celui-ci avait raconté, comme une particularité curieuse, que la vice-gouvernante, qui était allée partout, n'avait encore fait aucune visite ni à la princesse, ni à sa fille. Son mari le lui défendait-il, ou bien cette abstention était-elle volontaire de sa part, — c'est ce que personne ne savait. Les chaises avaient été disposées de telle façon que le vice-gouverneur devait nécessairement s'asseoir à côté du gouverneur, mais Kalinovitch, tournant légèrement sur ses talons, se rapprocha de madame Tchétvérikoff, et prit place auprès d'elle sur un fauteuil encore inoccupé qu'on avait destiné à la gouvernante.

— Comme cela, je suis plus près de la table, — vous permettez ? demanda-t-il à la jeune femme, dont une ravissante toilette rehaussait encore les charmes.

— Volontiers, répondit-elle en fixant rapidement sur lui ses beaux yeux bruns, puis elle se mit à lui préparer une tasse de thé.

— Pourquoi mettez-vous tant de sucre ? C'est épouvantable ! observa Kalinovitch.

— Ah ! oui, en effet, c'est beaucoup ! dit d'un air confus madame Tchétvérikoff : décidément je ne sais pas faire cet insupportable thé ! ajouta-t-elle.

— Qu'est-ce donc que vous savez faire alors ? demanda le vice-gouverneur.

— Rien, répondit-elle un peu piquée.

— Tant pis ! reprit Kalinovitch, et, pendant quelques instants, ils se regardèrent avec des yeux qui semblaient exprimer la passion.

La maîtresse de la maison se pencha par-dessus la table.

— Écoutez, commença-t-elle en montrant d'un signe de tête le gouverneur, vous êtes brouillé avec ce monsieur ?

— Où avez-vous pris cela ?... Je ne sais quels sont ses sentiments à mon égard, mais moi je suis fort content de lui, répondit ironiquement Kalinovitch.

— Non, vous plaisantez. Pourquoi n'êtes-vous pas d'accord avec lui ? Il est si gentil ! répliqua madame Tchétvérikoff.

— Oui, il est gentil, seulement c'est un concussionnaire.

— Pourquoi dites-vous cela ? Non, ce sont des bêtises, reprit-elle.

— Comment n'en dirais-je pas, quand j'ai devant les yeux ces petites mains que Vénus elle-même envierait ?

— Merci pour le compliment.

— Il n'y a pas ici de compliment, répondit Kalinovitch. Savez-vous, continua-t-il avec une certaine chaleur, qu'il fut un temps où certain jeune homme, pour un regard, pour un sourire de vous, aurait sacrifié sa vie, son avenir, tout ?

— Oui, je le sais, fit madame Tchétvérikoff en baissant les yeux d'un air malicieux. Mais, dites-moi, ajouta-t-elle, avez-vous écrit le roman dont vous m'avez parlé alors, vous vous rappelez ?

— Non ! C'était un biais que j'avais pris pour vous prédire le bonheur dont vous jouissez présentement.

— Vous êtes bien bon, répliqua d'un ton de reproche la jeune femme.

— Pas meilleur que vous : nous nous valons ! répondit Kalinovitch,

Au lieu de faire sa paix avec le gouverneur, comme le prince l'avait espéré, il semblait disposé à coqueter pendant toute la soirée avec madame Tchetvérïkoff ; mais, sur ces entrefaites, il reçut de chez lui un billet apporté par un exprès, et dès qu'il en eut pris connaissance, un sentiment de satisfaction se peignit sur son visage.

— Adieu ! dit-il en prenant discrètement son chapeau et en serrant sous la table la main de la maîtresse de la maison.

— Où allez-vous donc ? demanda-t-elle d'un ton surpris et mécontent.

— Je suis obligé de vous quitter ; ne dérangez personne. Adieu ! répondit Kalinovitch, et il sortit.

Le prince courut après lui, mais ne put le rattraper. Au bout d'une demi-heure seulement, le gouverneur parut enfin remarquer l'absence de Kalinovitch.

— Où est donc notre vice-gouverneur ? demanda-t-il du ton le plus indifférent.

— Je ne sais pas, il s'est esquivé ! Il a reçu une lettre de chez lui, et il est parti tout de suite, répondit le prince.

Le gouverneur ne fit aucune observation, et ses regards se fixèrent avec une attention extrême sur le transparent de la lampe. Bientôt arriva le maître de police ; faisant résonner son sabre et ses éperons, il alla droit au lieutenant général.

— Excellence, dit-il en appliquant la main contre sa tempe, il vient d'arriver un employé du ministère de l'intérieur, le conseiller de cour Kouropiloff.

Le gouverneur se leva et pâlit.

— Pourquoi est-il venu ? interrogea-t-il.

— D'après ce que j'ai entendu de sa conversation avec M. le vice-gouverneur, qui est maintenant auprès de lui, c'est pour l'affaire du gentilhomme Iazvine, répondit le maître de police.

— Oui, très bien !... Qu'avez-vous à me regarder, comme si vous ne m'aviez jamais vu ? répliqua avec colère le gouverneur.

À son tour, le maître de police rougit, mais il se remit vite.

— N'avez-vous pas d'ordres à me donner, Excellence ? demanda-t-il en faisant de nouveau le salut militaire.

— Aucun... Quels ordres puis-je avoir à vous donner ? Allez-vous-en... Je vous suis bien reconnaissant de la peine que vous avez prise... Aucun... répéta le vieillard d'une voix irritée, et le maître de police se retira.

— L'imbécile !... poursuivit le gouverneur quand son subordonné fut parti. Parce qu'un employé est arrivé de Pétersbourg, voilà ce nigaud qui accourt ici tout en émoi ! ajouta-t-il en ayant l'air de plaisanter ; mais il avait beau affecter l'insouciance, son inquiétude était visible, et il s'en alla avant le souper.

Le bruit se répandit bientôt que, sans même s'être présenté à Son Excellence et après avoir vu seulement le vice-gouverneur, le conseiller de cour Kouropiloff s'était rendu en toute hâte dans le domaine d'Iazvine, où, disait-on, il avait commencé une instruction sérieuse. Les

intimes du gouverneur annoncèrent ensuite que celui-ci se trouvait forcé de partir lui-même pour Pétersbourg. À cette nouvelle, les esprits furent fort agités. La noblesse résolut d'offrir, dans le principal cercle de la ville, un banquet au vieillard.

— Un dîner, messieurs, pour donner une leçon à ce blanc-bec ! proposèrent quelques-uns.

— Un dîner ! répétèrent en chœur presque tous les autres.

Mais alors surgit une question : inviterait-on le vice-gouverneur à souscrire ? « Non, il ne faut pas l'inviter !... qu'il aille au diable ! » criaient les plus sots et ceux qui avaient déjà une pointe d'ébriété. Les plus raisonnables ne savaient à quel parti s'arrêter. Par bonheur, le prince arriva sur ces entrefaites et décida le point en litige :

— Quel droit avons-nous de l'exclure de notre société ? Il est poli... convenable... c'est un gentilhomme... enfin il a des propriétés dans le pays... S'il veut souscrire, très bien ; s'il ne veut pas, c'est son affaire.

— C'est son affaire ! répétèrent les gens sensés. Le président de la chambre des finances, qui était aussi président du cercle, dut, en cette qualité, présenter à Kalinovitch la liste de souscription. Il profita du premier jour férié pour faire une visite au vice-gouverneur.

— Nous donnons un dîner à notre vieux gouverneur. Vous plaît-il d'y prendre part ? dit-il d'une voix hésitante.

— Ah ! il s'agit d'un dîner, et d'un dîner qui probablement sera fort bon ! J'en suis, j'aime les bons repas. Enchanté ! répondit Kalinovitch, et il s'inscrivit aussitôt sur la liste.

Cette manière de souscrire était évidemment une dérision. Pour marquer mieux encore son dédain, le vice-gouverneur s'abstint de paraître au dîner, et écrivit au président du cercle qu'il regrettait sincèrement de ne pouvoir, par suite d'une légère indisposition, venir prendre sa part du fin sterlet et de la dinde truffée. Ainsi, ce qu'il regrettait, c'était de perdre un bon coup de fourchette, et non de manquer à une manifestation en l'honneur du gouverneur. L'effet de cette lettre méprisante fut de rendre plus vives encore les sympathies dont le héros de la fête était l'objet. Aussitôt après le porter, les sentiments commencèrent à s'épancher à leur aise. Le conseiller de la section du contrôle, chaque fois qu'il assistait à un dîner de gala, avait coutume de s'enivrer dès le premier service, craignant sans doute que le vin ne fît défaut pendant le reste du repas. Dans la circonstance présente, il ne se ménagea pas plus qu'à l'ordinaire ; tout à coup, on le vit se lever et s'approcher en titubant du fauteuil sur lequel le gouverneur était assis.

— Excellence, je suis ivre, excuse-moi ! commença-t-il d'une voix chevrotante. Quand le ministre t'a demandé quel contrôleur tu avais, que lui as-tu écrit ? Je sais ce que tu lui as écrit : aussi, entre toi et moi, c'est à la vie et à la mort ! Allons, je suis ivre, excuse-moi, mais laisse-moi te baiser la main ; pardon !

— Non, non, dit le gouverneur en retirant sa main que le conseiller s'efforçait de saisir.

Le président de la chambre des finances se leva et coupa court à cette scène. Il fit signe à un employé aux délégations spéciales qui avait été l'organisateur du banquet, et celui-ci ramena le contrôleur à sa place. Le président

lui-même se mit en devoir de prononcer un speech laconique, mais approprié à la circonstance. Auparavant, je dois dire un mot des deux personnages entre lesquels était assis le gouverneur. À sa droite se trouvait le vieux général Von Weyden, pauvre hère absolument décrépité. Ce vieillard faisait peur aux employés du district en se targuant de l'amitié dont le gouverneur l'honorait, et qu'il payait d'un aplatissement sans bornes ; dans le cas présent, il était venu, le cœur navré, dire adieu à son ami et bienfaiteur. À la gauche de Son Excellence était assis un maréchal de la noblesse, nommé Kalamsky. Ancien militaire, cet homme n'avait pas dépassé au service le grade de sous-lieutenant ; aussi n'aurait-il jamais imaginé qu'un général quelconque pût faire la moindre attention à lui ; mais comme depuis son élection au maréchalat de la noblesse il se voyait traité avec considération par le gouverneur, il était devenu fanatique de ce dernier. En apprenant que le vieillard allait partir, il avait fait cinq cents verstes en deux jours, et il était arrivé à temps pour le dîner. La présence de ces deux personnages inspira heureusement l'orateur.

— L'un, malgré son grand âge, commença-t-il en montrant le vieux général ; l'autre, malgré la distance, continua-t-il en indiquant le maréchal de la noblesse, sont venus exprimer les sentiments que nous éprouvons tous. Nous nous réjouissons d'être avec toi en ce moment, mais nous regrettons que ce moment ne puisse durer toute la vie, et nous envions le bonheur de Pétersbourg, qui va te recevoir dans son sein.

— Hurrah ! crièrent tous les convives en levant leurs coupes en l'air.

Le gouverneur se leva en proie à une émotion profonde.

— Messieurs ! à tout cela je ne puis répondre que par cette parole pieusement conservée chez nous : « Comprenez, païens, que Dieu est avec nous ! » dit-il, sans qu'on put savoir ce que ce dicton venait faire dans la circonstance.

— Dieu est avec nous ! répétèrent après lui les assistants enthousiasmés.

Le vieillard fondit en larmes, et l'exaltation de la foule atteignit les dernières limites. Après le dîner, on lança le gouverneur en l'air. Au comble de l'attendrissement, il demanda du Champagne, but lui-même et obligea tout le monde à boire ; ensuite, il jeta cinquante roubles aux musiciens qui avaient exécuté une fanfare pendant les toasts ; enfin, il monta en voiture et, mettant son visage à la portière, exigea que tous vinssent l'embrasser...

V

Où et quand, dites-moi, a-t-on vu une foule qui ne fut pas versatile et parjure ? À peine eut-on appris que les affaires du vieux gouverneur allaient mal à Pétersbourg, et qu'au contraire Kalinovitch venait d'être fait conseiller d'État ; à peine cette nouvelle se fut-elle répandue dans la société, que la gouvernante se vit délaissée à peu près par tout le monde. La pauvre femme resta seule dans son hôtel, devenu pour elle une sorte de prison. La faveur de l'opinion publique alla aux ennemis des Bazarieff. Ce re-

virement se manifesta tout d'abord par l'éloge de Pauline, qu'on déclara de but en blanc une femme supérieure. On la loua de ce que, jeune encore et dans une situation si haute, elle ne faisait pas de toilette, n'aimait pas le monde et se consacrait tout entière à son intérieur domestique. Ce qu'elle faisait dans cet intérieur, personne ne le savait, et même plusieurs soupçonnaient qu'elle ne vivait pas en très bonne intelligence avec son mari ; mais on vantait ses goûts sédentaires, simplement parce qu'il fallait trouver quelque chose à admirer en elle.

On commença aussi à changer d'opinion sur le compte de Kalinovitch : on voyait très bien qu'il avait du caractère, et qu'il devait être en crédit à Pétersbourg. Le premier qui passa de son côté fut le président de la chambre des finances. C'était un ancien général ; depuis deux ans seulement il avait quitté le service militaire, et jusqu'alors il avait toujours affiché beaucoup de dignité extérieure ; néanmoins il s'abaissa au point de se rendre chez le conseiller d'État, et de lui demander pardon pour la part qu'il avait prise au banquet donné au gouverneur : en sa qualité de président du cercle, il avait eu, dit-il, la main forcée par la noblesse. Le secrétaire Exarkhatoff, témoin de cette scène, ne put, malgré sa réserve habituelle, s'empêcher de raconter à ses collègues comme quoi le président avait mis la main sur son cœur, levé les yeux au ciel, et protesté qu'il avait agi par pure inexpérience. Tant de platitude avait écoeuré le vice-gouverneur.

— De quoi vous tourmentez-vous là, Excellence ? Cela m'est bien égal, je vous assure, avait-il répondu avec dégoût ; mais le président n'en avait pas moins continué à s'excuser.

— On n’imagine pas à quel point ils sont doués sous le rapport de la bassesse ! acheva Exarkhatoff, et toute la chancellerie accueillit cette conclusion par des éclats de rire.

Le second qui se rangea sous les drapeaux de Kalinovitch fut le prince.

— La situation était impossible... le vieillard n’avait pas à discuter, ni à faire le fendant... il devait se soumettre.

Jusqu’à présent, comme le lecteur l’a pu voir, loin de flatter mon héros, je me suis au contraire efforcé de mettre en pleine lumière toutes ses imperfections morales. Je ne saurais cacher toutefois que, dans l’exercice de ses fonctions, il apporta un zèle exemplaire, et sut même se rendre utile. Le prince, plus intelligent et plus instruit que le reste de la société, comprenait mieux que les autres d’où soufflait le vent. Kalinovitch pouvait, en effet, être considéré comme le représentant de cette jeune administration qui entraît alors en lutte contre les traditions de vénalité bureaucratique. Faire régner une stricte honnêteté dans toutes les branches du service, tel était son but, et, pour l’atteindre, il déploya une extrême énergie. Les maires des diverses villes de la province éprouvèrent les premiers la sévérité du vice-gouverneur. Ces personnages s’étaient fait une douce habitude de négliger les intérêts municipaux pour ne s’occuper que des leurs propres. Kalinovitch les manda tous chez lui, et leur déclara que s’ils ne travaillaient pas à accroître les ressources de leurs localités respectives, il ferait fermer pendant un an leurs magasins, fabriques et usines. « N’alléguez pas l’ignorance comme excuse, ajouta-t-il, car, quand il s’agit

de filouter, chacun de vous s'y entend à merveille. » Les maires sortirent consternés ; le soir même, ils retournèrent chez eux, et, à partir de ce moment, les villes retrouvèrent des revenus dont la source semblait à jamais tarie.

La ferme ne fut pas épargnée non plus. Quoique Kalinovitch connût personnellement Tchétvérikoff et fût même son allié, il le fit appeler et lui dit que, vu la brillante situation de ses affaires, il pouvait bien sacrifier dix mille roubles pour l'embellissement de la ville : en agissant ainsi, il s'acquitterait jusqu'à un certain point envers la société qui lui faisait gagner des millions. Il est facile de se figurer l'effet qu'un pareil langage produisit sur le ladre et avide fermier.

— La ferme n'a pas de fonds extraordinaires pour cet usage, Jacques Vasilitch, répliqua-t-il en rougissant.

Cette réponse mit Kalinovitch hors de lui.

— Je ne veux pas savoir, monsieur, si vous avez ou non de tels fonds, reprit-il avec véhémence. Vous devriez avoir honte de dire cela ! Toute la province sait, je pense, que vos coffres regorgent d'or, et que, pour les remplir, le pauvre moujik, l'employé déguenillé vous donne son dernier groch. Si vous aviez quelque pudeur, vous rendriez à la société au moins quatre pour cent sur le produit de vos rapines. Puisque vous rechignez, ce n'est plus maintenant dix mille roubles que je vous demande, mais quinze mille. Je vous jure sur l'image du Sauveur, continua le vice-gouverneur en montrant l'obraz, que si vous ne sacrifiez pas cette somme, chaque dimanche, chaque jour férié je ferai fermer pendant la messe tous les cabarets de la province ; d'autre part, la moindre participation

de vos cabaretiers à un vol, à un désordre quelconque, leur vaudra plusieurs années de prison !

Le gros homme effrayé ne put qu'écarter les bras.

— N'espérez pas me briser comme vous avez brisé mon prédécesseur ! poursuivit Kalinovitch en frappant du doigt sur la table : on me connaît au ministère, et l'on ne me sacrifiera pas à vous ; de mon côté, moi, je resterai ici exprès pour vous donner de la tablature... Comprenez-vous maintenant combien je hais vos manœuvres ? acheva-t-il en se donnant un coup de poing dans la poitrine.

Tchetvérikoff était atterré.

— Mais, mon cher, je vous prie, ne vous emportez pas... balbutia-t-il : je puis aujourd'hui même, si vous le désirez, vous apporter cet argent.

— Je vous en prie ; dès demain votre offrande sera portée à la connaissance du public par la voie des journaux, et il sera fait à ce sujet un rapport au ministre, répondit Kalinovitch. Vous pouvez même dire que je vous ai contraint par mes menaces à donner cette somme : ce n'est pas à moi, je suppose, que vous ferez tort en racontant cela, ajouta-t-il d'un ton moqueur, tandis qu'il reconduisait Tchetvérikoff.

— Oh ! sans doute ! Pourquoi raconterais-je cela ? reprit ce dernier en s'efforçant de sourire ; mais quand il fut remonté en voiture, sa physionomie devint excessivement sombre.

— L'autre, le vieux diable, a reçu pour l'année courante, et voilà que celui-ci exige encore quinze mille roubles, ô misère ! gémit-il.

Pendant ce temps le vice-gouverneur faisait chercher par un gendarme le directeur de la prison militaire. Le

capitaine Timkoff arriva en grand uniforme et, durant une demi-heure, attendit dans la salle. Quoique cet homme possédât un caractère remarquablement ferme et que d'ordinaire son visage ne trahît rien de ses impressions intimes, en ce moment où il ignorait encore pourquoi on l'avait mandé, il était si pâle que le jeune fonctionnaire amené de Pétersbourg par le vice-gouverneur et maintenant attaché à la régence provinciale lui demanda d'un air railleur :

— Qu'est-ce que vous avez ? vous n'êtes pas malade ?

— Non, pas du tout... répondit le capitaine dont les lèvres tremblaient.

À la fin, Kalinovitch sortit de son cabinet, et, bien qu'il y eût dans la salle plusieurs autres employés, il alla droit à Timkoff.

— Écoutez, commença-t-il : les pauvres prisonniers sont, de votre part, l'objet d'une exploitation indigne : vous les employez à votre profit, vous les envoyez travailler pour rien chez divers messieurs, enfin vous les obligez à faire le gros ouvrage dans la maison de votre maîtresse. Pour couper court à tout cela, j'entends que désormais aucun détenu ne soit envoyé nulle part ! Ils achèveront la construction du quai : chaque mois je les compterai moi-même. Indépendamment du prix de leur travail, une somme sera affectée à l'amélioration de leur nourriture, et malheur à vous si vous leur donnez des choux aigres ou du bœuf gâté ! Je m'assurerai personnellement de la manière dont vous les nourrirez, et si vous leur faites manger de l'ordure, vous la mangerez vous-même. Allez-vous-en !

Le capitaine ne répondit pas un mot et, faisant demi-tour à gauche, se retira. Sur le perron il s'arrêta et, après avoir regardé vers la cathédrale comme si tout son espoir eût été dans le saint lieu, il prit le chemin de la caserne.

Tous ces actes de Kalinovitch finirent par éveiller l'étonnement et l'inquiétude des gens posés. « C'est un fou ! Il n'est qu'administrateur intérimaire, et il taille, il refait tout à sa guise ! » se chuchotaient-ils les uns aux autres. Quant à la jeunesse, qui en général est hostile à l'ordre établi, elle raffolait du vice-gouverneur. L'un des plus enthousiastes était un gros magistre²³ de l'université de Dorpat qui servait à la chancellerie du gouverneur : il s'était juré de consigner chaque jour sur son agenda dix vilénies et douze sottises prises au hasard parmi toutes celles dont il avait le spectacle sous les yeux. Le vieux gouverneur savait cela, mais il ne pouvait se débarrasser de ce désagréable personnage, car le magistre était placé sous la surveillance de la police, et il avait été envoyé de Pétersbourg avec ordre exprès de servir à la chancellerie. Parmi les mauvaises têtes figurait aussi un certain M. Kozlénieff, jeune homme très bien de sa personne, qui se trouvait être le propre neveu du gouverneur. Sa mère, femme fort riche, était la sœur du lieutenant général Bazariéff : elle avait en pleurant supplié son frère de prendre chez lui comme employé son vaurien de fils, parce qu'elle sentait l'impossibilité de le garder à Pétersbourg, où il risquait d'être fait soldat et envoyé au Caucase. D'après cela, on imagine sans peine quelle vie devait mener un pareil monsieur dans une ville de province.

²³ Titre universitaire qui correspond à celui de docteur chez nous.

Chaque fois que son oncle donnait un bal à la meilleure société du pays, il en donnait un aux femmes de chambre ; tantôt c'étaient les brunes, tantôt les blondes à qui il faisait les honneurs de son logis ; naturellement toute la domesticité féminine de la ville accourait à ces petites fêtes, et le jeune homme régala si bien son monde que nombre de dames, après avoir passé la soirée chez le gouverneur, trouvaient en rentrant chez elles leurs bonnes ivres-mortes. Les jours de grande solennité, le polisson s'asseyait, ainsi que son laquais, sur les bornes placées devant la porte, et tous deux, les jambes repliées sous le corps, un gros anneau dans la bouche, s'amusaient à figurer des lions monumentaux. Toutes ces farces pouvaient encore être considérées comme d'innocentes espiègeries, mais voici qui passait la mesure : sa mère lui ayant fait une obligation de dîner tous les jours chez son oncle, Kozlénieff allait raconter dans toute la ville que d'ordinaire après le repas sa tante, la femme du gouverneur, en usait avec lui comme la femme de Putiphar en avait usé avec Joseph : pour le prouver, il montrait sa redingote à laquelle il avait eu soin d'arracher un pan.

Un troisième personnage se faisait remarquer par l'indépendance de ses allures : c'était un ancien capitaine de uhlans, solide gaillard dont le visage rappelait un peu le type des bandits italiens. Cet homme avait une manière à lui de manifester ses nobles sentiments : considérait-il quelqu'un comme une canaille, il ne parlait que de lui casser la figure. Actuellement l'objet de sa haine était le directeur de la chancellerie du gouverneur, et l'ex-capitaine assurait qu'il ne mourrait pas sans avoir démoli

le museau de ce coquin. Un jour, ces trois messieurs se trouvaient au cercle et causaient assis à une petite table. Le gros magistre racontait avec force détails comme quoi dans la matinée Kalinovitch avait démontré au directeur de la chancellerie qu'il était un imbécile et un drôle. L'ancien uhlan exultait.

— Le vice-gouverneur est un rude homme ! cria-t-il : il faut boire à sa santé. Eh ! brute, donne-nous du Champagne ! ajouta-t-il en s'adressant à un laquais.

Celui-ci obéit. En ce moment vint à passer à côté d'eux le jeune employé que Kalinovitch protégeait.

— Écoutez, batuchka, lui dit le magistre : nous allons boire à la santé de votre vice-gouverneur. Serait-il inconvenant de l'inviter à venir trinquer avec nous ? Il est là à jouer aux cartes. On peut l'inviter, je pense ? C'est un bon garçon.

— Certainement, on le peut, répondit le favori de Kalinovitch.

— Allez le chercher !

— Bien, consentit le jeune homme, et, quelques instants après, il ramena Kalinovitch.

— Permettez-nous de boire à votre santé ! commença le capitaine ; vous avez dit son fait, et carrément, à ce vil suppôt du gouverneur, c'est très bien !

— J'ai une demande à vous adresser, Jacques Vasilitch, ajouta Kozlénieff : ne pourriez-vous faire casser mon oncle de son grade, en sorte que personne ne puisse plus appeler ma tante « Votre Excellence » ? Elle ne résistera pas à un pareil coup, et nous la verrons fondre comme un morceau de cire.

— Vivent l'intelligence et l'honnêteté ! dit le magistre en serrant dans sa grosse main la main de Kalinovitch.

— Je vous suis bien reconnaissant, messieurs, répondit celui-ci en trinquant avec eux : il m'est d'autant plus agréable d'avoir vos sympathies, que ce sont celles des hommes les plus honnêtes et les plus nobles.

— Encore du Champagne ! cria Kozlénieff ; mais le vice gouverneur, craignant peut-être qu'on ne dépassât vis-à-vis de lui les limites d'une familiarité respectueuse, se hâta de se retirer sous prétexte que ses partenaires l'attendaient.

VI

Sur ces entrefaites, l'autorité dut mettre en adjudication l'établissement d'une chaussée de quarante verstes pour laquelle, d'après un premier devis, on avait alloué deux cent mille roubles. Autrefois cette affaire serait allée indubitablement à Michel Trophimoff Panouchkine. Cet entrepreneur avait ses entrées familières chez le gouverneur, et la gouvernante, à qui il avait donné un service en argent, le recevait parfois dans son boudoir avant même d'avoir achevé sa toilette, alors qu'elle n'était encore visible pour aucune dame. À le voir maintenant rouler carrosse dans la principale rue de la ville, salué comme un seigneur par les ouvriers et les petits employés, on n'aurait pas reconnu en lui l'humble marchand de bois qui, dix ans auparavant, avait fait avec Kalinovitch le voyage d'E... à Moscou.

La voiture de Michel Trophimoff vint à croiser la pro-letka de l'architecte provincial. Celui-ci adressa un petit signe de la main à l'entrepreneur, qui lui répondit par un sourire.

— Une minute, Michel Trophimoff ! cria l'architecte.

L'entrepreneur ordonna à son cocher d'arrêter.

L'architecte mit aussitôt pied à terre et s'approcha.

— Eh bien, commença-t-il, vous chargez-vous de construire la chaussée de Manokhino ?

— Eh ! mon ami, en me parlant de cela tu m'enfonces un pieu dans la poitrine ! répondit l'entrepreneur avec un froncement de sourcil ; puis il ajouta d'un air songeur : Votre chaussée de Manokhino est une affaire de rien du tout, voilà comme je l'appelle !

— Comment, une affaire de rien du tout ? Tu es bien difficile ! Le devis vous fait la partie belle, il me semble, dit l'architecte en regardant avec attendrissement Michel Trophimoff.

— Il ne s'agit pas du devis, mon cher ; je ne l'ai pas vu et je ne le verrai pas... Je m'en moque ! Il ne signifie rien pour moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis dans les affaires. Quand les fonds alloués sont insuffisants, j'exécute les travaux en conséquence, et c'est encore vous qui êtes les dindons de la farce ! Je ne parle pas de cela ; le malheur est que nous-mêmes, entrepreneurs, avons gâté le métier !

— Gâté le métier ? Comment cela ? Tu as peur de Nikolachka Travine peut-être ?

— Nikolachka Travine n'est pas encore de taille à me faire peur. Je ne le crains pas plus que je ne crains Grégoire Pétroff, Polosoukhine et Sémen Grebenka. Ni les

uns ni les autres ne me font peur, parce que je sais que ce sont des gens raisonnables.

— Oui, fit l'architecte.

— Ce sont des gens raisonnables, répéta l'entrepreneur, ils comprennent que nous ne devons pas aller sur les brisées les uns des autres. S'ils me laissent le champ libre dans le cas présent, je leur fournirai vingt occasions de faire leurs orges ailleurs. Le malheur est qu'aujourd'hui les barines s'occupent aussi d'entreprises. Le prince se met sur les rangs, le sais-tu ?

— Si je le sais ! Il a déjà déposé sa soumission, mais nous supposons que ce n'est pas un concurrent sérieux. Sois tranquille, il veut seulement se faire payer son désistement ; le prince est un homme du monde, et non un entrepreneur.

— Vous êtes intelligents, mais, dans l'espèce, vous n'y voyez goutte ! répliqua avec colère Michel Trophimoff : j'avais eu la même idée que vous, et je suis allé lui parler.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je suis entré carrément en matière. « Altesse, lui ai-je dit, tu es un barine raisonnable, ne gâte pas mon affaire, retire ta soumission, et je te donnerai cinq mille roubles. Voyons, est-ce entendu ? » « Michel Trophimitch, m'a-t-il répondu, je me trouve à présent dans une situation telle que non seulement cinq mille roubles, mais même quinze mille ne suffiraient pas pour boucher mes trous. Je suis décidé à mettre dans cette affaire jusqu'à mon dernier kopeck. L'administrateur de la province est mon parent, et il fera pencher la balance de mon côté... »

— C'est un impudent mensonge : le vice-gouverneur n'est pas homme à favoriser qui que ce soit, observa l'architecte.

— Est-ce que tu crois me l'apprendre ? répondit violemment Michel Trophimoff. Je ne suis pas né d'hier, grâce à Dieu. J'ai vu aussi l'administrateur de la province.

— Tu as bien fait de l'aller voir, dit l'architecte.

— Merci ! J'ai reçu une algarade qui fera époque dans ma vie ! C'est un insolent et rien de plus, voilà mon opinion sur son compte. Je m'étais mis à lui parler comme à un homme sensé : « Votre Haute Noblesse, j'exécute des travaux pour l'État depuis tant d'années, et jamais l'administration n'a eu à se plaindre de moi... »

— Certainement, elle n'a jamais eu à se plaindre de toi ! confirma l'architecte.

— Qu'est-ce qu'il me répond ? poursuivit d'une voix irritée Michel Trophimoff. « Je ne veux pas savoir cela, dit-il, mais je sais comment vous avez gagné vos millions. » « Votre Haute Noblesse, reprends-je, quand même j'aurais des millions, ils ne seraient jamais que le fruit de mon travail. » « Tous vos travaux, réplique-t-il, se réduisent à voler le trésor public ! » Oui, voilà ce qu'il m'a fallu entendre !

L'architecte soupira et hocha la tête,

— Écoute la suite, mon ami, continua du même ton courroucé l'entrepreneur : « Si cette affaire vous est adjugée, dit-il, gardez-vous bien de donner dix pour cent à la commission, elle ne doit pas recevoir un kopeck. » — Tu entends ?

L'architecte secoua de nouveau la tête.

— Il en veut donc bien à notre commission ? fit-il.

— Peu m'importe la commission : ce qui me fâche, c'est qu'on prétend m'empêcher de disposer de mon argent comme bon me semble ! Mon argent est à moi, j'en puis faire ce que je veux, en quoi cela regarde-t-il l'administration ? reprit avec emportement Michel Trophimoff. « Les conducteurs des travaux, ajoute-t-il, ne seront pas des messieurs d'ici que vous pourriez acheter, je les ferai venir de Pétersbourg. » Tu entends ! comme si nous ne connaissions pas les Pétersbourgeois ! « Si Votre Haute Noblesse faisait venir ses ingénieurs d'Angleterre, répliqué-je, là peut-être elle trouverait des gens incorruptibles ; mais ceux de Pétersbourg, nous les avons vus à l'œuvre, ils sont encore plus avides que les nôtres. » « Ne vous inquiétez pas, reprend-il, j'y aurai l'œil, j'inspecterai moi-même les travaux. »

— Qu'est-ce qu'il y verra ? Ce n'est pas son affaire, remarqua en souriant l'architecte.

— Je ne sais ce qu'il y verra, toujours est-il qu'il a cette curiosité, répondit d'un ton plein de sous-entendus Michel Trophimoff. C'est un écervelé, je ne puis pas l'appeler autrement ! poursuivit-il en s'échauffant de nouveau : s'il était un bon administrateur, soucieux de ménager les deniers de l'État, loin de chercher à m'écarter, c'est à moi qu'il devrait faire appel, car personne ne peut exécuter les travaux à meilleur marché que moi !... C'est une grosse affaire ! Le prince dit qu'il y mettra jusqu'à son dernier kopeck. Ce sont des mots : s'il paraît s'obstiner, c'est seulement pour se faire payer plus cher le retrait de sa soumission, mais advienne que pourra ! Nous les connaissons, ces gentilshommes entrepre-

neurs ! nous en avons vu plus d'un se ruiner de fond en comble. Je le répète, personne ne peut construire la chaussée à moins de frais que moi, parce que personne n'est outillé comme je le suis. En ce moment, j'ai à ma porte peut-être quinze cents individus demandant à être embauchés. Je puis avoir des ouvriers à dix kopecks par jour, quand un autre n'en trouverait pas, même en les payant trois tchetvertaks.²⁴

— Tu aurais dû dire tout cela au vice-gouverneur, Michel Trophimoff, il t'aurait compris ! observa l'architecte.

— Tu plaisantes, mon cher ! répliqua l'entrepreneur en roulant de gros yeux ; pas de danger que j'aie lui faire mes confidences ! Je le connais trop bien pour cela, et il ne me tirera pas les vers du nez. Je sais devant qui je parle et ce que je dois dire.

— Alors tu n'iras pas à l'adjudication ? demanda l'architecte.

L'entrepreneur fronça de nouveau le sourcil.

— Quant à y aller, j'irai, une adjudication ne peut pas se passer de ma présence : maintenant, ou Son Altesse me laissera le champ libre, ou elle saura de quel bois je me chauffe. Je le dis carrément : ce n'est pas le prince qui aura le dessus sur Michel Trophimoff ; c'est moi, au contraire, qui lui donnerai une leçon.

— Donne-lui une leçon, fit l'architecte en remontant dans sa proletka.

— Je lui apprendrai à vivre, reprit Michel Trophimoff. Va ! ajouta-t-il en s'adressant à son cocher.

²⁴ Pièce de quatre kopecks.

Le 17 septembre, jour fixé pour l'adjudication, les soumissionnaires se réunirent dans le local de la commission des bâtiments. Nikolachka Travine, petit aigrefin qui commençait seulement à se lancer dans les grandes affaires, semblait avoir du vif-argent dans les veines ; un mouvement continuel agitait ses bras, ses jambes et toute sa personne. Michel Trophimoff était tranquillement assis dans un fauteuil. Près de lui avait pris place un homme décharné comme un squelette, Grebenka, qui appartenait, disait-on, à la secte des skoptzis et s'occupait plutôt d'usure que d'entreprises. Lui aussi était fort calme. Grégoire Polosoukhine, moujik qui avait une taie sur l'œil droit, ne manifestait qu'une humeur chagrine. Le prince, assis de l'autre côté de la salle, leur faisait vis-à-vis. Sa figure était couverte de taches rouges, et ses yeux étaient fatigués comme s'il avait passé plusieurs nuits sans dormir. Quand l'horloge sonna midi, l'administrateur de la province n'était pas encore arrivé. Vu ses habitudes de ponctualité, la chose pouvait paraître étrange. À la fin, le bon secrétaire entra dans la salle. « Le voici ! » annonça-t-il avec un visage souriant. À ces mots, un léger mouvement se produisit dans l'assistance : chacun corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans sa tenue. Lorsque arriva Kalinovitch, on remarqua qu'il était fort pâle ; sa main qui tenait un portefeuille tremblait visiblement.

— Pardonnez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre, commença-t-il en s'asseyant dans son fauteuil présidentiel ; ensuite il dit au secrétaire : Donnez-moi les cautionnements qui ont été déposés pour l'adjudication d'aujourd'hui.

Le secrétaire obéit.

— Ils sont tous là ? demanda le vice-gouverneur en attachant sur lui un regard pénétrant.

Le secrétaire pâlit un peu.

— Oui, Votre Haute Noblesse, répondit-il d'une voix tremblante.

Kalinovitch feuilleta les papiers et arrêta son attention sur l'un d'eux.

— En ce qui concerne le certificat de la chambre civile de Penza, dit-il aux membres de la commission, j'ai pris des renseignements auprès de cette chambre, et elle vient de m'informer qu'elle n'a jamais délivré aucun certificat relatif au bien dont il s'agit : par conséquent, la pièce est fausse...

En prononçant ces mots, le vice-gouverneur tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue de la chambre civile et la passa à l'officier d'état-major. Les mines s'allongèrent, Michel Trophimoff eut même un mouvement de recul. Le prince devint pourpre.

— L'adjudication, messieurs, n'aura donc pas lieu aujourd'hui, dit Kalinovitch aux entrepreneurs. Il faut auparavant que nous examinions les circonstances de la fraude, acheva-t-il en s'adressant aux membres de la commission.

— Sans doute, répondirent ceux-ci d'une commune voix.

Le vice-gouverneur leur fit un rapide salut et, comme pressé de mettre fin à une scène pénible pour lui, sortit vivement de la salle. Le prince se hâta de le suivre. En traversant la chancellerie, Kalinovitch lui dit quelques mots à voix basse. Instantanément la rougeur qui cou-

vrait le visage du prince fit place à une pâleur livide. Quelques scribes remarquèrent qu'ensuite il descendit l'escalier d'un pas presque chancelant. Le maître de police l'attendait en bas, et tous deux partirent ensemble...

Le soir, le bruit se répandit dans la ville que le prince Ivan avait été arrêté par ordre du vice-gouverneur sous prévention de faux en écritures.

VII

Ce coup d'autorité ébranla jusque dans ses fondements la politique de mon petit monde. La noblesse se souleva contre Kalinovitch. Comment, sans jugement ni enquête, faire emprisonner un gentilhomme, un prince ? se disait-on partout dans les réunions élégantes et dans les cercles. Poussé par les amis du détenu, le *predvoditel*²⁵ de la province demanda officiellement au vice-gouverneur sur quoi il s'était fondé pour faire arrêter le prince Ivan sans en avoir conféré au préalable avec les représentants de la noblesse. Kalinovitch répliqua sèchement que, vu l'illégalité de la question, il ne se croyait pas obligé d'y répondre. Le *predvoditel* adressa au ministre un rapport sur l'incident. Le jeune procureur, qui venait de clore sa carrière dansante par un mariage avec la fille de ce *predvoditel*, fit aussi une démarche auprès de Kalinovitch : il alla lui demander quel fait précis avait motivé l'arrestation du prince Ivan Ramensky, conseiller de col-

²⁵ Maréchal de la noblesse.

lège, et quelle était la gravité des charges relevées contre le détenu. Le vice-gouverneur répondit en termes laconiques que le prince Ivan avait été arrêté comme faussaire ; en même temps il fit appel à la vigilance du procureur : le prisonnier était un homme considérable, il fallait que les dispositions de la loi fussent rigoureusement appliquées à son égard pour qu'il ne pût ni s'évader, ni bénéficier d'aucune tolérance abusive. Le maître de police au nez rouge commença à instruire la cause : naturellement inhumain, et de plus désireux de plaire au vice-gouverneur, il faisait, disait-on, subir au prince des interrogatoires de deux et trois heures sans lui permettre de s'asseoir. Trois autres arrestations eurent lieu pour des motifs ignorés du public : on mit sous les verrous d'abord un des laquais du prince, puis un graveur d'E..., et finalement un cantoniste qui, paraît-il, savait contrefaire toutes sortes d'écritures.

Le sensible secrétaire de la commission des bâtiments fut si épouvanté qu'il se pendit. Plusieurs, en passant devant le local de la police, entendaient sortir de là des cris et des gémissements, qui donnaient à croire qu'on torturerait les malheureux accusés pour leur arracher des aveux. Dieu sait tout ce qui se racontait en ville. Les hommes se bornaient à hocher la tête et s'attendaient d'heure en heure à voir l'administrateur de la province frappé d'une éclatante disgrâce. Les dames étaient fort agitées, sans cesse elles se faisaient des visites pour apprendre les nouvelles ou se les communiquer. « On ne sait pas, disaient-elles, il se peut que le prince soit coupable et qu'il ait mérité son sort, mais comment ne pas plaindre sa famille ? La pauvre princesse, cette femme d'une douceur angélique qui ne vivait que pour son mari, condamnée à le voir

dans une pareille situation, — c'est affreux ! » À en croire la renommée, le mutisme habituel de la princesse tournait à l'idiotie. Le médecin qui la traitait craignait positivement pour ses facultés intellectuelles. Au milieu de ces pénibles circonstances, le gros Tchétvérikoff révéla toute la mesquinerie de son âme. À peine eut-il appris le malheur survenu à son beau père que, pour éviter d'être mêlé à cette affaire, il fila tout de suite en Sibérie, laissant là sa pauvre femme qui, naturellement, n'avait pas voulu abandonner son père en semblable conjoncture. Inutile d'ajouter que les dames considéraient Kalinovitch comme une sorte de monstre.

— Convenez-en, il ne serait pas mal, s'il n'y avait pas dans sa physionomie un je ne sais quoi qui sent l'inquisiteur ! disaient-elles presque ouvertement.

L'automne arriva humide et brumeux comme pour s'harmoniser avec la triste disposition des esprits. Un soir, un vent froid accompagné de grésil soufflait par rafales dans les rues désertes. Les réverbères brillaient à peine dans l'obscurité. Il ne passait ni un piéton, ni une voiture ; et au milieu de ce calme tout le monde savait très bien que l'instruction suivait impitoyablement son cours ; de temps à autre on voyait les gendarmes conduire les inculpés à la police ou les ramener à la prison. En ce moment le vice-gouverneur assistait en personne à l'interrogatoire du vieux maître de poste d'E... qui avait reçu un mandat de comparution peu de jours auparavant. Le vieillard, sans rien dire, donnait ses réponses par écrit ; les scribes voyaient qu'il avait une grosse écriture, mais c'était tout.

Dans la maison du vice-gouverneur régnaient aussi l'obscurité et la solitude. Une faible clarté brillait seulement dans la vaste loge où le suisse sommeillait et où depuis une demi-heure attendait un monsieur en paletot troué. À l'autre extrémité de la maison tombait sur le pavé une lumière venant de la chambre où Pauline passait ses journées entières, car depuis quelque temps elle n'allait plus nulle part. Comme bien on pense, la manière d'agir de son mari à l'égard d'un parent, d'un ami de la maison, ne pouvait lui être agréable. Cette fois, du reste, elle n'était pas seule : avec elle se trouvait madame Tchétvérikoff, et — mon Dieu, combien les deux dames étaient changées ! La vice-gouvernante ressemblait tout à fait à une vieille femme ; son visage, maladif déjà quand elle était jeune, avait pris maintenant un aspect cadavérique ; ses bagues étaient devenues trop larges pour ses doigts de squelette. Il n'y avait pas à en douter, la vie de famille, après lui avoir donné autrefois peu de satisfactions, faisait à présent son supplice. Quant à madame Tchétvérikoff, naguère encore rayonnante de beauté et de fraîcheur, une pâleur mate remplaçait les roses de ses joues ; les paupières de ses beaux yeux étaient gonflées par les larmes ; pas une broche, pas un bijou ne se voyait sur sa personne. Au lieu des brillants atours dans lesquels elle avait coutume de se montrer, elle portait une simple capote de soie noire. Sa tresse luxuriante, négligemment enroulée, était fixée sur sa tête avec des épingles. Fille d'un criminel, pouvait-elle faire une autre toilette ? Dans cette dame du monde qu'on aurait crue jusqu'alors inaccessible à tout sentiment humain se révélait maintenant le cœur chaud et tendre d'une vraie femme. On compre-

nait en la voyant que, pour son père, elle était prête à tout, qu'il était son unique idéal, son seul amour, son seul bien... Le prince avait su élever ses enfants pour lui, ce que savent faire en général les gens pratiques.

Depuis une demi-heure environ la conversation languissait entre les deux dames. Chacune d'elles était trop triste pour avoir la force de parler ; à peine échangeaient-elles quelques phrases.

— Quand l'as-tu vu ? demanda Pauline.

— Hier. Le directeur de la maison d'arrêt est un bon homme, il m'a laissée entrer, répondit madame Tchétvérikoff en couvrant son visage de ses mains.

— Il est changé ?... Abattu ?

— J'en ai été saisie ! Maintenant, dit-il, il a surtout besoin d'argent, malheureusement je n'en ai pas. Mon mari, en partant, ne m'a presque rien laissé. Figure-toi, chère amie, qu'on ne lui donne pas de thé : on a peur, dit-on, qu'il ne mette le feu à la prison.

En prononçant ces mots, madame Tchétvérikoff se mit à pleurer. Pauline avait aussi les yeux pleins de larmes.

— À présent tout mon espoir est dans une démarche auprès de Jacques Vasilitch. Se peut-il qu'il ne se laisse pas fléchir ? Il ne doit pas être absolument inaccessible à la pitié !

Pauline eut un sourire amer.

— Jacques Vasilitch, je crois, ne s'est jamais laissé fléchir, lorsque son amour-propre était en jeu. J'ai appris à le connaître ! répondit-elle.

— Non, chère amie, je saurai le persuader ; s'il le faut, je le supplierai à genoux... Je suis femme : il comprendra cela. Laisse-moi seulement lui parler en tête-à-tête.

— Soit, reprit Pauline, mais je te préviens que c'est un homme terrible ! ajouta-t-elle avec un frisson nerveux.

Sur ces mots, les deux dames se turent et restèrent songeuses, mais bientôt un violent coup de sonnette les fit tressaillir.

— C'est lui ! dit Pauline.

— Oui, fit madame Tchétvérikoff, et toutes deux pâlirent.

C'était en effet Kalinovitch qui rentrait. À son approche, le suisse se dressa brusquement sur ses pieds. Le monsieur en paletot s'élança vers lui.

— Une lettre, Votre Haute Noblesse... commença-t-il.

— Attends là, brute !... Quelle effronterie ! cria le vice-gouverneur avec colère.

Le paletot regagna précipitamment sa place, Kalinovitch alla droit à son cabinet. Un domestique posa sur la table deux bougies allumées. Après lui avoir fait signe de se retirer, le vice-gouverneur se laissa tomber sur un fauteuil et s'absorba dans une profonde rêverie. Évidemment ses fonctions présentes lui étaient lourdes ; des cheveux blancs couvraient non plus seulement ses tempes, mais toute sa tête ; ses yeux regardaient sans voir, ses bras pendaient inertes ; bref, tout en lui offrait l'image d'un homme moralement brisé... Mais les pas de Pauline se firent entendre, et le visage de Kalinovitch prit au même instant une expression froide et sévère.

— Madame Tchétvérikoff est venue, elle désire te voir, dit la vice-gouvernante.

— Pourquoi ? lui demanda son mari.

— Je ne sais pas. Elle veut sans doute te parler de son père, répondit Pauline,

Kalinovitch rougit. Il ne lui était pas encore arrivé de se rencontrer avec la famille du prince depuis l'arrestation de ce dernier. Pendant quelques minutes le vice-gouverneur hésita. Refuser de recevoir la visiteuse aurait été trop cruel ; mais, d'un autre côté, il appréhendait cette entrevue.

— Faites entrer ! dit-il enfin.

Cette réponse donna quelque espoir à Pauline, qui alla aussitôt la porter à madame Tchetvérikoff.

— Bonsoir ! dit en entrant la jeune femme.

Elle avait toujours sa grâce enchanteresse ; mon héros l'accueillit néanmoins avec une extrême froideur.

— Bonsoir ! répondit-il en l'invitant du geste à s'asseoir.

— Jacques Vasilitch, je suis venue vous solliciter en faveur de mon père. Ayez enfin pitié de lui ! commença-t-elle sans préambule.

— Mais que puis-je faire, Catherine Ivanovna ? demanda Kalinovitch.

— Seigneur ! on dit que vous pouvez tout, s'écria madame Tchetvérikoff en frappant dans ses mains.

Le vice-gouverneur haussa les épaules.

— Écoutez, Kalinovitch, continua-t-elle en lui tendant sa belle main : j'avais cru remarquer autrefois que je ne vous étais pas indifférente ; dernièrement encore vous avez eu l'amabilité de me dire que vos rencontres avec moi étaient votre seul plaisir et faisaient revivre vos joies passées... Écoutez, toute ma vie je vous serai reconnaissante, toute ma vie je vous aimerai ; seulement sauvez mon père, sauvez-le, Kalinovitch !

En parlant ainsi, madame Tchetvérikoff tenait toujours la main du vice-gouverneur, qui n'essayait pas de la dégager.

— Pour le passé, répondit-il, je n'ai rien à dire : vous pouvez me traiter de tyran, de scélérat ; mais maintenant que puis-je faire ? Apprenez-le-moi vous-même.

— Écoutez, reprit la jeune femme : voici, dit-on, ce qu'il y a à faire maintenant : mon père a un autre certificat relatif au bien de ce vieux maître de poste ; prenez-le, vous direz que c'était cette pièce-là qui était entre vos mains, et non celle qui donne lieu aux poursuites actuelles ; vous expliquerez qu'il y a eu une erreur — cela ne tirera point à conséquence pour vous.

Kalinovitch fronça le sourcil et retira sa main.

— Le vieillard a reconnu lui-même que ce certificat avait été donné par lui à une date toute récente, et enfin, poursuivit-il en se prenant la tête, vous parlez comme une femme. Il est impossible de faire cela, en laissant même de côté l'immoralité d'un acte semblable.

— Il n'est pas immoral de sauver un homme, Kalinovitch ! dit madame Tchetvérikoff.

Le vice-gouverneur haussa de nouveau les épaules.

— Mais que résultera-t-il de cela ? Comprenez-moi, répliqua-t-il : tout ce qui arrivera, c'est qu'on me mettra moi-même en prison avec votre père ; la procédure que j'aurai arrêtée, mon successeur la reprendra.

— Non, cela est possible ; ne parlez pas ainsi, cela est possible ! répéta la jeune femme d'une voix déchirante. Tenez, je vais me mettre à vos genoux, je vais vous baiser les mains, dit-elle, et, en effet, elle se prosterna devant Kalinovitch, qui se baissa aussitôt vers elle.

— Seigneur ! Catherine Ivanovna ! Que faites-vous ? s'écria-t-il en s'efforçant de la relever.

— Je resterai à genoux, je ne m'en irai pas d'ici. Sauvez mon père !... Sauvez-le ! fit madame Tchétvérikoff, et elle commença à sangloter. Kalinovitch dut presque la prendre dans ses bras pour la soutenir.

— Calmez-vous, Catherine Ivanovna ! dit-il, calmez-vous ! Je vous donne ma parole d'honneur que cette semaine l'instruction sera close et le dossier transmis au tribunal : là il sera beaucoup plus facile de tenter quelque chose pour le prévenu ; enfin, je vous assure que je ferai agir toutes les influences dont je dispose... nous solliciterons la clémence impériale. Comprenez bien que le Tzar seul peut sauver votre père, — je vous le jure !

Madame Tchétvérikoff se leva et, de sa belle main, repoussa ses cheveux derrière ses oreilles par un geste de folle.

— Vous êtes un méchant homme ! Dieu ne vous donnera pas de bonheur ! dit-elle, et elle sortit en chancelant du cabinet. Pauline l'attendait derrière la porte.

— Tout est fini ! dit la jeune femme d'une voix désespérée.

— J'ai entendu votre entretien, répondit la vice-gouvernante non moins émue que la fille du prince. Écoute, chère amie, continua-t-elle vivement, tandis qu'elle emmenait sa cousine au salon : tu as accès auprès de lui, permets-moi de prendre ta voiture et de l'aller voir à ta place. Sous mon nom je ne pourrais pas me rendre à la maison d'arrêt, et, d'ailleurs, on ne me laisserait pas entrer. Accorde-moi ce que je te demande !... Je veux et je dois le voir. Le malheureux, il souffre à cause de moi.

— Oui, vas-y, chère amie, vas-y ! Mais, Seigneur ! qu'advient-il de lui ? dit madame Tchétvérikoff, et les deux dames se jetèrent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre.

Kalinovitch était resté immobile, les mains appuyées contre le dossier d'un fauteuil.

« Tous me maudissent, tous me détestent — et pourquoi ? » se dit-il avec un sourire ironique ; puis, pour bannir cette douloureuse pensée, il voulut s'occuper de quelque chose et sonna.

Entra un laquais.

— Il y a quelqu'un en bas de l'escalier. Amène-le-moi, ordonna le vice-gouverneur.

Le paletot fit son apparition dans le cabinet.

— Qui es-tu ? demanda d'un ton assez sévère le maître de la maison.

— Je suis souffleur, Excellence, répondit le paletot. Comme notre troupe doit venir jouer ici, mademoiselle Minaïeff, notre première actrice, m'a dit : « Mikhiéitch, pars en avant, tu iras trouver M. le vice-gouverneur et tu lui remettras cette lettre. »

Sur ce, le souffleur, avec un geste arrondi, présenta un pli à Kalinovitch, puis reculant de quelques pas, il prit l'attitude habituelle aux valets de comédie : sans doute il avait tenu longtemps cet emploi au théâtre.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Kalinovitch en décachetant la lettre.

Il lut ce qui suit :

« L'écriture de ce billet vous apprendra par qui il vous est adressé. Dans quelques jours vous pourrez assister à

mes débuts sur votre scène, — et, pour l'amour de Dieu, n'ayez pas l'air de me reconnaître, autrement je ne pourrai me contenir ; mais si vous voulez me voir, venez après-demain à mon logement, péréoulok ***, maison Korkine. Oh ! que de choses j'ai à vous dire !...

« Votre ... »

À la lecture de ces lignes, le visage de Kalinovitch rayonna de joie. Cette lettre venait de Nastenka. Depuis dix ans il était sans nouvelles de son ancienne maîtresse, à qui il n'avait presque jamais cessé de penser, et, au bout de dix ans, cette femme revenait à lui, ramenée par un attachement analogue à celui que le chien éprouve pour son maître.

— Dis-moi : mademoiselle Minaïeff fait partie de votre troupe et jouera ici tout l'hiver ? demanda-t-il d'une voix agitée.

— Oui, Excellence, parfaitement ! répondit en minaudant le souffleur. C'est sur elle que nous comptons surtout pour attirer le public, ajouta-t-il.

— Alors c'est une bonne actrice ? eut à peine la force de proférer Kalinovitch.

À cette question, Mikhiéitch sourit.

— C'est une actrice dont on ne peut s'imaginer le mérite, répondit-il avec une sorte d'attendrissement. Moi, pauvre sire qui n'ai guère plus de sensibilité qu'un cochon, je ne puis retenir mes larmes quand elle joue, je ne suis plus en état de souffler, tant elle met de cœur dans l'interprétation de ses rôles. À Kalouga où nous venons de faire une saison, le public se composait en grande partie d'officiers ; ces gens-là ne sont pas gobeurs ; eh bien,

elle les faisait sangloter. C'est évidemment de Dieu lui-même qu'elle a reçu ce don, peut-être en récompense de son angélique bonté.

Mikhiéitch s'aperçut que le vice-gouverneur buvait avidement ses paroles, et, se voyant écouté avec tant d'intérêt, il entra dans de nouveaux détails :

— Sans aller plus loin, moi, par exemple, Excellence, je ne saurais dire toutes les obligations que je lui ai ! Je ne touche qu'un petit traitement, — trois roubles par mois, et, à présent, le pain est cher. De plus, je dois, sur cette somme, me procurer des vêtements et des chaussures en rapport avec ma profession : un artiste n'est pas un simple moujik, il ne peut pas porter une robe de chambre de coutil. Or dans notre maudit trou où il fait si sale et si humide, les vêtements s'abîment terriblement vite. Témoin de ma malheureuse situation, mademoiselle Minaïeff m'a dit : « Mikhiéitch, reste avec moi, mon ami, je te nourrirai ! » « Merci, mademoiselle, merci ! » répondis-je. En acceptant son offre, j'espérais pouvoir du moins lui rendre quelques services ; je comptais brosser les habits et cirer les bottes de son oncle qui habite maintenant chez elle ; mais il n'y consent pas : il fait tout lui-même.

— Son oncle demeure chez elle ? demanda Kalinovitch en renversant sa tête sur le dossier de son fauteuil.

— Oui, Excellence, c'est un fort bon vieillard. Il aime tant Nastasia Pétrovna ! Il la choie et veille sur elle comme un père ! Du reste, il n'y a rien à dire sur le compte de notre barichnia : c'est une personne qui se tient bien. Vous le savez peut-être vous-même, Excellence : dans sa profession, les femmes ont deux ou trois amants à la fois, mais nous, bien qu'appartenant au théâ-

tre, nous vivons comme dans un monastère : jamais il n'entre un homme chez nous, notre barichnia n'accepte les hommages d'aucun soupirant. Parfois, ému de pitié en la voyant perdre ainsi sa jeunesse, je lui dis avec la liberté qu'autorise la camaraderie artistique : « Pourquoi donc, Nastasia Pétrovna, vous refusez-vous tout plaisir ? L'amour, du moins, serait une distraction pour vous. » « Ah ! mon cher Mikhiéitch, me répond-elle, j'ai tant souffert dans ma vie qu'à présent je ne désire plus rien. » Et c'est vrai, sans cela elle n'aurait qu'à choisir parmi les hommes les plus comme il faut, et, si haut placé qu'il fût, celui qui ferait sa conquête n'aurait pas à en rougir devant le public, acheva le souffleur avec un sourire légèrement malicieux.

Toutes ces paroles étaient tombées comme des gouttes de poix bouillante sur le cœur de Kalinovitch ; à peine pouvait-il cacher les sensations qui l'agitaient.

— Bien, bien ! fit-il vivement : salue de ma part Nastasia Pétrovna, tu lui diras que je ne manquerai pas d'aller au théâtre, et que je ferai mon profit de tout ce qu'elle m'écrit. Comprends-tu ?

— Je comprends, Excellence, répondit Mikhiéitch d'un air pénétré.

— Tu lui diras cela ! répéta Kalinovitch. En attendant, tiens, voici pour tes besoins, ajouta-t-il, et il prit sur la table un billet de cinquante roubles qu'il tendit au souffleur.

Celui-ci recula.

— Je ne puis accepter une pareille gratification, Excellence, dit-il.

— Si, prends-la et va-t'en : seulement ne parle de cela à personne.

— Bien, Excellence, répondit Mikhiéitch, et, faisant un élégant salut, il se retira sans bruit.

Resté seul, Kalinovitch joignit pieusement les mains devant le crucifix pendu dans un coin de la chambre.

« Mon Dieu ! je te remercie de m'envoyer cet ange gardien... À présent, je ne suis plus seul : elle me sauvera des ennemis et des scélérats qui m'entourent ! » s'écria-t-il, et, à bout de forces, il s'affaissa sur un fauteuil. Des larmes inondaient ses joues. C'était comme une brise printanière, un soleil tiède, clair et vivifiant, qui succédait pour lui à un froid et meurtrier tourbillon de neige. Le vice-gouverneur ne songeait plus à ces dix années d'ennuis domestiques et de tracas administratifs. Il voyait renaître sa jeunesse avec l'amour, les jouissances et les rêves d'autrefois. « Mon Dieu, je te remercie ! De tels moments de bonheur ne sont pas trop payés par des années de souffrances morales ! Mon Dieu, je te remercie !... » répétait-il sans cesse.

VIII

Quand on arrivait au bout de la rue Nicolas, après avoir dépassé les petites maisons de bois aux fenêtres desquelles se voyaient parfois des fleurs et des têtes d'enfants, on éprouvait une impression désagréable à la vue d'un immense bâtiment gris dont les hautes murailles étaient surmontées d'une toiture en fer. C'était la prison.

Tout y paraissait en ordre : les fusils du poste étaient réunis en faisceaux, et dans la guérite se tenait un factionnaire bleui par le froid. La nuit tombait. Çà et là dans la maison d'arrêt commençaient à briller de faibles lumières.

À droite, dans le corps de garde, était assis un officier de la garnison, l'enseigne polonais Limovsky. Sa figure féminine contrastait étrangement avec son uniforme militaire. En ce moment il fumait sa pipe, absorbé dans des rêveries romanesques dont les charmantes pannis de sa patrie étaient l'objet. Fréquenter la société, avoir des connaissances parmi les belles dames, aller au bal, — telle était la passion de l'enseigne. Pour avoir l'air d'un homme du monde, il s'efforçait de donner à sa voix des inflexions aussi douces que possible et employait de préférence les phrases les plus musquées.

Près de la porte du milieu se promenait, un trousseau de clefs dans les mains, un sous-officier à l'allure martiale. Cet homme nommé Karpenko apportait dans le service beaucoup plus de zèle que son chef : voyait-il seulement un chien s'aventurer sur la plate-forme, il le chassait à coups de pied en lui disant : « Veux-tu t'en aller, diable ! »

Cependant une calèche aux stores baissés s'approchait du corps de garde. Un domestique en livrée, qui se tenait derrière la voiture, sauta à terre et courut d'abord chez le directeur de la prison ; après quoi il vint parler au sous-officier.

— La princesse est arrivée, veuillez ouvrir, lui dit-il.

— C'est défendu, répondit laconiquement Karpenko avec un accent malorusse.

— Comment, c'est défendu ? La princesse a une autorisation, répliqua le laquais.

— Elle ne peut pas en avoir, car la consigne est formelle. Tantôt le gouverneur est encore venu ici avec le maître de police : ils ont enjoint de ne laisser entrer personne, reprit le sous-officier.

— Je viens de voir le directeur : pour la princesse il a levé la consigne, insista le laquais.

— Que m'importe le directeur ? Ce n'est pas lui qui est mon chef. Je n'ai d'ordres à recevoir ici que de mon officier... Le directeur !... fit d'un ton bourru Karpenko,

— Votre officier lui-même vous ordonnera d'ouvrir, dit le laquais, et il courut au corps de garde.

— C'est ce que nous verrons ! grommela avec colère le sous-officier.

— Votre Noblesse, annonça le domestique en s'avançant vers l'enseigne, la princesse est venue, et les soldats ne la laissent pas entrer.

Limovsky se leva vivement.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, et il sortit aussitôt.

— Ouvre ! ordonna-t-il au sous-officier.

— C'est défendu. Votre Noblesse... osa répondre Karpenko.

— Ouvre, imbécile ! cria d'une voix menaçante le galant enseigne, qui, comme un vrai chevalier, était tout feu, tout flamme pour la défense des dames ; puis avec le sourire le plus aimable il s'élança vers la calèche.

— Pardon, madame, mille fois pardon ! Permettez-moi de vous offrir mon bras, dit-il en aidant à descendre de

voiture une dame enveloppée dans un burnous dont le capuchon était rabattu sur son visage.

— Nos soldats sont des gens impossibles ! continua Limovsky, s'adressant toujours à la visiteuse dont il s'était constitué le cavalier : s'il faut l'avouer, depuis longtemps je désirais avoir l'honneur de me présenter chez vous, mais je n'osais pas, ne sachant comment cette démarche serait prise ; toutefois, si vous permettiez, je...

— Je vous en prie, nous serons enchantés, répondit la dame d'une voix qu'elle essayait de déguiser.

— Et pour moi ce sera un bonheur aussi grand qu'inattendu ! s'écria joyeusement l'enseigne : mais, madame, vous tremblez ? ajouta-t-il. Soyez ferme, faites appel à votre énergie, je vous en conjure ! Et, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de Dieu, franchissez avec précaution ce terrible seuil ; prenez garde de blesser votre charmant petit pied... poursuivit le jeune homme au moment où tous deux pénétraient dans la cour intérieure.

Quand ils se furent engagés dans l'escalier, la frayeur de la dame s'accrut encore. Elle se sentait comme asphyxiée par l'odeur infecte qui régnait dans la prison. Presque à côté d'elle retentit un bruit de chaînes. Par un mouvement involontaire elle s'écarta : on emmenait, avec les fers aux pieds et aux mains, un prisonnier dont la tête était rasée. Au loin, on entendait des gens se quereller. Dans la demi-obscurité du corridor étincelaient les baïonnettes des sentinelles.

— Le prince est ici, dit enfin Limovsky en s'arrêtant devant une porte vitrée. Je vous souhaite tout l'agrément possible dans cette entrevue, et je me recommande à votre haute attention, acheva-t-il ; puis il ouvrit la porte, et,

lorsque la dame fut entrée, il retourna au corps de garde pour y rêver en liberté à l'accueil qu'il recevrait dans une si bonne maison.

En franchissant le seuil de la cellule, la soi-disant princesse aperçut le prisonnier accoudé sur une petite table. Il paraissait absorbé dans de profondes réflexions. Devant lui brûlait une chandelle de suif. Ses cheveux, légèrement bouclés sur les tempes, étaient tout blancs ; sa barbe et ses moustaches avaient également blanchi. Depuis qu'il ne se rasait plus, la maigreur de son visage était devenue plus sensible. Le prince avait encore son élégante robe de chambre en velours ; sa chemise, très propre, laissait voir en partie une poitrine blanche, couverte de poils ; en un mot, dans cette tenue négligée, avec sa physionomie expressive, il était réellement aussi beau qu'un prisonnier peut l'être. Les pas légers de la visiteuse lui firent retourner la tête. Il se leva étonné. En ce moment, la dame rejeta le capuchon qui masquait son visage.

— Mon Dieu ! Pauline ! s'écria le prince.

— Oui, répondit-elle en s'approchant.

Il saisit la main de sa cousine et la porta à ses lèvres. Elle se laissa tomber avec accablement sur le lit du détenu.

— Eh bien, et toi ? tu vas bien ? fit-elle, comme ne sachant que dire.

— Malheureusement, répondit le prince, qui se rassit à son tour sur sa chaise.

Lequel des deux, dans ces derniers temps, avait le plus souffert ? Durant quelques minutes, ils parurent chercher dans les yeux l'un de l'autre une réponse à cette question.

— Comment as-tu trompé la surveillance de ton Argus ? commença enfin le prince.

— Je suis venue dans l'équipage de la princesse et en me donnant pour elle, répondit Pauline. Je t'apporte de l'argent. Catherine m'a dit hier... il y a là deux mille roubles... ajouta-t-elle entendant au prisonnier un portefeuille bourré de papier-monnaie.

— Merci ! fit le prince, qui baisa la main de sa cousine et, tremblant d'émotion, mit l'argent dans la poche de sa robe de chambre.

Il avait les larmes aux yeux.

— Catherine est donc allée chez vous ? demanda-t-il après un court silence.

— Oui, elle est venue le supplier...

— Eh bien ?

— Elle n'a rien obtenu, naturellement.

Le visage du prince se rembrunit.

— Hum !... fit-il d'un ton moqueur, et il voulait sans doute dire quelque chose ; mais il s'arrêta.

— Il t'en veut à cause de moi, voilà l'explication de sa conduite, poursuivit Pauline.

— Oui. Mais comment donc a-t-il pu savoir cela ? Le diable ne le lui a pas écrit sur une écorce de bouleau ! reprit le prince.

— Je lui ai moi-même tout raconté, avoua Pauline d'une voix étranglée.

Le prince haussa les épaules.

— C'est de la folie ! s'écria-t-il, une fillette... une petite pensionnaire n'aurait pas fait cela. Quelle idée vous avez eue, Pauline !

— Que veux-tu ! répliqua-t-elle. Tu te rappelles toi-même comment je l'ai épousé. Je n'étais pas tout à fait une femme perdue, je voulais être pour lui une véritable épouse, et je me suis confessée à lui comme l'homme peut se confesser au moment de mourir. Je lui ai découvert toute mon âme, tout mon cœur, et lui, au lieu de me savoir gré de cette confiance, s'est servi contre moi de l'arme que je lui avais fournie.

Sur ces mots, Pauline fit une pause ; ensuite, elle reprit avec un sourire amer :

— Le plus vexant, c'est que lui-même ne m'a épousée que par intérêt, qu'il n'a jamais été pour moi un véritable mari, et qu'en même temps il me persécute à cause de mon passé. Au début, quand j'avais encore la sottise de lui reprocher la froideur et l'espèce de mépris qu'il me témoignait, il me répondait crûment : « Est-ce que des femmes comme vous sont en droit d'attendre de l'amour de leurs maris ? » Voilà ce qu'il me fallait entendre ! Ou bien, à Pétersbourg, si d'aventure on causait dans un salon de quelque amour scandaleux, et qu'il m'arrivât à ce propos de dire ce qu'on dit souvent : « Mais comment donc ? Est-ce possible ? » il répliquait tout de suite : « En pareil cas, il faut être beaucoup plus sévère pour soi-même que pour les autres, on doit faire son examen de conscience ! » Et je ne pouvais m'empêcher de rougir. Depuis dix ans, mon ami, je souffre ce supplice ; à chaque instant je suis sous la menace d'une insulte, d'une humiliation !

— Le gremlin ! s'écria le prince.

— Oui, c'est un affreux gremlin ! continua Pauline. Un jour, poussée à bout par ses sarcasmes, je lui jetai au vi-

sage qu'il était notre créature. (C'est ce que tu m'avais dit, tu t'en souviens ?) « Ne vous permettez pas de le prendre sur ce ton avec moi, lui dis-je ; à supposer que vous vous sentiez blessé dans votre amour-propre de mari, vous n'avez pas le droit de vous plaindre : on vous a tiré du borbier, on a fait de vous un homme, et l'on vous a payé en bel argent... » Il pâlit et mordit ses lèvres minces. « Oui, répondit-il, c'est vrai. Voilà la première chose juste que vous dites. Je vous remercie de la leçon. » Là-dessus, il sortit. Je savais bien que je n'en serais pas quitte à si bon marché, et, en effet, à partir de ce moment, chaque fois qu'il y avait du monde chez nous, il se mettait à déblatérer contre l'immoralité et la dépravation de notre noblesse. « Le principal représentant de cette classe pourrie, déclarait-il, est un coquin, un misérable qui, non content d'être lui-même une canaille, trouve encore un plaisir diabolique à pervertir les autres. » Pardonne-moi de te le dire, c'est toi qu'il prétendait désigner par ces paroles. Je gardais le silence, faisant semblant de ne pas comprendre. Voyant cela, il change ses batteries, et s'élève contre la corruption des fonctionnaires, cette corruption qu'il met son orgueil à pourchasser ; à ce propos, il accuse mon père d'avoir volé lorsque le défunt était colonel, et, plus tard, pendant la guerre de Pologne ; à l'appui de ses dires, il invoque mon témoignage... Appeler une fille à déposer contre son père !

Le prince haussa les épaules.

— Je te dis qu'il est insupportable ! reprit Pauline : tu sais que c'est un homme très réservé dans son langage ; mais, vis-à-vis de moi, pour me décocher une injure, il oublie les convenances les plus élémentaires. Et enfin...

la manière dont il te traite en ce moment !... Il a beau mettre en avant la justice, l'impartialité, le devoir de sa charge, — ce sont là des mensonges ! Au fond, il assouvit une rancune, et c'est surtout à cause de moi qu'il en use ainsi à ton égard. Il comprend très bien que mon amour pour toi peut se réveiller, car tu es le seul homme qui m'ait aimée sincèrement, tu es celui que j'aurais dû aimer toute ma vie ; il voit cela, et il a manigancé cette maudite affaire pour me frapper à l'endroit le plus sensible du cœur. Si Dieu permet que tu t'en tires sain et sauf, poursuivis Pauline avec une animation croissante, je le quitterai et je vivrai près de toi sans m'inquiéter du qu'en dira-t-on... Enfin, si l'on t'envoie en Sibérie, je t'y accompagnerai. En me voyant partir avec toi, tout le monde dira : « Il a voulu se venger d'un homme qui était l'amant de sa femme » ; je sais combien son amour-propre en souffrira et quelle tache cela laissera sur sa réputation dont il est si soucieux, — le scélérat !

Le prince voyait combien Pauline était irritée contre son mari, et il savait fort bien que, sous l'influence d'un pareil sentiment, une femme peut se porter à des résolutions extrêmes.

— Tu m'aimes encore, ma chère ? fit-il d'une voix câline, et, s'asseyant à côté d'elle sur le lit, il la prit par la main.

Pauline rougit.

— Oui, je t'aime ! répondit-elle avec une fière exaltation.

Le prince l'embrassa. Elle avait le visage en feu.

— Il ne l'avoue pas, mais, je le sais, il n'a pas cessé d'être jaloux de toi jusqu'à présent... Eh bien, qu'au moins il en ait le droit.

— Oui, qu'il en ait le droit ! répéta le prince.

— Toute patience a ses limites : après dix ans, la mienne est épuisée. Je ne sais comment je pourrai me venger de tous les outrages dont il m'a accablée et dont il m'accable encore, reprit Pauline.

Le prince réfléchissait.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit-il lentement, écris une lettre à la baronne, peins-lui toute l'horreur de ta vie domestique et apprends-lui que ce monsieur, dans sa haine pour toi, en est arrivé à persécuter ton parent, que je suis devenu sa victime... Il faut qu'on prenne ma défense là-bas... Au lieu d'un homme, il s'agirait d'un chien, qu'on ne devrait pas, je pense, le laisser en butte aux violences d'un despote cruel et passionné. Ici la justice et l'équité ne sont que des mots...

— Je suis prête à écrire à la baronne. Mais que peut-elle faire ? répliqua Pauline.

— Elle peut faire beaucoup... Elle parlera, elle ira crier partout, grâce à elle la chose aura un retentissement énorme ; mais, comme les gens de Pétersbourg aiment à être payés de leurs peines, ajoute dans ta lettre que, te considérant comme la cause de mon malheur, tu es prête à sacrifier pour mon salut la moitié de ta fortune.

— Je ne demande pas mieux.

— Ou enfin... continua le prince qui s'était pris la tête et semblait chercher encore une nouvelle combinaison : enfin, va toi-même à Pétersbourg... je t'indiquerai par

écrit ce que tu auras à y faire et les personnes que tu devras voir.

— Comment partir ? Il ne me laissera pas m'en aller sans doute...

— Que le diable l'emporte ! Tu te passeras de sa permission. Tu as de l'argent et des bijoux dont tu peux disposer ?

— Oui.

— Serre tout cela dans une cassette, puis, un jour qu'il ne sera pas chez lui, envoie chercher une voiture et mets-toi en route... c'est l'affaire d'une demi-heure.

Pauline secoua tristement la tête.

— J'ai si peur de lui !... Si tu savais quelle frayeur il m'inspire... Il m'a ôté tout caractère, toute force de volonté... Je deviens absolument comme un enfant sitôt que je commence à lui parler... dit-elle avec un accent désespéré.

— Tu as peur sans savoir de quoi, tandis que moi, j'ai les travaux forcés en perspective. Je t'en prie, Pauline, aie pitié de moi ! Ton projet de m'accompagner en Sibérie ne signifie rien, c'est de l'enfantillage ; si nous ne nous mettons pas à l'œuvre quand il en est temps encore, en fin de compte tu resteras l'heureuse compagne de ton cher époux, et moi, je serai envoyé aux mines... C'est abominable ! Tu reconnaissais toi-même tout à l'heure que tu étais indirectement la cause de ma perte. Tâche donc de me venir un peu en aide...

— Oh ! Seigneur ! s'écria Pauline : peux-tu douter que si quelque chose dépendait de moi...

— Sans doute, cela dépend de toi ! interrompit le prince.

Pauline se mit à sangloter... Mais en ce moment des pas se firent entendre dans le corridor. Le prince tressaillit et s'éloigna vivement de sa cousine ; celle-ci, prise d'une frayeur instinctive, se hâta d'essuyer ses larmes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit à voix basse le prisonnier.

Au même instant la porte s'ouvrit, et Kalinovitch entra. Il portait un uniforme de petite tenue sur lequel s'étaient ses croix. Médiokritzky, le directeur de la prison, l'accompagnait. Ce dernier était pâle comme un mort.

Pauline se retint à sa chaise pour ne pas tomber. La colère crispa d'abord les traits de mon héros, mais au bout d'une minute son visage prit une expression souriante.

— Les dames vous aiment tant, prince, que décidément je ne puis leur refuser la permission de vous voir, et que j'ai même laissé venir ma femme, quoique ce soit tout à fait contraire aux règlements ! dit Kalinovitch en élevant la voix assez fort.

— Je vous suis très reconnaissant, répondit le prince.

— Vous êtes mal installé ici, me semble-t-il, je vais tâcher de vous procurer un meilleur logement, continua Kalinovitch. Allons, j'étais venu te chercher, il est temps de partir ! je te ramènerai dans ma voiture, ajouta-t-il en s'adressant à Pauline.

— Soit, fit-elle.

— Eh bien, partons. J'ai tout fini ici, acheva Kalinovitch en montrant la porte.

Pauline sortit.

— Au revoir, dit-il au prince, et il sortit à son tour.

À la porte de la prison, le vice-gouverneur et sa femme trouvèrent l'aimable enseigne qui leur offrit ses services pour monter en voiture. Limovsky n'était pas très à son aise.

— Je laisse les dames visiter le prince... comment refuser aux dames ? dit-il.

— Sans doute ! répondit Kalinovitch, qui ferma violemment la portière de la calèche et releva la glace.

Médiokritzky silencieux le regardait d'un air hébété.

Durant la route, le cocher entendit du bruit dans la voiture et voulut arrêter, pensant que ses maîtres l'appelaient ; mais le silence se fit bientôt. Quand la calèche fut arrivée devant le perron, le vice-gouverneur mit pied à terre et se rendit à son cabinet. Le valet de pied aida Pauline à descendre et la conduisit dans son appartement. Elle était presque sans connaissance ; le capuchon de son burnous était encore rabattu sur son visage.

IX

La visite du vice-gouverneur à la maison d'arrêt eut des conséquences assez graves. Le prince fut mis au secret le plus rigoureux, et transféré dans une sorte de cachot où, depuis que la prison existait, on n'avait encore enfermé qu'un seul gentilhomme : un certain Vasili Zamiatine, qui pendant dix ans s'était fait une spécialité du vol à main armée sur les grands chemins. Quant à Médiokritzky, l'administrateur intérimaire proposa à la régence provinciale de le révoquer comme employé infidèle.

La veille du jour où l'infortuné directeur allait être relevé de ses fonctions, il était, le soir, assis la tête basse, dans la cellule froide et sombre occupée par le prince. Une chandelle de suif éclairait vaguement ce misérable local. Sur la table, à côté d'une assiette contenant des restes de concombres, se trouvait un flacon d'eau-de-vie que Médiokritzky avait fait acheter et dont il avait bu déjà deux petits verres ; le prince se promenait de long en large. Entre les deux hommes avait lieu une conversation très sérieuse.

— Dites-moi, je vous prie, quel langage tient ce vaurien de cantoniste ?

— Pour ce qui est de lui, soyez sans inquiétude, Altesse, répondit avec assurance Médiokritzky. Il est en prison pour la troisième fois, on l'a fait passer deux fois par les baguettes, c'est un roué, il ne dit pas un mot de trop ! J'ai lu toute l'affaire depuis la première ligne jusqu'à la dernière. « Je ne sais pas écrire, affirme-t-il carrément, comment voulez-vous que j'imite l'écriture d'autrui ? » Il ne signe même pas les procès-verbaux de ses interrogatoires... Enfin, le gaillard n'est pas bête. En ce moment ils insistent surtout pour savoir qui il est, mais, s'il se fait connaître, il est sûr de passer une troisième fois par les batogues,²⁶ et il n'y tient pas. Aussi persiste-t-il à déclarer qu'il n'a aucun souvenir de ses parents. Au pis aller, il aime mieux être condamné aux travaux publics que de subir un châtement corporel. Et pourquoi, je vous prie, bavarderait-il sur votre compte ? Dans quel intérêt ? Ce serait aller au-devant de sa perte, — il comprend cela !

²⁶ Baguettes avec lesquelles on inflige en Russie la peine de la bastonnade.

— Bien, mais le graveur ? demanda le prince, qui continuait à marcher dans sa cellule.

— Le graveur met aussi beaucoup d'intelligence dans ses réponses. Il est futé, ce petit vieux ! reprit Médiokritzky avec une sorte d'attendrissement. « En effet, dit-il, le prince m'a fait travailler, mais je me suis borné à fabriquer pour lui des cachets à ses armes, rien de plus. Dans notre métier, nous nous engageons même par écrit à ne graver les sceaux de la couronne que sur la demande de l'administration : comment, dès lors, aurais-je pu faire cela pour un particulier ? »

— Bien dit ! reconnut le prince.

— Oui, fit Médiokritzky.

— Alors le seul bavard a été mon Pétrouchka... Peste soit de cette brute ! s'écria le prince.

— Vous n'avez pas non plus à vous inquiéter des propos tenus par votre Pierre, répondit Médiokritzky : d'abord le témoignage des serfs contre leurs maîtres n'est admis que dans trois cas déterminés par la loi ; ensuite il rétractera ses dépositions.

— Il les rétractera ?

— Oui. Dernièrement il a été confronté avec le cantoniste, et celui-ci l'a collé sur tous les points. « Tu prétends m'avoir vu chez ton barine, lui a-t-il dit, comment étais-je habillé alors ? » — « Vous aviez tel costume. » — « Bien, si MM. les enquêteurs veulent visiter mes effets, ils pourront s'assurer que je ne possède pas le costume en question. » On cherche, et, naturellement, on ne trouve pas. Trois fois par semaine, peut-être, le cantoniste boit ses hardes, ce qui l'oblige à renouveler fréquemment sa toilette. « Tu dis, continue-t-il, que tu m'as vu dans

l'oussadba de ton maître : quel autre domestique m'a vu aussi ? Je ne suis pas une aiguille, d'autres que toi auraient pu me remarquer ; qui m'a encore vu ? » — « Je ne sais pas s'il y en a eu d'autres que moi ». — « Hum ! mon ami, répond le cantoniste, évidemment tu ne sais pas ce que tu dis. Voyons, rappelle-toi bien, imbécile, es-tu sûr de m'avoir vu ? » — « Il se peut que je me sois trompé... » En un mot, le pauvre diable est ahuri.

— Ahuri ! répéta le prince.

— Attendez, ce n'est pas tout, poursuivit d'un air mystérieux Médiokritzky. Je ne sais pas ce que fera mon successeur, mais moi, j'ai mis votre domestique avec le père Samuel... un vieux raskolnik, vous l'avez peut-être vu : il a une longue barbe blanche... C'est un homme fort adroit pour ces sortes de choses, pas un détenu ne comparait devant les enquêteurs sans avoir été au préalable stylé par lui. Le vieillard est instruit... il connaît la loi comme un jurisconsulte... voilà sept ans qu'on le traîne de prison en prison... et ce qu'il en fait, ce n'est pas par intérêt, mais pour sauver son âme. « Si, dit-il, je n'éclaire pas ces pauvres aveugles, qui donc s'occupera de leur défense ? » Avec Pierre, voici comment il a engagé l'entretien : « Pétrouchka, lui dit-il, tout pouvoir vient de Dieu, et toi, à ce que j'ai appris, tu attaques ton barine. Ce n'est pas bien, mon ami. D'ailleurs, s'il arrive malheur à ton maître, tu partageras son sort. » — « Ah ! père Samuel, reprend-il, maintenant que j'ai répondu ainsi, il n'y a plus rien à faire. » En ce moment, comme à point nommé, j'entre dans la cellule. « Allons, mon ami, ne dis pas cela, lui fais-je observer, nous savons bien comment on s'y est pris pour obtenir de toi ces réponses. Nous avons vu ap-

porter les faisceaux de verges. » — « C'est vrai, Votre Noblesse », a-t-il répondu.

— Oh ! les coquins ! s'écria le prince en haussant les épaules.

— Naturellement il a eu peur, et il a tout raconté, reprit le directeur de la prison. Maintenant il doit d'abord révéler la chose au procureur et ensuite retirer ses premières déclarations en expliquant qu'elles lui ont été arrachées par la frayeur : — c'est dans ce sens que nous lui avons fait la leçon.

— Par la frayeur ? Oui ! très bien ! approuva le prince en hochant la tête.

— Comme cela, l'affaire pourrait prendre une excellente tournure. Le graveur dit aussi qu'on a cherché à l'intimider, et le cantoniste, si vous lui promettez dix roubles, montrera les cicatrices dont son dos est couvert. À la vérité, elles proviennent des punitions que lui ont attirées d'anciens méfaits, mais on peut toujours les invoquer comme preuve. Vous-même vous déclarez à présent que vous avez fait vos premiers aveux parce que, malgré votre qualité de gentilhomme et de prince, ils vous ont menacé de la torture ; cela montre qu'ils ne reculent devant rien ! acheva avec animation Médiokritzky.

— Ils ne reculent devant rien ! répéta le prince.

— Certainement ! Ils encourent une grave responsabilité, aux termes de la loi. Mais, actuellement, leur grand cheval de bataille, c'est le certificat. Ce document, disent-ils, a été fabriqué par vous et joint à votre soumission. La pièce est fautive : donc il y a des faussaires. En supposant que les individus poursuivis à raison de cette affaire soient reconnus innocents, l'autorité devra chercher ail-

leurs les coupables, mais, quoi qu'il arrive, vous n'en resterez pas moins aux yeux de la loi le principal auteur de la pièce incriminée.

Le prince pâlit.

— Il faudrait la dérober, dit-il en se mordant les lèvres, la dérober, coûte que coûte !

Médiokritzky sourit.

— La dérober, non, mais substituer un autre document à celui-là, comme j'y ai songé dès le premier moment. Par une heureuse coïncidence, le certificat du vieux maître de poste se rapporte à un bien situé dans la même province, dans le même district... les deux actes semblent presque copiés l'un sur l'autre, tant ils se ressemblent, et pourtant la substitution est impossible. Le maître de police, dit-on, non seulement ne laisse pas le dossier original entre les mains des scribes, mais il ne le prend même pas avec lui quand il va interroger les prévenus : questions et réponses, il grave tout dans sa mémoire, parce qu'il a peur, — il craint d'être compromis... Où a-t-on vu cela, vraiment ? L'administrateur de la province dirige la marche de la procédure et assiste en personne à l'instruction, c'est-à-dire qu'il entend faire agir l'enquêteur à sa guise, et celui-ci, en sa qualité de subordonné, ne peut naturellement qu'obéir à son chef... c'est inimaginable !

— En effet.

— Inimaginable ! répéta Médiokritzky : sans cette intervention illégale du vice-gouverneur dans l'enquête, est-ce que votre affaire suivrait un pareil cours ? Est-ce que ce maître de police ne se laisserait pas graisser la patte ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous le connaissons, nous

savons fort bien que toutes les actions de cet homme n'ont d'autre mobile que l'intérêt : pour deux ou trois mille roubles, il livrerait non seulement le certificat en question, mais le dossier tout entier : « Tenez, brûlez-le, et nous en referons un autre. » La chose s'est vue même dans des affaires de meurtre, là où, comme on dit, le sang versé criait vengeance au ciel ; vous, grâce à Dieu, vous n'avez encore tué personne ! Ensuite, vous pourriez écrire qu'en effet vous avez présenté un certificat, mais qu'il visait le bien de M. le maître de poste, que vous ne savez pas pourquoi l'autorité en a usé ainsi à votre égard et vous a mis en état d'arrestation ; vous vous plaindriez de votre emprisonnement au procureur...

Le prince était pensif.

— Je n'ai pas la procuration de ce vieux diable : je ne puis pas l'antidater ! répliqua-t-il.

— Qu'importe que vous ne l'ayez pas ? s'écria Médiokritzky, vous n'avez pas à vous préoccuper de cela ! Ce sont eux qui sont dans leur tort, car ils n'auraient pas dû recevoir votre soumission, du moment que vous ne produisiez pas la procuration de celui qui fournissait hypothèque sur son bien. Ils n'ont pas l'ancien journal de la commission. Suivant vos instructions, j'ai effrayé le secrétaire qui l'a brûlé sous mes yeux ; ensuite l'imbécile, épouvanté de ce qu'il avait fait, s'est pendu. À présent, ils ne peuvent reconstituer ce journal, et lors même qu'ils en feraient un autre, quelle valeur aurait-il ? À défaut du secrétaire décédé, qui certifiera que le nouveau journal est conforme à l'ancien ? On pourra se fonder sur cette circonstance pour soulever un tas de difficultés... Nous connaissons aussi les limites du pouvoir judiciaire. Une

fois votre affaire ainsi embrouillée, le pis qu'il puisse vous arriver, c'est qu'on vous laisse en état de suspicion, et encore vous aurez le droit de protester.

Le prince comprenait fort bien qu'il y avait beaucoup de vraisemblance dans les conjectures de Médiokritzky, et il se réjouissait à la pensée de *rester simplement en état de suspicion*.

— Que faire ? demanda-t-il.

Le directeur de la prison haussa les épaules.

— Il faut faire destituer votre parent, notre ennemi à tous ! déclara-t-il avec l'accent d'une résolution désespérée ; puis, après un silence, il poursuivit d'une voix dolente : Combien tous vous en seraient reconnaissants, il est impossible de l'exprimer. D'après ce qui me revient de la régence provinciale, seuls, les universitaires font son éloge ; mais tous les autres employés sont désolés de l'avoir à leur tête. Depuis un temps immémorial, quand quelqu'un avait affaire à l'administration, il se rendait à la chancellerie, on lui donnait quelques petits renseignements, et il laissait toujours un ou deux roubles sur la table. Maintenant l'entrée des bureaux est interdite au public. Les employés sont enfermés comme des détenus ! Le visiteur va droit à la salle d'audience, où on lui apporte toutes les pièces relatives à son affaire, et c'est là qu'il reçoit les communications qui l'intéressent. Où et quand a-t-on jamais établi des règlements pareils ? C'est retirer au fonctionnaire son dernier morceau de pain !

Le prince écoutait à peine Médiokritzky, il ruminait quelque chose dans sa tête. Le directeur de la prison n'en continua pas moins, après avoir bu un nouveau verre d'eau-de-vie :

— Pour ne parler que de moi, pourquoi cet homme me persécute-t-il sans relâche ? Pourquoi ? Parce que j'ai goudronné la porte d'une femme qui, après avoir été ma maîtresse, était devenue la sienne. La gueuse ne méritait que trop cet affront ; eh bien, depuis lors, il m'a juré une haine implacable, et il n'a pas cessé de me faire du mal.

— Oui, maintenant encore il vous persécute ! observa le prince.

— Maintenant encore... reprit Médiokritzky. J'étais premier secrétaire, et que suis-je à présent ? Un bon greffier de la régence provinciale ne voudrait pas d'une pareille place ; mais sa haine n'était pas encore satisfaite, il trouvait que le pain de la prison était encore trop bon pour moi et mes enfants, — voilà qu'il nous en prive ! Quand un moujik ivrogne est mis à la porte par son maître, celui-ci n'a pas le droit de consigner le fait sur le passeport du serviteur congédié : le gouvernement veut que le pauvre diable puisse se recaser ailleurs ; mais un fonctionnaire destitué est dans l'impossibilité de retrouver un emploi. Que devenir maintenant ? Tout chef d'administration à qui je montrerai mes états de service me dira : « Monsieur, vous étiez secrétaire de la régence provinciale, on vous a enlevé ces fonctions pour vous faire descendre à celles de directeur d'une prison, et, finalement, vous avez été révoqué : comment puis-je vous prendre ? » Cette âme de vipère a bien compris qu'en procédant ainsi à mon égard, elle me fermait toute issue. Je ne suis pas assez fort pour travailler à la terre, je n'ai appris aucun métier manuel, et ma condition sociale ne me permet pas de me faire cocher de fiacre : il ne me

reste donc plus qu'à prendre un couteau et à aller sur un grand chemin.

Médiokritzky acheva ces mots en pleurant ; il essuya ses yeux avec un mouchoir de coton.

— Tout cela ne signifie rien, et, avec le temps, vous vous tirerez d'affaire ; mais il y a ici une circonstance à considérer... commença le prince d'une voix traînante. Ce monsieur doit à son mariage la position qu'il occupe maintenant dans la société...

— C'est ce que j'ai entendu dire, fit Médiokritzky.

— Oui, reprit le prince : sa femme, vous le savez, est ma parente ; de plus, comme c'est une personne très bonne et très noble, elle comprend toute l'infamie des procédés de son mari, et aujourd'hui même elle m'a écrit qu'elle allait se rendre incessamment à Pétersbourg, exprès pour y entreprendre des démarches...

Médiokritzky, la tête penchée, écoutait son interlocuteur.

— En conséquence, poursuivit celui-ci, veuillez, dès demain, aller la voir de ma part. On vous recevra ! Racontez-lui notre conversation d'aujourd'hui, tâchez de lui faire comprendre le mieux possible ce que nous voulons et ce qu'il faut obtenir avant tout.

— On pourra faire cela, répondit doucement Médiokritzky.

— Oui ; mais, en outre, comme elle est femme, et qu'avec toute sa bonne volonté elle ne serait pas capable à elle seule de mener à bien toute l'affaire, d'autant plus qu'il faudra peut-être présenter un mémoire, appeler l'attention sur certaines circonstances par une dénonciation rédigée en bonne forme...

— En effet, reconnu de la même voix douce Médiokritzky.

— Pour tout cela, il est nécessaire qu'elle ait auprès d'elle un guide, et, tenez, si vous voulez, je la prierai de vous emmener avec elle à Pétersbourg : je vous recommanderai à elle comme un homme qui m'est dévoué et qui connaît bien le fond de l'affaire.

À cette proposition, Médiokritzky devint rayonnant de joie ; mais il crut devoir cacher, autant que possible, sa satisfaction.

— À présent, vous n'avez plus rien à faire ici, acheva le prince.

— Non, sans doute, reprit Médiokritzky ; mais, à vous parler franchement, Altesse, ajouta-t-il après un moment de silence et avec un sourire aigre, quelque malheureuse que soit ma position actuelle, je ne puis m'occuper gratuitement de cette affaire.

— Qui vous parle de vous en occuper gratuitement ? Vous ferez vos conditions ! répliqua le prince.

Le visage de Médiokritzky s'adoucit.

— Je me contenterai, Altesse, des conditions ordinaires. Quand on envoie un homme de loi à Pétersbourg pour y suivre, non pas même un procès criminel, mais une affaire civile, il y a un prix fait comme pour les petits pâtés : quinze cents roubles d'honoraires annuels, et ensuite le tiers ou la moitié de la somme récupérée par le client, grâce aux soins de son mandataire. Si, en cas de succès, vous m'allouez dix mille roubles, en sus de ma rétribution, je suis à vos ordres.

— Dix mille roubles ! Comme vous y allez ! Mais c'est une fortune, cela ! se récria le prince.

— Sans cela, comment me chargerais-je d'une semblable mission ? repartit en inclinant la tête le directeur de la prison. Vous parliez tout à l'heure de rapports à rédiger : si une dénonciation est anonyme, on n'y ajoute guère foi ; si elle est signée, le signataire assume une lourde responsabilité, d'autant plus qu'un vice-gouverneur est un gros personnage à qui bien des gorodnitchis n'osent pas se frotter. Votre parent a peut-être à Pétersbourg douze puissants patrons : qui sait si je ne me ferai pas un ennemi de chacun d'eux ? Je suis un homme sans conséquence : on peut me réduire en poudre... pour un mot malsonnant, on me cherchera chicane et l'on me traînera devant la justice ; or, je la connais, la bonne dame : pour une bêtise, pour une négligence dans le service, j'ai passé en jugement ; il m'a fallu nourrir et abreuver à mes frais un tas de fripouilles, ç'a été une ruine ! Dans l'espèce, vous ne devriez pas regarder à la dépense, ajouta avec force Médiokritzky, car, il faut bien le dire, votre tête sera dans la gueule du lion aussi longtemps que cet homme conservera sa place.

— Allons, au diable cette question d'argent ! Nous nous arrangerons ! fit le prisonnier.

— Sans doute, reprit son interlocuteur, qui, comme en aparté, poursuivit d'un ton mélancolique : Si le Roi du ciel nous aidait à renverser cet homme, il y aurait lieu, je pense, d'offrir une garniture en or à la Vierge, patronne de notre ville.

— Certainement, fit le détenu, qui semblait avoir hâte d'être débarrassé de Médiokritzky.

— Eh bien, nous allons nous mettre à l'œuvre, dit celui-ci. Permettez-moi de prendre le *bâton de voyage*.²⁷

Sur ce, il se versa un verre d'eau-de-vie et le but.

— Je vous en prie, répondit le prince, et, dissimulant une grimace, il serra avec un visible sentiment de répugnance la main que lui tendait le directeur de la prison ; après quoi, ce dernier salua et sortit sans bruit.

L'excitation morale qui jusqu'alors avait soutenu le prisonnier tomba tout à coup dès qu'il fut seul. Il se jeta sur le divan, et poussa un profond soupir. « Oh ! que c'est pénible ! » gémit-il à plusieurs reprises.

À moi aussi, humble narrateur, il a été pénible de raconter cette scène jusqu'au bout, et, pour m'en dédommager, je reporte ma pensée vers le bonheur jeune et sincère dont la perspective, éphémère il est vrai, charme en ce moment mon héros au milieu de sa dure existence.

X

Toute la société du chef-lieu, depuis longtemps privée de distractions, s'était rendue au théâtre pour assister à la représentation du célèbre drame de Kotzebue : *Misanthropie et repentir*. Mademoiselle Minaïeff devait y jouer le rôle d'Eulalie, et sa réputation s'était déjà répandue dans la ville ; on disait aussi beaucoup de bien de l'artiste chargé du premier rôle tragique. Parmi le public des fauteuils, où abondaient les crânes chauves, se distinguait

²⁷ Le troisième verre de vin ou d'eau-de-vie qu'on boit avant de prendre congé de quelqu'un.

par sa belle prestance le président de la chambre des finances qui se tenait debout au premier rang, négligemment adossé contre la balustrade de l'orchestre. Le lieutenant du génie qui jouait si bien du piano était aussi au premier rang, et faisait un certain effet avec son manteau à collet de castor. Au troisième ou quatrième rang était assis le gros magistrat. Un enseigne de vaisseau en congé braquait sans cesse sa lorgnette sur les différentes loges, tout fier évidemment de la montrer à ces sots provinciaux qui, pensait-il sans doute, n'avaient jamais rien vu de semblable. Mais, comme pour rabattre l'orgueil du jeune homme, Michel Trophimoff Papouchkine, son voisin de stalle, exhiba tout à coup une énorme jumelle de soixante-dix roubles dont il paraissait, du reste, se servir avec beaucoup d'inexpérience. L'enseigne fut *tué* ! À la première galerie se prélassaient quantité de dames en grande toilette ; bon nombre étaient venues décolletées, au risque de prendre un refroidissement. La plupart avaient des enfants avec elles, et plusieurs de ceux-ci commençaient déjà à crier. Cet écervelé de Kozlénieff avait loué une loge pour lui tout seul, afin, disait-il, de pouvoir s'évanouir plus commodément aux endroits pathétiques du drame. Sept heures sonnèrent enfin. Le maître de police, la mine soucieuse, entra précipitamment dans la salle. Il alla droit au président de la chambre des finances, et lui dit un mot à l'oreille. Le président pâlit. Au moment où le maître de police le quittait, il fut interpellé par le lieutenant du génie :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?

— Nous avons un nouveau gouverneur ; le vieux est mis à la retraite.

— Sur sa demande ?

— Pas du tout... il a été forcé de donner sa démission !

— Qui est-ce donc qui va le remplacer ? demanda le lieutenant inquiet.

— Mais ce ne peut être que le vice-gouverneur, répondit le maître de police.

Le visage du lieutenant s'allongea.

— Faut-il que cet homme-là soit bien épaulé !... ne put-il s'empêcher de dire, mais, presque aussitôt, il regretta d'avoir lâché cette parole. Est-ce qu'il viendra au théâtre ? ajouta-t-il en fixant ses regards sur la loge du gouverneur où naguère encore s'asseyait l'aimable protectrice de l'officier. Maintenant cette loge était vide, et plus jamais elle ne serait occupée par la gouvernante. Le jeune homme éprouvait un véritable chagrin : maintenant seulement il comprenait qu'il aimait cette femme. Cependant le maître de police traversait les rangs intermédiaires et se dirigeait vers le magistre, voulant sans doute, à tout hasard, se mettre bien avec cet universitaire qui était fort avant dans les bonnes grâces du vice-gouverneur. Arrivé près de lui, il se pencha à son oreille :

— Le gouverneur est cassé, et le vice-gouverneur nommé à sa place, murmura-t-il.

— Enfin ! s'écria le magistre : tant mieux, c'est un fameux homme !

Le maître de police, sans faire aucune observation, échangea un coup d'œil avec Michel Trophimoff.

— C'est ce qu'on m'a dit à Pétersbourg qui se réalise ? demanda l'entrepreneur.

— Oui, répondit le maître de police.

Papouchkine soupira.

— Hélas ! fit-il, et il devint pensif.

La grande nouvelle ne tarda pas non plus à se répandre parmi le public des premières loges.

Tout en émoi, le président de la chambre des finances s'empessa de gagner la loge où se trouvait sa famille et parla tout bas à sa femme. Celle-ci lui répondit par un regard expressif de ses grands yeux bleus qui étaient restés fort beaux. D'une part, elle craignait pour son mari qui était l'ami de l'ancien gouverneur et jusqu'à ces derniers temps avait été à couteaux tirés avec Kalinovitch. Mais, d'un autre côté, au fond de son âme elle se réjouissait de la disgrâce qui atteignait l'altière gouvernante. Dans la même loge qu'elle était assise la présidente de la chambre criminelle ; cette dame fut curieuse de savoir ce que le général avait dit à sa femme.

— Le gouverneur est cassé, et le vice-gouverneur lui succède, répondit la présidente de la chambre des finances en s'efforçant de donner d'un ton aussi calme que possible cette grave communication.

Tout autre fut l'attitude de la présidente de la chambre criminelle. Vu la position indépendante de son mari, il devait être bien indifférent à cette dame que celui-ci ou celui-là fût gouverneur, mais, femme très nerveuse, elle était toujours fort affectée des changements qui se produisaient dans le haut personnel administratif.

— Ah ! mon Dieu ! comment est-ce possible ? Mon Dieu ! commença-t-elle à s'exclamer en s'agitant sur son fauteuil au point de rendre honteuse sa fille, jeune personne de dix-sept ans, qui était assise à ses côtés.

— Maman, ne parlez pas si haut ! Tout le monde vous regarde ! dit-elle à sa mère.

Mais, sans tenir aucun compte de cette observation, la présidente continua à gémir et à se tortiller.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Du reste, si tous les assistants ne manifestaient pas leurs impressions d'une façon aussi expressive, tous cependant étaient, *in petto*, fort agités. On avait presque oublié l'actrice remarquable qu'on allait voir en scène, et toutes les pensées se tournaient vers le nouveau gouverneur, dont l'apparition était impatiemment attendue. L'agent de police qui stationnait aux abords du théâtre aperçut le premier les deux trotteurs alezans de Kalinovitch. En ce moment s'avancait vers le perron un fiacre dans lequel se trouvait un marchand. L'agent de police s'élança avec colère au-devant du cheval et appliqua force coups de canne sur la tête du cocher.

— Range-toi, brute ! dit-il, ne vois-tu pas qui arrive ?

— Permettez, très honoré, qu'est-ce qu'il y a ? fit le marchand.

— Range-toi ! cria l'agent de police, et, saisissant le cheval par le mors, il le tira violemment de côté.

Le vice-gouverneur entra d'un air modeste dans le vestibule ; il marchait un peu voûté. Le commissaire de police du quartier était alors au buffet. Ce fonctionnaire d'un extérieur assez respectable se préparait à fumer une cigarette et à boire un verre d'eau-de-vie que le gérant venait de lui offrir. En apercevant l'administrateur de la province, il pâlit et jeta sa cigarette sur le plancher.

Le maître de police, qui attendait Kalinovitch devant la loge du gouverneur, voulut lui en ouvrir la porte, mais le vice-gouverneur refusa d'un signe de tête et alla s'asseoir à l'orchestre. Inutile de dire que son entrée dans la salle

fit sensation. Tous les regards se portèrent sur lui, et une sorte de gêne officielle s'empara du public. Le président de la chambre des finances désirait de tout son cœur que Kalinovitch lui adressât la parole. Un des scribes favoris de l'ancien gouverneur changea de place exprès pour être sous les yeux du vice-gouverneur, puis il s'inclina jusqu'à la ceinture. Le paresseux magistrat lui-même se leva à demi, et fit à son chef un signe de tête, accompagné d'un sourire qui lui fut rendu. Le lieutenant du génie, nonobstant la remarque inconsidérée qu'il s'était permise tout à l'heure, salua respectueusement Kalinovitch en portant la main à son front. Quant au beau sexe, il montra une fois de plus, en cette circonstance, que rien ne relève un homme à ses yeux comme le succès dans la carrière des honneurs. À l'apparition d'un gouverneur si jeune encore, madame Potvinoff, grande amie des jeunes gens, laissa, comme par mégarde, glisser sa mantille de dessus son épaule gauche, et découvrit ainsi une poitrine opulente dont elle s'enorgueillissait plus que de tous ses autres appas. Mais la plus émue fut une vieille demoiselle, sœur de l'intendant de la chambre des domaines. Naguère éprise de l'aide de camp venu pour les opérations du recrutement, elle s'était, depuis, amourachée en secret du vice-gouverneur, et, dans son exaltation presque insensée, elle glorifiait indistinctement tous les actes de son idole, à l'extrême mécontentement de son frère.

Sur la scène, l'agitation n'était pas moindre. L'imprésario qui regardait par le trou du rideau n'eut pas plutôt vu Kalinovitch s'asseoir, qu'il frappa dans ses mains de toutes ses forces : à ce signal, les musiciens attaquèrent l'ouverture, et bientôt la toile se leva sur un dé-

cor représentant un paysage champêtre avec une pauvre chaumière. L'artiste qui jouait le sot fils du régisseur se battit les flancs pour égayer le public sans, du reste, y parvenir. Arriva ensuite l'Inconnu, la tête baissée. L'entrée du premier tragique fut saluée par des applaudissements. Il commença à exhaler sa haine contre l'humanité dans une conversation avec son laquais. Ce dernier n'était autre que Mikhiéitch : il mit beaucoup de conviction dans l'interprétation de son personnage, surtout quand il eut à parler de madame Muller. Mais le tragique écouta froidement le récit des bienfaits dont elle avait comblé le vieux mendiant, et, après avoir lui-même donné en secret de l'argent au vieillard pour racheter son fils, il sortit d'un air solennel. On l'applaudit de nouveau. Puis il y eut un changement de décors, et le théâtre représenta une chambre dans un château. Entra la malheureuse Eulalie, cachée sous le nom de madame Muller. À l'apparition de Nastenka, le public des fauteuils d'orchestre battit des mains, les dames lorgnèrent curieusement l'actrice, Kozlénieff applaudit comme un fou. Fort émue, à peine maîtresse d'elle-même, elle débita d'abord son rôle d'un ton assez bas, mais les notes de sa voix, la mélancolie de son attitude, le jeu délicat de sa physionomie, laissaient deviner tant de souffrances contenues, qu'on l'écouta dans un religieux silence, chacun retenant son souffle. À la fin de son monologue, au moment où elle dit avec un triste sourire en regardant Kalinovitch : « Hélas ! combien on est malheureux, quand il y a dans le monde un seul être dont on redoute la vue ! » à ce moment seulement le public n'y tint plus et éclata en applaudissements frénétiques. Kozlénieff sé-

rieusement empoigné battait des pieds et des mains dans sa loge. Le président de la chambre des finances lui-même, oubliant le nouveau gouverneur, dit presque à haute voix : « Bien, très bien ! » Le scribe favori de l'ancien gouverneur, beaucoup moins occupé de la pièce que de son nouveau chef, remarqua que Kalinovitch, qui n'applaudissait pas, avait les larmes aux yeux. En un mot, nonobstant leur grossièreté, nonobstant leur peu de développement esthétique, les spectateurs étaient pris par les entrailles. Quand le rideau tomba, tous restèrent comme stupéfaits, subjugués qu'ils étaient par une impression toute nouvelle pour eux, et dont ils ne se rendaient pas bien compte. Pour la première fois, ils venaient de voir sur la scène non pas une actrice, mais une femme ; ils venaient de contempler une douleur plus vraie que celles que l'on coudoie dans la vie réelle où, comme on sait, il y a tant de souffrances feintes. Au second acte, le succès de l'actrice fut plus grand encore. On la vit causer avec le major comme une femme du monde, chercher modestement à se dérober aux témoignages de reconnaissance du vieux mendiant, recevoir ses maîtres, le comte et la comtesse, prendre les mesures urgentes après l'accident survenu au comte ; mais en même temps, toute la salle, sans en excepter les moujiks du paradis, sentait combien tout cela lui était pénible. Les jeunes femmes, placées pour la plupart dans une situation non moins fautive, le comprenaient mieux que personne, et essuyaient leurs larmes à la dérobée. La sœur de l'intendant de la chambre des domaines se renversa sur le dossier de son fauteuil en disant :

— Non, c'est impossible ! À sa place, je n'y aurais pas résisté !

À la fin de l'acte, une seule pensée occupait tous les spectateurs : que va-t-il arriver maintenant ?

— C'est une actrice étonnante, étonnante ! entendait-on partout.

— Elle est jolie, extrêmement jolie ! observaient les dames.

— Je n'ai rencontré sa pareille qu'à Varsovie, quand j'étais en garnison dans cette ville ; mais ni à Pétersbourg, ni à Moscou, je n'ai jamais vu jouer comme cela, disait le président de la chambre des finances.

Kalinovitch tenait la tête baissée.

Au troisième acte, le drame commence à se dénouer. La comtesse transmet à Eulalie la demande en mariage de son frère le major. La pauvre femme n'a aucun motif pour repousser cette proposition, mais elle ne peut se résoudre à l'accepter, parce qu'elle trouve qu'elle n'a pas encore assez souffert.

— « N'avez-vous pas entendu parler de la baronne de Meinau ? demande-t-elle.

— « Oui, lui répond la comtesse, j'ai, me semble-t-il, entendu nommer cette créature... On dit qu'elle a fait le malheur d'un bien honnête homme.

— « Oh ! oui... d'un bien honnête homme ! répète Nastenka, et elle regarde Kalinovitch.

— « Elle disparut avec un mauvais sujet qui l'avait séduite, continue la comtesse.

— « Oui, répond Nastenka : mais !... fait-elle d'une voix sanglotante : mais !... répète-t-elle en se jetant à ge-

noux, ne me chassez pas, je ne vous demande qu'un coin de terre où je puisse mourir en paix.

— « Quoi ! vous seriez... ? » interroge la comtesse stupéfaite.

— « Je suis cette créature... » avoue Nastenka d'une voix sourde.

Le public applaudit, puis se remet à écouter dans le plus profond silence.

— « Je vous promets de garder le secret, dit la comtesse en la relevant.

— « Mais ma conscience ? se taira-t-elle jamais ? » reprit Nastenka.

Une tempête d'applaudissements suivit ces paroles. La pauvre femme acheva sa confession avec une sorte de calme désespéré.

— « J'avais un mari digne de mon amour... dit-elle.

— « Reprenez vos esprits !... fit la comtesse.

— « Dieu sait s'il est maintenant vivant ou mort.

— « Votre regard se trouble ! » observa la comtesse.

Et, en effet, il semblait qu'un nuage se fût répandu sur les yeux de Nastenka.

— « Pour moi il est mort ! reprit celle-ci en laissant tomber ses bras. J'avais un père, poursuivit-elle, et le chagrin que je lui ai causé l'a conduit au tombeau... »

De nouveau retentirent les applaudissements. Kalinovitch se détourna et se mit à fixer la loge du gouverneur. L'impression de cette scène fut telle que le public écouta à peine la fin de l'acte, l'émotion dont il était rempli ne laissant plus de place à une autre sensation. L'entr'acte dura assez longtemps, le lever du rideau fut retardé à la demande de mademoiselle Minaïeff. Visiblement fati-

guée, elle était assise sur le banc de l'Inconnu. Debout devant elle se tenait Kozlénieff, dont le visage respirait l'enthousiasme.

— Écoutez, mademoiselle Minaïeff, vous êtes charmante !... renversante !... dit le jeune homme : vous jouez divinement... sachez-le, je suis positivement amoureux de vous.

— Et moi, je ne vous aime pas, sachez-le aussi, répondit avec ennui Nastenka, qui regardait la scène encombrée d'artistes.

Tout à coup ceux-ci se rangèrent respectueusement pour laisser passer le vice-gouverneur.

— Écoutez, commença-t-elle vivement : retournez dans votre loge... laissez-moi : je suis fatiguée, et j'ai encore un acte très difficile.

— Comment, je vous gêne, mon trésor ? fit Kozlénieff avec une nuance de reproche.

— Oui, vous me gênez ! Allez-vous-en, je le veux... vous êtes insupportable ! répliqua Nastenka.

Kozlénieff haussa les épaules.

— Écoute, petit diable ! dit-il à un machiniste, descends-moi dans ce trou : autrement je ne pourrai m'en aller d'ici !

— Descends-le, Michel ; seulement dépêche-toi ; je te donnerai un rouble d'argent, ajouta Nastenka.

— Tout de suite ! répondit le moujik, et il se mit en devoir de faire disparaître Kozlénieff.

— Je vais en enfer, où je serai éternellement votre esclave ! s'écria le jeune homme en tendant les bras par l'ouverture ; mais la trappe se referma sur lui, et du côté opposé arriva Kalinovitch ; il était accompagné du direc-

teur, gros homme à l'esprit plein de ressources, qui avait été l'homme d'affaires de la ferme avant de s'occuper de théâtre.

— Quel joli coup d'œil ! Je n'étais jamais venu ici ! dit le vice-gouverneur, en promenant ses regards autour de lui.

— Grâce à Dieu, maintenant, Excellence, la scène présente un aspect convenable, répondit l'imprésario qui se frottait les mains : j'ai fait faire cinq nouveaux décors ; par mon ordre, les murs ont été blanchis, et l'on a réparé les treuils ; sans cela les artistes risquaient de se casser le cou. Je ne saurais pas imiter la négligence de beaucoup de mes confrères. Quand je suis arrivé ici, non seulement la scène, mais la salle était dans un état pitoyable. En huit jours j'ai dépensé deux mille roubles. Je ne sais pas si le public me soutiendra, mais pour le moment mes charges sont lourdes. Dieu veuille que je puisse nouer les deux bouts !

— Sans doute le succès récompensera vos efforts. Vous avez une excellente troupe, reprit Kalinovitch. Mais je n'ai pas encore payé ma location ; tenez, voici pour la loge et le fauteuil que j'avais fait retenir, ajouta-t-il en offrant trois cents roubles à son interlocuteur.

Celui-ci les reçut d'une main tremblante.

— J'ai une bonne troupe, Excellence, répondit-il, ne sachant que dire dans l'excès de sa joie ; — de plus, elle se compose de gens respectables. Plusieurs artistes de mérite sont venus m'offrir leurs services, mais c'étaient des ivrognes ou des joueurs, — je n'ai pas voulu les engager. J'aime mieux payer plus cher et avoir au moins un personnel sur qui je puisse compter.

— Naturellement, dit le vice-gouverneur, et il jeta les yeux du côté où Nastenka était assise. L'imprésario s'en aperçut.

— Comment Votre Excellence trouve-t-elle notre Minaïeff ? demanda-t-il d'un air fin.

— Elle est fort bien, répondit Kalinovitch.

Il prononça ces mots avec indifférence, comme il convenait à un homme de son rang.

— C'est une grande artiste ! reprit le directeur. Dieu m'a envoyé ce diamant en récompense de ma simplicité ! Je ne sais pas quel succès elle aura ici, mais à Kalouga elle faisait de fortes recettes.

— Ce n'est pas étonnant ; elle est charmante, dit le vice-gouverneur, qui semblait avoir envie de s'avancer vers Nastenka.

Le directeur s'esquiva discrètement. Kalinovitch s'approcha aussitôt de l'actrice.

— Comme vous jouez bien ! fit-il.

Mademoiselle Minaïeff leva les yeux sur lui — et, mon Dieu ! que de tendresse, que d'amour il y avait dans ce rapide regard !

— Vous viendrez chez moi ce soir après la représentation ? murmura-t-elle.

— Oui, répondit Kalinovitch d'une voix émue ; puis, se détournant, il adressa quelques mots aimables à l'actrice qui jouait le rôle de la comtesse.

— Ah ! votre suffrage me rend très heureuse ! répondit celle-ci en minaudant ; ensuite le vice-gouverneur quitta la scène.

Le directeur le reconduisit jusqu'à la sortie, après quoi il sonna, et le rideau se releva. Le tragique, que

l'indifférence du public à son égard avait profondément désolé, eut, cette fois, sa part des applaudissements. Le lecteur se rappelle peut-être cette tirade dans laquelle l'Inconnu ou, pour mieux dire, le baron de Meinau fait à son vieil ami le major le récit de ses malheurs. Après avoir raconté comme quoi, de retour dans sa patrie, il avait voulu extirper des abus enracinés par des siècles d'ignorance et de préjugés, l'acteur ajouta avec force : « Oh ! que celui qui aime son repos n'entreprenne pas de réformer les hommes ! Je fus haï, persécuté, montré au doigt comme un malfaiteur. Je passai pour un être dangereux. Il a de l'esprit, disait-on partout, mais c'est un homme méchant. »

À ces mots, le vice-gouverneur applaudit, et toute la société l'imita, faisant ainsi en quelque sorte l'aveu public de son injustice.

« Mon colonel mourut, continua le baron : j'espérais voir nommer quelqu'un de mes compagnons du même grade. Il n'en fut pas ainsi : le prince avait une maîtresse, et celle-ci un cousin, un jeune fat portant l'uniforme depuis six mois à peine. Ce fut lui qui devint mon colonel. Je ne pus supporter cela, et je donnai ma démission. »

Le vice-gouverneur applaudit de nouveau, et tout le monde suivit son exemple.

« Un de mes amis, poursuivit Meinau, un homme que je croyais très honnête, me vola la moitié de ma fortune. Qu'à cela ne tienne, me dis-je, j'en serai quitte pour réduire mes dépenses. Puis survint un autre ami, un jeune homme, qui séduisit ma femme. Eh bien, cela te suffit-il ? Excuses-tu maintenant ma misanthropie ? »

Pour la troisième fois, le gouverneur applaudit avec enthousiasme. Le public fit de même, et le regarda curieusement. Un autre témoin l'observait, — le seul sans doute dont il se souciait d'être compris : c'était Nastenka, qui, debout contre un portant de coulisse, couvrait des yeux Kalinovitch. Dans la pénible explication avec son mari, elle montra d'abord une fermeté calme ; mais quand le tragique lui eut demandé avec assez d'émotion : « Que veux-tu de moi, Eulalie ? » elle trembla de tout son corps. « Non, par pitié ! Je ne m'attendais pas... cette voix douce... ce *tu* familier... Au nom du ciel, magnanime époux, parlez-moi autrement, c'est d'un ton dur et sévère qu'il faut répondre à une misérable comme moi ! » s'écria-t-elle avec un accent qui fit courir un frisson par toute la salle.

— C'est tout à fait l'âme qui parle ! observa le magistré.

Tous étaient de cet avis, car tous avaient les larmes aux yeux, aussi bien les brelandiers et les concussionnaires des belles places que les femmes de chambre débauchées, les laquais pris de boisson, et les marchands filous du paradis. Les dames de la haute société, oubliant les convenances, se penchaient en dehors de leurs loges. L'acte fut écouté assez tranquillement jusqu'à la péripétie finale : l'arrivée des enfants d'Eulalie, et sa réconciliation avec son mari. Quand, avec un cri parti des entrailles, elle se jeta dans les bras de Meinau, l'émotion des spectateurs ne connut plus de bornes. La sœur de l'intendant de la chambre des domaines perdit connaissance. Kozlénieff laissa tomber sa tête sur la cloison qui séparait sa loge de la loge voisine. Le fils de madame Potvinoff, jeune gar-

çon de huit ans, se mit à geindre, et la toile s'abaissa... La salle menaçait de crouler sous les applaudissements et les cris répétés de « Minaïeff !... Minaïeff ! » Nastenka vint saluer le public. On la rappela encore, elle revint déjà revêtue de son manteau, et se hâta de disparaître. Cependant les jeunes gens la redemandaient, et parmi tous les cris on distinguait la basse du magistre. L'imprésario annonça alors que mademoiselle Minaïeff, se sentant très fatiguée, était partie. Le vice-gouverneur quitta immédiatement sa place. Au moment où il passait devant le maître de police, ce dernier s'offrit pour l'accompagner, mais Kalinovitch n'y consentit pas.

— Eh bien, il est parti ? demanda le président de la chambre des finances en voyant reparaître le maître de police.

— Oui. Je lui ai proposé de l'accompagner, il n'a pas voulu.

— Oui, il n'aime pas cela. Le vieux, vous vous en souvenez, adorait la représentation ; mais celui-ci est un homme plus intelligent ! reprit le président.

— Oui, reconnut le maître de police.

XI

L'équipage de Kalinovitch s'arrêta dans un péréoulouk obscur, devant une petite maison de bois. Le vice-gouverneur ouvrit lui-même la porte. Dans l'étroit vestibule son pied heurta contre un cuveau, ensuite il se cogna la tête contre le jambage d'une porte, finalement il se

trouva dans une sombre antichambre et se hâta de jeter sur le plancher sa pelisse de deux mille roubles ; après quoi il entra dans une petite salle où régnait une forte odeur de tabac turc, et, mon Dieu, quel tableau connu s'offrit à sa vue ! Dans un fauteuil était assise Nastenka à demi décoiffée, ayant encore du rouge sur le visage et vêtue d'un large peignoir négligemment agrafé sur la poitrine. Un samovar était posé sur une table de jeu couverte d'un tapis brûlé en plusieurs endroits, et le capitaine s'occupait de faire le thé. Phlégont Mikhaïlitch portait toujours le même uniforme qui semblait inusable ; il avait toujours sa pipe courte. Diane était morte, mais elle avait laissé un fils, Trésor, qui était le vivant portrait de sa mère, et se tenait maintenant assis sur ses pattes de derrière dans un coin de la chambre. Mikhiéitch, sachant que Nastenka aurait besoin de ses services, s'était fait remplacer dans la dernière pièce. Kalinovitch l'aperçut debout près de la porte, avec un plateau dans les mains. Pour faire moins de bruit, l'artiste avait ôté ses bottes et chaussé ses babouches du *Kalife de Bagdad*.

— Te voilà ! dit Nastenka au visiteur, en se soulevant sur son siège.

— Me voilà ! fit le vice-gouverneur dont le visage rayonnait.

— J'ai l'honneur de vous présenter le capitaine que vous connaissez déjà, continua l'actrice.

— Oui, bonjour ! dit Kalinovitch en tendant la main à Phlégont Mikhaïlitch, mais il lui aurait volontiers sauté au cou.

— Bonjour ! répondit le capitaine avec une cordialité mêlée de respect.

— Allons, assieds-toi, reprit Nastenka, et elle allait elle-même offrir un siège à Kalinovitch, mais Mikhiéitch la prévint ; avec la prestesse d'un valet de théâtre, il se hâta de présenter au visiteur le fauteuil le plus moelleux ; après quoi, il retourna aussitôt à sa place.

Le vice-gouverneur s'assit, et tint ses yeux fixés sur Nastenka sans pouvoir proférer un mot.

— Votre Excellence daignera accepter une tasse de thé ? demanda-t-elle gaiement.

— Volontiers ! répondit Kalinovitch.

Tous deux se turent de nouveau, et se regardèrent dans les yeux. Pendant ce temps, le capitaine versait le thé, et Mikhiéitch tendait le plateau pour recevoir les tasses.

— Vous avez passablement vieilli, Excellence ! commença enfin Nastenka, qui continuait à regarder avec tendresse son ancien amant. Celui-ci passa la main sur ses cheveux courts et grisonnants.

— Vous n'avez pas rajeuni non plus ! observa-t-il.

— Je crois bien ! mais, sous le rapport des sentiments, je n'ai pas vieilli, reprit-elle avec une coquetterie badine.

— Ni moi non plus, peut-être, répliqua en souriant Kalinovitch.

Le visage de Nastenka prit tout à coup une expression sérieuse.

— J'ai entendu parler de ton administration, mon ami ; on m'a appris comment tu entends le service, et, je te le dis franchement, depuis lors, j'ai commencé à t'estimer plus que jamais, fit-elle avec un soupir.

Kalinovitch baissa les yeux, et s'empressa d'adresser la parole au capitaine qui était assis à côté de lui.

— Dieu a aussi permis que nous nous revoyions tous deux, capitaine.

— Oui, se borna à répondre ce dernier, dont, comme nous le savons, la conversation n'était pas le fort.

— Mais, dites-moi, comment et depuis quand avez-vous embrassé la carrière dramatique ? demanda Kalinovitch à Nastenka.

— C'est une longue histoire, répondit-elle : du reste, ici nous sommes entre nous, on peut parler librement. Mon oncle ne se fâchera pas, — n'est-ce pas, mon oncle ?

Le capitaine baissa les yeux.

— Et toi, Mikhiéitch, ne raconte à personne ce que je vais dire, tu entends ? continua Nastenka en s'adressant au souffleur qu'elle menaça du doigt.

— Je comprends, matouchka, Nastasia Pétrovna ; vous n'avez rien à craindre d'un homme que votre seule présence met dans l'extase, dit-il en la regardant avec admiration.

— Eh bien, voici ce qui est arrivé, poursuivit Nastenka : lorsqu'il vous plut de me lâcher, et qu'ensuite, pour vous acquitter envers moi, vous m'envoyâtes si généreusement une somme d'argent que je vous aurais volontiers jetée au visage avec un chandelier de cuivre... sans doute si je n'avais pas eu alors Biélavine auprès de moi, je ne sais ce que je serais devenue...

Kalinovitch sourit légèrement.

— Biélavine ? répéta-t-il.

— Oui... Tu as prononcé ce nom d'un air tout drôle...

— Vous étiez en liaison avec lui ? demanda Kalinovitch en français, pour que cette question ne fût comprise ni du capitaine ni de Mikhiéitch.

Nastenka rougit.

— Comment sais-tu cela ? demanda-t-elle en lui jetant un regard quelque peu sondeur.

Je dois dire que mon héroïne avait en général le ton et les manières d'une actrice, mais c'était un charme de plus aux yeux de Kalinovitch.

— Je sais tout ce que vous avez fait à Pétersbourg, répondit-il.

Nastenka sourit.

— Écoute, commença-t-elle : si jamais une femme t'assure qu'elle a aimé un mari ou un amant ; qu'ensuite, veuve ou délaissée, elle n'en a pas moins continué à aimer cet homme, ne la crois pas : ou elle n'a encore rien éprouvé dans la vie, ou elle ment. Cette constance d'attachement est une faculté qui nous manque ; nous sommes capables d'aimer, ou nous en sommes incapables, voilà tout ! Chez l'une ce sentiment est plus développé ; chez l'autre il l'est moins ; chez une troisième il n'existe pas... Jamais, j'en suis certaine, aucune femme n'aima un homme comme je t'ai aimé ! s'écria Nastenka.

À ces mots, Kalinovitch lui baisa la main.

— Pourtant, lorsque tu m'eus abandonnée et que je vis à côté de moi un autre homme qui semblait s'intéresser à moi autant qu'un père et une mère peuvent s'intéresser à leur enfant... je m'attachai involontairement à lui.

— Et.... fit le vice-gouverneur.

— Il n'y a pas de *et* ! répliqua Nastenka. Mon oncle, allez donc vous occuper du souper... Quel dommage que Pélagie Eugraphovna ne soit pas ici ! Comme elle serait contente de te voir, et comme elle te régalerait ! ajouta l'actrice en s'adressant au visiteur.

— Où est-elle ? demanda celui-ci. Nastenka soupira.

— Elle est morte, mon ami ; elle n'a pas survécu un an à mon père. Elle avait tant d'affection pour lui ! son amour ne ressemblait pas au nôtre, mais elle l'aimait avec toute la tendresse d'une nature simple et spontanée... Donnez-nous aussi du vin, mon oncle. Je veux que Jacques boive aujourd'hui chez moi... Te rappelles-tu comme nous avons bu ensemble pour fêter ton entrée dans la littérature ? Quels heureux moments !... Du reste, je ne sais pourquoi je dis cela : maintenant encore nous sommes heureux !... Allez, mon oncle.

Le capitaine fit un signe à Mikhiéitch, qui sortit avec lui. Kalinovitch profita aussitôt de leur absence : il attira à lui Nastenka et l'embrassa.

— Eh bien ? dit-il en la faisant asseoir sur ses genoux.

— Eh bien, quoi ? Tu dis *et...* mais tu te trompes : je n'ai pas eu de relations avec lui... Pourquoi ce sourire moqueur ? Tu penses que je te cache quelque chose ?

— Peut-être, reprit en souriant Kalinovitch.

Nastenka fit de la tête un signe négatif.

— Il y a longtemps, mon ami, que je n'ai plus de réputation à ménager, commença-t-elle avec un mélancolique plissement des lèvres, et puisque tu sembles douter de mes paroles, je te dirai franchement que si je ne suis pas devenue sa maîtresse, ce n'est pas la pruderie qui m'en a empêchée, c'est lui-même qui ne l'a pas voulu. Es-tu suffisamment édifié par cet aveu ?

— Il est donc bête ? observa Kalinovitch, qui sourit de nouveau.

— Non, il est plus intelligent que toi et moi. Il s'est fort bien rendu compte que nouer de pareilles relations avec

une femme, c'est assumer une responsabilité morale et pécuniaire.

— Tu crois qu'il a été arrêté par cette considération ?

— J'en suis sûre, car c'est un de ces aimables célibataires pétersbourgeois qui se défient du *collage* comme de la peste ; aussi je le tiens pour un homme mesquin, acheva avec vivacité Nastenka.

— Oh ! oh ! l'amour blessé parle par votre bouche, ma chère ! s'écria Kalinovitch.

— Non, mon ami, reprit-elle, ce n'est pas l'amour blessé, mais plutôt le dépit causé par une déception d'autant plus amère que rien ne la pouvait faire prévoir. Tu sais toi-même que toutes les paroles de cet homme respiraient la plus exquise délicatesse d'âme. Toi, par exemple, tu peux t'irriter, paraître sec, cruel, tandis que chez Biélavine il n'y a jamais de fausse note : il est toujours élevé, noble, sympathique. Quoi d'étonnant que je l'aie considéré d'abord comme l'idéal du sexe masculin ? Mais ensuite, à la première question sérieuse que la vie nous a posée, tout ce paillon, tout ce clinquant s'est envolé, ne me laissant qu'un souvenir ridicule et triste.

— Qu'est-ce qu'il y a donc eu ? demanda Kalinovitch.

L'actrice haussa les épaules.

— Il y a eu qu'en effet je l'ai pris en affection ; je me suis habituée à lui ; en même temps, je voyais que je lui plaisais, car il passait les journées entières chez moi, causait, me faisait la lecture, prévenait mes moindres désirs. Cependant mes modestes ressources tiraient à leur fin. « Pourquoi le lui cacher ? » pensai-je dans ma naïveté provinciale, et, un jour, je lui dis tout sans façon : « Biélavine, je n'ai pas d'argent, je suis sans moyens

d'existence ; je vous en prie, cherchez-moi une place. » Il me confirma dans cette idée, et le lendemain je reçus de lui une lettre m'annonçant qu'il avait trouvé pour moi un emploi de demoiselle de compagnie chez une vieille comtesse, sa parente... Lâche-moi, mon oncle va revenir.

En disant cela, Nastenka se remit à sa place et devint pensive. Kalinovitch ne cessait de la contempler.

— Ce que je souffris là, mon ami, reprit-elle, tu ne peux te l'imaginer. La vieille était une créature méchante, hautaine, orgueilleuse ; au bout de six mois, je sentis que cette vie d'humiliations continuelles allait me rendre phtisique. Être toujours sur le qui-vive, toujours prête à donner un petit banc, à ramasser un mouchoir : c'était un supplice ! Biélavine savait tout cela d'avance, il m'avait donc immolée. Mais le pire, c'est que quand je lui dis enfin que je ne pouvais pas rester dans cette maison, que tout m'y répugnait, que je n'étais pas née pour la condition d'esclave ou de servante... il se mit tout à coup à me sermonner, m'assura qu'il m'aimait comme une sœur, qu'il était disposé à faire pour moi tout ce qu'il ferait pour sa propre sœur, etc. Toujours ce mot de sœur revenait dans son prêche... Finalement je compris ce qu'il voulait dire par là. Mon amour-propre se réveilla. « Michel Serguieitch, lui dis-je, moi-même je vous aime comme un frère, et je n'exige de vous aucun sacrifice particulier. »

— Qu'a-t-il répondu à cela ? demanda Kalinovitch.

— Rien ; il s'est tu, et j'ai perdu alors toute illusion sur son compte. Il m'est apparu comme une de ces vieilles filles qui s'occupent du sort des autres pour se donner le change sur la sécheresse de leur cœur, et qui, incapables

d'éprouver une affection vraie, s'amuse à jouer au sentiment.. Voilà d'où procède toute son humanitarisme !...

Cette remarque fit sourire Kalinovitch.

— Enfin, Seigneur mon Dieu, en te comparant à lui, je t'ai apprécié à ta valeur ! s'écria Nastenka. Toi aussi, tu es égoïste, mais tu vis, tu te passionnes, tu souffres ; à l'égard des gens et de leurs principes, tu éprouves soit de la sympathie, soit de l'aversion, et ta manière de voir se manifeste immédiatement dans tes actes. Chez Biélavine rien de semblable : il se contente de raisonner avec élévation sur toute chose ! L'existence lui est facile parce qu'il n'a ni sang ni cœur, rien que de l'esprit !...

Kalinovitch ne put se contenir.

— Oh ! ma chère, que tu es intelligente ! s'exclama-t-il, et, la prenant par la main, il voulut de nouveau l'attirer vers lui.

— Non, laisse, on va venir, dit-elle.

En effet, le capitaine et Mikhiéitch reparurent, apportant une table sur laquelle le couvert était mis.

— Cet homme est si soucieux de son repos, qu'il évite avec le plus grand soin toute sensation de nature à le troubler, reprit Nastenka en parlant de Biélavine. Jamais il ne prononcera un mot qui puisse être considéré comme un engagement. Votre Excellence et moi, nous ne sommes pas ainsi, quoique nous ayons peut-être commis plus d'une grosse faute dans notre vie, — n'est-il pas vrai ?

— Non, nous ne sommes pas ainsi, dit le vice-gouverneur en la regardant avec amour.

— Le souper est servi, annonça à ce moment Phlégont Mikhaïlitch.

— Voilà une bonne parole, capitaine ! J'ai terriblement faim ! répondit Nastenka. Monsieur, prenez votre place ! dit-elle en français à Kalinovitch, et elle s'assit elle-même. Il se mit à table en face d'elle.

— Vous êtes tous deux des hommes d'esprit, messieurs, continua Nastenka en hochant la tête, mais vous ne valez ni l'un ni l'autre mon Ivolguine.

— Votre Ivolguine ? demanda Kalinovitch en vidant un grand verre de vin, ce qui ne lui arrivait presque jamais.

— Oui, mon Ivolguine. C'est un homme d'un grand mérite.

— Qu'est-ce qu'il a donc de si remarquable ?

— Il est artiste dans l'âme, répliqua Nastenka. Qui le premier a découvert et affermi en moi la vocation dramatique ? Qui m'a mise à même de gagner ma vie ? Rien que pour sa passion du théâtre, Dieu sait combien il mérite d'être aimé... À peine son père fut-il mort, qu'il engagea son bien, s'entendit avec un ancien directeur et vint me trouver. Nastasia Pétrovna, me dit-il, nous avons toujours voulu jouer la comédie ensemble, et jamais les circonstances ne l'ont permis ; mais maintenant j'organise une troupe qui va donner des représentations en province... Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, venez avec nous, vous jouerez les premiers rôles de femmes. » D'abord je ne fis que rire de cette proposition, mais ensuite je me dis : « Après tout, n'est-il pas plus honorable de gagner son pain sur les planches, que d'être la servante de quelque vieille comtesse ? » et je consentis. J'écrivis à mon oncle : « Venez me servir de chevalier,

allons chercher ensemble un coin où une âme blessée puisse trouver le repos !... » N'est-ce pas, mon oncle ?

— Oui, ce sont bien les termes mêmes de votre lettre... répondit le capitaine avec un sourire débonnaire.

Mais, pendant ce récit, la physionomie de Kalinovitch s'était refrognée.

— Pour en revenir à Ivolguine, voici encore un fait à son honneur, continua l'actrice en s'adressant à son hôte. Vous tous, messieurs, vous aurez beau dire, tous, sans en excepter Votre Excellence, vous considérez avec dédain les femmes de théâtre, et en particulier nous autres actrices de province. Vous nous faites volontiers la cour, il ne vous déplaît même pas de manger votre fortune avec nous, mais vous ne nous trouvez bonnes qu'à être vos maîtresses, — rien de plus ! Ivolguine, le cher homme, en a jugé autrement. Le fait que je suis devenue actrice m'a encore relevée à ses yeux ; pendant deux ans son seul rêve a été de m'avoir pour femme, et mon oncle me reproche toujours de ne l'avoir pas épousé. J'ai eu tort, n'est-ce pas, capitaine ?

— Je ne dis pas cela, c'est votre affaire ! répondit Phlé-gont Mikhaïlitch en versant encore du vin à Kalinovitch.

— M. Ivolguine est trop pauvre de cervelle pour être votre mari, — excusez-moi, intervint brusquement Mikhiéitch qui, debout devant la table, tenait une assiette à la main.

— Bien dit ! observa avec vivacité le vice-gouverneur.

— Je vous le demande, Excellence, était-ce un parti acceptable pour Nastenka Pétrovna ? reprit le souffleur : il aurait été incapable de comprendre sa femme ! J'ai souvent assisté à ses entretiens avec la barichnia : quand il

est avec elle, il ne sait pas dire deux mots, il se promène dans la chambre en fourrageant sa chevelure.

— Allons, tais-toi, Mikhiéitch, ne dis pas cela : nous ne sommes pas déjà si spirituels, toi et moi... Et d'ailleurs, fût-il même un peu bête, en revanche il m'apportait une fortune de deux mille âmes ; je connais des gens très bien qui jadis n'ont pas résisté à un chiffre moitié moindre... fit Nastenka d'un ton moqueur, et elle regarda Kalinovitch, mais, remarquant que sa physionomie prenait une expression de mauvaise humeur plus marquée, elle changea aussitôt de langage. Tu es fâché ? Allons, calme-toi, je n'ai pas voulu te faire de peine. Peut-être es-tu jaloux ? Oui ? Eh bien, écoute, dit-elle en lui tendant la main : un jour, jour mémorable, je lus dans les journaux qu'un monsieur de votre connaissance était nommé vice-gouverneur... Ce que je ressentis alors, — la nuit et les bois sombres le savent seuls. Comme une folle, je me mis dès lors à questionner tout le monde... Naturellement on me raconta beaucoup de choses... Quoi qu'il en soit, pensai-je, je veux voir cet homme, et je l'ai vu. Êtes-vous calmé maintenant ?

Le visage de Kalinovitch s'était, en effet, rasséréiné.

— Qu'est-ce qu'on t'a dit de moi ? demanda-t-il.

— On m'a dit, bien entendu, que tu ne commettais pas de concussions, que tu étais un homme fort intelligent et fort instruit, mais en même temps despote et d'une sévérité impitoyable... On prétendait que tu haïssais la société, et que tu n'irais probablement jamais au théâtre, parce que tu préférerais le spectacle des exécutions aux représentations dramatiques ; en un mot, tous les éloges qu'on m'a faits de toi sont très sérieux, tandis que les reproches

sont des niaiseries auxquelles je te conseille de n'attacher aucune importance, ajouta Nastenka, s'apercevant que les derniers mots avaient causé une impression désagréable à son interlocuteur.

— Non, ce ne sont pas des niaiseries ! Donnez-moi un verre de vin, capitaine, dit le vice-gouverneur en s'adressant à Phlégont Mikhaïlitch.

Celui-ci déféra avec le plus grand plaisir à cette demande.

— Ce ne sont pas des niaiseries !... répéta d'une voix entrecoupée Kalinovitch après qu'il eut vidé son verre : des milliers de langues disent que je suis un homme dur, un tyran, un scélérat ; mais pourquoi donc personne ne veut-il me reconnaître une seule bonne qualité ? J'ai au moins celle de n'avoir jamais été un lâche, de n'avoir jamais courbé la tête devant qui que ce soit !

— Seigneur ! qui donc en doute ? répliqua l'actrice.

— Tout le monde ! s'écria Kalinovitch : personne ne veut même savoir que, si je suis arrivé à quelque chose dans la vie, j'ai tout emporté de haute lutte sans jamais recourir ni à la sollicitation, ni à l'intrigue. Ma conduite envers toi et mon mariage sont les seules circonstances dans lesquelles j'avoue avoir commis une bassesse ; mais j'y ai été poussé par cette aimable société qui me maudit à présent et qui m'a opprimé depuis mon enfance. Et enfin, que faire à cela ? je suis un grand vaisseau, je ne puis pas naviguer dans les eaux basses.

— Je regrette fort, reprit Nastenka, que tu n'aies pas continué à écrire : avec ton intelligence, ton instruction et ta manière de voir les choses, c'était là ta vraie vocation.

Ces mots mirent Kalinovitch presque hors de lui.

— Oh ! peste soit de la littérature ! Cette carrière me convenait moins qu'aucune autre. Et, en supposant même que je fusse devenu un Byron, un Shakespeare russe, qu'est-ce que j'y aurais gagné ? Nous avons vu sous nos yeux le sort réservé chez nous à tous les écrivains d'élite : l'un est tué en duel, l'autre meurt sur la paille, un troisième finit dans l'ivrognerie ou l'aliénation mentale... Non, le temps des poètes et des artistes n'est pas encore venu pour la Russie.

Après avoir ainsi parlé, le vice-gouverneur s'arrêta durant quelques minutes, puis, écartant les bras, il reprit sans paraître s'adresser à personne en particulier :

— Voilà quarante ans et plus que je suis au monde : qu'est-ce que j'ai vu réussir ? Est-ce le travail honnête ? Sont-ce les dons brillants de l'esprit ? Non, avec cela on n'arrive jamais à rien. Ce qui procure le succès, c'est un extérieur avantageux ou l'argent. Le premier moyen n'étant à la portée que de certains privilégiés du hasard, j'ai dû choisir le second. Un mariage, qui n'a été de ma part qu'un honteux marché, m'a rendu millionnaire. Alors mon horizon s'est immédiatement éclairci, et j'ai vu disparaître tous les obstacles qui me barraient la route. Les messieurs qui ne daignaient pas abaisser leurs regards vers moi se sont trouvés à mes pieds !...

— Je sais, et je comprends très bien tout cela... dit Nastenka.

Cependant l'agitation de Kalinovitch allait croissant sous l'influence de libations répétées.

« Écoutez, commença-t-il en prenant Nastenka par la main, à présent j'ai un peu bu, et voilà peut-être ma première minute d'épanchement après dix cruelles années de

silence. Vous, ma petite amie, et vous, capitaine, vous êtes les seules personnes au monde dont je désire être aimé et compris... Écoutez ! dès le lendemain de mon mariage, je suis entré au service, mais dès ce jour aussi j'ai cessé de m'appartenir. Je n'ai plus eu qu'une pensée, qu'un but : être utile aux autres. Pourquoi donc, me demanderez-vous, l'opinion publique vous est-elle hostile ? Riche, je mène une vie presque ascétique. Fonctionnaire, j'ai travaillé jour et nuit, j'ai soudoyé à mes frais des mouchards, je suis devenu inquisiteur afin de découvrir les moindres abus. Dans mon poste actuel, j'ai fait casser un gouverneur qui, depuis quinze ans, opprimait la province et l'épuisait par ses exactions. Un fieffé coquin de votre connaissance, le prince Ivan, a commis un crime : je l'ai fait arrêter ; peut-être aussi ai-je exclu du service cinq ou six concussionnaires. Et à cause de cela, parce que je purge l'administration de ces immondices, c'est moi qu'on accuse. J'ai donné des emplois fort insignifiants à deux ou trois professeurs sur l'honnêteté desquels je puis compter, et c'est encore un grief relevé contre moi : on dit que je m'entoure d'une camarilla. Et pourtant je verrais mon propre fils mourir de faim sous mes yeux sans ajouter un groch à son traitement, si cette augmentation n'était pas méritée ; je veux rester pur de toute partialité, — c'est là mon unique rêve, c'est ma gloire... en dehors de cela je n'ai rien dans la vie...

Ce disant, le vice-gouverneur couvrit son visage de ses mains et baissa la tête.

— Quand on songe à tout cela, poursuivit-il d'un ton plein d'amertume, on reconnaît que ce n'est pas une petite affaire de vivre dans une société où la notion de

l'honneur et de la justice est encore si peu développée ; vivre et agir dans une pareille société, non certes, ce n'est pas une bagatelle !

— Qui n'en convient ? Mais pourquoi tant s'affecter de ces choses-là ?

— Et comment ne pas s'en affecter, quand on sait qu'on n'a autour de soi que des ennemis, quand on se voit seul contre tout le monde ? On aura beau dire, quelque puissamment trempé que soit un homme, une situation semblable est au-dessus de ses forces.

La conversation fut interrompue pendant quelque temps, et, comme le repas avait pris fin, le capitaine se mit à desservir avec Mikhiéitch. Nastenka et Kalinovitch se retrouvèrent de nouveau en tête-à-tête.

— Et ta femme ? parle-m'en, je t'en prie.

Ces mots firent sur Kalinovitch l'effet d'une brûlure.

— Entre ma femme et moi, Dieu jugera lequel des deux s'est donné le plus de torts envers l'autre, répondit-il en relevant vivement la tête. Quoi qu'il en soit, je sais qu'à présent elle m'empoisonnerait volontiers, si elle n'avait peur des tribunaux.

— Seigneur ! que dis-tu là, mon ami ? fit Nastenka, et, s'approchant du vice-gouverneur, elle lui mit sa tête sur l'épaule. Pourquoi es-tu dans cet état d'irritation ? écoute... pries-tu ? ajouta-t-elle à voix basse.

— Je prie ! répondit Kalinovitch avec un soupir. Que notre entrevue est étrange pourtant ! continua-t-il en levant les yeux sur Nastenka : au lieu d'être tout à la tendresse et à l'amour... nous parlons, Dieu sait de quoi... Est-ce ainsi que nous étions jadis ?

— C'est vrai, mais quoi ! nous ne nous aimons pas moins qu'autrefois !

— Moi, je t'aime encore plus, dit Kalinovitch.

— Et moi aussi, reprit Nastenka en l'embrassant.

Le capitaine et Mikhiéitch rentrèrent. Elle se rassit à sa première place. Pendant quelque temps le silence régna.

— Adieu, dit tout à coup le vice-gouverneur en se levant.

— Où vas-tu donc ? demanda Nastenka.

— Chez moi, répondit Kalinovitch. Maintenant je commence à croire aux pressentiments ; tu expliqueras cela comme tu voudras, continua-t-il en se prenant la tête, mais je suis oppressé par une crainte qui demeure un mystère pour moi. Je sens, je vois presque qu'en ce moment même une crise se prépare dans ma destinée. Le résultat en sera-t-il heureux ou malheureux ? je l'ignore ; tout ce que je puis dire, c'est qu'une crise terrible me menace.

— Ce pressentiment s'explique fort bien, répliqua l'actrice : ta rencontre avec moi va sans doute amener un changement dans ta vie.

— Non, ce n'est pas cela ! Adieu !... Adieu, Phlégont Mikhaïlitch, dit le vice-gouverneur, et il sortit.

Nastenka, quelque peu inquiète et attristée, l'accompagna jusqu'à l'antichambre. Le capitaine se hâta d'éclairer Kalinovitch à qui Mikhiéitch présenta sa pelisse ; puis le souffleur, prenant le flambeau des mains de Phlégont Mikhaïlitch, reconduisit le vice-gouverneur jusqu'à son équipage, l'aida à monter en voiture et referma la portière. « Je souhaite une bonne nuit à Votre Excellence ! » dit-il ensuite en s'inclinant profondément.

— Merci ! répondit d'un ton aimable Kalinovitch, et la calèche s'éloigna.

De retour chez lui, il put se convaincre que son pressentiment ne l'avait pas trompé. Comme il allait monter l'escalier faiblement éclairé, quelque chose de blanc se rencontra sur son passage et faillit le faire trébucher.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il au laquais venu au-devant de lui.

— C'est une caisse... une des caisses de madame, répondit le domestique d'une voix mal assurée.

— Pourquoi donc est-elle là ?

Cette question ajouta encore à l'embarras du laquais.

— Madame est partie, et, comme cette caisse ne pouvait pas entrer dans la voiture, on l'a laissée là.

— Comment, elle est partie ? Où est-elle allée ? interrogea Kalinovitch sans interrompre sa marche.

— Madame est partie en poste... Elle a laissé une lettre sur votre table, reprit le laquais devenu tout pâle.

Le vice-gouverneur s'arrêta enfin, et, pendant quelques instants, le regarda en plein visage.

— Hum ! soupira-t-il, et, tout angoissé, il passa dans son cabinet, où il trouva en effet sur son bureau un billet laissé par Pauline. Voici ce que sa femme lui écrivait :

« Depuis longtemps j'avais l'intention de me séparer de vous : votre dernier acte me donne le droit de mettre ce dessein à exécution. Si vous voulez me contraindre à revenir sous le toit conjugal, je m'adresserai au gouvernement et lui demanderai protection contre vous. »

Il était évident que ce coup frappait Kalinovitch de la façon la plus imprévue. L'étonnement, la colère, la pensée du scandale que cette fugue allait occasionner,

d'autres appréhensions encore l'agitaient au point de lui ôter toute présence d'esprit. Dans le premier moment, ne sachant à quoi se résoudre, il sonna d'une main fiévreuse.

Un laquais accourut.

— Va dire au cocher d'aller où j'ai été tout à l'heure et de remettre là ce billet, ordonna le vice-gouverneur en tendant au domestique un bout de papier sur lequel il venait d'écrire quelques mots.

Le laquais se dirigea vers la porte.

— Attends ! lui cria son maître. Qu'un gendarme aille chez le maître de police et lui ordonne en mon nom de se rendre sur-le-champ à la maison d'arrêt pour s'assurer si tout y est en bon ordre. Aussitôt son inspection faite, que le maître de police vienne m'en apprendre le résultat.

Après avoir pris ces dispositions, Kalinovitch secoua la tête comme s'il eût voulu par là se donner de l'assurance, puis il passa dans la chambre de sa femme. La chiffonnière où Pauline avait coutume de serrer ses affaires et son argent n'avait même pas été refermée et se trouvait complètement vide. Le vice-gouverneur sourit et rentra dans son cabinet. Là, se laissant tomber sur un fauteuil, il resta comme hébété jusqu'au moment où Nastenka, qu'il avait envoyé chercher, entra dans la chambre. L'inquiétude était peinte sur le visage de l'actrice.

— Félicitez-moi : me voici maintenant tout à fait libre, je suis séparé de ma femme ! lui dit sans préambule Kalinovitch.

— Qu'est-il arrivé, dis, je te prie ? demanda-t-elle en s'asseyant, mais sans se décoiffer ni ôter son manteau.

— Rien !... Un complot est tramé contre moi. Ce n'est pas pour rien qu'elle est allée le voir en prison... voilà d'où vient tout cela !... En ce moment, sans doute, toute une galerie de mines est pratiquée pour me faire sauter... Nous verrons un peu... nous verrons... dit-il avec un étrange haussement d'épaules.

Nastenka le regarda effrayée. Un bruit de sabre dans la salle annonça l'arrivée du maître de police. Kalinovitch alla au-devant de lui.

— Eh bien ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Tout est en bon ordre, répondit le maître de police.

— Et le détenu, — le prince Ivan Ramensky ?

— Il est dans sa cellule. En ce moment il dort.

Kalinovitch resta quelque temps pensif.

— Comme il ne doit plus subir d'interrogatoires, il faut condamner la porte de sa cellule, on lui passera sa nourriture par la fenêtre, dit-il d'un ton sévère.

Quoique, par habitude et par tempérament, le maître de police fût loin de répugner aux mesures les plus rigoureuses, il éprouva une certaine hésitation en recevant des instructions semblables.

— Votre Excellence m'en donnera l'ordre par écrit ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le vice-gouverneur.

Le maître de police salua et sortit. Nastenka avait écouté cet entretien en tremblant de tout son corps.

— Mon ami, que veux-tu faire ? questionna-t-elle lorsque Kalinovitch fut rentré dans son cabinet.

— Rien ! je veux seulement que les prisonniers soient mieux gardés, autrement ils s'enfuiraient tous ! répondit-il avec un rire nerveux, et il se rassit. Ils sont nombreux,

et je suis seul, ajouta-t-il, tandis que des convulsions agitaient tous les muscles de son visage,

— Comment peux-tu dire que tu es seul, quand je suis près de toi ? dit Nastenka en s'approchant de lui.

— Oui, tu dois être ma femme... mon amie... ma sœur... Et que tous le sachent, — oui ! Ne m'abandonne pas, mon amie, acheva le vice-gouverneur, et, sanglotant comme un petit enfant, il pencha sa tête sur la poitrine de l'actrice.

Elle le serra dans ses bras et lui prodigua les baisers. Ces caresses sincères parurent rendre un peu d'apaisement à Kalinovitch. Après avoir fait asseoir Nastenka non loin de lui, il prit la plume et passa presque toute la nuit à écrire. Le lendemain, il expédia à Pétersbourg une estafette avec un volumineux courrier. Évidemment il se sentait dans un grand danger, et il prenait toutes les mesures possibles pour le conjurer.

XII

Cependant l'émotion était toujours vive dans la province. Trois incidents surtout préoccupaient les esprits. Le premier était, comme de juste, l'avènement d'un nouveau gouverneur ; Kalinovitch, en effet, avait été nommé à ce poste en même temps qu'il était promu conseiller d'État actuel. Ensuite il y avait le brusque départ de la nouvelle gouvernante. Comment et pourquoi est-elle partie ? se demandait-on, non sans étonnement. Toutefois, en causant avec quelques personnes, Kalinovitch donna

du fait une explication fort plausible : « Depuis longtemps, dit-il, nous nous proposons, ma femme et moi, d'aller à Pétersbourg, mais, par suite de mes nouvelles fonctions, je me trouve maintenant dans l'impossibilité de m'absenter, voilà pourquoi je l'ai laissée partir seule. » Le troisième incident était la réception officielle faite aux employés par leur nouveau chef. Le lendemain du jour où fut reçu l'ukase nommant Kalinovitch aux lieu et place du lieutenant général Bazarieff, le maître de police informa les diverses administrations provinciales et régionales que leurs membres et secrétaires devaient se présenter chez le gouverneur le 12 mars, à onze heures du matin. Cette notification causa, naturellement, un certain émoi. Par exemple, le juge de district Bobkoff, qui, depuis plusieurs années, avait l'habitude d'ingurgiter huit petits verres avant son dîner et dix avant son souper, ne but pas une goutte d'eau-de-vie durant quarante-huit heures, dans la crainte que son haleine ne révélât en lui un amateur de boissons alcooliques. La veille de la réception, le maire de la ville se rasa et prit un bain ; puis, au moment de se rendre chez le gouverneur, il se pommada effroyablement. L'adjoint du maître de poste voulut acheter une épée neuve et un chapeau neuf : pendant trois heures au moins il courut de magasin en magasin, ne trouvant jamais assez beaux les articles qu'on lui montrait. La sage-femme Ernestine avait entendu parler de la sévérité du nouveau gouverneur : en proie à une cruelle perplexité, elle alla demander à toutes ses connaissances si elle ne devait pas se présenter, elle aussi : bien qu'elle fût une dame, après tout, elle avait un emploi.

Le 12 mai, dès dix heures du matin, la rue, devant le perron de Kalinovitch, regorgeait d'équipages : là étaient représentées toutes les variétés connues de véhicules, depuis l'affreux drojki du juge Bobkoff jusqu'à la superbe calèche à huit ressorts du conseiller de la section des boissons. La jeune femme du commissaire aux délégations spéciales qui se promenait en voiture avec l'épouse du procureur passa et repassa à plusieurs reprises sur le quai pour jeter un coup d'œil aux fenêtres, et voir un peu ce qui se ferait chez le gouverneur. Dans la vaste salle se trouvaient réunis tous les employés, depuis les fonctionnaires de la neuvième classe jusqu'à ceux de la cinquième. La plupart étaient ronds comme des carapaces de tortue, et leurs têtes légèrement voûtées émergeaient de collets disgracieux, quoique brodés d'or. Ceux qui se tenaient le plus près du cabinet de Kalinovitch étaient les membres de la régence provinciale. Au milieu d'eux on remarquait le secrétaire Exarkhatoff qui semblait plus calme qu'aucun de ses collègues. Le président de la chambre des finances, son chapeau de général à la main, allait et venait parmi les employés de son groupe ; il s'efforçait de paraître gai, insouciant et même un peu sceptique ; mais l'inquiétude se lisait néanmoins sur son visage. Dans la commission des bâtiments, le personnage le plus en vue était l'officier d'état-major, qui, au dire du caustique Kozlénieff, avait été investi de son emploi actuel parce qu'on l'avait reconnu impropre à faire un bon chef cantonnier... L'architecte provincial, debout à côté de lui, était comme anéanti. Ses recettes louches avaient baissé de trois mille roubles depuis que Kalinovitch était vice-gouverneur, et maintenant, sans doute, elles allaient

se réduire à zéro. L'intendant de la chambre des domaines, pour présenter un nombre plus respectable d'employés, avait été jusqu'à réquisitionner trois intendants de bailliage, mais les bottes de l'un d'eux exhalaient une si forte odeur d'huile de poisson qu'on fut obligé de le renvoyer. Vu les liens de parenté existant entre le maître de poste et le directeur du gymnase, le personnel de la poste était confondu avec celui de l'instruction publique. Lorsque les diverses autorités eurent respectivement pris leurs places, Kalinovitch ne se fit pas longtemps attendre. Il se montra en grand uniforme de gouverneur ; son attitude n'avait, du reste, rien qui sentit la pose : après avoir salué fort simplement l'assistance, il s'arrêta au milieu de la salle, de façon à être vu de tout le monde.

— Je viens d'être nommé gouverneur de cette province, commença-t-il en baissant les yeux : le caractère de mon administration vous est déjà quelque peu connu, car vous m'avez vu à l'œuvre d'abord comme vice-gouverneur, puis comme gouverneur intérimaire ; par conséquent je crois superflu de vous développer longuement mon programme. Tous ici présents, nous sommes fonctionnaires, nous pouvons donc nous parler en toute sincérité. Chacun de nous comprend sans doute qu'un fonctionnaire bien intentionné doit prendre la légalité pour guide exclusif de ses actes et ne jamais s'inspirer d'un autre mobile. Mais en même temps qui ne reconnaîtra qu'il est loin d'en être ainsi dans la réalité ?... Je ne fais pas allusion ici aux agissements blâmables de la police ; je sais que trop souvent elle met une lenteur préméditée dans ses recherches, et que nombre d'enquêtes

échouent par l'incurie, la paresse et l'ivrognerie de ceux qui en sont chargés. Ce service étant placé sous mon autorité immédiate, j'avertis que je suis décidé à couper court à tout cela, et que je n'aurai aucune indulgence pour les coupables.

À ces mots, tous, involontairement, regardèrent le maître de police, mais celui-ci, vieux routier, ne sourcilla pas.

— En dehors de ces cas particuliers, continua le gouverneur sans lever les yeux, il est des abus qui ont pris en quelque sorte force de loi, qui ne donnent lieu à aucune plainte, et, pour cette raison, restent presque inaperçus. Par exemple, dans mes tournées administratives, il m'est souvent arrivé de constater que les chevaux mis à ma disposition ne valaient absolument rien, et, quand j'en faisais l'observation aux maîtres de poste, ceux-ci n'hésitaient pas à me répondre qu'il ne pouvait en être autrement parce qu'ils payaient à leur supérieur hiérarchique quinze roubles par couple de chevaux.

Le maître de poste de la province pâlit et échangea un coup d'œil avec son beau-frère, le directeur du gymnase.

— Étant jeune, j'ai habité des villes de district et j'y ai entendu parler de certains usages en vigueur dans les trésoreries : quand un moujik vient faire viser son passeport, on prélève sur lui une contribution de quelques grochs, ensuite on le taxe pour le nettoyage des parquets qu'il est censé salir, et enfin on lui fait donner quelque chose pour l'entretien de la lampe qui brûle devant l'icône !

Ces paroles amenèrent un sourire sur tous les visages, sauf parmi les fonctionnaires de la chambre des finances.

— Quant à la conscription, j'ai eu aussi la douleur de constater que cette charge, déjà si lourde par elle-même

pour nos classes inférieures, constitue une source de revenus illicites pour les intendants de bailliage, les autorités de district, les commissions de recrutement et, en particulier, les médecins ! dit le gouverneur.

Tout le monde remarqua qu'en achevant ces mots il fixa ses yeux sur l'inspecteur du service sanitaire. Ce dernier qui avait commis force méfaits dans l'exercice de ses fonctions comprit la portée de l'allusion et resta tout décontenancé sous le regard sévère dont elle fut soulignée.

Un des intendants de bailliage fit aussi dans cette circonstance une figure assez drôle : aux premiers mots touchant la conscription, il redressa tout son corps et donna à son visage une expression suppliante. « Je ne suis pour rien là dedans, c'est l'autorité qui fait tout à sa guise », semblaient dire ses lèvres tremblantes et ses yeux larmoyants.

— Ce qui est plus grave encore que tout cela, poursuivit le gouverneur relevant enfin la tête, ce sont les tripotages de MM. les fonctionnaires avec les fournisseurs et entrepreneurs de toute sorte. Qu'il s'agisse soit d'une fourniture de vin ou de blé, soit d'un travail à exécuter, les soumissionnaires doivent nécessairement dans leurs prix tenir compte des cadeaux à faire d'abord aux employés de qui dépend l'adjudication, ensuite à ceux qui dirigent les travaux et enfin à ceux qui en prennent livraison.

Là-dessus, Kalinovitch s'arrêta durant quelques secondes ; dans la salle régnait un morne silence ; tous les assistants étaient profondément blessés.

— Les illégalités que je viens de passer en revue sont, j'aime à le croire, presque inconnues dans notre pro-

vince ; si cependant il existe ici quelque abus de ce genre, sans doute, nous tous, gens en place, nous considérerons comme un devoir sacré de l'extirper radicalement, acheva-t-il d'un ton plus sarcastique que convaincu, puis il salua et se hâta de rentrer dans son cabinet.

Le silence se prolongea encore pendant quelque temps. Le président de la chambre des finances recouvra le premier la voix.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? fit-il.

— Chacun a eu son paquet... il a vilipendé tout le monde... ajouta l'intendant de la chambre des domaines.

— C'est un homme incommode ! grommela l'officier supérieur attaché à la commission des bâtiments.

Le maître de poste et le directeur du gymnase se regardaient tendrement. Plus habitués que les autres aux coups de boutoir de leur ancien vice-gouverneur, les membres de la régence provinciale s'en allèrent les premiers ; le reste des employés sortit après eux.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? répéta le président de la chambre des finances en descendant l'escalier ; lui et quelques autres personnages importants convinrent tout bas de se réunir pour aviser suivant la gravité des circonstances.

Le même soir, les conjurés au nombre de dix se rendirent chez le général qui, pour plus de secret, les reçut dans son cabinet. Les volets furent fermés, et l'on baissa même les stores.

Le plus échauffé était le maître de la maison.

— Excellence, dit-il au maréchal de la noblesse qui, depuis l'arrestation du prince, était l'ennemi juré de Kallinovitch, je lui suis supérieur par l'âge, par les années de

service et enfin par le tchin, car j'ai le grade de général-major tandis qu'il vient seulement d'être fait conseiller d'État actuel ; cependant je lui céderai partout et toujours la première place comme au gouverneur de la province, mais s'il déclare en pleine assemblée que nous sommes tous des concussionnaires, je ne puis supporter cela !

Le maréchal de la noblesse hocha la tête en signe d'assentiment.

— Qu'est-ce qui lui donne le droit de tenir ce langage ? intervint le jeune procureur : j'ai accompagné plusieurs sénateurs en tournée d'inspection, mais, nonobstant les pouvoirs considérables dont ils étaient investis, jamais je ne les ai vus traiter de la sorte les employés.

— Maintenant, parce qu'il rencontrera dans la rue un mauvais cheval de poste, ce sera ma faute ! ajouta le maître de poste de la province.

La conversation en était là quand le colonel du génie arriva avec Papouchkine.

— Je vous amène Michel Trophimoff... il est revenu dernièrement de Pétersbourg où il a entendu parler de notre nouveau gouverneur, dit-il en montrant son compagnon.

— Dites-moi, je vous prie, commença sans préambule le maître de la maison, comment le juge-t-on là-bas ? Est-ce un fou, un imbécile ou un homme trop intelligent pour que nous puissions le comprendre ?

— Comment on le juge ! répondit d'un ton fort peu poli l'entrepreneur, et il s'installa dans un fauteuil avec autant de sans gêne que s'il ne se fût pas trouvé chez un général : on juge que c'est un homme très puissant. J'étais allé à Pétersbourg au sujet d'une affaire dans la-

quelle il me suscite des difficultés. J'ai vu différentes personnes au ministère. « Messieurs, leur dis-je, imposez-nous une contribution si vous voulez, mais débarrassez-nous de cet homme. » « Ne nous demande pas cela, Michel Trophimitch, me répondirent-ils ; le mieux pour toi, c'est de t'arranger avec lui, car nous ne pouvons le déloger, il est inexpugnable. »

— C'est donc qu'on le considère comme un homme très capable, comme un génie ? demanda le maréchal de la noblesse.

— Dieu sait, messieurs, comment et pourquoi chez vous un homme arrive à une haute position ! Il faut supposer qu'il a de la corde de pendu ; on dit aussi que sa faveur lui vient de sa femme. Elle est parente d'une dame qui fait la pluie et le beau temps au ministère. Le diable sait ce qui en est ! J'ai entendu raconter beaucoup de choses, mais je n'ai pas cherché à tirer au clair tous ces bavardages.

— C'est cela, fit en réfléchissant le maréchal de la noblesse. Il a envoyé sa femme à Pétersbourg, afin de consolider son crédit.

— Peut-être, reprit avec un soupir le maître de la maison. En tout cas, poursuivit-il en s'adressant tour à tour à l'officier supérieur, au maréchal de la noblesse et au maître de poste, je pense que nous quatre : vous, Fédor Ivanitch, vous, Excellence, vous, Raphaël Nikititch, et moi, nous devons faire savoir à nos chefs comment nous avons été reçus, et leur demander protection. Maintenant il parle, mais plus tard il agira, et alors le service deviendra impossible !

Tous furent de cet avis.

XIII

Les premiers actes du nouveau gouverneur jetèrent l'alarme parmi les employés. Il commença par révoquer le directeur de la chancellerie, et il lui donna pour successeur Exarkhatoff. Puis il épura la chambre des domaines : l'intendant fut destitué, ainsi que plusieurs fonctionnaires de district. Le personnel de la police subit un remaniement complet ; on disait même la situation du lieutenant-colonel très menacée. De plus, Kalinovitch se préparait à réviser la province, et l'annonce seule de cette inspection avait suffi pour inspirer une salutaire terreur aux ispravniks, aux gorodnitchis, etc.

Mais en même temps qu'il déployait cette énergie pour le bien du service, un bruit assez étrange se répandait dans la société. Sachka Kozlénieff, habitué du théâtre, et, comme tel, fort au courant des mystères de coulisses, alla le premier raconter dans toute la ville que le nouveau gouverneur, ce modèle d'austérité administrative, aussitôt après le départ de sa femme, était devenu l'intime de l'actrice Minaïeff, avec qui il passait toutes ses soirées. Le fait parut si important que deux dames, dont les maris occupaient un rang élevé dans la hiérarchie bureaucratique, crurent devoir faire à Nastenka une visite qui, naturellement, ne leur fut pas rendue. Étant donné le puritanisme de la province, une démarche semblable montre à quelles concessions les femmes d'employés peuvent se ré-

signer quand il s'agit de procurer de l'avancement à leurs époux.

Cependant on eût dit que le gouverneur, pour narguer l'opinion publique, prenait plaisir à afficher ses *dérèglements*. Souvent, en plein jour, au sortir de sa salle d'audience, il se rendait chez Nastenka, et tout le monde pouvait voir son équipage stationner à la porte de l'actrice jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ou bien il envoyait sa voiture à Nastenka, qui allait chez lui sans même relever les glaces. Un jour, Kalinovitch poussa le mépris du qu'en dira-t-on jusqu'à se montrer, en compagnie de sa maîtresse, sur le boulevard, à l'heure de la promenade.

Ce spectacle fit rougir de honte la femme du procureur et celle de l'employé aux délégations spéciales, qui se promenaient ensemble comme de coutume. La présidente de la chambre criminelle, cette dame naguère si émue de la mise à la retraite de l'ancien gouverneur, venait de descendre de voiture pour faire un tour dans le parc ; elle remonta immédiatement dans sa proletka, et ordonna à son cocher de suivre l'équipage du gouverneur.

Elle vit Kalinovitch, arrivé devant le perron de sa demeure, mettre pied à terre, puis aider mademoiselle Minaïeff à descendre de voiture ; il offrit ensuite son bras à la jeune femme, et tous deux disparurent derrière la porte vitrée. Nastenka monta précipitamment l'escalier tout comme si elle eût été chez elle, traversa la salle et, négligemment, se laissa tomber sur un divan du salon : « Oh ! je n'en puis plus... il fait chaud ! » dit-elle. Kalinovitch s'assit, et la considéra avec une sorte de tendresse mélan-

colique... Je dois dire que mon héroïne avait beaucoup embelli depuis qu'elle avait dépassé la première jeunesse. D'ordinaire, la trentième année est fatale aux minois frais et roses : elle remplace les belles couleurs par des tons de brique, grossit les traits, éteint la vivacité des yeux. Mais il n'en est pas ainsi pour les physionomies féminines qui doivent leur principal charme au reflet de la beauté morale : à cet âge, elles revêtent un caractère plus accentué d'intelligence, de sentiment, de passion, et c'est précisément ce qu'on pouvait dire du visage de Nastenka. Elle était habillée avec beaucoup de goût. En vivant à Pétersbourg et en devenant actrice, elle avait complété son éducation sous ce rapport. À huit heures, un domestique apporta sur un grand plateau d'argent un samovar et des tasses qu'il déposa sur une table spéciale. Nastenka, faisant fonction de maîtresse de maison, se mit en devoir de servir le thé. Par une porte latérale entra Phlégont Mikhaïlitch, suivi du chien Trésor.

— Bonjour, mon oncle ! lui dit d'un ton aimable le gouverneur.

Le capitaine s'inclina respectueusement selon son habitude, s'assit un peu à l'écart et baissa les yeux. Quelques jours auparavant, il avait eu un fort long entretien avec Kalinovitch dans le cabinet de ce dernier, et il s'était retiré, sinon affligé, du moins tout sens dessus dessous. De retour au logis, il clignait les yeux d'une façon particulière.

— Eh bien, mon oncle, vous lui avez parlé ? demanda Nastenka.

— Oui, répondit le capitaine.

— Allons, maintenant vous vous êtes fait une raison, et vous avez compris qu'il faut prendre son parti de ce qui est irrévocable ?

— Oui.

— Et vous vous êtes convaincu, enfin, que cet homme m'aime ? acheva Nastenka.

— Oui, reprit Phlégont Mikhaïlitch, et dès lors il alla passer presque toutes les soirées avec sa nièce chez le gouverneur. Ayant le respect instinctif des autorités, il considérait maintenant Kalinovitch avec de tout autres yeux que jadis, et n'avait garde d'oublier à aucun moment devant qui il se trouvait. Quant au gouverneur, après avoir consacré la matinée à l'expédition des affaires, il était heureux, le soir venu, de se délasser dans la société de ces bonnes gens. Cette fois, pourtant, il semblait si soucieux, si préoccupé, que Nastenka lui demanda ce qu'il avait.

— Je n'ai rien ; sonne, s'il te plaît, ma chère ! répondit-il. Elle tira la sonnette.

Entra un laquais.

— Est-ce qu'il n'y a pas de lettres ? Qu'on aille le demander à Exarkhatoff !

— Il est ici, Excellence, répondit le domestique.

— Que ne le disiez-vous, brutes ? Fais entrer !... reprit avec inquiétude le gouverneur. Comment ! Nicolas Ivanitch, vous étiez là, et vous ne vous faisiez pas annoncer ! Que vous êtes façonnier ! dit-il en voyant paraître Exarkhatoff.

Celui-ci remit à son chef un volumineux courrier. Parmi toutes ces lettres, Kalinovitch ne fit attention qu'à une seule, sur l'enveloppe de laquelle se lisait le mot :

Personnelle. Il la décacheta, la lut, et partit ensuite d'un éclat de rire si étrange que tous le regardèrent avec étonnement ; Nastenka fut même saisie de crainte.

— Le dépouillement de ce maudit courrier t'agite toujours ! observa-t-elle.

Il ne répondit pas, et se mit à relire le papier.

— C'est encore une demande d'explications au sujet des trois rapports qu'on leur a adressés contre moi ! dit-il enfin à Exarkhatoff en lui tendant la lettre avec un sourire convulsif : à présent, ils précisent les points sur lesquels je dois répondre. Ils m'interrogent comme un coupable, comme un accusé !

Le directeur de la chancellerie hésitait à prendre connaissance de ce pli.

— Lisez ! Je ne fais pas mystère de cela, et je n'en ressens aucune honte... reprit le gouverneur, et il eut un nouvel accès d'hilarité.

Nastenka fixa sur lui un regard inquiet : elle voyait fort bien qu'il était en proie à une violente colère.

— Je ne fais pas mystère de cela, et je n'en ressens aucune honte ! répéta le gouverneur ; puis il s'adressa brusquement à Exarkhatoff. Écoutez ! commença-t-il : voulez-vous, pendant qu'il en est temps encore, échanger vos fonctions actuelles contre une place de gorodnitchi, d'ispravnik, ou enfin d'intendant de district?... Je suis encore en mesure de faire cela pour vous.

Le directeur de la chancellerie parut surpris et blessé de cette proposition.

— Est-ce que je ne remplis pas convenablement mes fonctions présentes ? demanda-t-il.

— Oh ! mon Dieu ! qui donc vous dit cela ? s'écria Kalinovitch. — Mais je puis être cassé ; un autre viendra qui vous enlèvera votre emploi, et vous resterez sans un morceau de pain !

Exarkhatoff releva la tête, et d'un air de dignité :

— Jacques Vasilitch, dit-il, autant que je puis me connaître, ce n'est pas les personnes que je sers, mais la chose publique... pourquoi donc craindrais-je cela ?

Kalinovitch se mit à rire.

— Il ne sert pas les personnes !... il entend servir la chose publique ! Chez nous, monsieur, le service ainsi compris est impossible ! s'écria-t-il, et, se levant, il commença à se promener dans la chambre avec un sourire de colère sur les lèvres. L'expression de son visage était telle que personne n'osait lui adresser la parole.

— Veuillez, je vous prie, dit-il enfin à Exarkhatoff, répondre à cette lettre pour demain. On me demande sur quel fondement j'ai fait arrêter le prince, et pourquoi l'instruction de son affaire a lieu sans qu'un délégué de la noblesse y assiste. Écrivez que la police a le droit de mettre en arrestation, de sa seule autorité, tout individu ayant commis un crime, car si elle devait au préalable réunir des délégués, elle donnerait à tous les criminels le temps de se dérober à ses poursuites. C'est clair et suffisamment compréhensible, je crois ? Quant à ce fait qu'aucun délégué n'assiste aux interrogatoires, la loi n'ordonne nulle part à l'enquêteur d'interroger un gentilhomme en présence d'un défenseur quelconque, du moment que le prévenu sait lire et écrire : je n'ai donc pas inauguré un nouveau mode de procédure. En ce qui concerne le fermier, répondez que je l'ai taxé au profit de

la ville, et que je trouve parfaitement légitime de l'avoir contraint à rendre à la société la centième partie des sommes immenses qu'il tire d'elle, — écrivez textuellement ce que je vous dis là.

— Pour qu'ils ne se blessent pas, peut-être conviendrait-il d'adoucir un peu les expressions... observa Exarkhatoff.

— Et moi, est-ce que je ne suis pas blessé ? N'est-ce pas m'offenser que de me mettre ainsi sur la sellette quand je n'ai rien à me reprocher ? répliqua vivement le gouverneur en se prenant la tête ; puis, par un violent effort sur lui-même, il recouvra son calme et continua : À la question qu'on me fait sur mon discours aux employés, répondez en reproduisant d'un bout à l'autre ce discours tel que vous pouvez vous le rappeler, n'omettez aucune des attaques que j'ai dirigées contre les concussionnaires ; si vous avez oublié quelque chose, je comblerai moi-même les lacunes ; je me souviens de tout ce que j'ai dit. Ma harangue avait été longuement préparée. Maintenant, au revoir... allez vous occuper de cela !

Le directeur de la chancellerie sortit, la tête basse.

— Dis-moi, je te prie, d'où te viennent tous ces désagréments ? demanda Nastenka. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait comment tu entends le service ; loin de trouver à redire à ton administration, on t'avait au contraire récompensé, et voilà que tout d'un coup...

Kalinovitch fixa ses yeux sur elle avec une expression sarcastique.

— C'est que je n'ai pas eu l'heur de plaire à mon épouse Pauline Alexandrovna. Ha, ha, ha ! Entre elle et moi, sans doute, la partie n'est pas égale. Toute ma for-

tune se réduit à cinquante mille roubles enfermés dans une cassette. Cet argent est le prix dont on a payé mon mariage, il m'a coûté assez cher pour que je ne le risque pas ; d'ailleurs, je ne possède rien d'autre. Ma femme, grâce à Dieu, a encore mille âmes et des centaines de mille roubles. Je ne suis pas en mesure de lutter contre elle.

— On dit que Médiokritzky l'a accompagnée — pourquoi cela ? questionna Nastenka.

— Oui, ce fripon de Médiokritzky est maintenant investi de toute sa confiance ; presque chaque semaine il régale chez Dusaud divers messieurs afin de me nuire et d'arranger l'affaire du prince. Il écrit de Pétersbourg à son beau-frère, l'ancien directeur de la chancellerie, un coquin comme lui, que si, avec l'aide de Dieu, il parvient à me faire destituer, il reviendra certainement ici premier conseiller de la régence provinciale !

En achevant ces mots, le gouverneur se mit à rire de nouveau.

— Comment donc peut-on te destituer ? fit Nastenka.

Kalinovitch haussa les épaules.

— Je suppose, dit-il, que, par égard pour mes services, on se contentera d'abord de m'infliger une demi-disgrâce : on m'enverra dans un pays perdu en m'enjoignant de modifier ma manière d'être comme fonctionnaire et comme homme. En effet, d'après les lettres que je reçois de là-bas, ce n'est pas seulement mon administration qui les mécontente : ils me reprochent d'avoir un caractère difficile, intraitable... Ha, ha, ha !

— Mais pourquoi te faire tant de peine à ce propos ? Qu'ils t'envoient où ils voudront ! Est-ce que nous ne

nous trouverons pas bien partout du moment que nous serons ensemble ? répliqua l'actrice.

Kalinovitch soupira profondément,

— Non, répondit-il, c'est un affront, et un affront cruel ! Il est dur pour moi d'être traité ainsi quand je sais que depuis dix ans je me suis dévoué sans réserve à mes fonctions... Enfin cela est regrettable aussi pour la chose publique qui ne gagnera rien à mon déplacement.

Peu après cette petite scène, la société commença à se douter que le vent avait changé de direction. D'abord, on envoya de Pétersbourg pour examiner l'affaire du prince une commission spéciale présidée par le conseiller d'État Apionkine. Il aurait fallu être dépourvu de toute faculté inductive pour ne pas voir dans ce fait un désaveu infligé au gouverneur, d'autant plus que le premier acte de la commission fut de relâcher le prince Ivan, sur la caution fournie par sa fille. La société s'en réjouit, et tous ceux que leurs fonctions ne mettaient pas dans la dépendance immédiate du gouverneur allèrent dès le lendemain féliciter le prisonnier libéré. Toutefois, le prince eut le tact de se dire malade, et il ne reçut personne, laissant sa fille remercier en son nom les visiteurs. On fit signer au vieux maître de poste l'engagement de ne point quitter sa résidence, et on le renvoya à E... Le graveur bénéficia d'une ordonnance de non lieu. Le valet du prince et le cantoniste restèrent, il est vrai, en prison, mais voici comment la chose s'expliquait, au dire du greffier de la régence provinciale qui remplissait l'office de secrétaire près de la commission : le premier avait à répondre des contradictions relevées dans ses interrogatoires, et le second était retenu à raison de crimes commis par lui antérieurement.

Bref, l'affaire entraît dans une voie toute nouvelle. Ce qui acheva d'édifier le public à cet égard, ce fut l'indiscrétion d'un des membres de la commission, jeune homme bien élevé et sans doute un peu plus sincère que ses collègues.

— Votre gouverneur, messieurs, est en général un homme étrange ; mais, dans l'affaire du prince, il a agi décidément comme un fou ! dit-il devant cent personnes au moins.

À ces mots, un sourire équivoque se montra sur les lèvres des auditeurs, toutefois nul d'entre eux ne répondit rien. Seul, le gros magistrat qui était assis à une table assez éloignée, ayant entendu les paroles du commissaire, le prit à partie assez cavalièrement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que le gouverneur a agi comme un fou ? demanda-t-il.

Le jeune homme haussa les épaules et se mit à expliquer sa pensée.

— D'abord, répondit-il, le gouverneur a fait emprisonner un gentilhomme à raison d'un crime qui n'avait pas encore été commis.

— Comment, qui n'avait pas encore été commis ? répliqua avec force le magistrat, le crime a été commis du jour où le prince a fait un faux certificat.

— Pas du tout, reprit le jeune homme, dans l'espèce le crime aurait pu être considéré comme accompli si l'entreprise garantie par ce certificat avait été mal exécutée : l'État, en effet, aurait dû recommencer les travaux et se serait trouvé en présence d'un cautionnement fictif : dans ces conditions il aurait subi un préjudice matériel, et le crime aurait véritablement existé.

— Mais si, sur la foi de ce faux document, le prince avait obtenu l'entreprise et l'avait menée à bonne fin, alors il n'aurait commis aucun crime ? interrogea le magistrat.

— C'est mon avis, répondit le jeune homme, un peu déconcerté par cette observation.

— C'est aussi le mien ! dit le magistrat d'un ton railleur.

— Je vous en félicite ! reprit, ironiquement aussi, le commissaire, qui s'adressa ensuite aux autres personnes présentes. Indépendamment de ces considérations théoriques, poursuivit-il, voyez ce qui ressort des faits mêmes. Le gouverneur dit que le prince Ramensky a fabriqué un faux certificat. Le prince soutient que la pièce présentée par lui n'est pas fautive : c'est, dit-il, une attestation concernant le bien du maître de poste d'E..., attestation délivrée à ce dernier il y a un an par la chambre civile. La commission des bâtiments déclare que, vu l'ancienneté des faits, elle ne se rappelle plus quel genre de certificat fut alors soumis à son examen. La signature apposée au bas de la pétition du prince est-elle de sa main ? Une moitié des secrétaires l'affirme, l'autre moitié le conteste. Par conséquent, il y a autant de probabilité dans un sens que dans l'autre.

— Alors, c'est le gouverneur lui-même qui a fabriqué la pièce fautive ? répliqua le magistrat.

— Je n'en sais rien, répondit évasivement le commissaire. Vous savez que l'enquêteur n'a même pas le droit d'émettre une conclusion sur l'affaire, pour laisser toute liberté à la justice. Je cite simplement des faits.

— Simplement des faits ! répéta en le regardant en face son interlocuteur, misérable justice ! ajouta presque à

haute voix le magistre, et, quittant sa table, il se rendit à la salle de billard.

— Il soutient le gouverneur ! fit le jeune homme en le suivant des yeux.

Quelques-uns acquiescèrent à cette remarque par un signe de tête. Le lendemain, toute la ville eut connaissance de la conversation qu'on vient de lire.

— Le gouverneur branle dans le manche ! décidèrent presque unanimement tous les diplomates de la province. Seul, Papouchkine, qui n'aimait pas à se dédire, répliquait toujours : « Non, il est solide ; vous verrez que la victoire lui restera ! »

— Que dites-vous ? Lui-même est déjà tout démoralisé. Depuis huit jours, paraît-il, il ne s'occupe plus de rien, ni à la chancellerie, ni à la régence provinciale, répondait-on à l'entrepreneur.

— Non, il n'est pas démoralisé ! persistait à soutenir Papouchkine, et un incident, survenu peu après, montra qu'il ne se trompait point.

Il arriva que le feu prit aux magasins de sel de l'État. Kalinovitch sauta à cheval sans attendre que sa monture fût sellée, et se trouva le premier sur le théâtre de l'incendie ; ensuite, il gourmanda le maître de police, jura au brandtmeister²⁸ qu'il le ferait soldat, et se mit à donner lui-même tous les ordres. Sous son énergique direction, les pompiers, qui d'ordinaire faisaient fort mal leur service, furent admirables d'élan et de bravoure. Tandis que le gouverneur, couvert de poussière, noirci par la fumée, ruisselant d'eau, se tenait tout près des flammes, malgré

²⁸ Sous-chef des pompiers.

la résistance effrayée de son cheval, — en ce moment arriva aussi sur le lieu du sinistre le conseiller d'État Apionkine : il venait de dîner chez le président de la chambre des finances, et se trouvait quelque peu gris. Après avoir regardé à travers ses lunettes la scène de destruction qu'il avait sous les yeux, il commença à invectiver le commissaire de police, et ordonna aux pompiers de diriger leurs pompes sur une autre partie du mur. Cette intervention déplacée irrita Kalinovitch, qui lança brusquement son cheval vers l'outrecuidant personnage.

— Monsieur Apionkine, dit-il d'une voix forte, M. le maître de police et moi sommes ici ; par conséquent, il est inutile que d'autres se mêlent de donner des ordres.

— Excellence, répondit en s'échauffant à son tour le président de la commission, si je donne des ordres, je le fais dans l'intérêt public.

— Je remplis ici les fonctions de gouverneur, et j'ai seul qualité pour sauvegarder l'intérêt public, quel qu'il soit ! cria Kalinovitch en se frappant la poitrine. Monsieur l'officier, établissez un cordon autour de l'incendie, et que celui des badauds qui voudra le franchir soit conduit au poste ! ordonna-t-il du même ton à l'officier de service.

Celui-ci obéit, et le cordon se forma presque sous le nez du conseiller d'État, qui, pour comble d'ennui, se vit hué par les gymnastes accourus en foule sur le lieu du sinistre. Apionkine blêmit de rage, mais il affecta de rire, et, remontant en voiture, disparut.

Le lendemain, la commission termina ses opérations, et retourna à Pétersbourg. La société resta en proie à une attente fiévreuse : chacun avait hâte de savoir comment

tout cela finirait. Enfin, le 18 décembre, la curiosité publique fut satisfaite. Un papier arriva qui mit en révolution les greffiers, les chefs de bureau et les secrétaires de la régence provinciale. Le secrétaire de la chambre des finances prit un fiacre et courut à bride abattue chez son président, qui n'était pas encore sorti. De onze heures à midi, pendant qu'il déjeunait, le maréchal de la noblesse reçut la visite de presque toute la ville : la joie se lisait sur la plupart des visages. L'architecte provincial, rencontrant Papouchkine dans la rue, lui cria joyeusement, du plus loin qu'il l'aperçut :

— Eh bien, votre prophétie ne s'est pas réalisée ?

— Pourquoi ne s'est-elle pas réalisée ? Parce qu'il a trop tiré sur la corde ! répondit l'entrepreneur.

Le papier portait que Kalinovitch était exclu du service, et mis en jugement comme ayant commis des actes illégaux dans l'exercice de ses fonctions de vice-gouverneur et de gouverneur.

Rentré dans la vie privée, Kalinovitch alla se fixer à Moscou avec Nastenka et le capitaine. Le prince ne fut pas même tenu en état de suspicion : il retourna à son oussadba, où il reprit sa grande existence d'autrefois. La renaissance de ce phénix s'expliquait d'une façon bien simple : d'accord avec Médiokritzky, il administra les affaires de Pauline, de telle sorte qu'elle perdit tout son capital et la moitié de ses immeubles. Abandonnée, trompée par tout le monde, la pauvre femme succomba au chagrin que lui causa ce nouveau malheur. Six mois après sa mort, Kalinovitch épousa Nastenka. Je voudrais pouvoir, comme les vieux conteurs, terminer ce récit en

disant que mes principaux héros, après de longs orages, abordèrent enfin au port tranquille du bonheur domestique. En réalité, il n'en fut pas ainsi. Kalinovitch, brisé physiquement et moralement, épousa Nastenka parce qu'il n'avait plus d'espérance et n'attendait plus rien de la vie. Nastenka, dont l'amour à présent était surtout fait de souvenir, devint sa femme parce qu'il n'avait plus qu'elle au monde, et qu'il était de son devoir, pensait-elle, de soutenir et de consoler la vie de cette grande intelligence brisée, mais encore bien chère. Il n'y eut donc de pleinement heureux dans ce ménage que le capitaine, qui remplissait les fonctions de factotum chez les deux époux, appelant toujours son neveu et sa nièce : « Votre Excellence. »

FIN.

Texte établi par la Bibliothèque russe et slave, avec le concours de Marc Szwajcer ; déposé sur le site de la Bibliothèque le 14 mars 2013.

* * *

Les livres que donne la Bibliothèque sont libres de droits d'auteur. Ils peuvent être repris et réutilisés, à des fins personnelles et non commerciales, en conservant la mention de la « Bibliothèque russe et slave » comme origine.

Les textes ont été relus et corrigés avec la plus grande attention, en tenant compte de l'orthographe de l'époque. Il est toutefois possible que des erreurs ou coquilles nous aient échappé. N'hésitez pas à nous les signaler.